BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE
DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE
D'ISTANBUL



X

LA GESTE DE MELIK DĀNIŞMEND

Étude critique du Dānişmendnāme

TOME I

INTRODUCTION ET TRADUCTION

PAR

IRÈNE MÉLIKOFF

DOCTEUR ÈS LETTRES

CHARGÉE DE RECHERCHES AU C. N. R. S.

DÉPOSITAIRE

LIBRAIRIE ADRIEN MAISONNEUVE

11, RUE SAINT-SULPICE

PARIS, VI[e]

1960

DU MÊME AUTEUR :

Le Destān d'Umūr Pacha, Texte, traduction et notes, 157 pp. in-4°, 1954.

DANS LA MÊME COLLECTION *(parus)* :

I. Aşkıdil AKARCA, *Les monnaies grecques de Mylasa*, 106 pp. et 20 planches in-8°.

II. Raymond R. JESTIN, *Nouvelles tablettes sumériennes de Šuruppak au Musée d'Istanbul*, 19 pp. et 34 pl. in-4°.

III. Xavier DE PLANHOL, *De la plaine pamphylienne aux lacs pisidiens, Nomadisme et vie paysanne*, 495 pp., 99 planches et une carte in-8°.

IV. Paul MORAUX, *Une imprécation funéraire à Néocésarée*, 56 pp. et 4 planches in-8°.

VI. Emmanuel LAROCHE, *Dictionnaire de la langue louvite*, 179 pp. in-8°.

VII. Georges DUMÉZIL, *Études oubykhs*, 76 pp. in-4°.

VIII. Pierre DEVAMBEZ, *Le sanctuaire de Sinuri près de Mylasa*, IIe partie, *Architecture et céramique*, 45 pp. et 30 planches in-4°.

A PARAÎTRE, EN PRÉPARATION :

Halet ÇAMBEL, *La nécropole et la culture de Yortan.*

Émile BENVENISTE, *Hittite et indo-européen, Études sur la langue hittite.*

Louis ROBERT, *Noms indigènes de l'Asie Mineure gréco-romaine.*

Louis ROBERT, *Un culte indigène de l'Asie Mineure: le Saint et Juste, Hosion et Dikaion.*

Louis ROBERT, *La géographie par les monnaies, Les monnaies grecques et la géographie historique.*

Louis ROBERT, *Cilicie.*

Louis ROBERT, *Priène et la province d'Asie d'Attale III à Pompée.*

Louis ROBERT, *Paysages et gens d'Anatolie.*

Jeanne ROBERT et Louis ROBERT, *Toponymie antique et toponymie turque en Anatolie, Contribution à la carte historique de l'Asie Mineure.*

Roland MARTIN, *Le chapiteau ionique, Origines et évolution.*

Louis ROBERT, *Pour la géographie byzantine de l'Anatolie (Lydie et Mysie, Sur la Vie de Saint Pierre d'Atroa).*

André GRABAR, *Études sur la sculpture byzantine à Constantinople.*

Irène MÉLIKOFF, *La geste de Melik Dānişmend*, tome II : *Édition critique.*

Jean AUBIN, *L'histoire du règne de Soliman le Magnifique par Celalzade Koca Nişancı.*

Hommage reconnaissant

A MA MÈRE

qui par son dévouement a permis
mes modestes travaux

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

AVANT-PROPOS

Le présent ouvrage est l'étude de la tradition épique qui s'est formée autour du fondateur de la principauté ġāzi des Dānişmend, telle qu'elle est conservée dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc* 317. Cette tradition a été rassemblée une première fois, vers le milieu du XIIIe siècle, en un roman épique destiné à être lu dans les communautés de Ġāzis et les milieux turcomans de l'Asie Mineure. Un siècle plus tard, un Ġāzi anatolien, 'Ārif 'Alī de Tokat, l'a refait sous la forme qui nous est parvenue, en y ajoutant des vers d'inspiration mystico-guerrière, qui rehaussent considérablement l'intérêt littéraire de l'ouvrage. C'est à cet ouvrage d''Ārif 'Alī, appelé, selon les manuscrits, *Ḳiṣṣa* ou *Kitāb-i Melik Dānişmend Ġāzi*, que nous donnons le nom de *Geste de Melik Dānişmend.* Cette vieille geste turque dépeint une société nomade dont le caractère encore barbare est contrebalancé par le côté idéaliste et héroïque et dont la foi encore primitive et mal dégagée des croyances païennes n'en demeure pas moins émouvante par sa sincérité. Le linguiste, le philologue et l'historien trouveront abondamment à glaner dans l'ouvrage que nous livrons à leurs investigations. La Geste de Melik Dānişmend est en effet un des plus anciens textes connus en prose turque *'os̱mānlï;* destinée à être racontée, la geste est rédigée dans la langue parlée du XIVe siècle ; elle constitue par conséquent un document précieux pour l'étude du vieil 'os̱mānlï. Au point de vue sociologique, elle est un document vivant ; en dépeignant la société nomade et l'esprit dans lequel s'est opérée la conquête de l'Anatolie, elle apporte un complément indispensable aux faits historiques révélés par les chroniques. Enfin, seule l'étude approfondie de la Geste de Melik Dānişmend pouvait écarter les erreurs historiques dont elle fut la

cause, par la faute de quelques chroniqueurs qui n'ont pas su distinguer entre l'histoire et la légende et qui, prenant la tradition épique pour vérité historique, ont résumé dans leurs ouvrages le roman épique ; ces erreurs ont été répétées par les historiens des siècles suivants et les savants se sont trouvés en présence de difficultés historiques auxquelles ils ont souvent apporté encore plus de confusion en cherchant une solution.

L'intérêt de la Geste nous a été révélé par notre maître et ami, M. Claude Cahen, qui a suivi notre travail avec une patience inlassable et n'a cessé de nous guider par ses conseils et sa compétence d'historien. C'est du plus profond de notre cœur que nous lui exprimons ici notre gratitude.

Nous remercions aussi M. Rodolphe Guilland pour l'intérêt qu'il a bien voulu témoigner à notre ouvrage et pour l'affabilité dont il a toujours fait preuve à notre égard.

Nous remercions également M. Faik Reşit Unat, à l'amabilité duquel nous devons l'envoi du microfilm du manuscrit de la Dil ve Tarih-Coğrafya Fakültesi de l'Université d'Ankara grâce auquel nous avons pu contrôler le texte du manuscrit de Paris, et qui nous a apporté une aide précieuse en nous envoyant les publications turques et, en particulier, les cartes géographiques nécessaires à notre travail.

Nous exprimons enfin notre reconnaissance à M. Louis Robert qui nous a permis, grâce à un séjour de trois mois à l'Institut français d'archéologie d'Istanbul, d'amender le texte du manuscrit de Paris par une collation avec le manuscrit *Muallim Cevdet K.* 441 de la *Istanbul Belediye Kütüphanesi*, et de rapporter un supplément d'information. Ce voyage a contribué à l'élimination de certaines lacunes de notre ouvrage. L'obtention, par l'intermédiaire de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, du microfilm du manuscrit *Turc* 578 de la Bibliothèque Publique de Leningrad nous a permis d'en combler d'autres.

Pour l'édition du texte, comme pour la transcription des noms orientaux dans notre étude, nous nous sommes servis du système de transcription de l'Encyclopédie de l'Islam turque, qui repose sur l'alphabet turc moderne auquel il ajoute les signes diacritiques nécessaires pour permettre la restitution de l'écriture arabe. Pour les mots orientaux passés dans l'usage de la langue française, nous avons conservé leur

orthographe habituelle. Nous avons également conservé l'orthographe turque moderne, sans signes diacritiques, pour les noms d'auteurs, d'ouvrages et les noms de lieux modernes.

Il nous reste à souhaiter que le lecteur fasse bon accueil à cette geste naïve qui, malgré ses imperfections, est pleine de poésie et de charme.

Équivalences de transcription

a	اَ	a	ĭ	اِ	i dur	s̱	ث	s
ā	آ	â	j	ژ	j	ş	ش	ch
b	ب	b	k	ك	k	t	ت	t
c	ج	dj	ḳ	ق	q	ṭ	ط	t
ç	چ	tch	l	ل	l	u	اُ	ou
d	د	d	m	م	m	ū	او	oû
e	اَ	è	n	ن	n	ü	اُ	u
ė	اِ	é	ŋ	ڭ	ng	v	و	v
f	ف	f	o	اُ	o	y	ى	y
g	گ	gh	ō	او	ô	z	ز	z
ġ	غ	gh	ö	اُ	œ	ẓ	ض	z
h	ه	zéro, è	p	پ	p	z̲	ظ	z
ḥ	ح	h	r	ر	r	ż	ذ	z
h̲	خ	kh	s	س	s	ʿ	ع	
i	اِ	i	ṣ	ص	s	ʾ	ء	
ī	ى	î						

LISTE DES ABRÉVIATIONS

P. : Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc* n° 317 : *Ḳiṣṣa-i Melik Dānişmend Ġāzi.*

A. : Manuscrit de la Dil ve Tarih-Coğrafya Fakültesi à Ankara, n° A/431 : *Kitāb-i Melik Dānişmend Ġāzi.*

I. : Manuscrit de la Istanbul Belediye Kütüphanesi, *Muallim Cevdet K.* 441 : *Ḥikāyet-i Melik Ġāzi.*

L. : Manuscrit de la Bibliothèque Publique de Leningrad, *Turc* 578.

Mirḳāt-ül-Cihād : manuscrit de la Bibliothèque Nationale d'Istanbul (Millet Kütüphanesi), n° 5282.

Abū Muslim : Mélikoff (Irène), *Abū Muslim, le Porte-Hache du Khorassan, dans la Tradition Epique Turco-Iranienne.*

Alexiade : Anne Comnène, *Alexiade*, texte et traduction par Bernard Leib, 3 vol. (Collection Byzantine, Guillaume Budé) Paris 1937-1946.

Anderson, Studia Pontica I, J. G. C. Anderson, *A journey of exploration in Pontus, Studia Pontica* I, 1re partie, Bruxelles 1903.

Baṭṭālnāme : voir à *Seyyid Baṭṭāl.*

Bezm ü Rezm : Astarābādī ('Azīz bin Ardeşīr), *Bezm ü Rezm*, édition Fuad Köprülü (Anadolu Türklerine ait tarihî menbalar I), Istanbul 1928.

Blochet, *Manuscrits Turcs* : Blochet (Edgar), *Catalogue des Manuscrits Turcs de la Bibliothèque Nationale de Paris*, Paris 1932-1933.

Bonn, *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, publié à Bonn.

BSOAS, *Bulletin of the school of Oriental and African studies*, Université de Londres.

BZ, *Byzantinische Zeitschrift*, Berlin et Leipzig.

Cl. Cahen, *Première pénétration;* Cahen (Claude), *La première pénétration turque en Asie Mineure*, *Byzantion* XVIII, 1948, 5-67.

Cl. Cahen, *La Syrie du Nord;* Cahen (Claude), *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la principauté franque d'Antioche* (Institut Français de Damas, Bibliothèque Orientale, 1), Paris 1940.

Cumont, *Studia Pontica* I ; F. et E. Cumont, *Voyage d'exploration archéologique dans le Pont et la Petite Arménie*, *Studia Pontica* I, 2e partie, Bruxelles 1903.

Deny, *Grammaire;* Jean Deny, *Grammaire de la Langue Turque*, Paris 1921.

EI : *Encyclopédie de l'Islam*, Leide et Paris 1913-1938.

Evliyā, *Voyages: Narrative of Travels in Europe, Asia and Africa, in the Seventeenth Century, by Evliya Efendi*, translated from the Turkish by the Ritter Joseph von Hammer, 2 vol., Londres 1834-1850.

Guillaume de Tyr : Guillaume de Tyr, *Chronique*, édition M. Paulin-Paris (Histoire générale des Croisades par les auteurs contemporains), 2 vol., Paris 1879-1880.

Hagenmeyer, *Chronologie:* Hagenmeyer (H.), *Chronologie de la Première Croisade* (1094-1100), dans *Revue de l'Orient Latin*, VI, 1898, p. 214-293, p. 490-549 ; VII, 1899, p. 277 -339, p. 430-503 ; t. VIII, 1900-1901, p. 318-382.

IA : *Islâm Ansiklopedisi*, Istanbul 1942 sq.

Ibn Bībī : Ibn Bībī, *Histoire des Seldjoucides d'Asie Mineure*, dans Th. Houtsma, *Recueil de Textes Relatifs à l'Histoire des Seldjoucides*, IV, Leiden 1902.

JA : *Journal asiatique*, Paris.

Kaşgārī: Maḥmūd al-Kaşgārī, *Divan-i Lugāt at-Türk*, traduction turque par Besim Atalay (Publication du Türk Dil Kurumu), 5 vol., Ankara 1939-1943.

Matthieu : Matthieu d'Edesse, *Chronique*, trad. Édouard Dulaurier (Bibliothèque Historique Arménienne), Paris 1858.

Michel le Syrien : Michel le Syrien, *Chronique*, texte syriaque et traduction française par J. B. Chabot, 4 vol., Paris 1899-1910.

M. H. Yĭnanç, *Selcuklular Devri:* Mükrimin Halil Yĭnanç, *Türkiye Tarihi: Selcuklular Devri — I. Anadolunun Fethi* (Istanbul Universitesi Yayĭnlarĭ n° 240 — Edebiyat Fakültesi Tarih Zümresi Neşriyatĭ), Istanbul 1944.

PG : *Patrologia Graeca*, éditée par J. P. Migne, Paris.

Redhouse : Redhouse (Sir James W.), *A Turkish and English Lexicon*, new impression, Constantinople 1921.

REI : *Revue des Études Islamiques*, Paris.

ROL : *Revue de l'Orient Latin*, Paris.

Ṣālṭĭḫnāme : Manuscrit de la bibliothèque de Topkapĭ Sarayĭ à Istanbul, *Hazine* 1612.

Seyyid Baṭṭāl : *Menāḳĭb-i Ġazavāt-i Seyyid Baṭṭāl Ġāzi*, édition de Kazan, 1293 (1876).

Sitz. Akad. Wien: Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu Wien, Vienne.

Steingass : Steingass (F.), *Persian-English Dictionary*, 3e édition, Londres 1947.

Studia Pontica III : J. G. C. Anderson, Fr. Cumont, H. Grégoire, *Recueil des inscriptions grecques et latines du Pont et de l'Arménie*, *Studia Pontica* III, Bruxelles 1910.

TDAY : *Türk dil araştĭrmalarĭ yĭllĭgĭ* (publié par le Türk Dil Kurumu), Ankara.

Wittek, *Toponymie:* Wittek (Paul), *Von der byzantinischen zur türkischen Toponymie*, dans *Byzantion* X, 1935, 11-64.

ZDMG : *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, Leipzig.

—o— : ce signe indique l'*iẓāfet métrique*.

BIBLIOGRAPHIE

I. Manuscrits

Ḳiṣṣa-i Melik Dānişmend Ġāzi, manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc* 317.

Ḥikāyet-i Melik Ġāzi, manuscrit de la Belediye Kütüphanesi d'Istanbul, *Muallim Cevdet K.* 441.

Kitāb-i Melik Dānişmend Ġāzi, manuscrit de la Dil-Tarih-Coğrafya Fakültesi d'Ankara, A/431, consulté d'après microfilm.

(Dānişmendnāme), manuscrit de la Bibliothèque Publique de Leningrad, *Turc* 578, consulté d'après microfilm.

'Ālī Celebī (Muṣṭafa), *Mirḳāt-ül-Cihād*, manuscrit de la Bibliothèque Nationale d'İstanbul (Millet Kütüphanesi), nº 5282 (Reşit Efendi, nº 678), consulté d'après microfilm.

'Ālī Celebī (Muṣṭafa), *Fuṣūl-i Ḥall ü 'Aḳd-i Uṣūl*, manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Supplément Turc* 212.

Cenābī (Muṣṭafa), *Gülşen-i Tevārīḫ (Tevārīḫ-i Selāṭīn)*, manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Supplément Turc*, nº 1022.

Kitāb-i Abū Muslim Tabardār-i Mervī, manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc*, nº 57-60.

Ḳiṣṣa-i Abū Muslim, manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Supplément Persan*, nº 842 et 842 *bis*.

Kitāb-i Seyyid Baṭṭāl Ġāzi, manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc* 318.

Kitāb-i Ḥikāyet-i Sulṭān Seyyid Baṭṭāl Ġāzi, manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc* 339.

Ṣalṭıḫnāme, manuscrit de la Bibliothèque de Topkapĭ Sarayĭ à İstanbul, *Hazine* 1612, consulté d'après microfilm.

Ḳiṣṣa-i Ḳahramān-i Ḳātil, manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc*, nº 321.

Dastān-i Ḳahramān-i Ḳātil, manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc*, nº 344.

Kitāb-i Dārābnāme, manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Supplément Persan*, nº 837.

II. Sources

a) *Sources Arabes*

Abū'l-Fedā, *Résumé de l'Histoire des Croisades tiré des Annales d'Abou'l Fedâ*, dans *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Orientaux*, I, Paris 1872.
Al-'Azīmī, voir à Cl. Cahen, section *Travaux*.
Ibn al-Athīr, *Kāmil al-Tavārīḫ*, dans *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Orientaux*, I, Paris 1872.
Ibn al-Ḳalānisī, voir à H. A. R. Gibb, section *Travaux*.
Ibn Baṭūṭa, *Voyages*, trad. C. Defrémery et R. Sanguinetti, 4 vol., Paris 1853-1858.
Maḳrīzī, voir à E. Blochet, section Travaux.
Sibṭ ibn al-Cauzī, *Mirāt az-Zamān*, dans *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Orientaux*, III, Paris 1884.
Ṭabarī, *Chronique*, adaptation turque, voir dans la section *Sources Turques*.

b) *Sources Arméniennes*

Chamich (Father Michael), *History of Armenia (from B. C. 2247 to the year of the Christ 1780)*, translated by Johannes Avdall, Esq., 2 vol., Calcutta 1827.
Matthieu d'Edesse, *Chronique*, trad. Edouard Dulaurier (Bibliothèque Historique Arménienne), Paris 1858.
Vardan le Grand, *Histoire Universelle*, traduit en russe par M. Emin, Moscou 1861.

c) *Sources Géorgiennes*

Brosset (M.), *Histoire de la Géorgie*, 2 vol., texte et traduction française, Saint-Petersbourg 1849.

d) *Sources Grecques*

Anne Comnène, *Alexiade*, texte et traduction par Bernard Leib, 3 vol. (Collection Byzantine, Guillaume Budé), Paris 1937-1946.
Nicéphore Bryenne, *Commentaires*, ed. Aug. Meineke dans *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, Bonn 1836.
Nicéphore Bryenne, voir à Henri Grégoire, section *Travaux*.
Théophylacte, Archevêque d'Achrida, *Lettres*, éd. J.-P. Migne, dans *Patrologia Graeca*, t. 126, Paris 1864, colonnes 308-557.

e) *Sources Latines*

Albert d'Aix, *Histoire des Faits et Gestes dans les Régions d'Outre-Mer*, dans M. Guizot, *Mémoires Relatifs à l'Histoire de France*, t. XX et XXI, Paris 1824.
Bertrandon de la Broquière, *le Voyage d'Outre-Mer*, publié par Ch. Schefer, Paris 1892.
Ekkehard d'Aura, *Hierosolymita*, dans *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux*, V, Paris 1845
Foulcher de Chartres, *Historia Hierosolymitana, Gesta Francorum Iherusalem peregrinantium ab anno Domini MXCV usque ad annum MCXXVII*, dans *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux*, III, Paris 1866, 311-485.
Guillaume de Tyr, *L'estoire de Eracles Empereur et la conqueste de la terre d'outremer*, dans *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux*, I (2 vol.) et II, Paris 1844-1859.
Guillaume de Tyr, *Chronique*, éd. M. Paulin-Paris (Histoire Générale des Croisades par les auteurs contemporains), 2 vol., Paris 1879-1880.
Orderic Vital, *Histoire de Normandie*, dans M. Guizot, *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, t. XXV-XXVIII, Paris 1825-1827.
Raoul de Caen, *Gesta Tancredi in expeditione hierosolymitana*, dans *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux*, III, Paris 1866, 587-716.

f) *Sources Persanes*

Aḳsarayĭ (Kerīm ed-Dīn Maḥmūd), *Musāmarat al-Aḫbār*, trad. turque par N. Gencosman, dans F. N. Uzluk, *Anadolu Selcuklularĭ Devleti Tarihi*, II, Ankara 1943.
Astarābādī ('Azīz bin Ardeşīr), *Bezm ü Rezm*, éd. Fuat Föprülü (Anadolu Türklerine ait tarihî menbalar I), Istanbul 1928.
Eflākī (Şeyẖ Şemseddīn Aḥmed), *Menākib-ül-'Ārifīn*, voir à Cl. Huart, section *Travaux*.
Firdousi, *Le Livre des Rois*, texte et traduction par Jules Mohl, 7 vol., Paris 1836-1878.
Firdousi, *Şāhnāme*, édition de Téhéran, 12 tomes en 6 vol., Téhéran 1313-1315.
Ibn Bībī, *Histoire des Seljoucides d'Asie Mineure*, dans Th. Houstma, *Recueil de textes relatifs à l'Histoire des Seldjoucides*, IV, Leiden 1902.
Ibn-i Bībī, *El-evāmirü'l-'alā'iyye fī'l-umūri'l-'alā'iyye*, texte du manuscrit nº 2985 de la bibliothèque Ayasofya à Istanbul, publié en photocopie par Adnan Sadĭk Erzi (Türk Tarih Kurumu yayĭnlarĭndan I. seri nº 4 a), Ankara 1956.

Selcuknâme anonyme de la Bibliothèque Nationale de Paris, texte persan en photocopie et traduction turque par F. N. Uzluk, *Anadolu Selcuklularĭ Devleti Tarihi*, III, Ankara 1952.

g) *Sources Syriaques*

Bar Hebraeus (Abū'l-Farac ibn al-'Ibrī), *The Chronography of Gregory Abu'l Faraj*, trad. anglaise E. W. Budge, Londres 1932.
Michel le Syrien, *Chronique*, texte syriaque et trad. française J. B. Chabot, 4 vol., Paris 1899-1910.

h) *Sources Turques*

'Ālī Celebī (Muṣṭafa), *Menāḳib-i Hünerverān*, édité par Ibn el-Emīn Maḥmūd Kemāl, avec une introduction du même sur la vie et les œuvres d''Ālī (Türk Tarih Encümeni Külliyatĭ, nº 9), Istanbul 1926.
'Āşĭḳ Paşazāde, *Tevārīḫ-i Al-i 'Os̱mān*, édité par 'Ālī, Istanbul 1332/1914.
'Āşĭḳ Paşazāde, *Tevārīḫ-i Al-i 'Os̱mān*, dans *Osmanlĭ Tarihleri* I, Istanbul 1949.
Evliyā Celebī, *Narrative of Travels in Europe, Asia and Africa, in the seventeenth century, by Evliya Efendi*, translated from the Turkish by the Ritter Joseph von Hammer, 2 vol., Londres 1834 et 1850.
Evliyā Celebī, *Seyāḥatnāme*, 10 vol., Istanbul 1896-1938.
Ḥācī Ḫalīfa (Kātib Celebī), *Takwim al-Tavārīḫ*, Istanbul 1146/1734.
Menāḳĭb-i Ġazavāt-i Seyyid Baṭṭāl Ġāzi, Kazan 1293/1876.
Müneccim Başĭ (Aḥmed Dede), *Ṣaḥāyĭf al-Aḫbār* (traduction turque du *Cāmi' al-Duwal*), Istanbul 1285/1869 ; voir à Turgal (H. F.), section *Travaux*.
Ṭabarī, *Traduction turque anonyme de la chronique*, 5 tomes en 1 vol., Boulaq 1275/1859.
Vilāyet-Nāme de Ḥācī Bekṭaş, voir à E. Gross, section *Travaux*.
Yazĭcĭoğlu ('Alī), *Histoire des Seldjoucides de l'Asie-Mineure d'après Ibn Bībī, texte turc*, dans Th. Houtsma, *Recueil de textes relatifs à l'histoire des Seldjoucides*, III, Leiden 1891.

III. Catalogues et ouvrages concernant les manuscrits

Blackwell's Byzantine hand list (a catalogue of byzantine authors and books on Byzantine literature, history, religion, art, archaeology, etc.), Oxford 1938.
Blochet (Edgar), *Catalogue des manuscrits persans de la Bibliothèque Nationale de Paris*, 4 vol., Paris 1905-1934.

Blochet (Edgar), *Catalogue des manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale de Paris*, 2 vol., Paris 1932-1933.
Chauvin (Victor), *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe Chrétienne de* 1810 *à* 1885, 8 vol., Liège 1897-1904.
Delisle (L.), *Le Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque Impériale*, Paris 1868.
Dorn (Bernhard), *Catalogue des manuscrits et xylographes orientaux de la Bibliothèque Impériale Publique de Saint-Petersbourg*, Saint-Petersbourg 1852.
Ethé (H.), *Catalogue of persian manuscripts in the library of the India office*, 2 vol., Oxford 1903-1937.
Istanbul Kitaplĭklarĭ Tarih-Coğrafya Yazmalarĭ Katalogu. I. Türkçe Tarih Yazmalarĭ (fasc. 1 et s.), Istanbul 1949 sq.
Omont (H.), *Missions archéologiques aux XVII*e *et XVIII*e *siècles*, Paris 1902.
Omont (H.), *Anciens inventaires et catalogues de la Bibliothèque Nationale*, Paris 1910.

IV. Dictionnaires, encyclopédies et ouvrages de Linguistique

Banguoğlu (Tahsin), *Türkçede tekerrür fiilleri, Türk dili araştĭrmalarĭ yĭllĭğĭ*, Ankara 1956, 111-123.
Banguoğlu (Tahsin), *Türkçede benzerlik sĭfatlarĭ, Türk dili araştĭrmalarĭ yĭllĭğĭ*, Ankara 1957, 13-27.
Barbier de Meynard, *Dictionnaire Turc-Français*, Paris 1886.
Bartholomae (Christian), *Altiranisches Wörterbuch*, Strasbourg 1904.
Bianchi (T. X.), *Dictionnaire Français-Turc*, 2 vol., 2e éd., Paris 1843-1846.
Caferoğlu (Ahmet), *Azerî türkçesinde -uban/-üben eki, Jean Deny Armağanĭ (Mélanges Jean Deny)*, Ankara 1958, 61-66.
Darmesteter (James), *Zendîk, Journal Asiatique*, 1884, 562-565.
Darmesteter (James), *Le Zend Avesta*, vol. I (Annales du Musée Guimet, t. XXI), Paris 1892.
Deny (Jean), *Grammaire de la langue turque*, Paris 1921.
Deny (Jean), *Structure de la langue turque, Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris*, IX, Paris 1950, 17-51.
Deny (Jean), *Une locution gérondive populaire en Turc d'Anatolie*, JA, CCXLII, 1954, 397-410.
Deny (Jean), *Trois mots turcs empruntés par le Persan, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t. LI, Paris 1955, 188-235.
Deny (Jean), *Principes de grammaire turque* (« *Turk* » *de Turquie)*, Paris 1955.

Dozy (R.), *Supplément aux Dictionnaires Arabes*, Paris 1927.
Du Cange (C. D.), *Glossarium ad Scriptores Mediae et Infimae Graecitatis*, Lyon 1688.
Duran (Suzan), *Türçede cihet ve mekân gösteren ek ve sözler, Türk dili araştırmaları yıllığı*, Ankara 1956, 1-110.
Encyclopédie de l'Islam, Paris et Leide 1913-1938.
Encyclopédie de l'Islam, nouvelle édition, Paris et Leide 1954-1959, A à C.
Eren (Hasan), *Türkçe Gök kelimesinin türevleri, Jean Deny Armağanı (Mélanges Jean Deny)*, Ankara 1958, 85-89.
Islâm Ansiklopedisi, Istanbul 1942-1958, A-M.
Kafesoğlu (Ibrahim), *Türkmen adı, manası ve mahiyeti, Jean Deny Armağanı (Mélanges Jean Deny)*, Ankara 1958, 119-133.
Kaplan (Mehmet), *Oğuz Kağan Destanı ile Dede Korkut Kitabında eşya ve aletler, Jean Deny Armağanı (Mélanges Jean Deny)*, Ankara 1958, 137-161.
Kaşgārī (Maḥmūd), *Divanü Lûgat-it-Türk*, traduction turque par Besim Atalay (publications du Türk Dil Kurumu), 5 vol., Ankara 1943.
Kelekian (D.), *Dictionnaire Turc-Français*, Constantinople 1911.
Kormaz (Zeynep), *Türk dilinde +ça eki ve bu eki ile yapılan isim teşkilleri üzerine bir deneme, Türk dili araştırmaları yıllığı*, Ankara 1958, 41-68.
Lane (Edward William), *An Arabic English Lexicon*, Londres 1863-1893.
Mansuroğlu (Mecdut), *Türkçede -ġay/-gey eki ve türemeleri, Jean Deny Armağanı (Mélanges Jean Deny)*, Ankara 1958, 171-183.
Mundy (C. S.), *The -E/-U Gerund in Old Ottoman*, BSOAS, XVII, 1955, 156-159.
Mundy (C. S.), *Turkish syntax as a system of qualification*, BSOAS, XVII, 1955, 279-305.
Mundy (C. S.), *Evet, Evet ki and Geyise, Studia Altaica* (Festschrift für Nikolaus Poppe), Wiesbaden 1957, 118-125.
Pakalin (Mehmed Zeki), *Osmanlı Tarih Deyimleri Sözlüğü*, Istanbul 1946-1956.
Poppe (Nicholas), *On some words for « guest » in the altaic languages, Jean Deny Armağanı (Mélanges Jean Deny)*, Ankara 1958, 197-201.
Räsänen (M.), *Materialen zur Lautgeschichte der Türkischen Sprachen* (Studia Orientalia XV, Societas Orientalis Fennica), Helsinki 1949.
Redhouse (Sir James W.), *A Turkish and English Lexicon*, New Impression, Constantinople 1921.
Steingass (F.), *Persian-English Dictionary*, 3e édition, Londres 1947.
Şemseddin Sami Fraşeri, *Ḳāmūs-i Türkī*, Constantinople 1885.

Şemseddin Sami Fraşeri, *Ḳāmūs al-A'lām*, Constantinople 1896.
Türk Dil Kurumu, *Tanïklariyle Tarama Sözlüğü* (XIII. *asïrdan günümüze kadar kitaplardan toplanmïş*), 3 séries, Istanbul 1943-1954.
Türk Dil Kurumu, *Türkiye'de halk ağzïndan söz derleme dergisi*, Istanbul 1939-1947.
Türk Dil Kurumu, *Türkçe Sözlük*, Ankara 1955.

V. Archéologie, Épigraphie, Numismatique

Ahmed Tevhid, *Istanbul Müzesi Meskûkât-i Kadîme-i Islâmiye Katalogu*, 4e partie, Istanbul 1321/1903.
Berchem (Max von), *Epigraphie des Danischmendides*, *Zeitschrift für Assyriologie*, XXVII, Strasbourg 1912, 85-91.
Casanova (P.), *La numismatique des Danichmendites*, *Revue numismatique*, 1894-1896 ; tirage à part, Paris 1896, 90 p.
Gabriel (Albert), *Monuments Turcs d'Anatolie* I (Kayseri, Niğde), Paris 1931 ; — II (Amasya, Tokat, Sivas), Paris 1934.
Halil Edhem, *Melik Gâzî*, dans *Tarihi Osmanî Encümeni Mecmuasï*, no 32, 1331/1913, 449 sq.
Jerphanion (G. de), *Mélanges d'archéologie anatolienne(Monuments pré-helléniques, gréco-romains, byzantins et musulmans de Pont, de Cappadoce et de Galatie)*, (*Mélanges Univ. Saint-Joseph à Beyrouth*, XIII), Beyrouth 1928.
Ozgüç (Tahsin) et Akok (Mahmut), *Melik-Gâzi Türbesi ve Kalesi*, *Belleten*, XVIII, Ankara 1954, 331-336.
Sallet (Alfred von), *Die Griechischen Münzen der Türkischen Dynastie der Danischmende*, *Zeitschrift für Numismatik*, VI, 1878, Berlin 1879, 45-54.
Sauvaire (H.), *Lettre à M. le Président de la Société Française de Numismatique sur quelques pièces rares ou inédites de la Collection Orientale de M. P. de Lhotellerie*, *Annuaire de la Société Française de Numismatique et d'Archéologie*, X, Paris 1886, 235-257.
Schlumberger (Gustave), *Numismatique de l'Orient Latin*, 2 vol., Paris 1878-1882.
Schlumberger (Gustave), *Les monnaies à légendes grecques de la Dynastie Turque des fils du Danichmend*, *Revue arch.*, t. 39, 1880, 273-284.
Schlumberger (Gustave), *Une nouvelle monnaie à légende grecque des Emirs Danischmendites de Cappadoce* (monnaie de cuivre bilingue de D'soul-Karnaïn, émir de Mélitène vers le milieu du xiie s.), *Rev. Num.*, 1887, 68-75.
Schlumberger (Gustave), *Monnaie à légende grecque d'Amir Ghazi, Emir Danichmendite de Cappadoce*, *Rev. Num.*, 1888, 264-265.

Schlumberger (Gustave), *Mélanges d'archéologie byzantine*, Paris 1895.
Uzunçarşĭlĭ (Ismail Hakkĭ), *Anadolu Kitabeleri*, 2 vol., Istanbul 1927-1929.

VI. Géographie, Toponymie

Anderson (J. G. C.), *A Journey of Exploration in Pontus*, *Studia Pontica* I, 1re partie, Bruxelles 1903.
Anderson (J. G. C.), Cumont (Franz), Grégoire (Henri), *Recueil des inscriptions grecques et latines du Pont et de l'Arménie*, *Studia Pontica* III, Bruxelles 1910.
Arvieux (Laurent d'), *Mémoires du Chevalier d'Arvieux*, 6 vol., Paris 1735.
Brooks (E. W.), *Arabic Lists of the Byzantine Themes*, *J. Hell. Stud.*, XXI, Londres 1901, 67-77.
Cumont (Franz et Eugène), *Voyage d'exploration archéologique dans le Pont et la Petite Arménie*, *Studia Pontica* I, 2e partie, Bruxelles 1903.
Grégoire (Henri), *Découvertes géographiques en Asie-Mineure*, *Bulletin Cl. Lettres et Sc. Mor. et Pol. Acad. Royale Belgique*, XXI, 1935, 43-48.
Grégoire (Henri), *Dazmana est bien Dazimon*, *Byzantion*, X, 1935, 760-763.
Honigmann (Ernst), *Die Ostgrenze des Byzantinischen Reiches von 363 bis 1071 nach griechischen, arabischen, syrischen und armenischen Quellen*, tome III de A. A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, Bruxelles 1935.
Honigmann (Ernst), *Charsianon Kastron*, dans *Byzantion*, 10 (1935), 129-160.
Jerphanion (G. de), *Les inscriptions cappadociennes et l'histoire de l'empire grec de Nicée*, *Orientalia Christiana Periodica* I, 1935, 239-256.
Jerphanion (G. de), *Une nouvelle méthode en géographie historique? Dazmana-Dazimon? Orientalia Christiana Periodica* II, 1936 (no 1-2), 260-272.
Jerphanion (G. de), *Dazimon n'est pas Turkhal*, *Orientalia Christiana Periodica* II, 1936 (no 3-4), 491-496.
Le Strange (Guy), *The lands of the Eastern Chaliphate*, Cambridge 1905.
Munro (J. Arthur R.), *Roads in Pontus, Royal and Roman*, *Journal of Hellenic Studies*, (1901), 52-66.
Nihal (Ahmed Naci), *Anadoluda Türklere ait Yer Isimleri*, *Türkiyat Mecmuasĭ* II, Istanbul 1928, 243-259.

Ramsay (William M.), *The historical geography of Asia Minor* (*Royal Geographical Society's supplementary papers*, IV), Londres 1890.
Taeschner (Franz), *Das anatolische Wegenetz nach osmanischen Quellen*, 2 vol., Leipzig 1924-1926 (Türkische Bibliothek, nº 22 et 23).
Tomaschek (W.), *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter* (*Sitzunsber. des Philosophisch-historischen Klasse Kais. Akademie der Wissenschaften*, vol. 124 ; VIII), Vienne 1891, 106 p.
Tournefort (Joseph Pitton de), *Relation d'un voyage au Levant* (*fait par ordre du Roy*), 2 vol., Paris 1717.
Türk Coğrafya Kurumu, 1:800.000 *Olçekli Türkiye Hartası Yeradları Cetveli (indeks)* (*Türk Coğrafya Kurumu Yayınları*, nº 2), Ankara 1946.
Türkiye'de Meskûn Yerler Kılavuzu (T. C. Içişleri Bakanlığı yayınlarından, seri II, sayı 2), 2 vol., Ankara 1946-1947.
Wittek (Paul), *Von der byzantinischen zur türkischen Toponymie*, *Byzantion* X, 1935, 11-64.

VII. Ouvrages concernant la Littérature Épique Turque

Alangu (Tahir), *Bizans ve Türk Kahramanlik Eposlarının çıkışı üzerine*, *Türk Dili* II, Ankara 1953, 541-557.
Boratav (Pertev N.), article *Baṭṭāl* dans *Islâm Ansiklopedisi.*
Boratav (Pertev N.), *Köroğlu Destanı* (M. F. Köprülü, *Türk halk hikâyelerine ve sazşairlerine ait metinler ve tetkikler*, VI), Istanbul 1931.
Boratav (Pertev N.), *Dede Korkut hikâyelerindeki tarihî olaylar ve kitabın te'lif tarihi*, *Türkiyat Mecmuası* XIII, Istanbul 1958, 31-62.
Canard (Marius), *Les expéditions des Arabes contre Constantinople dans l'histoire et dans la légende*, *Journal Asiatique*, CCVIII, 1926, 61-121.
Canard (Marius), *Un personnage de roman arabo-byzantin*, *Revue Africaine* (Extrait des Actes du IIe Congrès National des Sciences Historiques), Alger 1932.
Canard (Marius), *Delhemma, Epopée arabe des guerres arabo-byzantines*, *Byzantion* X, 1935, 283-300.
Canard (Marius), *Delhemma, Sayyid Baṭṭāl et 'Omar-an-No'mān*, *Byzantion* XII, 1937, 183-188.
Devic (L. Marcel) *Les aventures d'Antar, fils de Cheddad, Roman arabe des temps anté-islamiques*, Paris 1864.

Ergin (Muharrem), *Dede Korkut Kitabĭ* I, *giriş, metin, faksimile* (Türk Dil Kurumu Yayĭnlarĭndan, sayĭ 169), Ankara 1958.
Ethé (H.), *Die Fahrten des Sajjid Batthâl, ein alttürkischer Volks- und Sittenroman*, 2 vol., Leipzig 1871.
Fleischer (H. L.), *Ueber den türkischen Volksroman Sîrett Seijid Baṭṭâl, Kleinere Schriften*, III, Leipzig 1888, 226-254.
Grégoire (Henri), *L'Epopée byzantine et ses rapports avec l'épopée turque et l'épopée romane, Bulletin Classe Lettres, Acad. Royale Belgique*, XVII, Bruxelles 1931, 463-493.
Grégoire (Henri), *Digénis, notes complémentaires. I. Le Sayyid Battâl arabe, Byzantion*, VII, 1932, 317.
Grégoire (Henri), *Etudes sur l'épopée byzantine, Revue des Etudes Grecques*, XLVI, Paris 1933, 29-69.
Grégoire (Henri), *Comment Sayyid Baṭṭâl, martyr musulman du VIIIe siècle, est-il devenu, dans la légende, le contemporain d'Amer* († 863), *Byzantion*, XI, 1936, 571-575.
Grégoire (Henri), *Digénis Akritas, The Byzantine epic in history and poetry*, New-York 1942.
Grégoire (Henri) et Goossens (Roger), *Les recherches récentes sur l'épopée byzantine, L'Antiquité Classique*, I, Louvain 1932, 419-439.
Kyriakidès (Stilpon P.), *Eléments historiques byzantins dans le roman épique turc de Sayyid Baṭṭâl, Byzantion*, XI, 1936, 563-570.
Mélikoff (Irène), *Abū Muslim, le porte-hache du Khorassan, dans la tradition épique turco-iranienne* (à paraître).
Rossi (Ettore), *Il «Kitāb-i Dede Qorqut - — Racconti Epico-Cavallereschi dei Turchi Oğuz tradotti e annotati con «facsimile - del MS. Vat. Turco* 102 (*Studie e Testi* 159, publiés par la Bibliothèque Apostolique du Vatican), Vatican 1952.

VIII. Travaux

Académie des Sciences de l'URSS, *Očerki Istorii SSSR. Period feodalizma IX-XV v. v dvuch častiach. I. IX-XIII v.* (Izdatelstvo Akademii Nauk SSSR), Moscou 1953.
Adontz (N.), *Notes arméno-byzantines, Byzantion*, IX, 1934, 377-382.
Adontz (N.), *Les Taronites à Byzance, Byzantion*, IX, 1934, 715-738 ; X, 1935, 531-551 ; XI, 1936, 21-42.
Adontz (N.), *L'Archevêque Théophylacte et le Taronite, Byzantion*, XI, 1936, 577-588.
Akkaya (M. Şükrü), *Kitab-i Melik Danişmend Gazi — Danişmendname, Ankara Universitesi Dil ve Tarih-Coğrafya Fakültesi Dergisi*, VIII, Ankara 1950, 131-144.

Arnakis (Georges Georgiadès), *Futuwwa traditions in the Ottoman empire : Akhis, Bektashi dervishes and craftsmen*, *Journal of Near Eastern Studies*, XII, Chicago 1953, 232-247.
Azizi (Mohsen), *La domination arabe et l'épanouissement du sentiment national en Iran*, Paris 1938.
Babinger (Franz), *Schejch Bedr ed-dīn, der Sohn des Richters von Simāw, ein Beitrag zur Geschichte des Sektenwesens im Altosmanischen Reich*, *Der Islam*, XI, Berlin et Leipzig 1921, 1-106.
Babinger (Franz), *Der Islam in Kleinasien*, *Neue Wege der Islamforschung-*, *Zeitschrift Deutschen Morgenländ. Ges.*, vol. 76, Leipzig 1922, 126-152.
Babinger (Franz), *Die Geschichtschreiber der Osmanen und ihre Werke*, 2 vol., Leipzig 1927.
Babinger (Franz), *Byzantinisch-Osmanische Grenzstudien*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, vol. 30, Berlin et Leipzig 1929-1930, 411-415.
Barthold (Wasili Wlad.), *Turkestan down to the Mongol Invasion*, 2e édition, traduit du russe (E. C. W. Gibb Memorial Series, new series, V), Oxford 1928.
Barthold (W.), *Histoire des Turcs d'Asie Centrale* (adaptation française par Mme M. Donskis : *Initiation à l'Islam* III), Paris 1945.
Birge (John Kingsley), *The Bektashi order of dervishes* (Luzac's Oriental Religions Series, vol. VII), Londres 1937.
Blachère (Régis), *Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du XVe siècle de J.-C.*, Paris 1952.
Blochet (Edgar), *Histoire de l'Egypte de Makrizi*, traduction française accompagnée de notes historiques et géographiques, dans *Revue de l'Orient Latin*, t. VI, 1898, 435-489 ; VIII, 1900-1901, 165-212, 501-553 ; IX, 1902, 6-163, 466-530.
Brice (W. C.), *The Turkish colonization of Anatolia*, *Bulletin of the John Rylands Library*, vol. 38, Manchester 1955, 18-44.
Brockelmann (C.), *Histoire des peuples islamiques*, Paris 1949.
Browne (Edward G.), *A literary history of Persia*, 4 vol., (Cambridge University Press), Cambridge 1929-1930.
Cahen (Claude), *La campagne de Mantzikert d'après les sources musulmanes*, *Byzantion*, IX, 1934, 613-642.
Cahen (Claude), *Le Diyār Bakr au temps des premiers Urtukides*, JA, CCXXVII, 1935, 219-276.
Cahen (Claude), *Les chroniques arabes concernant la Syrie, l'Egypte et la Mésopotamie, dans les bibliothèques d'Istanbul*, *Revue des Etudes Islamiques*, IV, 1936, 333-362.
Cahen (Claude), *La Chronique Abrégée d'Al-'Azīmī*, JA, CCXXX, 1938, 353-448.
Cahen (Claude), *Quelques textes négligés concernant les Turcomans de Rûm au moment de l'invasion mongole*, *Byzantion*, XIV, 1939, 131-139.

Cahen (Claude), *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la principauté franque d'Antioche* (Institut Français de Damas, Bibliothèque Orientale I), Paris 1940.

Cahen (Claude), *La première pénétration turque en Asie-Mineure*, *Byzantion*, XVIII, 1948, 5-67.

Cahen (Claude), *Le Malik-Nameh et l'histoire des origines Seljukides*, *Oriens*, II, Leiden 1949, 31-65.

Cahen (Claude), *Seljukides de Rûm, Byzantins et Francs d'après le Seljuknāme anonyme*, *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves* (Mélanges Henri Grégoire III), XI, Bruxelles 1951, 97-106.

Cahen (Claude), *Sur les traces des premiers Akhis*, *Mélanges Fuad Köprülü*, Istanbul 1953, 81-91.

Cahen (Claude), *A propos de quelques articles du Köprülü Armağanĭ*, *JA*, 1954, 271-283.

Carnoy (A.), *Iranian mythology* (The Mythologies of all Races, VI), Boston 1918.

Carnoy (Émile Henry) et Nicolaïdes (Jean), *Les traditions populaires de l'Asie Mineure*, Paris 1889 (Les littératures populaires de toutes les nations, XXVIII).

Chalandon (Ferdinand), *Essai sur le règne d'Alexis I Comnène* (Mémoires et Documents publiés par la Société de l'École des Chartes), Paris 1900.

Chalandon (Ferdinand), *Les Comnène, Etudes sur l'Empire byzantin au XIe et au XIIe s.*, Paris 1912.

Chalandon (Ferdinand), *Histoire de la première croisade jusqu'à l'élection de Godefroi de Bouillon*, Paris 1925.

Danişmend (Ismail Hami), *Izahlĭ Osmanlĭ Tarihi Kronolojisi*, I, Istanbul 1947.

Demirtaş (Faruk K.), *Şeyhî ve Hüsrev-ü-Şirin'i — Inceleme ve Araştĭrmalar ve Tenkidli Metin* (Thèse soutenue en 1949, devant la Faculté des Lettres de l'Université d'Istanbul. Inédite), consulté d'après microfilm.

Deny (Jean), *Fütüwwetnāme et Romans de Chevalerie Turque*, JA, 1920, 182-183.

Deny (Jean), 70-72 *chez les Turcs*, *Mélanges Louis Massignon* I, Damas 1956, 395-416.

Diehl (Charles) et Marçais (G.), *Le monde oriental de* 395 *à* 1081 (Histoire du Moyen Age, III. Collection Gustave Glotz), Paris 1944.

Diehl (Charles), Guilland (Rodolphe), Oeconomos (Lysimaque), Grousset (René), *L'Europe Orientale de* 1081 *à* 1453 (Histoire du Moyen Age, IX. Collection Gustave Glotz), Paris 1945.

Eberhard (W.) et Boratav (P. N.), *Typen türkischen Volksmärchen* (Akademie der Wissenschaften und der Litteratur, veröffentlichungen der Orientalischen Kommision, V), Wiesbaden 1953.

Eliade (Mircea), *Le Chamanisme et les techniques archaiques de l'Extase*, Paris 1951.
Ergun (Sadeddin Nüzhet), *Bektaşî şairleri ve nefesleri*, 2e éd., vol. 1-2, Istanbul 1955.
Ethé (Hermann), *Neu-persische Litteratur, Grundriss der Iranischen Philologie*, herausgegeben von W. Geiger und E. Kühn, II, Strasbourg 1904.
Fallmerayer (Jacob Philipp), *Geschichte des Kaisertums Trapezunt*, Munich 1827.
Fischer (William), *Studien zur byzantinischen Geschichte des elften Jahrhunderts* (Wissenschaftliche Beilage zu dem Programm der Gymnasial- und Realschul- Anstalt zu Planen i V), Planen 1883.
Friedlander (I.), *Die Chadirlegende und die Alexander Sage*, Leipzig 1913.
Gibb (E. J. W.), *A History of Ottoman Poetry*, 6 vol., Londres 1900-1905.
Gibb (H. A. R.), *The Damascus Chronicle of the Crusades*, extracted and translated from the Chronicle of Ibn al-Qalānisī, Londres 1932.
Giesecke (Heinz Helmut), *Das Werk des 'Azīz ibn Ardašīr Āstarābādī; eine Quelle zur Geschichte des Spätmittelalters in Kleinasien*, (Sammlung Orientalistischer Arbeiten im Verlag von Otto Harrassowitz, 2. Heft), Leipzig 1940.
Girard (D. N.), *Sivas, Huit siècles d'histoire* (1021-1820), *Revue de l'Orient Chrétien*, X, Paris 1905, 79-95, 169-181, 337-349.
Gölpĭnarlĭ (Abdülbâkî), *Melâmîlik ve Melâmîler*, Istanbul 1931.
Gölpĭnarlĭ (Abdülbâkî), *Mevlânâ Celâleddîn* (Hayatĭ, Felsefesi, Eserleri, Eserlerinden Seçmeler), 2e éd., Istanbul 1952.
Gölpĭnarlĭ (Abdülbâkî), *Mevlânâ'dan sonra Mevlevîlik*, Istanbul 1953.
Gölpĭnarlĭ (Abdülbâkî), *Islâm ve Türk Illerinde Fütüvvet Teşkilâtĭ ve Kaynaklarĭ, Istanbul Universitesi Iktisat Fakültesi Mecmuasĭ*, XI, Ekim 1949-Temmuz 1950, Istanbul 1953, 3-334 ; résumé en français : *Les Organisations de la Futuvvet dans les Pays Musulmans et Turcs et ses Origines, Revue de la Faculté des Sciences Economiques de l'Université d'Istanbul*, XI, oct. 1949-juillet 1950 ; Istanbul 1953, 5-49 ; Compte rendu par Franz Taeschner, *Oriens*, VI, 1953, 147-150.
Gölpĭnarlĭ (Abdülbâkî), *Burgâzî ve « Fütüvvet-nâmesi », Istanbul Universitesi Iktisat Fakültesi Mecmuasĭ*, XV, Ekim 1953-Temmuz 1954, Istanbul 1955, 76-153.
Gölpĭnarlĭ (Abdülbâkî), *Manakib-i Haci Bektâş-i Velî, « Vilâyet-Nâmesi »*, Istanbul 1958.
Gordlevskij, *Gosudarstvo Selǰukidov Maloj Azii*, Moscou 1941.
Grégoire (Henri), *Nicéphore Bryennios, les quatre livres des histoires*, traduction française avec notes, *Byzantion* XXIII, 1954, 469-530 et XXV-XXVI-XXVII, 1955-1957, 881-926.

Gross (Erich), *Das Vilâjet-Nâme des Hâğğî Bektasch — ein Türkisches Derwischevangelium* (Türkische Bibliothek, Band 25), Leipzig 1927.

Grousset (René), *Histoire des Croisades et du Royaume Franc de Jérusalem. I. L'Anarchie Musulmane et la Monarchie Franque*, Paris 1934.

Grundriss der Iranischen Philologie, herausgegeben von W. Geiger und E. Kühn, 2 vol., Strasbourg 1896-1904.

Hagenmeyer (H.), *Chronologie de la Première Croisade* (1094-1100), *Revue de l'Orient Latin*, VI, 1898, 214-293, 490-549 ; VII, 1899, 277-339, 430-503 ; VIII, 1900-1901, 318-382.

Hagenmeyer (H.), *Chronologie de l'Histoire du Royaume de Jérusalem. Règne de Baudouin I* (1101-1118), *Revue de l'Orient Latin*, IX, 1902, 384-465 ; X, 1903-1904, 372-405 ; XI, 1907, 145-180, 453-485 ; XII, 1909-1911, 68-103, 283-326.

Halil Edhem, *Düweli Islâmiye* (traduction de Stanley Lane-Poole, *The Muhammedan Dynasties*, avec additions), Istanbul 1927.

Halil Edhem, *Kayseriye Şehri* (Tarih-i Osmanî Encümeni Külliyatĭ, n° 5), Istanbul 1334/1916.

Halphen (L.), *Les Barbares, des Grandes Invasions aux conquêtes turques du XI*e *siècle*, Paris 1936.

Hasluck (F. W.), *Christianity and Islam under the Sultans*, 2 vol., Oxford 1929.

Houtsma (Th.), *Recueil de textes relatifs à l'histoire des Seldjoucides*, 4 vol., Leiden 1886-1902.

Huart (Clément), *Les Saints des Derviches Tourneurs* (trad. du Menākib-ül-'Ārifīn de Şeyḫ Aḥmed Eflākī), 2 vol. (Bibl. de l'École des Hautes Études, vol. 32 et 36), Paris 1918-1922.

Ibn Emīn Mahmud Kemal, édition du *Menākib-i Hünerverān* d''Ālī, avec une introduction sur la vie et les œuvres d''Ālī, Istanbul 1926. (Türk Tarih Encümeni Külliyatĭ, n° 9).

Justi (Ferdinand), *Iranisches Namenbuch*, Marburg 1895.

Kafesoğlu (Ibrahim), *Sultan Melikşah Devrinde Büyük Selcuklu Imparatorluğu* (Istanbul Universitesi Edebiyat Fakültesi Yayĭnlarĭndan, n° 569), Istanbul 1953.

Kafesoğlu (Ibrahim), *Harezmşahlar Devleti Tarihi* (485-617/1092-1229) (Türk Tarih Kurumu yayĭnlarĭndan, VII. seri, n° 29), Ankara 1956.

Kohler (Ch.), *Compte rendu de P. Casanova: Numismatique des Danichmendites, Le Moyen Age, Revue d'Histoire et de Philologie*, X, 1897, 99-103.

Köprülü (Fuat), *Türk Edebiyatĭnda Ilk Mutaṣavvĭflar*, Istanbul 1919 ; résumé en français par L. Bouvat, *Les Premiers Mystiques dans la Littérature Turque, Revue du Monde Musulman*, XLIII, Paris 1921, 236-266.

Köprülü (Fuat), *Bemerkungen zur Religionsgeschichte Kleinasiens, Mitteilungen zur Osmanischen Geschichte*, I, 1921-1922, 203-222.

Köprülü (Fuat), *Türkiye Tarihi (I. Anadolu Istilâsîna kadar Türkleri*, Istanbul 1923.
Köprülü (Fuat), *Les origines du Bektachisme, Essai sur le développement historique de l'hétérodoxie musulmane en Asie Mineure, Actes du congrès international d'histoire des religions tenu à Paris en octobre* 1923, II, Paris 1925, Xe section, 391-411.
Köprülü (Fuat), *Une institution magique turque: Yat, ibidem*, 440-451.
Köprülü (Fuat), *Türk Edebiyat Tarihi* (Cilt I), Istanbul 1926.
Köprülü (Fuat), *Anadolu Beylikleri Tarihine ait Notlar*, dans *Türkiyat Mecmuasî*, II, Istanbul 1928, 1-32.
Köprülü (Fuat), *Influence du chamanisme Turco-Mongol sur les ordres mystiques musulmans* (*Mémoires de l'Institut de turcologie de l'Université de Stamboul*, nouvelle série, I), Istanbul 1929.
Köprülü (Fuat), *Abū Isḥāq Kāzerūnī und die Isḥāqī-Derwische in Anatolien, Der Islam*, XIX, Berlin et Leipzig 1930-1931, 18-26.
Köprülü (Fuat), *Les origines de l'Empire Ottoman* (Études Orientales publiées par l'Institut Français d'Archéologie de Stamboul, III), Paris 1935.
Köprülü (Fuat), *Bizans Müesseselerinin Osmanlî Muesseselerine Te'siri, Türk Hukuk ve Iktisat Tarihi Mecmuasî*, I, Istanbul 1931, 165-313 ; traduction italienne : *Alcune Osservazioni intorno all' influenza delle Istituzioni Bizantine sulle Istituzioni Ottomane* (Pubblicazioni dell'Istituto per l'Oriente, no 50), Roma 1953.
Köprülü (Fuat), *Anadolu Selcuklularî Tarihi'nin Yerli Kaynaklarî*, I, *Belleten*, VII, Ankara 1943, 379-522.
Köymen (Mehmed Altay), *Büyük Selcuklu Imparatorluğu Tarihi (Cilt II. Ikinci Imparatorluk Devri)*, (Türk Tarih Kurumu Yayînlarîndan, VII. seri, no 23), Ankara 1954.
Kurat (Akdes Nimet), *Çaka — Ortazamanda Izmir ve Yakînîndaki Adalarîn Türk Hâkimi* (Edirne ve yöresi eski eserleri sevenler kurumu yayînlarîndan, I), Istanbul 1936.
Langer (William L.). et Blake (Robert P.), *The rise of the Ottoman Turks and its historical background, The American historical review*, XXXVII, New-York 1932, 468-505.
Laurent (J.), *Byzance et les Turcs Seldjoucides en Asie Mineure, leurs traités antérieurs à Alexis Comnène, Byzantis* II, Athènes 1911, 101-126.
Laurent (J.), *Byzance et les Turcs Seldjoucides dans l'Asie Occidentale jusqu'en* 1081, Nancy 1913.
Laurent (J.), *Des Grecs aux Croisés. Etude sur l'histoire d'Edesse entre* 1071 *et* 1098, *Byzantion*, I, 1924, 367-449.
Laurent (J.), *Byzance et Antioche sous le Curopalate Philarète, Revue des Etudes Arméniennes*, IX, 1929, 61-72.
Laurent (J.), *Le Duc d'Antioche Khatchatour* 1068-1072, *Byzantinische Zeitschrift*, XXX, Berlin et Leipzig 1929-1930, 405-411.

Laurent (J.), *Byzance et les origines du Sultanat de Roum*, *Mélanges Charles Diehl*, I, Paris 1930, 177-182.
Laurent (J.), *Sur les émirs Danichmendites jusqu'en* 1104, *Mélanges offerts à Nicolas Iorga*, Paris 1933, 499-506.
Laurent (V.), *Alliances et filiation des premiers Taronites, Princes Arméniens Médiatisés*, *Echos d'Orient*, XXXVII, Paris 1938, 127-135.
Leroy-Molinghien (Alice), *Les lettres de Théophylacte de Bulgarie à Grégoire Taronite*, *Byzantion*, XI, 1936, 589-592.
Massé (Henri), *Firdousi et l'épopée nationale*, Paris 1935.
Massé (Henri), *Croyances et coutumes persanes*, 2 vol., Paris 1938.
Massé (Henri), *Anthologie persane*, Paris 1950.
Massignon (Louis), *Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane*, Paris 1922.
Massignon (Louis), *La « Futuwwa », ou « pacte d'honneur artisanal » entre les travailleurs musulmans au Moyen Age*, *La Nouvelle Clio*, Bruxelles 1952, 171-198.
Mélikoff (Irène), *Le Destān d'Umūr Pacha (Düstūrnāme-i Enverī)*, Paris 1954.
Moravcsik (Gyula), *Byzantinoturcica*, 2 vol. (Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin), Berlin 1958.
Mordtmann (A. D.), *Die Dynastie der Danischmende*, dans *Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, XXX, Leipzig 1876, 467-486.
Muir (Sir William), *The Caliphate, Its rise, decline and fall (from original sources)*, 2e édition, Oxford 1892.
Necib Asĭm, *Türk Tarihi*, Istanbul 1316/1898.
Oytan (M. Tevfik), *Bektaşiliğin Içyüzü*, I (4e ed.), Istanbul 1956; II, Istanbul 1955.
Papadopoulo-Kerameus (A.), Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν Τραπεζοῦντος. I. Θεόδωρος Γαβρᾶς, dans *Vizantijskij Vremennik*, XII, Saint-Petersbourg 1906, 132-137.
Petermann, *Beiträge zu der Geschichte der Kreuzzüge aus armenischen Quellen*, *Abhandlungen der Königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1860, 81-186.
Poncelet (le R. P. Albert), *Boémond et saint Léonard*, *Analecta Bollandiana*, XXXI, Bruxelles-Paris 1912, 24-44.
Rodinson (Maxime), *Recherches sur les documents arabes relatifs à la cuisine*, REI, 1949, 95-165.
Rycaut (Paul), *Histoire de l'Eglise grecque et de l'Eglise arménienne* (trad. de l'anglais par M. de Rosemond), 2e éd., Amsterdam 1710.
Sadighi (Gholam Hossein), *Les mouvements religieux iraniens au IIe et au IIIe siècle de l'hégire*, Paris 1938.
Samancĭğĭl (Kemal), *Bektaşilik Tarihi*, Istanbul 1945.
Schlumberger (Gustave), *Deux chefs normands des armées byzantines au XIe siècle*, *Revue Historique*, XVI, 1881, 289-303.

Smirnov (V.), *Mnimyj Tureckij Sultan Imenuemyj u Evropejskich Pisatelej XVIv. Calepinus-Cyriscelebes (k voprosu o proischoždenii i značenii slovo* چلبی), dans *Zapiski Vostočnago Otdielenija Imperatorskago Russkago Archeologičeskago Obščestva*, XVIII, Saint-Petersbourg 1908, 1-72.
Spuler (Bertold), *Iran in Früh-Islamischer Zeit* (Akademie der Wissenschaften und der Litteratur, Veröffentlichungen der Orientalischen Kommission, II). Wiesbaden 1952.
Spuler (Bertold), *Die Goldene Horde, Die Mongolen in Russland*, Leipzig 1943.
Taeschner (Franz), *Beiträge zur der Geschichte der Achis in Anatolien (*14.-15. *Jht) auf Grund neuer Quellen, Islamica*, IV, Leipzig 1929, 1-47.
Taeschner (Franz), *Futuwwa-Studien, die Futuwwabünde in der Türkei und ihre Litteratur, Islamica*, V, 1931, 285-333.
Taeschner (Franz), *Die Islamischen Futuwwabünde (Das Problem ihrer Entstehung und die Grundlinien ihrer Geschichte), Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. 87, Leipzig 1933, 6-49.
Taeschner (Franz), *Der Anteil des Sufismus an der Formung des Futuwwaideals, Der Islam*, XXIV, 1937, 43-74.
Taeschner (Franz), *Islâm Ortacağında Futuwwa (Fütüvvet) Teşkilâtı, Istanbul Universitesi Iktisat Fakültesi Mecmuası*, XV, Ekim 1953-Temmuz 1954, Istanbul 1955, 1-32.
Thorning (Hermann), *Beiträge zur Kenntnis des Islamischen Vereinwesens auf Grund von Basṭ Madad et-Taufīq* (Türkische Bibliothek, 16, Band), Berlin 1913.
Togan (Zeki Velidî), *Umumi Türk Tarihine Giriş (I. En eski devirlerden* 16. *asra kadar*), Istanbul 1946.
Tolstov (S. P.), *Po Sledam Drevne-Chorezmijskoj Ćivilizaćii* (Izdatelstvo Akademii Nauk SSSR), Moscou-Leningrad 1948.
Tolstov (S. P.), *Drevnij Chorezm (opyt istoriko-archeologičeskago issledovanija)*, Moscou 1948.
Turan (Osman), *Le droit terrien sous les Seldjoucides de Turquie, Revue des Etudes Islamiques*, 1948, 25-49.
Turan (Osman), *Selcuklular Zamanında Sivas Şehri, Ankara Universitesi Dil ve Tarih-Coğrafya Fakültesi Dergisi*, IX, Ankara 1951, 447-457.
Turan (Osman), *Les souverains Seldjoucides et leurs sujets non-musulmans, Studia Islamica* I, Paris 1953, 65-100.
Turan (Osman), *Türkiye Selçukluları hakkında resmî vesikalar, metin, tercüme ve araştırmalar* (Türk Tarih Kurumu yayınlarından, VII. seri, n° 32), Ankara 1958.
Turgal (Hasan Fehmi), *Anadolu Selcukileri Müneccimbaşıya göre* (traduction turque du Cāmi' al-Duwal), Istanbul 1936.

Unat (Faik Reşit), *Hicrî Tarihleri Milâdî Tarihe Çevirme Kĭlavuzu*, Ankara 1943.

Uspenskij (F. I), *Melik Ghazi i Dzul-Nun Danyšmendy*, *Zapiski Imperatorskago Odesskago Obščestva Istorii i Drevnostej*, XI, Odessa 1879, 229-268.

Uspenskij (Theodore), *Vydelenie Trapezunta iz Sostava Vizantijskoj Imperii*, *Seminarium Kondakovianum* I, Prague 1927, 21-34.

Uzluk (Feridun Nâfiz), *Anadolu Selcuklularĭ Devleti Tarihi*, 3 vol., Ankara 1941-1952 (I. Traduction turque de l'abrégé d'Ibn Bībī ; II. Traduction turque de la Chronique d'Aķsaraylı ; III. Traduction turque du Seldjouknameh anonyme de la Bibliothèque Nationale de Paris).

Uzunçarşĭlĭ (Ismail Hakkĭ) et Rizvan Nâfiz, *Sivas Şehri*, Istanbul 1928.

Uzunçarşĭlĭ (Ismail Hakkĭ), *Anadolu Beylikleri* (Türk Tarih Kurumu VIII, 2), Ankara 1937.

Uzunçarşĭlĭ (Ismail Hakkĭ), *Osmanlĭ Tarihi (I. Kuruluşundan Istanbulun Fethine kadar)*, (Türk Tarih Kurumu Yayĭnlarĭndan, XIII seri, nº 16),), Ankara 1947.

Vasiliev (A. A.), *The foundation of the Empire of Trebizond* (1204-1222), dans *Speculum* (A Journal of Mediaeval Studies published by the Mediaeval Academy of America), XI, Cambridge (Mass.) 1936, 3-37.

Vasilievski (V.), *Vizantija i Pečenegi* (1048-1098), *Žurnal Ministerstva Narodnago Prosveščenija*, t. 154, Saint-Petersbourg 1872, 116-165.

Vasilievski (V.), *Varjago-Russkaja i Varjago-Anglijskaja Družina v Konstantinopole XI i XII Vekov*, *Žurnal Ministerstva Narodnago Prosveščenija*, t. 177, Saint-Petersbourg 1875, 394-451 ; t. 178, 1875, 76-152.

Wächter (Albert), *Der Verfall des Griechentums in Klein-Asien im XIV. Jahrhundert*, Leipzig 1903.

Wittek (Paul), *Zur Geschichte Angoras im Mittelalter*, *Festschrift Georg Jacob*, Leipzig 1932, 329-354.

Wittek (Paul), Compte-rendu de Franz Babinger. *Die Geschichtschreiber der Osmanen und ihre Werke*, *Der Islam*, XX, 1932, 197-207.

Wittek (Paul), *Das Fürstentum Mentesche*, *Studie zur Geschichte Westkleinasiens im* 13-15 *Jht.* (Istanbuler Mitteilungen herausgegeben von der Abteilung Istanbul des Archäologischen Institutes des Deutschen Reiches, Heft 2), Istanbul 1934.

Wittek (Paul), *Deux chapitres de l'histoire des Turcs de Roum*, *Byzantion*, XI, 1936, 285-319.

Wittek (Paul), *La féodalité musulmane* (extrait de la *Revue de l'Institut de Sociologie Solvay*, 16e année, nº 1), Bruxelles 1936.

Wittek (Paul), *The Rise of the Ottoman Empire* (Royal Asiatic Society Monographs, vol. XXIII), Londres 1938.

Wittek (Paul), *De la défaite d'Ankara à la prise de Constantinople (un demi-siècle d'histoire ottomane)*, REI, I, 1938, 1-34.
Wittek (Paul), *Le Sultan de Rûm*, *Mélanges Emile Boisacq*, II (Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves, VI), Bruxelles 1938, 361-390.
Wünsche (A.), *Die Sagen von Lebensbaum und Lebenswasser*, Leipzig 1905.
Yĭnanç (Mükrimin Halil), *Türkiye Tarihi : Selcuklular Devri — I. Anadolunun Fethi* (Istanbul Universitesi Yayĭnlarĭ, nº 240 ; Edebiyat Fakültesi Tarih Zümresi Neşriyatĭ), Istanbul 1944.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DU GENRE ÉPIQUE DANS LA LITTÉRATURE TURQUE

Dans l'histoire du genre épique turc, il faut distinguer l'épopée qui s'est formée spontanément sur le sol ancestral dans les temps pré-islamiques, de celle qui s'est développée chez les Turcs islamisés transplantés en pays étranger. La première est le produit spontané de l'âme du peuple turc ; c'est le reflet des croyances et des traditions du berceau ancestral. Mais cette tradition épique, qui fut en grande partie orale, n'a laissé subsister aucun monument littéraire. Elle doit être étudiée à travers le substrat folklorique des différents peuples turcs. Nous connaissons cependant l'Oġuznāme, poème épique des Turcs-Oġuz, qui se trouve en partie conservé dans un ouvrage du xve siècle, le Kitāb-i Dede Ḳorḳut[1].

D'autre part, les Turcs transplantés en pays étranger et convertis à l'Islam se sont créé une littérature épique en s'inspirant de celle du pays où ils vivaient. Ils ont

(1) Recueil de récits turcs où l'on trouve des traces d'anciennes épopées oġuz ; M. Ettore Rossi en a donné une traduction italienne : cf. *Il « Kitāb-i Dede Qorqut »* (Biblioteca Apostolica Vaticana, Studi e Testi, 159), Vatican, 1952 ; plus récemment, M. Muharrem Ergin a édité le texte en transcription : cf. *Dede Korkut Kitabı* I, *giriş, metin, faksimile* (Türk Dil Kurumu yayınlarından, sayı 169), Ankara 1958 ; voir aussi Pertev N. Boratav, *Dede Korkut hikâyelerindeki tarihî olaylar ve kitabın te'lif tarihi*, *Türkiyat Mecmuası*, XIII, 1958, 31-62.

emprunté à leur nouvelle patrie les éléments et les thèmes épiques auxquels ils ont amalgamé les leurs ; ils les ont adaptés à leurs goûts et à leur mentalité et, en transformant ainsi les éléments étrangers, ils ont donné naissance à une nouvelle littérature épique turque. Ainsi, les Turcs transplantés sur le sol iranien ont-ils donné naissance à une littérature populaire inspirée du Şāhnāme et surtout des contes épiques, produits de vulgarisation populaire, imités du Livre des Rois[1]. On trouve dans la plupart des bibliothèques quantité de contes épiques-fleuves écrits en turc archaïque dont les sujets purement iraniens font d'abord penser à des œuvres décadentes de la littérature épique persane. Abordés de ce point de vue, ces ouvrages paraissent absurdes, tant la tradition épique iranienne y est déformée. Mais le lecteur s'aperçoit bientôt que beaucoup d'entre eux n'existent qu'en langue turque et que ceux pour lesquels il existe des prototypes persans, diffèrent sensiblement de leurs modèles. Une lecture plus attentive de ces contes épiques dont le trait essentiel est une extrême naïveté, révèle des traces d'une démonologie primitive, d'incantations et de sorcellerie, de tout un substrat de pratiques chamanes. On y voit les héros, montés sur des animaux fantastiques, s'envoler vers les hauteurs habitées par les esprits ou descendre au centre de la terre pour libérer des humains emportés par des démons anthropophages, tout comme le médecin-sorcier enfourche une oie imaginaire ou l'âme d'un cheval immolé pour pénétrer dans les régions inaccessibles aux humains, à la poursuite de l'âme d'un malade emportée par un démon ou pour accompagner celle d'un mort vers sa nouvelle demeure. Ces éléments, qui abondent dans les ouvrages épiques des Turcs, se retrouvent également dans les recueils hagiographiques des sectes hétérodoxes turques, en particulier dans celles des Bektachis.

Les héros des épopées iraniennes empruntés par les Turcs sont adaptés au nouveau folklore et reçoivent même des noms turcs. Ainsi, dans le *Ḳahramānnāme*[2], Gerşasp reçoit

(1) Cf. notre *Abū Muslim, le Porte-Hache du Khorassan, dans la tradition épique turco-iranienne*, chapitre I.

(2) Cf. E. Blochet, *Catalogue des manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale de Paris*, Paris 1932-1933, aux numéros : *Ancien fonds* 320, 321, 343-345 ; *Supplément* 446, 655 ; *Ancien fonds* 221 ; H. Ethé, *Catalogue of Persian manuscripts in the library of the India Office*, I, Oxford, 1903, nº 787, 522 ; *Abū Muslim*, ch. I.

le nom de Ṭamġaç et Tahmūraṣ Dīvbend celui de Tahmurād, tandis que dans le *Ṣalṭïḫnāme*[1], Keyümerṣ, le premier roi du monde dans la tradition iranienne, qui porte aussi dans l'épopée turque le nom islamique d'Eslem fils d'Adam, devient le père de Ẓoḥḥāk le Turc, l'ancêtre de tous les souverains turcs. D'après le témoignage de Maḥmūd Kaşgārī[2], nous savons que les Turcs Karakhanides avaient tout un cycle épique célébrant les exploits d'Afrāsyāb que les souverains de cette dynastie avaient adopté comme ancêtre et qui était identifié au héros turc Toŋa Alp Er. Parmi les contes épiques les plus courants, on peut citer le *Livre de Ḳahramān-i Ḳātil*, le *Livre de Ḳirān-i Ḥabeşī et de Ḳobād-i Ardeşīr*, le *Livre de Dārāb*, et beaucoup d'autres[3]. L'infatigable narrateur de ces contes épiques aurait été Abū Ṭāhir de Ṭūs, à qui ils sont presque tous attribués. Abū Ṭāhir de Ṭūs aurait été, selon la tradition épique, un conteur de l'entourage de Maḥmūd le Gaznévide[4].

A côté du conte épique, les Turcs ont emprunté aux Persans le roman historique qu'ils ont également adapté à leur folklore, en mêlant à l'idéologie islamique les vestiges de leur paganisme nomade. Le *Roman d'Abū Muslim* attribué à Abū Ṭāhir de Ṭūs est une œuvre maîtresse de la littérature populaire, qui a influencé toute la littérature épique turque ainsi que l'hagiographie de certains ordres hétérodoxes comme celui des Bektachis[5].

(1) La tradition populaire concernant le derviche-ġāzi, Ṣarï Ṣalṭïḫ Dede, sous la conduite duquel une colonie de Turcomans émigra en Europe, vers le milieu du xiiie siècle, et s'installa dans la région du Aḳ Daġ, a été rassemblée vers la fin du xve siècle par Abū'l-Ḫayr-i Rūmī, à la demande du prince Cem Sulṭān ; un manuscrit de ce recueil est conservé à la bibliothèque de Topkapï Sarayï, à Istanbul, sous le numéro du catalogue : *Hazine* 1612; il est daté de A. H. 1000/1591-1592 ; nous en possédons un microfilm. M. Faik Reşit Unat vient de nous apprendre qu'un deuxième manuscrit de cet ouvrage avait été découvert et acquis, tout récemment, par la Türk Tarih Kurumu, à Ankara.

(2) Cf. Maḥmūd al-Kaşgārī, *Dīvān-i Lugāt-at-Türk*, traduction turque de Besim Atalay, Ankara, 1939-1943, I, 41, 159-160, 343, 381, 396, 410, 413-414, 466, 486 ; III, 149-151, 157, 368.

(3) Cf. Jules Mohl, *Préface du Livre des Rois*, dans Firdousi, *Le Livre des Rois*, I, Paris 1838, 74-75 ; H. Ethé, *Neupersische Litteratur*, *Grundriss der iranischen Philologie* (herausgegeben von W. Geiger und E. Kühn, 2 vol., Strasbourg 1896-1904), II, 318 ; *Abū Muslim*, ch. I.

(4) Cf. *Abū Muslim*, ch. I, au paragraphe : *Abū Ṭāhir de Ṭūs*.

(5) Cf. *Abū Muslim*.

Tandis que les Turcs installés sur les confins de la Perse adaptaient à leurs goûts et à leur mentalité les ouvrages populaires iraniens, ceux des marches-frontières de Syrie et de la Mésopotamie se créaient une littérature épique à partir des épopées arabes et transformaient en héros turcs les personnages des récits héroïques arabes. Le prototype de cette littérature est le *Roman de Seyyid Baṭṭāl*[1]. Au canevas épique arabe qui le constitue et qui a pour sujet les guerres arabo-byzantines, viennent s'amalgamer des éléments indigènes turcs auxquels s'ajoutent les thèmes tirés des épopées et des contes de fées iraniens, ainsi que ceux des romans historiques empreints de l'idéologie d'un Islam hétérodoxe. C'est probablement au folklore turc qu'il faut attribuer les voyages de Baṭṭāl vers les régions habitées par les démons et les sorciers, ravisseurs de jeunes gens ; ses envols vers les cimes du Mont Ḳāf ou ses descentes au centre de la terre ; ses combats avec Ḳarĭ Dīv, démon anthropophage à tête de porc, aux oreilles d'éléphant, aux griffes de lion, à la queue de dragon, qui tient dans ses bras deux lions, à la manière du héros sumérien Gilgamesh ; les combats du héros des marches-frontières, aidé par Ṭāmūsī Perī et ses légions d'esprits bienfaisants, contre Ḥilān Cāżū, et le siège de la cité des Dīvs ; ses luttes contre Ra'd Cāżū, dragon crachant le feu et se nourrissant de la chair de jeunes princesses. Les récits de ce genre sont courants dans la littérature épique turque et les noms des démons et des sorciers se répètent d'un ouvrage à l'autre. Ces scènes, qui paraissent de prime abord fantastiques et qui semblent se dérouler dans un monde également fantastique, pourraient servir de point de départ à l'étude de la démonologie des anciens Turcs.

C'est à la littérature persane qu'appartiennent les épisodes tels que la descente de Baṭṭāl dans le Puits de l'Enfer, vers le Royaume des Serpents, où il reçoit l'hospitalité de

(1) Sur le *Roman de Seyyid Baṭṭāl*, dont il existe de nombreux manuscrits dans les principales bibliothèques d'Europe et de Turquie, ainsi qu'une édition parue à Kazan, en 1876, et une traduction allemande par H. Ethé, *Die Fahrten des Seijjid Batthâl, ein alttürkischer Volks- und Sittenroman*, 2 vol., Leipzig 1871, voir aussi les articles de MM. M. Canard, H. Grégoire, R. Goossens et S. Kyriakidès, cités dans notre bibliographie, ainsi que Pertev N. Boratav dans *IA*, s. v. *Baṭṭāl*, et notre article dans EI, nouvelle édition, s. v. *Baṭṭāl dans la légende*.

Şāh-i Mārān, le roi des Serpents, réminiscences du Cāmaspnāme, conte iranien dont il existe plusieurs adaptations turques[1]. Les thèmes du Şāhnāme, souvent reproduits dans les contes épiques persans, viennent s'ajouter aux légendes qui se sont formées dans le monde arabe autour du nom du héros des marches : ainsi, par exemple, l'épisode du jeune homme enfermé dans un coffre livré à la mer, que délivre Baṭṭāl ; ou celui de l'amazone 'Adin Bānū qui ne consent à épouser que son vainqueur au combat[2] ; ou la rencontre du héros arabe avec Alexandre et son vizir, le sage Aristote.

Mais plus significatifs pour l'histoire de l'épopée turque sont les emprunts faits par le Roman de Seyyid Baṭṭāl à celui d'Abū Muslim. Ces deux romans épiques eurent sur la littérature populaire turque une si grande influence que les ouvrages postérieurs, produits de l'Anatolie turque, s'en inspirèrent abondamment et que la tradition épique anatolienne fit descendre ses héros d'Abū Muslim et de Baṭṭāl. Si Baṭṭāl n'est pas apparenté au héros khorassanien par le sang, comme l'est, par exemple, Melik Dānişmend, il n'en demeure pas moins le continuateur de l'œuvre du champion des Abbassides : à ses côtés se trouvent les fidèles Ḫwārezmiens d'Abū Muslim, commandés par 'Alī, le fils du connétable du Ḫwārezm, Miẓrāb, qui fut le frère d'armes et l'époux de la sœur du héros Porte-Hache ; comme Abū Muslim, Baṭṭāl poursuit Ḥakam, un maudit Hérétique-

(1) Ce vieux conte persan qui a été en partie inséré dans le recueil des Mille et Une Nuits, a été mis en vers turcs, en 1430, par Mūsa 'Abdī, originaire de la ville d'Aydïncïḳ ; il existe plusieurs manuscrits de la version turque, dont trois à la Bibliothèque du Vatican, un au British Museum et un à la Bibliothèque Nationale de Paris ; celui du British Museum *(Oriental Add.* 24.962*)*, daté de 986/1578 et orné de miniatures, est le plus digne d'intérêt. C'est un conte composite dont la première partie est la survivance d'un vieux thème babylonien : la légende de la Plante de Vie ; c'est au Prophète Daniel qu'est attribué, dans le Cāmaspnāme, l'exploit de sa découverte ; on trouve également inséré dans ce conte le voyage de Bulḳiyā dans l'Au-Delà, récit qui existe sous une forme abrégée dans la version turque des Annales de Ṭabarī, éditée à Boulaq, en 1275/1859.

(2) Thèmes du Şāhnāme reproduits dans le Dārābnāme : Dārāb est enfermé dans un coffre livré au cours de l'Euphrate ; l'amazone Humāy ne consent à épouser que son vainqueur au combat ; cf. *Le Livre des Rois*, édition et traduction par Jules Mohl, V, Paris 1866 ; *Dārābnāme*, manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Supplément Persan* 837.

Mervanide de la race de Yezīd, échappé au glaive du champion des Abbassides ; comme lui, Baṭṭāl délivre de prison un vénérable vieillard, descendant du Prophète, emprisonné par Firdevs, roi mécréant du Maġreb, qu'il détrône en sa faveur[1].

Les légendes de Baṭṭāl, qui trouvent leur origine dans le récit des expéditions des Omeyyades et des premiers Abbassides contre Byzance et qui se cristallisèrent dans les romans de chevalerie arabe, servirent de point de départ à un nouveau cycle épique turc d'inspiration arabe. Mais on reconnaît difficilement l'ancien compagnon d'armes de Maslama dans le Baṭṭāl turquisé. Peut-être a-t-il été confondu, dans certaines parties du récit, avec quelque autre héros turc, tout comme Afrāsyāb avait été confondu avec le héros turc Toŋa Alp Er ? Le Roman de Seyyid Baṭṭāl ne forme pas un tout : il est composé de plusieurs récits amalgamés. L'un d'eux, peut-être le plus curieux, est un Bābeknāme où Baṭṭāl est substitué à l'Iranien Afşīn, qui sut si bien tromper les Arabes en soutenant des mouvements anti-arabes sous le couvert de l'Islam[2]. Le récit est mené de telle façon que c'est Baṭṭāl-Afşīn qui apparaît comme le vilain de l'histoire, plutôt que le brave Bābek à la belle prestance. De même, le voyage de Baṭṭāl aux Indes, à la recherche de l'éléphant blanc, est un conte qui a été surajouté au roman épique et dont le personnage central n'a rien à faire avec le héros des marches.

On a supposé l'existence d'une geste arabe dont le Baṭṭālnāme serait la traduction. A l'époque où la littérature populaire turque était surtout orale, on ne peut guère parler

(1) Cf. *Abū Muslim.*

(2) Les aventures de Baṭṭāl et Bābek Ḫurrem Keşīş, « Le Moine Joyeux », couvrent en partie les livres V et VI du *Menāḳib-i Ġazavāt-i Seyyid Baṭṭāl Ġāzi*, édition de Kazan. Nous savons, par le témoignage du *Fihrist* d'Ibn-an-Nadīm, qu'il existait des *Bābeknāme*, compilations de légendes et de récits populaires ayant pour sujet la révolte de Bābek le Ḫurremī, qui tint en échec les armées des Califes Mā'mūn et Mu'taṣim pendant plus de vingt ans et prêcha, en Ażerbaycān, la doctrine des Ḫurremdīnān. Après avoir presque réalisé une coalition anti-arabe avec l'empereur de Byzance, Théophile, et Māzyār, le fils d'un prince du Tabaristān, Bābek fut traitreusement livré à Afşīn, le commandant des armées du Calife, et cruellement exécuté ; cf. E. I., s. v. *Bābek;* M. Azizi, *La domination arabe et l'épanouissement du sentiment national en Iran*, Paris 1938, 181 sq. ; G. H. Sadighi, *Les mouvements religieux iraniens au IIe et IIIe siècles de l'Hégire*, Paris 1938, 229 sq.

de traduction. D'ailleurs, dans la littérature turque préclassique, les traductions sont rares et les œuvres qui prétendent en être sont plutôt des adaptations plus ou moins libres des chefs-d'œuvre étrangers aux goûts et à la mentalité turcs. Cette tendance est accentuée dans la littérature populaire où la tradition se transmettait oralement. Le Roman de Seyyid Baṭṭāl a eu pour point de départ des récits épiques arabes racontés dans des milieux de Ġāzis ; mais, transformés par l'adjonction d'éléments turcs et de motifs iraniens turquisés, ces récits ont donné naissance à une épopée anatolienne à partir de laquelle s'est formée une littérature épique ayant pour sujet la conquête de l'Anatolie. On a supposé que le Roman de Seyyid Baṭṭāl avait été composé à l'époque seldjoucide, peut-être vers la fin du XIe ou au début du XIIe siècle. Pour apporter un peu plus de précision à cette date hypothétique, on peut signaler que le Roman de Seyyid Baṭṭāl connaît bien celui d'Abū Muslim, puisqu'il lui a même emprunté certains motifs, alors que le héros des marches arabes n'a aucune place dans l'épopée du champion des Abbassides. D'autre part, le Roman de Seyyid Baṭṭāl est antérieur à la Geste de Melik Dānişmend dont la première rédaction remonte vers le milieu du XIIIe siècle. L'auteur de la Geste s'est beaucoup inspiré du Baṭṭālnāme sur lequel il a calqué plusieurs épisodes et auquel il a voulu rattacher son roman[1]. L'analyse des emprunts faits par la Geste de Melik Dānişmend au Baṭṭālnāme, montre que son auteur connaissait la geste méliténienne sous la forme que nous lui connaissons et qui est celle qui se trouve conservée dans les manuscrits des différentes bibliothèques, dont les plus anciens remontent au XIVe siècle. La tradition turco-arabe concernant Baṭṭāl se trouvait par conséquent cristallisée sous sa forme actuelle au début du XIIIe siècle au plus tard.

Sur le modèle du Roman d'Abū Muslim et surtout de celui de Seyyid Baṭṭāl, les Turcs d'Asie Mineure se sont créé une épopée nationale célébrant les exploits des conquérants de l'Anatolie. Les plus célèbres de ces ouvrages épiques sont la Geste de Melik Dānişmend et celle du derviche-ġāzi Ṣarĭ Ṣalṭĭḳ Dede. Dans ces deux dernières œuvres, comme dans les deux premières, il y a une ambiance commune. Cette

(1) Cf. p. 167.

ambiance fut celle de l'Asie Mineure turque jusqu'à la consolidation de la puissance Ottomane : ambiance de milieux turcomans des campagnes, d'abord, à laquelle furent gagnés les milieux urbains. Cette ambiance est dominée par un idéal commun, celui de la Guerre Sainte, travaillé par les courants de mystique ésotérique, auquel se rattachent les groupements militaires, les corporations de métiers et les sectes hétérodoxes de derviches. Les romans de chevalerie furent le principal moyen par lequel cet idéal se propageait à travers le peuple, et ceci explique le parallélisme qui existe entre la littérature des Ġāzis, celle des Aẖis et, jusqu'à un certain point, celle des *tekye* de derviches militant dans les campagnes.

Longtemps avant leur conversion à l'Islam, les Turcs furent le réservoir où Persans, puis Arabes recrutaient leurs mercenaires. Avec les siècles, leur nombre croissant de l'un et de l'autre côté, ils devinrent la classe militaire par excellence et les gardiens des marches-frontières. Pénétrés de l'idéal de Ġāzi, ils devaient donner à l'idée de Guerre Sainte, un sens différent suivant les régions où ils combattaient. Sur les confins de la Perse et en bordure du Khorassan, c'était la Guerre Sainte contre les « hérétiques », patriotes iraniens qui se réfugiaient dans le sein de la réaction contre l'orthodoxie islamique pour sauvegarder des bribes de leurs anciennes croyances. Là, la situation était d'autant plus équivoque que les Turcs combattaient dans les deux partis adverses. Initiés à la religion du Prophète par l'intermédiaire de derviches aux doctrines souvent hétérodoxes qui apportaient aux populations nomades de Transoxiane un message plus compréhensible et plus proche de leurs propres croyances, ces convertis de fraîche date, professaient un Islamisme vague, non libéré encore des substrats du Chamanisme et pénétré des influences chiites acquises au Khorassan. Aussi, le terme *Ḫaricī*, qui signifie, dans la littérature arabe, « hérétique, révolté », a-t-il, chez les Turcs, un sens imprécis et sert à désigner le « dissident » par rapport aux tendances de celui qui écrit. Le Roman d'Abū Muslim est l'expression de la Guerre Sainte contre les Hérétiques qui sont, en l'occurrence, les partisans des Omeyyades et les ennemis de la Famille du Prophète, qui est représentée par le Calife 'Alī et les martyrs de Kerbelā.

Dans les marches arabo-byzantines où, surtout depuis le règne du Calife Mu‘taṣim (833-842), les Turcs formaient la majorité des effectifs militaires, c'était la Guerre Sainte contre les Mécréants de Rūm. Dans cette zone de frontière, les Ġāzis s'opposaient aux *acrites*, gardiens des marches byzantines, qui étaient souvent recrutés parmi les mercenaires turcs. Avec le temps, il se forma, dans les régions des zones frontières, une identité ethnique qui devait, plus tard, favoriser l'expansion de la domination turque en Asie Mineure. La littérature épique, aussi bien byzantine qu'arabo-turque, est un témoignage vivant de cet état de faits. L'étude des rapports qui existent entre l'épopée byzantine de Digénis Akritas et celle de Seyyid Baṭṭāl, apporte, à ce sujet, d'éloquentes révélations[1].

L'immixtion de l'élément turc dans la défense des marches arabes amena le passage progressif des combats de frontières arabo-byzantins aux guerres turco-byzantines, sans qu'il y ait eu de période de transition brusque. Le Roman de Seyyid Baṭṭāl nous en apporte, une fois de plus, la preuve. Cet ouvrage dont le fond correspond à la contexture des tribus arabes du xe-xie siècle, est un produit de la jonction entre l'épopée turque et les anciennes épopées arabes. L'ancienne épopée arabe a été, en effet, transformée et fondue en un ouvrage populaire turc. Aussi, quand les Turcs vinrent en Anatolie reprendre pour leur propre compte la Guerre Sainte contre les Mécréants de Rūm, le Baṭṭālnāme, épopée des marches par excellence, devint-il l'ancêtre de la littérature épique anatolienne. En effet, la Guerre Sainte contre les Mécréants était l'objet principal des Ġāzis de Rūm ; aussi Seyyid Baṭṭāl eut-il une influence plus directe sur la nouvelle épopée anatolienne qu'Abū Muslim, le héros de la Guerre Sainte contre les Hérétiques.

Mais, de même que toutes les manifestations de la littérature populaire, les récits épiques étaient transmis oralement. Ce n'est, semble-t-il, que durant le dernier siècle de l'Empire Seldjoucide de Rūm et à l'époque de la domination mongole que la tradition épique orale commença à se cristalliser sous forme écrite. C'est à cette époque que nous devons

(1) Voir la bibliographie citée p. 44 n. 1, ainsi que Tahir Alangu, *Bizans ve türk kahramanlık eposlarının çıkışı üzerine*, *Türk Dili* II, 1953, 541-557.

probablement la rédaction de la Geste de Seyyid Baṭṭāl sous la forme que nous lui connaissons, celle de la Geste de Melik Dāniṣmend au sujet de laquelle nous avons quelques confirmations historiques, et peut-être aussi celle du Roman d'Abū Muslim. Aussi les romans épiques des Turcs d'Anatolie gardent-ils l'empreinte des XIIIe et XIVe siècles qui furent l'époque de leur rédaction. Ils sont le reflet de l'idéalisme héroïque et mystique qui animait les groupements militaires et les corporations de métiers, représentés respectivement, dans l'Anatolie post-seldjoucide, par les Ġāzis et le mouvement prépondérant des Aḫis. Ces groupements étaient travaillés par le mouvement mystico-philosophique du Sufisme qui représentait la réaction contre le dogmatisme de l'Islam orthodoxe. Le Sufisme avait reprit l'idéal de la Futuvvet, principe de chevalerie islamique, et l'avait transformé selon ses principes[1]. En Anatolie post-seldjoucide, les corporations des Ġāzis et des Aḫis avaient la même structure mystico-sociale, dominée par l'idéal de la Guerre Sainte. Les romans épiques étaient l'instrument qui servait à propager et à animer cet idéal chevaleresque. Cependant, à l'intérieur de la littérature épique, les romans qui se lisaient dans les milieux des Ġāzis se différencient de ceux qui servaient à distraire les membres des corporations d'Aḫis. Ainsi, par exemple, Abū Muslim, le champion du peuple iranien contre l'oppression des tyrans et le défenseur de la Religion contre les Hérétiques, est le héros par excellence des corporations de métiers ; l'action du roman dont il est le centre se déroule dans les milieux aḫis des villes du Khorassan ; ses compagnons sont les quarante Aḫis de Merv et leur chef, Aḫi Ḫurdek le Forgeron. Par contre, Seyyid Baṭṭāl et Melik Dāniṣmend représentaient le type idéal du Ġāzi et les épopées dont ils sont les héros appartiennent à la littérature des milieux ġāzis.

Avec le Roman de Ṣarĭ Ṣalṭĭḳ, nous voyons apparaître un personnage légèrement différent : le derviche-ġāzi. Ceci nous amène à faire le lien entre les Ġāzis, les Aḫis et un troisième groupement essentiel de l'Anatolie post-seldjoucide : les corporations de derviches. Non pas des derviches urba-

(1) Sur les organisations de la Futuvvet, voir, dans notre bibliographie, les études de A. Gölpĭnarlĭ, L. Massignon et F. Taeschner.

nisés, empreints de l'enseignement des *medrese* et de la culture persane, mais de ceux des campagnes, évoluant dans les milieux populaires. Ces derviches prenaient une part active à la vie de combats, exhortant les soldats à la Guerre Sainte et luttant côte à côte avec les Ġāzis. Tels nous les voyons au début de la cinquième séance de la Geste de Melik Dānişmend, marchant en tête de l'armée en récitant des litanies, tels nous les voyons dans le Roman d'Abū Muslim, étonnant le monde par leurs prouesses guerrières. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que le héros épique turc est le successeur de celui dont le ḳam-ozan chantait les exploits contre les démons, dans le monde des esprits ; comme tel, il garde le caractère de chef religieux païen. Ce trait de caractère est atténué chez Melik Dānişmend, dont les qualités surnaturelles se limitent aux rêves prophétiques et au pouvoir de faire des miracles ; mais Abū Muslim, Seyyid Baṭṭāl et Ṣarï Ṣalṭïḳ gardent le pouvoir de pénétrer dans l'Au-delà spirituel, de communiquer avec les esprits et de participer au Monde Invisible. De même que, chez les Turcs chamanistes, le ḳam-ozan était le conservateur de la tradition mythologique et légendaire et chantait devant la tribu les exploits des héros demi-dieux, de même le derviche-baba, ḳam-ozan islamisé, qui gardait le substrat des anciennes traditions sous un léger vernis islamique, devenait le conservateur de la nouvelle tradition épique. Le même lien qui unissait le ḳam-ozan aux héros légendaires païens continuait à unir le derviche-baba aux héros épiques musulmans. Aussi, la littérature épique s'est-elle perpétuée à l'intérieur des ordres de derviches hétérodoxes : Seyyid Baṭṭāl et Ṣarï Ṣalṭïḳ furent les héros vénérés des Bektachis[1] ; quant à Abū Muslim, sa hache symbolique demeure comme un emblème au sens aujourd'hui oublié, sur les murs des couvents Bektachis, près de Żū-l-Fiḳār, l'épée symbolique d'"Alī[2]. Il ne faut pas oublier que ces couvents, dont l'organisation et la hiérarchie sont identiques à celles des corporations de métiers, servirent de refuge aux Aẖis et aux autres corporations qui, sous le règne de Selīm I, utilisèrent le principe de la Futuvvet comme un instrument de propagande en faveur du Chiisme safavide.

(1) Cf. J. K. Birge, *The Bektashi order of dervishes*, Londres 1937, 27, 51, 70, 71, 217.

(2) Cf. *Abū Muslim.*

Nous avons essayé de définir les traits essentiels de la littérature épique turque et les éléments qui entrent dans la composition des épopées. Nous allons maintenant pouvoir les étudier dans le texte qui fait l'objet de cette étude : la Geste de Melik Dāniṣmend.

CHAPITRE II

COMPOSITION DE LA GESTE DE MELIK DĀNIŞMEND

Le souvenir d'Emīr Dānişmend se perpétua longtemps après sa mort et la chute de sa dynastie, dans les récits de ses exploits qui circulaient parmi les Ġāzis des marches de Cappadoce. Son souvenir s'attacha aux lieux de ses conquêtes, formant des légendes qui demeuraient bien vivantes au XVIIe siècle, lors du passage d'Evliyā Celebī, et qui vivent encore sans doute aujourd'hui. Son nom entra dans le monde des héros de légende où il retrouva d'autres héros devenus, comme lui, le centre de cycles épiques et que la tradition allait lui donner pour ancêtres : Abū Muslim, le champion de la Guerre Sainte contre les Hérétiques, et Seyyid Baṭṭāl, le tueur des Mécréants. Venu de l'extérieur, par la Perse septentrionale, Dānişmend qui, dans la tradition épique, reçoit le titre de *Melik*, octroyé à sa famille sous le règne de son petit-fils, est rattaché par la légende au bourg de Māhān, aux environs de Merv, qui devint la pépinière des héros turcs, pour avoir vu se manifester Abū Muslim. En effet, c'est de Māhān que la tradition ottomane fait venir le grand-père d''Osmān, Süleymān ; c'est de Māhān aussi que, selon Evliyā Celebī, vinrent Melik Dānişmend et la famille seldjoucide[1]. Originaire de Māhān, Dānişmend devient, dans la tradition épique, le petit-neveu d'Abū Muslim par le mariage de la sœur de ce dernier avec son frère d'armes Miẓrāb, le connétable du Ḫwārezm. Par cette filiation, il détient la fameuse bannière noire d'Abū Muslim, qui

(1) Cf. Evliyā Celebī, *Seyāḥatnāme*, IX, Istanbul 1935, 49, 183.

porte, en lettres d'or, l'inscription coranique : « La victoire est en Dieu et le triomphe est proche ! »[1]

D'autre part, le souvenir de Melik Dānişmend, le conquérant turc de Mélitène, fut associé à celui de Seyyid Baṭṭāl, le héros de la célèbre ville-forteresse des marches arabo-byzantines. Les récits des exploits du Ġāzi turc, successeur de Baṭṭāl dans la Guerre Sainte contre les Mécréants de Rūm, formèrent un deuxième cycle épique ayant pour centre la ville fameuse.

La tradition épique orale relative au conquérant de la Cappadoce fut rassemblée une première fois pour le sultan seldjoucide 'Izzeddīn Keykāvus II[2]. Cette première Geste de Melik Dānişmend est malheureusement perdue. Les quelques renseignements que nous possédons à son sujet sont dûs à l'auteur de la deuxième geste, 'Ārif 'Alī de Toḳat, et au chroniqueur 'Ālī[3].

(1) Cf. p. 166.

(2) 'Izzeddīn Keykāvus II était le fils aîné de Ġiyāṯeddīn Keyẖüsrev II, qui laissait à sa mort, en 1245, trois fils encore jeunes. La mère de ce prince était fille d'un prêtre grec. D'après les dispositions testamentaires de Keyẖüsrev, la succession devait revenir au plus jeune des frères, 'Alā'eddīn Keyḳobād II, fils de la princesse géorgienne Thamar, alors âgé de sept ans ; mais le vizir du sultan défunt, Şemseddīn Iṣfāhānī, reconnut pour sultan 'Izzeddīn, dont il épousa la mère. Cependant, le deuxième fils de Keyẖüsrev, Rukneddīn Ḳiliç Arslan IV, s'étant fait reconnaître par le Grand Khan Mongol Kuyuk, fut intronisé et le vizir mis à mort, en 1249 ; mais, à la nouvelle de la mort du Grand Khan, les querelles dynastiques reprirent. De 1249 à 1257, les trois fils de Keyẖüsrev régnèrent conjointement. 'Alā'eddīn Keyḳobād II disparut le premier, assassiné pendant un voyage à la cour du Grand Khan Möngke. Après maintes péripéties occasionnées par les guerres entre les frères, l'empire fut partagé entre 'Izzeddīn et Rukneddīn ; mais le premier s'attira la colère des Mongols en négociant avec les Mamlūks d'Egypte et dut se réfugier à Constantinople. En 1264, à la suite d'un complot contre l'empereur, il fut banni à Ainos. Il termina sa vie en Crimée, auprès de Bereke Khan, dont il épousa la fille, et mourut en 1279-1280. Cf. E. I., s. v. *Kaikā'ūs II* (article de Clément Huart) ; Abdülbâkî Gölpînarlî, *Mevlânâ Celâleddîn* (Hayatî, Felsefesi, Eserleri, Eserlerinden Seçmeleri), Istanbul 1952, 2e éd., 3 sq.

(3) Muṣṭafa bin Aḥmed bin 'Abd-el-Maula Celebī dit 'Ālī, né à Gallipoli, en 948 ou 949 (1541-1542) et mort en 1008 (1599-1600), fut secrétaire de chancellerie, puis grand fonctionnaire ; il est l'auteur de plus de trente ouvrages ; il composa, entre autres, dans des circonstances qui seront relatées plus loin (cf. p. 84 sq.), une paraphrase de la Geste de Melik Dānişmend d''Ārif 'Alī, qu'il nomma *Mirḳāt-ül-Cihād*, et commit l'erreur de prendre pour vérité historique ce roman épique qu'il résuma dans son ouvrage historique, *Fuṣūl-i Ḥall ü 'Aḳd*, au chapitre concernant la dynastie Dānişmend et provoqua, en

A cette époque, les princes seldjoucides avaient eu le temps d'oublier leurs anciens griefs contre les rivaux qu'ils avaient dépossédés vers 1180. Après vingt-cinq ans de disgrâce, les princes Dānişmendites qui s'étaient réfugiés dans les marches de l'Ouest purent se réhabiliter en aidant le sultan seldjoucide Ġiyāṯeddīn Keyẖüsrev I, exilé à Constantinople par son frère, à reconquérir son trône. Le monarque reconnaissant les récompensa par l'octroi de hautes positions et la restitution partielle de leurs biens[1]. Lorsque plus tard, sous le sultan ʿIzzeddīn Keykāvus II, la tradition épique orale célébrant dans les milieux ġāzis le premier émir Dānişmend, fut fixée par écrit, l'auteur chargé de cette tâche omit tout ce qui aurait pu faire apparaître un pli de mécontentement sur le front de son auguste patron : les Seldjoucides furent exclus du récit. Adroitement, bien que sans aucun souci de la vérité historique, il rejeta l'apparition de Melik Dānişmend plus d'un siècle en arrière[2] et, dans l'épilogue, en imaginant une défaite finale de Dānişmend et une union matrimoniale permettant à son fils d'entrer dans la famille et au service des Seldjoucides, il parvint à donner à ceux-ci tout le mérite des conquêtes de Cappadoce. C'est au premier auteur de la geste qu'il faut attribuer ces libertés historiques destinées à sauver la face des Seldjoucides, plutôt qu'à ʿĀrif ʿAlī qui n'avaient plus intérêt à ménager la dynastie éteinte depuis déjà un demi siècle.

L'auteur de cette première geste fut Mevlānā Ibn ʿAlā. D'après le témoignage d'ʿĀrif ʿAlī, Mevlānā Ibn ʿAlā en faisait le récit au sultan ʿIzzeddīn[3]. Le chroniqueur ʿĀlī

ce faisant, de graves erreurs historiques qui se perpétuèrent dans les ouvrages d'historiens postérieurs. Cf. E. I., s. v. *ʿĀlī;* E. Blochet, *Catalogue des Manuscrits Turcs*, au numéro *Ancien fonds* 94.

(1) Cf. P. Wittek, *Deux chapitres de l'histoire des Turcs de Roum, Byzantion*, XI, 1936, 297 sq. ; *ibid.*, *The rise of the Ottoman Empire*, Londres 1938, 24 sq.

(2) L'action de la geste se passe, en effet, en 360 A. H. ; cf. p. 184.

(3) Rāvīler şöyle rivāyet ėderler kim Melik Dānişmend ḳıṣṣasın Şāh-i ʿIzzeddīn ḳatında şöyle ḫaber vėrdiler (P. f. 124 r ; cf. p. 1000) ; Rāviler şöyle rivāyet eylemiş/Şāh-i ʿIzzeddīn ḳatında söylemiş (P. f. 149 v., cf. p. 1049) ; Ibn ʿAlā eyitdi : şöyle işitdüm bizden öŋdin rāvilerden kim rivāyet ḳıldılar (I. f. 134 r. et L. f. 139 r., cf. p. 956) ; Rāvīler Melik ʿIzzeddīn ḳatında ki böyle söylediler ve bu ḳıṣṣa rivāyet eylediler, Melik ʿIzzeddīn ḳatında ki Rūmuŋ begiydi nesl-i Selçūḳīlerden idi. (naẓm) Rivāyet ḳılan ol ḥikāyet ḳılur/ki sulṭān ḳatında rivāyet ḳılur// şāhidi ki Selçuḳīlerden idi/ ʿadil içre ṣan ki Süleymān

précise qu'elle fut composée en 642/1245 et que le sultan pour qui elle fut composée était 'Izzeddīn Keykāvus, fils de Ġiyāṡeddīn Keyḫüsrev[1]. Mais il est possible qu''Ālī, trouvant dans la geste la mention d''Izzeddīn, ait simplement reproduit la date de l'avènement d''Izzeddīn Keykāvus II, soit 642. Pour avoir quelques détails sur cet ouvrage perdu, donnons la parole au seul témoin, 'Ārif 'Alī de Toḳat, qui trouva le récit au siècle suivant :

« Je l'ai trouvé dans un manuscrit confus ; | le papier était si vieux, O Ame de mon âme,
qu'on pouvait à peine le lire ; | à le voir, on dirait : « Ce n'est pas du turc ! »
On l'avait écrit sous forme de résumé | et, tu sais, le texte ne contenait pas de vers.
On l'avait écrit de telle sorte qu'il y avait beaucoup de mots, | mais, du début jusqu'à la fin, aucun endroit pour s'arrêter[2].
Je l'ai récrit, je l'ai divisé en dix-sept chapitres, | j'en ai rendu la lecture facile au lecteur,
et pour l'auditeur, j'ai rendu le récit agréable ; | je l'ai arrangé, je l'ai rendu tel qu'on s'en souviendra.
Je l'ai orné comme un jardin de roses, | pour que les auditeurs m'applaudissent.
Morceau par morceau, je l'ai changé en roses, | afin de réjouir mes auditeurs, O Ame de mon âme !
J'ai embelli le récit, je l'ai sauvé de l'oubli, | aux séances de lecture, le lecteur le rendra à la vie.
A cause de moi, l'histoire va revivre | et gagnera de la renommée à chaque séance de lecture... [3]»

Celui qui fit ainsi revivre cette vieille geste, en la récrivant en un turc plus correct, en la divisant en chapitres et en l'ornant de mélodieux morceaux de vers, a laissé son nom dans l'épilogue : il s'appelait « 'Alī » : « Sur 'Alī, Ton humble

idi// Rūmuŋ görklü begiyidi 'Izzeddīn/ ėl görürdi hep anuŋ 'adl u dādīn// laḳabī 'Izzeddīn Şāh-i Ġālibdur/ ol zemānda ad ki aŋa ḳalībdur// rūḥī anuŋ raḥmetile şād ola/ ėyü adile hemīşe yād olạ (L. f. 131 r.)

(1) Cf. *Mirḳāt-ül-Cihād*, *manuscrit* de la Bibliothèque Nationale d'Istanbul, nº 5282, f. 6 v.-7 r. (consulté d'après microfilm).

(2) C'est-à-dire que le récit se suivait d'un bout à l'autre et n'était pas divisé en chapitres ; le vers suivant complète celui-ci : 'Ārif 'Alī a divisé le récit en chapitres pour en faciliter la lecture.

(3) P. f. 180 v.-181 r.

esclave, abaisse Ton regard[1]... ». Le chroniqueur 'Ālī nous apprend qu'il était commandant de la citadelle de Tokat et qu'il était surnommé *'Ārif*, « l'habile », à cause de son goût pour la poésie et les belles-lettres. C'est en 762/1360-1361, d'après le chroniqueur 'Ālī, qu'il trouva le manuscrit contenent l'ancienne geste d'Ibn 'Alā et qu'il la refit en introduisant çà et là des morceaux de vers à la manière des *mesnevī*. Ses poésies furent jugées très jolies par 'Ālī qui a reproduit, dans la préface de son *Mirkāt-ül-Cihād*, quelques vers d''Ārif 'Alī, décrivant l'aurore[2].

Il ne nous est pas possible de contrôler la date donnée par 'Ālī. Cependant, dans les différents manuscrits contenant la Geste d'Ārif 'Alī, figure un colophon où la date de copie est inscrite dans un chronogramme, à la suite du nom du copiste. La forme de ce chronogramme est toujours la même ; il a été copié, ainsi que le texte du colophon, par les différents copistes qui ont substitué leur nom et la date de leur copie à ceux figurant dans le manuscrit qui leur servait de modèle. Ainsi, par exemple, dans le manuscrit de Paris le nom du copiste est Ḥācī bin Ḥācī Aḥmed et la date de copie est donnée par le chronogramme suivant :

« bilmek isterseŋ bu ḫaṭṭuŋ tāriḫini, ey hümām, | hā-yi fā-yi ẕāyile ḳïlduḳ kelāmï biz temām. »[3]
« Si tu veux connaître la date de cet écrit, O Mécène, | je l'ai terminé avec ه et ف et ظ.

En additionnant les valeurs numériques des lettres citées, on obtient la date 985, soit 1577 de l'ère chrétienne. Le manuscrit d'Istanbul contient le chronogramme suivant :

« bilmek isterseŋ bu ḫaṭṭuŋ tāriḫini, ey hümām, | vā vü yā u ġaynile ḳïlduḳ kelāmï biz temām. »[4]

Le chronogramme est identique, par sa forme, à celui du manuscrit de Paris ; seules les lettres, révélatrices de la date, diffèrent. En additionnant leur valeur numérique, on obtient la date 1016, soit 1607 de notre ère.

(1) P. f. 180 r.
(2) Cf. *Mirkāt-ül-Cihād*, f. 7 v.-8 r.
(3) P. f. 181 r.
(4) I. f. 262 v.

De même, en examinant le chronogramme du manuscrit trouvé à Nīksār et appartenant à M. Hüseyin Namïk Orhun, on obtient la date 1054, soit 1644 de notre ère[1].

Dans le manuscrit découvert à Sivas et qui se trouve à Ankara, à la Faculté *Dil ve Tarih-Coğrafya*, le chronogramme se lit ainsi :

« bilmek isterseŋ bu ẖaṭṭuŋ tāriẖini, ey hümām, | hezār u ṣad neved ü nüh bil temām. »[2]

Ici, le copiste qui se nomme Velī ʿAbīd, a remplacé la partie chronogrammatique par la date traduite en langue persane : 1199, soit 1784-1785.

Le colophon est différent dans le manuscrit de Léningrad où le copiste, Muḥammed ibn Aḥmed el-Ḳāẓīzāde el-Bursavī, s'est contenté d'indiquer en chiffres la date de copie : 1032/ 1622-1623[3].

Ce colophon et le texte du chronogramme, reproduits indéfiniment par les copistes, figuraient sans doute aussi dans le manuscrit qui attira l'attention du chroniqueur ʿĀlī, lors de son voyage à Nīksār, en 1589. Le manuscrit de Paris, copié douze ans avant la découverte d'ʿĀlī, contient un même colophon avec un même chronogramme. ʿĀlī a pu lire dans le manuscrit qu'il eut sous les yeux, la date de 762 et le nom d'ʿĀrif ʿAlī, commandant de la citadelle de Toḳat.

C'est un manuscrit différent que le chroniqueur Cenābī[4] consulta lorsqu'il commit la même méprise qu'ʿĀlī et prit

(1) D'après l'indication donnée par Şükrü Akkaya, *Kitab-i Melik Danişmend Gazi — Danişmendname, Ankara Universitesi Dil ve Tarih-Coğrafya Fakültesi Dergisi*, VIII, 1950, 131 ; voir la description des manuscrits, ci-dessous, p. 171.

(2) A. f. 225 r.

(3) L. f. 266 r.

(4) Muṣṭafa Cenābī, historien ottoman, mort en 1590, auteur d'un ouvrage historique en langue arabe, traitant des trente deux dynasties musulmanes, *Al-ʿAylam al-Zāẖir fī Aḥwāl al-Awāʾil wal-Awāẖir*, généralement désigné sous le nom de *Tārīẖ al-Cenābī*, dont il fit un résumé en langue turque, intitulé *Gülşen-i Tevārīẖ;* un manuscrit de ce dernier ouvrage est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris. Indépendamment d'ʿĀlī, il commit la même erreur que lui en prenant la Geste de Melik Dānişmend pour vérité historique (cf. p. 99) ; l'historien du XVIIe siècle, Hezārfenn, a reproduit les erreurs commises par Cenābī. Cf. E. I., s. v. *al-Djannābī;* E. Blochet, *Manuscrits Turcs*, au numéro, *Supplément* 1022. Au sujet des erreurs commises par Cenābī, cf. Th. Houtsma, *Recueil de textes relatifs à l'histoire des Seldjoucides d'Asie Mineure*, IV, Leyden 1902, p. XIV-XV.

la Geste de Melik Dāniṣmend pour un ouvrage historique ; d'après ce texte, l'auteur de la geste s'appelait Ibn 'Alī de Toḳat. Peut-être Cenābī a-t-il confondu le copiste avec l'auteur ?

Dans certains manuscrits, figurent quelques vers se référant à la date de composition de la geste. Ces allusions manquent dans le manuscrit de Paris, mais dans celui de Leningrad, on lit :

« nüsẖasĭ dört yüzden artuḳ yĭl imiş | yazmĭş anĭ türkçe neṣr eylemiş. »[1]
« Dans un manuscrit vieux de plus de quatre cent ans, | certain l'écrivit en prose turque. »

Le même vers existe dans le manuscrit d'Istanbul et dans celui de l'Université d'Ankara[2]. Il est complété par le vers suivant :

« dört yüz elli yĭllĭḳ aẖbārĭ ey cān | yatur imiş ol bucaḳlarda hemān. »
« Ce sont des nouvelles vieilles de quatre cent cinquante ans, | O mon cher,
qui reposent ici-même à ce qu'il paraît. »[3]

Il s'agit sans doute d'une allusion d''Ārif 'Alī, à la date imaginaire à laquelle Ibn 'Alā a placé son récit, en 360 A. H.,[4] soit quelques quatre cent ans avant l'époque où écrivait le commandant de la citadelle de Toḳat.

Un fait significatif pour le problème de la datation de la Geste d''Ārif 'Alī, est l'absence totale des Ottomans dont il n'est fait aucune mention, ce qui tend à prouver que l'ouvrage a été composé avant l'occupation de Toḳat par ceux-ci, en 1392, et confirme la véracité de la date donnée par le chroniqueur 'Ālī.

L'épilogue de la geste contient l'énumération, défectueuse pour les premiers règnes, des sultans seldjoucides de Rūm. Cette énumération s'arrête à Rukneddīn Ḳĭlĭç Arslan IV, frère et rival d''Izzeddīn Keykāvus II, qui mourut en 1265, tué par les Mongols[5]. 'Ārif 'Alī a probablement copié cette

(1) L. f. 265 v.
(2) I. f. 261 v. ; A. f. 224 r.
(3) L. f. 265 v. ; I. f. 262 r. ; A. f. 224 v.
(4) Cf. p. 55.
(5) Cf. p. 54 n. 2.

énumération sur le manuscrit d'Ibn 'Alā et c'est ce qui explique sa limite dans le temps. C'est, par conséquent, avant 1265, qu'Ibn 'Alā rédigea sous forme de résumé les récits qu''Izzeddīn aimait entendre. Nous savons, d'après le témoignage d'Ibn Bībī, que ce sultan aimait la compagnie des poètes et gens de lettres et que sa cour s'ornait d'érudits et d'hommes versés dans l'art des belles-lettres[1].

L'épilogue se termine par une suite de vers d''Ārif 'Alī, sur le caractère inexorable de la Mort. A travers l'Espace et le Temps, la pensée du poète-ġāzi anatolien rejoint celle du mauvais garçon des cabarets de Paris : « Mais où sont les neiges d'antan... », « Mais où est le preux Charlemaigne... », « Autant en emporte ly vens... » :

« Où est le Chah Keykāvus au trône de roses ? | Où est Keyḫüsrev le Fortuné ?
Qu'est devenu, ici-bas, le Chah Dārāb ? | Le sommeil de la Mort leur a fermé les yeux[2]... »

Ce sujet qui est un lieu commun de la poésie turque du xive siècle, semble avoir éveillé la verve poétique des différents copistes qui ont ajouté à l'épilogue d''Ārif 'Alī des vers de leur cru.

Certains d'entre eux ont inséré, parmi les vers déplorant la mort des anciens héros des épopées iraniennes, une allusion à des sultans ottomans :

« Ḳani Faġfūr ḳani Ḫüsrev yā Ḫāḳān | Timūr u Bāyezīd mīr-i Süleymān
Cihān sulṭānlarīndan çünkim ol Ḫān | yėgidi cümlesinden bil Süleymān... »

Ces vers, qui figurent dans le manuscrit de H. Hüseyin Namīk Orhun et dans celui de l'Université d'Ankara[3], n'existent pas dans le manuscrit de Paris, ou, du moins, pas sous cette forme. Le premier vers est, en effet, dû à une invention d'un copiste et ne se rencontre pas dans le manuscrit de Paris ; quant au second, il se trouve dans l'épilogue versifié

(1) Cf. *Histoire des Seldjoucides d'Asie Mineure d'après Ibn-i Bībī*, dans Th. Houtsma, *op. cit.*, IV, 109.

(2) P. f. 179 r.

(3) *Ankara*, f. 222 v. ; l'indication concernant le manuscrit de M. Hüseyin Namık Orhun est donnée dans Sükrü Akkaya, *op. cit.*, 132 sq.

d'"Ārif 'Alī, mais à un endroit différent : il fait suite à des vers célébrant Alexandre de Macédoine qui était semblable à Salomon :

« Ḳani ol Şāh-i Iskender Cüvān Baḫt | kim aŋa yaraşurdï tācile taḫt...
...Cihān sulṭānlarïndan bilki şol Ḫān | yėgidi cümlesinden çun Süleymān. »[1]
« Où est Chah Iskender le Fortuné, | lui, si digne de la couronne et du trône ?...
Tu sais que ce Khan, des sultans de la Terre, | était le meilleur comme le fut Süleymān. »

Le copiste qui a inséré l'allusion au sultan Bāyezīd et à son fils, peu glorieux, Emīr Süleymān, a déplacé et déformé, pour la circonstance, ce dernier vers. La place qu'il occupe dans le manuscrit de Paris lui convient beaucoup mieux. Le poète se sert d'ailleurs de cette allusion pour passer d'Alexandre à Salomon :

« Où est Süleymān qui régnait sur les mondes et les horizons,/ et dominait la Terre d'un bout à l'autre ?
Lui qui bâtit son trône sur le Vent, | il vint et passa, comme le Vent. »[2]

En aucun cas, les vers des manuscrits de M. Orhun et de l'Université d'Ankara ne sauraient constituer un argument permettant de dater l'ouvrage d'"Ārif 'Alī. Et c'est cependant l'erreur qui a été commise par certains historiens qui n'ont pas pu connaître le manuscrit de Paris.

L'ouvrage d'"Ārif 'Alī n'est dédié à personne. La seule récompense qu'espère son auteur, c'est une prière du lecteur pour le repos de son âme. A l'époque où 'Ārif 'Alī occupait ses loisirs et appliquait ses talents poétiques à refaire la vieille geste d'Ibn 'Alā, la ville de Toḳat qui avait fait partie des domaines d'"Alā' eddīn Ereṭna[3], traversait depuis la mort

(1) Cf. P. f. 179 r.
(2) Cf. P. f. 179 v.
(3) Le noyon 'Alā'eddīn Ereṭna ou Erṭana, émir uygur de l'entourage de Temürṭaş, gouverneur mongol de l'Anatolie, remplaça ce dernier qui dut s'enfuir en Egypte, en 1328, après l'assassinat de son père, Emīr Çoban, par ordre de l'Ilkhan Abū Sā'id ; après la mort de l'Ilkhan, en 1335, et après la défaite du fils de Temürṭaş, Küçük Şeyḫ Ḥasan, qui lui disputait le pouvoir, Erṭana fonda un émirat indépendant qui comprenait Sivas, Ḳayserī, Nigde,

de l'émir survenue en 1352, une période de désordre et d'anarchie. Incapables de conserver l'émirat d'Eretna, ses successeurs se laissèrent d'abord priver de leur autorité par les gouverneurs des villes, puis dépouiller de leurs possessions, moins de trente ans après la mort de l'émir[1]. A Amasya, le petit-fils d'Eretna, 'Alī (1365-1380), se laissa supplanter par le gouverneur de la ville, Ḥācī Ṣādgeldi, tandis qu'à Sivas, Aḥmed Burhāneddīn, de la tribu turcomane des Ṣalur, exerçait, depuis 1365, la fonction de Ḳāẓī. En 1381, à la mort du dernier Eretnide, un enfant de sept ans, Ḳāẓī Burhāneddīn s'empara du pouvoir et prit le titre de Sultan ; la ville de Toḳat fit partie des territoires du nouveau sultan de Sivas, à qui Ḥācī Ṣādgeldi et son fils, Emīr Aḥmed, disputèrent âprement la possession de la région d'Amasya. Toḳat fit partie du champ de bataille où s'affrontèrent les rivaux. A la faveur de ces dissensions, le sultan ottoman Bāyezīd I, qui soutenait le fils de Ṣādgeldi, occupa Amasya et Toḳat, en 1392. En 1398, à la mort de Ḳāẓī Burhāneddīn, il annexa la totalité de ses territoires[2]. Il aurait peut-être été malaisé à 'Ārif 'Alī, vivant à Toḳat dans cette période de désordre, de trouver un prince au pouvoir stable à qui dédier son livre. Lorsque le chroniqueur 'Ālī écrivit son *Mirḳāt-ül-Cihād*, il dit, dans la préface, que le commandant de la citadelle de Toḳat avait composé son ouvrage en l'an 762 de l'Hégire, *sous le règne de Murād I*. Cette phrase, par laquelle il se bornait à situer le fait dans l'histoire ottomane, a été déformée par Ibn-el-Emīn Maḥmūd Kemāl, dans son introduction à

Aḳsaray, Ankara, Toḳat, Amasya, Şarḳī Ḳaraḥiṣār, Erzincān et Erzerūm. C'était un homme lettré et juste, vénéré du peuple anatolien qui l'avait surnommé *Köse Peyġamber*, « le prophète à la barbe rare » ; cf. Zeki Velidi Togan, *Umumî Türk Tarihine Giriş*, I, Istanbul 1946, 221, 233, 235 sq., 448 (note) ; Ismail Hakkı Uzunçarşılı, *Osmanlı Tarihi*, I, Ankara 1947, 10 ; H. H. Giesecke, *Das Werk des 'Azīz ibn Ardašīr Āstarābādī* (eine Quelle zur Geschichte des Spätmittelalters in Kleinasien), Leipzig 1940, 4-5.

(1) A 'Alā'eddīn Erṭana, mort en 1352, succéda son fils, Ġiyāṣeddīn Muḥammed, qui fut assassiné en 1365, à la suite d'un complot formé par les gouverneurs des villes ; son fils, 'Alā'eddīn 'Alī, lui succéda jusqu'en 1380 ; Muḥammed Celebī, fils et successeur d''Alī, était un enfant âgé de sept ans ; il fut tué en 1381 par Ḳāẓī Burhāneddīn ; cf. Ismail Hakkı Uzunçarşılı, *op. cit.*, 10, n. 1 ; H. H. Giesecke, *op. cit.*, 3 sq.

(2) Cf. Astarābādī, *Bezm ü Rezm*, édité par Fuat Köprülü, Istanbul 1928, 100-101, 137-140, 225, 235-236 ; H. H. Giesecke, *op. cit.*, 3 sq. ; I. H. Danişmend, *Izahlı Osmanlı Tarihi Kronolojisi*, I, Istanbul 1947, 96-99, 116 sq.

l'édition du *Menāḳib-i Hünerverān* d''Ālī[1] : d'après cet auteur, 'Ālī aurait dit, dans la préface du Mirḳāt-ül-Cihād, que le commandant de la citadelle de Toḳat, 'Ārif 'Alī, refit le livre d'Ibn 'Alā et *le présenta au sultan Murād I.* Cette erreur, dont Ibn-el-Emīn est la seule cause, eut d'assez fâcheuses conséquences, car certains historiens, faisant confiance à ce témoignage, ont voulu y voir la preuve d'une occupation temporaire de la ville de Toḳat par Murād I ; d'autres ont souligné l'impossibilité de la composition du livre sous le règne de Murād I qui n'était pas maître de Toḳat et ont supposé que l'ouvrage avait été dédié, non pas à Murād I, mais à Murād II.

La Geste de Melik Dānişmend a été refaite une troisième fois par Muṣṭafa Defterī bin Aḥmed bin 'Abd-el-Maula Celebī de Gallipoli, dit 'Ālī, de la plume duquel sont sortis plus de trente ouvrages d'une lecture souvent fastidieuse. En 1589, le chroniqueur fut privé de son poste de secrétaire de chancellerie et envoyé en province. Ressentant vivement ce qu'il considérait comme une injustice, 'Ālī arriva à Nīksār, ancienne capitale de Dānişmend. C'est là qu'il découvrit le manuscrit d''Ārif 'Alī où étaient contés les exploits de l'émir. Séduit par cette histoire du temps passé, il y chercha l'oubli de sa peine et passa quarante jours à refaire la geste[2]. A ce nouvel ouvrage, il donna le nom de *Mirḳāt-ül-Cihād*, « l'Escalier de la Guerre Sainte », et le fit précéder d'une préface relatant les circonstances de sa composition. Mais cet ouvrage n'est qu'une paraphrase de l'ancien roman épique, écrite dans un style pompeux et ennuyeux au possible. Son seul intérêt est dans la préface qui complète les renseignements succincts donnés par 'Ārif 'Alī sur l'histoire de la Geste de Melik Dānişmend. On y trouve aussi quelques définitions sémantiques intéressantes pour l'étude du vieil 'os̱mānlı̄, comme, par exemple, celle-ci : le mot *ribāṭ* désigne, dans le texte d''Ārif 'Alī, les quartiers de la ville situés à l'extérieur et autour de la citadelle, c'est-à-dire les *faubourgs ;* dans les

(1) Cf. 'Ālī, *Menāḳīb-i Hünerverān*, édité par Ibn-el-Emīn Maḥmūd Kemāl avec une introduction du même, sur la vie et les œuvres d''Ālī, Istanbul 1926, 60-61.

(2) 'Ālī a exposé les circonstances dans lesquelles il avait composé le Mirḳāt-ül-Cihād, dans la préface de celui-ci ; cf. *Mirḳāt-ül-Cihād*, ff. 1 v. à 9 r.

provinces de Rūm, on les appelle *varuş* et dans celles d'Anatolie, on dit *toḳat* et *çorum*[1].

La présente étude concerne exclusivement l'ouvrage d''Ārif 'Alī. Le récit, en prose, est écrit dans une langue simple et archaïque dont les traits caractéristiques seront étudiés dans la deuxième partie de notre ouvrage. Dans cette partie, l'apport personnel d''Ārif 'Alī est moindre, puisqu'il n'a fait que remanier le récit perdu d'Ibn 'Alā qui avait rassemblé les traditions orales concernant le fondateur de la dynastie Dānişmend. Nous verrons aux chapitres suivants quels furent les éléments qui entrèrent dans la composition du roman épique. L'analyse de ces éléments permet de délimiter, d'une façon générale, l'apport des deux auteurs de la geste : le fond du récit appartient à Mevlānā Ibn 'Alā. C'est lui qui a rassemblé la tradition orale concernant Dānişmend et, en y mêlant des souvenirs historiques de son temps, il en a fait un roman épique qu'il a voulu rattacher au cycle épique de Mélitène et, en particulier, à la Geste de Seyyid Baṭṭāl. Cet ouvrage, destiné à distraire son patron seldjoucide, a été soigneusement épuré de toute allusion à la dynastie régnante ; mais, de même que, dans le préambule, il avait rattaché son roman à la geste méliténienne de Baṭṭāl, dans son épilogue il a rattaché l'histoire des Seldjoucides à celle de Dānişmend et a fait de ceux-là les continuateurs de l'œuvre des Ġāzis anatoliens. A ce fond, pauvre en érudition et dont la seule inspiration a été la geste méliténienne, 'Ārif 'Alī a ajouté des scènes pittoresques tirées de la vie des Turcomans : occupations quotidiennes des pasteurs nomades esquissées dans le récit autobiographique d'Artuḫī, noces, festins ; il a également apporté au récit l'ambiance mystico-guerrière du XIVe siècle et a transposé l'action dans les lieux qui lui étaient familiers : la région du Yeşil Irmaḳ et de ses affluents. Il a rédigé le récit dans la langue familière de son temps. S'étant appliqué surtout à la partie poétique de l'ouvrage, il a laissé au récit en prose une tournure familière, voire même négligée. Dans sa prose, il lui arrive même de laisser ses phrases s'échapper des rênes de la syntaxe pour courir en désordre et rester finalement en suspens. Ces phrases négligées se rencontrent

(1) *Mirḳāt-ül-Cihād*, f. 9 r. sq. ; cf. p. 146-147.

généralement aux débuts des chapitres[1] ; elles sont tellement confuses et tellement farcies de vocabulaire persan qu'elles semblent bien avoir été recopiées du texte d'Ibn 'Alā qui était tel, au dire d''Ārif 'Alī, « qu'à le voir, on dirait : ce n'est pas du turc ! » Ailleurs, le récit est simple, coulant, pittoresque et expressif. Le texte étant destiné à être lu devant un auditoire, la syntaxe est celle de la langue parlée. La pensée n'est pas emprisonnée dans des règles grammaticales compliquées et les phrases s'échappent en courtes propositions indépendantes[2]. Ces phrases courtes contribuent à donner au récit du mouvement et de la rapidité. L'expressivité s'obtient au moyen de redondances fréquentes et d'onomatopées. Les redondances sont, soit des redoublements sémantiques dont il sera question dans la partie réservée aux observations linguistiques[3], soit des répétitions d'images comme : « ils se jetèrent sur l'ennemi comme des loups affamés sur un troupeau de brebis » ; « il fendit le Mécréant en deux jusqu'à l'arçon de sa selle » ; « la flèche lui entra par la poitrine et ressortit dans le dos » ; ou des phrases qui reviennent continuellement comme des *leitmotive* : « les narrateurs d'histoires, les connaisseurs de secrets, le chroniqueur rapporte, le maître raconte ainsi... » ; *Melik Dānişmend Ġāzi ol dīn canbāzĭ...*, « Melik Dānişmend Ġāzi, ce jongleur de la Religion... » L'onomatopée[4] contribue à rendre non seulement le son et le mouvement, mais aussi la réverbération de la lumière : dans *Ḳĭlĭç çaḳĭldusĭ*, on entend le bruit des épées entrechoquées ; dans *yay tingildüsi* on sent la vibration et la résonance de la corde de l'arc ; dans *oḳ fĭşĭldusĭ*, on perçoit le sifflement et le grouillement des flèches ; dans *ḳĭlĭc yalabĭmasĭ*, on voit la réverbération de la lumière dans le croisement des lames. La métaphore et l'hyperbole viennent se joindre à l'onomatopée pour ajouter

(1) Ainsi, par exemple : Rāviyān-i aḫbār ve nāḳilān-i esrār rāvi rivāyet ėder ustāẑ şōyle ḥikāyet ėder kim şikeste vü beste ben ġarīb dilḫaste ma'nīyile araste bu du'ācĭ ol dōstdārān-i āl-i Resūl ol yégāne-i pür uṣūl ya'nī Melik Aḥmed laḳabĭ Dānişmend dur ki Malaṭiyadan Seyyid-i Baṭṭāl gibi ḫurūc ėdüb geldi Sivas ḳal'esin 'imāret ėtdi... (P. f. 46 r.) ; Rāviyān-i aḫbār ü muḥaddiṣān-i esrār rāvi rivāyet ėder ustāẑ şōyle ḥikāyet ėder kim şikeste vü beste ben ġarīb dilḫaste ma'nīyile araste ḳĭṣṣamuz nėrede ḳalmĭşdĭ siz erenler ḥuẓūrunda beyān ėdevüz ne vaḳtĭn şol vaḳtĭn kim... (P. f. 162 v.).

(2) Cf. p. 176, 182 sq.

(3) Cf. p. 183.

(4) Cf. p. 183.

du relief au récit ; des comparaisons pittoresques contribuent à rendre le style plus imagé : « le sang se mit à couler comme un torrent » ; « les sabots des chevaux remuaient le sol comme du coton » ; « le cheval bondit comme un aigle » ; « Melik se mit tellement en colère que chacun de ses poils devint comme une épine et traversa son kaftan » ; « Artuhī hacha les Mécréants comme un boucher qui hacherait des têtes de singes. »

Mais c'est surtout dans la partie poétique que s'affirme la contribution personnelle d''Ārif 'Alī à la geste.

Le roman épique ne fut probablement qu'un prétexte au commandant de la citadelle de Tokat pour exercer ses talents poétiques. Son habileté en cette manière ne lui avait-elle pas déjà valu le surnom d''Ārif ! C'est à cette partie surtout qu'il s'est appliqué et le tour élaboré qu'il a donné à ses vers, contraste avec le style familier, voire même négligé, de sa prose. Déjà 'Ālī, bien qu'habitué aux poètes de cour du XVI[e] siècle et à leurs poésies élégantes, avait apprécié les vers d''Ārif 'Alī et ses descriptions, pourtant stéréotypées, de la nature. Ses vers, pleins d'une fraîcheur naïve, ne sont pas l'œuvre d'un citadin poli à la culture persane, mais d'un ġāzi connaissant surtout les manifestations littéraires populaires, les romans épiques inspirés de la Perse et le mysticisme simple des babas de campagne. Le contraste qui existe entre l'érudition variée de la partie poétique et l'inspiration unilatérale du récit en prose pourrait à lui seul contribuer à définir l'apport des deux auteurs de la geste. 'Ārif 'Alī n'a sans doute connu le Şāhnāme et les romans de Nizāmī qu'à travers des adaptations populaires ; ce n'est pas non plus de la *medrese* qu'il reçut son éducation mystique, mais plutôt par les textes et les poésies de vulgarisation populaire et les prédications des derviches de campagnes. Néanmoins ce poète-ġāzi fut avide de savoir et fort sensible aux belles-lettres. Ses vers foisonnent d'allusions aux héros de légendes ou de romans célèbres, d'images classiques et de thèmes courants de la poésie mystique. C'est dans ce mysticisme qui animait les communautés de ġāzis qu''Ārif 'Alī trouva sa principale source d'inspiration. Ce mysticisme aux teintures hétérodoxes anime toute la littérature des communautés militaires, comme celle des corporations de métiers. 'Ārif 'Alī l'a insuflé dans ses vers. Thèmes classiques, lieux-communs de la poésie mystique acquièrent, par la plume de ce poète-ġāzi, la puissance de la

foi naïve et sincère. Il sut exprimer, dans une langue familière, une mystique simplifiée qui fut la sienne et qu'il mit à la portée du commun.

Le langage mystique, devenu le langage par excellence de la poésie, a été emprunté aux Persans, avec toutes ses métaphores et ses allégories. L'identité du vocabulaire qui sert à exprimer, dans la poésie turco-iranienne, l'amour profane et l'Amour mystique, rend difficile et délicate la tâche de traducteur. L'amour est en effet le moyen par lequel le mystique parviendra à l'union avec la divinité. Mieux que toute explication, ce vers du poète turc du xv[e] siècle Velīeddīn Aḥmed Pacha donne la clé de l'énigme fondamentale de la poésie mystique :

« Kendi ḥüsnüŋ ḫūblar şeklinde peydā eyledüŋ | ṣoŋra çeşm-i ʿāşiḳdan dönüb temāşā eyledüŋ. »

« En admirant les formes aimables, tu as eu conscience de ta propre Beauté, | puis, détournant ton regard de l'amour, tu es parvenu à la Contemplation. »

La poésie turco-iranienne préconise les expressions à sens multiples, les jeux de mots et tout ce qui est susceptible de voiler au profane ce qui ne doit être accessible qu'au seul initié, aussi est-il parfois difficile de distinguer ce qui s'adresse à l'amour profane de ce qui a rapport à la Divinité. La poésie d''Ārif 'Alī n'échappe pas à cette convention. Dans la Geste de Melik Dānişmend, les vers d'inspiration mystique voisinent avec de poétiques descriptions de l'aube ou du couchant, des pièces de vers capables de faire vibrer l'ardeur guerrière, des lamentations funèbres déchirantes par leur accent de sincérité. Avec une abondance de couleurs, de mouvement et de sons, tantôt il évoque l'Amant réveillé du Sommeil de l'Insouciance et aspirant à s'unir à sa Bien-Aimée, l'Éternelle Vérité, dont le visage radieux lui est caché par le voile de ses passions ; tantôt le Rossignol amoureux de la Rose Mystique, faisant entendre ses chants plaintifs ; autant de symboles de l'âme emprisonnée dans la Matière et qui, ayant eu la révélation de sa nature divine, cherche à se libérer du Néant pour s'unir à cette Vérité à laquelle elle appartient. Ce sont des thèmes courants de la poésie mystique, mais que l'humble ġāzi anatolien sut exprimer d'une façon charmante :

« Dis-moi, O Rossignol de la Roseraie de l'Ame, | est-ce du Pays de l'Ame que tu as rapporté ce langage ?

Puisqu'il y a une roseraie dans le pays des âmes, | qu'as-tu donc aimé ici ? Pourquoi t'être attaché à cette fournaise ?
La Terre est une femme périssable : n'admire pas son teint. | Ne te laisse pas leurrer, ne tombe pas dans la main de cette sorcière,
car elle n'a jamais répondu au désir de personne ; | jamais elle ne s'est montrée fidèle envers personne...[1] »
« Nous avons encore moissonné le jardin du cœur | et nous avons cueilli à l'âme la Rose de la Poésie.
Écoute-moi, toi qui dors jusqu'au matin, | toi qui t'enfonces dans les matelas floconneux.
Il ne dort pas, celui qui peine jour et nuit, | l'amoureux ne laisse pas sa tête reposer sur l'oreiller...
...Et toi, chaque nuit, tu te couches et tu dors, insouciant : | ne sais-tu pas, O Mon Maître, ce qui t'attend ?
Va donc au jardin, écoute ces rossignols | dont les chants emplissent la vigne et le verger :
dans le visage de la Rose, ils ont vu l'existence de la Vérité | et c'est pourquoi ils pleurent et ils soupirent.
O Malheur ! Tu n'as pas appris à te connaître, | ta vie s'est écoulée et tu n'as pas fait la Guerre Sainte à tes passions,
et tu resteras couché là tant que tu deviendras poussière, | et le corbeau croassera longtemps sur tes cendres,
car tu n'as pas aimé Celui qui t'a créé de rien | et tu ne t'es pas empressé d'arriver jusqu'à Lui ![2]

Bien que l'Islamisme récent des Turcs à demi nomades, ne soit pas libéré des réminiscences de leurs anciennes croyances, ni des influences chiites propagées par des derviches vagabonds venus d'Asie Centrale, les tendances religieuses manifestées par 'Ārif 'Alī ont un caractère plus extrême encore : il est, sans aucun doute, chiite. Sa « Louange des Douze Imāms »[3] est tout aussi ardente que les hymnes composés, sous le pseudonyme de Ḫaṭāyī, par Chah Ismail le Séfévide[4]. L'inspiration d''Ārif 'Alī n'est pas seulement due à l'ambiance mystico-guerrière qui animait l'Anatolie post-seldjoucide, le

(1) P. f. 162 r.
(2) P. f. 148 v.-149 r.
(3) Cf. p. 464-465, p. 894-895.
(4) Sadeddin Nüzhet Ergun a publié une trentaine de poésies turques de Ḫaṭāyī dans *Bektaşī şairleri ve nefesleri*, I, Istanbul 1955, p. 33-58.

poète-ġāzi est un mystique. Le manque de documents ne permet pas de savoir s'il était affilié à un ordre de derviches, mais il est initié à leurs mystères, il connaît le vocabulaire ésotérique et, par ses vers mystiques, il appartient aux poètes-derviches du XIV[e] siècle. Par leur forme et leur inspiration, ses vers rappellent ceux des premiers poètes bekṭāşī et, plus particulièrement, ceux de Ḳayġusuz Abdāl[1].

Par ses idées, 'Ārif 'Alī ne diffère pas des poètes bekṭaşī et c'est à leurs vers que nous avons eu recours pour expliquer beaucoup de points auxquels l'auteur de la Geste avait donné un sens voilé : ainsi, la coupe de vin tenue par le Prophète et à laquelle boivent les nouveaux convertis, c'est la coupe contenant le Vin de l'Amour que les Quarante Saints qui font partie de la hiérarchie spirituelle des mystiques, burent des mains d''Alī pendant le Banquet des Quarante, recevant, par son intermédiaire, l'initiation[2] ; l'importance accordé au

(1) Voici quelques vers de Ḳayġusuz Abdāl, tels qu'ils ont été publiés par S. N. Ergun, *op. cit.*, 26 :

« Felek kime tatïrdï bir kaşïk bal
sonunda sunmadï tâs ile ağï
Süleyman kim sürerdi tahtïnï yel
son ucu toprağa kodu yanağï
Skender kim cihânï Kaf ber Kaf
tutup hükmiyle sürmüştür yasağï
gezüb zulmet ararken âb-i hayvan
dolu zehr ile sundular eyağï
kani Kayser kani Kisrâ kani Sâm
belürmez bunlarïn yurdu durağï
cihânïn varlïğï baştan başa hep
belâ yurdudürür mihnet ocağï.... »

Voici quelques vers, pris au hasard, dans la Geste d''Ārif Alī :

« Kimi kim bir nefes h̲ōş ṭuta bu çarḫ
ki biŋ tās aġu içürür bu dur narḫ... »
« Ḳani ol Şāh-i Iskender cüvān baḫt
kim aŋa yaraşurdï tācile taḫt
yedi iḳlīme fermānïn yürütdi
cihānda adï ḳaldï kendü gitdi...
Süleymān ḳani kim āfāḳ u eṭrāf
cihānï ṭutmïş idi Kāf u tā Kāf
çün ol taḫtïn yèl üzre muḥkem ètdi
anuŋ içün yèl gibi geldi vü gitdi
ḳani Sām-u Suvār yā Zāl u Rustem
ḳani Şaddād ḳani Kayṣar ḳani Cem... » (cf. p. 1104).

(2) Cf. P. N. Boratav, *Kōroğlu destanï*, Istanbul 1931, 82 ; J. K. Birge, *The Bektashi order of dervishes*, Londres 1937, 137-138, 266 ; M. T. Oytan, *Bektaşiliğin iç yüzü* I, 84 sq. ; S. N. Ergun, *op. cit.*, 179.

nombre 17 par 'Ārif 'Alī qui a intentionnellement divisé son livre en 17 chapitres et qui fait mourir Melik Dāniṣmend de 17 blessures[1], est due à la même inspiration mystico-chiite, 17 étant le nombre des compagnons initiés par 'Alī, qu'il avait ceints de la ceinture de l'ordre, le premier de ces compagnons étant Selmān-i Fārsī, le patron des corporations de métiers[2] ; d'inspiration chiite sont aussi les chiffres mystérieux désignant, dans la Geste, les « êtres invisibles », les « Trois » représentants la Trinité Divine, Allah-Muḥammed-'Alī, les « Quarante » représentant les quarante saints dont nous venons de parler ; il en est de même de l'importance accordée, dans la Geste, au nombre 72 ; ce nombre dont le renom remonte à la Bible, jouissait d'un grand prestige chez les Chiites, 72 étant le nombre des compagnons qui périrent avec Ḥüseyn, ainsi que celui des sectes en lesquelles l'Islamisme était partagé ; c'est par l'influence du Chiisme que ce nombre pénétra chez les Turcs, par la littérature des confréries religieuses à tendances chiites et par celle des corporations de métiers[3].

(1) Pendant la correction des épreuves je me suis aperçue qu'en additionnant la valeur numérique des lettres composant le nom de *Dāniṣmend*, on obtient le nombre 449 et que la somme des chiffres qui composent ce nombre est égale à 17. C'est sans aucun doute la raison pour laquelle 'Ārif 'Alī a donné tant d'importance dans son ouvrage au nombre 17.

(2) Cf. K. Samancığil, *Bektaşilik tarihi*, Istanbul 1945, 214-217 ; M. T. Oytan, *op. cit.*, 258-260.

(3) Cf. Jean Deny, *70-72 chez les Turcs*, *Mélanges Louis Massignon*, I, Damas 1956, 395-416. Pour l'influence du nombre 72 sur la littérature des corporations de métiers, voir notre *Abū Muslim*.

CHAPITRE III

EMĪR DĀNIŞMEND DANS L'HISTOIRE

I. Essai de Bibliographie Critique

Lorsqu'Emīr Dānişmend est mentionné pour la première fois par les historiens de la Première Croisade, il est déjà maître d'un assez vaste territoire. Ses origines et ses premières conquêtes sont obscures. Il fit comme tant d'autres chefs turcomans qui essayèrent de se tailler un émirat en Anatolie pendant les années d'anarchie qui suivirent la mort de Süleymān, le premier sultan seldjoucide de Rūm. Contrairement à tant d'autres, ses efforts furent couronnés de succès et il sortit de l'obscurité. Au moment où l'histoire le connaît, il possédait Sébaste, conquête qui dut lui être facile, car l'ancienne capitale des Ardzrouni, ruinée par les dévastations des Byzantins et des Turcs, était dépourvue de maître depuis la mort des derniers princes, Adom et Abusahl, survenue vers 1080[1] ; il avait déjà conquis toute la région du Halys

(1) En 1021, le roi Jean Sénakhérim Ardzrouni avait cédé le royaume du Vaspourakan à Basile le Bulgaroctone, en échange d'un établissement héréditaire en Cappadoce, avec Sébaste pour capitale ; plus tard, ses fils, les princes Adom et Abusahl, avaient encouru la colère de Romain Diogène, pour avoir pris le parti des Turcs, lors de l'invasion de l'émir appelé Guedridj par Matthieu d'Edesse et Chrysoskoulos par Nicéphore Bryenne (cf. p. 10 et p. 43) ; en représailles, l'empereur mit à sac la ville de Sébaste et en chassa les princes Ardzrouni, en 1071 ; en 1078-1079, ces deux princes vivaient encore et essayaient d'arracher aux Grecs leur beau-frère, le roi Kakig d'Ani ; cf. Matthieu d'Edesse, *Chronique*, trad. E. Dulaurier, Paris 1858, CXIX, 183-184 ; J. Laurent, *Des Grecs aux Croisés, Étude sur l'histoire d'Edesse entre* 1071 *et* 1098, *Byzantion*, I, 1924, 381 sq. ; *idem*, *Byzance et les Turcs Seldjoucides dans l'Asie Occidentale jusqu'en* 1081, Nancy 1913, 76 sq. Voir p. 142.

(Ḳïzïl Irmaḳ), de l'Iris (Yeşil Irmaḳ) et du Lykos (Kelkit Ṣu), avec Amasya, Komana, Eudoxias (Toḳat), Néocésarée (Nīksār), dont il fit sa résidence et, plus à l'ouest, Gangra ; il commandait également la route d'Angora à Césarée ; en 1102, il s'empara de Mélitène ; les villes du littoral pontique lui payaient tribut et ses fourrageurs dévastaient les côtes du Pont-Euxin, poussant leurs incursions jusqu'en Arménie.

Quand les historiens s'intéressèrent à lui, ils firent appel à la légende ou à la fantaisie pour combler les lacunes de leur information. Une des traditions historiographiques, recueillie par les historiens persans du xive siècle, Abū Ḥāmid Muḥammed ibn Ibrāhīm, qui fut l'une des sources de Ḥāfiẓ-i Ābrū[1], et Kerīmeddīn Maḥmūd Aḳsarayi, le fait participer à la bataille de Mantzikert, avec d'autres émirs que l'histoire a rendu célèbres, tels Artuḳ, Mengücek, Ṣaltuḳ et Çavuldur ; après la célèbre victoire, Alp Arslan aurait donné à ses émirs les territoires qu'ils occupèrent plus tard. Même s'il n'y avait, à priori, pas d'invraisemblance à supposer qu'Emīr Dāni̇şmend ait été présent à Mantzikert, il ne s'agit là que d'une tradition selon laquelle toutes les familles devenues célèbres par la suite voulurent avoir fait leurs premières armes pendant cette célèbre journée. C'est une fable stéréotypée qui est à rapprocher de celle qui fait venir Ottomans, Seldjoucides et Dānişmendites de Māhān parce que ce bourg avait été le berceau d'Abū Muslim. Mengücek et l'ancêtre des Ṣalṭuḳides s'installèrent effectivement sur les confins orientaux de l'Asie Mineure, mais ce n'est que dans le premier quart du xiie siècle que la présence du premier est attestée dans les régions d'Erzincān, Divrigi et Colonée, et aux sources du Lykos ; le deuxième devait occuper Erzerūm, Ḳars, Ardahān et Bayburṭ, avec les sources du Çoruh[2]. Quant à l'Émir Artuḳ[3] à qui cette tradition conférait la possession de Diyārbekir, ainsi que celle de Mélitène, ce ne fut qu'après sa mort que ses descendants occupèrent le Diyārbekir et acquirent à certains moments, comme atabeks, le contrôle de Mélitène ; ce n'est, par conséquent, qu'après l'occupation de ces régions par les Artuḳides

(1) Cf. p. 148, n. 5.

(2) Cf. Mükrimin Halil Yïnanç, *Türkiye Tarihi : Selçuklular Devri*, Istanbul 1944, 87, III, 132 sq. ; cependant, la date donnée dans cet ouvrage pour l'installation de ces émirs en Asie Mineure doit être avancée.

(3) Cf. p. 82 n. 1.

que s'est formée la tradition concernant leur ancêtre. Pour ce qui en est de Çavuldur, s'il s'agit du célèbre Çavuldur Çaḳa, il n'était qu'un enfant lors de la défaite de Romain Diogène, puisque nous savons par le récit d'Anne Comnène que, tout jeune encore, il tomba prisonnier des Byzantins, sous le règne de Nicéphore Botaniate[1].

Une autre tradition, rapportée par les historiens arméniens et byzantins, prête à Dānişmend une origine arménienne, voire même royale, puisqu'elle en fait un prince de la famille des Arsacides. Cette tradition a pour point de départ, d'une part, l'historien arménien, contemporain de l'émir, Matthieu d'Edesse, d'après le témoignage duquel « l'émir perse » Dānişmend était « Arménien d'origine » ; d'autre part, l'historien byzantin du XIIe siècle, Cinnamos, qui le dit « Persarménien ». La désignation de « Persarménien » n'a, selon toute vraisemblance, qu'une valeur géographique : le terme de « Persarménie » désigne, chez les auteurs byzantins, la partie de l'Arménie qui appartenait à l'Empire Perse, par opposition à l'Arménie Romaine qui appartenait aux Byzantins. Ce terme est à rapprocher de celui de « Perse », employé par les Byzantins pour désigner les Turcs : c'est l'ennemi séculaire venant d'Iran, quelle que soit son origine. Si Dānişmend avait été autre chose qu'un « Perse », Anne Comnène, contemporaine de l'émir, l'aurait su. Il est « Perse » aussi pour Matthieu d'Edesse, bien qu'originaire de l'Arménie ; d'ailleurs, le portrait élogieux que fait de l'émir l'historien arménien pour qui aucun crime n'égale celui de rénégat, prouve suffisamment que son témoignage ne doit pas être pris autrement que dans un sens géographique : aucun terme ne lui semble assez sévère pour juger les rénégats Philarète ou Gabriel qui avaient adhéré à l'église grecque, tandis que le chef-bandit Kogh Vasil, « Basile de Voleur », est élevé par lui jusqu'aux nues ; s'il fait la louange de Dānişmend, c'est parce que, mécréant de naissance, il sut être bon et généreux envers ses sujets chrétiens, tout comme le grand sultan Melikşāh ; mais la situation aurait été différente s'il était né Arménien. Le témoignage de Matthieu d'Edesse fut répété par l'historien du XIIIe siècle Vardan, tandis que Nicétas Choniatès, s'inspirant peut-être de Cinnamos, a fait de Dānişmend un prince de la famille des Arsacides. Il n'est pas impossible que cette

(3) Cf. p. 85-88.

légende ait eu pour point de départ un essai des Dānişmendites de se rattacher à un ancêtre royal, tout comme les Turcs Karakhanides s'étaient rattachés au légendaire Afrāsyāb. Une tentative d'anoblissement aurait pu être à l'origine de cette tradition. L'historien arménien du XVIIIe siècle, le père Tchamitch, compilant l'information donnée par ses prédécesseurs et procédant peut-être par analogie avec des faits réels — tels le roi Kakig d'Ani qui, excédé par les vexations des Byzantins, avait formé le projet de rejoindre le sultan de Perse —, a fait de Dānişmend un prince arménien qui, opprimé par les Byzantins, alla implorer la protection de Melikşāh et, s'étant converti à l'Islam, reçut de lui sa principauté.

Une troisième tradition remonte à l'historien arabe du XIIIe siècle, Ibn-al-Athīr. Celui-ci, qui a confondu Dānişmend avec son fils, dit que l'émir était appelé « fils du Dānişmend », parce que son père avait été « maître d'école » chez les Turcomans. Il s'agit là d'une fausse interprétation de l'adjectif persan *dānişmend*, signifiant « sage, lettré », mais en aucun cas « maître d'école ». C'est peut-être cette erreur de sens qui fut cause de la confusion que fit Ibn-al-Athīr entre l'émir et son fils, le métier de maître d'école lui semblant incompatible avec celui des armes.

Mais des erreurs plus graves encore se sont introduites chez les historiens turcs par la faute de quelques chroniqueurs dont l'esprit trop romanesque ne put distinguer entre l'histoire et la légende. Le principal coupable fut 'Ālī dont nous avons déjà parlé au chapitre précédent. Prenant la Geste de Melik Dānişmend pour vérité historique, il la résuma dans le chapitre relatif aux princes Dānişmendites, dans son ouvrage historique, *Fuṣul-i Ḥall ü 'Aḳd* dont le lecteur est renvoyé, pour plus d'information, à son *Mirḳat-ül-Cihād* qui n'est, nous l'avons vu, qu'une paraphrase du roman épique d''Ārif 'Alī. Simultanément, et indépendamment, semble-t-il, de la méprise d''Ālī, la même erreur fut commise par un autre historien ottoman de la deuxième moitié du XVIe siècle, Muṣṭafa Cenābī. Prenant, lui aussi, le roman épique pour vérité historique, il le résuma dans son ouvrage historique en langue arabe, *Al-'Aylam al-Zāhir fī Aḥwāl al-Awā'il wal-Awāhir*, dès lors, la légende se trouvait mêlée à l'histoire et les erreurs qui s'étaient ainsi glissées dans les ouvrages des premiers historiographes ottomans, allaient être réitérées par

les historiens des siècles à venir. Répétant l'information donnée par ces deux auteurs, les erreurs furent perpétuées par les historiens postérieurs, Abū'l-'Abbās al-Ḳaramānī, Kātib Celebī, Müneccimbaşī et Hezārfenn[1] qui servirent de sources aux ouvrages plus récents[2]. Cependant, la légende ne s'accordant pas avec l'information donnée par les sources étrangères, contemporaines des faits, force fut d'imaginer un Émīr Dānişmend qui aurait été le père du premier émir connu dans l'histoire et de lui attribuer tous les exploits décrits dans le roman. Cet émir imaginaire aurait dû commencer ses conquêtes après la journée de Mantzikert, s'emparant de Sivas à une époque où les Ardzrouni étaient maîtres de la ville, de la région d'Amasya quand elle était encore le centre de la révolte de Roussel de Bailleul et des opérations dirigées contre lui. La généalogie des émirs Dānişmendites, déjà difficile à établir en raison du manque de documents, se trouva tout à fait embrouillée, ajoutant ainsi au désarroi des savants qui ont essayé de jeter de la lumière sur cette question confuse. S'appuyant sur des sources fautives, ils ne sont souvent arrivés qu'à embrouiller davantage les réalités historiques. Car, pour voir clair, il fallait prendre le mal par la racine et procéder à un examen critique de ce qui fut la cause de cette confusion, la Geste de Melik Dānişmend. Or, ni Casanova, ni Mordtmann, ni même Halil Edhem n'eurent

(1) Abū'l-'Abbās al-Ḳaramānī, historien du XVIIe siècle, auteur d'un ouvrage en langue arabe, intitulé *Aḫbār al-Duwal*, dans lequel on retrouve les erreurs commises par 'Ālī et Cenābī ; cf. Mükrimin Halil Yinanç, *op. cit.*, 16 ; *ibid.*, article *Danişmendliler*, dans I. A. — Hezārfenn (Ḥüseyn Efendi) a utilisé pour son *Tanḳīḥ al-Tavārīḫ al-Mulūk*, l'ouvrage de Cenābī ; P. Casanova s'est servi de l'ouvrage de Hezārfenn pour son étude sur *La numismatique des Danichmendites*, dans la *Revue Numismatique*, 3e série, vol. XII, XIII, XIV, Paris 1894-1896. Le *Takwim al-Tavārīḫ* et le *Cihānnumah* de Kātib Celebī (Ḥācī Ḫalīfa) et le *Cāmi' al-duwal* de Müneccimbaşī Aḥmed Dede, ont été utilisés par A. D. Mordtmann, *Die Dynastie der Danischmende*, ZDMG, XXX, 1876, 467-486 ; sur Kātib Celebī et Müneccimbaşī, cf. F. Babinger, *Die Geschichtschreiber der Osmanen und ihre Werke*, Leipzig 1927, I, 195-203, 234-235.

(2) En plus de Casanova et de Mordtmann (voir note précédente), qui ont utilisé des ouvrages d''Ālī, Cenābī, Hezārfenn, Kātib Celebī et Müneccimbaşī, les erreurs ont été répétées par Necib Asim, *Türk Tarihi*, Istanbul 1316/1898, 398-406, Halil Edhem, *Melik Gâzi*, *Tarih-i 'Osmāniye Encümeni Mecmuasī*, 1331/1913, 449 sq. ; ainsi que dans des travaux plus récents faits d'après ces ouvrages, entre autres Ismail Hakkī Uzunçarşīlī, *Sivas Şehri*, Istanbul 1928, 16-45.

connaissance de ce texte. Sans connaître le roman, mais grâce à son sens des réalités historiques, J. Laurent, dans son remarquable article *Sur les Émirs Danichmendites jusqu'en* 1104[1], élimina, après avoir comparé les différentes informations, tout ce qui était incompatible avec les évènements d'Asie-Mineure dans la deuxième moitié du XIe siècle ; il souligna l'impossibilité de toute action personnelle de Dānişmend avant 1085 et établit ainsi une base solide pour les recherches futures. Plus récemment, M. Mükrimin Halil Yĭnanç, ayant abordé l'histoire des Dānişmendites après avoir lu le roman épique, put dénoncer les erreurs qui avaient été introduites dans l'historiographie turque par la faute d''Ālī et de Cenābī qui s'en étaient servis comme d'une source historique[2]. Cependant, M. Mükrimin Halil a commis une erreur non moins grave que celles de ses prédécesseurs : accordant trop d'importance au témoignage des sources byzantines et arméniennes souvent tardives, et, en particulier, à l'historien du XVIIIe siècle, le père Tchamitch, il suppose que l'émir Dānişmend était un prisonnier de guerre arménien converti à l'Islam et il lui enlève même le mérite d'avoir conquis les régions qui furent l'apanage de sa lignée[3]. D'après lui, la conquête de la Cappadoce fut surtout l'œuvre de l'émir Artuḳ qui, peut-être en raison de sa mauvaise entente avec les fils de Ḳutlumĭş, abandonna le territoire conquis pour aller se tailler un fief en Syrie et laissa Dānişmend s'installer dans les régions qu'il avait soumises[4]. Pour formuler son hypothèse, M. Mükrimin Halil s'est servi encore une fois du roman épique où l'on trouve, aux côtés de Dānişmend, un Artuḫī dont le nom fait naturellement penser à l'ancêtre des Artuḳides[5].

Matthieu d'Edesse est le mieux informé des historiens contemporains de Dānişmend, car il le connut personnellement et vécut quelques temps à Mélitène, dans sa dépendance. Mais son information se limite aux évènements qui se sont déroulés sur une surface géographique restreinte, le Sud-Est de l'Anatolie et le Nord-Est de la Syrie ; il ne sait rien sur les

(1) Paru dans *Mélanges offerts à Nicolas Iorga*, Paris 1933, 499-506.

(2) Cf. *Türkiye Tarihi : Selçuklular Devri*, 89-103 et I. A., s. v. *Danişmendliler*.

(3) D'après Mükr. Halil Yĭnanç, l'importance de la principauté Dānişmend est une invention populaire et n'a jamais existé ; cf. *Selcuklular Devri*, 104 ; sur l'origine arménienne de Dānişmend, *ibid.*, 96-97.

(4) Cf. *Selçuklular Devri*, 103 sq.

(5) Cf. p. 122-126.

conquêtes septentrionales de Dānişmend qui n'eurent pas de répercussion sur son pays d'origine.

Parmi les sources grecques contemporaines de Dānişmend, deux méritent une attention particulière : Anne Comnène dont *l'Alexiade* est une précieuse source de renseignements pour les rapports de l'émir avec les Croisés et contient parfois plus de détails que le récit unilatéral et tendancieux des Latins qui ne savaient souvent pas à quels chefs Turcs ils avaient eu affaire ; et Théophylacte, archevêque d'Achrida, dont les *Lettres*[1], très peu utilisées, sont d'autant plus précieuses qu'elles complètent l'information donnée par Matthieu d'Edesse, en apportant des renseignements sur les conquêtes de Dānişmend dans la région du Pont ; elles sont notre seule source de renseignements pour les activités de l'émir en Cappadoce Septentrionale.

Foulcher de Chartres clôt la liste des historiens contemporains de l'émir ; les chroniqueurs de la Première Croisade, Albert d'Aix, Orderic Vital, Raoul de Caen et Guillaume de Tyr, donnent tous des renseignements importants pour l'histoire de Dānişmend.

Parmi les historiens syriaques, Michel le Syrien, assez rapproché de l'émir par le temps et l'espace, est une précieuse source d'information. L'historien du XIIIe siècle, Bar Hebraeus de Mélitène, s'est servi de lui.

Les historiens arabes contemporains de Dānişmend ne nous apprennent rien sur lui, mais on trouve des détails intéressants chez les chroniqueurs du XIIe siècle, Al-'Azīmī, Ibn Ḥamdūn, Ibn al-Ḳalānisī et Sibṭ-ibn-al-Cauzī qui s'est servi de ce dernier ; au XIIIe siècle, on peut signaler Ibn-al-Athīr dont s'est servi Abū'l-Fedā et 'Izzeddīn ibn Şaddād.

Chez les historiens persans, on ne trouve rien avant le

(1) Théophylacte, archevêque d'Achrida, en Bulgarie, de 1090 à 1118, a laissé des *Lettres* qui sont une source précieuse et très peu utilisée, pour l'histoire de la pénétration turque en Anatolie ; ces lettres ont été éditées par J. P. Migne, *Patrologia Graeca*, t. 126, 1864, colonnes 308-557 ; cf. G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, Berlin 1958, 537-539. Plusieurs lettres de Théophylacte, notamment celles où il est question des services rendus par Grégoire Taronite contre Dānişmend, ont été traduites en russe par F. I. Uspenskij, dans *Melik Gazi i Dzul-Nun Danyšmendy*, dans *Zapiski Imperatorskago Odesskago Obščestva Istorii i Drevnostej*, XI, Odessa, 1879, 229-268 ; et dans *Vydelenie Trapezunta iz Sostava Vizantijskoj Imperii*, *Seminarium Kondakovianum*, I, Prague 1927, 21-34. Voir aussi, N. Adontz, *L'Archevêque Théophylacte et le Taronite*, *Byzantion*, XI, 1936, 577-588 ; et A. Leroy-Molinghien, *Les lettres de Théophylacte de Bulgarie à Grégoire Taronite*, *ibid.*, 589-592. Cf. p. 153 sq.

XIVe siècle et l'information que donnent, sur la principauté de Dāniṣmend, les historiens seldjoucides du XIVe siècle, est très négligeable. Par contre, les chroniques géorgiennes, rassemblées par M. Brosset dans son *Histoire de la Géorgie*, apportent un complément souvent utile à l'histoire de l'Asie Mineure au temps de Dāniṣmend. Quant aux sources turques, nous avons déjà vu à quelles erreurs elles avaient été soumises.

Les récits des voyageurs apportent un complément parfois utile aux témoignages des historiens. Le voyageur turc du XVIIe siècle, Evliyā Celebī a rapporté de son séjour en Cappadoce Septentrionale des légendes et des traditions populaires concernant Dāniṣmend qu'on ne saurait prendre à elles seules pour vérités historiques, mais qui sont souvent la confirmation d'hypothèses formulées d'après des faits réels.

Pour suppléer à l'insuffisance des sources, on doit avoir recours aux sciences complémentaires de l'histoire : la numismatique qui a beaucoup contribué à notre connaissance des émirs Dāniṣmend, grâce aux travaux de Casanova, Sallet, Sauvaire, Gustave Schlumberger et Ahmed Tevhid ; l'épigraphie, représentée par les travaux de Halil Edhem, l'étude de Max von Berchem sur l'épigraphie des Dāniṣmendites et les ouvrages plus récents et plus complets de M. Ismail Hakkī Uzunçarṣīlī : l'archéologie, grâce aux travaux de M. Albert Gabriel[1] ; la toponymie[2], science particulièrement importante pour l'histoire des émirs Dāniṣmend et, plus généralement, pour celle de l'installation des tribus turques en Anatolie ; et enfin, les documents d'archives, représentés par quelques actes de *vaḳf* attribués aux émirs Dāniṣmend[3], mais dont la plupart sont des faux[4].

(1) Voir *Bibliographie*, sous la rubrique « Archéologie, Epigraphie, Numismatique ».

(2) Voir *ibidem*, sous la rubrique : « Géographie, Toponymie ».

(3) Dans Ismail Hakkī Uzunçarṣīlī, *Sivas Şehri*, 18 et 23, on trouve, sur les actes des *vaḳf* attribués aux émirs Dāniṣmend, les renseignements suivants : *Istanbul Evḳaf Müdüriyeti*, *Anadoluya ait dördüncü defter*, 346 : vaḳfiye de l'an 560 (1160-1165), attribué à Melik Ismā'īl bin Yağībaṣan bin Melik Ġāzi Ibrāhīm bin Seyyid 'Alī bin Seyyid Ca'fer Baṭṭāl Ġāzi bin Seyyid Ḥüseyn Ġāzi ; *Istanbul Kayūd-i Kadīme*, *beşinci defter*, 139 : vaḳfiye de l'an 509 (1115-1116), attribué à Sultan Ibrāhīm-i Dāniṣmendī. Voir aussi, sur les faux vaḳf des Dāniṣmend : Mükr. Halil, *Selcuklular Devri*, 94.

(4) On trouvera une bibliographie de la dynastie Dāniṣmend dans I. A., s. v. *Danişmendliler*. Voir aussi *Bibliographie*.

2. Aperçu Historique de l'Asie Mineure au temps d'Émīr Dānişmend

Au lendemain de Mantzikert et en réplique à la défaite et à la cruelle mort de son nouvel allié Romain Diogène, Alp Arslan livra l'Asie Mineure aux ravages de ses troupes. A partir de ce moment, les bandes turcomanes purent sillonner le pays à leur guise. A leur approche, la population courait se réfugier dans les villes et endroits fortifiés, laissant la campagne à leur merci. Aussi venaient-ils de plus en plus nombreux et n'éprouvaient plus le besoin de se retirer après chaque razzia, mais dressaient leurs tentes, en toute sécurité, sur le sol byzantin. Loin de s'opposer aux progrès des Turcs, les Byzantins, menacés par d'autres dangers, firent appel à leurs services. C'est ainsi que, pour lutter contre la révolte du mercenaire normand Roussel de Bailleul[1] qui tenait la Cappadoce Septentrionale, les Byzantins firent d'abord appel aux services du chef turc Artuḳ, puis à ceux de Tutaẖ[2]. En ce temps-là, les bandes turques parcouraient le pays sans chercher encore à se fixer en quelque endroit. On les trouve interceptant les routes territoriales des régions du Pont et

(1) Capitaine normand, d'abord au service de Robert et Roger Guiscard ; il passa en Orient vers le début de 1070 et entra au service de Romain Diogène ; il combattit à Mantzikert, mais, à la nouvelle du désastre, il se retira avec ses Normands dans le thème des Arméniaques où il avait un fief ; puis, il voulut profiter de la guerre civile qui suivit la défaite et la mort de Romain Diogène, pour tenter de se tailler une principauté ; après avoir tenu campagne en Lycaonie et en Galatie, il fit de la Cappadoce Septentrionale et de la région d'Amasya où il était populaire, le centre de sa rebellion ; la guerre menée par les Byzantins contre Roussel de Bailleul en 1072-1073 et durant laquelle Alexis Comnène, le futur empereur, se distingua pour la première fois, a été racontée par Nicéphore Bryenne *Histoire*, L. II, ch. IV, XIV, XVII-XXIV (ed. Bonn, 58-59, 73-75, 80-92 ; trad. Grégoire, *Byzantion* XXIII, 503-504, 513-514, 518-525) et Anne Comnène, *Alexiade* (ed. Leib, I, 9-16). Voir aussi, G. Schlumberger, *Deux Chefs Normands du onzième siècle*, *Revue Historique*, XVI, 1881, 296-303 ; J. Laurent, *Byzance et les Turcs Seldjoucides dans l'Asie Occidentale jusqu'en* 1081, Nancy 1913, 59-61.

(2) Pour combattre Roussel de Bailleul, les Byzantins firent d'abord appel aux services du chef turc Artuḳ, puis à ceux du chef turc Tutaḫ (récits de Nicéphore Bryenne et d'Anne Comnène, voir note précédente). Il ne nous semble pas impossible que les formes 'Αρτούχ et Τουτάχ soient deux transcriptions différentes du nom Artuḳ, et qu'il s'agisse d'un même personnage ; c'est aussi l'opinion de G. Moravcsik (cf. *Byzantinoturcica*, II, Berlin 1958, 72, 328).

du Bosphore, dressant leurs tentes à Chrysopolis[1], en vue de Constantinople, occupant Trébizonde d'où Théodore Gabras les chassa en 1075[2]. Mais ce furent les Byzantins qui vinrent au-devant des projets de conquêtes des princes seldjoucides, fils de Ḳutlumïş : dans la lutte pour le pouvoir qui opposait Nicéphore Botaniate à Michel VII, les deux partis sollicitaient leurs services. De ces princes qui furent cinq, d'après le témoignage des historiens byzantins, il ne restait, en 1078, que les deux aînés, Manṣūr et Süleymān ; et bientôt Manṣūr disparut comme ses frères, probablement victime de querelles fratricides. Pour négocier avec eux, Botaniate envoya leur cousin Chrysoscule[3], entré au service de Byzance en 1070. Grâce à ces nouveaux mercenaires, Botaniate put triompher et Süleymān qui avait occupé en son nom les villes du littoral, depuis le Bosphore jusqu'aux Dardanelles, fut installé avec ses troupes, en garnison, à Nicée. Mais la turbulence de la garnison turque ayant obligé le nouvel empereur à sévir, Süleymān passa au service d'un autre prétendant, Nicéphore Mélissène, qui s'engageait à lui donner la moitié des villes qu'il enlèverait à Botaniate. Ainsi, à la faveur de la crise dynastique, Süleymān put se comporter en maître dans les provinces où les Byzantins l'avaient eux-même installé. A son avènement, Alexis I dut faire face à un danger plus pressant que la proximité et les ravages des Turcs :

(1) Cf. J. Laurent, *Byzance et les Turcs Seldjoucides en Asie Mineure*, *Bizantis* II, Athènes 1911, 102-103.

(2) Cf. Anne Comnène, *Alexiade*, t. II, 151-155 (Livre VIII, ch. IX) ; t. III, 29 sq. (Livre XI, ch. VI, 6) ; A. Papadopoulos-Kerameus, Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν Τραπεζοῦντος (I. Θεόδωρος Γαβρᾶς), *Vizantijskij Vremennik*, XII, 1906, 132-137. Voir p. 143.

(3) Ce personnage appelé Chrysoskoulos par les auteurs byzantins (cf. Nicéphore Bryenne, L. I, ch. XI-XII, trad. Grégoire, *Byzantion* XXIII, 485-487) et que Matthieu d'Edesse dit être l'émir Guedridj, de la famille d'Alp Arslan, (Cf. *Chronique*, CI, 162 et note p. 414), était le beau-frère d'Alp Arslan, époux de sa sœur, Gevher Ḫatun, et révolté contre lui ; les sources musulmanes l'appellent Erisgen (?) bin Yūnus Yabġu bin Selçuk ; venu en Anatolie pour fuir le courroux d'Alp Arslan, il pillait la région de Sébaste, lorsqu'il fut attaqué par une armée byzantine commandée par Manuel Comnène ; il vainquit et fit prisonnier Manuel Comnène, mais, en apprenant l'arrivée d'une armée envoyée contre lui par Alp Arslan, il passa au service de Byzance, sur les conseils de Comnène, et reçut le titre de proèdre. Cf. J. Laurent, *Byzance et les origines du Sultanat de Roum*, *Mélanges Charles Diehl*, I, Paris 1930, 177-182 ; M. H. Yïnanç, *Selçuklular Devri*, 64-65, 68 ; N. Adontz, *Les Taronites à Byzance* IV, *Byzantion*, XI, 1936, 21 sq. Sur Yūnus, voir Cl. Cahen, *Le Malik-Nameh et l'histoire des origines Seljukides*, *Oriens*, II, 1949, 31-65.

Robert Guiscard et ses Normands qui, dix ans auparavant, avaient mis fin à la domination byzantine en Italie, débarquaient à Avlona et, déjà maîtres de Corfou, assiégeaient Durazzo. Ne disposant pas de forces militaires suffisantes pour les repousser, Alexis I dut faire la paix avec Süleymān. Il lui reconnut la possession des territoires qu'il occupait jusqu'au fleuve Drakon, près de Nicomédie, et reçut de lui chaque année de nouveaux auxiliaires. Mais lors qu'il revint, en 1085, victorieux des Normands, Süleymān régnait en souverain indépendant depuis le Bosphore jusqu'à la Cilicie, tandis que l'émir Çaḳa, installé à Smyrne, tenait les côtes et les îles égéennes et que d'autres Turcs encore parcouraient la Cappadoce et la région de Mélitène. Seul le duché de Trébizonde, après une courte période de domination turque, résistait vaillamment sous le duc Théodore Gabras, mais, coupé de la capitale, il était pratiquement indépendant du pouvoir central. Quant à la ville de Mélitène qui avait été occupée par les Turcs en 1069, puis reprise par l'Arménien Philarète[1], elle passa, en 1084-1085, sous la domination de l'oncle maternel de Süleymān dont les sources ne révèlent pas le nom[2]. Mais cette domination se limitait au paiement d'un tribut et à l'entretien d'une garnison et Mélitène continuait à mener une existence autonome sous le gouverneur nommé par Philarète, Gabriel.

(1) Philarète Vahram, arménien converti à l'église grecque, avait reçu de Romain IV Diogène le commandement de la ligne de défense de Romanopolis à Mélitène et à Antioche ; après la défaite de Romain, il refusa de reconnaître le nouvel empereur et se rendit indépendant dans la région qu'il commandait ; s'appuyant tantôt sur les Turcs, tantôt sur d'anciens mercenaires francs au service des Byzantins, comme Raimbaud, il s'agrandit, souvent aux dépens des princes arméniens, tels Thornig de Sassoun à qui il enleva la vallée de l'Euphrate méridionale, et finit par occuper Antioche, en 1078 ; à l'avènement de Nicéphore Botaniate, son ancien compagnon d'armes, ses possessions lui furent reconnues par Byzance et il reçut l'investiture impériale, ainsi que le titre de curopalate ; d'après Michel le Syrien, il avait également reçu celui de sébaste. Cf. *Chronique de Matthieu d'Edesse*, CVI-CVII, 173-176 ; *Chronique de Michel le Syrien*, trad. Chabot, t. III, Paris 1905, 173 sq. (Livre XV, ch. IV) ; J. Laurent, *Byzance et les Turcs Seldjoucides*, 80 sq. ; *ibid.*, *Des Grecs aux Croisés, Étude sur l'histoire d'Edesse entre* 1071 *et* 1098, *Byzantion*, I, 1924, 381-403 ; *ibid.*, *Byzance et Antioche sous le curopalate Philarète*, *Revue des Études Arméniennes*, IX, 1929, 61-72 ; N. Adontz, *Notes arméno-byzantines*, *Byzantion*, IX, 1934, 377-382 (III. *La famille de Philarète*).

(2) Cf. pp. 83 n. 3, 89.

Même si la puissance de Süleymān ne s'étendait pas encore sur tous les Turcs d'Asie Mineure, les fondements du Sultanat de Rūm étaient néanmoins jetés. Il allait cependant entraver par sa propre faute les progrès de son nouveau royaume, en s'immisçant dans les querelles qui sévissaient au sein de la famille de Philarète. Le rusé Arménien qui, à la faveur du désarroi général causé par la guerre civile à Byzance, s'était rendu maître d'un vaste territoire comprenant Edesse et Antioche, était devenu tellement impopulaire parmi ses propres sujets qu'ils se mirent à appeler les Turcs à leur secours. Son propre fils Barsam, qui se trouvait emprisonné par son ordre à Antioche, implora l'aide de Süleymān. En janvier 1085, le Seldjoucide, qui occupait déjà Tarse, Adana, Anazarbe et Mamistra, s'emparait de la citadelle d'Antioche. Peu après le combat, Philarète perdit son principal allié, l'émir arabe d'Alep et de Mōṣul, l''Oḳaylide Şarif-al-Dawla Muslim bin Ḳurayş. Ce fut la fin de la puissance de l'Arménien. Maître d'Antioche, Süleymān alla assiéger Alep. Mais, par cette nouvelle entreprise, il se heurta aux projets de Tutuş, frère de Melikşāh et maître de Damas et de la Palestine, qui, n'ayant pas réussi à s'emparer d'Alep en 1079, n'allait pas permettre à son cousin de s'y installer. Il se hâta d'accourir au secours de la ville, avec son fidèle allié, l'émir Artuḳ[1]. Vaincu, Süleymān trouva la mort dans la bataille, en juillet 1085[2]. Tandis que Tutuş disputait la possession d'Alep à la famille 'Oḳaylide, Melikşāh, effrayé

(1) L'Emir Artuḳ ibn Aḳṣab (ibn *Eksük*, d'après Fuat Köprülü, dans I. A, s. v. *Artuḳ Oğullarī*) ; chef turcoman qui apparaît pour la première fois dans l'histoire en 1073, lors de la révolte de Roussel de Bailleul (cf. p. 79) ; en 1082, le frère de Melikşāh, Tutuş, le nomma gouverneur de Jérusalem ; en 1084, il profita des dissensions dans la famille des Mervanides, dynastie kurde qui régnait au Diyārbekīr, pour essayer de s'emparer de la région, mais ses projets furent empêchés par Melikşāh qui envoya trois de ses émirs pour le ramener à l'obéissance (cf. p. 84) ; il voulut alors se tailler un fief dans la région d'Antioche, aux dépens de Philarète, mais Süleymān l'avait précédé ; Artuḳ mourut en 1091 et ce n'est qu'après la mort de Melikşāh que Tutuş put récompenser les services que lui avait rendus Artuḳ, en donnant le Diyārbekīr à ses fils, Ilġāzi et Ṣoḳman ; cf. I. A., s. v. *Artuḳ Oğullarī;* Cl. Cahen, *Le Diyār Bakr au temps des Premiers Urtuḳides*, *JA*, CCXXVII, 1935, 219-276 ; *ibid.*, *La première pénétration turque en Asie Mineure*, *Byzantion*, XVIII, 1948, 33 sq. ; M. H. Yīnanç, *Selcuklular Devri*, 153 sq. Voir aussi p. 122-126.

(2) D'après Matthieu d'Edesse, Süleymān fut tué, dans sa fuite, par les soldats de Tutuş : *Chronique*, ch. CXXVII, 194-195 et note p. 425.

par les progrès de son frère et voulant éviter le morcellement de la puissance seldjoucide, quittait Iṣfahān pour Alep et venait régler personnellement le sort de la Syrie du Nord. Alep, Edesse et Antioche furent donnés respectivement aux émirs Aḳṣunġur, Buzan et Yaġï Ṣïyan[1] ; les possessions de Tutuş furent limitées à la Syrie Méridionale et à la Palestine ; quant au jeune Ḳïlïç Arslan, fils de Süleymān, le sultan l'emmena avec lui en Perse. Jusqu'à la mort de Meliḳşāh, survenue sept ans plus tard, l'Anatolie se trouva livrée aux convoitises des émirs turcomans, chacun espérant se tailler un fief indépendant à la faveur de l'interrègne. Mettant à profit l'anarchie qui régnait parmi les Turcs, l'empereur Alexis I commença à les repousser des abords de sa capitale et à dégager les principales villes de l'empire en Asie, œuvre que la Première Croisade lui permettra de poursuivre avec plus de succès.

Il est difficile de se faire une idée précise des allées et venues enchevêtrées des Turcomans qui affluaient en Asie Mineure depuis la défaite de Romain Diogène. Les sources turques pour cette époque n'existent pas, les chroniqueurs arabes et persans ignorent les menus faits de régions aussi éloignées ; quant aux sources locales, byzantines ou arméniennes, elles se contentent de signaler les événements de quelque importance, tout en ignorant souvent quels en furent les auteurs : nous savons ainsi que Trébizonde fut occupée par les Turcs de 1071 à 1075, mais nous ignorons quel en fut l'occupant[2]. Souvent, la conquête turque n'ayant causé aucun préjudice à l'autonomie d'une cité, les faits sont passés sous silence : ainsi, la prise de Mélitène, en 1084-1085, par l'oncle maternel de Süleymān, n'est connue ni de Matthieu d'Edesse, ni des chroniqueurs byzantins ; elle trouve un écho chez l'historien arabe du XIIe siècle, Ibn Ḥamdūn de Bagdad, dont le témoignage, répété par des chroniqueurs postérieurs, a été déformé[3]. En même temps que la prise de Mélitène par l'oncle

(1) Cf. Matthieu d'Edesse, *Chronique*, ch. CXXX, 197-199. La domination de Melikşāh à Edesse fut pour les Arméniens une période de joie et d'allégresse ; la Sainte Croix de Varag et l'image miraculeuse de la Vierge, deux saintes reliques, furent alors transportées à Edesse pour y être mises en sûreté. Cf. p. 114-115.

(2) Cf. p. 80 n. 2.

(3) Ibn Ḥamdūn de Bagdad parle de la prise de Mélitène par l'oncle maternel de Süleymān, dont il ne dit pas le nom ; il place cet évènement au mois de

maternel de Süleymān, Matthieu d'Edesse signale l'occupation du Caḥān, avec Elbistān et Mar'aş, par l'émir Boldacï[1]. Il est très vraisemblable que l'occupation du Caḥān et celle de Mélitène, qui eurent lieu dans la même année, soient dues au même personnage et, dans ce cas, Boldacï aurait été parent du fils de Ḳutlumïş. En partant pour le sud, Süleymān avait confié le gouvernement de Nicée à l'émir Abū'lḳāsim qui, à la nouvelle de la mort de son maître, s'empressa de s'approprier la place et prit le titre de Sultan[2]. Au dire d'Anne Comnène, il céda à son frère, Poulchas, la Cappadoce[3] ; mais il est fort possible que la forme *Poulchas* ne soit qu'une transcription différente du nom *Abū'lḳāsim* transcrit par Anne Comnène *Apelchasem* ('Απελχασήμ) ; l'historienne a pu rencontrer ce nom dans une autre source et n'avoir pas reconnu le même personnage. Il a été supposé que *Poulchas* était une déformation du nom *Boldacï*[4]*:* c'est peu probable, car Boldacï aurait dû donner en transcription grecque Πολτατζής ou du moins quelque chose d'analogue. Il a également été supposé que Poulchas pouvait être la transcription d'un nom comme Abū'l-Ġāzi[5] : c'est possible, mais trop hypothétique pour pouvoir être retenu. Simultanément aux événements d'Antioche, Anne Comnène signale la prise de Sinope par un émir nommé Ḳaratekin, qui avait appris l'existence, dans cette ville, d'un dépôt d'or important[6]. Quelques années auparavant, Melikşāh avait envoyé trois de ses émirs, Ḳaratekin, Anuştekin et Sa'd-el-Dawla Gevherayin, pour arrêter les visées d'Artuḳ sur le Diyārbekir et le ramener à l'obéissance[7]. Il se peut que l'émir Ḳaratekin envoyé au Diyārbekir soit le même que le conquérant de

Zïlḥicce 477/avril 1085 ; cette information a été répétée par Sibṭ ibn al-Cauzï ; 'Izzeddïn ibn Şaddād a confondu l'oncle maternel de Süleymān avec Dānişmend qui conquit Mélitène en 1102 ; cf. Cl. Cahen, *Première pénétration*, 46 sq. ; M. H. Yïnanç, *Selcuklular Devri*, 127 ; I. H. Uzunçarşïlï, *Sivas Şehri*, 17 sq.

(1) Cf. Matthieu d'Edesse, *Chronique*, CXXV, 191 ; Cl. Cahen, *op. cit.*, loc. cit. ; M. H. Yïnanç, *op. cit.*, 132-133.

(2) Cf. *Alexiade*, II, 64 sq.

(3) Voir note précédente.

(4) D'après Cl. Cahen, *Première pénétration*, 46, Buldacï était le frère d'Abū'lḳāsim.

(5) C'est l'opinion de M. Akdes Nimet Kurat (cf. *Çaḳa, Ortazamanda Izmir ve yakïnïndaki adalarïn Türk Hâkimi*, Istanbul 1936, 8, 22).

(6) *Alexiade*, II, 64. Cf. p. 85 n. 2.

(7) Cf. p. 82 n. 1.

Sinope. Quoi qu'il en soit, il agit de son propre chef et contre le gré de Melikşāh. Le sultan, décidé à prendre sous son autorité les affaires d'Asie Mineure comme il l'avait fait pour celles de Syrie, envoya l'émir Siyāvuş négocier une alliance avec Alexis I et reprendre aux chefs turcomans les villes qu'ils avaient occupées sur le littoral du Pont[1]. Par ordre de Melikşāh, Ḳaratekin fut chassé de Sinope ; au dire d'Anne Comnène, il devait mourir peu après, pour avoir profané une église[2]. Le plus redoutable des chefs turcomans, par ses ambitions et son audace, fut Çaḳa[3], qui possédait l'avantage de bien connaître la langue et les usages de ses adversaires et d'avoir pu observer de près leurs points vulnérables. Ayant participé, tout jeune encore, aux incursions des Turcs en Asie Mineure, il avait été fait prisonnier par les Byzantins et avait vécu à la cour de l'empereur Nicéphore Botaniate, traité avec libéralité et même honoré du titre de *protonobilissime*. Dans les années qui suivirent la chute de Botaniate et l'avènement d'Alexis I,

(1) Melikşāh envoya Siyāvuş à Alexis I pour lui proposer une alliance au moyen d'un mariage ; si l'alliance réussissait, Siyāvuş devait remettre à l'empereur toutes les places fortes côtières qui avaient été occupées par les Turcs ; Alexis réussit à convertir Siyāvuş, dont la mère était géorgienne, mais se servit de l'ordre que le sultan lui avait remis pour chasser Ḳaratekin de Sinope et reprendre toutes les villes du littoral ; Siyāvuş fut comblé de présents et nommé duc d'Anchiale. Cf. *Alexiade*, II, 64 sq.

(2) Cf. *Alexiade*, II, 64 (cf. note 88). Cf. p. 167 sq. Nous ne pensons pas que le Ḳaratekin dont parle Anne Comnène puisse être identifié à celui dont le souvenir est resté lié à Dānişmend ; ce dernier, à qui la Geste attribue la conquête de Çanḳĭrĭ (Gangra), fut enterré dans cette ville où son tombeau existerait encore. M. H. Yĭnanç parle d'un émirat fondé par Ḳaratekin et qui aurait compris Sinope, Ḳaṣṭamonu et Çanḳĭrĭ, peut-être aussi Eregli et Amasra, et duquel les villes de la côte auraient été tributaires (cf. *Selcuklular Devri*, 126, 133 sq.) ; cette hypothèse qui repose sur l'Alexiade et la présence d'un Ḳaratekin dans la Geste de Melik Dānişmend, n'est pas fondée ; d'ailleurs, d'après Anne Comnène, Ḳaratekin ne garda pas Sinope pendant longtemps et devait périr peu de temps après en avoir été chassé. Voir aussi Cl. Cahen, *Première Pénétration*, 46-47.

(3) Le récit des expéditions de Çaḳa nous a été rapporté par Anne Comnène, contemporaine des faits : cf. *Alexiade*, II, 110-116, 129-130, 133, 136, 142, 157-162, 164-166 ; III, 23-25. (Livre VII, ch. VIII, 1-3 ; Livre VIII, ch. III, 2 ; Livre IX, ch. III, 1, 3 ; L. XI, ch. V, 1-3) ; ainsi que par Zonaras et Glykas. Cf. F. Chalandon, *Essai sur le Règne d'Alexis I Comnène*, Paris 1900, 101 sq. La brochure publiée par Akdes Nimet Kurat (*Çaka, Ortazamanda Izmir ve yakĭnĭndaki Adalarĭn Türk Hâkimi*, Istanbul 1936) repose sur le récit des historiens byzantins, Anne Comnène en particulier.

il s'empara de la région de Smyrne et, s'étant lié avec un Smyrniote expert en constructions navales, il se constitua une flotte comprenant de nombreux brigantins et quarante navires de chasse. Grâce à cette flotte, il occupa Clazomène, Phocée, les îles de Chios, de Mytilène, de Samos et de Rhodes. La région d'Éphèse était occupée par deux émirs probablement subordonnés à Çaḳa et dont les noms ne sont connus que par leur transcription grecque, Tangripermès et Marazès ; le premier de ces noms correspond probablement à Taŋrïvérmiş. Aux côtés de Çaḳa se trouvait son frère appelé par Anne Comnène, Ġalabatzès[1]. Ayant vécu dans l'entourage des empereurs, c'est leur pourpre que convoitait l'émir de Smyrne et c'est pour s'attaquer à Constantinople qu'il multipliait les effectifs de sa flotte. Le projet qu'il avait conçu consistait à attaquer la capitale par voie de mer, après l'avoir bloquée sur terre, du côté de l'Europe et de l'Asie. Grâce à une triple alliance entre Çaḳa, l'émir de Nicée, Abū'lḳāsim, et les Pétchenègues[2], le plan allait réussir : durant les années 1090-1091, les Barbares du Nord avaient envahi la Thrace et marchaient sur la capitale, l'émir de Nicée se préparait à attaquer Nicomédie et Çaḳa équipait ses bateaux. Il fallait plus rusé que lui pour sauver la situation et tel était Alexis Comnène. Attaquant les Pétchenègues en

(1) M. Akdes Nimet Kurat (*op. cit.*, 12, 13, 32, 33), a fait de Tangripermès *Taŋrïvèrmïş* et de Ġalabatzès *Yalvaç;* pour Marazès, il suppose, bien que sous réserve, *Baraḳ*. Taŋrïvèrmïş est possible, mais pour les deux autres noms, il vaut mieux s'en tenir aux formes grecques.

(2) Les Pétchenègues, venus du nord de la Caspienne, s'étaient fixés, à la fin du x[e] siècle, entre le Don et le Danube, séparant ainsi les Russes des Byzantins ; ils entretenaient d'étroits rapports avec la colonie paulicienne, secte manichéenne que Jean Tzimiscès avait installée à Philippopoli, dans l'espoir de former un rempart contre les Barbares errant sur les bords du Danube ; cette colonie qui comprenait des Bulgares et des Arméniens, auxquels s'étaient joints Pétchenègues et Polovtzes ou Comans, était devenue un foyer d'opposition contre le gouvernement. Cf. *Alexiade*, II, 81 sq. (Livre VI, ch. XIV) ; V. Vasilievskij, *Vizantija i Pečenegi* (1048-1098), *Žurnal Ministerstva Narodnago Prosveščenija*, t. 154, Saint-Petersbourg, 1872, 116-165 ; F. Chalandon, *op. cit.*, 2 sq., 101 sq. Les Pétchenègues formaient, d'après Maḥmūd Kaşġarī, la dix-neuvième tribu des Oġuz (cf. *Dīvān-i Luġāt-at-Türk*, I, 28, 30, 57, 488 ; II, 48, 67) ; or, dans la Geste de Melik Dānişmend, on trouve un Çavuldur Çaḳa qui semble avoir été inspiré par l'émir Çaḳa de Smyrne ; dans ce cas, son appartenance à la tribu oġuz de *Çavuldur* que Maḥmūd Kaşġarī appelle *Çuvaldar* et dit être la vingtième tribu des Oġuz (cf. *op. cit.*, I, 58), pourrait expliquer ses relations très amicales avec les Pétchenègues : cf. p. 122.

Thrace, avant que ne s'opère leur jonction avec l'émir de Smyrne, il les défit et les anéantit par un horrible massacre. Un événement opportun le débarrassa d'Abū'lḳāsim : irrité par son attitude, Melikşāh le fit assassiner alors qu'il se rendait en Perse pour implorer son pardon. Alexis I put concentrer ses efforts contre Çaḳa qui menait à Smyrne un train royal et se faisait appeler *basileus*. Il lui reprit Chios, Mytilène, Samos, quelques autres îles et détruisit sa flotte. Mais, sans se laisser décourager, l'émir de Smyrne se remit avec acharnement à la construction de brigantins, dromons, birèmes, trirèmes et autres sortes de bateaux rapides.

Entre temps, la mort de Melikşāh, survenue le 19 novembre 1092, avait libéré le fils de Süleymān, Ḳïlïç Arslan, qui s'empressa de venir réclamer l'héritage paternel. La ville de Nicée lui fut remise par l'émir Poulchas, au dire d'Anne Comnène[1] ; mais chacun des émirs s'étant approprié les places fortes qu'il commandait, l'autorité du jeune sultan était bien faible. Anne Comnène donne le nom de quelques-uns de ces émirs qui, ayant reçu le baptême, furent comblés par l'empereur de faveurs et de titres : tel fut l'archisatrape Elchanès, forme hellénisée du nom Ilẖan, qui avait occupé les villes d'Apolloniade et de Cyzique et ravageait la côte ; tels furent aussi Skaliarios et un émir dont elle laisse le nom en blanc, tous deux des chefs fort en vue[2]. L'émir de Smyrne jugea opportun de se faire un allié de Ḳïlïç Arslan en lui donnant sa fille en mariage. Mais l'habile empereur n'eut pas de peine à semer la discorde entre gendre et beau-père et à faire du premier l'instrument de la perte de Çaḳa. Convaincu par l'empereur que les machinations de son beau-père étaient dirigées, non contre l'Empire où il ne pouvait espérer régner, mais contre Nicée, Ḳïlïç Arslan convia Çaḳa à un banquet et, l'ayant enivré, il le poignarda. La mort de l'émir de Smyrne est antérieure à l'arrivée des Croisés dont les premières bandes atteignirent Constantinople en juillet 1096. A partir de ce moment, il y a confusion dans le récit d'Anne Comnène, unique source d'information pour l'histoire de Çaḳa : car, après avoir raconté son assassinat, elle le fait revivre dans un autre endroit de son ouvrage, en parlant de l'expédition de son père contre les émirs de la

(1) *Alexiade*, II, 79 (Livre VI, ch. XII,8).
(2) *Alexiade*, II, 81 (L. VI, ch. XIII).

côte, qui suivit la victoire des Croisés à Dorylée[1]. L'hypothèse selon laquelle l'émir se serait tiré, avec quelques blessures, du guet-apens dressé par son beau-fils, paraît assez invraisemblable. Non moins invraisemblable serait d'imaginer l'intrépide Çaḳa se rendant aux Grecs sans combat et leur abandonnant Smyrne, à la seule condition de pouvoir se retirer sain et sauf et laissant à d'autres le soin de défendre ses territoires, pour aller sombrer dans l'oubli. Çaḳa est probablement mort au cours du banquet fatal et c'est un autre qui lui succéda à la tête de l'émirat, peut-être son frère, l'incapable Ġalabatzès qui ne put défendre Mytilène contre la flotte byzantine. C'est contre ce dernier que fut dirigée l'expédition de 1097 qui se termina par la reconquête des territoires pris par Çaḳa et le massacre des Turcs[2]. Tel fut le cadre historique de l'Asie Mineure quand Dānişmend envahit la Cappadoce.

3. Les Conquêtes d'Emīr-Dānişmend d'après les Sources Historiques

Michel le Syrien mentionne pour la première fois son nom et ses conquêtes immédiatement après la prise d'Antioche par Süleymān qui eut lieu en janvier 1085. Vers cette époque, d'après le récit de Michel le Syrien[3] répété par Bar Hebraeus[4], Dānişmend envahit la Cappadoce et s'empara de Sébaste, de Césarée et d'autres endroits de la contrée septentrionale. Bien que la chronologie de l'historien syriaque soit assez vague, les années 1084-1085 marquèrent effectivement un bouleversement dans la région de Mélitène et du Caḥān : Matthieu d'Edesse signale l'arrivée de l'émir Boldacĭ qui enleva à Philarète la région du Caḥān[5], tandis

(1) Anne raconte l'assassinat de Çaḳa par Kĭlĭç Arslan, au livre IX, ch. III (II, 164-166) ; elle le fait revivre au livre XI, ch. V (III, 23-25), après la journée de Dorylée. Vaincu par l'armée grecque, il livra Smyrne contre la promesse de pouvoir se retirer sain et sauf et laissa l'ennemi reprendre toutes ses conquêtes. Ce fut la fin du premier émirat turc sur les côtes de la Mer Égée.

(2) Telle est aussi l'opinion de M. Akdes Nimet Kurat, *op. cit.*, 31 sq.

(3) Michel le Syrien, *Chronique*, t. III, 172 sq. (L. XV, ch. IV).

(4) Bar Hebraeus, *The Chronography of Gregory Abû'l Faraj*, trad. Ernest W. Budge, Londres 1932, 229.

(5) Cf. p. 84 n. 1.

qu'Ibn Ḥamdūn parle d'un coup de main sur Mélitène dont l'auteur fut un oncle maternel de Süleymān[1]. Ces événements, qui se produisirent presqu'en même temps que la prise d'Antioche, amenèrent la chute de la puissance de Philarète qui, pour sauver sa principauté, alla trouver Melikşāh et feignit une conversion à l'Islam. Si cette démarche ne lui apporta pas tout ce qu'il attendait, elle ne fut pas inutile, puisqu'il conserva au moins Mar'aş où vint résider près de lui le catholicos Paul (Bôgh'os)[2]. L'invasion de Boldacĭ amena une nouvelle division dans le patriarcat arménien, car le catholicos Théodore était passé sous l'autorité des Turcs. Devant le synchronisme des trois opérations — occupation d'Antioche, de Mélitène et du Caḥān —, toutes dirigées contre la principauté de Philarète, on peut se demander s'il n'y eut pas une action concertée entre les Turcs pour s'emparer des possessions de l'Arménien ; le voyage de Philarète auprès de Melikşāh et la mort de Süleymān, qui dut être le cerveau de cette entreprise, empêchèrent la réalisation totale de ce projet. En examinant les faits, il semble fort possible que cette invasion ait été provoquée par les Arméniens eux-mêmes. Renégat et traître, Philarète était haï non seulement par ses compatriotes, mais par les membres de sa propre famille. Il s'était agrandi en coopérant avec Byzantins et Turcs, souvent aux dépens de ses compatriotes : ainsi, après avoir dépouillé Thornig de Sassoun de ses possessions dans la vallée de l'Euphrate Oriental, il le fit assassiner par un Turc, des mains duquel il accepta en présent la tête du malheureux prince ; il se défit de façon non moins sinistre de son ancien auxiliaire, le Franc Raimbaud, qui fut par lui livré aux Turcs et écorché vif. Il était devenu tellement haïssable que les Arméniens d'Edesse et d'Antioche appelaient les Turcs à leur secours. Ce fut son propre fils qui attira Süleymān à Antioche, et lorsqu'Edesse passa de sa domination sous celle de Melikşāh, ce fut pour les Arméniens une époque de paix et d'allégresse. Plusieurs historiens, tels Michel le Syrien et Bar Hebraeus, ont attribué l'invasion turque à un appel des Arméniens[3] ; cette accusation ne saurait être généralisée,

(1) Cf. p. 83 n. 3.
(2) Matthieu d'Edesse, *Chronique*, CXXIII, 187-188 ; CXXV, 191.
(3) Sur l'attitude favorable des Arméniens vis-à-vis de l'invasion turque, cf. J. Laurent, *Des Grecs aux Croisés*, 386 sq.

mais dans le cas présent elle est justifiée par une preuve au moins : l'attitude du fils de Philarète. Dans l'action concertée des Turcs contre Philarète, il y eut probablement aussi complicité des partis byzantins et d'Alexis Comnène, qui ne pouvait pardonner à l'Arménien d'être une créature de Nicéphore Botaniate. Devant l'hostilité de ses compatriotes, Philarète n'avait d'autre issue que de chercher l'appui du souverain de tous les Turcs, à qui l'ambition du fils de Ḳutlumïş n'était pas sans causer quelque ombrage. La division du patriarcat qui se produisit à ce moment fut une conséquence de ces événements : Philarète avait obtenu du sultan la reconnaissance de la possession de Mar'aş, mais de nombreux Arméniens, dont le catholicos, ayant préféré rester sous la domination turque, un deuxième catholicos dut être nommé à Mar'aş.

Il y a synchronisme de faits entre l'occupation du Caḥān par Boldacï, la prise de Mélitène par l'oncle maternel de Süleymān et l'apparition de Dāniṣmend, signalée par Michel le Syrien et Bar Hebraeus. Il est, par conséquent, fort probable que l'arrivée de Dāniṣmend ait été causée par les événements que nous venons d'exposer. Une intervention de sa part en faveur des Arméniens expliquerait assez le panégyrique qu'a fait de lui, comme de Melikṣāh, l'historien arménien Matthieu d'Edesse.

A partir de l'année 1096-1097, Dāniṣmend se trouve mêlé à des événements connus et le restant de sa vie peut être reconstitué autrement que par des faits hypothétiques. C'est dans le récit de l'expédition de Ḳïlïç Arslan contre Mélitène que Dāniṣmend apparaît pour la première fois dans l'histoire. Bien qu'Anne Comnène situe le départ de Ḳïlïç Arslan pour Mélitène aussitôt après son retour en Asie Mineure, l'expédition eut lieu, d'après les récits de Matthieu d'Edesse et de Michel le Syrien, dans les années 1096-1097 et fut interrompue par l'arrivée des Croisés et la prise de Nicée[1]. Ayant laissé sa capitale sous l'autorité de l'émir Muḥammed, le jeune sultan marcha contre Mélitène qui était défendue par Gabriel, ancien lieutenant de Philarète. Soit qu'il ait voulu ramener sous son autorité une ville autrefois tributaire

(1) *Alexiade*, II, 79 (L. VI, ch. XII, 8) ; III, 18 (L. XI, ch. III) ; *Matthieu*, ch. CXLIX, 211-212 ; *Michel le Syrien*, t. III, 179 sq. (L. XV, ch. VI), 187 sq. (L. XV, ch. VIII).

de sa famille et qui avait repris son indépendance, soit que, selon le témoignage d'Anne Comnène, il ait voulu contenir l'ambition de Dāniṣmend qui visait la possession de Mélitène, il vint y mettre le siège. Devant l'attaque des Turcs, Gabriel voulut user de ruse et, feignant de livrer la ville, il empoisonna le chef des Turcs, que Michel le Syrien appelle l'émir Al-Farīc et que Matthieu d'Edesse dit être le sultan Alph'ilag, descendant de Ḳutlumïş, probablement l'oncle de Ḳïlïç Arslan, Alp Ilek[1]. Le siège fut repris, mais, sur ces entrefaites, Dāniṣmend arriva de Sébaste et fit la paix entre les adversaires. L'année suivante, en 1097, selon Michel le Syrien, Gabriel se défit par le poison du prince Abū Salem et Ḳïlïç Arslan vint assiéger Mélitène. L'attaque de Nicée par les Croisés l'obligea à retourner vers sa capitale. D'après le récit des chroniqueurs, le sultan ne semble avoir pris de part personnelle à l'action qu'après la mort d'Alp Ilek et à la suite de l'intervention de Dāniṣmend, qui avait réussi à mettre fin aux hostilités. Ce fut peut-être l'immixtion de Dāniṣmend qui causa l'intervention de Ḳïlïç Arslan : en même temps que son prestige auprès de la population turque et arménienne, l'émir avait laissé entrevoir ses propres desseins de s'emparer de la ville quand l'occasion serait favorable. Ainsi que le dit Anne Comnène, le sultan s'était rendu à Mélitène pour lutter contre les progrès de la dynastie rivale. Mais, si chacun des deux partis était jaloux de sa puissance, il n'y avait pas encore entre eux d'hostilité déclarée et la menace d'un ennemi commun ne tarda pas à en faire des alliés.

Les Croisés allaient se heurter, tout au long de leur marche à travers l'Anatolie[2], aux forces combinées des deux chefs

(1) Alp Ilek, frère de Süleymān bin Ḳutlumïş ; cf. Cl. Cahen, *Première pénétration*, 46. M. H. Yïnanç appelle ce prince Alp Yuluk (cf. *Selcuklular Devri*, 85 sq.). Le terme *Yelek* (*Ilek*, dans les parlers *oğuz :* cf. Maḥmūd Kaşgārī, I, 72), désigne : 1) la penne ; 2) la partie empennée de la flèche ; 3) la distance d'un jet de flèche ; cf. *Tanïklariyle Tarama Sozlüğü*, I, Istanbul 1943, s. v. *Yelek.*

(2) Pour l'itinéraire des Croisés nous nous sommes servi de la *Chronique de Guillaume de Tyr*, éd. M. Paulin-Paris (Histoire Générale des Croisades par les auteurs contemporains), 2 vol., Paris 1879-1880, et des ouvrages suivants : H. Hagenmeyer, *Chronologie de la Première Croisade* (1094-1100), *Revue de l'Orient Latin*, VI, 1898, 214-293, 490-549 ; VII, 1899, 277-339, 430-503 ; VIII, 1900-1901, 318-382. F. Chalandon, *Histoire de la Première Croisade jusqu'à*

rivaux. D'abord ce fut Dorylée, le 1er juillet 1097, près de l'actuelle Eskişehir, où une multitude de Turcs assaillit Bohémond et ses Normands qui marchaient en tête de l'armée. Selon la tactique nomade, les Normands furent harcelés par une grêle de flèches, tandis que l'ennemi se dérobait à l'attaque. Mais, prévenus par les messagers de Bohémond, les autres chefs de la Croisade arrivèrent au secours de leurs compagnons et la journée se termina par la débâcle des Turcs. Dans sa fuite, Ḳïlïç Arslan abandonnait aux Latins son camp avec son bétail et un immense butin. D'après le témoignage de l'historien arabe Al-'Azīmī[1], Emīr Dānişmend prit part à la journée de Dorylée et l'attaque avait été faite par les deux chefs alliés. Tandis que les Croisés poursuivaient leur route vers Iconium, à travers des régions désertiques et marécageuses, ayant bientôt à lutter contre la faim, la soif et la chaleur de l'été, les Turcs, sans se hasarder à une nouvelle attaque, épuisaient les forces de l'ennemi en faisant le vide devant lui. Vers le 15 août, les Croisés arrivèrent dans la cité désertée d'Iconium dont l'occupant seldjoucide avait fui vers les montagnes et les forêts, en emportant bétail et victuailles. Mais, grâce à l'aide de quelques Arméniens qui les munirent de provisions d'eau, ils purent traverser sans encombre la région désertique qui sépare Iconium d'Héraclée. Devant cette ville, ils furent attaqués par les forces combinées de Dānişmend, Ḳïlïç Arslan et Ḥasan de Cappadoce. Seule Anne Comnène nous apprend quels furent les chefs turcs présents et nous trouvons chez elle, pour la première fois, la mention de « l'archisatrape Asan » qui commandait à lui seul 20.000 fantassins lourdement armés[2]. Toujours d'après Anne, Bohémond s'attaqua à Ḳïlïç Arslan lui-même et les Turcs furent mis en

l'élection de Godefroi de Bouillon, Paris 1925 ; R. Grousset, *Histoire des Croisades et du Royaume Franc de Jérusalem*, I. *L'anarchie musulmane et la monarchie franque*, Paris 1934.

(1) De l'œuvre d'Al-'Azīmī (1090-1161), il ne nous reste qu'un abrégé d'histoire générale, écrit en 1143-1144, pour l'Atabek Zengi, et publié en partie par Cl. Cahen, *La Chronique Abrégée d'Al-'Azīmī*, JA, CCXXX, 1938, 353-448 (d'après le manuscrit de la Bibliothèque Umumî à Istanbul, *Kara Mustafa* 398). Voir aussi, du même auteur, *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la principauté franque d'Antioche*, Paris 1940, 206.

(2) Sur l'archisatrape Asan, cf. *Alexiade*, III, 18 (L. XI, ch. III). Voir Cl. Cahen, *Première pénétration*, 63 sq. et *La Syrie du Nord*, 209.

déroute. Après avoir chassé d'Héraclée l'occupant turc, les Croisés s'y reposèrent du 10 au 13 septembre, puis repartirent en direction N.-E., vers Césarée de Cappadoce. Vers le 25 septembre, ils arrivèrent sur les terres de l'émir Ḥasan, qui s'était réfugié dans un solide château fort situé sur un roc escarpé, site appelé Augustopolis par Anne Comnène et qui devait être à proximité de Césarée qu'ils atteignirent deux jours plus tard. Il s'agit sans doute d'Augustopolis de Cappadoce. Ils renoncèrent à faire l'assaut du fort, mais, ayant occupé les alentours, ils donnèrent cette terre à un seigneur arménien de la région, nommé Siméon. Anne Comnène parle d'une attaque turque à cet endroit, mais, à en juger par la rapidité de la marche des Croisés, ce ne dut être qu'une escarmouche, qui se termina par la fuite de l'adversaire vers Augustopolis. Sans rencontrer l'ennemi à Césarée, les Croisés prirent la direction Sud-Est et arrivèrent, vers le 3 octobre, à Plastenzia, site qui a été identifié avec l'ancienne Komana de Cappadoce, située à une distance de 86 kilomètres de Césarée. La place forte avait été assiégée pendant trois semaines par les Turcs, peut-être ceux de Dānişmend ou plus probablement encore ceux de l'émir Ḥasan, et dut son salut à l'arrivée des Francs. La population, sans doute arménienne, se donna de plein gré aux Croisés et la ville fut remise à un représentant d'Alexis I, selon la convention qui avait été faite entre lui et les Croisés. Le lendemain, la Croisade prit le chemin de Coxon (Göksun), tandis que Bohémond se lançait à la poursuite des Turcs qui avaient assiégé Plastenzia et qui rôdaient encore aux alentours. Mais c'est en vain qu'il battit la campagne à leur recherche ; il parcourut toute la région jusqu'au mont Argée sans pouvoir les rencontrer et rejoignit la Croisade à Mar'aş, une dizaine de jours plus tard. Les Croisés ne rencontrèrent plus Dānişmend sur le chemin d'Antioche. Il avait peut-être participé à la bataille de Dorylée, certainement à celle d'Héraclée ; il poussait ses incursions aux alentours de Césarée, mais il semblerait que cette région était plutôt contrôlée par celui qu'Anne Comnène appelle « l'archisatrape Asan » et qui est peut-être identique au derviche-ġāzi Ṭurasān dont le folklore turc a gardé le souvenir[1].

(1) Cf. pp. 120-122.

Tandis que Ḳïlïç Arslan voyait, après le passage des Croisés, sa puissance ébranlée depuis la Bithynie jusqu'en Cilicie et perdait, au profit de Byzance, toute la partie occidentale de ses possessions, Emīr Dānişmend, peu éprouvé par le désastre et grâce à la bonne fortune qui allait lui permettre de capturer un des plus redoutables chefs de la Croisade, réussit à s'emparer de la cité très convoitée de Mélitène et atteignit une suprématie momentanée sur la maison de Ḳutlumïş. D'après le témoignage de Michel le Syrien[1], Dānişmend venait chaque été, pendant trois ans, dévaster la région de Mélitène ; il détruisait les récoltes et se retirait à l'approche de l'hiver. En 1100, il mit le siège à la ville. Le gouverneur, Gabriel, appela à son secours Bohémond, devenu prince d'Antioche, et promit de lui livrer Mélitène s'il la délivrait des Turcs[2]. Vers la fin de juillet, Bohémond quitta Antioche pour se porter au secours de Gabriel. Il était accompagné de son cousin, le Comte de Salerne, dit Richard du Principat, des évêques arméniens Cyprien d'Antioche et Grégoire de Mar'aş et de cinq cent hommes d'armes seulement. Pour entreprendre une telle opération avec des effectifs aussi faibles, il devait bien sous-estimer la force de Dānişmend qui avait amené devant Mélitène une armée considérable. Averti de sa venue, l'émir plaça des embuscades en différents endroits de la route. En traversant la région de Mar'aş, à un endroit appelé par Michel le Syrien Gafina, les Turcs fondirent sur les Francs. A la tête d'un détachement important, Dānişmend était prêt à intervenir dans le combat. Se sentant perdu, Bohémond fit partir un messager vers Edesse où régnait depuis deux ans Baudouin de Boulogne ; il lui envoyait une mèche de ses cheveux en le suppliant de venir à son aide. Les deux évêques trouvèrent la mort dans le combat inégal, tandis que Bohémond et Richard étaient emmenés chargés de fers. Rendu partial par sa haine de Gabriel, Michel le Syrien le suppose responsable du guet-apens. Il est certain que

(1) *Chronique*, t. III, 187 sq. (L. XV, ch. VIII).

(2) Voir le récit de Guillaume de Tyr, *Chronique*, t. I, 327 sq. (IX, 21) ; d'Albert d'Aix, *Histoire des Faits et Gestes dans les Régions d'Outre-Mer*, dans M. Guizot, *Mémoires Relatifs à l'Histoire de France*, t. XX, L. VII, 414 sq. ; d'Orderic Vital, *Histoire de Normandie*, dans M. Guizot, *op. cit.*, t. XXVIII, L. X, 119 ; de Matthieu d'Edesse, CLXVII, 230-232.

Dānişmend dut être avisé de l'itinéraire des Francs et de leur petit nombre, mais la culpabilité de Gabriel est improbable. Pressé par les Turcs et haï par ses propres concitoyens, le gouverneur de Mélitène appelait les Francs à son aide, de même que, deux ans auparavant, Thoros les avait introduits, pour son malheur, à Edesse[1]. Dans l'atmosphère aiguisée par les haines raciales et religieuses, la trahison pouvait venir de bien des côtés : des Byzantins, des Jacobites ou des Arméniens eux-mêmes qui ne pardonnaient pas à Gabriel d'avoir été renégat. Il est possible que l'informateur de Dānişmend ait été Kogh Vasil, près des territoires duquel le guet-apens fut dressé ; entre l'émir turc et le chef-bandit arménien, les relations semblent avoir été bonnes[2]. A la nouvelle de la capture de Bohémond, Baudouin de Boulogne se lança à la poursuite de Dānişmend. L'émir s'était empressé de conduire ses prisonniers dans la forteresse de Néo-Césarée, mais non sans être venu parader devant les murs de Mélitène avec ses prisonniers et les têtes des morts plantées au bout des lances. Pendant plusieurs jours, le Comte d'Edesse parcourut la région à sa recherche, il ne réussit qu'à débloquer Mélitène où Gabriel lui fit fête et se reconnut son vassal. Avant de repartir, Baudoin laissa à Gabriel une cinquantaine de chevaliers, qui lui permirent de repousser une nouvelle attaque de Dānişmend, revenu au bout de quelques semaines reprendre le siège. Le 12 septembre, Baudoin de Boulogne apprit la mort de son frère, Godefroi de Bouillon, roi de Jérusalem. Il remit Edesse à son cousin, Baudouin de Bourg, et partit faire valoir ses droits à la succession. La capture du plus valeureux des Francs et le départ du Comte d'Edesse mettaient Gabriel dans l'obligation de se chercher un nouveau protecteur. Le rusé Arménien ne tarda pas à trouver un stratagème : il offrit en mariage à

(1) Le curopalate Thoros, fils de Héthoum, avait été nommé gouverneur d'Edesse par Philarète ; de même que son beau-père, le gouverneur de Mélitène, Gabriel, c'était un Arménien converti à l'église grecque ; tous deux s'étaient reconnus vassaux des Turcs et avaient pu sauvegarder leur autonomie ; pour affermir son frêle pouvoir, Thoros avait appelé à Edesse Baudouin de Boulogne et l'avait adopté, mais ne tarda pas à périr dans un assassinat auquel Baudouin ne fut pas étranger. Cf. Petermann, *Beiträge zu der Geschichte der Kreuzzüge aus Armenischen Quellen*, *Abhandlungen Akad. Berlin*, 1860, 107 sq. ; J. Laurent, *Des Grecs aux Croisés*, 404 sq.

(2) Cf. Petermann, *op. cit.*, 112-113. Cf. p. 109, n. 5.

Baudouin de Bourg, sa fille, Εὐμορφία, la belle Morfia ou Morfie des chroniqueurs, avec une dot alléchante. La proposition fut acceptée et la fiancée fut acheminée vers Edesse avec une riche caravane. Cette alliance dut retarder sensiblement la prise de la ville par Dānişmend, car elle mettait à la disposition de Gabriel les forces militaires de son gendre, tandis que le nouveau Comte d'Edesse, avide de puiser dans les trésors de son beau-père, devait s'appliquer à trouver des ruses invraisemblables pour délier les cordons de la bourse de l'Arménien parcimonieux, mais crédule[1]. La nouvelle de la capture de Bohémond provoqua le détournement vers la Cappadoce de la Croisade Franco-Lombarde qui venait pour soutenir l'œuvre des Croisés au Levant[2]. Dans l'espoir de délivrer le prisonnier et de punir Dānişmend en ravageant ses terres, 200.000 personnes, dont beaucoup de moines et de femmes, s'engagèrent dans une folle aventure qui ne pouvait échapper à son tragique dénouement. Le 23 juin 1101, les Croisés arrivèrent à Angora qui était occupée par les Turcs. La ville fut prise d'assaut et une garnison ennemie de deux cent hommes fut passée au fil de l'épée. Puis, ayant remis la ville aux Byzantins, les Croisés repartirent en direction de Gangra, qu'ils atteignirent vers le 2 juillet. Ne pouvant prendre cette ville, ils durent se contenter de ravager la campagne. En quittant Gangra, les Croisés se dirigèrent vers Ḳasṭamonu, à travers une région inculte et inhabitée. Dès les premières étapes, un détachement de Lombards qui marchait en avant-garde, fut attaqué par les Turcs. Pris de peur, les chevaliers tournèrent bride, laissant l'ennemi massacrer l'infanterie. Les barons français, indignés par l'attitude des Lombards, repoussèrent de leur mieux les cavaliers nomades qui ne cessèrent de les harceler jusqu'à Ḳasṭamonu. De là, par une obstination difficile à comprendre après les mésaventures qu'ils avaient déjà subies, les Croisés franchirent le Halys, en direction d'Amasya. Devant le danger qui les menaçait tous, les chefs turcs avaient oublié querelles et rivalités pour s'unir contre l'ennemi commun ; c'est ainsi que Ḳïlïç Arslan, l'émir d'Alep, Riẓvān fils de

(1) Cf. p. 130-131. Voir le récit de ce mariage chez Guillaume de Tyr, t. I, 366 sq. (X, 23), 395 sq. (XI, II), 439 (XII, 4).

(2) Cf. Albert d'Aix, t. II, L. VIII, p. 7 sq. ; *Alexiade*, III, 36-39. (XI, VIII). H. Hagenmeyer, *Chronologie de la première croisade*, ROL, IX, 1902, 442 sq.

Tutuş, et Balak de Sarūc[1], petit-fils d'Artuḳ, envoyèrent leur aide à Dānişmend. Vers le 5 août, les Croisés furent cernés par les forces combinées des quatre chefs. La bataille s'engagea à un endroit appelé Maresch par Albert d'Aix et qu'Anne Comnène dit avoir été sur la limite des Thèmes de Paphlagonie et des Arméniaques. Ce lieu a été identifié à Amasya ou à Merzifūn[2], mais, en tenant compte du chemin pris par les rescapés dans leur fuite, l'attaque dut se produire non loin des rives du Halys. Peut-être les Croisés furent-ils attaqués près d''Osmāncuḳ, l'ancienne Pimolisa, fort qui gardait le passage du Halys, et qui était occupé par Dānişmend[3]. Harcelés de tous côtés par les archers nomades, les Lombards ne tardèrent pas à prendre la fuite, bientôt suivis par les Byzantins et les Turcopoules qui servaient d'escorte aux Croisés ; vers le soir, le chef de la Croisade, Raymond de Saint-Gilles, abandonna le combat à son tour avec ses Provençaux et gagna Pauraké (Bafra), d'où il s'embarqua pour Constantinople. Son départ fut le signal de la débâcle : les chefs s'enfuirent l'un après l'autre, au milieu de la nuit, cherchant à gagner le port byzantin de Sinope et abandonnant leur camp avec les femmes et les non-combattants. Les Turcs les poursuivirent jusqu'à Sinope, tuant et massacrant, puis retournèrent à leurs prisonniers et à leur riche butin. Les garnisons byzantines de la côte vinrent en aide aux rescapés qui gagnèrent Constantinople par petites étapes, en suivant le littoral du Pont, zone encore byzantine.

Deux autres victoires vinrent ajouter à la gloire de Dānişmend et interdire aux Croisés pendant très longtemps la route d'Anatolie. Dans les derniers jours du mois d'août de la même année, une armée française de 15.000 hommes, commandée par le Comte de Nevers, fut encerclée près d'Héraclée par les forces de Dānişmend et de Ḳïlïç Arslan et presqu'entièrement massacrée ; le Comte de Nevers, avec quelques chevaliers seulement, parvint à gagner Germanicopolis, qui était encore byzantine[4]. Un sort non moins

(1) Cf. p. 123.

(2) Cf. W. Tomaschek, *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter*, 87.

(3) Cf. pp. 127, 153-154.

(4) Cf. Matthieu d'Edesse, CLXXIII, 243-244. H. Hagenmeyer, *op. cit.*, ROL, IX, 459.

tragique était réservé à la dernière armée de la Croisade[1], composée d'effectifs aquitains et bavarois et comprenant 60.000 pélerins, dont beaucoup de femmes. Elle était commandée par les ducs d'Aquitaine et de Bavière et parmi les pélerins se trouvaient le frère du roi de France, Hugues de Vermandois, et la belle margrave Ida d'Autriche. Ils prirent le chemin de Godefroi de Bouillon, mais les Turcs avaient fait le vide devant eux, dévastant les récoltes et comblant les puits. Vers le 5 septembre de cette même année, torturés par la soif et la faim, épuisés par le harcèlement des Turcs, les Croisés arrivèrent au bord de la rivière qui passe à Héraclée. Tandis que l'armée assoiffée se désaltérait, Dānişmend, Ḳïlïç Arslan et Ḳaraca, l'émir de Ḥarrān[2], qui les guettaient, se précipitèrent sur eux en les encerclant. Ce fut un massacre auquel peu échappèrent. Les ducs d'Aquitaine et de Bavière se sauvèrent à grand'peine, en traversant la rivière et en se réfugiant dans les montagnes ; Hugues de Vermandois, couvert de blessures, parvint à gagner Tarse, mais ce ne fut que pour y mourir presqu'aussitôt ; quant à la belle margrave, personne ne sut ce qu'elle devint.

Vainqueur des Croisés, Dānişmend allait achever son triomphe par la conquête de Mélitène[3]. Ḳïlïç Arslan, qui avait dû jusque-là contenir son dépit devant le prestige grandissant de son rival, ne lui pardonna pas la prise de cette ville qu'il convoitait. Au dire de Michel le Syrien, elle fut une cause de haine entre les deux chefs ; mais ce ne fut pas la seule conquête de Mélitène qui causa la rupture entre les deux maisons désormais rivales. Après trois ans de siège, pendant lesquels la population souffrit d'une dure famine, les habitants de la ville, lassés par la tyrannie de Gabriel, la livrèrent à Dānişmend. Les partis d'opposition, aussi bien arméniens que jacobites, se vengèrent des vexations que leur avait fait subir Gabriel, en le mettant cruellement à mort. Dānişmend qui devait son triomphe aux sentiments

(1) Cf. Ekkehard d'Haura, *Hierosolymita* (Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux, V) ch. XXIII ; Albert d'Aix, t. II, L. VIII, 27 sq. H. Hagenmeyer, *op. cit.*, ROL, X, 374 sq.

(2) Ḥarrān, l'ancienne Carrhes, au Sud-Est d'Edesse, appartenait à un ancien mamelūk du sultan Melikşāh, un Turc nommé Ḳaraca ; cf. R. Grousset, *op. cit.*, 403 sq.

(3) Cf. Michel le Syrien, t. III, 187 sq. (L. XV, ch. VIII) ; 191 (L. XV, ch. IX).

exaspérés d'une population de races et de croyances différentes, sut, par sa générosité, mériter les louanges des Arméniens comme des Syriens. Pendant le sac de la ville il veilla à ce que les vies humaines soient épargnées ; puis, il fit venir de Cappadoce du pain et tout ce dont la population éprouvée avait besoin et fit régner l'abondance dans la région. Matthieu d'Edesse comme Michel le Syrien, s'accordent pour louer la bonté et les bienfaits de l'émir. Dānişmend établit comme gouverneur un homme juste et pieux nommé Bâsîlîg, probablement un Arménien. Il y a une contradiction dans le récit de Michel le Syrien, d'après lequel l'émir fit son entrée dans la ville le 18 septembre 1101, alors que dans un autre chapitre du même livre, il est dit que Dānişmend mourut en l'année 1105-1106 (l'année 1417 des Grecs), deux ans après la prise de Mélitène. Il est en effet peu probable que la prise de Mélitène ait eu lieu en septembre 1101, date à laquelle Dānişmend était occupé à arrêter la marche des Croisés à travers l'Anatolie et qui aurait donné trop peu de temps à Baudouin de Bourg, dont le mariage avec la fille de Gabriel eut lieu, au plus tôt, dans les tout derniers mois de 1100 ou même au début de 1101, pour jouer à son beau-père les tours racontés par Guillaume de Tyr. D'autre part, Mélitène appartenait déjà à Dānişmend au début de mai 1103, lors de la libération de Bohémond. Si l'on accepte pour la mort de l'émir la date donnée par Matthieu d'Edesse qui le connut personnellement, soit 1104, — cet événement eut lieu pendant l'été, d'après la Geste[1] —, Mélitène fut conquise en 1102, peut-être au mois de septembre.

La libération de Bohémond a donné lieu à des interprétations romanesques et à des productions littéraires. Le chroniqueur Orderic Vital[2] raconte un roman d'amour entre le prince d'Antioche et une fille de l'émir, la belle Malaz, tandis que d'après les *Miracles de Saint Léonard*[3], c'est une femme chrétienne de Dānişmend qui aurait prêté son aide au chevalier normand. L'affectivité est une réalité toujours présente et qui double les faits en apparence les plus austères,

(1) Cf. p. 119.
(2) Orderic Vital, t. IV, L. X, 123 sq.
(3) Cf. Albert Poncelet, *Bohémond et Saint Léonard*, *Analecta Bollandiana*, XXXI, 1912, 40.

même si l'histoire n'en tient pas compte. C'est pourquoi on ne saurait reléguer tout à fait dans le domaine de l'imagination le récit romancé des chroniqueurs. Le récit d'Albert d'Aix[1], bien que conforme aux réalités historiques, n'est pas dépourvu de romanesque. Pendant que Bohémond était retenu dans le fort de Néocésarée, son neveu Tancrède avait assumé la régence à Antioche. Apre ennemi de Byzance, son premier soin fut de reprendre à l'Empire les villes de Cilicie que les Byzantins avaient réintégrées après le passage des Croisés en 1097, puis de leur enlever également la place-forte de Laodicée. Pour contenir l'expansion des Normands, Alexis I décida de s'emparer de la personne de Bohémond et offrit à Dānişmend une somme de 260.000 dinars, s'il lui livrait son prisonnier. Mais Ḳïlïç Arslan, qui eut vent de la négociation, réclama à son ancien allié la moitié de cette somme en lui rappelant l'aide qu'il lui avait apportée contre la Croisade franco-lombarde. Dānişmend refusa de le satisfaire et le sultan se mit à ravager ses territoires. Des échos de l'affaire et de la colère de l'émir parvinrent jusqu'à Bohémond qui tira adroitement parti de la situation. Ayant attiré l'émir dans sa prison, il lui proposa la moitié de cette somme et l'alliance des Francs contre leurs ennemis communs, Byzantins et Seldjoucides. « Concluons une alliance solide », lui fait dire Albert d'Aix, « je t'apporte le concours de mes Francs pour conquérir l'Anatolie Seldjoucide et jeter les Byzantins à la mer ». L'émir accepta la proposition et fit conduire son prisonnier à Mélitène où l'alliance fut conclue. Bohémond fut remis en liberté au début du mois de mai 1103, après serments d'amitié et moyennant la somme convenue et la promesse de rendre la liberté à la fille de Yaġï Ṣïyan, ancien émir d'Antioche, qu'il détenait en captivité. Une partie de la rançon, soit 100.000 tahégans, fut payée par Kogh Vasil[2]. Le reste devait être fourni par les Francs d'Antioche et d'Edesse et par les parents de Bohémond, en Sicile. Kogh Vasil qui fit au prince d'Antioche une magnifique réception, se chargea de recueillir et de remettre à Dānişmend la somme promise. Au dire d'Ibn-al-Athïr[3],

(1) Albert d'Aix, t. II, L. IX, 72-79.

(2) Matthieu d'Edesse, CLXXVIII, 252-253.

(3) Ibn-al-Athīr, *Kāmel-el-Tavārīẖ*, *Historiens Orientaux des Croisades*, I, 212-213.

Bohémond obligea également la population musulmane de sa principauté à payer tribut, ce qui accrut encore les maux que Dāniṣmend avait apportés à l'Islam en libérant son prisonnier. Quant à Richard du Principat, d'après le témoignage de Matthieu d'Edesse, Dāniṣmend le céda à Alexis I contre une forte somme d'argent[1]. Le pacte de Dāniṣmend avec les Francs, amena Ḳïlïç Arslan à chercher une alliance avec Byzance. Après avoir, selon Albert d'Aix, écrit au sultan de Perse et au calife de Bagdad pour se plaindre de la conduite de l'émir, puis à Dāniṣmend lui-même pour l'inviter à tendre un nouveau guet-apens à Bohémond, il fit la paix avec Alexis I et lui envoya des auxiliaires pour sa lutte contre le prince d'Antioche. Cependant, la mort de Dāniṣmend empêcha Bohémond de tirer profit de sa nouvelle alliance. C'est en effet dans l'année 1104-1105, d'après Matthieu d'Edesse[2], que mourut Dāniṣmend, grand émir du pays des Romains. C'était, au dire de l'historien arménien, un homme bon, bienfaiteur des populations et très miséricordieux envers les Chrétiens, et sa perte fut vivement ressentie par tous ceux qui dépendaient de lui. La Geste permet de préciser que l'émir fut tué pendant l'été, sans doute au cours d'une expédition dirigée contre le duc de Trébizonde[3].

(1) Matthieu d'Edesse, CLXXVIII, 253. Cf. Albert Poncelet, *op. cit.*, 35-36 (note 5).

(2) Matthieu d'Edesse, CLXXXIII, 256 ; Michel le Syrien, t. III, 191 (L. XV, ch. IX).

(3) Cf. p. 119.

CHAPITRE IV

LES ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA GESTE DE MELIK DĀNIŞMEND

I. EMĪR DĀNIŞMEND : ORIGINE, NOM ET TITRE

Le roman épique et tous ceux qui s'en sont servi ont fait de Dānişmend un originaire de Mélitène, la célèbre ville-frontière qui fut le centre d'un cycle épique arabe. Cette origine méliténienne est une invention nécessitée par le rattachement de la Geste de Dānişmend à celle de Baṭṭāl. Le rapprochement entre le héros de la Mélitène arabe et le premier conquérant turc de la célèbre ville trouve son explication à la lumière des faits historiques. Après la conquête de Dānişmend, Mélitène, qui était byzantine depuis le xe siècle, se retrouvait, pour la première fois depuis sa perte par les Arabes, sous une domination musulmane. On ne saurait en effet tenir compte des éphémères occupants turcs antérieurs à l'émir : le but des incursions turcomanes étant le plus souvent des expéditions de pillage destinées à assurer le ravitaillement des cavaliers nomades, plutôt que l'occupation définitive d'une région. Dans l'imagination populaire, le nouveau maître de Mélitène fut associé au héros de la geste arabe ayant pour centre la fameuse ville. Mais cette origine, de même que la parenté de l'émir avec des héros épiques, doit être écartée : la célèbre ville, reconquise sur les Arabes en 924, était chrétienne et de population en majeure partie arménienne. D'autre part, la Geste associe également Dānişmend à Abū Muslim et à son compagnon d'armes Mizrāb le Ḫwārezmien ; tout en créant un lien traditionnel entre lui et les héros d'un

autre cycle épique, l'imagination populaire a gardé le souvenir des origines centre-asiatiques de l'émir. En effet, tout prête à croire, ainsi que le dit Michel le Syrien[1], que Dānişmend, venu de l'extérieur, envahit la Cappadoce. En se basant sur le témoignage de Matthieu d'Edesse et des historiens byzantins au XII[e] siècle, Cinnamos et Nicétas Choniatès, on peut supposer qu'il vint de « Persarménie »[2], c'est-à-dire du Vaspurakan, pays qui, avec l'Azerbaycān, avait été morcelé en petits états donnés en fief à des émirs seldjoucides.

La Geste donne à l'émir le nom d'Aḥmed bin 'Alī et le surnom de Dānişmend. Dans toutes les sources, à l'exception d'Ibn-al-Athīr, répété par Abū'l-Fedā, l'émir est appelé par son surnom persan Dānişmend ; c'est aussi ce nom qui apparaît sur les monnaies et les inscriptions de son petit-fils Yağībaṣan[3]. Par contre, le seul Ibn-al-Athīr, répété par Abū'l-Fedā, connaît son prénom : Ṭaylu ou Ṭablu[4]. L'historien persan du XIV[e] siècle, Abū Ḥāmid Muḥammed ibn Ibrāhīm prête à l'émir le prénom de Muḥammed[5]. L'attribution à Dānişmend du prénom de Muḥammed — ou d'Aḥmed qui est une autre forme du même nom —, peut sans doute s'expliquer par le fait que le premier Dānişmendite à porter le titre de *Melik* fut Muḥammed, petit-fils de Dānişmend[6]. Après que ce titre eut été octroyé à la famille, les princes le généralisèrent en l'appliquant aussi à leurs père et grand-père, comme en témoignent les monnaies et les inscriptions de

(1) *Chronique*, t. III, 173 (L. XV, ch. IV).

(2) Matthieu d'Edesse dit que l'émir « perse » Dānişmend, grand émir du pays des Romains, était Arménien d'origine (cf. ch. CLXXXIII, 256) ; cf. p. 73-74.

(3) Cf. p. 106.

(4) Ibn-al-Athīr, 203 ; Abū'l-Fedā, *Historiens Orientaux des Croisades* I, 5.

(5) Cité d'après M. H. Yınanç, *Selçuklular Devri*, 93 sq. et I. A., s. v. *Dānişmendliler*. Abū Ḥāmid Muḥammed ibn Ibrāhīm est l'auteur d'un *Tārīḫ-i Al-i Selçuk* dont s'est servi Ḥāfiẓ-i Abrū dans son *Zubdat-at-Tawārīḫ* (cf. Henri Massé, *Anthologie Persane*, Paris 1950, 253, 257).

(6) D'après Michel le Syrien, t. III, 232 sq., 236 sq. (L. XVI, ch. V, VI), en 1134, le Calife de Bagdad et le Sultan du Khorassan envoyèrent à Emīr Ġāzi, fils de Dānişmend, quatre drapeaux noirs, des tambours, un collier d'or et un sceptre d'or, avec lequel il devait être frappé par les envoyés en confirmation de la royauté qui lui était octroyée, à lui-même et à ses descendants ; les envoyés, en arrivant, le trouvèrent malade ; en mourant, il donna le pouvoir à son fils Muḥammed ; les envoyés donnèrent donc l'investiture à Muḥammed et il fut proclamé Melik.

Melik Yaǧïbaşan, qui se fait appeler «fils de Melik Ġāzi fils de Melik Dānişmend ». Il y eut alors confusion entre le premier Dānişmend et le premier *Melik* Dānişmendite qui se prénommait Muḥammed. Bar Hebraeus, dont le témoignage repose sur Ibn-al-Athīr et Michel le Syrien, appelle l'émir *Ismā'īl fils de Dānişmend*, pour l'avoir confondu avec son fils Ismā'īl, mentionné par Al-'Azīmī et Ibn-al-Athīr[1]. L'émir a sans doute eu un prénom musulman, mais nous ne le connaissons pas. Quant au prénom de son père, tel qu'il apparaît dans la Geste, il est d'autant plus invraisemblable que la tradition épique fait descendre Dānişmend du frère d'armes d'Abū Muslim, Mizrāb le Ḫwārezmien, marié à la sœur du champion des Abbassides, mariage duquel serait né 'Alī, le père fictif de l'émir et qui apparaît dans le Roman de Seyyid Baṭṭāl, où il commande la garde ḫwārezmienne du Calife.

Le titre *Dānişmend*, terme iranien signifiant « sage », se rencontre assez fréquemment chez les Turcs, surtout en Transoxiane et au Khorassan[2] ; il peut être aussi bien porté par des fonctionnaires princiers que par des chefs militaires. D'après Paul Pelliot, les textes mongols et chinois l'employaient pour désigner les prêtres musulmans[3] ; plus tard, le titre *Dānişmend* se trouve, avec une valeur religieuse, porté par des *Baba* ou prédicateurs mystiques turcomans. Mais, sans aller si loin, ce terme devait souvent servir à désigner simplement des gens sachant lire et écrire, ce qui devait être encore assez rare parmi les émirs turcomans. Nous pensons donc qu'Émir Dānişmend dut son surnom au fait d'être plus savant qu'un chef nomade ordinaire.

La tradition populaire conservée dans le roman épique, ainsi que les monnaies et inscriptions de son petit-fils Yaǧïbaşan, lui prêtent le titre de *Melik*. En fait, ce titre, d'après le récit de Michel le Syrien, fut conféré à son fils Emīr Ġāzi, en 1134-1135, par le Calife de Badgad et le sultan du Khorassan ; mais les envoyés trouvèrent l'émir sur son

(1) Al-'Azīmī mentionne un Ismā'īl bin Dānişmend, en 495 (1101-1102) ; cf. Cl. Cahen, *Première pénétration*, 84 et *La Chronique d'Al-'Azīmī*, JA, CCXXX, 1938, 353-448. Ibn-al-Athīr, 203.

(2) Cf. Cl. Cahen, *Première pénétration*, 59 ; *ibid.*, *La Syrie du Nord*, 182, n. 7 ; *ibid.*, *Le Malik-Nameh et l'Histoire des Origines Seljukides*, 61 ; M. H. Yïnanç, *Selcuklular Devri*, 95.

(3) Cité d'après J. Laurent, *Sur les Émirs Danichmendites jusqu'en* 1104, dans *Mélanges Offerts à Nicolas Iorga*, Paris 1933, 501.

lit de mort et donnèrent l'investiture à son fils, Muḥammed. Dānişmend et son fils Ġāzi portaient le titre, plus modeste, d'*Emīr*, octroyé aux gouverneurs des villes et des petites provinces. Le témoignage de Michel le Syrien est confirmé par les documents numismatiques et épigraphiques : alors que les monnaies d'Émīr Ġāzi portent la légende grecque : Ο ΜΕ ΓΑS ΑΜΗΡΑC ΑΜΗΡ ΓΑΖΗ, « le Grand Émir Emīr Ġāzi », on lit sur celles de Melik Muḥammed : Ο ΜΕΓΑC ΜΕΛΗΚΙC ΠΑCΗC ΡΩΜΑΝΙΑC ΚΑΙ ΑΝΑΤΟΛΗC ΜΑΧΑΜΑΤΗC, « le Grand Melik de toute la Romanie et de l'Anatolie Muḥammed » ; sur les monnaies à légende arabe de Melik Yaġïbaşan, on lit : *el-Melik el-ʿĀdil Niẕāmeddīn Yaʿïbaşan ibn Melik Ġāzi ibn Melik Dānişmend Ẕahīr Emīr el-Muminīn*, « le roi très juste Niẕāmeddīn Yaġïbaşan fils de Melik Ġāzi fils de Melik Dānişmend, auxiliaire de l'Émir des Croyants[1] ». On lit presque la même chose sur l'inscription de Melik Yaġïbaşan trouvée à Nīksār[2]. Le nom de *Melik Dānişmend* se rencontre aussi sur une inscription tombale de Toḳat[3]. Matthieu d'Edesse appelle Dānişmend « Grand Émir du Pays des Romains », titre identique au ΜΕΓΑC ΑΜΗΡΑC des monnaies de son fils et qui fut remplacé, sous le règne de Melik Muḥammed, par celui de ΜΕΓΑC ΜΕΛΗΚΙC ΠΑCΗC ΡΩΜΑΝΙΑC ΚΑΙ ΑΝΑΤΟΛΗC.

(1) P. Casanova, *La Numismatique des Danichmendites* (tirage à part de la *Revue Numismatique*), Paris 1896, 3 sq., 61 sq. ; G. Schlumberger, *Les Monnaies à légendes grecques de la dynastie turque des Fils du Danichmend, Revue Arch.*, 1880, 273-284 ; *ibid.*, *Monnaie à légende grecque d'Amir Ghazi, Emir Danichmendite de Cappadoce, Revue Numis.* 1888, 264-265 ; A. von Sallet, *Die griechischen Münzen der türkischen Dynastie der Danischmende, Zeitschrift für Numismatik*, 1878, 45-54 ; F. I. Uspenskij, *Melik Gazi i Dzul-Nun Danyšmendy*, 265 sq.

(2) Cf. M. von Berchem, *Épigraphie des Danischmendides, Zeitschrift für Assyriologie*, XXVII, Strasbourg 1912, 85-91 ; I. H. Uzunçarşïlï, *Anadolu Kitabeleri*, I, Istanbul 1927, 59.

(3) Il s'agit de l'inscription tombale d'un membre de la famille Ḳaresi, trouvée à Toḳat, et qui ferait descendre cette famille de Dānişmend. Au début du xive siècle, Ḳalem et son fils Ḳaresi Beg qui avaient d'abord été vassaux de l'émir de Germiyān, Yaʿḳūb Beg, fondèrent un émirat indépendant allant de la Lydie et de l'Eolide jusqu'à la Mysie et l'Hellespont, avec Balïkesir et Bergama pour centres ; les fils de Ḳaresi, Demir Khan, émir de Balïkesir, et Yahşï Khan, émir de Bergama, sont connus pour leur flotte qui leur permettait de dévaster les côtes de Thessalie et les îles de la Mer Egée (cf. *notre Destān d'Umūr Pacha*, Paris 1954, 77, n. 1 et 123, n. 2) ; deux inscriptions tombales trouvées à Toḳat (cf. I. H. Uzunçarşïlï, *Anadolu Kitabeleri*, I, 43 sq.) et relevées

2. Les Conquêtes de Dānişmend

Dans un entrelacs d'éléments romanesques, la Geste nous relate comment Dānişmend, parti de Mélitène, occupa d'abord Sivas, sans coup férir, car la ville était en ruines ; puis, l'ayant reconstruite, il en fit son quartier général. Il s'empara ensuite de Toḳat et de plusieurs forts et monastères environnants, dont le monastère de Deryānōs et le grand monastère de la Croix. Il prit ensuite Komana qui se révolta deux fois, Turh̲āl dont il fit abattre le fort, Ḳarḳariya dont le fort fut rasé et les pierres jetées dans le lac appelé Ḳazgöli, toutes situées dans la vallée du Yeşil Irmaḳ, ancien Iris. Puis, tandis que ses émirs subalternes prenaient pour lui Ganḳĭrī, l'actuelle Çanḳĭrī, Ankara, ʻOs̲mancuḳ et poussaient leurs incursions dans la région de Ḳaṣṭamonu et vers les côtes de la Mer Noire, du côté de Samsun, il s'emparait d'Amasya, où il vint résider jusqu'à la conquête de Nīksār, de Çorum qui fut détruite par un tremblement de terre, il occupait Gümüş Şehri où il trouva des mines d'argent, et enlevait enfin Nīksār à Ġavras. Prenant alors pour objet la conquête de Cānik, nom donné par les Turcs à la région située à l'ouest de Trébizonde et au nord de Sivas, Dānişmend alla assiéger le fort de H̲argümbed. Mais une coalition s'était formée contre

sur les tombes d'une H̬wātun Ḳutlu Melek et de son fils, Muṣṭafa Celebī, permettent de dresser le tableau généalogique suivant :



lui, dirigée par le beg de Trébizonde qui avait rassemblé Arméniens, Géorgiens et Byzantins. Obligé de lever le siège, il voulut regagner Nīksār, mais, trouvant la ville révoltée et sur le point d'être reprise, plutôt que de la laisser à l'ennemi, il y mit le feu. Reprenant alors le chemin de Cānik, il rencontra ses ennemis dans un défilé, fut blessé en dix-sept endroits et succomba à ses blessures. Il fut enterré près de Nīksār, qui était en flammes, et sa tombe fut dissimulée, par crainte de profanation. Après sa mort, le beg de Trébizonde reprit toutes les villes qu'il avait conquises et son fils, Ġāzi Beg, fut contraint de se réfugier à Bagdad où le Calife le maria à la sœur du sultan seldjoucide, Süleymān Chah. Devenu commandant en chef des armées seldjoucides, Ġāzi Beg reprit aux Byzantins toutes les régions conquises par son père et fit bâtir un mausolée à l'endroit où reposait son corps.

Ainsi que nous l'avons vu, la prise de Mélitène fut un des derniers succès de l'émir qui devait mourir deux ans après sa conquête. Ce point de départ était nécessaire pour rattacher la Geste à celle de Seyyid Baṭṭāl, mais il n'en implique pas moins que la légende concernant l'émir s'est formée après la prise de la ville. Par contre, légende et sources historiques s'accordent pour dire que Sivas fut sa première conquête et qu'il en fit son quartier général. Nous ne savons pas quand Dānişmend s'empara de Sivas et des villes de la Cappadoce septentrionale dont la possession lui est attestée en 1097, ni contre qui il eut à combattre. Sivas, ville ouverte et ruinée par des sacs répétés, était sans doute à la merci du premier venu. Aussi, n'a-t-on pas de peine à croire la légende selon laquelle l'émir aurait pris possession de la ville déserte et dévastée, sans coup férir. Depuis la mort des deux derniers dynastes de Sivas, Adom et Abusahl Ardzrouni, disparus vers 1080, la ville était sans maître[1]. Ainsi que nous l'avons déjà dit, l'apparition de Dānişmend et son installation à Sivas, ont dû se produire au moment du bouleversement qui provoqua la prise d'Antioche par Süleymān et la chute de la puissance de Philarète[2].

(1) Le premier sac de Sivas par les Turcs eut lieu en juillet 1059 ; le butin était tel qu'il dépassait toutes les espérances de l'envahisseur ; Matthieu d'Edesse a fait le récit de ce drame poignant (*Chronique*, ch. LXXXIV, 111-114). En 1071, Romain Diogène alla saccager Sébaste et en chassa les Ardzrouni ; cf. p. 71 n. 1.

(2) Cf. p. 88-89.

La possession des villes de la Cappadoce Septentrionale, avec Amasya et Nīksār, lui est confirmée par les historiens de la Première Croisade et Anne Comnène, dans leurs récits de la capture de Bohémond et du désastre de la croisade Franco-Lombarde[1]. Les villes d'Amasya, de Toḳat et de Komana faisaient partie des possessions cappadociennes de Kakig de Ḳars, reçues en échange de son royaume[2]. Pour ce qui en est d'Amasya, elle fut, dès le lendemain de la bataille de Mantzikert, un centre de révolte et d'anarchie ; elle servit d'abord de refuge à Romain IV Diogène qui se défendait contre les troupes de Michel VII, puis Roussel de Bailleul en fit son repaire[3]. Nous ne savons pas à qui Dānişmend enleva Amasya et la vallée du Yeşil Irmaḳ ; il est probable qu'il n'eut pas grand mal à occuper la célèbre ville pontique qui avait tant de fois changé de maître. Kakig de Ḳars à qui avait appartenu cette région, disparut vers 1080. Nous savons cependant par Matthieu d'Edesse que le catholicos Grégoire II, qui s'était réfugié, en 1064, près de Kakig de Ḳars, dut terminer ses jours sous la protection de Kogh Vasil, au monastère de Garmir Vank', près de Keysun[4]. Kogh Vasil s'était taillé un petit état indépendant dans la région située entre le Ceyḥun et l'Euphrate et s'y maintint de 1082 jusqu'à sa mort, en 1112[5]. Le départ de Cappadoce de Grégoire II, vers les régions plus tranquilles, a peut-être été causé par l'installation de Dānişmend sur les terres qui avaient appartenu aux anciens rois d'Arménie ? Nous pouvons en tout cas

(1) Bohémond était emprisonné à Nīksār et les Croisés Franco-Lombards, dans l'espoir de le délivrer, s'avançaient vers Amasya pour surprendre Dānişmend ; cf. p. 96 n. 2.

(2) Kakig, roi bagratide de Ḳars, dont le pays était devenu la proie continuelle des ravages seldjoucides, avait cédé son royaume à Constantin Ducas, en 1064, contre des terres en Cappadoce Septentrionale ; il avait reçu Amasya et Komana, ainsi que Larissa, Tzamandos et une centaine de villages dans le thème de Lycandos ; le patriarche arménien Grégoire II vint se réfugier près de lui. Cf. Matthieu, *Chronique*, LXXXVIII, 125-126 ; XC, 129 ; Vardan le Grand, *Histoire Universelle*, trad. russe par N. Emin, Moscou 1861, 127. Voir aussi J. Laurent, *Des Grecs aux Croisés*, 381 sq.

(3) Cf. Nicéphore Bryenne, L. I, XXI ; L. II, XIX-XXIV (ed. Bonn, 46-48 ; 82-92 ; trad. Grégoire, *Byzantion* XXIII, 495-496 ; 520-525).

(4) Matthieu, ch. CLXXXVII, 257-259.

(5) Sur Kogh Vasil, voir Michel le Syrien, t. III, 198 sq. (L. XV, ch. XI) et Matthieu, CLXXVIII, 252-253 ; CLXXXVII, 257-259 ; CCIX-CCX, 280-282. Cf. p. 95.

affirmer que, lors de la Croisade Franco-Lombarde et probablement déjà avant, les anciennes possessions cappadociennes de Kakig de Ḳars appartenaient à Dānişmend.

Pour ce qui en est de Nīksār, l'émir eut certainement à combattre le duc de Trébizonde, Théodore Gabras, et, comme on le verra plus loin, son souvenir s'est perpétué dans la Geste. Gabras, qui avait reconquis Trébizonde sur les Turcs en 1075, gouvernait sa province en duc autonome[1]. Cet homme qui, au dire d'Anne Comnène, n'avait pas son égal en intelligence et en bravoure et n'avait jamais échoué dans ses entreprises, passa tout le restant de sa vie à combattre les Turcs. Il leur enleva Colonée et Bayburṭ, mais finit par trouver la mort entre leurs mains, en 1098. La ville de Trébizonde conserva le souvenir de son glorieux martyr et éleva une église à Saint Théodore Gabras. Ce fut probablement lui qui défendit les villes du littoral du Pont contre les incursions de Dānişmend, car nous savons, d'après les lettres de Théophylacte[2], que l'émir avait l'habitude de molester les villes byzantines du Pont et de la Colchide. Il est probable que Théodore Gabras sut défendre aussi la ville de Néocésarée, car, dans ses lettres à Grégoire le Taronite, Théophylacte se réjouit à la pensée que le nouveau duc de Trébizonde délivrera bientôt la belle ville du joug des Turcs. Alors qu'en 1097 Dānişmend résidait à Sivas, en 1100, lors de la capture de Bohémond, il avait fait de Néocésarée sa résidence. Il dut prendre la ville dans le désarroi causé par la capture et la mort de Théodore Gabras. Le roman épique place la conquête de Nīksār tout à la fin de la vie de l'émir, après celle de Sivas et de la région du Yeşil Irmaḳ. Aussitôt après cette victoire, eut lieu une offensive byzantine venant de Trébizonde et qui causa la mort de l'émir. La conquête de Nīksār qui précéda de quelques années celle de Mélitène, eut en effet un grand retentissement chez les Byzantins, les lettres de Théophylacte en témoignent ; il semble bien qu'elle ait été en grande partie la cause d'une offensive venant de Trébizonde et dirigée par Grégoire Taronite et dont nous aurons à parler plus loin[3].

Le récit romanesque de la prise de Nīksār par Dānişmend rappelle un autre siège de cette ville dont Michel le Syrien

(1) Cf. p. 80.
(2) Cf. pp. 77, 116-119.
(3) Cf. p. 116 sq.

a perpétué le souvenir[1]. C'était un peu avant le désastre de Manuel Comnène à Myrioképhalon, probablement aux environs de 1176 ; les assiégés étaient les Turcs Seldjoucides et les assiégeants le dernier prince Dānişmendite Żū'nnūn aidé par une armée byzantine placée sous le commandement d'Andronic Vatatzès. Pour jeter la division entre les assiégeants, les Turcs Seldjoucides écrivirent une lettre comme venant de la part des Chrétiens et qui accusait Żū'nnūn de trahir les Byzantins ; la lettre fut lancée dans le camp byzantin au moyen d'une flèche. La ruse réussit ; ce fut la déroute des assiégeants et la mort de Vatatzès dont la tête fut envoyée au sultan seldjoucide Ḳïlïç Arslan II et promenée au bout d'une lance à Myrioképhalon. C'est peut-être cette ruse des Seldjoucides dont furent dupes Dāniṣmendites et Byzantins, qui inspira à l'auteur de la Geste le récit de la prise de Nīksār ; l'élément central est toujours la lettre écrite par les Turcs comme venant de la part des Chrétiens et qui fut cause de la déroute des Byzantins. C'est probablement au premier auteur de la Geste, à Mevlānā Ībn 'Alā, qu'est dû ce rappel d'une victoire des Seldjoucides sur leurs rivaux dāniṣmendites, habilement présenté pour illustrer son roman épique à la gloire du premier Dāniṣmendite, tout en flattant l'amour-propre ancestral de son patron seldjoucide.

Le roman épique attribue à Dāniṣmend la possession d'Ankara et de Gangra. Nous savons, d'après les chroniqueurs des Croisades, que ces deux villes étaient occupées par les Turcs. Le 23 juin 1101, les Croisés Franco-Lombards arrivèrent devant Ankara qu'ils prirent d'assaut et qu'ils remirent aux Byzantins après avoir fait passer au fil de l'épée une garnison de deux cent Turcs[2]. Les chroniqueurs ne donnent pas le nom de l'occupant turc. Nous savons par les sources historiques, que la ville était encore byzantine lors du passage de la Croisade Nivernaise, mais qu'en 1127, le fils de Dāniṣmend, Emīr Ġāzi, la reprit aux Seldjoucides[3]. Nous pouvons faire foi à la tradition épique en ce qui concerne Ankara, car la possession de Gangra doit bien être attribuée à Dāniṣmend. Les Croisés trouvèrent en effet cette ville aux mains des Turcs et ne purent la reprendre, mais, à partir de là et jusqu'à

(1) Cf. *Chronique*, t. III, 368 sq. (L. XX, ch. IV).
(2) Cf. *Alexiade*, III, 36-39 (L. XI, ch. VIII) ; Albert d'Aix, t. II, L. VIII, 8.
(3) Cf. Michel le Syrien, t. III, 222 (L. XVI, ch. II).

leur arrivée à Ḳasṭamonu, ils furent harcelés par les fourrageurs de l'émir[1]. Un tombeau à Çanḳïrï, le nom actuel de Gangra, est attribué par la tradition populaire à Ḳaratekin[2] qui fut, dans la Geste, un émir de Dānişmend et duquel il sera question plus loin. D'après la Geste, la ville de Ḳasṭamonu demeurait byzantine, mais les fourrageurs de Dānişmend, installés à 'Os̱māncuḳ, mettaient la région au pillage ; sur ce point aussi, le roman épique est en accord avec l'histoire. Toujours d'après la Geste, les hommes de Dānişmend poussaient également leurs incursions vers Samsun et sur les côtes de la Mer Noire. Les incursions de l'émir dans la région du Pont et sur les villes du littoral, sont attestées par les lettres de Théophylacte[3], mais les villes de la côte étaient toutes byzantines, ainsi que le prouve le récit de la Croisade Franco-Lombarde[4].

La Geste attribue à Dānişmend la conquête de Çorum, d''Os̱māncuḳ qui dut son nom à un de ses émirs subalternes, et de Gümüş Şehri qui se trouvait sur la route d'Amasya à Çorum. Maître du Yeşil Irmaḳ, d'Ankara et de Gangra, Dānişmend devait l'être aussi de la région qui s'étend entre les vallées du Ḳïzïl Irmaḳ et du Yeşil Irmaḳ. D'ailleurs, lorsque les Croisés venant de Ḳasṭamonu, eurent traversé le Ḳïzïl Irmaḳ dans l'intention de se diriger vers Amasya, ils furent aussitôt attaqués par les troupes de l'émir et de ses alliés et mis en déroute.

Dans l'énumération des conquêtes de Dānişmend, la Geste omet une ville dont la possession lui est reconnue par Michel le Syrien et, d'après ce dernier, par Bar Hebraeus : Césarée de Cappadoce[5]. Pourtant, en septembre 1097, lors du passage des Croisés par Césarée, ils ne rencontrèrent pas de Turcs dans la ville, bien qu'ils aient eu à les combattre dans la campagne aux alentours de la place forte. Ni les chroniqueurs des Croisades, ni Anne Comnène, ne mentionnent l'occupation de Césarée par les Turcs et, si tel avait été le cas, les Francs auraient dû, conformément à leur pacte avec Alexis Comnène, la restituer à l'Empire, comme ils le firent pour Héraclée,

(1) Cf. Albert d'Aix, t. II, L. VIII, 8 sq. Hagenmeyer, *op. cit.*, ROL, IX, 447.
(2) D'après M. H. Yïnanç, *Selçuklular Devri*, 126-127.
(3) Cf. pp. 153 sq., 230, note 64.
(4) Cf. p. 126-128.
(5) Cf. Michel le Syrien, t. III, 173 (L. XV, ch. IV) ; Bar Hebraeus, 229.

Plastenzia et Mar'aş, villes moins importantes que Césarée. Il semble, d'après l'itinéraire de la Croisade, que la ville de Césarée n'avait pas encore été occupée par les Turcs. Là, comme en maints endroits, les nomades avaient dressé leurs tentes dans les campagnes, ils se servaient des pâturages, pillaient les récoltes, mais ne s'étaient pas emparé de la ville elle-même qui était d'ailleurs dévastée. Matthieu d'Edesse, qui ne manque pas de signaler le voyage du catholicos à la Grande Césarée de Cappadoce[1], ne mentionne pas la conquête de cette ville par Dāniṣmend. Il semble que Michel le Syrien ait anticipé sur les évènements en attribuant à l'émir la possession de la ville qui sera la capitale de son petit-fils. Il nous apprend, dans un autre endroit de son ouvrage, que Césarée était en ruines et qu'elle fut rebâtie par Muḥammed, le petit-fils de Dāniṣmend, qui se servit, pour élever ses édifices, des pierres de marbre arrachées aux temples ; Melik Muḥammed en fit sa résidence[2]. D'après la Geste, ce fut Süleymān Chah qui s'empara de la ville, le conteur n'ayant probablement pas voulu attribuer à d'autres qu'à un Seldjoucide l'honneur d'avoir conquis la deuxième ville du Sultanat de Rūm. Néanmoins, dans certains ouvrages, on trouve mentionnée la prise de Césarée et d'Ankara par l'émir Ṭurasān, vers l'année 466 de l'Hégire (1073-1074) ; à la mort de Ṭurasān, ces villes seraient passées sous l'autorité de Dāniṣmend. Cette information est tirée de l'ouvrage de Hüseyin Hüsameddin, *Amasya Tarihi*, qui tient plus du roman historique que du livre d'histoire et ne saurait être pris en considération[3]. Pour tout ce qui concerne Dāniṣmend,

(1) En 1090-1091, Basile, le Patriarche des Arméniens, se rendit auprès de Melikşāh ; l'année suivante, il visita la grande Césarée de Cappadoce ; il n'est fait aucune allusion à l'occupation de cette ville par Dāniṣmend, ni à cette date, ni plus tard ; cf. Matthieu d'Edesse, CXXXIV, 201-202.

(2) Cf. Michel le Syrien, t. III, 237 (L. XVI, ch. VII).

(3) Cette information se trouve citée, par Halil Edhem, *Kayseriye Şehri*, Istanbul 1334/1916, Introduction, II, n. 4 ; l'auteur se réfère à l'*Amasya Tarihi ;* se fiant à Halil Edhem, M. A. Gabriel a répété la même information (cf. *Monuments Turcs d'Anatolie*, I, Paris 1931, 8). Quant à l'ouvrage de Ḥüseyin Hüsameddin, paru en 5 vol., à Istanbul 1330-1332 et 1927-1935, il vaut mieux éviter d'y recourir. Voici un exemple des fables qu'on y trouve : en hellénisant le nom de Ṣaṭṭāṭ, l'ennemi de Dāniṣmend dans la Geste et que la tradition épique a fait Chah d'Amasya et oncle du Ḳayṣar, l'auteur de l'*Amasya Tarihi* a imaginé un « Jotatios », oncle d'Alexis I Comnène et gouverneur d'Amasya, qui aurait défendu contre Dāniṣmend la ville qui était l'apanage de la famille Comnène ; il prétend tirer ces renseignements de « sources historiques » dont il ne cite que le « Tārīḫ-i Al-i Dāniṣmend », évidemment de Dāniṣmendnāme.

l'auteur s'est inspiré de la Geste de Melik Dānişmend qu'il appelle *Tārīḫ-i Al-i Dānişmend* et qu'il a interprétée selon sa fantaisie. D'ailleurs, à la date donnée par Hüseyin Hüsameddin, nous savons, par le témoignage d'Anne Comnène, que ces deux villes étaient byzantines et que le gouverneur de Césarée était Isaac Comnène.

Le roman épique raconte la conquête par Dānişmend de deux monastères : celui de Ḫāç ou de la Croix et celui de Deryānōs ou de Saint Jean. Il situe ces monastères sur des hauteurs, non loin de la ville de Toḳat. La présence de monastères grecs et arméniens a été, en effet, signalée, par des voyageurs, sur les collines en face de Toḳat[1]. On pourrait donc supposer des réminiscences du sac de quelques couvents des environs de cette ville, si ces monastères ne portaient les noms de deux célèbres sanctuaires arméniens qui se trouvaient près de Sivas et que Dānişmend dut effectivement occuper en même temps que la ville : le monastère de la Sainte Croix et l'église de Saint Jean-Baptiste, dans la crypte de laquelle se trouvait un tombeau supposé être celui du Saint. Le premier de ces sanctuaires[2] avait été bâti par le roi Sénakerim Ardzrouni, vers 1021-1022[3]. Le monastère de la Sainte Croix, en arménien *Ḫaç'ilun*, « la Maison de la Croix », devait recueillir la plus précieuse des reliques arméniennes, le fragment de la croix miraculeuse conservée au monastère du Mont Varag et que le roi emportait avec lui en partant pour l'exil. Cependant, après la mort de Sénakerim, la Sainte Croix fut transportée, avec le corps du souverain, au monastère du Mont Varag où elle demeura quelques temps. Mais les progrès des Turcs dans le Vaspurakan obligèrent les Arméniens à ramener la relique au monastère qui avait été construit pour elle, à proximité de Sivas, et où résidait le catholicos. Matthieu d'Edesse nous apprend cependant que, vers 1092, la Sainte Croix de Varag dut être transportée, avec une autre sainte relique, de la région du Caḥān à Edesse[4]. Dans cette ville, les Arméniens jouissaient d'une grande liberté et de la

(1) Cf. J. G. C. Anderson, *Studia Pontica* I, 68-69.

(2) Sur le monastère de la Sainte Croix, à Sivas, cf. Matthieu, ch. XXXIX, 44, ch. LXXXI, 107, 393 (note), 407 (note). D. M. Girard, *Sivas, Huit Siècles d'Histoire, Revue de l'Orient Chrétien*, X, 1905, 85 sq., 170 ; E. Honigmann, *Die Ostgrenze des Byzantinischen Reiches*, 204.

(3) Cf. p. 71 n. 1.

(4) Cf. Matthieu, CXXXVII, 203.

protection de Melikşāh, que le catholicos Basile leur avait assurée en se rendant en personne auprès du grand sultan durant l'année 1090-1091. Par conséquent, la relique ne se trouvait plus à Sébaste, mais dans la région du Caḥān. Ce furent sans doute les progrès de Dāniṣmend qui causèrent le transport de la relique vers des régions plus tranquilles. C'est peut-être un souvenir du transport de cette croix miraculeuse, que nous trouvons dans la Geste, au récit de la prise du monastère de Şemāṭūrġos, près de Nīksār, où il est également question d'une croix miraculeuse transportée à dos de chameau ; mais il ne s'agit là que d'une ruse de guerre[1]. Dans le récit de la Geste, déformé par le merveilleux de la légende, un seul point mérite l'attention : la tradition populaire a gardé le souvenir de l'occupation du monastère de la Croix par Dāniṣmend. Privé de sa relique, déserté par le catholicos, le monastère a dû subir le sort de Sivas, autrefois prospère, mais ruinée et dévastée autant par les incursions des Turcs que par les représailles des Byzantins contre les princes Ardzrouni. Ayant occupé Sivas, Dāniṣmend n'aurait pas pu manquer d'occuper le monastère, mais c'est probablement un sanctuaire délaissé et ayant perdu son importance qu'il trouva lors de son installation dans la région.

Quant à l'église de Saint Jean-Baptiste à Sivas, dont la crypte abritait un tombeau vénéré comme celui du saint, c'était, d'après les voyageurs du XVIIe et du XVIIIe siècle, un magnifique sanctuaire orné de peintures et de mosaïques et qui était un lieu de culte vénéré à la fois par les Grecs, les Arméniens et les Turcs[2].

Toutefois, sur ce point, nous formulerons nos hypothèses sous toute réserve, car les voyageurs signalent d'autres sanctuaires dédiés à saint Jean[3] et peut-être existait-il un monastère de ce nom aux environs de Toḳat, qui aurait pu inspirer le récit de la Geste et la légende des moines-sorciers ? Ou bien le souvenir de quelque drame poignant, où des moines cernés par les Turcs se seraient jetés tous vivants dans

(1) Cf. p. 435-437.

(2) Cf. *Mémoires du Chevalier d'Arvieux*, II, 82-83 ; F. W. Hasluck, *Christianity and Islam under the Sultan*, Oxford 1929, I, 44 n. 1, 46 n. 3.

(3) Anderson signale, en particulier, un monastère arménien dont la fondation est attribuée à Saint Jean Chrysostome et qui est situé à Bizeri, non loin des ruines de l'ancienne Komana : cf. *Studia Pontica* I, 62-63.

le feu avec les objets de leur culte, serait-il venu inspirer l'auteur de la Geste ? Ou bien Mevlānā Ibn 'Alā se serait-il inspiré, comme, par exemple, pour la prise de Nīksār, d'un évènement qui eut lieu à une époque postérieure à Dānişmend et dont il a dû garder le souvenir : le sac et l'incendie, par les Turcs, du monastère de Saint-Jean-Baptiste, appelé aussi par les Arméniens Couvent de Klag ou de Surp Karapet, situé en Taron et fondé par saint Grégoire l'Illuminateur, et qui avait le pouvoir des miracles[1] ? Matthieu d'Edesse raconte qu'en 1058, le chef arménien Thornig de Sassoun, grâce à un miracle de ce sanctuaire, réussit à vaincre les Turcs qui venaient de piller Mélitène et à leur reprendre leur butin et leurs prisonniers. Or, vers 1185, d'après Michel le Syrien[2], le grand monastère de Saint Jean fut pris et incendié par les Turcomans qui, pour se venger des Arméniens qui avaient pris le parti de leurs ennemis, les Kurdes, les poursuivirent et les massacrèrent pendant huit ans, en Grande-Arménie, en Cappadoce et dans le pays de Mélitène.

La tradition populaire a gardé le souvenir d'un revers de fortune à la fin de la vie de Dānişmend ; la cause en fut une offensive dirigée contre lui par le beg de Trébizonde, autour duquel s'étaient groupés les begs géorgiens et arméniens, le beg d'Aḫlaṭ, le beg de Ḫargümbed et les deux fils de Gavras. Le résultat de cette coalition fut une expédition contre Nīksār, la reconquête des villes de la Cappadoce Septentrionale et la mort de Dānişmend pendant ses opérations contre Ḫargümbed. Ce récit, conservé par la tradition populaire turque, trouve sa confirmation dans les lettres de Théophylacte[3].

Les lettres de l'Archevêque d'Achrida sont adressées au proèdre Grégoire Taronite ou Thornig, que les sources byzantines font intervenir, d'abord en ennemi, puis en allié de Dānişmend, et en rapport avec les négociations autour de la personne de Bohémond.

Descendant du prince de Taron qui avait cédé sa principauté aux Byzantins contre les terres de Keltzène en Cappadoce[4]

(1) Cf. Matthieu, ch. LXXXI, 109. E. Honigmann, *op. cit.*, 205 sq.

(2) *Cf. Michel le Syrien, t. III*, 400 sq. (L. XXI, ch. V).

(3) Cf. p. 77 n. 1.

(4) La première principauté arménienne que Byzance sacrifia à son projet d'extension territoriale au Caucase, fut celle de Taron où régnait, depuis le

et neveu de Michel Taronite qui avait été banni pour avoir participé à une conjuration contre Alexis I, Grégoire fut nommé duc de Trébizonde à la place de Dabatenos qui avait succédé à Théodore Gabras. Il est possible que cette nomination qui eut lieu, d'après Anne Comnène[1], vers la fin de 1103, ait été la récompense de succès militaires remportés sur Dānişmend sur le littoral du Pont, lors d'un séjour antérieur à cette date. Les lettres que lui a adressées Théophylacte permettent cette hypothèse[2]. Dans la Lettre XXVI, l'archevêque d'Achrida comble de louanges le Taronite pour avoir, en une seule victoire, renversé « la tour de la folie perse (c'est-à-dire « turque ») et la hauteur de l'ambition franque », pour avoir « tranché avec son glaive les mains avides de Dānişmend, accoutumé à ramasser le tribut des villes grecques du Pont depuis le Tanaïs jusqu'au Palus Méotide, ainsi que de la Colchide, de la Petite Arménie touchant à la haute montagne[3], de toute l'Arménie, sans parler des Maryandènes, des Galates et des Cappadociens, et qui était repu de butin ; il avait dû mettre fin à ses incursions, renoncer à venir amasser le tribut et abandonner les villes populeuses dont il venait de s'emparer. » L'archevêque espère que la belle Néocésarée sera délivrée, elle aussi, par les soins de Grégoire qui a déjà fait plier jusqu'à terre le Turc impie qui hier encore rêvait d'anéantir terre et mer et qui préfère maintenant demander la paix et rechercher l'amitié de celui en qui il trouva un invincible ennemi. Théophylacte

début du IXe siècle, une branche de la famille des Bagratides. Vers 900, par une politique aussi habile qu'hypocrite, Léon le Sage obligea Grégoire le Taronite à lui céder ses droits de souverain contre le don de titres, pensions, vastes propriétés en Cappadoce, dans la région de Keltzène, et un palais à Constantinople. Mais la pourpre royale, si humble fut-elle, était préférable aux plus généreux des dons de Byzance et la famille Taronite le montra suffisamment par le nombre de rebelles auxquels elle donna naissance. Cf. N. Adontz, *Les Taronites à Byzance*, *Byzantion*, IX, 1934, 715-738 ; X, 1935, 531-551 ; XI, 1936, 21-42. V. Laurent, *Alliances et filiation des premiers Taronites, Princes Arméniens Médiatisés*, *Échos d'Orient*, XXXVII, 1938, 127-135.

(1) Cf. *Alexiade*, t. II, 151 sq. (L. X, ch. 2) ; t. III, 75-77 (L. XII, ch. 7).

(2) Cf. p. 230, n. 64. Il s'agit, en particulier, de la lettre XXVI (*P. G.*, t. CXXVI, col. 409-419) et XXXVII (*ibid.*, col. 437-440) ; la première de ces lettres a été traduite en russe par Uspenskij, *Melik Gazi i Dzul-Nun, Danyšmendy*, 241 sq.

(3) Uspenskij voit ici une allusion à la prise de Mélitène, près du Mont Taurus ; cf. *op. cit.*, 242.

félicite également le Taronite pour avoir rendu plus souple que cire tiède le Franc, cet homme de fer, pour la possession duquel l'empereur était prêt à payer n'importe quelle somme et dont l'orgueil était tel qu'il ne se serait même pas contenté d'une première place après le basileus et qui maintenant, grâce au Taronite, avait été rendu humble au point de laisser l'empereur payer sa rançon[1]. Dans la Lettre XXXVII, écrite après le retour de Grégoire de Colchide, l'archevêque déplore pour les villes du Pont le départ du Taronite, car elles devront revenir à l'état chaotique où elles étaient avant son arrivée, personne ne pouvant le remplacer, tant par son talent militaire que par ses vertus.

Il y a une exagération évidente dans les lettres de Théophylacte, probablement due à la déformation des faits par la distance et leur transmission de bouche en bouche. Mais l'information qu'elles apportent confirme et complète ce que nous savons déjà par le récit de la Croisade franco-lombarde et par le roman épique, sur les incursions de Dāniṣmend contre les villes byzantines de la côte. Rien ne permet de supposer que l'émir ait poussé ses incursions jusque sur le littoral nordique du Pont qui était occupé par les Pétchenègues ou qu'il ait possédé une flotte lui permettant de faire des expéditions maritimes. L'archevêque attribue à Dāniṣmend, alors au sommet de sa puissance, les ravages commis par les Turcs en général : les incursions des Pétchenègues dans le nord de la Mer Noire et peut-être aussi les exploits maritimes d'un Çaḳa. La correspondance de Théophylacte nous apprend également la participation du Taronite dans les négociations au sujet de Bohémond ; mais l'information de l'archevêque est ici en défaut, car, au moment où il écrit[2], les négociations ont échoué et le prince d'Antioche est déjà en liberté[3].

Il semble bien qu'il y ait eu, à la fin de la vie de l'émir, une période de revers due à une offensive dirigée contre lui par le duc de Trébizonde. La Geste fait mourir Dāniṣmend pendant une expédition contre le sultan de Trébizonde qui avait formé contre lui une coalition de Byzantins, d'Arméniens

(1) Ceci impliquerait que Grégoire le Taronite avait peut-être été chargé par Alexis I de négocier avec Dāniṣmend au sujet de Bohémond ; cf. p. 100.

(2) La lettre XXVI, d'après Uspenskij, a été écrite en 1104-1105 ; cf. *op. cit.*, 244.

(3) Cf. p. 100.

et de Géorgiens. Ce fait vient confirmer ce que nous savons déjà par les lettres de Théophylacte au sujet des hostilités entre Dānişmend et Grégoire Taronite.

Vainqueur de Dānişmend, Grégoire devait néanmoins bientôt prendre une attitude de rebelle. Anne Comnène raconte que, dans la quatorzième année de l'Indiction, c'est-à-dire en 1105-1106, Alexis I, mécontent de la conduite de Grégoire, envoya contre lui son cousin Jean Taronite ; le duc de Trébizonde allait s'enfermer dans la place forte de Colonée avec l'intention d'appeler Dānişmend à son aide, mais son plan fut déjoué par Jean qui le fit prisonnier[1]. D'après ce récit, il a été supposé que le duc de Trébizonde avait préféré pactiser avec Dānişmend et Bohémond dans le but de se rendre indépendant et aurait pour cela fait échouer les négociations au sujet du Normand[2]. Mais, outre le fait qu'il est difficile de faire concorder cette hypothèse avec le contenu des lettres de Théophylacte, à l'époque donnée par Anne Bohémond était libre depuis longtemps et Dānişmend était déjà mort. Il faut plutôt admettre que Grégoire a voulu exploiter ses succès contre l'émir et le prestige qu'il avait acquis par ses victoires, pour se rendre indépendant. Peut-être espérait-il recevoir l'aide des Géorgiens, auxquels était liée la fortune du duché de Trébizonde, et des Arméniens, auxquels il appartenait par ses origines, pour mener son plan à bien. D'après la Geste, Géorgiens et Arméniens avaient été ses alliés contre Dānişmend. Se voyant cerné par les troupes de l'empereur et sans secours aucun, il essaya de faire appel au successeur de Dānişmend, mais fut pris par son cousin et emprisonné à Constantinople.

D'après la Geste, Dānişmend serait mort près de Nīksār, « un jour où il faisait très chaud »[3], des suites d'une blessure reçue lors d'une expédition dirigée contre le duc de Trébizonde. Il est en effet probable que l'expédition eut lieu pendant la belle saison. Dānişmend serait, par conséquent, mort durant l'été 1104[4].

(1) Cf. *Alexiade*, t. III, 162 (L. XII, ch. 7).

(2) Cf. Uspenskij, *op. cit.*, 245 sq. ; *ibid.*, *Vydelenie Trapezunta iz Sostava Vizantijskoj Imperii*, 30 sq.

(3) « Ḳatī issi gün idi » ; cf. p. 449.

(4) Cf. p. 99, 101.

3. Les Personnages de la Geste

a) *Les compagnons de Dānişmend*

Près de Dānişmend, le roman épique garde le souvenir d'un *Sulṭān Ṭurasān* qu'il rattache à la lignée de Baṭṭāl et à la ville de Mélitène. Dans la tradition épique, Ṭurasān est supérieur en hiérarchie à Dānişmend. Il est dit, dans la Geste : « Sulṭān Ṭurasān vaut cent fois Melik Dānişmend »[1]. Le titre qu'il porte n'a aucun rapport avec le héros des marches dont elle le fait descendre, mais ferait plutôt penser à la famille princière des Seldjoucides. Ainsi que nous l'avons vu[2], la famille de Ḳutlumïş apparaît dans l'histoire de Mélitène depuis 1084-1085, date à laquelle la ville fut occupée par un oncle maternel de Süleymān, dont les sources ne donnent pas le nom. Vers 1096, Matthieu d'Edesse signale à Mélitène un « Sultan Alphilag qui descendait de Ḳutlumïş » ; il s'agit probablement d'Alp Ilek, frère de Süleymān, et le témoignage de Matthieu montre qu'il y a eu à Mélitène au moins un prince de la famille de Ḳutlumïş, qui avait pris le titre de Sultan. Mais il ne semble pas que le Sulṭān Ṭurasān de la Geste, ait quelque rapport avec ce personnage ; le héros épique qui est dit avoir ravagé le pays « depuis Ḳayserī jusqu'à Istanbul », serait plutôt lié au souvenir d'incursions dans la région de Césarée. Le nom de Ṭurasān se retrouve dans la toponymie anatolienne : dans le Taurus, au nord d'Adana, une montagne porte ce nom[3]. D'après M. Mükrimin Halil Yïnanç, il se retrouverait également dans un nom tribal des Turcs d'Anatolie[4]. On retrouve ce nom, sous la forme islamisée de Ṭur Ḥasan, dans le folklore turc : sur le Ḥasan Dağ, près de Césarée, il y a un mausolée où, selon la tradition populaire, repose un derviche-ğāzi nommé Ṭur Ḥasan Velī à qui le sultan seldjoucide 'Ala'eddīn Keyḳobād aurait octroyé des terres sur le versant du Ḥasan Dağ. Le tombeau de Ṭur Ḥasan,

(1) « andan eydürler kim Ḳayṣara daḫï düşmān peyda olmïş kim ol Sulṭān Turasān imiş yüz Melik Dānişmendce er dur derler... » (L. f. 160 r.).

(2) Cf. p. 88-89.

(3) Cf. 1 : 800.000 *Olçekli Türkiye Hartasï Yeradlarï Cetveli* (Indeks), publié par *Türk Coğrafya Kurumu*, Ankara 1946, 333.

(4) Cf. M. H. Yïnanç, *Selçuklular Devri*, 174.

près duquel se trouvent également les ruines d'une chapelle chrétienne, est toujours un lieu de culte et les oiseaux du Ḥasan Dağ ont un caractère sacré et tabou. C'est probablement ce même nom qui survit dans le village de Ṭur Ḥasanlu, au sud de Ḳïrşehir[1].

Un fait attire l'attention : selon la tradition populaire, c'est près de Césarée qu'aurait vécu le derviche-ġāzi Ṭur Ḥasan ; selon la tradition épique, Sulṭān Ṭurasān aurait ravagé le pays « depuis Ḳayserī jusqu'à Istanbul » ; et enfin, dans Anne Comnène, il est question de « l'archisatrape Asan » qui occupe le site d'Augustopolis, près de Césarée. Il semble probable que le personnage dont la tradition épique et populaire a gardé le souvenir en l'associant à la ville de Césarée, soit identique au personnage historique mentionné par Anne Comnène[2]. La tradition populaire a quelque peu déformé les faits en le rattachant au légendaire 'Alā'eddīn Keyḳobād et en islamisant son nom, mais il y a un point sur lequel il faut lui faire foi, c'est sur le caractère de chef religieux qu'elle prête à Ṭurasān et qui expliquerait son titre de « sultan » ; *sulṭān* et *şāh* sont, en effet, des titres honorifiques donnés à des derviches-soldats renommés pour leur sainteté[3]. L'archisatrape Asan d'Anne Comnène, ne se serait pas appelé « Ḥasan », mais « Ṭurasān ». Il convient, à ce sujet, d'examiner le nom *Ṭurasān :* il est composé du suffixe persan *-sān* indiquant l'apparence, l'aspect, la manière, et de l'un des substantifs turcs *tura* ou *tora*. *Tora* signifie « sommet, pic »[4], et c'est probablement de là que provient le nom de la montagne du Taurus, *Ṭurasān Dağï*, dont nous venons de parler et qui ne doit avoir aucun rapport avec le héros éponyme dont le nom doit plutôt provenir du substantif *tura* qui désigne un « fouet »[5] ; *Ṭurasān* signifierait « celui qui est semblable au fouet », appellation qui convient parfaitement à un guerrier.

(1) Cf. E. H. Carnoy et J. Nicolaides, *Traditions populaires de l'Asie Mineure*, Paris 1889, 212-217, 240 ; F. W. Hasluck, *Christianity and Islam under the Sultans*, I, 100-101, 339.

(2) Cf. 92-93.

(3) Cf. J. Deny, EI, s. v. *Pas̱ha*.

(4) Ce mot se rencontre sous les formes : *Tora, toru, doru, doruk;* cf. *Tanïklariyle Tarama Sözlüğü* I, 219 ; II, 317 ; IV, 757.

(5) Cf. *Tanïklariyle Tarama Sözlüğü* III, 687.

Certains ouvrages mentionnent un Ṭursān Beg, lieutenant de Dāniṣmend et premier gouverneur turc de la ville de Ḳayserī ; cette information qui trouve son origine dans une interprétation fantaisiste de la Geste de Melik Dāniṣmend, provient de l'ouvrage de Hüseyin Hüsameddin, *Amasya Tarihi*, contre lequel nous avons déjà mis le lecteur en garde[1]. Dans le roman épique, Sulṭān Ṭurasān se sépare de Melik Dāniṣmend et, à la tête de 20.000 hommes, il prend la direction d'Istanbul. Avec Çavuldur Çaḳa, Ḳara Ṭoŋa et Ḥasan Ḫoşāvendī, il ravage le pays depuis Ḳayserī jusqu'à Istanbul, s'empare de la capitale, tue le Ḳayṣar et finit par trouver le martyre, avec ses compagnons, dans un bateau. Peut-être pourrait-on retrouver, dans ce récit, le souvenir des expéditions de Çaḳa, le redoutable émir de Smyrne, qui avait projeté la conquête de la capitale de l'Empire, avec l'aide d'Abū'lḳāsim et des Pétchenègues, puis, avec l'appui du jeune sultan Ḳïlïç Arslan[2]. Dans la tradition épique, l'expédition des ġāzis est liée à la mer et au souvenir d'une défaite navale qui causa leur mort ou du moins l'échec de leur entreprise. Ceci vient confirmer notre hypothèse, car Çaḳa fut le premier et, à cette époque, le seul des chefs turcs à posséder une flotte et à tenter une action navale. Nous ne connaissons ce chef que d'après le récit des chroniqueurs byzantins et surtout celui d'Anne Comnène, contemporaine des faits, qui transcrit son nom sous la forme hellénisée de Τζαχᾶς. Or, la Geste rattache Çaḳa à la tribu *oġuz* de *Çavuldur*, que Maḥmūd Kaşġārī appelle *Çuvaldar* et dit être la vingtième tribu des Oġuz[3]. Des vestiges de ce nom tribal existent aujourd'hui en Anatolie, sous la forme de *Çavundur*; il existe plusieurs villages de ce nom, l'un près de Şarḳîḳaraaġaç, d'autres, signalés par M. Besim Atalay, dans les *vilâyet* de *Çankïrï* et d'*Amasya*[4]. L'appartenance de Çaḳa à cette tribu pourrait expliquer ses relations d'étroite amitié avec les Pétchenègues, qui formaient, d'après Maḥmūd Kaşġārī, la dix-neuvième tribu des Oġuz[5].

Artuḫī, le compagnon, le frère d'armes de Dāniṣmend, est

(1) Cf. p. 113-114.
(2) Cf. p. 85 sq.
(3) Cf. *Dīvān-i Luġāt-at-Türk*, I, 58.
(4) Dans son édition de Kaşġārī, *Dīvān-i Luġāt-at-Türk*, I, 58, n. 2.
(5) Voir p. 86 n. 2.

le personnage romanesque de la Geste ; le récit de ses aventures amoureuses double le canevas historique formé par les conquêtes de l'émir. C'est le frère d'armes traditionnel du héros épique turc qui, semblable à Aḥmed Ṭarrān dans le Roman de Seyyid Baṭṭāl[1], est un guerrier chrétien vaincu et converti par Dānişmend. Comme tel, Artuḫī devrait être étudié dans le chapitre relatif aux emprunts et aux thèmes épiques de la Geste, s'il ne portait un nom évoquant un chef turc célèbre dans l'histoire de cette époque, l'émir Artuḳ. Cette similitude de noms a été cause d'erreurs historiographiques ; ainsi, par exemple, se fondant sur les activités d'Emīr Artuḳ en Anatolie, lors des opérations byzantines contre Roussel de Bailleul, et la présence d'un Artuḫī rappelant Artuḳ, près de Dānişmend, M. Mükrimin Halīl Yīnanç a supposé que les conquêtes de Cappadoce avaient été l'œuvre d'Artuḳ et que Dānişmend était venu s'installer dans un territoire déjà conquis[2]. Il n'est plus question, en Anatolie, après 1075, d'Artuḳ ibn Aḳṣab qui avait prêté ses services aux Byzantins[3] ; il était allé chercher fortune sous d'autres cieux, car il apparaît un peu plus tard dans le Golfe Persique, puis en Diyārbekir où il voulut profiter des dissensions dans la famille des Mervanides, la dynastie kurde qui y régnait, pour s'emparer de la région ; mais ses projets déplurent à Melikşāh et ce ne fut qu'après sa mort, survenue en 1091, et celle du sultan, que les fils d'Artuḳ reçurent de Tutuş des places en Diyārbekir et Jérusalem. L'histoire connaît une courte période d'alliance entre un Dānişmendite et un Artuḳide : vers 1119, le petit-fils d'Artuḳ, Balak bin Behrām, devenu atabek de l'émir seldjoucide de Mélitène, Toġrīl Arslan, par son mariage avec la mère de ce prince, veuve de Ḳīlīç Arslan, s'allia avec Émīr Ġāzi contre le fils de Mengücek, émir d'Erzincān et de Kemāḥ ; l'émir d'Erzincān et son allié, le duc de Trébizonde, Constantin Gabras, furent vaincus et faits prisonniers par Balak et Émīr Ġāzi. Mais le Dānişmendite délivra Ibn Mengücek qui était son gendre et, pour ce motif, il y eut inimitié entre Balak et lui[4]. Il n'est pas possible de

(1) Cf. p. 168.
(2) Cf. p. 76 n. 4.
(3) Cf. p. 82 n. 1.
(4) Cf. Michel le Syrien, t. III, 198 sq. (L. XV, ch. XI), 203 sq. (L. XV, ch. XII) ; Ibn al-Ḳalānisī, trad. H. A. R. Gibb, *The Damascus Chronicle of the Crusades*, Londres 1932, 162.

trouver dans l'Artuḫī de la Geste une réminiscence d'Émīr Artuḳ, ni d'un prince de la dynastie dont il fut l'ancêtre. Il est également peu probable que la tradition épique populaire ait fait de ce ġāzi resté célèbre un serviteur de Dānişmend et un examen attentif de l'Artuḫī de la Geste exclut une telle hypothèse. Artuḫī est le fils d'un nomade appelé Iltegin ; il appartenait à une tribu de deux mille tentes qui nomadisait dans la région du Yeşil Irmaḳ ; Iltegin qui était chef de la tribu, avait quarante femmes et de nombreux troupeaux et menait une vie pastorale. D'après sa description, Artuḫī est un Turcoman, et la qualité de Chrétien que lui attribue la Geste n'est qu'un élément d'analogie avec Aḥmed Ṭarrān, le frère d'armes de Baṭṭāl. Pour mieux le rattacher à la Geste de Baṭṭāl, l'auteur du roman épique lui donne pour grand-père maternel un habitant de Mélitène, 'Abd-ur-Raḥmān-i Ḫwārezmī, tué pendant le sac de la ville par les Byzantins, lors du voyage de Baṭṭāl aux Indes[1]. Cette origine ḫwārezmienne rappelle également le frère d'armes d'Abū Muslim, Mizrāb le Ḫwārezmien. D'après la Geste, Artuḫī eut un fils nommé Ḫïlfat ; sous le règne du petit-fils de Dānişmend, Yaġïbaṣan, Ḫïlfat construisit à Amasya un medrese, à la place d'une ancienne église byzantine bâtie par son grand-père maternel, qui d'après la Geste avait été beg d'Amasya ; au temps de l'auteur de la Geste, probablement au temps d''Ārif 'Alī qui a ajouté ce détail, ce medrese s'appelait medrese de Ḫïlfat[2]. Or, voyageurs et archéologues ont signalé à Amasya un monument appelé *Ḫïlfat Ġāzi Türbesi*, où la tradition populaire voit le tombeau de Ḫïlfat Ġāzi, vizir de Melik Ġāzi ; d'après le mode de construction, ce monument serait un édifice byzantin transformé et remonterait vraisemblablement au XIIe siècle. Le corps du guerrier repose dans un sarcophage antique et les murs du medrese sont soutenus par des blocs de marbre arrachés à un édifice romain[3]. Le chroniqueur Hezārfenn qui attribue le medrese à Ḫïlfat fils d'Iltegin, vizir de

(1) Cf. p. 168 n. 1.

(2) P. f. 178 r. et v.

(3) Cf. *Monuments Turcs d'Anatolie*, II, Paris 1934, 57-59 ; A. D. Mordtmann, *Die Dynastie der Danischmende*, ZDMG, XXX, 1876, 470 ; F. et E. Cumont, *Studia Pontica* I, 169-170 ; Anderson, Cumont, Grégoire, *Studia Pontica* III, 139, 147.

Melik Ġāzi, s'est visiblement inspiré de la Geste. Il reste à savoir si 'Ārif 'Alī qui devait bien connaître la région, puisqu'il habitait Toḳat, n'a pas ajouté ce détail de son cru, en se reposant sur la tradition populaire locale.

S'il n'est pas possible de trouver en Artuḫī une reminiscence populaire de l'émir Artuḳ, il est par contre fort vraisemblable de le rattacher à ces Turcomans qui vinrent en Anatolie sous la conduite d'Artuḳ et dont les Byzantins achetèrent, un moment, les services[1]. Il est certain que les événements auxquels fut mêlé l'émir Artuḳ, ont inspiré la tradition épique orale dont s'est servi Ibn 'Alā[2]. D'autre part, le nom d'Artuḳ se retrouve dans des actes faits par 'Izzeddīn Keykāvus II, notamment dans un acte de 657/1259, relatif à la vente d'un terrain à l'émir Ismā'īl b. Artuḳ[3] ; il y avait, par conséquent, des Artuḳides dans l'entourage du sultan pour qui écrivait Ibn 'Alā. En tout cas, Artuḳ a laissé des vestiges dans la toponymie anatolienne ; des villages de ce nom se rencontrent actuellement en différents endroits de Turquie[4]. Dans le *Bezm ü Rezm* d'Asterābādī, terminé en 1396, on trouve plusieurs fois mentionnée la localité de *Artuḳabād*, dans la région d'Amasya-Toḳat, que M. Giesecke a identifiée avec l'actuelle Sulu-Saray qui se trouve dans une vallée, sur la route de Sivas à Toḳat[5] ; il s'agit probablement de l'actuelle Artuḳ Ova[6] ; cet emplacement correspond bien à l'endroit où, dans la Geste, Dānişmend et Artuḫī se sont rencontrés ; mais cette précision géographique est probablement due à 'Ārif 'Alī qui était originaire de cette région et on peut se demander si Artuḫī ne serait pas un personnage de son invention ? Cependant, l'épisode du rapt d'Efromiya, dont il sera question plus loin, est inspiré d'un fait réel, tiré de

(1) Cf. p. 79 n. 1.

(2) Cf. p. 137-138.

(3) Cf. O. Turan, *Le droit terrien sous les Seldjoucides de Turquie*, REI, 1948, 40.

(4) Il existe actuellement encore des villages nommés *Artīḳ*, *Artīḳlī*, *Artīkan*, *Artīkmusa*, etc. Cf. 1 : 800.000 *Olçekli Türkiye Hartasī Yeradlarī Cetveli*, 26.

(5) Cf. Astarābādī, *Bezm ü Rezm*, éd. Fuat Köprülü, Istanbul 1928, 101, 238. H. H. Giesecke, *Das Werk des 'Azīz ibn Ardašīr Āstarābādī*, Leipzig 1940, 3. Au temps d''Aşīḳ Paşazāde, cette localité s'appelait *Artuḳova* comme actuellement ; cf. *Tevārīḫ-i Al-i 'Os̱mān*, éd. d''Ālī, Istanbul 1332/1914, 112, 248 ; *ibid.*, dans *Osmanlī Tarihleri* I, Istanbul 1949, 168 (la deuxième citation n'existe pas dans cette édition).

(6) Anderson, *Studia Pontica* I, 37 sq. ; Cumont, *ibid.*, 238 sq.

l'histoire des Dānişmendides et qui s'est produit à une époque très rapprochée de celle où écrivait Mevlānā Ibn 'Alā[1] ; ceci nous permet de supposer que les aventures d'Artuhī et d'Efromiya existaient déjà dans la première version de la Geste. Il est probable qu'il y eut, dans la région du Yeşil Irmaķ, et peut-être en connection avec l'arrivée d'Emīr Artuķ dans cette contrée, au temps de la révolte de Roussel de Bailleul, des Turcomans qui seraient restés dans la région après le départ d'Emīr Artuķ et auraient fondé la localité d'Artuķābād.

Il y a peu à dire au sujet de Süleymān bin Nu'mān et d'Eyyūb bin Yūnus qui furent dans la Geste les compagnons les plus anciens de Dānişmend ; l'histoire ne permet pas de savoir s'ils ont vraiment existé ou si ce ne sont que des personnages de légende[2]. Partis tous deux de Mélitène, ils suivirent l'émir jusqu'à sa mort ; Eyyūb, tué un peu avant Dānişmend, fut enterré près de lui, devant Nīksār ; quant à Süleymān, il pousse ses incursions du côté de la mer, vers Samsun, et chez les Arméniens, au delà du Bulġar Daġ, par conséquent en Cilicie ; les incursions de Dānişmend sur les côtes de la Mer Noire et en Arménie, sont attestées dans les lettres de Théophylacte, mais il ne nous est pas possible de contrôler les noms de ses émirs subalternes. D'après la Geste, Süleymān resta avec l'émir jusqu'à son dernier souffle et ce fut lui qui l'enterra.

Aux côtés de Dānişmend, on trouve dans la Geste un espion nommé Yaḥya bin 'Isa qui pouvait, grâce à sa connaissance des langues, se glisser chez les ennemis et rapporter aux Turcs de précieux renseignements. Les espions ont joué un rôle important dans la conquête de l'Anatolie par les Turcs. C'étaient le plus souvent des Grecs ou des Arméniens passés au service des Turcs et qui pouvaient circuler en pays ennemi sans éveiller de soupçons. Le récit de Guillaume de Tyr est, à ce sujet, instructif : d'après ce chroniqueur, tout le pays était plein d'espions turcs qui parlaient le grec ou l'arménien et circulaient habillés en Grecs, en Arméniens ou en Syriens ;

(1) Cf. p. 129-131.

(2) Ce sont probablement des personnages de fiction servant à rattacher la Geste au Roman de Seyyid Baṭṭāl : Süleymān bin Nu'mān est dit être le frère de l'Emir 'Omer bin Nu'mān, héros de la geste méliténienne, et Eyyūb bin Yūnus est dit être le fils de la sœur de Baṭṭāl ; cf. p. 190-191.

aussi n'avaient-ils pas de peine à se mêler aux Croisés[1]. Mais l'espion est également un personnage traditionnel des romans épiques : Abū Muslim avait le sien et celui de Baṭṭāl s'appelait également Yaḥya ; aussi peut-on se demander si l'espion de la Geste de Baṭṭāl n'a pas servi de modèle à Ibn 'Alā ou à 'Ārif 'Alī ?

'Os̱mān bin Apiyya, l'esclave privé de Dānişmend, a peut-être laissé un souvenir dans l'histoire : ayant été envoyé du côté de Ḳasṭamonu, il fit la conquête d'un fort qui fut nommé, d'après lui, 'Os̱māncuḳ ; il s'y installa et poussait ses razzias dans la région de Ḳasṭamonu. 'Os̱māncuḳ a été identifiée, par les voyageurs, avec l'ancienne Pimolisa ; le chateau-fort de Pimolisa, restauré à la fin du VIIIe siècle, gardait le passage du Halys[2]. On se souviendra que les Croisés avaient eu à souffrir, dans cette contrée, des fourrageurs de Dāniṣmend[3]. Par la suite, à cause de l'analogie du nom, la tradition populaire a voulu rattacher la localité d''Os̱māncuḳ à l'ancêtre des Ottomans et une légende, rapportée par Evliyā Celebī[4], veut que le premier sultan ottoman soit né à cet endroit. Il y a plusieurs traditions concernant le lieu natal d''Os̱mān, aucune n'étant historiquement prouvée. En ce qui concerne la localité d''Os̱māncuḳ, le témoignage de la Geste de Melik Dāniṣmend semble plus digne de foi ; même sans remonter jusqu'à Mevlānā Ibn 'Alā dont le témoignage aurait été indubitable, on peut admettre qu''Ārif 'Alī, qui vivait dans une région n'appartenant pas encore aux Ottomans, a rapporté une tradition locale courante à son époque.

Nous trouvons dans la Geste, parmi les compagnons les plus proches de Dāniṣmend, Ḥasan bin Eyyūb, le porte-étendard de l'émir, qui fut gouverneur de Komana ; il périt dans une bataille contre les Francs, dans la région du Yeşil Irmaḳ, et fut enterré en face de Toḳat. La mention de Komana nous a tout d'abord fait penser à l'émir de Cappadoce qu'Anne Comnène appelle 'Ασάν et qui poussait ses incursions

(1) Cf. Guillaume de Tyr, I, 151 sq. (L. IV, ch. 23).
(2) Cf. Anderson, *Studia Pontica* I, 100-104 ; *Studia Pontica* III, 182 sq.
(3) Cf. p. 96-97.
(4) Evliyā Celebī, *Seyahatname*, IX, 11, 17 ; *Voyages*, II, 95.

vers Komana de Cappadoce[1]. On pouvait se demander si 'Ārif 'Alī n'avait pas confondu Komana du Pont avec Komana de Cappadoce ? Mais le personnage d'Anne Comnène semble avoir plus de rapports avec le Sulṭān Ṭurasān de la Geste, qu'avec cet émir subalterne qui porte un nom très commun. Dans un autre endroit de son livre, Anne parle d'un émir Asan Katouh̲ qui fut le meurtrier d'un membre de la famille seldjoucide[2] ; il s'agit peut-être toujours du même Asan de Cappadoce.

Un autre compagnon de Dānişmend, que la Geste a essayé de rattacher au roman de Baṭṭāl[3], fut Ḳaratekin, conquérant et gouverneur de Gangra ; il y a encore aujourd'hui à Çanḳïrï un mausolée où la tradition locale veut qu'il soit enterré. Il ne semble pas que l'émir de l'épopée et de la tradition populaire puisse être identifié au conquérant de Sinope dont parle Anne Comnène[4]. Ce dernier, chassé de Sinope par ordre de Melikşāh, en 1085, avait été tué peu après, pour avoir profané une église. Nous ne croyons pas que, dans la tradition, les faits historiques aient été confondus au point d'englober cet émir parmi les compagnons de Dānişmend ; le mausolée de Çanḳïrï attribué à Ḳaratekin, nous permet plutôt de croire à l'existence d'un émir subalterne de Dānişmend portant un nom très courant chez les Turcs et dont le souvenir est resté attaché à cette ville qu'il aurait conquise. Si le Ḳaratekin de la Geste avait été inspiré par le conquérant de Sinope, la tradition n'aurait pas manqué d'attribuer à Dānişmend la conquête de cette ville, ce qui ne s'est pas produit.

Parmi les compagnons de Dānişmend, il y eut aussi des Chrétiens convertis, tels Aḥmed-i Serkīs qui conquit pour lui Ankara, avec Ḳaratekin, ou les frères de Toḳat dont l'un fut gouverneur de Komana et l'autre fit des incursions chez les Arméniens de Cilicie, ou Pānīc, neveu de Mih̲ā'il, qui livra à l'émir l'une des forteresses des environs de Toḳat. Les Chrétiens convertis ont joué un grand rôle dans l'histoire de la conquête de l'Anatolie par les Turcs ; nous connaissons, par les récits des historiographes ottomans, les services rendus

(1) Cf. *Alexiade*, III, 18. Cf. pp. 92-93, 120-121.

(2) *Alexiade*, t. III, 144 sq. Cf. Cl. Cahen, *Première Pénétration*, 63 ; *ibid.*, *La Syrie du Nord*, 253.

(3) Cf. p. 168.

(4) Cf. p. 84-85.

à 'Osmān par ses compagnons chrétiens, Ġāzi Miḫā'il, dit Köse Miḫāl, et Ġāzi Evrenos. En examinant l'histoire d'Emīr Dānişmend, il devient évident que la participation des Chrétiens, des Arméniens en particulier, a beaucoup contribué à ses succès. Nous avons vu, au chapitre précédant, qu'il entretenait des relations amicales avec Kogh Vasil, qu'après avoir tenu Bohémond en captivité, il conclut avec lui un pacte d'amitié, que ce furent les habitants chrétiens de Mélitène qui lui livrèrent la ville et qu'il témoigna tant de bonté à leur égard que Matthieu d'Edesse ne se lasse pas de faire son panégyrique. Il est évident que les souvenirs gardés par la tradition épique au sujet de la coopération de l'émir avec les Chrétiens, et surtout avec les Arméniens, ne représentent qu'une très faible partie de ce qu'elle fut en réalité.

b) *Les femmes*

Parmi les héroïnes de la Geste, deux méritent l'attention : Gülnūş, la femme de Dānişmend, et Efromiya, celle d'Artuḫī. Sur la première, il y a peu à dire, si ce n'est qu'elle est chrétienne et fille du beg d'Ankara. Les *Miracles de Saint Léonard*[1] mentionnent une femme chrétienne de Dānişmend qui serait venue en aide à Bohémond, lors de sa captivité. Il ne s'agit peut-être que d'un détail romanesque de la légende qui s'est formée en Occident autour de la personne de Bohémond, mais pour ce qui en est de la femme chrétienne de Dānişmend, avec la polygamie et les captives de guerre, il aurait été étonnant que l'émir n'ait pas eu au moins une Chrétienne parmi ses femmes. L'histoire ne permet pas de dire plus à ce sujet.

C'est Efromiya la véritable héroïne de la Geste. C'est l'amazone traditionnelle des épopées turques[2]. Le récit de son enlèvement par Dānişmend et Artuḫī fut cependant inspiré à l'auteur de la Geste, probablement Mevlānā Ibn 'Alā, par un incident dont l'histoire a gardé le souvenir. Vers l'année 1160, le sultan Ḳïlïç Arslan II, alors en guerre contre Manuel Comnène, avait demandé en mariage la fille de l'émir ṣalṭuḳide d'Erzerūm ; une ambassade avait été envoyée pour conduire la jeune fille à Ḳonya. Le petit-fils de Dānişmend, Yaġïbaṣan, se mit en embuscade sur la route

(1) Cf. p. 99.
(2) Cf. p. 164-165.

et enleva la fiancée avec toute sa caravane nuptiale. Pour annuler le *nikāḥ* qui la liait à Ḳïlïç Arslan, la jeune fille qui devait être de connivence avec ses ravisseurs, renia l'Islam ; puis, elle se convertit de nouveau pour épouser le neveu de Yağïbaṣan, Zū-nnūn[1]. Bien entendu, ce fut une cause de guerre entre Dānişmendites et Seldjoucides. Nous retrouvons dans la Geste tous les détails de cet enlèvement qui dut effectivement se passer en pays dānişmendite, hormis le reniement de l'Islam, acte inavouable : Efromiya, princesse chrétienne, est fiancée contre son gré à Nesṭōr ; le nikāḥ a été célébré et elle est acheminée vers son fiancée, avec une riche caravane ; Dānişmend et Artuḫī, qui se sont mis en embuscade sur la route, attaquent la caravane et enlèvent la fiancée consentante, qui épousera Artuḫī après s'être convertie à l'Islam, tandis que Dānişmend poursuivra une guerre implacable contre le père de la jeune fille et le fiancé frustré.

Cependant, le nom même d'Efromiya attire l'attention : contrairement à Gülnūş Bānū, à Şāh-i Şaṭṭāṭ et à d'autres Chrétiens de la Geste dont les noms ont été tirés du répertoire de contes et romans épiques turco-arabo-iraniens, Efromiya porte un nom grec déformé. C'est que, contrairement à Gülnūş Bānū, qui est une héroïne conventionnelle inventée par l'auteur de la Geste, Efromiya cache un personnage réel. L'analyse du nom *Efromiya* révèle une déformation du nom grec Εὐμορφία, *Evmorfía*. En effet, la séquence *vm* étant insolite pour la phonétique du turc, il se produit une métathèse dans la deuxième syllabe du mot, avec, dans la première, assourdissement de la labio-dentale : *v* > *f*, et, dans la dernière, chute de la labio-dentale sourde *f* : *Evmorfía* > *Efromiya*.

Evmorfía est un nom courant en grec, mais il y eut cependant une Evmorfía qui est restée célèbre dans l'histoire d'Emīr Dānişmend et de la Première Croisade : c'est la belle Morfia des chroniqueurs latins, fille de Gabriel de Mélitène[2]. Cet ancien lieutenant de Philarète, nommé par lui gouverneur de Mélitène, était, comme son suzerain, arménien d'origine,

(1) Cf. Müneccim Başï, *Ṣaḥāyïf al-Aḫbār* (traduction turque du *Cāmi' al-Duwal*, Istanbul 1285 : 1869, t. II, 561. I. H. Uzunçarşïlï, *Sivas Şehri*, Istanbul 1928, 28-29 ; M. H. Yïnanç, article *Dānişmendliler*, dans I. A.

(2) Cf. p. 95-96.

mais grec de religion. Or, Dānişmend qui visait à la possession de Mélitène, venait chaque année à la belle saison pour piller les récoltes et se retirait à l'approche de l'hiver. En 1100, il avait mis le siège à la ville. Bohémond et son cousin, qui venaient au secours de Gabriel, étaient tombés dans l'embuscade dressée par l'émir et, pour intimider les assiégés, Dānişmend était venu parader devant les murs de la ville, avec ses prisonniers chargés de fers et les têtes des deux évêques arméniens tués dans le combat, plantées au bout de lances. C'est alors que Gabriel, cherchant à se faire un allié du Comte d'Edesse, Baudouin de Bourg, lui donna en mariage sa fille, la belle Evmorfía, qui fut, elle aussi, acheminée vers son fiancé avec une riche caravane. Cependant, l'alliance des Francs ne devait permettre à Gabriel ni de garder longtemps sa ville, ni même de sauver sa vie, car Mélitène fut livrée à Dānişmend en 1102 et Gabriel fut cruellement mis à mort par ses propres concitoyens[1]. Le père d'Efromíya, Şāh-i Şaṭṭāt, l'implacable ennemi de Dānişmend qui finit par tomber aux mains des Turcs et fut cruellement mis à mort, évoque l'inimitié entre Gabriel et Dānişmend et la fin tragique du père d'Evmorfía. Il semble que le souvenir de la belle Evmorfía, fille d'un ennemi vaincu et massacré, soit resté vivant dans les récits oraux relatant les exploits de Dānişmend et que le premier auteur de la Geste en ait tiré parti en associant à ce souvenir le récit d'un incident qui devait être souvent raconté à son époque.

c) *Les ennemis*

C'est une erreur que de vouloir chercher à reconnaître des personnages historiques précis d'après les noms donnés aux Mécréants dans les romans épiques turcs. Ce serait aussi difficile que de chercher à reconnaître des personnages orientaux d'après les noms barbares des romans de chevalerie occidentaux. Souvent les noms étrangers sont déformés suivant les règles de la phonétique turque au point de revêtir un aspect indigène. Nous avons un exemple de ce processus de déformation dans le nom du personnage appelé tantôt *Emirten*, tantôt *Emnōs*, par confusion graphique, et qui devient, dans le manuscrit de Leningrad, *Emīr Yūnus.*

(1) Cf. p. 98-99.

Les noms comme Ḳara Burc, Ḫorasān-i Rūmī, Ḥiṣārbād, et peut-être même Şah-i Şaṭṭaṭ, ont dû se plier au même processus de déformation, mais le texte ne nous permet pas d'en suivre la trace. Si la tradition populaire retient le nom d'un étranger, ce sera le plus souvent son titre qui restera gravé dans la mémoire : *Sivasdos* pour *Sebastos*, *Medrepelit* pour *Metropolite*, *Barlaş* ou *Batraş* pour *Patriarche*, *Papas*, etc. L'empereur de Byzance sera appelé *Ḳayṣar* ou *Tekfūr*[1], les princesses *Despina*, etc. La plupart de ces noms-titres se rencontrent dans la Geste où l'on trouve également profusion de noms étrangers dans lesquels on peut reconnaître les prénoms byzantins les plus courants : Nikola, Yorgi, Miẖā'il, Kosta, Dimitri, Mānū'il, Toṭori ou Toṭoros pour Θεόδωρος, Fasili ou Vasilyos, Istefānos ; tantôt ce sont des prénoms arméniens : *Ḫāçaṭūr*, Krikor, *Sunbāṭ*, Serkīs, Migirdīc, Levon, Marġarīda ; quelquefois on peut reconnaître le prénom précédé du titre « Kir » : Kiryānos ou Kiryān, *Ḳirāklis pour Ḳir Hiraklios* ou plus probablement Kir Aleksios, la forme courante pour Héraclius étant 'Arāḳil. Le nom très courant de Kaloyān est peut-être dû à une réminiscence de Jean Comnène qui était surnommé « Kalojean », souvenir qui viendrait d'Ibn 'Alā. L'auteur de la Geste, Ibn 'Alā ou 'Ārif 'Alī, a fait appel à toute l'onomastique étrangère courante à son époque, le plus souvent sans discrimination ; on trouve, par exemple, des personnages portant des noms arméniens et qui sont qualifiés de « Francs » ou bien des chefs géorgiens également appelés « Francs » : ainsi, Bedrōs le Franc qui est cité avec Ahrōn le Géorgien et Iklīs l'Arménien, ou Levon le Franc frère de Sunbāṭ, ou encore Şūdīṭ le Franc qui est dit être le chef de l'armée géorgienne. Très souvent, l'auteur de la Geste fera appel à l'assonance pour enrichir son répertoire de noms étrangers : ainsi, Istefānōs beg de Sinobiya sera cité avec Mihriyānōs beg de Sāmiya, Ḥiṣārbād aura pour frère Kuşārbād, Migirdīc sera accompagné par Egirdīc, Mihrān aura pour fils Mihrās et Girpās, Serẖā'il sera souvent cité

(1) *Tekfūr*, de l'arménien *Takhavor* « roi » ; après avoir désigné, chez les auteurs arabes, les princes de la Petite-Arménie, ce terme fut appliqué aux empereurs grecs de Constantinople et de Trébizonde. Cf. R. Dozy, *Supplément aux Dictionnaires Arabes*, Paris 1927, s. v. تكفور ; P. Wittek, *Das Fürstentum Mentesche*, Istanbul 1934, 39.

avec Miẖā'il. Certains noms gardent cependant un sens plus précis, tel le Géorgien Avḳāṣ qui porte un nom générique, le terme Abẖāz désignant les Géorgiens en général ; on trouve un autre Avḳāṣ, dans le texte, qui est dit être le cousin de Nesṭōr, ce qui laisse supposer qu'il s'agit d'un Byzantin, mais, ainsi que nous l'avons vu, l'auteur ne s'attache pas beaucoup à la discrimination raciale. Certains noms peuvent être dûs à des souvenirs historiques, tel celui de *Gabras*, qui se rencontre en rapport avec la prise de Nīksār, et qui fait penser à Théodore Gabras ; cependant Ibn 'Alā n'a fait que citer un nom célèbre dans l'histoire de Nīksār, sans mettre en scène le glorieux martyr de Trébizonde ; Théodore Gabras a trouvé sa place dans la Geste, mais sous un autre nom[1]. De même Ḫaçaṭūr, le cousin de Nesṭōr qui échappe aux Turcs en feignant une conversion à l'Islam, aurait peut-être été inspiré par le chef arménien Ḫaçaṭūr, fidèle serviteur de Byzance et contemporain de Dānişmend[2]. Le sultan de Trébizonde, Kirāklis, cité à la fin du livre, est probablement dû, lui aussi, à la plume d'Ibn 'Alā qui a voulu mettre en scène un personnage contemporain, l'empereur Alexis de Trébizonde à qui 'Izzeddīn Keykāvus I enleva, en 1214, Sinope[3]. D'autres personnages auraient pu être inspirés par des faits historiques de l'époque de Dānişmend ou du premier auteur de la Geste : ainsi, par exemple, Kosta qui est dit avoir repris Sivas aux Musulmans avant l'arrivée de Dānişmend, aurait pu être inspiré par le chef byzantin Kōstā à qui Süleymān bin Ḳutlumïş avait enlevé Ḳonya, mais il s'agit d'un nom trop commun pour permettre de bâtir une hypothèse[4].

Il y a cependant un fait qui attire l'attention : parmi les ennemis de Dānişmend, la Geste cite les émirs de Kemāḥ et de Bayburṭ qui sont les alliés des Byzantins. Kemāḥ

(1) Cf. p. 137.

(2) Cf. J. Laurent, *Le Duc d'Antioche Khatchatour* 1068-1072, BZ, XXX, 1929-1930, 405-411.

(3) Cf. Ibn Bībī dans Th. Houtsma, *Textes relatifs à l'histoire des Seldjoucides*, IV, 54 sq. Alexis de Trébizonde est appelé par Ibn Bībī, *Kīr Aliks*. Voir aussi, Cl. Cahen, *Seljukides de Rūm, Byzantins et Francs d'après le Seljuknāmeh anonyme*, *Mélanges Henri Grégoire*, III, Bruxelles 1951, 102 sq. A. A. Vasiliev, *The Foundation of the Empire of Trebizond* (1204-1222), *Speculum*, XI, 1936, 22 sq.

(4) Cf. Cl. Cahen, *ibid.*, 97.

appartenait, dès le premier quart du XIIe siècle, à la famille de Mengücek et Baybūrṭ à celle des Ṣalṭuḳides. Or, nous avons vu que vers 1119, le fils de Dānişmend, Emīr Ġāzi, était en guerre avec l'émir de Kemāḥ qui était l'allié du duc de Trébizonde, Constantin Gabras ; l'émirat des fils de Mengücek fut d'ailleurs annexé par 'Alā'eddīn Keyḳobād I (1219-1237). Quant à l'émir ṣalṭuḳide de Baybūrṭ, nous avons vu précédemment quelles étaient ses relations avec les Seldjoucides. Ibn 'Alā a, par conséquent, placé parmi les ennemis de Dānişmend, deux émirs turcs avec qui les Seldjoucides étaient en hostilité. Il est curieux de remarquer que s'il donne au beg de Kemāḥ, qu'il appelle Miknās, un nom étranger, son frère porte le nom turc de Tegin ou de Ṭaptegin, selon les manuscrits.

S'il est difficile de retrouver dans la Geste les personnages historiques précis que Dānişmend eut à combattre, il se dégage du récit une ambiance précise d'opposition, dont il sera traité dans la dernière partie du chapitre. Ainsi, il ressort de la Geste que Dānişmend eut à combattre les Byzantins alliés aux Arméniens, aux Géorgiens et aux Francs. Les Francs s'appellent 'Aṭūş, Selāhil ou Ṭorsuvār. Nous sommes obligés de constater que la Croisade n'apparaît pas nettement dans la Geste de Melik Dānişmend. Ceci semble être une règle générale qui ne s'applique pas seulement à la littérature épique, mais également aux textes historiques concernant les Seldjoucides d'Anatolie[1]. Dans la Geste, c'est à peine si la Croisade est évoquée, au début du livre, par une phrase vague où sont énumérées les principales conquêtes de la Première Croisade. Les Turcs n'ont fait qu'apercevoir les Croisés pendant leur passage en Anatolie. Quand ils eurent à les combattre, ceux-ci, conformément à leur accord avec Alexis Comnène, devaient restituer à l'Empire les villes dont les Turcs s'étaient emparés ; aussi ne voyaient-ils en eux que des gens venus au secours des Byzantins et peu importait d'ailleurs à ces nomades à l'affût du butin et pour qui les razzias étaient un besoin vital, ce qu'allaient faire les Croisés une fois partis du territoire que sillonnaient les Turcs. Il paraît néanmoins certain que les Francs avec qui les Turcs

(1) La Première Croisade n'a laissé aucune trace ni dans le Selcūḳnāme anonyme, ni dans la Chronique d'Aḳsarāyī ; voir, à ce sujet, Cl. Cahen, *op. cit.*, 98.

se sont trouvés le plus directement en contact étaient les mercenaires normands dont les bandes parcouraient le pays, tantôt à la solde des uns ou des autres, tantôt à l'affût de chaque occasion de brigandage ou de révolte. C'est un de ces mercenaires qui est dépeint dans le personnage de Ṭorsuvār le Franc, voleur de bétail, dont la troupe est composée de brigands de toutes nationalités. On ne peut reconnaître avec précision en Ṭorsuvār le Franc, ni Hervé tué par l'émir Çubuḳ vers 1085[1], ni Raimbaud livré aux Turcs par Philarète[2], ni Roussel de Bailleul[3], mais il est le souvenir collectif des chefs-mercenaires normands, mi-soldats, mi-brigands, contre qui les Turcs eurent à combattre. Par contre, 'Aṭūş, le « Sulṭān des Francs », qui arrive par la route de Ṣamsūn, et Selāhil qui vient du « Pays des Francs », à la tête d'une armée nombreuse, semblent bien être des souvenirs du passage des différentes armées de la Croisade. Il n'est pas impossible que le « Sulṭān des Francs », 'Atūş, soit le frère du roi de France, Hugues de Vermandois, blessé à mort près de Héraclée, lors de l'attaque à laquelle Dānişmend avait pris part[4] ; M. Henri Grégoire a déjà cru reconnaître Hugues de Vermandois dans le personnage de 'Ūc le Franc de la Geste de Seyyid Baṭṭāl[5] ; or, les noms de 'Ūc et de 'Aṭūş sont assez rapprochés l'un de l'autre, dans la graphie ; si 'Ūc est phonétiquement plus près de « Hugues », par contre, 'Aṭūş ressemble davantage au personnage historique que le Franc de la Geste de Seyyid Baṭṭāl. De même, Selāhil le Franc pourrait être un souvenir de Raymond de Saint-Gilles qui échappa avec peine à l'armée de Dānişmend, lors de la défaite de l'armée franco-lombarde, sur les bords du Halys[6] ; le nom de Saint-Gilles est transcrit *Sancīl* par les historiens arabes ; or, les formes Sancīl et Selāhil sont assez rapprochées l'une de l'autre par la graphie. M. Henri Grégoire a cru reconnaître Sancīl dans Sercā'il,

(1) Cf. M. H. Yīnanç, *Selçuklular Devri*, 125-126 ; G. Schlumberger, *Deux chefs normands des armées byzantines au XIe siècle*, 289 sq.

(2) Cf. p. 88-90.

(3) Cf. p. 79.

(4) Cf. p. 98.

(5) Cf. *L'épopée byzantine et ses rapports avec l'épopée turque et l'épopée romane*, *Bulletin Classe Lettres Acad. Belgique*, 1931, 463-493 ; voir aussi 169.

(6) Cf. p. 97.

le « Pādişāh franc » de la Geste de Seyyid Baṭṭāl[1] ; mais si Ibn 'Alā a utilisé Sercā'il, c'est pour en faire Serh̲ā'il, le beg de Doḳiya ; Selāhil est une création indépendante de Sercā'il, bien qu'inspirés tous deux par le même personnage. Dans toute la littérature épique turque d'Anatolie et dans la Geste de Melik Dānişmend en particulier, les Francs sont décrits comme étant des anthropophages. Cette curieuse réputation, ils l'ont provoquée eux-mêmes et on en trouve l'explication chez Guillaume de Tyr, qui raconte une ruse de guerre des Croisés pour effrayer les espions turcs devenus trop nombreux et difficiles à dépister : ils firent rôtir des prisonniers et firent semblant de les manger[2]. Cette ruse réussit si bien que la réputation d'anthropophagie survécut à l'époque des Croisades.

L'ennemi de Dānişmend par excellence, dont la figure domine tout le récit, est Şāh̲-i Şaṭṭāṭ, le beg d'Amasya. La légende le veut grand personnage, puisqu'elle en fait l'oncle du Ḳayṣar et le Calife du pays de Rūm. C'est le père d'Efromiya, qui poursuit de sa haine le ravisseur de sa fille, avec Nesṭōr, le fiancé berné, et qui défend avec acharnement sa terre contre l'invasion de Dānişmend. Fait prisonnier une première fois, il réussit à s'échapper, mais retombe entre les mains de l'émir, qui tente en vain de lui faire accepter l'Islam ou tout au moins le paiement du Ḫarāc. Fidèle à sa foi, Şāh-i Şaṭṭāṭ subira le supplice. Şaṭṭāṭ ou Şaddād, car devant une voyelle de la classe postérieure, le turc transcrit la dentale sourde *d* indifféremment par د ou ط, est un nom légendaire fréquemment employé dans le répertoire onomastique des contes et romans orientaux[3]. Examinons les éléments qui pourraient servir à une identification de celui que la Geste appelle le « roi » Şaṭṭāṭ : il est l'oncle du Ḳayṣar, le beg d'Amasya et le calife du pays de Rūm. Le dernier titre

(1) Voir page précédente n. 5.

(2) Cf. Guillaume de Tyr, I, 151 sq. (L. IV, ch. 23). M. Claude Cahen nous fait savoir qu'un récit semblable a été rapporté par Guibert de Nogent et dans le poème mi-historique de la *Chanson d'Antioche*, où les anthropophages sont appelés *Tafurs* et leur « roi », le roi Tafur (voir p. 132 n. 1). On trouvera un récit semblable dans le *Dustūrnāme-i Enverī* : cf. notre *Destān d'Umūr Pacha*, 91-92.

(3) C'est le nom du fondateur des légendaires jardins d'Iram ; cf. E. I., s. v. *Iram*.

suppose qu'il s'agit d'un chef religieux. Or, Amasya était en effet un archevêché[1] et ceci expliquerait pourquoi la tradition épique a fait du « beg » de cette région un chef spirituel. Les deux premiers éléments nous ramènent à une page de l'histoire des premiers occupants turcs de l'Anatolie : après le désastre de Mantzikert et la chute de Romain Diogène, Roussel de Bailleul qui ne se sentait pas d'obligations envers le nouvel empereur, se retira, avec ses Normands, dans le thème des Arméniaques où il avait un fief, et fit de la région d'Amasya le centre de ses révoltes. Il se souleva en 1072 pour proclamer empereur l'oncle de Michel VII, le césar Jean Doucas, et l'Empire ne fut sauvé que grâce à l'intervention d'Artuḳ qui s'empara de Roussel de Bailleul et le livra à Michel VII[2]. L'année suivante, le Normand libéré recommença sa révolte et les Byzantins firent appel aux services de Tutaẖ.[3] Nous trouvons dans ce récit historique les principaux éléments de la tradition épique : l'oncle du Ḳayṣar qui est combattu et vaincu par les Turcs, Amasya qui est le centre de combats auxquels participe Artuḳ. Et pourtant, le Şāh-i Şaṭṭāṭ de la Geste n'est ni le césar Jean Doucas, ni Roussel de Bailleul, ni l'archevêque d'Amasya, bien qu'il possède en lui tous ces éléments. Ce n'est pas un personnage précis, mais le souvenir collectif de tous les ennemis de Dānişmend. Il porte en lui à la fois le souvenir de Bohémond, captif, puis libéré, de Gabriel cherchant pour gendre un guerrier redoutable et défendant sa ville jusqu'à sa mort dans les supplices, et surtout de Théodore Gabras, le puissant duc de Trébizonde, que l'empereur cherchait à s'allier par des liens de parenté et qui défendit toute sa vie durant les villes du Pont, ainsi que Néocésarée et probablement aussi la Cappadoce Septentrionale, contre les Turcs, et qui fut pris et mis à mort par eux, en 1098[4]. La Geste fait mourir Şaṭṭāṭ avant la prise de Nīksār ; or, nous avons déjà dit que Dānişmend qui ne possédait pas encore cette ville en 1097, avait dû la prendre dans le désarroi causé

(1) Cf. F. et E. Cumont, *Studia Pontica* I, 152.
(2) Voir le récit des révoltes de Roussel de Bailleul dans Nicéphore Bryenne, L. II, IV, XIV, XVII-XXIV (ed. Bonn 58-59, 73-75, 80-92; trad. *Grégoire, Byzantion* XXIII, 503-504, 513-514, 518-525).
(3) Cf. p. 79 n. 1 et 2.
(4) Cf. pp. 80-81, 110.

par la mort de Gabras ; les lettres de Théophylacte permettent cette hypothèse : l'archevêque espère que le nouveau duc de Trébizonde saura délivrer Néocésarée, impliquant par là que la ville avait été auparavant défendue par l'ancien duc, Théodore Gabras. Il ressort cependant de l'analyse des éléments de la Geste, que le fond du récit a été inspiré par les évènements qui se sont déroulés en Cappadoce Septentrionale dans le dernier quart du xie siècle et qu'Ibn 'Alā a utilisé une tradition épique orale relative à cette époque, mais déjà déformée par le temps.

Pour ce qui en est de Nesṭōr qui, dans la Geste, n'est qu'un doublet de Şāh-i Şaṭṭāṭ et n'apparaît jamais sans lui dans le récit, il porte un nom qui se retrouve dans le Roman de Seyyid Baṭṭāl où Nesṭōr, un Mécréant qui pratique une religion secrète, vient en aide à l'hérétique Bābek[1]. Cependant, dans le récit que fait Nicéphore Bryenne de la révolte de Roussel de Bailleul en faveur du césar Jean Doukas, on trouve, à la tête de l'armée byzantine, l'eunuque Nicéphore qui fait appel à Artuḳ contre le Normand[2]. Les noms Nikfūr et Nesṭōr — نكفور et نسطور — étant assez rapprochés dans la graphie arabe, il est possible que ce personnage, de même que Şāh-i Şaṭṭāṭ, remonte à une tradition épique orale qui s'est inspirée des évènements auxquels a été mêlé l'émir Artuḳ qui fut le premier chef turc avec qui les Byzantins conclurent un pacte officiel. De même que l'eunuque Nicéphore, Nesṭōr est, dans la Geste, le chef de l'armée byzantine. Mais il est aussi le fiancé berné et ce fiancé berné de la Geste n'est pas tout à fait fictif, puisqu'il en rappelle un autre[3], mais celui-là, Ibn 'Alā se serait bien gardé de le laisser transparaître.

Disons pour terminer quelques mots sur le Ḳayṣar à qui la Geste donne à plusieurs reprises l'épithète de « petit », ce qui est peut-être une allusion à l'un des deux premiers Comnène, Alexis ou Jean, qui étaient tous deux de petite taille et ne payaient pas de mine.

(1) Cf. p. 169.
(2) Cf. L. II, XVII-XVIII (ed. Bonn, 80-82 ; trad. Grégoire, *Byzantion* XXIII, 518-520).
(3) Cf. p. 129-130.

d) *Absence des Seldjoucides*

Nous ne saurions terminer notre exposé sur les personnages de la Geste, sans mentionner le silence absolu du récit sur la dynastie rivale dont l'histoire fut continuellement liée à celle des Dānişmend. Cette omission volontaire est due à Mevlānā Ibn 'Alā, à qui incombait la tâche délicate de faire l'éloge de l'ancêtre de la dynastie rivale des Seldjoucides sans provoquer le mécontentement de son patron 'Izzeddīn Keykāvus II[1]. Il s'est tiré de cette délicate situation aux dépens de la vérité historique. Il a rejeté l'apparition de Dānişmend plus d'un siècle en arrière et a choisi pour ses conquêtes une époque où il n'y avait pas encore de Seldjoucides en Anatolie. Dans l'épilogue de son livre, Ibn 'Alā a imaginé, après la mort de Dānişmend, la perte totale des territoires conquis par lui et la restitution de ses conquêtes par Süleymān dont les descendants de Dānişmend sont devenus les vassaux. Grâce à ce détournement de l'histoire, Ibn 'Alā put distraire son patron Seldjoucide par le récit des exploits de Dānişmend, sans lui rappeler les hostilités antérieures entre les deux familles et en donnant à la dynastie régnante tout l'honneur des conquêtes faites par celle de Dānişmend.

4. L'Ambiance historique de la Geste

L'ambiance du récit est celle des épopées anatoliennes célébrant la conquête de Rūm : la Guerre Sainte contre les Mécréants. La Geste de Melik Dānişmend appartient à la littérature des Ġāzis de Rūm dont les Dānişmend furent le prototype par excellence[2]. L'état qu'ils réussirent à fonder fut un état de Ġāzis, une éphémère principauté guerrière à qui il manquait les moyens d'organisation sociale et qui, telle une flambée éclatante, devait s'éteindre dès qu'elle eut consumé ses ressources toutes prêtes[3]. Au roman épique

(1) Cf. p. 54-56.
(2) Cf. p. 49 sq.
(3) Cf. P. Wittek, *Deux chapitres de l'histoire des Turcs de Roum*, dans *Byzantion*, XI, 1936, 295 sq. ; *ibid.*, *The rise of the Ottoman Empire*, Londres 1938, 21 sq.

ġāzi de l'époque seldjoucide, dominé par le climat de la Guerre Sainte, 'Ārif 'Alī a insuflé l'idéal mystico-religieux de son temps et c'est probablement lui qui a introduit dans l'armée de Dāniṣmend les derviches de l'ordre d'Abū Isḥāḳ Kāzerūnī, ordre de derviches-soldats et missionnaires, qui eut une grande expansion en Anatolie pendant le xive siècle[1].

Au point de vue turc, la Geste est la peinture d'une organisation sociale nomade qui fut probablement celle dans laquelle vécut Dāniṣmend, mais qui fut toute semblable aux temps d'Ibn 'Alā et d''Ārif 'Alī, chez les Turcomans nomades des campagnes. C'est sans doute à ce dernier que sont dues les scènes pittoresques de la vie d'un campement de pasteurs nomades dans le récit autobiographique d'Artuḫī ou la savoureuse description d'un festin chez les nomades dans le récit des noces de Dāniṣmend, comme les mille autres détails pris sur le vif. Il est intéressant de noter qu'on ne trouve dans le récit aucune trace de polygamie, exception faite d'une seule allusion à un chef mécréant ayant quarante femmes, et, chose curieuse, il s'agit d'un Chrétien ! Cette abstention est caractéristique de la littérature populaire turque, et si la polygamie n'est pas absente de la Geste de Seyyid Baṭṭāl, c'est peut-être dû à une influence arabe ; on ne trouve pas non plus trace de polygamie dans le Roman d'Abū Muslim. D'ailleurs, la femme désœuvrée du ḥarem n'aurait pas de place dans la vie d'un camp de nomades. La femme nomade idéale, telle qu'on la trouve décrite dans la Geste de Melik Dāniṣmend, doit être grande et forte, savoir monter et démonter une tente en un rien de temps et pouvoir chasser à coups de bâtons tout animal féroce, loup, lion ou tigre, qui s'attaquerait au troupeau[2]. Bien que l'amazone soit un thème de la littérature épique en général, elle tient dans l'épopée turque une place prépondérante, rappelant par là les femmes guerrières des tribus turkmènes signalées par le voyageur du xve siècle, Bertrandon de la Broquière, et les Bāciyān-i Rūm dont parle 'Āṣïḳpaṣazāde[3]. D'ailleurs, à

(1) P. f. 100 r. ; cf. p. 529 et p. 732, n. 154. Voir Fuat Köprülü, *Abū Isḥāq Kāzerūnī und die Isḥāqī-Derwische in Anatolien*, *Der Islam*, XIX, 1930-1931, 18-26.

(2) Description de la mère d'Artuḫī : P. f. 11 v.-12 r. ; cf. p. 322.

(3) En rapport avec les organisations des Ġāzis et des Aḫīs, 'Āṣïḳ Paṣazāde mentionne une organisation réservée aux femmes et appelée *Bāciyān-i Rūm*

cette époque héroïque, la femme guerrière n'est pas une particularité des Turcs et l'histoire a gardé le souvenir de la femme de Robert Guiscard qui, elle aussi, portait l'armure et intervenait dans le combat la lance à la main[1].

Chez ces farouches conquérants animés par l'esprit de prosélytisme, on ne trouve aucun sentiment de discrimination ou de haine raciale : toute distinction entre vainqueurs et vaincus s'efface dès que le Mécréant est devenu musulman. Mais combien complexe est cette foi encore nouvelle et mal définie où le Prophète apparaît en rêve au néophyte, tel le Christ entouré des quatre évangélistes sur les mosaïques byzantines, et insuffle au nouveau converti les dogmes de la foi au moyen de la Communion ! On sent l'influence de l'art byzantin dans ces descriptions dues à la plume d''Ārif 'Alī et dans lesquelles on voit se dérouler devant nos yeux les plafonds dorés des coupoles, les peintures et les mosaïques des églises byzantines.

Si les scènes de la vie quotidienne des nomades et l'esprit mystico-religieux qui anime l'œuvre, font partie du vernis ajouté par 'Ārif 'Alī, les rapports avec les autochtones qui font partie intégrante avec le sujet de la Geste, sont dûs à Mevlānā Ibn 'Alā qui a mêlé aux réminiscences de l'époque de Dānişmend, l'ambiance du XIIIe siècle. Au début du livre, une brève émunération des conquêtes de la Première Croisade situe le récit dans le temps, malgré la date insolite que nous avons déjà signalée[2] : tandis que Dānişmend ira combattre les Grecs, les Francs s'empareront d'Antioche, de Saint-Jean d'Acre, de Tripoli, de Saffet, de Naplouse et de Jérusalem[3]. Parmi les Francs de la Geste dont nous avons déjà parlé, il faut distinguer ceux qui, tel Ṭorsuvār, sont le souvenir des mercenaires normands, qui demeuraient en Anatolie, tantôt à la solde des Byzantins ou des Arméniens, tantôt se livrant au brigandage, comme Raimbaud, Hervé ou Roussel de

(cf. *Tevārīḫ-i Āl-i 'Osmān*, *Osmanlī Tarihleri* I, 238). D'après Fuat Köprülü (cf. *Les Origines de l'Empire Ottoman*, Paris 1935, 112-113), ces *Bāciyān-i Rūm* seraient peut-être à rapprocher des femmes guerrières des tribus turcomanes, signalées par Bertrandon de la Broquière (Cf. *Le Voyage d'Outre-mer*, publié par Ch. Schefer, Paris 1892, 82, 98, 118).

(1) Cf. *Alexiade*, I, 160, 53 (en note).

(2) Pour les raisons exposées p. 73-74 et 178, l'apparition de Melik Dānişmend a été rejetée plus d'un siècle en arrière, en 360 de l'Hégire. Cf. P. f. 3 v. ; p. 301.

(3) P. f. 4 r. et v. ; p. 303.

Bailleul ; et ceux qui ne font que passer, tels Selāhil et son armée de Francs ou le Sulṭān 'Aṭūş ; ceux-ci sont les réminiscences des différentes armées de la Croisade que les Turcs eurent à combattre, lors de leur passage à travers l'Anatolie, et de quelques chefs, comme Hugues de Vermandois ou Raymond de Saint-Gilles, qui furent tués ou seulement blessés au cours de ces attaques. La présence des Arméniens, ennemis permanents, ne suscite pas de commentaire : les Turcs les combattirent au temps de Dānişmend comme aux siècles suivants. Par contre, les Géorgiens et les Tcherkesses méritent une attention particulière : les Turcs s'attaquèrent aux premiers dans leur patrie caucasienne dès le XIe siècle, mais ce n'est que sous le règne de la reine Thamar (1184-1211) que le Géorgiens devinrent assez puissants pour intervenir en Anatolie. Après la prise de Constantinople par les Croisés, ils aidèrent les Byzantins à fonder l'Empire de Trébizonde, où régna la branche cadette des Comnènes, alliée par le sang à la famille royale de Géorgie[1]. La présence, dans le Geste, des Tcherkesses, autres alliés des empereurs de Trébizonde[2], nous confirme dans l'hypothèse qu'Ibn 'Alā a mis en scène les ennemis habituels des Seldjoucides à son époque, avec leurs alliés habituels. Avec les Tcherkesses, la Geste mentionne aussi les Russes comme alliés des Byzantins. La présence de mercenaires russes dans les armées byzantines est attestée aux XIe et XIIe siècles ; des effectifs russes sont signalés dans l'armée de Romain Diogène à la journée de Mantzikert[3]. Là aussi, il est probable qu'Ibn 'Alā a énuméré les auxiliaires habituels des Byzantins à son époque.

(1) Cf. A. A. Vasiliev, *The foundation of the Empire of Trebizond*, 3-37. On trouve aussi des contingents géorgiens servant dans l'armée byzantine, notamment pendant la journée de Mantzikert ; cf. Cl. Cahen, *La campagne de Mantzikert d'après les sources musulmanes*, dans *Byzantion*, IX, 1934, 629.

(2) Sur les mercenaires Tcherkesses, cf. B. Spuler, *Die Goldene Horde*, Leipzig 1943, 70, 374.

(3) Cf. V. Vasilievskij, *Variago-Russkaja i Variago-Anglijskaia Družina v Konstantinopole XI i XII Vekov, Žurnal Ministerstva Narodnago Prosveščenija*, t. 177, Saint-Petersbourg 1875, 394-451 ; t. 178, 1875, 76-152. Sur la présence de contingents russes dans l'armée de Romain Diogène, voir Cl. Cahen, *La campagne de Mantzikert*, 629-630, 635.

CHAPITRE V

LES DONNÉES GÉOGRAPHIQUES DE LA GESTE

Ainsi que nous l'avons vu, Mevlānā Ibn 'Alā a rassemblé la tradition orale concernant Dānişmend, en un roman épique qu'il a essayé de rattacher à d'autres ouvrages épiques, celui de Baṭṭāl en particulier, et d'où il a banni toute allusion aux Seldjoucides ; la Geste reste marquée par des souvenirs d'évènements historiques de son temps. 'Ārif 'Alī a refait la vieille geste en y ajoutant des scènes de la vie des Turcomans, l'idéologie mystico-religieuse de son époque et en transposant toute l'action dans la région qu'il habitait, la vallée du Yeşil Irmaḳ et les campagnes environnantes. Par ce dernier souci, l'auteur a créé des difficultés parfois inextricables et qui ont jeté beaucoup de confusion dans l'histoire des Dānişmend. Il semble que l'auteur ait voulu identifier avec des lieux qui lui étaient familiers les villes rendues fameuses par les anciens combats de frontière byzantino-arabes et qu'avaient célébrées des romans épiques dont la Geste de Seyyid Baṭṭāl est le prototype. Il y a eu translation vers la Cappadoce Septentrionale du domaine géographique de l'ancienne zone de frontière byzantino-arabe qui s'étendait depuis Tarsus jusqu'à Mélitène et dont chaque forteresse frontière était restée célèbre dans la tradition épique. A ce souci, s'ajoutait celui de ramener vers des lieux familiers à 'Ārif 'Alī les conquêtes de Dānişmend qui s'étendaient sur une aire géographique plus vaste. Ceci expliquerait peut-être pourquoi il a transporté sur des collines des environs de Toḳat, le Grand Monastère de la Sainte-Croix qui se trouvait près de Sivas, et l'église de Saint-Jean-Baptiste à Sivas, et que Dānişmend dut effectivement occuper lorsqu'il s'empara de cette dernière ville.

La translation du domaine géographique de la tradition épique vers la Cappadoce Septentrionale, explique quelques-uns des noms doubles employés pour désigner une même ville : Amasya ou Ḫarşana, Engüriya ou Ma'mūriya, Komana ou Sisiya. Malgré les déformations géographiques et toponymiques dues à ces deux causes, l'ouvrage d''Ārif 'Alī est une précieuse source de renseignements pour l'étude de la toponymie historique de la Cappadoce. A son époque, beaucoup de noms de lieux byzantins dont l'histoire a perdu le souvenir, existaient encore ou avaient été remplacés par d'autres, voués, eux aussi, à disparaître. Nous allons essayer d'élucider quelques-uns des problèmes posés par la Geste, mais le manque d'études concernant la toponymie byzantine et la toponymie historique turque rend notre tâche difficile.

'Ārif 'Alī a posé pour scène de son récit les vallées verdoyantes où serpentent le Yeşil Irmaḳ et ses affluents, les hauteurs boisées, souvent couronnées de forts, qui encadrent les plaines fertiles, les bois où dominent les pins et une variété de petits chênes, descriptions qui sont conformes à celles que nous ont laissées les voyageurs[1]. L'action se déroule d'abord sur la route de Sivas à Toḳat, dans la belle vallée d'Artuḳova qui commence après Ṣulu Saray, l'ancienne Artuḳābād ; puis, en remontant vers les sources du Yeşil Irmaḳ, à Turh̲āl, Toḳat, l'ancienne Komana Pontica ; ensuite, nous rebroussons chemin pour arriver à l'actuelle Zīle, après avoir traversé la plaine de Ḳazova ; puis, en descendant le cours du fleuve, nous arrivons à Amasya ; ensuite, nous traversons le Yeşil Irmaḳ pour atteindre Gümüş, Çorum et 'Os̲mānc̨uḳ et le récit se termine dans la vallée du Kelkit Çayī, à Nīksār et à H̲argümbed. Il est également fait mention, dans le récit, de Sivas, d'Ankara et de l'ancienne Gangra, mais l'auteur, si prodigue par ailleurs en précisions topographiques, se contente de citer ces villes sans donner aucune description des lieux, ce qui est probablement dû au fait qu'elles se trouvaient en dehors du domaine géographique familier à 'Ārif 'Alī. A l'exception d'Ankara et de Çanḳīrī, l'aire géographique de la Geste correspond sans doute au Dānişmend Ili ou Vilāyet-i Dānişmend dont parlent Ibn Bībī, Asterābādī et, en général,

(1) On les retrouvera, en particulier, dans le récit fort vivant de J. Pitton de Tournefort, *Relation d'un Voyage au Levant fait par ordre du Roy*, II, Paris 1717, 432 sq., et dans F. et E. Cumont, *Studia Pontica* I, 238-247.

les documents d'époque seldjoucide[1]. Ce nom désignait, à l'époque seldjoucide, les anciennes possessions des Dāniṣmend, mais les données assez vagues des sources ne permettent pas de délimiter avec précision les contours du Dāniṣmend Ili. Il semble que cette zone comprenait la région qui s'étend entre Ḳaṣṭamonu, Ḳayserī, Malatya et Nīksār et avait pour centre Sivas[2]. Notre étude suivra le cours de la Geste.

En partant de Sivas en direction de Turḫāl, Dāniṣmend rencontre Artuḫī dans une belle plaine que sillonnent des rivières, emplacement qui correspond, ainsi que nous l'avons vu, à la vallée d'Artuḳ Ova, près de Ṣulu Saray qui est l'ancienne Artuḳābād. Pour enlever Efromiya, ils passent devant Turḫāl, prennent la direction d'Amasya et se mettent en embuscade dans un bois de chênes, près d'un défilé, sur la route d'Amasya à Çorum. Puis, ils gagnent le château-fort de Toros près de Turḫāl, où ont lieu les premiers combats contre Ṣāh-i Ṣaṭṭāṭ. Partant de ce château-fort, Dāniṣmend fait la conquête de Toḳat qui s'appelle aussi Dokiya. La forteresse de Toḳat se trouve au sommet d'une montagne ; elle est petite, mais solide ; la rivière coule en face. 'Ārif 'Alī cite aux alentours de la ville, Dokiya-i Derbend protégé par le fort de Derbendpes et le fort de Dokiya-i Migirdiç, séparé de Toḳat par la plaine de Geryās. Sur deux autres collines aux alentours de la ville, il place le grand monastère de la Croix et celui de Deryānōs. En face de la ville, il y a une montagne qu'il appelle Firenk Daġī, «le Mont du Franc»; cette montagne sépare Toḳat de Komana. D'après les descriptions de Toḳat des voyageurs et archéologues,[3] à l'époque byzantine et au début de l'occupation turque, l'agglomération principale était contenue dans l'enceinte du château qui se dresse sur deux sommets rocheux séparés par une dépression ; la ville se développa peu à peu au pied des rochers, puis s'étendit dans la plaine et sur les rives du Toḳat Ṣu, affluent du Yeşil Irmaḳ ; les édifices historiques sont situés au pied de la colline

(1) Cf. Ibn Bībī, 29, 224, 232 ; Yazīcīoğlu dans Houtstma, *Textes relatifs à l'histoire des Seldjoucides*, III, 11, 72 ; *Bezm ü Rezm*, 320, 238 ; Osman Turan, *Türkiye Selçuklularī Hakkīnda Resmī Vesikalar*, Ankara 1958, 158.

(2) Cf. P. Wittek, *Von der Byzantinischen zur Türkischen Toponymie*, *Byzantion*, 1935, 25 ; Osman Turan, *Selcuklular Zamanīnda Sivas Şehri, Ankara Universitesi Dil ve Tarih-Coğrafya Dergisi*, IX, Ankara 1951, 448.

(3) Cf. A. Gabriel, *Monuments Turcs d'Anatolie*, II, 75-127 ; F. et E. Cumont, *Studia Pontica*, I, 238-247.

du château. D'après le géographe Abū'l-Fedā[1], la ville était munie d'une belle petite forteresse, ce qui est conforme à la description donnée dans la Geste. A 8 kilomètres de Tokat, se trouve une forteresse en ruines qui défendait autrefois la route de Sivas ; elle est située sur un éperon rocheux appelé Horoz Tepesi et domine la vallée de l'Akṣu ; F. et E. Cumont ont proposé d'identifier ce site avec l'antique château de Dadasa[2]. C'est peut-être là qu'il faut placer la forteresse de Derbendpes dont le nom signifie « Gardien du Défilé », et qui commandait le défilé ? Quant à la forteresse de Migirdic qui se trouvait au bord d'une rivière et séparée de Tokat par la fertile plaine de Geryās plantée de vergers et de jardins, il faut peut-être la situer dans la plaine qui s'étend entre Tokat et le fleuve ? La ville portait encore le nom de Dokiya au temps d''Ārif 'Alī. D'après la Geste, ce nom aurait été donné à la ville par la sœur du Ḳayṣar, Kira Dokiya, explication qui n'est pas très éloignée de la vérité : Dokiya vient, en effet, d'*Evdokia* qui est la forme arménienne de l'ancien nom grec de la ville : *Eudoxias*[3]. Dans cette ville qui avait fait partie des possessions cappadociennes de Kakig de Ḳars[4], la population arménienne était nombreuse ; elle devait le rester pendant plusieurs siècles et, tout à fait au début du XVIIIe siècle, Tournefort y a encore trouvé 4.000 familles arméniennes pour trois ou quatre cent familles grecques et sept églises arméniennes pour une méchante chapelle grecque[5]. D'après 'Ālī, le mot *tokat* serait un synonyme du terme arabe *ribāṭ* qui désigne, dans la langue turque de cette époque, « les faubourgs » d'une ville[6], par opposition à la ville propre.

(1) Cf. Aboulféda, II, 139, cité d'après A. Gabriel, *op. cit.*, II, 85.

(2) Cf. F. et E. Cumont, *op. cit.*, 243-247.

(3) Cf. Wittek, *Toponymie*, 53-60 ; H. Grégoire, *Découvertes géographiques en Asie Mineure, Bull. de l'Acad. de Belgique*, XXI, 1935, 44-46 ; *ibid.*, *Dazmana est bien Dazimon, Byzantion*, X, 1935, 260-272 ; G. de Jerphanion, *Dazimon n'est pas Turkhal, Orientalia Christiana Periodica*, 1936, 491-496.

(4) Cf. p. 109.

(5) Cf. *Relation d'un Voyage au Levant*, II, 432 sq.

(6) *Ribāṭ* désigne « les faubourgs », par opposition à la ville propre (P. *şehristān* ou A. *medīne*) ; cf. W. Barthold, *Turkestan down to the Mongol Invasion*, Oxford 1928, 78. Ce sens est confirmé par l'explication donnée par 'Ālī (voir note suivante). Il semble y avoir eu confusion, en turc, entre les termes arabes *Ribāṭ* qui désigne le lieu de résidence d'une communauté ġāzi sur les confins d'un pays musulman, d'où les sens de « forteresse et couvent fortifié », et *Rabad* qui signifie « les environs d'une ville », et « les faubourgs ». Cf.

D'après 'Ālī, on employait, pour désigner « les faubourgs », le terme *varuş* dans les provinces de Rūm et ceux de *tokat* et *çorum* dans les provinces de l'Anatolie[1]. *Varuş* signifie effectivement « faubourgs »[2] ; quant à *tokat*, il signifie actuellement, dans les dialectes d'Anatolie, « enclos (à bétail) »[3] et nous l'avons relevé dans des textes anciens avec le sens de « palissade, enclos »[4]. Nous n'avons pas rencontré *çorum* comme synonyme de *ribāṭ*, mais le sens donné par 'Ālī à ce terme comme à celui de *tokat*, doit être retenu. Les deux termes, *çorum* et *tokat*, se rencontrent souvent dans la toponymie de l'Anatolie, mais pas une seule fois du côté de la Roumélie ; on s'en rendra compte en feuilletant l'index géographique publié par le Türk Coğrafya Kurumu pour accompagner sa carte de Turquie[5]. Vraisemblablement, en ce qui concerne la ville de Tokat, de même que pour les autres agglomérations appelées Tokat ou Çorum, le terme *tokat* a été d'abord appliqué aux faubourgs et s'est substitué peu à peu au nom de la ville.

Après avoir pris Tokat, Dānişmend va conquérir la ville de *Sisiya* qui, au temps d''Ārif 'Alī, porte le nom de *Gümenek* et que les Grecs appellent *Komanat*. Une montagne la sépare de Tokat : c'est le Firenk Daği. La ville est grande et possède trois cent soixante monastères ; devant le fort, il y a un grand pont et, sous le pont, la rivière coule comme une mer ; un monastère fortifié se dresse devant la ville. Komanat fut détruite par l'inondation ; au temps d''Ārif 'Alī, un seul quartier subsistait. Au sud-est de Komanat, s'étend une plaine, puis une montagne que la Geste appelle Debīkōs Daği. Il s'agit de la célèbre Komana Pontica, située au N.-E. de

Edward William Lane, *An Arabic English Lexicon*, Londres 1863-1893. Dozy, *Supplément aux Dictionnaires Arabes*, I ; *Ribāṭ* a également le sens de « faubourg » dans le Roman d'Abū Muslim : cf. notre *Abū Muslim*.

(1) Cf. *Mirkāt-ül-Cihād*, f. 9 r. sq. : « Kitāb-i merkūmda *ribāṭ* deyü kal'e eṭrāfīndaki şehre iṭlāk olīnur ki Rūm ellerinde aŋa *varuş* derler ve Anaṭolī vilāyetlerinde aŋa *tokat* ve *çorum* deyü ad korlar ».

(2) Cf. J. W. Redhouse, *A Turkish and English Lexicon*, Constantinople 1921, 2122 a. Dans le *Türkçe Sözlük* publié par le *Türk Dil Kurumu*, Ankara 1955, 764 b, le mot est dit être un emprunt du hongrois ; si *varuş* existe en hongrois, ce serait plutôt un emprunt fait au turc.

(3) Cf. *Söz Derleme Dergisi*, publié par le *Türk Dil Kurumu*, III, Istanbul 1947, 1373.

(4) Cf. notre *Destān d'Umūr Pacha*, 129.

(5) 1 : 800.000 *Olçekli Türkiye Hartasī Yeradlarī Celveli*, 86, 330.

Toḳat, sur le Yeşil Irmaḳ, et dont le nom a survécu dans le village de Gümenek. La description est conforme à celle des voyageurs : les ruines de l'ancienne ville se trouvent à une heure et demi de cheval, en venant de Toḳat ; la ville s'étendait sur les deux rives du Yeşil Irmaḳ, qui étaient reliées par un pont antique encore visible aujourd'hui ; à l'époque byzantine, Komana était un siège épiscopal et possédait un sanctuaire dédié à Saint Jean Chrysostome ; un bourg musulman s'établit, plus tard, sur la colline, sur la rive droite du fleuve, et semble avoir subsisté jusqu'à la fin du XVIIIe siècle[1] ; c'est probablement ce bourg que connut 'Ārif 'Alī ; le village moderne se trouve à une demi-heure de marche des ruines. Les trois cent soixante monastères sont une légende, mais Ārif' 'Alī a probablement connu le sanctuaire dont il parle et qui se trouvait, à son époque, un peu en dehors de la ville. Le nom de Ḳomanat se rencontre également dans le *Bezm ü Rezm*, où la ville est citée avec celle de Toḳat[2]. Komana du Pont existait donc encore à la fin du XIVe siècle, mais avait perdu son importance. C'est sans doute le souvenir des anciennes gestes des marches arabo-byzantines, auxquelles on a voulu rattacher la Geste de Melik Dānişmend, qui a fait surgir le nom de Sisiya près de celui de Komana Pontica. La ville de Sīs, appelée aussi Sisiya, qui s'élevait sur l'emplacement de l'actuelle Kozan, sur un affluent du Ceyḥun, était une forteresse-frontière célèbre. Elle appartenait aux Arabes à l'époque abbasside et ne fut reprise par les Byzantins qu'en 962 ; à la fin du XIIe siècle, elle devint résidence royale des Arméniens de Cilicie[3]. La Geste attribue à Melik Dānişmend, successeur de Seyyid Baṭṭāl dans la Guerre Sainte contre les Mécréants de Rūm, la conquête des places fortes célèbres dans la tradition épique de la Guerre Sainte : Mélitène, Sivas, Ḫarşana, 'Amūriya, Sisiya.

Après la conquête de Komana, Dānişmend revient à Toḳat dont il fait son quartier général, pour se diriger contre le fort

(1) Cf. F. et E. Cumont, *Studia Pontica* I, 247-253 ; Anderson, *ibid.*, 63-64.

(2) Cf. *Bezm ü Rezm*, 198. Giesecke, *Das Werk des 'Azīz ibn Ardašīr Astarābādī*, 39-40. I. H. Uzunçarşılı, *Anadolu Kitabeleri*, I, 1.

(3) Cf. E. I., s. v. *Sīs*. On trouve dans le *Bezm ü Rezm*, la mention d'un fort appelé Sīs : Ḳāẓī Burhāneddīn, se rendant du côté d'Erzincān, détruit trois forts : Ezbīdīr, Sīs et Burṭuluş (cf. *Bezm ü Rezm*, 474-475) ; ces forts n'ont pu être identifiés (cf. Giesecke, *op. cit.*, 99). Mais dans notre texte, il s'agit d'un nom qui a été substitué à celui de Komana.

de Keşān qui s'appelle aussi Turhāl et qui se trouve au bord de la rivière d'Amasya. Il s'agit de l'actuelle Turhāl, sur la rive droite du Yeşil Irmaḳ, située aux pieds d'une colline escarpée terminée par un vieux château d'époque byzantine. L'ancien nom de la ville était *Gaziura* ; c'était une des résidences de Mithridate[1]. La plaine de Toḳat, l'ancienne Dazimonitis de Strabon, a été appelée, à l'époque turque, Ḳaz Ova, « la Plaine aux Oies », nom qui est une déformation de Gaziura. D'après Evliyā Celebī[2], le nom Turhāl serait celui d'un membre de la famille Dāniṣmend. Il semble bien qu'au temps d''Ārif 'Alī la ville se soit également appelée *Keşān*[3], nom qui se rencontre fréquemment dans la toponymie anatolienne et iranienne. *Keşān* est le participe présent du verbe persan *keşīden*, « tirer » ; il est fréquemment employé en turc dans des expressions comme *keşān ber keşān* ou *keşān keşān*, « en tirant, en traînant » ; *keşān* désigne également une tente à une seule arête[4], forme la plus courante chez les nomades ; c'est probablement le nom de cette tente qui est passé dans la toponymie, après avoir servi à désigner un campement en général. Y aurait-il eu, dans les premiers temps de l'occupation, des noms différents pour désigner l'agglomération située dans le château-fort, en haut de la colline, et celle qui se développait dans la plaine ? Peut-être y eut-il d'abord un campement de nomades, distinct des faubourgs indigènes ? Il est intéressant de noter à ce sujet que, dans la Geste, après la conquête d'une ville, Dāniṣmend ne s'installe jamais dans la ville elle-même, mais fait dresser un camp à proximité.

(1) Cf. A. Gabriel, *Monuments Turcs d'Anatolie*, II, 112 ; Anderson, *Studia Pontica* I, 51, 69-71 ; *Studia Pontica* III, 249-254 ; H. Grégoire, *Découvertes géographiques en Asie Mineure*, 46-48 ; *ibid.*, *Dazmana est bien Dazimon*, *Byzantion*, 1935, 760-763 ; G. de Jerphanion, *Une nouvelle méthode en géographie historique? Dazmana-Dazimon? Orientalia Christiana Periodica*, 1936, 260-272 ; *ibid.*, *Dazimon n'est pas Turkhal*, *loc. cit.*, 491-496.

(2) Cité d'après A. Gabriel, *op. cit.*, II, 118.

(3) F. Chalandon (cf. *Les Comnène*, II, 39) dit que la ville de Turhāl s'appelait aussi Keşān ; il se base probablement sur le témoignage de Hezārfenn, peut-être par l'intermédiaire de l'article de P. Casanova, *La numismatique des Danichmendites*, et Hezārfenn, ainsi qu'on l'a vu (cf. p. 99), s'est servi de Cenābī qui avait pris la Geste de Melik Dāniṣmend pour source historique ; c'est là un des multiples exemples d'erreurs qui se sont glissées dans l'historiographie par la faute d''Ālī et de Cenābī.

(4) Cf. F. Steingass, *Persian-English Dictionary*, s. v. كشان

Cet usage était probablement général aux premiers temps de l'occupation turque.

La ville de Gaziura possédait une église dédiée à saint Théodore qui était le grand patron du pays[1]. Peut-être serait-ce l'explication des nombreux Toṭorōs et Toṭorī que Dānişmend eut à combattre devant cette ville ?

En partant de Keşān-Turh̲āl, Dānişmend va faire la conquête de Ḳarḳariya que les Grecs appellent Zelā. Il traverse une plaine et arrive devant une grande ville qui possède aussi un fort entouré de remparts. Une même source, appelée Żū'lḲarneyn, alimente à la fois la ville et le fort. La tradition veut que cette ville ait été bâtie par Alexandre le Grand. A l'approche de Dānişmend, les habitants courent se réfugier dans le fort qui ne peut les contenir tous et seuls les riches sont admis à s'y abriter, les pauvres devant se disperser dans la campagne. Pour prendre le fort, Dānişmend fait apporter des mangonneaux de Toḳat ; il le fait abattre et les pierres sont jetées dans le lac appelé *Ḳazgöl*, « le lac aux oies ». Il s'agit de Zīle, l'antique Zela, à laquelle on arrive, en venant de Toḳat, par la plaine de Ḳaz Ova. La ville de Zīle est dominée par une butte naturelle couronnée par les ruines d'un château-fort ; sur cette éminence isolée au milieu de la plaine, se dressait autrefois un temple dédié à une divinité perse[2], d'où la légende attribuant la construction de cette ville à Alexandre le Grand qui, d'après la tradition épique iranienne, était un héros perse. C'est sans aucun doute le nom de Ḳaz Ova qui se retrouve dans le lac Ḳazgöl ; la Geste mentionne également le nom grec de ce lac dont le premier élément est méconnaissable : اَيْلاَكُرُس Pelāgōs. Le nom de *Ḳarḳariya* que la Geste donne à la ville, doit provenir d'une forme *Ḳaz Ḳariye*, « le village aux oies » ; le mot *ḳarye*, d'origine arabe, signifie en turc « le village » ; quant au premier élément, il a subi le phénomène du rhotacisme, mutation consonantique r/z, bien connu dans la phonétique des langues turques[3].

(1) Cf. *Studia Pontica* III, 249-254 ; voir p. 202.

(2) Cf. A. Gabriel, *op. cit.*, II, 116-117 ; F. et E. Cumont, *Studia Pontica*, I, 186-188 ; *Studia Pontica* II, 233-243.

(3) Cf. M. Räsänen, *Materialen zur Lautgeschichte der Türkischen Sprachen*, Helsinki 1949, 22-23 ; Jean Deny, *Principes de grammaire turque*, Paris 1955, 41. Le phénomène du rhotacisme s'exerce plutôt dans le sens r>z ; ici il y a également eu assimilation, sous l'influence du r de la deuxième syllabe.

Il semble que le nom de Ḳaz Ova ait influencé, au Moyen Age, toute la toponymie de cette région et que la ville de Zīle se soit appelée Ḳarḳariya avant de reprendre son nom antique. 'Ārif 'Alī mentionne, près de Ḳarḳariya, un monastère qui est appelé *Resṭōs* ou *Ereṣṭōs*, suivant les manuscrits, et d'où partait un passage souterrain communiquant avec le fort.

Partant de Toḳat et passant devant Keşān-Turhāl, Dānişmend traverse une plaine en direction d'Amasya ; il dresse son camp dans la plaine de Berġama qui sera le champ de bataille ; les Grecs vaincus trouvent la route d'Amasya barrée et s'enfuient vers Çorum. Dānişmend entre dans la ville et célèbre ses noces dans la plaine d'Amasya. La Geste cite encore une autre plaine qui fait suite à celle d'Amasya et qui est appelée Farhūnya ou Farfūnya, selon les manuscrits. En venant d'Amasya, en direction de Toḳat, on pénètre dans cette plaine en quittant celle d'Amasya ; mais il ne nous a pas été possible d'identifier cette plaine, ni celle de Berġama qui se trouvait « derrière une montagne ». Après Sivas et Toḳat, Amasya devient le quartier général de l'émir qui installe sa femme dans le château. 'Ārif 'Alī appelle la ville *Ḫarşana* qui est, explique-t-il, Amasya. Ḫarşana est le nom arabe de *Charsianon Kastron*, célèbre forteresse byzantine qui a donné son nom au thème de Charsianon qui fut crée vers 873 et qui était situé dans l'arc du Halys, l'actuel Ḳïzïl Irmaḳ. Cette forteresse, restée célèbre dans l'histoire des guerres byzantino-arabes, avait été prise et dévastée par les Arabes, en 730 et en 950. L'emplacement de Charsianon Kastron a été identifié avec Muşalim Kal'e[1], situé à l'ouest de Sivas, dans la boucle du Ḳïzïl Irmaḳ, sur la route militaire de Sivas-Zīle-Amasya. La tradition épique attribue à Seyyid Baṭṭāl la prise de Ḫarşana[2] ; Dānişmend qui fut son successeur, dut s'emparer, lui aussi, de la célèbre forteresse, pour les besoins de l'épopée ; aussi 'Ārif 'Alī a-t-il identifié Ḫarşana à Amasya, comme il avait identifié Sisiya à Komana. Il est

(1) Cf. E. Honigmann, *Die Ostgrenze des Byzantinischen Reiches*, 49-50 ; *ibid.*, *Charsianon Kastron*, *Byzantion*, X, 1935, 129-160.

(2) Dans la Geste de Seyyid Baṭṭāl, telle que nous la possédons, il n'est pas fait mention de la conquête de Ḫarşana, mais dans la tradition épique anatolienne, Seyyid Baṭṭāl est le héros par excellence des combats de frontières arabo-byzantins et on lui attribue les victoires remportées par les Arabes en général (cf. p. 274, note 290). Sur les conquêtes de Ḫarşana en Cappadoce par les Arabes, voir E. Honigmann, *Charsianon Kastron*, 145.

intéressant de noter que dans d'autres textes turcs anciens, dans le Ṣalṭuḳnāme en particulier, on trouve souvent mentionné le *diyār-i Ḫarşana* dans lequel se trouve la ville d'Amasya[1]. Il est probable que les Turcs ont étendu le nom de l'ancien thème byzantin de Charsianon au thème des Arméniaques qui lui était adjacent et dont le siège était Amasya.

Dānişmend quitte Amasya pour se diriger vers Yanḳoniya qui est Çorum. A la dernière étape du voyage, il passe le défilé d'Erük, Erük Beli, et arrive devant le fort de Yanḳoniya-Çorum ; l'armée occupe toute la plaine de Çorum et assiège le fort. Le château de la ville est en ruines ; après sa conquête, Yanḳoniya-Çorum aura à souffrir d'un tremblement de terre qui détruira ce qui reste encore de la ville.

Il ne nous a pas été possible d'expliquer le nom de Yanḳoniya que la Geste donne à Çorum. Près de la forme Yanḳoniya, on trouve parfois, dans le manuscrit de Leningrad, une forme اینغونیه, Inigoniya ; dans certains manuscrits plus récents, on trouve également Niḳoniya, mais aucune de ces formes ne peut être expliquée. On ne connaît pas le nom grec de la ville. D'après le témoignage des archéologues[2], la ville moderne a été bâtie avec des pierres antiques transportées du dehors ; sur une de ces pierres, on lit un nom de lieu : ΧΑΓΟVΔΑC ; il a été supposé que Chagonda pouvait avoir été un bourg ou un village près de Çorum ou occupant le site de l'actuelle ville. Peut-être serait-ce une forme comme Chagonda qui aurait donné, par déformation graphique, des formes comme Yanḳoniya ou Niḳoniya ? Il ressort cependant de la Geste, que la ville assiégée par Dānişmend, se situait dans la grande plaine de Çorum et que les Turcs se sont retirés dans la montagne à cause du tremblement de terre qui a achevé de détruire la ville déjà en ruines. Ceci semble s'accorder avec les hypothèses des archéologues d'après lesquels la ville moderne serait bâtie sur l'emplacement d'un village, tandis que la ville ancienne aurait été située dans la grande plaine de Çorum[3]. Ceci expliquerait aussi le nom de *Çorum* donné à

(1) Dans la première partie du *Ṣalṭīḫnāme* (cf. p. 215, n. 4), l'action se passe dans le Diyār-i Ḫarcana ou Ḫarcanavān, dans lequel se trouve la ville d'Amasya.

(2) Cf. *Studia Pontica* III, 189-193.

(3) Cf. *Studia Pontica* III, 189-193 ; Anderson, *Studia Pontica* I, 6-10. Contrairement à ce qui a été supposé dans ces ouvrages, il ne semble pas que cette ville ancienne ait été Euchaïta, célèbre par son monastère et son église

la ville par les Turcs, terme qui signifie « faubourg », ainsi que l'a expliqué 'Ālī.

Fuyant le tremblement de terre, Dāniṣmend traverse *Ṣïḳlïḳ Deresi*, « la vallée étroite », et se rend à Süleymān Rïbāṭï, sur la route de Çorum-Amasya, et qui, au temps d''Ārif 'Alī, s'appelait Gümüş Şehri, à cause de ses mines d'argent. Il s'agit du Gümiş Ḳal'e visité par Evliyā Celebī, sur la route de Merzifūn à Çorum, à six heures de voyage à pied de la première de ces villes[1] ; les mines de Gümiş Ḳal'e fournissaient encore, au temps d'Evliyā Celebī, soixante-dix quintaux de pur argent ; elles contenaient alors sept veines souterraines qui donnaient le plus pur argent de toutes les mines de l'Empire Ottoman. L'emplacement de Gümiş Ḳal'e correspond au Gümüş Köy actuel, situé dans la montagne, à 27 kilomètres à l'ouest de Merzifūn et où l'on trouve des ruines d'époque byzantine[2]. Il est fort possible que l'endroit se soit appelé Süleymān Rïbāṭï avant la découverte des mines d'argent ; mais celles-ci étaient déjà exploitées au temps d'Ārif 'Alī. D'après Evliyā Celebī, Gümiş Ḳal'e était une ville byzantine qui avait été conquise par Dāniṣmend et qui était passée au pouvoir de Bāyezīd I en même temps qu'Amasya, c'est-à-dire en 1392.

Pendant que Dāniṣmend poursuit ses conquêtes en direction de Nīksār, ses émirs ont pris pour lui le fort d'Eflōnisa, Manḳuriya-Çanḳïrï et Ma'mūriya-Engüriya. Le fort d'Eflōnisa qui se trouvait sur la route d'Amasya-Ḳaṣṭamonu, fut conquis par 'Os̱mān bin Apiyya et prit le nom d''Os̱māncuḳ en souvenir de son conquérant. Établi dans le fort d'Eflōnisa, 'Os̱mān pillait et ravageait la région de Ḳaṣṭamonu. L'explication du nom de l'actuelle 'Os̱māncuḳ, située sur la rive gauche du Ḳïzïl Irmaḳ, mérite l'attention. La Geste de Melik Dāniṣmend fut écrite dans une région qui n'avait pas encore été conquise par les Ottomans ; plus tard, la similitude du nom de cette ville et de celui de l'ancêtre de la dynastie, donna naissance à une légende selon laquelle 'Os̱mān serait

miraculeuse dédiée à saint Théodore qui, selon la légende, fut tué par un dragon à proximité de cette ville ; Euchaïta a été, en effet, identifiée à Avḫat, près de Merzifūn : cf. H. Grégoire, *Découvertes géographiques en Asie Mineure*, *Bull. Acad. Belgique*, XXI, 1935, 44.

(1) Cf. *Voyages* II, 220-222.

(2) Cf. G. de Jerphanion, *Mélanges* 32 ; Anderson, *Studia Pontica* I, 100.

né à cet endroit.[1] ‘Osmāncuḳ correspond à l'ancienne Pimolisa, place forte qui gardait, au Moyen Age, le passage du Halys ; sur la rive gauche du fleuve, les ruines de l'ancienne forteresse byzantine sont encore visibles sur la crête du rocher ; sous la domination turque, la place-forte devint un point stratégique important[2]. Le nom grec du fort, est transcrit différemment, selon les manuscrits : Eflanōs, dans le manuscrit de Paris ; Eflōnis, dans celui d'Istanbul ; et enfin, Eflōnisa, dans celui de Leningrad. C'est la forme *Eflōnisa* qui paraît la meilleure, car elle se rapproche le plus du nom grec de la forteresse *Pimolisa*. Quant à la forme Eflanōs, elle est à rapprocher d'Eflānī, localité qui se trouve à l'ouest de Ḳaṣṭamonu[3], et dont le nom pourrait provenir d'une corruption du grec vulgaire Φλαγονία pour Παφλαγονία[4], le nom du thème des Paphlagoniens, auquel appartenait cette localité ; le nom du thème a pu influencer celui de Pimolisa et être cause des formes Eflanōs et peut-être aussi Eflōnisa.

Ma‘mūriya est le nom qui désigne, dans la littérature épique populaire, la célèbre Amorion. *Ma‘mūriya* représente la forme vulgaire de *‘Amūriya*. C'est sous cette première forme que la ville est désignée dans la Geste de Seyyid Baṭṭāl. ‘Ārif ‘Alī a introduit dans son roman épique la fameuse Ma‘mūriya qu'il a identifiée avec Engüriya, procédant comme il l'avait fait précédemment pour H̱arşana et Sisiya.

Quant au nom *Manḳuriya* qui désigne, avec *Ganḳĭrĭ*, l'ancienne Gangra et l'actuelle Çanḳĭrĭ, il doit provenir d'une forme *Ganḳĭrĭya*, analogique à Ma‘mūriya, Engüriya, Yanḳoniya, Sisiya, etc. *Ganḳĭrĭya* sera devenue *Manḳurĭya* par confusion graphique, les deux formes étant assez rapprochées dans la graphie arabe — غنقريه et منقريه —, à une époque où le nom de la ville se sera cristallisé sous la forme Ganḳĭrĭ.

Le dernier acte du roman épique, c'est la conquête de H̱arsanosiya, qui est Nīksār. Partant de Toḳat, Dānişmend passe devant Komana et se pose dans la plaine de Cincife où ont lieu les premiers combats. Victorieux, les Turcs passent

(1) Cf. Evliyā Celebī, II, 95.

(2) Cf. Anderson, *Studia Pontica* I, 100-104 ; *Studia Pontica* III, 182 sq.

(3) Cf. 1 : 800.000 *ölçekli Türkiye Hartasĭ Yeradlarĭ Cetveli*, 108.

(4) Sur les formes vulgaires *Flagonia* et *Flagania*, pour désigner la Paphlagonie, cf. W. Tomaschek, *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter*, dans *Sitz. Ak. Wien* 1891, 87.

la montagne, puis le fleuve de Nīksār et dressent leur camp dans la plaine, au bord de l'eau. Les Grecs se réfugient dans le fort qui est très escarpé, pendant que les Turcs se livrent à une bataille de rue. Ils s'emparent du monastère fortifié de Semāṭūrġōs qui est relié à Istanbul par un tunnel dont il existait encore des traces au temps d''Ārif 'Alī. Après le monastère, ils prennent la ville par ruse. L'auteur de la Geste fait preuve ici d'une parfaite connaissance des lieux qu'il décrit ; sa description correspond exactement à celle des voyageurs et archéologues : en partant de Komana en direction de Nīksār, on traverse d'abord la plaine de Komana où le fleuve s'étale largement ; on passe ensuite par un défilé où le Yeşil Irmaḳ se fraie un passage rapide dans les roches, et on entre dans une deuxième plaine de médiocre étendue[1] ; c'est probablement cette plaine qu''Ārif 'Alī appelle *Cincife Yazĭsĭ* ; les archéologues signalent actuellement à cet endroit un village appelé Cincife situé à 40 minutes de marche de Bizeri[2]. Après avoir passé les villages de Bizeri et d'Omala, la route traverse les hauteurs boisées qui séparent le bassin du Yeşil Irmaḳ de celui du Kelkit Çayĭ, puis s'engage dans un défilé tortueux, avant de pénétrer dans la large plaine de l'ancien Lykos[3]. Néocésarée, la célèbre métropole du Pont, célèbre aussi comme centre chrétien avec sa cathédrale dédiée à saint Grégoire le Thaumaturge, se trouve à deux journées de marche à pied de Toḳat ; elle est située sur la route qui reliait Uniye (Œnoe) à Sivas, en passant par Nīksār, Komana et Toḳat. D'après la description des archéologues[4], la ville est cachée dans un repli de collines qui bordent, vers le nord, la plaine marécageuse du Kelkit Irmaḳ ; ses maisons s'étagent sur les pentes d'un ravin, au fond duquel coule un torrent, le Nīksār Ṣu ; un vieux pont relie la ville à un faubourg sur l'autre rive ; sur le mamelon qui domine la petite ville, au Nord, se dressent les restes importants de la forteresse médiévale. Il ne subsiste rien aujourd'hui de la cathédrale dédiée

(1) Cf. F. et E. Cumont, *Studia Pontica I*, 254 sq.

(2) Cf. Anderson, *Studia Pontica I*, 63.

(3) Cf. Cumont, *op. cit.*, loc. cit.

(4) Cf. A. Gabriel, *Monuments Turcs d'Anatolie*, II, 118 sq. ; Anderson, *op. cit.*, 51 sq. ; Cumont, *op. cit.*, 254-269 ; voir aussi la description donnée au XVIII[e] siècle par Pitton de Tournefort, *Relation d'un Voyage au Levant*, II, 432 sq.

à saint Grégoire le Thaumaturge, qui est le monastère de Semāṭūrġōs dont parle la Geste, mais G. de Jerphanion a signalé un tunnel taillé dans le roc, muni d'escaliers s'enfonçant en pente raide au sein de la montagne[1] ; ce tunnel à escaliers, caractéristique de la région pontique, dépendait sans doute de la citadelle ; il n'est pas impossible que la cathédrale en ait eu un ; quoi qu'il en soit, c'est probablement un tunnel pareil qui a inspiré le récit d''Ārif 'Alī ou de son prédécesseur. Le tombeau attribué à Melik Dānişmend est encore visible, en sortant de la ville, au N.-E., sur un mamelon, au milieu d'un cimetière ; il a été de tous temps un objet de vénération ; à la fin du XIVe siècle, Ḳāẓī Burhāneddīn alla visiter ce sanctuaire[2]. Cependant, le nom de Harsanosiya qu''Ārif 'Alī donne à la ville demande des commentaires. Dans le *Bezm ü Rezm*, il est fait plusieurs fois mention d'une localité appelée Harsanōs ; Harsanōs est tantôt citée avec Toḳat et Komana, tantôt avec Ḳayseriya. A un endroit de cet ouvrage, Ḳāẓī Burhāneddīn demande qu'on lui donne Komana ou Harsanōs en compensation de Toḳat, qui est au pouvoir de Ḥācī Şādgeldi ; dans un autre endroit, Ḳāẓī Burhāneddīn vient de prendre la ville de Ḳayserī et le fort de Harsanōs[3]. L'emplacement de Harsanōs n'a pas été identifié ; il doit être cherché à proximité des villes avec lesquelles Harsanōs est citée, probablement dans la partie de l'arc du Ḳïzïl Irmaḳ qui se trouve à l'est de Ḳayserī, c'est-à-dire dans l'ancien thème de Charsianon. Ceci nous ramène à Charsianon Kastron dont nous avons déjà parlé en rapport avec Harşana. Il est possible que *Harsanosiya* et *Harşana* désignent, tous deux, la ville-forteresse byzantine, deux fois prise par les Arabes ; mais, tandis que *Harşana* représente le nom arabe de la ville, la forme *Harsanōs* ou *Harsanosiya* dérive du nom byzantin : *Charsianon*. L'histoire connaît plusieurs localités d'Anatolie ayant un nom ressemblant ou identique à Harşana[4]. Mais pour 'Ārif 'Alī, Harşana ou Harsanōs représentaient, non une entité géographique, mais des noms de villes célèbres

(1) Cf. *Mélanges d'archéologie anatolienne*, 38-39.

(2) Cf. *Bezm ü Rezm*, 336 sq. ; Giesecke, *Das Werk des 'Azīz ibn Ardašīr Astarābādī*, 67.

(3) Cf. *Bezm ü Rezm*, 189, 199-200. Giesecke, *op. cit.*, 38, 39-40.

(4) Sur les différentes localités ayant un nom ressemblant ou identique à Ḥarşana, voir E. Honigmann, *Charsianon Kastron*, 139 sq.

dans la tradition épique, aussi aurait-il pu citer deux noms également célèbres, l'un arabe, l'autre byzantin, sans se rendre compte qu'il s'agissait d'une même ville ; pour le commandant de la citadelle de Toḳat, les notions géographiques n'existaient plus en dehors des lieux qui lui étaient familiers.

Dānişmend, qui ambitionne la conquête de Cānik, va mettre le siège au fort de H̱argümbed ; mais une offensive grecque l'oblige à lever le siège pour revenir à Nīksār qui s'est révoltée ; il reprend la ville, mais incendie le fort ; il retourne alors du côté de Cānik, mais tombe dans une embuscade dressée dans un défilé, à un jour de marche de Nīksār ; blessé à mort, il est ramené devant Nīksār, mais l'incendie ne permet pas de pénétrer dans la ville ; il expire devant Nīksār et on l'enterre à proximité de la ville. On a voulu identifier H̱argümbed avec *Helkene* ou *Ḥelikbend* qui est la corruption du nom de l'ancienne Keltzène, sur l'Euphrate Septentrional[1]. Peut-être l'ancienne Keltzène a-t-elle pu aboutir, par la voie de l'étymologie populaire, à H̱argümbed, mais il n'est pas possible, malgré la tentation que cela représente, d'identifier le Ḫargümbed de la Geste avec la région qui fut l'apanage des Taronites[2]. Le fort de Ḫargümbed doit se trouver, d'après la Geste, à proximité de Nīksār et sur la route de Cānik ; Cānik est le nom donné à la région côtière qui correspond à peu près à l'actuelle province de Samsun[3] ; or, Keltzène ne se trouve pas sur la route de Cānik, surtout en partant de Nīksār. Par contre, l'emplacement du fort de H̱argümbed de la Geste correspond bien au village actuel du même nom, situé sur la rive gauche du Kelkit Çayï, en aval de Nīksār[4]. Le nom grec de ce fort n'est pas connu ; *Ḫargümbed* qui signifie « la coupole de l'âne », doit provenir d'une étymologie populaire. Dans les manuscrits d'Istanbul et de Leningrad, on trouve, près de H̱argümbed, la forme H̱algümbed, probablement due à la mutation consonantique r/l,

(1) A. D. Mordtmann a identifié *H̱argümbed* dans la Geste avec l'ancienne Keltzène qui, dans la prononciation turque, a été déformée en Helkene, Helkende ou Helkebend (cf. *Die Dynastie der Danischmende*, ZDMG, XXX, 1876, 470) ; c'est probablement d'après Mordtmann que M. H. Yïnanç a fait la même identification (cf. *Selcuklular Devri*, 91).

(2) Cf. p. 116-117.

(3) Cf. E. I., s. v. *Djānīḳ*.

(4) Cf. Anderson, *Studia Pontica* I, 51 sq.

fréquente dans la phonétique du turc[1]. D'après la Geste, Dānişmend fut blessé à mort dans un défilé, situé à une journée de marche de Nīksār, sur la route de Cānik, où l'ennemi avait dressé une embuscade. La Geste semble impliquer que l'émir qui avait dû lever le siège de Ḫargümbed à cause de la révolte de Nīksār, avait repris le même chemin. Dans ce cas, il avait dépassé de beaucoup le fort, puisque le site de Ḫargümbed ne se trouve qu'à trois quart d'heure de cheval de Nīksār.

Indépendamment des conquêtes de Dānişmend, ʻĀrif ʻAlī cite d'autres lieux, soit en rapport avec les incursions de l'émir, soit pour expliquer une coalition qui se forme contre lui. D'une façon générale, ces énumérations se limitent aux régions de l'est, du nord-est, du nord et du nord-ouest de la Cappadoce Septentrionale. Au nord-ouest, la Geste fait mention des régions de Ḳasṭamonu, Gerede, Bolī et Göynük ; il est à noter que ces localités marquaient, au XIIIe siècle, la frontière seldjoucide et il est par conséquent probable qu'elles figuraient déjà dans la geste de Mevlānā Ibn ʻAlā. Au nord de la Cappadoce, on trouve cités Sinope, Ṣamsūn, la province de Cānik, Ḫargümbed, Ḳaraḳuş, Sānūsiya, Nīksār et Trébizonde ; Ḳaraḳuş est une bourgade située au nord de Nīksār, dans la province de Cānik, sur la rive droite du Bağ Dere, affluent du Yeşil Irmaḳ ; d'après la Geste, le fort de Ḳaraḳuş ne fut pas conquis par Dānişmend, bien que l'émir ait envoyé Artuḫī en razzia dans cette région ; quant à Sānūsiya, elle doit correspondre à l'actuelle Sonūsa, bourgade située sur la rive gauche du Yeşil Irmaḳ, un peu en amont de son confluent avec le Kelkit Çayī ; d'après la Geste, il ne semble pas que Dānişmend ait occupé ce lieu. A l'est, la Geste cite Bayburd, Ḳara Ḥiṣār, Kemāḥ, Çemişgezek, Māzgird et Pālū ; plus à l'est encore, Aḫlāṭ, Ercis, Alāṭaġ et Ḳars ; et enfin, la Géorgie avec Tiflis, et, dans les horizons lointains, Berdaʻ et l'Elbōrz. Par Ḳara Ḥiṣār, il faut entendre l'ancienne Colonée, l'actuelle Şebinḳaraḥiṣār, qui, avec Kemāḥ, faisait partie des possessions de l'émir Mengücek, que les Seldjoucides annexèrent sous ʻAlā'eddīn Keyḳobād I ; quant à Bayburd et à Ḳars, elles appartenaient à l'émir ṣalṭuḳide d'Erzerūm, autre ennemi des Seldjoucides[2] ; il n'est par conséquent pas étonnant que les begs de ces régions soient

(1) Cf. Jean Deny, *Principes de grammaire turque*, 39-41.
(2) Cf. pp. 123, 129, 133-134.

énumérés parmi les ennemis de Dāniṣmend et c'est probablement encore à Ibn 'Alā que revient cette classification.

Il reste à parler de deux noms de lieux qui n'ont pas encore été identifiés : Artuḫī est envoyé vers *Cābūsiya* et *Ḫayrūbiya*, avec l'ordre de conquérir le pays d'une part jusqu'à la limite de Ḫarṣana-Amasya, d'autre part jusqu'aux confins de Cānik ; il s'en va dans la montagne, au nord de Nīksār, et, à la suite de cette incursion, les gens du fort de Ḳarakuṣ vont se plaindre de lui au sultan de Trébizonde. Cābūsiya qui, dans le manuscrit de Leningrad, se présente sous la forme *Cānūsiya*, correspond sans doute à Sānūsiya dont nous venons de parler et qui doit être identifiée à l'actuelle Sonūsa ; quant à Ḫayrūbiya, il s'agit peut-être d'une forme dérivée du nom grec, non encore identifié, du fort de Ḳarakuṣ. Il est en effet probable que Dāniṣmend ait cherché à s'emparer de ces deux places fortes qui étaient encore aux mains des Byzantins.

On ne saurait terminer ce chapitre sans parler du *Bulġar Daġ* que la Geste situe non pas en Cilicie, mais du côté de Cānik : il est notamment question des deux frères Ṭāṭīs et Ṣarṭīn, habitant la région de Cānik, et auxquels appartenait tout le pays « depuis les confins de Cānik jusqu'à ceux du Bulġar Daġ » ; ailleurs il est dit que Ṭāṭīs « venant du côté de Cānik, a franchi le Bulġar Daġ » ; ceci laisse supposer qu'un massif des Monts Pontiques portait le nom de Bulġar Daġ à l'époque seldjoucide.

CHAPITRE VI

LES THÈMES ÉPIQUES ET FOLKLORIQUES DE LA GESTE

Il y a un contraste assez marquant entre l'érudition dont fait preuve 'Ārif 'Alī dans la partie poétique de son ouvrage et l'inspiration très limitée du récit en prose. Certes, le commandant de la citadelle de Tokat devait surtout connaître les adaptations populaires du Şāhnāme ou des romans de Niẕāmī, ainsi que les autres formes de littérature populaire, les contes épiques turco-iraniens ou des contes de fées célèbres, comme l'histoire de Cāmasp[1]; ses vers foisonnent d'allusions à l'Histoire Sainte, aux rois légendaires de la Perse, aux héros de romans célèbres, tels Pervīz ou Şīrīn[2]. Par contre, l'auteur du récit en prose ne connaît que la Geste de Seyyid Baṭṭāl où il a abondamment puisé et, de façon plus lointaine, le Roman d'Abū Muslim. La différence d'érudition qui existe entre la partie en prose et celle en vers, serait en elle-même suffisante pour délimiter l'apport des deux auteurs de la Geste[3]. Abstraction faite de l'apport versifié d''Ārif 'Alī, la Geste de Melik Dānişmend est l'épopée turque la plus pauvre en inspiration, mais, pour cette même raison, la trame du récit

(1) Cf. p. 45 n. 1.

(2) Le célèbre roman de Niẕāmī a eu de nombreuses adaptations turques ; la Bibliothèque Nationale de Paris conserve un manuscrit copié en 785/1383-1384 et qui contient une adaptation de ce roman en turc oriental (cf. Jean Deny, *Grammaire de la Langue Turque*, Paris 1921, p. xx-xxi). Les amours de Chosroès et de sa belle favorite furent sans doute un sujet de prédilection des conteurs ambulants dont le répertoire habituel était bien connu d''Ārif 'Alī. Le roman de Niẕāmī fut adapté en vers turcs par Şeyḫī († 1429) ; cet ouvrage a fait l'objet d'une étude récente par M. Faruk K. Demirtaş, *Şeyḫī ve Ḫüsrev-ü-Şīrīn'i*, encore inédite, qui a été présentée comme thèse de doctorat à la Faculté des Lettres de l'Université d'Istanbul, en 1949.

(3) Cf. p. 64.

se suit d'une façon continue et le lecteur n'est pas incommodé par les côtés obscurs et enchevêtrés qui abondent dans les romans de Seyyid Baṭṭāl ou de Ṣarï Ṣalṭuḳ Dede. Les réminiscences de croyances chamanistes, d'anciennes divinités païennes, d'une démonologie primitive, qui abondent dans la littérature épique turque[1], sont totalement absentes de la Geste de Melik Dānişmend. Le caractère de semi-divinité du héros épique, si marqué chez Abū Muslim, Seyyid Baṭṭāl ou Ṣalṭuḳ Dede, est à peine esquissé en Melik Dānişmend. S'il détourne le cours d'un fleuve et sait, par ses prières, provoquer la pluie ou le vent, c'est seulement en imitation de Seyyid Baṭṭāl ; la seule trace de sorcellerie qu'on trouve dans le récit, c'est le dragon qui sort du monastère de Deryānōs, curieuse réminiscence due sans doute au culte de Saint Théodore, grand patron de la Cappadoce Septentrionale, et qui fut tué par un dragon à proximité d'Euchaïta[2]. La Geste de Melik Dānişmend est avant tout le récit de la Guerre Sainte contre les Mécréants de Rūm. L'idéologie est celle d'un Islam simple, peu orthodoxe, à la portée des soldats. A cette idéologie simple qui fut celle d'Ibn 'Alā, 'Ārif 'Alī a ajouté, dans ses vers, l'esprit mystique qui animait, à son époque, les communautés militaires ou artisanales. Tandis qu'Abū Muslim, Seyyid Baṭṭāl ou Ṣarï Ṣalṭuḳ étaient vénérés comme chefs religieux, dans les tekye hétérodoxes des campagnes et, plus tard, dans les communautés Bekṭāşī[3], Melik Dānişmend n'a été, dans la tradition épique, qu'un héros militaire admiré pour ses exploits guerriers. Il semble qu'Ibn 'Alā n'ait pas eu d'autre but que de faire revivre le souvenir de Melik Dānişmend en s'inspirant de la Geste de Seyyid Baṭṭāl. Exception faite de cet ouvrage, on ne trouve, dans le récit de la Geste, d'autres réminiscences que celles du Roman d'Abū Muslim.

a) *Éléments communs aux romans épiques en général*

L'astrolabe, indispensable élément de toute narration — épopée, roman ou conte de fée — est le thème inaugural de la Geste. Les prévisions de l'astrolabe introduisent le

(1) Cf. p. 42.
(2) Cf. Anderson, *Studia Pontica* I, 6-10 ; voir p. 150, 152 n. 3.
(3) Cf. pp. 43, 51 ; notre *Abū Muslim;* J. K. Birge, *The Bektashi order of dervishes*, Londres 1937, 27, 51, 71, 217.

récit et préparent le lecteur à ce qu'il va entendre. Pour Abū Muslim, c'est le vizir de Ḥaccāc qui fait examiner l'horoscope de l'enfant et le lecteur apprend qu'il sera « marqué par 'Alī et semblable à lui ». 'Alī étant l'incarnation de l'idéal chevaleresque, Seyyid Baṭṭāl et Melik Dānişmend seront, eux aussi, des « souvenirs d''Alī »[1] : comme lui, ils seront savants et connaîtront tous les livres saints par cœur ; comme lui, ils monteront en chaire et chanteront la prière d'une belle voix ; comme lui enfin, ils n'auront leur égal ni en beauté, ni en courage. Avant de se mettre en campagne, le héros épique doit recevoir du Calife un *firmān qui définit* la nature de sa mission et des attributs symboliques : Abū Muslim reçoit le firmān des mains de l'Imān Ibrāhīm, chef de la revendication des Abbassides, avec, pour attributs, la robe et le turban noirs d''Alī et l'épée de Selmān-i Fārsī ; Seyyid Baṭṭāl reçoit du Calife, avec le firmān, le turban de Ḥüseyn, l'épée de Muḥammed-i Ḥanefī et l'étendard d''Alī ; Melik Dānişmend reçoit, lui aussi, le firmān lui octroyant la permission de faire des conquêtes en pays de Rūm, avec la bannière de Seyyid Baṭṭāl et l'étendard noir d'Abū Muslim ; après chaque victoire, une partie du butin est envoyée au Calife qui renouvelle le firmān et envoie, à son tour, des robes d'honneur et des présents[2].

Dans le merveilleux commun à toutes les épopées, le rêve tient une grande place : c'est par le rêve que le Prophète apparaît aux humains, soit pour convertir des âmes de prédilection au moyen de visions prophétiques, soit pour transmettre des ordres à ses fidèles ; parfois, le héros épique voit aussi apparaître 'Alī, ses fils, ou Selmān-i Fārsī, mais, dans la Geste de Melik Dānişmend, c'est souvent Seyyid Baṭṭāl et les Ġāzis défunts qui viennent transmettre les ordres du Prophète. Le pouvoir miraculeux de la prière peut changer le cours d'un combat en déchaînant les éléments : ainsi, à la prière de Baṭṭāl ou de Dānişmend, le vent s'élève et remplit de sable les yeux des Mécréants. Au merveilleux islamique qui se manifeste par le rêve et la prière, s'ajoute, dans les moments de détresse, l'apparition de H̱iẕir, divinité semi-païenne dont le culte est lié à la légende de la Source

(1) Cf. *Abū Muslim; Menāḳib-i Ġazavāt-i Seyyid Baṭṭāl*, Livre I, 8, 14.

(2) *Abū Muslim; Menāḳib-i Ġazavāt-Seyyid Baṭṭāl*, Livre I, p. 30 ; cf. p. 395-397.

de Vie. Le pouvoir du légendaire vizir d'Alexandre qui trouva l'Eau de Vie et gagna ainsi l'Immortalité, est lié à l'eau et au principe de vie : en tant que divinité aquatique, il peut détourner le cours d'un fleuve, comme dans la Geste de Melik Dāniṣmend ; il peut aussi, parce qu'il détient en lui le principe de vie, ressusciter des morts, comme dans Seyyid Baṭṭāl, ou restituer un membre et rendre la santé, comme dans la Geste. Outre son pouvoir lié à l'eau et à la vie, il possède aussi celui d'anéantir les sortilèges et, grâce à une prière magique révélée par lui, Baṭṭāl et Dāniṣmend peuvent venir à bout des artifices de sorcellerie[1].

Près du héros on trouve son traditionnel frère d'armes : Miẓrāb-i Hwārezmī dans le Roman d'Abū Muslim, Aḥmed Ṭarrān dans le Baṭṭālnāme et Artuhī dans la Geste. Dans les interminables scènes de joutes qui précèdent les mêlées, les exploits des amazones alternent avec ceux des guerriers. L'amazone est un thème courant de la littérature épique : dans le Roman d'Abū Muslim[2], c'est un bataillon entier de femmes qui combat aux côtés de la sœur et de la sœur de lait du héros khorassanien ; dans le Baṭṭālnāme, tantôt c'est la fille du Ḳayṣar, Māh Pīrūz, qui charge à elle

(1) La légende de Ḫıżır a été étudiée à travers les traditions grecques et sémitiques liées à la Source de Vie ; comme telle, elle apparaît liée à celle d'Alexandre : cf. I. Friedlander, *Die Chadirlegende und die Alexander Sage*, Leipzig 1913 ; A. Wünsche, *Die Sagen von Lebensbaum und Lebenswasser*, Leipzig 1905. Mais dans la tradition turque le rôle de Hıżır est plus complexe encore : ainsi, dans la Geste de Ṣarı Ṣalṭıḫ, où le substrat païen ressort plus que dans tout autre ouvrage épique, il habite sur des hauteurs inaccessibles aux humains, dans le royaume des esprits et des démons ; Ṣarı Ṣalṭıh atteint ces régions après avoir traversé la Montagne de Feu, monté sur le *Sīmorġ* et enduit de la graisse du *semender*, monstre à la forme de cheval ailé ; il est reçu par la mère de Hıżır et d'Ilyās, qui sont ici différenciés, mais qui sont souvent confondus en un seul personnage : Hıżır-Ilyās ; cette petite vieille bienfaisante détient, comme son fils, le pouvoir de détruire les charmes (cf. *Ṣalṭıḫnāme*, 79-81). Une même petite vieille apparaît dans la Geste de Seyyid Baṭṭāl, en rapport avec Hıżır-Ilyās et pour détruire les maléfices (cf. *Seyyid Baṭṭāl*, Livre III, 18-19, 37). Il semble y avoir deux aspects dans le Ḫıżır-Ilyās de la tradition turque : le Ḫıżır issu de la légende de la Source de Vie et dont le pouvoir est lié à l'Eau et au Principe de Vie, ainsi qu'une autre divinité bienfaisante ayant le pouvoir de conjurer les artifices de sorcellerie. Dans les confréries à tendances chiites, chez les Bektāşī, les Ḳızılbaş et les 'Alevī, Ḫıżır a été identifié à 'Alī et distribue, à sa place, le Vin de l'Amour (cf. p. 93) ; cf. P. N. Boratav, *Köroğlu Destanı*, 89-93.

(2) Cf. *Abū Muslim.*

seule l'armée grecque toute entière, tantôt c'est l'amazone 'Adîn Bānū[1], inspirée de la Humāy du Şāhnāme[2] ou d'une de ses imitations, le Dārābnāme[3] ; mais nulle part, la figure de l'amazone n'a pris des proportions aussi importantes que dans l'Efromiya de la Geste de Melik Dānişmend dont l'auteur ne se lasse jamais de décrire les exploits.

D'une épopée à l'autre, les mêmes images se répètent, les mêmes effets de style, remontant pour la plupart à la source de toute la littérature épique turco-iranienne : le Şāhnāme. Les héros se jettent sur l'ennemi comme des loups affamés sur un troupeau de brebis : image courante du Baṭṭālnāme ou du Dānişmendnāme et qui se retrouve dans cet exemple pris au hasard dans la description d'un combat de Bahrām Çūbîn, dans Şāhnāme[4] :

شد آن گرگ واین تا مداران رمه

A cette image, on peut ajouter celles, non moins fréquentes, de la poussière soulevée par les chevaux, qui forme une colonne s'élevant jusqu'au ciel, ou des cris de guerre des héros qui font trembler ciel et terre et crever la poche de fiel des ennemis, ou du héros qui soulève son adversaire par la ceinture et le fait tournoyer au-dessus de sa tête avant de le jeter à terre. Il faut mentionner aussi la classique formule d'introduction des contes et romans épiques iraniens, qui commence chaque nouveau chapitre de la Geste : « Rāviyān-i aẖbār ü nāḳîlān-i esrār, rāvi rivāyet ėder, ustāż şöyle ḥikāyet ėder... ».

b) *Éléments empruntés au Roman d'Abū Muslim*

L'influence du célèbre roman de la littérature aẖi, se traduit, dans la Geste de Melik Dānişmend, de façon assez lointaine. Il y a maintes allusions au héros khorassanien, à ses combats contre les Hérétiques et les habitants de Merv, mais, malgré la filiation qui unit Dānişmend à Abū Muslim par le sang, le roman qui célèbrait le champion des Abbassides, devenu aussi un des patrons des Aẖis, eut beau-

(1) *Seyyid Baṭṭāl*. Livre I, 56 ; L. IV, 6-7.
(2) *Le Livre des Rois*, V, 17-47.
(3) Les épisodes du Baṭṭālnāme sont inspirés par le Dārābnāme qui reprend l'histoire de la Humāy du Şāhnāme, en la modifiant ; cf. 57 ; 216, 218 (n. 6, 11).
(4) *Şāhnāme*, édition de Téhéran, 1313-1315, vol. IX-X, 2786.

coup plus d'influence sur la Geste de Seyyid Baṭṭāl que sur celle de Melik Dāniṣmend. La filiation même qui rattache Dāniṣmend à Abū Muslim, passe par le Baṭṭālnāme et l'auteur de la Geste de Melik Dāniṣmend n'a peut-être connu le Roman d'Abū Muslim que par ouï-dire et à travers le Baṭṭālnāme. Baṭṭāl est vraiment le continuateur de l'œuvre d'Abū Muslim et tout un livre raconte comment il a poursuivi et châtié un Hérétique oublié par le héros porte-hache[1] ; c'est que Seyyid Baṭṭāl mène la Guerre Sainte non seulement contre les Mécréants, mais aussi contre les Hérétiques ; alors que Melik Dāniṣmend est uniquement le héros de la Guerre Sainte contre les Mécréants de Rūm. Melik Dāniṣmend est le fils d''Alī bin Miẓrāb, qui apparaît dans la Geste de Baṭṭāl, où il commande la garde ẖwārezmienne du Calife ; 'Alī bin Miẓrāb est lui-même le fils de Miẓrāb Cihāngīr-i H̱wārezmī, qui fut le frère d'armes d'Abū Muslim et l'époux de Sekīne Bānū, sœur d'Abū Muslim[2], qui est parfois aussi nommée Rabī'a, peut-être parce que ce nom est célèbre dans l'histoire de l'ésotérisme islamique[3]. De cette façon, il s'établit, dans la littérature épique turque, une filiation dont la Geste de Melik Dāniṣmend forme un troisième cycle. Petit-neveu d'Abū Muslim, Melik Dāniṣmend détient la fameuse bannière du héros khorassanien qui fut, avec sa hache, un de ses attributs ; cette bannière, souvent mentionnée dans la Geste, est noire et porte, gravé en lettres d'or, ce verset coranique : « La victoire est en Dieu et le Triomphe est Proche »[4]. Près d'Abū Muslim, on trouve mentionnés, dans la Geste de Melik Dāniṣmend, les compagnons du héros porte-hache : Miẓrāb Cihāngīr-i H̱wārezmī et Aḥmed Zemcī dont les aventures ont été en partie inspirées par l'histoire de Sunbād le Mage qui s'insurgea pour venger la mort d'Abū Muslim ; Aḥmed Zemcī fut le héros d'une geste célèbre dont il reste de nombreux fragments et qui narrait l'insurrection des amis d'Abū Muslim, pour venger sa mort[5]. Les H̱wārezmiens sont souvent mentionnés dans la littérature épique turque, où ils sont

(1) *Seyyid Baṭṭāl*, L. VI, 28.
(2) *Seyyid Baṭṭāl*, L. II, 24-25. Cf. pp. 191, 210 n. 2.
(3) Cf. *Abū Muslim.*
(4) Cf. p. 252, 343 ; *Abū Muslim.*
(5) Cf. *Abū Muslim.*

l'incarnation du courage. Dans la Geste, en particulier, Melik Dānişmend reçoit l'épithète élogieuse de « souvenir des Ḫwārezmiens »[1]. Ceci n'est probablement pas seulement dû à son grand-père légendaire, Miẓrāb le Ḫwārezmien. Sous le règne d''Alā'eddīn Keyḳobād I (1219-1237), l'invasion mongole et la défaite de Celāleddīn Ḫwārezmşāh avaient refoulé vers l'Anatolie les Ḫwārezmiens fuyant devant les excès des vainqueurs ; le sultan leur avait donné en fief des terres dans plusieurs régions et dans celle d'Amasya en particulier. Ce dernier fait a sans doute influencé la filiation légendaire de Melik Dānişmend. Les Ḫwārezmiens qui prirent part au mouvement de révolte populaire des *Baba'īs* avaient acquis une grande popularité parmi le peuple turc[2].

c) *Éléments empruntés à la Geste de Seyyid Baṭṭāl*

Le Baṭṭālnāme a servi de modèle à l'auteur de la Geste de Melik Dānişmend, qui n'a pas hésité, pour compléter les éléments manquant à son récit, à calquer les épisodes de la geste méliténienne. Le récit s'ouvre comme une suite de la Geste de Seyyid Baṭṭāl : le peuple de Mélitène n'a pas fini de pleurer la mort de ses ġāzis, lorsque rentrent en scène les petits-fils des héros défunts : Sulṭān Ṭurasān, le petit-fils de Seyyid Baṭṭāl, et Melik Dānişmend qui est, par sa mère, le petit-fils du gouverneur de Mélitène, l'émir 'Ömer bin Nu'mān. Après avoir reçu la permission du Calife, les Ġāzis se mettent en campagne : Sulṭān Ṭurasān se dirigera vers Constantinople et, semblable à Seyyid Baṭṭāl, il prendra la ville et pendra le Ḳayṣar[3]. Quant à Melik Dānişmend, il occupera Sivas, qui aura été auparavant conquise par Baṭṭāl ; l'auteur de la Geste ajoute un épisode au Baṭṭālnāme en imaginant une première conquête de Sivas par le héros méliténien et remet en scène tous les compagnons de Baṭṭāl : l'Emīr 'Ömer, 'Abdulvahhāb, Aḥmed Ṭarrān, 'Abd-üs-Selām, Muḥammed bin Fellāḥ, Cu'da, Mūsa bin Cu'da, etc.[4]. Voilà

(1) Cf. p. 210, 341.

(2) Cf. A. Gölpīnarlī, *Mevlânâ Celâleddīn*, 3 sq., 6 sq. Sur les Seldjoucides au Ḫwārezm dans la première moitié du XIe siècle et leurs relations avec les Ḫwārezmiens, cf. Cl. Cahen, *Le Malik-Nameh et l'histoire des origines Seldjoucides*, 55 sq.

(3) *Seyyid Baṭṭāl*, L. IV, 30-31 ; cf. p. 404.

(4) Il n'est pas fait mention de la conquête de Sivas dans la Geste de Seyyid Baṭṭāl, mais la tradition épique lui attribue la prise de Sivas qui avait

Dānişmend rattaché à la Geste de Mélitène et installé dans la ville de Sivas, qui fut historiquement sa première capitale ; il lui faut maintenant trouver un frère d'armes qui soit le pendant d'Aḥmed Ṭarrān dans la Geste de Baṭṭāl. Il se met en campagne et, comme Baṭṭāl, il rencontre un guerrier mécréant, avec qui il engage un dur combat ; le Mécréant, vaincu, devient musulman et sera le fidèle compagnon de Dānişmend : c'est Artuhī qui, en racontant sa vie, évoque le sac de Mélitène par les Grecs pendant le voyage de Baṭṭāl aux Indes[1]. En se mettant en campagne, Baṭṭāl avait reçu l'hospitalité de Şamās Pīr, un moine vénérable à qui le Prophète était apparu en rêve ; Melik Dānişmend, lui aussi, reçoit l'hospitalité du moine Harkīl l'Ascète qui, par ordre du Prophète, lui donne son monastère pour refuge[2].

Le conquérant de Gangra, Ḳarategin, est, lui aussi, rattaché à un épisode de la Geste de Seyyid Baṭṭāl ; au IVe livre, Baṭṭāl rencontre dans un village du pays de Rūm, un jeune marchand de Bagdad qui s'est converti au Christianisme en apparence, pour épouser la fille d'un prêtre ; mais, en secret, il a converti sa femme à l'Islam et élève ses deux fils dans la religion musulmane ; le Prophète lui apparaît en rêve et lui ordonne d'aider Baṭṭāl. La suite de l'histoire se trouve dans la Geste de Melik Dānişmend : Ḳarategin, l'un des fils de cet ancien marchand de Bagdad, voit en rêve le Prophète, qui lui ordonne de venir en aide à Artuhī et de s'emparer de la ville de Gangra[3]. L'auteur de la Geste de Melik Dānişmend, fait revivre dans ses héroïnes les aventures des femmes du Baṭṭālnāme : Gül Endām, une princesse grecque qu'épousera Baṭṭāl, apprend son mariage par un rêve prophétique ; de même, Gülnūş, la princesse grecque qu'épousera Dānişmend et dont le nom rappelle celui de Gül Endām, apprend par un rêve quel sera son mari[4]. De

été temporairement occupée par les Arabes en 712, de même qu'elle lui attribue la conquête de Harşana (cf. p. 151 n. 2). Cf. A. Gabriel, *Monuments turcs d'Anatolie*, II, 129 sq. Osman Turan, *Selcuklular Zamanında Sivas Şehri, Ankara Universitesi Dil ve Tarih-Coğrafya Dergisi*, IX, 1951, 448. Cf. p. 197 sq.

(1) Le voyage de Baṭṭāl aux Indes se place au Livre III de l'édition de Kazan, mais de la page 32 à 49, il y a une lacune et on ne peut suivre le récit ; cet épisode se trouve raconté au folio 119 v. sq. du manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc* n° 318. Cf. p. 206.

(2) *Seyyid Baṭṭāl*, livre I, 14-15 ; cf. p. 210 sq.

(3) *Ibid.*, L. IV, 4 ; cf. p. 360-362.

(4) *Ibid.*, L. II, 58 ; cf. p. 374-375.

même que Katābūn, la fille du Ḳayṣar, dans le Baṭṭālnāme, elle répondra à Dāniṣmend, quand il lui demande de se convertir à l'Islam pour l'épouser : « Je ne changerai pas de religion ; si tu veux, accepte-moi telle que je suis »[1]. Certains épisodes concernant Efromiya se retrouvent dans le Baṭṭālnāme : comme Katābūn, elle jettera à Artuḫī une orange pour l'encourager à la rechercher en mariage[2] ; le fait de jeter une orange étant une coutume du rite matrimonial persan[3]. Semblable à Māh Pīrūz, la fille du Ḳayṣar, que le Prophète a convertie en rêve et qui, en amazone accomplie, charge l'armée lancée à sa poursuite et désarçonne ses frères dont l'un, Rāmin, se convertira à l'Islam, Efromiya charge, elle aussi, l'armée de son père et fait prisonnier son frère Rāmīn[4]. Certains personnages de la Geste de Melik Dāniṣmend ont été empruntés au Baṭṭālnāme : tel l'espion Yaḥya qui porte le même nom que l'espion de Baṭṭāl, et dans 'Aṭūṣ, le sultan des Francs, on retrouve 'Ūc, le Franc du Baṭṭālnāme dont le nom a été à peine déguisé[5]. Certains noms propres ont été empruntés au Baṭṭālnāme : ainsi, Nesṭōr, le Mécréant pratiquant une religion secrète[6], a donné son nom au fiancé berné d'Efromiya ; Aḳrāṭīs, le vizir du Ḳayṣar 'Araḳil (Héraclius), dans le nom duquel on peut reconnaître celui du célèbre *Acritas*, Digénis, est devenu, dans la Geste de Melik Dāniṣmend, le beg mécréant Aḳlāṭīs[7] ; Sercā'il qui est, dans le Baṭṭālnāme, tantôt le nom d'un padichah des Francs, tantôt celui d'un vizir du Ḳayṣar, et dans lequel on peut, peut-être, reconnaître Saint-Gilles, l'un des chefs de la Première Croisade, est devenu dans la Geste de Melik Dāniṣmend le nom du beg de Dokiya, Serḫā'il[8] ; on retrouve également dans les deux Gestes, Sunbāṭ, Mihrān, et d'autres noms plus communs. Nous avons déjà parlé de la similitude des noms de lieux qui a provoqué, dans la Geste

(1) *Ibid.*, L. IV, 11 ; cf. p. 376.
(2) *Ibid.*, L. IV, 13 ; cf. p. 208.
(3) Cf. F. Steingass, *Persian-English Dictionary*, Londres 1947 (3e éd.), 297 a, s. v. ترنج
(4) *Seyyid Baṭṭāl*, L. I, 56 ; cf. p. 229.
(5) *Ibid.*, L. VI, 31 sq. ; cf. p. 135, 346 sq.
(6) *Ibid.*, L. VI, 15.
(7) *Ibid.*, L. I, 76, L. II, 73 sq. ; cf. p. 404 sq.
(8) *Ibid.*, L. I, 50 ; L. II, 22 sq. ; voir p. 135-136.

de Melik Dānişmend, des confusions géographiques parfois difficiles à démêler.

Seyyid Baṭṭāl a légué en partie son caractère à Melik Dānişmend : à côté de l'héroïsme pur qui fut le seul apanage d'Abū Muslim, Baṭṭāl se complaît à vaincre par ruse et à jouer des tours pendables à ses ennemis. « Dans le courage, neuf sur dix, c'est la ruse », lui fait dire un des compilateurs du Baṭṭālnāme[1]. Aussi, la Geste de Seyyid Baṭṭāl, de même que celle de Ṣarĭ Ṣalṭuḫ, auront-elles un côté « farce » qui tourne parfois au grotesque. L'auteur de la Geste de Melik Dānişmend s'est gardé de tomber dans de tels excès qui devaient pourtant amuser l'auditoire. Melik Dānişmend ne néglige pas la ruse, quand la victoire ne peut être obtenue par la seule force, mais le récit de ses artifices est dosé avec soin et nulle part le roman épique ne tourne à la farce. La part de la ruse, dans la Geste, se limite aux besoins de la guerre et ne devient pas un élément comique.

Nous avons parlé des images et des effets de style[2] ; ce sont, pour la plupart, des artifices communs à la littérature épique. Les multiples rédactions de la Geste de Seyyid Baṭṭāl et les deux versions différentes de la Geste de Melik Dānişmend, dont la première est perdue, ne permettent pas de juger s'il y a eu, entre les deux ouvrages, des emprunts de style. Il y a cependant une certaine analogie entre le cri de guerre de Seyyid Baṭṭāl : « Benem Baṭṭāl, kāfire ḳattāl », et celui de Melik Dānişmend que l'auteur de la Geste a essayé de calquer sur le premier : « Benem Melik Dānişmend Ġāzi, bir dür öŋümde ṭaġ ile yazĭ, benüm ėlinde dür kāfirlerüŋ boġazĭ... ».

(1) *Ibid.*, L. II, 16.
(2) Cf. p. 65 sq.

DEUXIÈME PARTIE

INTRODUCTION

1. Les manuscrits

L'édition du texte et la traduction de la Geste de Melik Dānişmend ont été faites d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris : *Ancien Fonds Turc* 317. Grâce à l'aimable aide de M. Faik Reşit Unat, nous avons pu contrôler le texte, d'ailleurs excellent, du manuscrit de Paris, par celui du manuscrit *A*. 431 de la *Dil ve Tarih-Coğrafya Fakültesi* de l'Université d'Ankara, dont nous avons le microfilm. Par la suite, nous avons pu amender le texte par l'étude du manuscrit *Muallim Cevdet K*. 441 de la *Belediye Kütüphanesi* à Istanbul, consulté au cours d'un récent séjour à l'Institut Français d'Archéologie d'Istanbul, et par celui du manuscrit *Turc* 578 de la Bibliothèque Publique de Leningrad, dont nous avons pu obtenir un microfilm.

Nous avons relevé, jusqu'à présent, neuf manuscrits de la Geste de Melik Dānişmend, dont un à Paris, un à Leningrad et sept en Turquie. Celui de Paris est le plus ancien et, d'après ce que nous pouvons juger au sujet des autres, le meilleur. C'est un manuscrit du XVIe siècle, en bon état de conservation, composé de 181 folios in-4°, mesurant 25 cm. 5 sur 18 centimètres ; la reliure, en parchemin, est européenne ; sur la feuille de garde qui est moderne, figure une inscription du XVIIIe siècle, de la main d'Armain, premier drogman du Roi à Alexandrie, qui fut chargé, en 1735, de rédiger un nouvel inventaire des

manuscrits persans et turcs de la Bibliothèque du Roi[1]. Le manuscrit est écrit en *nesḫī* turc et soigneusement vocalisé ; la vocalisation du texte est une particularité des manuscrits turcs anciens : générale avant le XVI[e] siècle, elle se rencontre rarement après. Les folios, numérotés, portent des encadrures rouges. Au folio 1 verso, le titre de l'ouvrage figure dans un joli *serlevḥ* bleu, rouge, jaune et or, orné d'un dessin floral : *Ḳiṣṣa-i Melik Dānişmend Ġāzi*. Au folio 181 recto, dans le colophon, on lit le nom du copiste : Ḥācī bin Ḥācī Aḥmed, et la date de la copie : 985 (1577) ; celle-ci est répétée dans le chronogramme final qui se trouve reproduit, avec des variantes, dans la plupart des manuscrits[2].

Le manuscrit 578 de la Bibliothèque Publique de Leningrad a été décrit par V. Smirnov qui lui a consacré une étude[3]. Ce manuscrit contient, en effet, des particularités linguistiques intéressantes et des phrases dans lesquelles Smirnov a pu reconstituer du grec. Néanmoins, cette copie est défective, car le texte ne commence qu'au 49[e] folio, à la fin de la quatrième séance. Le manuscrit fut copié par Muḥammed bin Aḥmed el-Ḳāẓīzāde el-Bursevī, au mois de Ṣafer 1032 (décembre 1622). Rédigé en *nesta'līḳ*, d'une main négligée, il contenait primitivement 266 folios in-4[o] ; cependant, par une erreur dans la pagination, les n[os] 72 et 221 ont été omis, la page 73 fait suite à la page 71, sans coupure de texte, et il en est de même pour les pages 222 et 220 ; il ne reste, par conséquent, du manuscrit que 216 folios numérotés de 49 à 266. Le texte est très peu vocalisé, mais les voyelles sont souvent marquées par des voyelles longues ; voici quelques exemples qui permettront de juger que l'orthographe de ce manuscrit est très libre : اول میشوم در olmĭşumdur (f. 246 v.) ; بیره غورلر bĭraġurlar (242 r.) ; شیلاکه وار şöyle ki var (f. 237 r.) ; داپه سندن ایرا داکن بولار depesinden eyere

(1) Cf. L. Delisle, *Le Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque Impériale*, Paris 1868, I, 413-415 ; H. Omont, *Missions Archéologiques françaises aux XVII[e] et XVIII[e] siècles*, Paris 1902, II, 770 ; le même, *Anciens Inventaires et Catalogues de la Bibliothèque Nationale*, Paris 1910, III, 230.

(2) Cf. p. 57 sq.

(3) Cf. V. Smirnov, *Mnimyj Tureckij Sultan Imenuemyj u Evropejskich Pisatelej XVI v. Calepinus-Cyriscelebes*, 25 sq. ; Bernhard Dorn, *Catalogue des Manuscrits et Xylographes Orientaux de la Bibliothèque Impériale Publique de Saint-Petersbourg*, St-Petersbourg 1852, 522-525.

degin böler (f. 237 r.), etc. Dans la notation des consonnes, on trouve س au lieu de ص dans des mots de la classe postérieure : اسمرلدی pour اصمرلدی (f. 77 v.) ; چری سندی pour چری صندی (f. 75 v.). Il sera traité au chapitre suivant des particularités linguistiques de ce manuscrit, nous nous contenterons de remarquer ici que les différences entre les manuscrits ne sont que dans les détails et ne concernent pas, en général, le sens du texte ; cependant, le manuscrit de Leningrad est plus détaillé que celui de Paris ou celui d'Istanbul, et reproduit souvent le texte des deux manuscrits à la fois ; ce dernier fait ne tend d'ailleurs qu'à alourdir le texte de détails et de répétitions inutiles, on s'en rendra compte en lisant les quelques exemples tirés des trois manuscrits, que nous reproduisons à la fin du chapitre. Le copiste du manuscrit de Leningrad semble avoir fait un effort pour rendre le texte plus orthodoxe, mais cet effort ne s'est limité qu'à remplacer le mot *musulman* par celui de *sunnī* et à ajouter, au début de la quatorzième séance, quatre vers à la louange d'Abū Ḥanīfa (f. 213 v.).

Le manuscrit Muallim Cevdet K. 441, conservé à la Belediye Kütüphanesi, à Istanbul, a été copié en 1016 (1607) ; c'est le manuscrit le plus ancien, après celui de Paris, mais il est loin d'être aussi bon que ce dernier. C'est un manuscrit assez mauvais, composé de 262 folios, mesurant 21 centimètres sur 15 centimètres ; le papier est épais, sans filigrane ; la reliure, en carton, est moderne ; il est écrit d'une main négligée, en *nesẖī* vocalisé. Le titre, *Ḥikāyet-i Melik Ġāzi*, a été ajouté plus tard, ainsi que le *besmele*, le copiste ayant laissé un espace blanc destiné à recevoir un *serlevḥ ;* les rubriques, en tête des chapitres, sont écrites à l'encre rouge. Au folio 262 verso, figure une inscription relative à un des premiers propriétaires du manuscrit, le derviche Süleymān Dede ibn Kemāl Dede, décédé en 1057 (1647). Le texte du manuscrit d'Istanbul n'ajoute pas grand chose à celui du manuscrit de Paris ; le style est plus négligé et il ne contient aucune des particularités linguistiques qui font l'intérêt du manuscrit de Leningrad. On trouvera à la fin du chapitre, quelques exemples tirés de ce manuscrit.

Au cours de notre récent voyage à Istanbul, nous avons pu examiner un manuscrit privé de la Geste de Melik Dāniṣmend, appartenant à M. Fahri Bilge. Ce manuscrit est daté de 1062

(1652), ce qui le ramène à la quatrième position, au point de vue de l'ancienneté. Cette copie est défective, la première séance manque et les premiers folios de la deuxième, sont mutilés; c'est un manuscrit de format in-4°, écrit en *nesta'līḳ* non vocalisé.

Le manuscrit conservé à la *Fatih Millet Kütüphanesi*, viendra clore la série des manuscrits relevés à Istanbul. Il est catalogué sous le numéro *Ali Emin Efendi n°* 571 et a été décrit dans le catalogue des manuscrits conservés dans les bibliothèques d'Istanbul[1]. Il n'offre que peu d'intérêt, en raison de sa rédaction récente ; il a été, en effet, copié au mois de Żī'lḥicce 1330 (novembre 1912), par Ḥāfiẓ Meḥmed Vehbī Nīksārī.

Quatre autres manuscrits ont été relevés en Turquie, deux à Ankara et deux à Çorum ; c'est à M. Faik Reşit Unat que nous devons leur description. Les deux manuscrits d'Ankara ont été partiellement décrits par M. Şükrü Akkaya[2].

Le manuscrit n° A. 431 de la Faculté *Dil ve Tarih-Coğrafya* de l'Université d'Ankara, a été récemment découvert à Sivas ; il a été copié au mois de Cemāżī el-Evvel 1199 (mars 1785) par Velī 'Abīd[3] qui a ajouté au texte beaucoup de vers de son cru ; le manuscrit contient 225 folios ; le texte, non vocalisé, est écrit, d'une main négligée, en *nesta'līḳ* turc. Le titre est : *Ḳitāb-i Melik Dānişmend Ġāzi.* D'après les renseignements donnés par l'article de M. Şükrü Akkaya, le manuscrit mesure 22 cm. 5 sur 16 centimètres.

Le deuxième manuscrit d'Ankara se trouve dans la bibliothèque privée de M. Hüseyin Namïk Orhun. Il a été découvert à Nīksār. La date contenue dans le chronogramme final est 1054 (1644), mais le nom du copiste, Seyyid Ḥasan bin (Seyyid) 'Omer, est suivi de la date 1192 (1778) ; c'est probablement cette dernière date qui est celle de la copie, la première étant celle du manuscrit qui a servi de modèle au copiste et dont il a fidèlement reproduit le chronogramme

(1) Cf. *Istanbul kitaplïklarï tarih-coğrafya yazmalarï katalogu* I, Istanbul 1949 sq. (fascicule 1 et s.), 127.

(2) Cf. Şükrü Akkaya, *Kitab-i Melik Danişmend Gazi-Danişmendnāme,* 131-132.

(3) La date de la copie et le nom du copiste sont donnés au folio 225 r. ; le nom du copiste est mentionné encore aux folios 148 v., 213 r. et 223 r. ; au folio 191 v., le copiste se nomme 'Abdülvelī au lieu de Velī 'Abīd.

sans le modifier. Le manuscrit se compose de 430 pages, d'après l'indication donnée par M. Şükrü Akkaya, soit de 215 folios.

Les deux manuscrits conservés à Çorum, l'un dans la bibliothèque privée de M. Ismail Koşmaoğlu, l'autre dans celle de M. Eşref Ertekin, n'offrent que peu d'intérêt, en raison de leur rédaction trop récente ; le premier est, en effet, daté de A. H. 1322 (1904) et le second de A. H. 1325 (1907) ; ce dernier manuscrit est d'ailleurs défectif.

A cette liste, il faut encore ajouter un manuscrit privé, découvert à Çorum, et qui se trouverait à Istanbul, chez M. Alâeddin Alpay, renseignement donné, sans autre précision, dans l'article de M. Şükrü Akkaya[1]. Ceci élèverait à huit le nombre des manuscrits relevés en Turquie, nombre qui, sans aucun doute, s'accroîtra dans les années à venir.

Différences entre les manuscrits de Paris, d'Istanbul et de Leningrad

P.	I.	L.
On yėrde mancĭlĭḳ dikdiler ki ṣabāḥĭn cenk ėdeler. Ol gün geçdi ėrte oldĭ. Namāz ḳĭlurken ġavġa belürdi. Gördiler kim kāfirler ėrişmişler ol mancĭlĭḳlarĭ oda yandurmĭşlar. (f. 77 v. ; cf. p. 907).	On yėrde (mancĭlĭḳ) dikdiler ḥāẓĭr oldĭ ėrtesi gün cenk ėdelüm dėdiler. Kāfirler ol ḥāli gördiler ḳal'e ḳapusĭn açub Islām çerisine ḥamle ḳĭldĭlar. Emīrān (Emnōs) la'īn buyurdĭ mancĭlĭḳlarĭ neft urub cümlesin yandurmĭşlar. (f. 99 r.).	Daẖī ėrtesi gün (mancĭlĭḳ) düzdiler kim uruşalar. Ol gün geçdi ėrtesi oldĭ. Melikile ġāziler namāz ḳĭlmaġa dėrildiler namāz ḳĭlurlar iken kāfirler ol ḥāli gördiler ḳal'e ḳapusĭn açdĭlar köpri ḳurdĭlar. Emnōs la'īn ḳal'e çerisiyle geçdi Islām çerisine ḥamle ḳĭldĭlar. Emnōs buyurdĭ neffādlar geldiler ol mancĭlĭḳlara nafṭ urdĭlar ḳamusĭnĭ yandurdĭlar. (f. 104 r.).
Kāfirler ġerü dönüb vardĭlar Eyyūbile Süleymānī getürdiler ki berdār ėdeler Melik	Kāfirler gerü dönüb Süleymānī ve Eyyūbī getürdiler ki berdār ėdeler Melik bu ḥāli	Bu yaŋa kāfirler vardĭlar kim Süleymān bin Nu'mānī ve Eyyūb bin Yūnusī ki dutsaḳlar idi bularī getür-

(1) Şükrü Akkaya, *op. cit.*, 131.

ol ḥāli görüb şöyle ḥayḳĭrdĭ kim kāfirler serāsime oldĭ. (f. 77 v. ; cf. p. 907).	gördi şöyle na're oldĭ kim 'ālem yanḳulandĭ kāfirler serāsime oldĭ. (f. 99 v.).	diler ki Islām cerisine ḳarşu bularĭ berdār ėdeler Melik bu ḥāli duydĭ bir na're eyle çĭḳardĭ kim 'ālem yanḳulandĭ kāfirler serāsime oldĭlar. (f. 104 v.).
Emnōs la'īn işitdikim ḳal'eden tekbīr āvāzĭ gelüb cenk ėderken at başĭn çevürdi ḳal'eden yaŋa yürüdi. (f. 80 r. ; cf. p. 913).	Emnōs la'īn gördi kim kūs naḳāra āvāzĭ ḳal'eden gelür cānĭna od düşdi cenk yėrinden at başĭnĭ çevürdi sürüb ḳal'e ḳapusĭna geldi. (f. 101 v.).	Emnōs işitdi kim tekbīr ve naḳāra āvāzĭ ḳal'eden gelür cānĭna od düşdi urĭşu dururken at başĭnĭ çevürdi yüz ḳal'eden yaŋa dutdĭ sürüb ḳal'e ḳapusĭna ėrişdi. (f. 106 v.).

2. Observations linguistiques

Le texte que nous publions est d'autant plus précieux pour l'étude de la langue vieil-'os̱mānlĭ qu'il s'agit d'un texte en prose, écrit dans la langue parlée du XIVe siècle. Il nous livre la langue avec ses archaïsmes, ses imperfections grammaticales et sa syntaxe, qui ne connaît encore qu'un usage restreint des formes nominales du verbe. Pour cette dernière raison, l'ordre de la phrase se rapproche de celui de la phrase indo-européenne, grâce à l'emploi constant de la particule *kim* ou *ki* commandant des phrases subordonnées, là où le turc actuel emploierait des groupes de mots et rejetterait l'élément secondaire avant l'élément principal[1].

En ce qui concerne l'orthographe des mots turcs, la graphie est encore flottante : les voyelles sont tantôt rendues par des voyelles longues, tantôt par des signes diacritiques ; les suffixes sont tantôt liés au mot qui les commande, tantôt séparés de lui, si bien qu'un même mot peut avoir plusieurs graphies différentes à l'intérieur d'une même phrase. Il y a flottement graphique, provenant sans doute d'un flottement

(2) Cf. Jean Deny, *Grammaire de la Langue Turque*, § 986-995 ; 1240-1250 ; le même, *Structure de la Langue Turque*, dans *Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris*, IX, 1949, Paris 1950, 33-34.

de la prononciation, entre ط et د, dans les mots de la classe postérieure, et, plus rarement, entre ت et د , dans les mots de la classe antérieure. Dans la classe postérieure, des formes graphiques comme *ṭam*, *ṭurmaḳ*, *ṭuymaḳ*, *ṭanïmaḳ*, *ṭāne*, *ṭatlu*, *ṭoġru*, *ṭutmaḳ*, etc., alternent avec *dam*, *durmaḳ*, *duymaḳ*, *danïmaḳ*, *dāne*, *datlu*, *doġru*, *dutmaḳ;* cette alternance graphique attaque même le suffixe *-daş* et près de *ḳardaş*, *yoldaş*, on trouve des formes comme *ḳarṭaş*, *yolṭaş*.

Au point de vue phonétique, on relève les mutations consonantiques suivantes :

ḳ>ẖ: aẖşam pour *aḳşam* (P. ff. 64 v., 171 r.) ; *uyẖu* pour *uyḳu* (P. f. 3 r.) ; *ḳorẖu* pour *ḳorḳu* (f. 175 r.) ; *yoẖsa* pour *yoḳsa* (ff. 169 v., 21 r.) ; *aẖtarmaḳ* pour *aḳtarmaḳ*.

ḳ>ġ, surtout en position intervocalique : *çoġ* pour *çoḳ*, *yoġ* pour *yoḳ; bïraġurlar* pour *bïraḳurlar* (L. 242 r.).

ġ>ḳ, alternance plus rare, mais qui se rencontre quelquefois en position initiale : *ḳāzī* pour *ġāzi* (f. 175 r.).

ç>ş: ḳaşdï pour *ḳaçdï; geşdi* pour *geçdi; göşdi* pour *göçdi; aşdï* pour *açdï*.

Nous avons déjà fait observer ailleurs[1] la spirantisation de la dentale occlusive *d* en position intervocalique et finale : le *d* en cette position s'écrit ذ et quelquefois même ژ et se prononce *z*. Ce fait linguistique, courant dans les textes turcs archaïques, s'observe dans les mots persans et dans quelques mots arabes passés dans la langue turque par l'intermédiaire du persan ; son origine doit être cherchée du côté de la Perse. Voici quelques exemples tirés du manuscrit d'après lequel a été faite l'édition de notre texte : *ümīż* pour *ümīd* (ff. 21 r., 30 r., 1 v., 4 r., 146 r.) ; *ustāż* pour *ustād* (77 v., 162 v.) ; *Hüża* pour *Hüdā* (40 v., 44 v., 51 r.) ; *şāż* pour *şād* (4 r., 45 v., 82 v., 181 r.) ; *şāżumān* pour *şādïmān* (119 v.) ; *şāżlïḳ* pour *şādlïḳ* (31 r., 56 r., 132 r., 146 v.). A ces exemples, il faut ajouter *birāżer* pour *birāder* (A. f. 9 v.) *peyżā* pour *peydā* (L. f. 156 r.) ; *feryāż* pour *feryād* (L. f. 246 r.) ; ainsi que *cāzū* et *cāzūlïḳ*, quelquefois écrits *cāżū* et *cāżūlïḳ*, termes qui se rencontrent tout au long de la Geste de Melik Dānişmend

(3) Cf. notre *Destān d'Umūr Pacha*, 36.

et des autres ouvrages épiques où *cāzū* est opposé à *musulman*[1].

Le *e* fermé est toujours distinct, dans la graphie, du *e* ouvert et rendu par le signe diacritique ــٖــ, parfois accompagné de la voyelle longue ی ; nous l'avons transcrit par *ė* : *vėrmek*, *vėrbimek*, *dėmek*, *yėmek*, *ėtmek*, *gėce*, *ėl* (opposé à *el* « la main »), *yėr*, *bėl*, *yėg*, *nėrėde*, etc.

Les voyelles hautes des suffixes sont arrondies, sauf dans les cas suivants : à l'accusatif, au suffixe possessif de la troisième personne, à la troisième personne du passé déterminé, au suffixe de la forme verbale dubitative *-imiş*, au suffixe de la forme verbal réciproque *-iş*, au suffixe *-ci*.

Le suffixe pronominal *-ki* obéit parfois aux règles de l'harmonie vocalique, en s'écrivant *-ġĭ* dans les mots de la classe postérieure : *yarĭndaġĭ meclis* (f. 9 r.) ; *zindāndaġĭ müsülmānlar* (116 v.) ; mais on trouve aussi : *ṭaġdaki müsülmānlar* (171 v.). La voyelle de ce suffixe n'est jamais arrondie, contrairement à celle du suffixe de l'impératif : *gil/ġĭl*, qui est parfois soumise à l'attraction labiale : *sen bunda olġul* (43 v.).

La troisième personne du verbe substantif, *dur*, ou, sous sa forme pleine, *durur*, ne change jamais de timbre vocalique. Il en est de même pour la première personne du pluriel : *üz/uz* ou *vüz/vuz*.

Au point de vue morphologique, l'accusatif d'un nom terminé par le suffixe de la troisième personne, est souvent employé sans le *i* final : *Çeleb adĭn aŋub işlense işler* (f. 20 r.) ; *Melik ḳıṣṣasĭn yād ėdelüm* (f. 1 v.) ; *Süleymānuŋ selāmĭn aldĭlar* (3 v.) ; *ilerü vardum ki elin öpem* (3 r.) ; *bir birin alĭmadĭlar* (I. 84 r.). La forme archaïque de l'ablatif, en *-din*, se rencontre quelquefois : *bizden öŋdin gelen rāvīlerden şöyle işitdüm* ki (I. 134 v. ; L. 139 r.) ; *bundan öŋdin* (L. 259 r.). Le cas relatif est souvent employé dans le sens du locatif : *ḳodĭlar ḳamusĭn yėrlü yėrince* (f. 141 v.) ; *Rūm dilince bir nāme yazdĭlar* (164 r.); *varub Rūm dilince söyledi* (81 r.) ; *Ecel ardĭnca ėrişüb* (174 r.) ; *siz daḫĭ ardumca bile giresiz* (43 r.) ; *çerinüŋ öŋince Arṭuḫĭ anuŋ ardĭnca Efrōmiya* (86 v.) ;

(1) Cf. p. 199 n. 2.

öŋlerince giderdi (L. 106 r.).[1] L'ancien instrumental en *(y)in* se retrouve dans des formes comme : *gürzin dögüşdiler* (I. 84 r.), indépendamment des adverbes de temps formés à l'aide de cet ancien instrumental devenu suffixe de dérivation[2] : *bir gezin* (17 v.) ; *ah̬şamĭn* (64 v.) ; *ṣabāḥĭn* (77 v.) ; *ne vaḳtĭn* (162 v.). On rencontre l'emploi fautif du pluriel après des noms de nombres : *ol üç kişiler ki* (27 r.) ; *iki elleri* (I. 122 v.) ; *iki yüz nādire kişiler* (L. 240 v.) ; ou après des pluriels arabes : *melā'ikler* (L. 257 r.) ; ou après des noms déjà munis du suffixe pluriel persan : *yārānlar;* ou après *eren* qui est par lui-même le pluriel de *er.*

A la première personne du singulier, le vocalisme du verbe nominal est toujours *e/a* et ne se confond jamais avec le suffixe possessif de la première personne du singulier : on distingue d'une part : *benüm yörem*, *benüm erüm*, *benüm evüm* (f. 114 r) ; et d'autre part : *ben bu ḳal'edenem* (114 r) ; *Müsülmānam* (10 v) ; *benem Melik Dānişmend Ġāzi* (16 r). La deuxième personne du pluriel est identique au pronom personnel : *siz kimlersiz?* (19 r) ; *ey ulular ki siz siz Ḥaḳ ḳatĭnda sevgülüler* (60 v) ; *ḳamuŋuz adlu ṣānlu er kişi siz, bu resme nice gormişsiz işi siz* (60 v). Parfois, il y a confusion entre la deuxième personne du singulier et la deuxième personne du pluriel employée comme terme de respect : *biz ikimüz senüŋ bendeŋüzüz* (21 v).

La conjugaison verbale est simplifiée, bien qu'on rencontre dans le texte des traces de tous les thèmes verbaux, à l'exception du nécessitatif *-meli.* Le thème du duratif *(i)yor*, ne se rencontre que deux fois : *aluma binüb geliyordum* (35 v) ; *çeri... geliyorlar* (60 r) ; le futur est exprimé par le thème en *(y)iser: yarĭnġĭ meclise ḥāżĭr olasĭz ḥikāyet nice olĭṣar bilesiz* (9 r) ; *yarĭn size bir ulu kişi geliserdur... sizi şehre da'vet ḳĭlĭṣardur, varuŋuz kim şimden gėrü sizüŋ eliŋüzden çoḳ işler ḳopĭṣardur* (3 r) ; *bu kişi... bizi dah̲ĭ helāk ėdiser* (48 r) ; *bilmezem ḥāl nolĭsar dur* (149 r). Le thème conditionnel *(i)se* est le plus souvent employé avec la particule *gerek: atamile nice uruşsam?* (24 v) ; *ėrte benümile cenk ḳĭlsaŋ gerekdür*

(1) Au sujet du suffixe *-ce*, cf. Jean Deny, *Grammaire*, 634-646, 1134-1135 ; S. Duran, *Türkçede cihet ve mekân gösteren ek ve sözler*, TDAY, 1956, 54-57 ; Z. Kormaz, *Türk dilinde +ça eki ve bu ek ile yapĭlan teşkilleri üzerine bir deneme* TDAY, 1958, 41-68.

(2) Cf. Jean Deny, *Grammaire*, 261-262.

(10 v) ; *dīn yolĭna ḳĭlĭc ursa gerekdur* (84 r) ; *küfre yardĭm ḳĭlanlaruŋ kökin kesse gerekdur* (84 r). Les temps les plus fréquemment employés sont l'aoriste, le passé déterminé et le subjonctif-optatif qui a également le sens du futur ; ce dernier temps, très usité, se conjugue de la façon suivante :

(y)em	(y)evüz
(y)esin	(y)esiz
(y)e	(y)eler

A l'aoriste du verbe négatif, la consonne *z* qui remplace le *r* distinctif du thème, se conserve à toutes les personnes : ***ben** dīnümden dönmezem* (123 v) ; *eger Müsülmān olmazsaŋ seni ḳabūl ėtmezem* (123 v) ; *ben yėmezem* (10 v) ; *niçün anlarile urĭşmazsĭz?* (44 r) ; *size noldĭ kim beni bilmezsiz?* (138 r). L'impossibilité se marque par l'adjonction du suffixe *-ime: ẕafer bulĭmadĭlar* (10 r, 11 r) ; *üç kerre zōr ėtdi alĭmadĭ* (10 r, 11 r). Le thème de l'aoriste est souvent remplacé par le participe aoriste suivi du verbe *olmaḳ: ne iş dutsaḳ ilerü varmaz oldĭ* (132 v) ; *işimüz oŋmaz oldĭ* (132 v) ; *yaranlarumuzdan gelür kimse var* (35 r) ; *Nesṭōr sevindüginden derisine sĭġmaz oldĭ* (92 r) ; *ḳurd u arslān ḳoyun arasĭna girmez olurlar* (12 r). Le participe aoriste peut avoir le sens du participe futur : *işüŋ olurĭn gorelüm* (169 v) « nous verrons le déroulement de l'affaire » ; on dirait actuellement « işin olacağĭnĭ görelüm ». Le participe aoriste se trouve parfois employé avec une valeur de gérondif : *yaralu yatur aldĭlar* (L. 86 v) « ils prirent le blessé tandis qu'il était allongé » ; on s'attendrait à trouver : « yaralu yatur iken aldĭlar ».

Près du gérondif en *üb/ub* qui est très usité, on note l'emploi de la forme archaïque en *üben/uban* et sa forme allongée en *übeni/ubanĭ : beni defn ėdübeni* (175 r) ; *cem' ėdübeni* (2 r) ; *vėrişüben alĭşub* (83 r) ; *ḳazanuban* (148 v) ; *ağlaşuban* (175 v) ; *uyanuban* (5 v) ; *yaraḳ ėdüben* (5 v) ; *gorüben* (4 r) ; *ḳĭruban* (4 r). On relève également la forme archaïque du gérondif de carence et d'antériorité : *medin/madĭn*, *Yaḥya varmadĭn Efrōmiya... revāne oldĭ* (87 v) ; *henüz mātemleri olmadĭn Ḳir Akilis la'īn ėrüb cenk ėtmege başladĭ* (176 v) ; *ḳamu araya ṣunmadĭn ėren ol* (Allah) (42 r), « Lui qui sans étendre la main peut atteindre tout ». On relève aussi l'emploi du gérondif consécutif en *(y)icek* qui a le sens de « quand, lorsque » : *bu nāme saŋa varĭcaḳ Müsülmān olasĭn* (63 v) ; *sözi coğaldĭcaḳ adam uṣanur* (51 v) ; *'āşĭḳ oldum göricek ay yüzine* (sic)

(78 v) ; *Melik Dānişmend aŋa cihāz vėricek bile vėrmişdi* (92 r et v). On relève les formes *ṣalïnuraḳ* (140 r), *ağlayuraḳ* (103 r), au lieu de « ṣalïnaraḳ, ağlayaraḳ ». Le gérondif concordant en *(y)i* ou *(y)e*, constamment employé, sert à donner plus de relief à l'action en couplant deux verbes : *depere çaldï* (27 r, 45 r) ; *uma geldüm* (121 r, 33 r) ; *aṣa ḳodïlar* (77 r, 51 r) ; *isteyü gitdi* (32 v, 104 r, 120 v) ; *anlaruŋ ḳafasïndan ḳoyulï düşelüm* (68 r) ; *açïlï geldi* (79 v) ; *örselü ṭurïnca* (29 r) ; *segirdime gider* (87 v) ; *yalvarï geldi* (180 v) ; *ṣora geldüŋüz* (83 v) ; *ṣunï vėrdi* (85 v, 7 r) ; *urïşu ṭururken* (L. 106 v). On trouve, dans le manuscrit de Leningrad, l'emploi du verbe approximatif, construit avec le gérondif en *(y)i* ou *(y)e* et le verbe auxiliaire *yaz-*, signifiant, en ancien ottoman, « faillir », « manquer »[1] : *(Melik) atdan yïḳïlïyazdï* (L. 86 r) « (Melik) faillit tomber de cheval » ; dans le manuscrit de Paris, cette forme est rendue par le futur en *-(y)iser : Melik yïḳïlïṣardï* (65 v). Dans le manuscrit de Paris, on trouve l'emploi du suffixe verbal *(y)esi* qui a le sens d'un participe futur-intentionnel :[2] *ol yïḳïlasï sarayïnï anlara yapdurmïş idi* (151 r et v) « il leur faisait réparer ce palais prêt à tomber en ruines ».

On note l'emploi de suffixes *-leyin/layïn* et *cileyin/cïlayïn* qui marquent la comparaison : *yoḳ sencileyin nāmudār* (103 r) ; *sencileyin server görmedüm* (103 v) ; *anlar dahï sizcileyin adam oğlïdur* (44 r) ; *nolaydum ki ben de sencileyin murāduma ėreydüm* (55 r) ; *gėrü evvelkileyin şi'ir oḳïyub* (15 r) ; *uğurlayïn* (126 v). L'ancien comparatif en *(i)rek/(ï)raḳ* se retrouve dans les formes comme *tizirek* (119 r) ; *yėgrek* (4 v) ; *yaḳïnraḳ* (L. 253 v) ; *aşağaraḳ* (L. 253 v.).

Le texte est très instructif pour l'étude des anciens adverbes et postpositions indiquant le lieu ou la direction. On trouve notamment, dans le manuscrit de Leningrad, la postposition *dapa* ou *depe*[3], indiquant la direction « vers », employée là où le manuscrit de Paris emploie *yaŋa*[4] ; mais, tandis que *yaŋa* gouverne l'ablatif, *dapa* est employé après le cas absolu : *Ġavrās Ḫarsānōsiya dapa ḳaçdï* (L. 230 v), correspond à *Ġavrās Ḫarsānōsiyadan yaŋa ḳaçdi* (P. 158 r) ; *Ḫorāsān dapa*

(1) Cf. Jean Deny, *Grammaire*, 516.
(2) *Ibid.*, 500-502.
(3) Cf. S. Duran, *op. cit.*, 57-59.
(4) Cf. Jean Deny, *op. cit.*, 629-631, 1133-1134 ; S. Duran, *op. cit.*, 66.

nāmeler yazdīlar (L. 259 v), correspond à *Ḫorāsāndan yaŋa nāmeler yazdīlar* (P. 177 r) ; *Ḫarsānōsiya dapa yürüdi* (L. 235 r) correspond à *Ḫarsānōsiyadan yaŋa yürüdi* (P. 160 v). Le manuscrit de Leningrad présente un curieux emploi de *iley*[1], plus généralement *il* ou *él*, là où le manuscrit de Paris emploie *öŋ* « devant » ; voici quelques exemples : *(kāfirler) şehir ileyinde ḳondīlar* (L. 250 v), correspond à *(kāfirler) Ḫarsānōsiya öŋine gelüb ḳondīlar* (170 r) ; *Melik başīnī ileyine ṭutdī* (L. 232 r), correspond à *Melik... başīn aşaġa aṣdī* (158 v) ; *(kāfirler) derbend ilin aldīlar* (L. 255 v), correspond à *(kāfirler) derbend öŋin aldīlar* (173 v) *çerinüŋ ilini baṣdīlar* (L. 245 v), correspond à *çerinüŋ öŋi baṣīldī* (168 r) ; *Ḫalgümbed ḳal'esi ilinde ḳonmīş idi* (L. 252 r) ; correspond à *Ḫargümbed ḳal'esi öŋinde ḳonmīşidi* (171 r). C'est sans doute cet adverbe *il* qui a donné l'adverbe dérivé *ileri : il+-ri*, ancienne postposition indiquant la direction « vers » et gouvernant le datif[2].

L'adjectif indéfini *degme* est employé à la place du persan *her : degme gez kim* (L. 144 r) « chaque fois que ».

On relève l'emploi de l'interjection *dī*[3] *: la'īnuŋ başī dī şunda gitdi* (172 r ; L. 245 v) ; cette interjection est à rapprocher de *dīk : dīk bir uġurdan ḥamle ḳīluŋ* (22 v) ; *dīk ribāṭ ḳapusīn aluŋ* (21 v). On relève aussi l'interjection *mre* (38 r, 55 v, 69 v, 73 r, 74 r) et sa variante *bre* (101 r, 110 r), qui ont été empruntées au grec[4].

La syntaxe obéit à des règles assez simples : les phrases sont coupées en courtes propositions indépendantes dont voici le type courant : *géce ü günden Melik Aḥmed Sulṭān Ṭūrasānile Çahār Baġ dérler ma'rūf yérdur anda varurlardī silaḥşōrlīḳ ta'lim ḳīlurlardī* (2 v), « nuit et jour Melik Aḥmed et Sulṭān Ṭūrasān, à un endroit qu'on appelle Çahār Bāġ, ils se rendaient là-bas, ils s'exerçaient aux armes » ; *Ḫalīfe gördi kim bir ḳaç kişi develer yédmişler yükleri var tiz Ḫalīfe bir ḥācib vérbidi kim : « var gör ne kişiler dur »* dédi (42 r), « le Calife vit que quelques hommes conduisaient des chameaux, ils avaient des fardeaux, vite le Calife envoya un serviteur : 'va voir qui sont ces gens', dit-il ». Ou bien, la phrase princi-

(1) Cf. S. Duran, *op. cit.*, 78.

(2) Au sujet de l'ancienne particule *-ri*, cf. Jean Deny, *op. cit.*, 244, 616-618 ; S. Duran, *op. cit.*, 17-20.

(3) Cf. Jean Deny, *op. cit.*, 720-721.

(4) Cf. Jean Deny, *Grammaire*, 718-719.

pale commande à une ou plusieurs phrases subordonnées introduites par la particule *kim* ou *ki* ; le verbe de la subordonnée est alors au subjonctif-optatif : *Nesṭōr buyurdĭ ki bir adam vara göre ribāṭ içinde mi dur yoḫsa gitdiler mi* (21 r), « Nesṭōr ordonna qu'on aille voir s'ils étaient dans le couvent ou s'ils étaient partis ». Comme dans la plupart des textes turcs archaïques, le style indirect est totalement absent du récit ; par contre, il est fait grand usage du style direct ; on a déjà pu s'en apercevoir d'après un des exemples cités ci-dessus, en voici d'autres non moins caractéristiques : *Süleymān bin Nu'mān dèrler idi bir kişi vardĭ anĭ vèrbidiler kim var Sulṭān Ṭūrasān ile Melik Aḥmedi oḳĭ dèdiler* (3 r), « ils envoyèrent un homme nommé Süleymān bin Nu'mān, ils lui dirent : 'va appeler Sulṭān Ṭūrasān et Melik Aḥmed' » ; *beni gitdi dèyü izüm sürersiz* (21 v), « vous suivez mes traces en vous disant de moi : 'il est parti' » ; *bu gün beni ḳaçdĭ dèyü ardĭma düşersin* (22 r), « aujourd'hui tu te mets à ma poursuite en te disant : 'il s'est enfui' ».

Le style de la Geste, comme tout style épique en général, abonde en redondances et en procédés d'expressivité. Les redondances sont marquées par des redoublements sémantiques couplant deux mots synonymes tels « sāz ü selep », « yat u yaraḳ » ou deux mots de sens opposé tels « pīr u bernā », « bāy ü gedā », « az u çoḳ »[1], ou par des doublets verbaux dont nous avons déjà parlés[2]. L'emploi fréquent d'onomatopées[3] contribue à donner du relief au récit : *at kişnemesi* (93 r) ou *at süheyli* (147 r, 109 r) ou *at ğĭjğĭrmasĭ* (L. 250 r) ; *cebbe ü cevşen çaḳĭldusĭ* (93 r, 109 r) ; *ḳĭlĭc yalabĭmasĭ* (93 r) et *ḳĭlĭc şaḳĭldusĭ* (147 r, 109 r), le premier terme rend la vibration de la lumière, le second celui du bruit provenant du maniement des épées ; *gürz köpüldüsi* (93 r, 109 r, 147 r) ; *oḳ şĭvĭldusĭ* (147 r) ou *oḳ fĭşĭldusĭ* (93, r 109 r) ; *yay tingildüsi* (93 r)[4]. Il convient de noter les expressions curieuses telles que *yèrlü yèr: geçüb oturdĭlar yèrlü yèrince* (57 r) ; *iki çeri yèrlü yèrince varub ḳarār ḳĭldĭlar* (87 v, 109 r) ; *ḳodĭlar ḳamusĭn yèrlü yèrince* (141 v) ; *evlü ev: kāfirler daḫī ḳaçub her birisi evlü evine girdi* (165 v) ; *ḫaymalu ḫayma: ḫaymalu ḫaymasĭna*

(1) Cf. Jean Deny, *Structure de la Langue Turque*, 20 sq., 28-30.
(2) Cf. p. 181.
(3) Cf. Jean Deny, *Structure de la Langue Turque*, 20-30.
(4) Cf. p. 65.

varub ḳarār ḳïldïlar (150 v) ; *işlü iş: ḳamu işlü işine oldï meşġul* (28 r ; L. 231 r) ; *dutsaḳlu dutsaḳ: dutsaḳlu dutsaġïn getürsünler* (L. 194 r) ; on peut rattacher à ces exemples *baġlu baġ*, trouvé dans le Baṭṭālnāme conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds* 339, au folio 130 r : *ḳamu ḳuşlar ṭutïlur baġlu baġïndan*. Ces expressions qui contribuent à donner du relief au récit, ont cependant un sens précis ; elles ne s'emploient qu'avec le suffixe possessif de la troisième personne et ont un sens distributif ; elles signifient respectivement : « ils s'assirent chacun à sa place » ; « les deux armées se mirent au repos chacune de son côté » ; « ils posèrent le tout chaque chose à sa place » ; « les mécréants se sauvèrent chacun dans sa maison » ; « ils se reposèrent chacun dans sa tente » ; « ils vaquèrent chacun à sa besogne » ; « qu'ils apportent chacun son prisonnier » ; « les oiseaux chantent chacun dans son jardin ». Au même ordre d'expressions, il faut rattacher ; *iş işlemek* (20 r) ; *av avlamaḳ* (18 r).

Le vocabulaire, très riche en termes d'armes et d'armures, sera étudié dans le lexique et en notes. Il est cependant intéressant de noter ici la construction du verbe *atmaḳ*, « jeter », avec *ile*+l'accusatif : « jeter quelqu'un avec quelque chose », au lieu de : « jeter quelque chose à quelqu'un » ; *ol turunc ile beni atdi* (12 v), « elle me jeta cette orange » (mot à mot : « avec cette orange elle me jeta ») ; *Süleymān hemān bir oḳile Mānūli atub oḳ gögsinden arḳasïna çïḳdï* (174 r), « Süleymān jeta aussitôt une flèche à Mānūl, la flèche lui entra par la poitrine et ressortit par le dos » (mot à mot : « Süleymān jeta Mānūl avec une flèche... »). On notera également le verbe très expressif *mancïlïḳlanmaḳ*, dérivé de *mancïlïḳ*, « mangonneau », et qui signifie « se balancer à la manière d'un mangonneau » : *kāfir Meliki kemergāhïnda şöyle şancïdï ki Melik Dānişmend mancïlïḳlanub atdan yïḳïlïyazdï* (L. 86 r ; I. 81 v), « le mécréant blessa Melik à la ceinture d'une telle façon que Melik Dānişmend se mit à se balancer comme un mangonneau et faillit tomber de cheval ».

Il y a dans le texte un certain nombre de mots et de phrases grecques que Smirnov a cherché à reconstituer, non sans peine[1] ; tel ce calembour : *titi miti sunb-i ẖar-i 'Isa* (128 r, 164 r, 170 r), dont la prononciation imite vaguement l'asso-

(1) V. Smirnov, *op. cit.*, 34, 35, 56-57. Cf. p. 436 n. 3.

nance d'une phrase grecque. Nous ne pensons cependant pas que cette phrase dont le sens turc est : « titi miti le sabot de l'âne de Jésus », soit autre chose qu'une moquerie à l'égard du grec et il n'y a pas lieu de chercher à y reconnaître ce à quoi son auteur ne pensait peut-être pas. En d'autres endroits, il semble bien que l'auteur ait voulu reproduire des phrases grecques, mais elles ont été tellement déformées par les copistes qu'il n'est plus possible de les reconnaître sans faire appel à la fantaisie.

CI COMMENCE
LE LIVRE DE MELIK DĀNIŞMEND ĠĀZI

que la miséricorde de Dieu l'accompagne !

HISTOIRE DE MELIK DĀNIŞMEND ĠĀZI

Aḥmed fils d’‘Alī

que la miséricorde de Dieu
soit sur chacun d’eux !

Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux !

Proclamons d’abord le nom de Dieu | et disons avec douleur : « Dieu est grand ! »
abordons ensuite notre récit, | — sans le nom de Dieu aucun travail n’est parfait —
nous rappellerons à la mémoire l’histoire de Melik, | nous vous la conterons en vers et en prose.
En écoutant les exploits des Ġāzis, | puisse le jardin de votre âme se couvrir de fleurs !
Rends grâce, avec amour, au Prophète, | à ce chef qui est l’espoir des pécheurs,
rends-lui grâce afin que | demain, il intercède, lui aussi, en ta faveur ;
sa tendresse est le remède de tous les maux, | rends-lui grâce, afin de trouver la prospérité ;
salue sa famille, ses enfants, | et, dans ton cœur, fais-leur une place :
ainsi, tu seras sauvé du feu de l’Enfer | et puisses-tu avoir le Paradis pour demeure !
Melik Dāniṣmend est sa lignée : | évoque ses vertus, afin que son âme soit joyeuse,
raconte son histoire, perpétue sa mémoire | et, ce faisant, Ami, rappelle-le au souvenir !
Que l’on dise : « Miséricorde au narrateur, | à celui qui rassembla ces contes et composa ce livre. »

Et tous ceux qui le liront, tous ceux qui l'écouteront, | puisse Dieu leur faire nécessairement miséricorde !
Que l'on dise : « Miséricorde à ceux qui rassemblèrent, qui rédigèrent ces contes, | à ceux qui composèrent ce livre, chapitre par chapitre. »
Celui qui aura fait cette prière ici-bas, | je lui souhaite de quitter ce monde dans la foi ;
puisse-t-il trouver le bonheur dans l'Au-Delà, | celui qui aura persévéré dans cette prière ;
tous ceux qui auront fait cette prière ici-bas, | je souhaite que Dieu leur fasse miséricorde dans l'Au-Delà.
Dieu pardonne à son esclave qui le prie humblement, ô mes Amis, | sachez-le, car c'est le Prophète qui l'a dit !
Tous ceux qui prient pour moi ici-bas, | moi aussi, j'ai prié pour eux.
Écoutez maintenant : prions avec profusion, | puis venons-en à notre récit ;
rendons joyeuses les âmes des Ġāzis | et, pour leurs âmes, récitons une action de grâce ;
disons : « Dieu est grand » ! O Jeune homme, | ayant rendu grâce à Dieu, abordons notre récit :
écoute donc l'histoire de Melik, | et puisse son âme être joyeuse en recevant sa récompense !
C'est ainsi que les chroniqueurs l'ont rapportée, | écoute maintenant ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont raconté.

Les narrateurs d'histoires et les conteurs de secrets : le chroniqueur rapporte, le Maitre raconte ainsi...

Quand l'histoire de Baṭṭāl Ġāzi prit fin, quand 'Abd-ul-Vahhāb et les autres Ġāzis eurent passé de ce monde dans l'Au-Delà, le peuple de Malaṭiya l'apprit et prit le deuil. Puis, les grands de Malaṭiya, s'étant rassemblés dans la Mosquée du Vendredi, se mirent à deviser : « Cette ville perdra sa réputation, dirent-ils, il ne reste plus d'homme éminent ! » « Mais l'un d'entre eux prit la parole et dit : « Il y a encore *ici un homme éminent, un homme qui aime Muḥammed* et ses enfants : il se nomme Eyyūb bin Yūnus, c'est un Musulman. » Ils dirent alors : « Appelez donc le fils

de la sœur de Baṭṭāl et le frère de l'émir 'Ömer, qu'ils viennent[1]. »

...et le fils de Baṭṭāl Ġāzi, 'Ali, avait un fils nommé Sulṭān Ṭūrasān, et l'émir 'Ömer avait aussi une fille qui fut donnée en mariage au fils de Miẓrāb, 'Alī[2] ; elle mit au monde un enfant qui fut appelé Melik Aḥmed, mais comme il devint fort intelligent et fort sage, on le surnomma Melik Dāniṣmend. Jour après jour, Melik Aḥmed et Sulṭān Ṭūrasān se rendaient dans un lieu appelé Çahār Bāġ[3] — c'est un lieu bien connu —, et là, ils apprenaient l'exercice des armes ; quand venait la nuit, Sulṭān Ṭūrasān demeurait à Çahār Bāġ, tandis que Melik Aḥmed rentrait à la ville et, jusqu'au matin, il lisait, écrivait et s'instruisait dans les sciences ; quand un point d'une science lui demeurait obscur[4], le Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! — apparaissait dans son rêve et le lui expliquait.

Alors les gens de Malaṭiya demandèrent à Eyyūb bin Yūnus : « Où trouverons-nous Sulṭān Ṭūrasān et Melik ? » Eyyūb leur répondit : « Cherchez-les au palais. » Ils approuvèrent et envoyèrent un homme nommé Süleymān bin Nu'mān à la recherche de Sulṭān Ṭūrasān et Melik Aḥmed[5].

Süleymān se mit en route et parvint à la porte du palais ; il y vit quelques esclaves à qui il demanda où se trouvaient

(1) Le récit d''Ārif 'Alī manque ici de clarté. Le texte des manuscrits d'Istanbul et d'Ankara n'apporte aucun amendement à celui de Paris. Eyyūb bin Yūnus est sans doute le fils de la sœur de Baṭṭāl et Süleymān bin Nu'mān, qui entre en scène à la page suivante, est le frère de l'Emir 'Ömer bin Nu'mān ; cf. p. 126. Peut-être dans les lignes qui suivent y-a-t-il une lacune des manuscrits ou simplement un effort maladroit pour rattacher le récit à la Geste de Seyyid Baṭṭāl.

(2) 'Ali bin Miẓrāb, qui apparaît dans la Geste de Seyyid Baṭṭāl où il commande la garde ḫwārezmienne du calife, est le fils de Miẓrāb le Connétable du Ḫwārezm, héros du Roman d'Abū Muslim et frère d'armes de ce dernier dont il épouse la sœur Sekīne Bānū ; il s'établit, de cette façon, une filiation de légende entre les héros des différents cycles épiques. Cf. pp. 45, 105, 165-166.

(3) « Quatre Vignes ».

(4) Mot à mot : « Chaque science qui était voilée dans la science et qu'il ne pouvait y trouver accès, c'est-à-dire qu'il ne pouvait pas la comprendre, le Seigneur Prophète... ».

(5) Mot à mot : « ils approuvèrent et, il y avait un homme nommé Süleymān bin Nu'mān, ils l'envoyèrent : 'Va chercher Sulṭān Ṭūrasān et Melik Aḥmed', dirent-ils ».

Sulṭān Ṭūrasān et Melik Aḥmed[1] : « A Çahār Bāġ, » leur répondirent-ils ; Süleymān se dirigea alors vers Çahār Bāġ et, chemin faisant, il aperçut Sulṭān Ṭūrasān et Melik Aḥmed qui marchaient ; allant au devant d'eux, il les salua ; Sulṭān et Melik Aḥmed agréèrent son salut et lui dirent : « Tu viens pour nous appeler. » « Mais comment le savez-vous ? » leur demanda Süleymān. « Cette nuit, dans mon rêve, lui dit Melik Aḥmed, j'ai vu le Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! Il m'a demandé : « Pourquoi ne fais-tu pas la Guerre Sainte ? » « O Prophète de Dieu, lui répondis-je, les habitants de la ville ne m'apportent aucune aide. » Il me dit alors : « Demain, un homme éminent viendra vers vous, il s'appelle Süleymān, il vous invitera à la ville : suivez-le, car désormais beaucoup d'exploits seront faits par vos bras. » Il parla et je me réveillai : je vis qu'il faisait déjà jour, je fis ma prière et je me mis en route ; je venais déjà quand je t'ai rencontré. La parole du Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! — s'est accomplie. »

Alors, Sulṭān Ṭūrasān parla à son tour et dit : « Cette nuit, moi aussi, j'ai vu, dans mon rêve, mon grand-père, Baṭṭāl Ġāzi : je m'avançai vers lui pour lui baiser la main, mais il détourna de moi son visage. 'O Mon Aïeul, lui dis-je, en quoi t'ai-je offensé ?' — 'Pourquoi ne fais-tu pas la Guerre Sainte ? me répondit-il, car le temps de l'Islamisme est arrivé et les ténèbres qui pèsent sur les Musulmans doivent se dissiper !' Alors, toujours dans mon rêve, je lui dis : 'Je suis seul, ô Mon Aïeul, je n'ai personne, tous tes compagnons ont quitté ce monde, il n'y a plus personne pour me venir en aide.' — 'Que la grâce de Dieu soit ton aide ! me dit-il, demain il faut que tu ailles à la ville, car le peuple tout entier te viendra en aide ! »

Süleymān bin Nu'mān les conduisit à la ville. C'était un Vendredi du mois de Receb, trois cent soixante années s'étaient écoulées depuis l'Hégire du Seigneur Prophète[2] —

(1) Discours direct.

(2) Cette date de A. H. 360 (970-971) ne correspond à aucune réalité historique ; il s'agit d'une date fictive destinée à rapprocher chronologiquement la Geste de celle de Seyyid Baṭṭāl que la légende fait vivre sous l'émir de Mélitène 'Omar al-Akṭa' († 863). Le copiste du manuscrit d'Istanbul (I. f. 3 v.) a corrigé cette date en 460 (1067-1068), ce qui n'a pas davantage de valeur historique. L'énumération des conquêtes de la Première Croisade (cf. p. 194)

puisse Dieu l'exalter et le bénir ! Les habitants de la ville vinrent au devant de Sulṭān Ṭūrasān et de Melik Aḥmed et leur baisèrent les mains. Melik monta en chaire et récita le *ẖoṭbe* ; on fit la prière. Puis, les habitants de la ville se mirent à parler tous ensemble : « O Sulṭān Ṭūrasān, ô Melik Aḥmed, dirent-ils, sachez que les Mécréants ont levé la main contre les Musulmans, ils veulent les exterminer tous : il faut que vous aussi, vous vous unissiez pour mener contre eux la Guerre Sainte, vos aïeux ont bien taillé les peuples mécréants jusqu'à la racine. » « Il faut pour cela la permission de l'Émir des Croyants, le Calife », leur dit Melik Aḥmed. « Demandons la permission au Calife, » répondirent les habitants de Malaṭiya.

Alors, Süleymān bin Nu'mān et Eyyūb se levèrent de leur place et sortirent ; ils firent leur préparatifs de voyage et prirent la route de Bagdad. Ils marchèrent pendant quelques jours et arrivèrent soudain en vue de Bagdad. Ils se dirigèrent droit vers le palais du Calife. Le Calife était à la chasse : il regagna la ville au bout de trois jours. Quand il se fut assis sur le trône, les serviteurs lui dirent : « Deux hommes sont venus de Malaṭiya, ils demandent à voir le Calife. » Le Calife ayant fait venir Süleymān bin Nu'mān et Eyyūb bin Yūnus, ils lui adressèrent cette prière :

O Mon Chah, tu es le Calife du Temps, | tu es la sécurité et la paix du monde entier !
Dès que nous avons vu ton visage, nous nous sommes sentis pleins de joie, | nous souhaitons qu'à notre malheur tu apportes le remède.
La population de Malaṭiya toute entière, | adresse au Chah beaucoup de prières,
implore l'Émir des Croyants, | supplie le Seigneur Calife
de nous donner la permission d'aller au pays de Rūm, | afin de détruire les Mécréants et de leur faire la Guerre Sainte.
Car d'abord nous devons consulter notre maître, | nous soumettre à sa volonté et lui plaire.
Nous n'agirons qu'avec votre permission, | et, quel que soit votre ordre, nous y obéirons.

situera l'action de la Geste dans le temps. Sur les raisons qui ont causé le déplacement chronologique des évènements de la Geste, cf. pp. 54-56, 139.

Mais nous espérons que notre désir sera exaucé, | que nous irons combattre les Mécréants,
que nous parviendrons à la dignité du Martyre, | que nous irons au pays de Rūm pour y faire la Guerre Sainte !
O Chah, puisse le monde se remplir de votre majesté ! | C'est là notre requête au Calife. »

« Puisse Dieu exaucer votre désir louable ! leur dit le Calife, mais les Francs ont conquis, en Syrie, Anṭaḳiya et 'Akke et Tarabalus et Ṣifāt et Neblūs, jusqu'aux confins de Ḳudūs[1] ; il faut, par conséquent, que l'armée musulmane se dirige d'abord de ce côté-là, et, si Dieu le Très-Haut accorde aux Musulmans la victoire, et qu'après avoir repris ces régions des mains des Francs, ils reviennent sains et saufs, alors nous les enverrons au pays de Rūm ».

« O Calife du Monde, lui dirent Süleymān et Eyyūb, deux héros ont surgi dans la ville de Malaṭiya, ils sont de votre race : l'un se nomme Sulṭān Ṭūrasān et l'autre Melik Aḥmed. Sulṭān Ṭūrasān est le petit-fils de Baṭṭal Ġāzi et Melik Aḥmed est le fils de la fille de l'émir 'Ömer. Pour ce qui est du courage, ils n'ont pas d'égal. Le peuple de Malaṭiya désire que le Seigneur Calife leur donne la permission de conquérir ces pays, car ils sont capables de le faire. »

Quand le Calife eut entendu ces paroles, il appela son vizir qui se nommait Sa'd Aẖterī, et lui ordonna d'examiner leur bonne fortune sur l'astrolabe[2]. Sa'd Aẖterī était très versé dans la science des cieux et des astres. Il entendit les paroles du Calife, apporta l'astrolabe et l'examina : il fit le calcul des degrés, des minutes, des vingt huit maisons de la Lune, des douze signes du Zodiaque, des Sept Étoiles. Quand il eut examiné l'astrolabe, il vit que leur bonne fortune était immense et il dit au Calife : « Envoie ces deux hommes, car

(1) « Antioche, Saint Jean d'Acre, Tripoli, Saffet, Naplouse, jusqu'aux confins de Jérusalem ». Antioche fut conquise par les Croisés le 3 juin 1098, après un siège de sept mois ; Acre, assiégée une première fois du 12 avril au 16 mai 1103, tomba aux mains de Baudouin I, le 26 mai 1104 ; Tripoli, assiégée par le Comte de Toulouse depuis 1102, ne capitula qu'en 1109 ; peu après la prise de Jérusalem qui capitula le 15 juillet 1099, le prince italo-normand Tancrède s'empara de toute la Galilée avec Saffet et Naplouse, et l'émir de Sawâd se reconnut son vassal. Cette énumération des principales conquêtes de la Première Croisade situe le récit dans le temps, malgré la date donnée précédemment (voir note précédente).

(2) Cf. p. 162-163.

par leurs mains ce pays deviendra musulman et sera nettoyé des Mécréants. Sans ces deux hommes, ces pays ne seraient jamais conquis, ils resteraient tels qu'ils sont. De même qu'Abū Muslim de Merv — que sur lui soit la miséricorde de Dieu — châtia les Mervanides[1], il faut que ces deux hommes, eux aussi, coupent les racines de la Mécréance ».

Quand le Calife eut entendu ces paroles, quand il eut appris que leur bonne fortune était des meilleures, il fit écrire un firmān[2] aux noms de Sulṭān Ṭūrasān et de Melik Aḥmed, leur ordonnant de se mettre à la tête de l'armée de l'Islam, de marcher contre le pays de Rūm, de faire la Guerre Sainte, par ordre de Dieu et avec la permission du Calife, ainsi qu'il avait été écrit par la plume glorieuse de Dieu le Majestueux et le Très-Haut : « La victoire vient de Dieu et le triomphe est proche : annonce la bonne nouvelle aux Croyants. »[3] Quand le firmān fut prêt, on donna un beau vêtement d'honneur pour Melik Aḥmed et un autre pour Sulṭān Ṭūrasān, puis on leur donna deux étendards pour le Califat[4], vingt paires de nacaires [et des tambours[5]] en or, la bannière de Baṭṭāl Ġāzi et l'étendard d'Abū Muslim[6], et aussi quarante *ḥāfiẓ* à la diction coulante et à la voix belle, et deux cents chevaux de selle, quatre cents esclaves et cent ballots de trésors. Tout cela, le Calife le donna à Melik Dānişmend et à Sulṭān Ṭūrasān pour qu'ils entreprennent la Guerre Sainte et conquièrent ces pays.

« S'ils ont encore besoin de biens et d'armées, nous leur en donnerons, dit-il, il ne faut pas qu'ils se lassent de faire la Guerre Sainte. »

Süleymān bin Nu'mān et Eyyūb bin Yūnus prirent ces biens, ces chevaux, ces vêtements d'honneur, la bannière, les étendards, les tambours, les nacaires, et ils se mirent en route. Quand ils approchèrent de Malaṭiya, la nouvelle de

(1) Allusion au Roman d'Abū Muslim. Cf. p. 165 sq.

(2) Cf. p. 163.

(3) *Koran*, LXI, 13. D'après le Roman d'Abū Muslim, ce verset était brodé, en lettres d'or, sur la bannière noire du champion des Abbassides; Melik Dānişmend reçoit du Calife cette bannière ; cf. p. 166. Dans le manuscrit de Paris, un espace blanc est laissé pour recevoir ce verset ; il figure dans le manuscrit d'Istanbul, au folio 5 verso.

(4) Il faut entendre deux étendards au nom du Calife.

(5) Omis dans P. ; cf. I. f. 5 v.

(6) Cf. ci-dessus, n. 3 et p. 166.

leur arrivée se répandit dans la ville et la population sortit au devant d'eux. On porta dans la ville les biens, les trésors, les chevaux et les armes ; tous les Musulmans se rassemblèrent dans la Mosquée du Vendredi, on lut le firmān du Calife, on vit l'abondance de biens donnés par le Calife à Sulṭān Ṭūrasān et à Melik Dāniṣmend, les guerriers et les chefs en furent remplis de joie ; puis, on fit proclamer dans la ville : « Que l'armée de l'Islam se rassemble pour la Guerre Sainte ! » Quand les Musulmans entendirent cette proclamation, ils se rassemblèrent, on planta hors de la ville la bannière d'Abū Muslim et l'étendard de Baṭṭāl Ġāzi, on frappa tambours et nacaires, toute l'armée de l'Islam se rassembla en quarante jours, on la passa en revue ; quarante mille hommes s'étaient rassemblés.

La Vérité approchait, les ténèbres se dissipaient ; ce fut l'après-midi ; | le peuple entier se revêtit d'acier.
Des vapeurs de musc emplirent l'air | et se répandirent sur la surface de la terre.
La nuit dressa son trône d'ébène | après un jour qui avait été éclatant de lumière,
les habitants de ce pays allèrent prendre du repos | et s'endormirent pour un moment.
Cette nuit-là, ils se couchèrent délivrés de souci | et tous se sentaient pleins de confiance et de tranquillité.
Mais quand le vent du matin s'éleva | et dissipa les ténèbres de l'air,
un coin de la coupole d'azur s'ouvrit | et laissa sortir sur le monde la lanterne d'or.
Le monde, d'un bout à l'autre, devint resplendissant de lumière | et dans tous les corps, les âmes se sentirent joyeuses.
Elle[1] ne permit pas au sommeil de refermer les yeux. | Ils se réveillèrent et virent qu'il faisait jour.
Ils se préparèrent et se mirent en route, ce jour-là : | ils passèrent hautes montagnes et larges rivières.

Quand le matin se leva et que le soleil se montra de derrière les montagnes de Ḳāf, quand il remplit le monde de sa lumière et mit de la joie dans les cœurs pleins de soucis, l'armée de l'Islam monta à cheval. L'avant-coureur de l'armée était Çavuldur Çaḳa[2] ; il se mit en route avec cinq cents

(1) C'est-à-dire « La lanterne d'or ».
(2) Cf. p. 122.

hommes. Derrière lui partirent Ḳara Ṭoŋa, Ḥasan bin Meşiya et Eyyūb bin Yūnus, puis Sulṭān Ṭūrasan et Melik Dānişmend montèrent à cheval et partirent. Ils arrivèrent au bord de l'Elbis[1]. L'Elbis est un grand fleuve, il prend sa source en Enfer. Les chroniqueurs racontent qu'il y a sur le monde deux fleuves ; Dieu le Très Haut en a créé un qui prend sa source dans le Paradis, son goût ressemble au Kevs̱er, aussi est-il doux comme le sucre, il se nomme Furāt, car Dieu le Très-Haut a écrit dans la Parole Éternelle : « Nous vous abreuvâmes d'eau très douce[2]. » L'autre qui prend sa source en Enfer, a le goût du Zaḳḳūm et sa couleur ressemble à la fumée, il s'appelle Elbis. L'armée de l'Islam vint camper sur les bords de ce fleuve, elle y passa la nuit. Quand l'aube apparut et quand le Soleil se leva de derrière les montagnes de Ḳāf et rendit le monde resplendissant de lumière, Melik Dānişmend et Sulṭān Ṭūrasān et les autres ġāzis montèrent à cheval et continuèrent leur chemin. Ils arrivèrent à Sivas. Ils virent que la forteresse avait été détruite, que les Musulmans qui étaient dedans, avaient été occis et que les tours de la forteresse étaient couvertes de cadavres. « Qui a fait cela ? » demanda Melik. Süleymān bin Nu'mān répondit : « J'ai entendu dire par mon père que Baṭṭāl Ġāzi[3], quand il eut construit cette forteresse, y plaça comme gouverneur Mūsa bin Cu'da. Après cela, les Grecs vinrent, par ruse, déguisés en marchands : sur cinq cent chameaux, ils chargèrent des coffres et dans chaque coffre ils placèrent un Mécréant couverts d'armes. Quand ils furent arrivés à la porte de la forteresse, Sivasdos le Grec qui est le frère de Serh̲ā'il, le beg de Sisiya, c'est-à-dire Gümenek, et de Dokiya, c'est-à-dire Toḳat, dit au peuple : « Venez ici, car nous sommes l'armée du Calife, nous venons du pays de Ḳĭfçaḳ, l'armée grecque est à nos trousses, elle veut nous piller. Ouvrez la porte pour que nous mettions nos trésors à l'intérieur. » En ce temps-là, Mūsa bin Cu'da, le beg de la forteresse, était malade, le *nā'ib* qui s'appelait Aḥmed Selīm, donna l'ordre d'ouvrir la porte de la forteresse pour

(1) Il s'agit du Halys. *Elbis* qui se trouve aussi bien dans le manuscrit de Paris que dans ceux d'Istanbul et d'Ankara, est sans doute dû à une faute de lecture pour *Alis*.

(2) *Koran*, LXXVII, 27.

(3) L'épisode de la prise de Sivas n'existe pas dans le Baṭṭālnāme tel que nous le possédons ; cf. p. 167.

que les marchands puissent faire entrer leurs chameaux et leurs charges. Serẖā'il, qui était entré derrière eux, tira son épée contre les habitants de la forteresse, tandis que Sivasdos le maudit ouvrait les coffres et mille guerriers armés en surgirent et attaquèrent l'intérieur de la forteresse. Ils tuèrent les Musulmans, passèrent par le fil de l'épée leurs femmes et leurs enfants, détruisirent la mosquée de Baṭṭāl Ġāzi et brûlèrent les cadavres. Quand 'Abd-ul-Vahhāb apprit cela, il alla prévenir 'Abd-ul-Mū'minīn, Cu'da, 'Abd-us-Selām, Aḥmed Ṭarrān et Muḥammed Felāḥ[1]. Tous ces ġāzis vinrent faire la guerre aux Mécréants et ils en tuèrent un grand nombre. Alors, Sivasdos et Serẖā'il dépêchèrent un messager avec une lettre vers Meṭrīd, le sultan de Cānik. Au bout de quelques jours, l'homme arriva à Cānik, il remit la lettre dans la main de Meṭrīd. Meṭrīd vit qu'en haut de la lettre était écrit « Nārinūr »[2], puis : « Nous qui sommes Serẖā'il et Sivasdos, à toi qui es Meṭrīd, sache et sois informé que, lorsque cette lettre te parviendra, il faut que tu envoies une armée pour que nous puissions repousser nos ennemis. » Meṭrīd avait quatre fils nommés Nikola, Kosta, Gavrās et Miẖā'il, en apprenant la nouvelle, il ordonna sur le champ à Nikola et à Kosta de se préparer et les envoya avec quarante mille hommes à la forteresse de Sivas. A leur arrivée, ils virent qu''Abd-ul-Vahhāb et les autres ġāzis étaient en train de se battre contre Serẖā'il et Sivasdos. Nikola et Kosta, ce voyant, attaquèrent les Musulmans avec leurs quarante mille hommes. Beaucoup de ġāzis trouvèrent le martyre, l'armée de l'Islam faiblit, les Mécréants furent victorieux et la situation fut telle qu'on ne saurait la décrire. 'Abd-ul-Vahhāb et les autres ġāzis trouvèrent le martyre dans le combat, puisse le Paradis de Dieu le Très-Haut leur être accordé, à tous !

(1) Héros du Baṭṭālnāme.

(2) *Nārinūr*, dans la littérature épique turque, c'est la Puissance du Mal adorée par les ennemis de l'Islam. Le Ḳahramānnāme raconte la lutte entre la « race d'Adam » et la « race de Nārinūr », qui est celle des démons et dont le roi est Şeyṭān (voir les manuscrits de la Bibliothèque Nationale, *Ancien Fonds Turc* 344, f. 4 r., 222 r. ; *Ancien Fonds Turc* 321, f. 50 r.). Dans le *Ṣaltuḳnāme* (voir p. 215, n. 4), aux folios 200-201, Ṣaltuḳ arrive aux Indes et assiste à une cérémonie funèbre où la femme du défunt est brûlée, en sacrifice à Nārinūr. Quelquefois l'ordre des termes est interverti : *nūrinār;* parfois les deux termes sont séparés : *nār ve nūr*, « le Feu et la Lumière » : cf. L., f. 247 v. : *kimisi nārile nūrdan ḳılur ṭaleb*, « les uns imploraient le Feu et la Lumière ».

Quand les Mécréants virent qu'‘Abd-ul-Vahhāb était tombé, ils allèrent porter la nouvelle à Sivasdos et à Serẖā'il[1]. Serẖā'il se lança à la poursuite d'Aḥmed Ṭarrān, car tous les autres ġāzis avaient trouvé le martyre. « ‘Abd-ul-Vahhāb était le chef des Cāżūs[2], dit Sivasdos, il y a longtemps qu'il est l'ennemi des Grecs. L'armée de Baṭṭāl l'apprendra, allons, brûlons-le avec ses compagnons, coupons leurs têtes et envoyons-les au petit Ḳayṣar[3]. » Ils descendirent de la forteresse pour brûler les cadavres des Musulmans, mais les âmes de ces ġāzis implorèrent Dieu le Très-Haut et à ce moment, grâce à la puissance de Dieu le Très-Haut, une pluie diluvienne se mit à tomber, accompagnée de tonnerre et de foudre, des torrents coulaient comme pendant le déluge de Noé, et le déluge emporta les Mécréants avec Kosta et Nikola et Sivasdos et les jeta, avec tous leurs esclaves, dans les eaux de l'Elbis. Serẖā'il le maudit rattrapa Aḥmed Ṭarrān et le tua, puis il revint à l'endroit où les ġāzis avaient trouvé le martyre, mais tous les Mécréants avaient été emportés par le torrent et il ne restait plus aucun survivant. Les corps des Croyants avaient été recouverts de sable. Chaque nuit du vendredi, une lumière jaillit de la tombe des martyrs et monte vers le Ciel, comme un pilier. Des Mécréants, il était cependant resté un moine nommé Turās qui vint raconter à Serẖā'il ce qui était arrivé. Pris de peur, Serẖā'il rassembla son armée et s'en alla à Gümenek. Depuis ce temps, cette ville demeure ainsi, toute en ruines. »

Lorsque Melik Dāniṣmend eut ouï ce récit, il dit : « Par la grâce de Dieu le Très-Haut et par les miracles de Muḥammed-Muṣṭafa et par les bénédictions que contient ce verset : ‘La Victoire vient de Dieu et le Triomphe est Proche ; annonce la Bonne Nouvelle aux Croyants'[4], reconstruisons cette

(1) P. : « à Sivasdos et à Kosta » ; I. : « à Serẖā'il ».

(2) *Cāżū* ou *Cāzū* <P. *Cādū* « sorcier », puis « hérétique », est un terme très employé dans la littérature épique turque. Dans la religion mazdéenne, le terme *Cādū* (avestique : *Yātav* et pehlvi : *Yātūk*) était un doublet de *zandīk* et désignait les partisans des sectes adoratrices du diable ; cf. J. Darmesteter, *Le Zend Avesta*, I, Paris 1892 (Annales du Musée Guimet t. XXI), 384 (*Yasna* LXI,3 et note 8) ; le même, *Zendik*, dans le *Journal Asiatique*, 1884, 562-565 ; Chr. Bartholomae, *Altiranisches Wörterbuch*, Strasbourg 1904, 1283-1284, s.v. *Yātav;* 1662, s. v. *Zanda*.

(3) Cf. p. 138.

(4) Cf. p. 195, n. 3.

forteresse pour les Musulmans, bâtissons des mosquées et des minbers, ensuite, s'il plaît à Dieu, nous conquerrons le pays du côté de Cānik[1] jusqu'au bord de la mer, et, de ce côté, jusqu'à Ma'mūriya, c'est-à-dire Engüriya[2]. » Après avoir dit cela, il retourna vers l'endroit où campait son armée et cette nuit-là ils restèrent là-bas. Quand vint le matin, les ġāzis se rendirent auprès de Melik Dānişmend, s'assirent et tinrent conseil : « De quel côté irons-nous d'abord ? » dirent-ils. Sulṭān Ṭūrasān dit : « Tout d'abord, allons du côté de Ḳosṭantiniya, c'est-à-dire vers Istanbul, car la mosquée de mon aïeul se trouve là-bas. Quand nous y serons, nous tuerons le Ḳayṣar et nous prendrons son trône. Quand le Ḳayṣar sera mort, tout le pays sera à nous. »

Melik Dānişmend parla à son tour : « Si toute l'armée, dit-il, se dirige d'un seul coup vers un seul endroit, cela n'ira pas. Il faut que l'armée se divise en deux, qu'une partie aille combattre d'un côté et l'autre d'un autre côté. »

Les ġāzis trouvèrent aussi qu'il fallait que l'armée marche en deux directions différentes. Melik Dānişmend dit alors : « Il faut se partager les pays, puis se mettre en marche. Moi, j'irai d'une part vers Dokiya[3], vers Sisiya[4], vers Ḫarsānōsiya[5], jusqu'aux portes de Cānik, et d'autre part vers Amasya, Sāmiya, Sinobiya,[6] Ḳarḳariya[7] et vers la forteresse de Keşān, c'est-à-dire Turḫāl[8], et, si Dieu le permet, je ferai la conquête de ces régions. »

Süleymān bin Nu'mān, Ḳara Ṭoŋa, Ḥasan[9], Eyyūb et Sulṭān Ṭūrasān lui dirent : « Mais quand as-tu donc vu ces villes pour énumérer ainsi leurs noms ? »

Melik Dānişmend répondit : « Cette nuit, dans mon rêve, j'ai vu 'Abd-ul-Vahhāb et ses compagnons et Seyyid Baṭṭāl

(1) Cf. p. 107.
(2) Cf. p. 154.
(3) Cf. p. 145-147.
(4) Cf. p. 147-148.
(5) Cf. p. 154-157.
(6) I. « Sāmiya c'est-à-dire Ṣamsūn et Sinobiya c'est-à-dire Sināb » (f. 9 v.). Dans la Geste, Sāmiya et Sinobiya désignent respectivement Ṣamsūn et Sinope.
(7) Cf. p. 150-151.
(8) Cf. p. 149-150.
(9) P. : « Ḳara Ḥasan » ; I. « Ḳara Ṭoġan et Ḥasan » (f. 9 v.). *Ṭoġan* est une faute pour *Ṭoŋa;* il s'agit de l'émir Ḳara Ṭoŋa mentionné pp. 197, 201, 404. Le terme *ṭoŋa* (cf. Kaşġarī, III, 368) désigne un animal de l'espèce du tigre ; ce terme était fréquemment employé comme nom propre (cf. p. 43). Au sujet de Ḥasan, cf. pp. 120-121, 127-128.

Ġāzi. Ils sont venus vers moi, m'ont pris par la main et m'ont fait voir les villes que j'ai citées et m'ont dit : « Il faut que tu conquières ces pays, Dieu le Très Haut te les a octroyés ». Alors Eyyūb qui était le vizir de Sulṭan Ṭūrasān, ordonna à l'armée de se partager en deux. On donna à Sulṭān Ṭūrasān vingt mille hommes pour se diriger du côté d'Istanbul. On donna deux mille hommes à Ḳara Ṭoŋa et à Çavuldur Çaḳa pour qu'ils aillent du côté de la mer, vers les montagnes de Ḳaramān. Quant à Ḥasan, à Eyyūb et à Süleymān, ils restèrent avec Melik Dānişmend : « Nous irons avec toi », lui dirent-ils. Pendant trois jours, ils campèrent dans la plaine de Sivas, le quatrième jour l'armée monta à cheval et Sulṭān Ṭūrasān avec ses vingt mille hommes partirent en direction d'Istanbul, Ḳara Ṭoŋa et Çavuldur se mirent en route avec eux. Melik Dānişmend les accompagna pendant le jour, quand vint la nuit, il dit adieu à ses compagnons et revint sur ses pas. Il regagna sa tente vers minuit, tandis que Ḥasan, Eyyūb et Süleymān entraient, eux aussi, chacun dans sa tente. Melik Dānişmend se mit à prier. Vers le matin, son œil se ferma au sommeil. Dans son rêve, il vit que le monde s'était transformé en une mer toute lisse, il était monté avec ses compagnons dans un bateau et Sulṭān Ṭūrasān était également monté dans un bateau. Tandis qu'ils naviguaient, le bateau de Sulṭān Ṭūrasān coula[1]. L'émotion le réveilla. Il vit qu'il faisait jour, il fit sa prière, puis resta assis, plongé dans la tristesse. Ses compagnons le trouvèrent ainsi et lui demandèrent : « O Chef, pourquoi es-tu triste ? » Melik Dānişmend leur dit : « Cette nuit, j'ai eu un rêve. » « Puisse-t-il être de bon augure ! » lui dirent-ils.

« Il est de bon augure ! » répondit Melik.

« Quel rêve avez-vous vu ? » demanda Süleymān.

Melik Dānişmend raconta ce qu'il avait vu et ajouta : « S'il plaît à Dieu, nous conquerrons ces pays, avec l'aide de Dieu le Très Haut, puis nous trouverons le martyre dans cette région ». Ensuite, il ordonna de reconstruire la forteresse de Sivas : « Nous mettrons toutes nos provisions, notre nourriture dans cette forteresse, nous irons vers ces pays, puis nous retournerons ici, cette forteresse sera notre refuge », dit-il.

(1) Cf. p. 122.

Ses compagnons approuvèrent, ils reconstruisirent la forteresse, ils rebâtirent la mosquée de Baṭṭāl Ġāzi. Nuit et jour, les Musulmans furent occupés à la reconstruction de la forteresse.

Que notre histoire s'arrête là, car le récit est long. | On rebâtit la forteresse de Sivas, on se prépare.
Que cette séance s'arrête là, ô Frère, | car autrement l'attention de l'auditeur se relâchera.
Rends grâce à l'âme de Muṣṭafa, | à sa famille et à ses enfants.
Il ne faut pas trop allonger le récit, | les chapitres les plus courts sont les meilleurs.
Puisse Dieu vous donner toujours cœur joyeux, | puisse-t-Il vous libérer de tous maux !
Puisse votre compagnie toujours être noble, | puisse-t-elle être exempte d'hommes à la mauvaise langue !
Préparez-vous à la séance de demain, | vous apprendrez la suite de l'histoire,
si Dieu m'accorde Ses bienfaits, | je vous conterai demain une gente histoire.

CI VIENT LA DEUXIÈME SÉANCE :

Comment Melik Dānişmend convertit Artuḫī à l'Islam et s'empara d'Efromiya

Or ci commence la deuxième séance. | Ce chapitre du Temps, tiens-le pour un butin :
combien n'ont pas vécu jusqu'à ce jour, | ils sont dans leurs tombeaux et ont besoin de prières !
Il serait bon qu'en ce moment tu te souviennes d'eux, | ta prière sera pour eux un bon remède.
Le vrai sens de mes paroles, le voici, retiens-le : | il faut que tu trouves le But[1].
Écoute mon récit : je me suis arrêté là | où Melik reconstruisait la forteresse de Sivas.

Les chroniqueurs racontent que pendant la reconstruction de la forteresse de Sivas, Melik Dānişmend alla, un jour, faire une promenade à cheval. En se promenant, il arriva à une montagne. Il la gravit et regarda en bas : il vit une plaine si belle que sa vue réjouissait les cœurs de ceux qui la regardaient[2]. Des quatre côtés, des rivières coulaient en ruisselant, au milieu de la plaine il y avait un arbre qui projetait son ombre aux alentours et, au pied de l'arbre, il vit une belle source fraîche. Il mena son cheval au pied de l'arbre et vit qu'un petit tapis était étendu par terre, sur lequel il y avait une natte de cuir[3], une outre de vin et un luth. Sur les branches de l'arbre on avait suspendu un sac avec

(1) C'est-à-dire le Salut.
(2) Il s'agit de la plaine d'Artuḳova : cf. p. 125.
(3) *naṭʿ*.

des provisions[1]. Quand Melik Dāniṣmend vit cela, il descendit de cheval, fit ses ablutions à la source, dit sa prière, puis il laissa paître son cheval et s'assit sur la natte. Le sommeil s'empara de lui et il s'endormit. Soudain, le cheval de Melik Dāniṣmend se mit à hennir et à ruer ; Melik se réveilla : il vit qu'un homme avait surgi au milieu de la plaine. C'était un cavalier d'allure étrange, on aurait dit un *dīv* mâle. Il regarda, vit Melik Dāniṣmend et lui cria :

« Quel homme es-tu donc pour être venu de tes propres pieds vers ta propre tombe ? Quel courage tu dois avoir pour rester assis dans cet endroit, alors que, par crainte de moi, même les dīvs ne passent pas par ici ! »

Quand Melik Dāniṣmend entendit ces paroles, il se leva, revêtit ses armes, monta à cheval, vint au devant de l'homme et se prépara à l'attaquer.

« Voyons ce que tu as comme courage ! » lui dit-il.

Melik Dāniṣmend vit que l'homme avait une croix suspendue à son cou et comprit qu'il était mécréant. Aussitôt, l'homme prit sa lance à la main et s'élança sur Melik, Melik le repoussa. Il s'élança une deuxième fois, mais ne put l'atteindre. Il s'élança une troisième fois, mais ne put réussir. Alors, ce fut le tour de Melik, il tira son épée et l'abattit sur le Mécréant, l'homme la repoussa, il le frappa encore et le coup fut de nouveau repoussé. Ils combattirent avec toutes leurs armes, mais ne purent venir à bout l'un de l'autre. A la tombée de la nuit, ils se séparèrent. Le guerrier alla au pied de l'arbre, il descendit de cheval, décrocha son sac de provisions, mit le vin devant lui, sortit une bougie, frappa son briquet et alluma la chandelle. Melik Dāniṣmend alla lui aussi près de la source, mit pied à terre, fit ses ablutions, dit sa prière, puis il laissa paître son cheval et s'assit tout seul. Le guerrier se mit à manger. Voyant que Melik n'avait pas de provisions, il prit aussitôt les siennes et s'approcha de lui :

« Viens, mangeons ensemble », lui dit-il. Mais Melik Dāniṣmend ne toucha pas à la nourriture.

« Pourquoi ne manges-tu pas ? » demanda la guerrier.

« Cette nourriture a été touchée par le vin, je ne peux pas la manger, » dit-il.

Le guerrier revint et demanda à Dāniṣmend son nom.

(1) *ṣofra.*

Melik lui dit : « Je m'appelle Melik Aḥmed, mon surnom est Dānişmend ».

« Pourquoi es-tu venu au pays de Rūm ? » demanda le guerrier.

« Pour conquérir le pays », répondit Melik.

« Pourquoi veux-tu le conquérir ? » demanda le guerrier.

« Il faut que je rende ce pays musulman, » lui répondit Melik.

« Tu es donc Cāżū ? »[1] demanda le guerrier.

« Dieu me garde d'être Cāzū, dit Melik, je suis Musulman. »

« Viens donc, lui dit le guerrier, mange quelque chose pour ne pas rester affamé, car demain tu dois te battre avec moi. »

Melik Dānişmend lui répondit : « Si je mange avec toi, je ne pourrai plus te combattre, car nous aurons mangé ensemble le repas du soir ».

« Mange donc seul, » lui dit le guerrier.

« C'est impossible, répondit Melik, car je te serai redevable pour ton bienfait et si je te combats demain je ferai preuve d'ingratitude. »

Le guerrier s'étonna du beau langage de Melik Dānişmend et s'éprit de sa religion. Melik Dānişmend demanda alors au guerrier quel était son nom.

« Je te dirai mon nom demain, » dit-il et il retourna à sa place. Il mangea et but de bon appétit, puis se coucha et s'endormit. Quand il se réveilla, il prit son luth, se mit à jouer et, tout en se lamentant, il chanta ces vers.

Pitié, car je suis resté sans amour et sans amie, | pitié, car je suis resté malade et souffrant !
Pitié, car pour le peuple je suis un objet de mépris, | pitié, car dans la main de l'amour, je suis resté plein de lamentations !
Pitié, car m'étant trouvé sur le chemin de ce noble chef, | je suis resté perplexe et pensif !
Pitié, car la nuit est passée, le peuple est en animation, | et moi, je suis languissant, comme les étoiles !
Pitié, car tous ont atteint à la Contemplation, | et moi, hélas ! je suis resté plein de désir et privé de vue !
Pitié, car tous ont atteint l'Amie, | et moi, je suis resté misérable et sans Amie !

(1) Cf. p. 199, n. 2.

Si je meurs sans parvenir à Toi, | je resterai à me lamenter, avec la tristesse du Jugement Dernier !

Il joua son luth, chanta cette chanson et se mit à pleurer et à se lamenter. De son côté, Melik Dānişmend récita le Koran d'un bout à l'autre, jusqu'au matin. Quand le jour se leva, il fit sa prière, revêtit ses armes, monta à cheval et marcha contre le guerrier. Le guerrier s'était levé, lui aussi. Il monta à cheval et, allant vers Melik, il s'élança sur lui. Pourquoi allonger le récit ? Ils combattirent avec toutes leurs armes, mais ne purent venir à bout l'un de l'autre. Pour finir, le guerrier saisit Melik Dānişmend par la ceinture et essaya de le jeter à bas de cheval, mais ne put réussir. Il essaya trois fois, mais en vain. Ce fut le tour de Melik Dānişmend : il fonça de ses deux pieds sur ses étriers, saisit le guerrier par la ceinture et le tira en disant : « Au nom du Seigneur et par la pure lumière de Muḥammed-Muṣṭafa » ! Il jeta l'homme de cheval et, descendant lui même à terre, il monta sur sa poitrine. Il tira son poignard pour lui couper la tête. Le guerrier s'était évanoui : Melik Dānişmend vit que c'était un jeune homme au visage beau comme la lune et il fut pris de pitié. Le jeune homme revint à lui, il ouvrit les yeux et poussa un soupir.

« Deviens Musulman, lui dit Melik Dānişmend, et je te rendrai la liberté ! »

« Si je deviens Musulman, ma bien-aimée sera-t-elle à moi ? » demanda-t-il.

« Qui est ta bien-aimée ? » demanda Melik.

Le jeune homme se mit à pleurer : « Mon histoire est longue » ! dit-il.

« Allons, deviens Musulman, lui dit Melik Dānişmend, et quelle que soit ton affaire, avec l'aide de Dieu le Très Haut, j'en viendrai à bout. »

Aussitôt, le jeune homme leva le doigt et devint Musulman. Melik descendit de sa poitrine et lui demanda son nom. « Je m'appelle Artuḫī », lui dit-il.

« D'où viens-tu ? Qui est ton père ? ta mère ? » demanda Melik Dānişmend.

« Mon père était nomade, il était montagnard, dit Artuḫī, il avait douze mille tentes sous son autorité. Il avait quarante femmes, mais pas d'enfants ; nuit et jour il pleurait et implorait Dieu pour avoir un enfant. En ce temps-là, Seyyid Baṭṭal était parti aux Indes et le Ḳayṣar vint avec

son armée pour dévaster Malaṭiya[1]. Il y avait à Malaṭiya un homme appelé ʿAbd-ur-Raḥmān-i H̱orozmī, c'était un homme sage et éminent ; les Mécréants emmenèrent toute sa famille en captivité. Quand le Ḳayṣar partagea les prisonniers, il donna à mon père la fille de ʿAbd-ur-Raḥmān, avec sa mère. La mère mourut et la fille resta orpheline à sept ans. On la nourrit. Elle devint vigoureuse et très habile ; pour démonter une tente et la remonter, elle n'avait pas sa pareille. Mon père la mit avec les bergers : son habileté étonnait tout le monde et par crainte d'elle, les loups et les lions n'osaient s'approcher des moutons. Un jour que mon père tondait les moutons, il rencontra la jeune fille et en tomba amoureux. Il s'en empara, s'unit à elle et aussitôt, ma mère devint enceinte. Mon père la fit conduire dans la tente et la fit vêtir de vêtements de dames. Pendant un an entier elle me porta, puis elle me mit au monde. On me nourrit. Tous ceux qui me voyaient croyaient que j'étais un garçon de deux ans. On continua à me nourrir et à sept ans, mon père me donna pour nom Artuẖī. Le peuple de ce pays m'appelait Artuẖī. Quand j'eus atteint l'âge, j'appris le maniement des armes ; dans tout le pays de Rūm, personne ne m'égalait : à seize ans, aucun loup, aucun tigre des montagnes ne m'échappait et, si je prenais une lance, je faisais disparaître dix mille hommes. Un jour, j'allais à la chasse. Tout en chassant, je marchai du côté de H̱arṣana, c'est-à-dire Amasya. J'arrivai aux confins de Farẖūniya[2]. Je m'étais séparé de mes serviteurs. J'arriva dans une plaine : là, je vis plusieurs personnes et parmi elles, une jeune fille au visage beau comme la lune et à la taille élancée comme un cyprès.

(1) Cf. *Baṭṭālnāme*, manuscrit de la Bibliothèque Nationale, *Ancien Fonds Turc* 318, ff. 119 v. et s. : « Comment Seyyid (Baṭṭāl) arriva aux pays des Indes et ramena l'éléphant blanc et comment Malaṭiya fut dévastée ». Dans l'édition de Kazan, cet épisode est incomplet, à cause d'une lacune du texte. Il n'est pas fait mention, dans le Baṭṭālnāme, d'ʿAbd-ur-Raḥmān-i H̱orozmī. Cf. pp. 124, 168 n. 1.

(2) Cette plaine appelée ici *Dağūniya* (P. f. 12 r.) ou *Ṭāğūniya* (I. f. 15 r.), est sans doute identique à celle dont il est question p. 289 où elle est appelée *Farẖūniya* (P. f. 64 v.) ou *Farfūniya* (L. f. 84 r.) ;d'après la description donnée par la Geste, cette plaine fait suite à celle d'Amasya, en marchant en direction de Toḳat. Les différentes formes données au nom de cette plaine, sont sans doute dues à des confusions graphiques. Nous avons adopté la forme *Farẖūniya*, mais sous toutes réserves. Cf. p. 151.

Jamais je n'en avais vu de pareille, j'en devins amoureux avec la passion de mille âmes et de mille cœurs ! Je la regardais de loin. Un des serviteurs m'aperçut et, venant vers moi, il se mit à m'injurier.

« Qu'y-a-t-il ? » lui dis-je.

« Il n'est pas convenable de regarder le visage d'une femme qui n'est pas ta parente ! »[1].

« Qui est cette jeune fille ? » demandai-je au serviteur.

« C'est la fille de Şāh-i Şaṭṭaṭ, le beg de Ḫarşana, c'est-à-dire Amasya », me dit-il.

« Comment s'appelle-t-elle ? » lui demandai-je.

« Son nom est Efromiya Bānū », me dit-il.

Pendant que nous échangions ces paroles, la jeune fille s'approcha et me fit face. Je vis chez elle une beauté et un visage tel que plus jamais je n'en vis de pareils ! Quand la jeune fille me vit, elle s'approcha de moi et me jeta une orange qu'elle tenait à la main. J'attrapai l'orange et je la mis dans le fourreau de mon arc[2]. La jeune fille se retourna et prit le chemin de Ḫarşana, avec ses serviteurs. Je les suivis. J'arrivai à la ville. La jeune fille et ses serviteurs montèrent dans la forteresse. Cette nuit-là, je rôdai jusqu'au matin autour de la forteresse et je pleurai. Le jour se leva, mais je ne revis plus la jeune fille. Pendant trois mois entiers, je rôdai autour de la forteresse sans voir trace de la jeune fille. Je retournai dans ma tribu, je trouvai tout le monde en larmes.

« Pourquoi ces pleurs ? » demandai-je.

« Ton père est mort, me dit-on, puisses-tu vivre longtemps ! » Pendant trois jours, je fis deuil ; le quatrième, je retombai dans le trouble que me causait cette jeune fille. Je fis appeler les grands de ma tribu et je leur fis savoir mon amour. Un vieillard d'entre eux se leva et me dit :

« Envoie quelqu'un demander [la main de] la fille de Şāh-i Şaṭṭāṭ, le beg d'Amasya. »

J'avais un serviteur du nom de Behnām, je le chargeai de présents et l'envoyai demander [la main de] la jeune fille. Quand mon serviteur arriva à Ḫarşana, on alla prévenir le roi, il fut admis en sa présence ; il lui rendit grâce et lui

(1) *Nā maḥrem.*

(2) « Jeter une orange » *(turunc zāden)* est un rite matrimonial persan ; cf. p. 169.

expliqua l'affaire. Le roi accepta les présents que j'avais envoyés et consentit à me donner sa fille. Behnām revint m'apporter la nouvelle et j'en fus rempli de joie. Je fis mes préparatifs de voyage, j'entassai beaucoup de biens et pris le chemin de Ḫarşana. Arrivé à proximité de la ville, j'envoyai un homme prévenir le roi. Sur son ordre, on vint au devant de moi et on me conduisit à la ville. Puis je fus admis en présence du roi ; je lui rendis grâce, il se montra très aimable. On prépara des festins, les convives se rassemblèrent et, pendant trois jours, on fit fête. Mais le roi ne dit absolument rien [de mon mariage], il ne le mentionna même pas. Plusieurs fois, on fit circuler la coupe, le roi devint ivre, il se leva et rentra dans ses appartements. Je passai cette nuit tantôt couché tantôt assis, mais mon œil ne se ferma pas au sommeil. Le lendemain j'envoyai un serviteur vers le roi pour lui demander sa fille, mais le roi répondit : « Je n'ai de fille à donner à personne ! »

Je me sentis couvert de honte, je retournai à ma tribu et me mis à réfléchir comment faire pour avoir cette jeune fille. Finalement, j'envoyai encore quelqu'un vers le roi, mais il me fit répondre qu'il n'avait pas de fille à me donner. Quand cette réponse me parvint, je me livrai au brigandage ; chaque jour, je montais à cheval et me dirigeais du côté d'Amasya ; je pillais ceux de ses sujets que je rencontrais et si je trouvais du bétail, je l'enlevais et le conduisais dans ma propre tribu. Quand Şāh-i Şaṭṭāṭ en fut informé, il se fâcha et envoya ses hommes contre moi. Quand je les vis venir, je montai à cheval et je les attaquai : je tuai les uns, je blessai les autres et, tout seul, je vainquis cette troupe. On informa le roi qui entra dans une grande colère. Il envoya une troupe dix fois plus nombreuse, mais chaque fois je battais ses hommes et je les mettais en fuite. J'en tuai beaucoup. Mais Şāh-i Şaṭṭāṭ finit par nous surprendre, il nous attaqua, détruisit ma tribu, pilla mon territoire et mes sujets s'enfuirent, chacun de son côté, Şāh-i Şaṭṭāṭ voulait s'emparer de moi, mais je lui échappai. Şāṭṭāṭ retourna à Amasya. Et depuis ce temps, j'habite ici, tout seul. Pendant les douze mois de l'année, je chasse le gibier à poils et à plumes[1] et la nuit je reviens ici. Il y a déjà sept ans que je brûle d'amour pour cette jeune fille et durant ces sept ans,

(1) *Avlaram, ḳuşlaram.*

je ne l'ai pas revue une seule fois. S'il se pouvait que, par ta Bonne Fortune, cette jeune fille devienne mienne, je sacrifierai ma vie à ton service ! »

Melik Dāniṣmend fit serment : « Tant que je n'aurai pas obtenu pour toi cette jeune fille et tant que je n'aurai pas conquis ce pays, je ne prendrai aucun repos », dit-il.

Ensuite, sur l'ordre de Melik Dāniṣmend, ils montèrent à cheval et se mirent en route. Ils passèrent une montagne et virent un monastère dans un grand couvent fortifié[1]. Quand Melik Dāniṣmend et Artuẖī arrivèrent à ce couvent, ils virent que, dans l'enceinte de ce couvent, on avait construit une église à coupole : sur trois piliers de marbre rouge, s'élevait une coupole et, sous la coupole, il y avait un trône de marbre blanc ; sur ce trône était assis un moine vénérable, beau, avec une barbe blanche qui couvrait sa poitrine comme une lumière, il était revêtu de vêtements monacaux et dix moines se tenaient devant lui, les bras croisés. Quand ils virent Melik Dāniṣmend et Artuẖī, ces dix moines prirent la fuite. Le vieux moine se leva, Melik Dāniṣmend le salua, le moine vint au devant de lui, le reçut avec honneur et lui dit : « Sois le bienvenu, ô Melik Dāniṣmend Ġāzi ! Salut, ô toi qui perpétues le souvenir des H̱wārezmiens ![2] Ô petit-fils spirituel ![3] Ô chef des Musulmans ! Salut, ô Artuẖī, toi aussi, sois, le bienvenu ! ».

« Comment nous connais-tu ? » demanda Melik Dāniṣmend.

« Cette nuit, j'ai vu un rêve, dit le moine, je vous le conterai et vous me direz si c'est la vérité. »

« Dis-le voir ! » lui dit Melik.

« Ô Melik Dāniṣmend, dit le moine, fais-moi d'abord la description de Muḥammed, pour que je voie si elle correspond bien à ce que j'ai vu en rêve. »

Alors, Melik Dāniṣmend exposa la perfection et la bonté de Muḥammed :

(1) *Ribāṭ;* cf. pp. 146-147.

(2) Melik Dāniṣmend est, dans la légende, le fils d''Alī le H̱wārezmien et le petit-fils de Miẓrāb le Connétable du H̱wārezm du Roman d'Abū Muslim ; cf. pp. 165-166. 191 n. 2.

(3) *Cāndan nebīresi.*

Louange du prophète

Personne ne saurait le décrire, | si on le voulait, la raison n'y suffirait pas !
Comment pourrais-je faire sa description, | quand sa description est plus vaste que l'Univers ?
Le soleil et la lune sont faits de la lumière de son visage, | et tous, riches et pauvres, sont ses esclaves.
Il a rempli le monde de ses qualités de Prophète | et toutes les âmes sont pleines de sa majesté !
C'est son épée qui verse le sang des Mécréants | et c'est lui qui porte la bannière de l'Islam !
Il est le Pilier de la Religion, la Défense de la Religion, | et c'est par son épée qu'il a fait triompher la Religion !
Sa perfection, son savoir, son esprit et son intelligence, | son courage, sa générosité et sa bonté,
ont rempli complètement la religion et le monde. | Entre dans sa religion pour trouver la sécurité !

Quand Melik Dānişmend eut récité cette louange, le moine dit :

« Nous te sommes fidèles, O Prophète de Dieu ! »

Puis, il demanda qu'on lui décrive 'Alī. Melik Dānişmend lui apprit que le Prophète avait dit au sujet du Seigneur 'Alī — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! — :

« Il n'y a jamais eu de brave comme 'Alī, il n'y a jamais eu d'épée comme Źū-l-Fiḳār ! »[1] Et il fit sa description. Aussitôt, le moine leva le doigt et reçut la foi. Puis, il dit :

« Cette nuit, j'ai vu dans mon rêve Muḥammed — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! Le Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! — m'a fait savoir votre venue. » Et aussitôt, le moine se leva, entra dans le monastère et apporta de la nourriture. Melik Dānişmend et Artuḫī mangèrent et passèrent la nuit auprès du vieux moine. Melik Dānişmend demanda le nom du moine.

« On m'appelle Ḥarḳīl l'Ascète », répondit-il.

Le lendemain, Melik Dānişmend et Artuḫī montèrent à cheval et se dirigèrent du côté d'Amasya. Vers midi, ils approchèrent de la ville ; ils virent que la partie habitée de

(1) Cette tradition est d'abord énoncée en arabe, puis traduite en turc.

la forteresse[1] avait été décorée d'armes. Melik Dāniṣmend et Artuhī entrèrent dans une prairie et se reposèrent un peu. Au bout de quelques temps, ils virent un Grec qui venait de la ville avec deux ânes et qui disait, en grec, aux passants : « Malheureux Artuhī ! Il a souffert maux et calamités ; sa souffrance a été inutile, puisque d'autres ont pris Efromiya ! »

Artuhī l'entendit et poussa un cri.

« O Artuhī, lui demanda Melik Dāniṣmend, cet homme qu'a-t-il dit ? »

« O Seigneur, lui répondit Artuhī, il a dit qu'Efromiya se mariait cette nuit ! »

« Il n'y a pas de quoi se lamenter », lui dit Melik.

Il se leva aussitôt, amena le Grec dans la prairie et Artuhī lui demanda en grec :

« La population de Harṣana, où est-elle allée ? »

« Elle est allée à la noce », répondit l'homme.

« Quelle noce ? »

« Ṣāh-i Ṣaṭṭāṭ qui est l'oncle du Ḳayṣar, a une fille nommée Efromiya, lui dit l'homme, elle est très belle, elle est si belle qu'à notre époque elle n'a pas sa pareille. Et le Ḳayṣar a, parmi ses sujets, un grand champion, un homme qui n'a, dit-on, son pareil ni en bravoure, ni en richesses ; il a envoyé quelqu'un avec des trésors sans nombre et, de la part du Ḳayṣar, il a fait demander pour lui-même la main de la fille de Ṣah-i Ṣaṭṭāṭ. Les vizirs et les begs ont approuvé ce mariage, contre le gré d'Efromiya. Il y a, dans la région de Toḳat, un vaillant chef nommé Artuhī, c'est un rude guerrier, Efromiya en est, dit-on, amoureuse et ne veut épouser d'autre que lui. Son père s'est mis en colère et l'a fait mettre aux fers. De gré ou de force, on donnera la jolie fille à Nesṭōr. En ce moment, on a dressé des tentes sur les gazons verts de la plaine d'Amasya, du côté de Yanḳoniya, c'est-à-dire de Çorum[2]. Depuis sept jours on y fait fête, mais cette nuit, on la prendra et on l'emmènera vers Çorum. »

En entendant cela, Artuhī tomba évanoui.

« On ne l'a pas encore emmenée, lui dit Melik Dāniṣmend, ne te désole donc pas ! »

(1) *Halvet ḳal'e.*
(2) Cf. pp. 147, 152.

« Mais cette nuit, dit le Grec, on la prendra et on l'emmènera ! »

Quand Artuhī revint à lui, il chanta la même chanson qu'auparavant et se mit à pleurer. Quand il eut fini sa chanson, Melik Dāniṣmend lui dit : « O Artuhī, au nom de Dieu qui créa ce monde du Néant, je ne prendrai aucun repos avant de m'être emparé de cette jeune fille pour toi ! »

Artuhī tomba aux pieds de Melik, mais celui-ci le releva et tous deux se mirent en selle. Melik Dāniṣmend allait en avant et Artuhī le suivait. Ils traversèrent la rivière d'Amasya et virent que, dans la plaine, on avait dressé des tentes et que les Grecs étaient occupés à boire. Dans la tente de Nesṭōr, on frappait tambours et nacaires.

« Attaquons-les », dit Artuhī.

« Non, répondit Melik, nous ne nous en emparerons pas de cette façon. Patientons : demain, quand ils seront à cheval et qu'ils auront mis la jeune fille dans une litière, nous nous posterons sur la route et, quand ils seront passés, nous enlèverons la jeune fille de la litière. »

« A vos ordres », dit Artuhī.

Il y avait là une montagne, Melik Dāniṣmend et Artuhī s'y rendirent et se cachèrent derrière les chênes. La nuit passa. A l'aube, ils se levèrent, montèrent à cheval et vinrent se poster sur la route. Ils virent deux cavaliers sur la route d'Amasya ; Melik Dāniṣmend alla au devant d'eux.

« D'où venez-vous ? » demanda-t-il.

« Nous venons de Harṣana. »

« Quelles nouvelles ? »

« Nous avons entendu dire que des soldats étaient partis de Malaṭiya, lui répondirent-ils, ils auraient atteint Sivas et traversé les eaux de l'Elbis ; ils seraient en train de reconstruire la forteresse de Sivas. Ils ont, paraît-il, pour chef un homme du nom de Melik Dāniṣmend, il serait venu dans la plaine où habite Artuhī, il l'aurait soumis et rendu musulman et tous deux auraient pris le chemin de Harṣana et seraient arrivés jusqu'à la forteresse de Keṣān, c'est-à-dire Turhāl. Nous allons prévenir l'armée [grecque]. »

« Les avez-vous vu ? » demanda Melik.

« Qui donc ? »

« Melik et Artuhī. »

« Non, nous ne les avons pas vus. Et vous, les avez-vous vus ? »

« Oui, nous les avons vus », répondit Melik.

« Où cela ? »

« A cet endroit même ! »

« Où sont-ils allés ? »

« Mais ils sont ici, comment ne les voyez-vous pas ! »

« Où sont-ils donc ? »

« C'est moi, Melik Dāniṣmend Ġāzi », dit Melik en se désignant.

« Et c'est moi, Artuḫī », fit Artuḫī.

Quand ils surent qui ils avaient rencontré, ils voulurent prendre la fuite, mais Melik et Artuḫī les invitèrent à prendre la Foi ; ils refusèrent et tous deux furent passés par l'épée.

Ils attendirent jusqu'à l'heure du réveil des oiseaux. Soudain, le bruit des tambours et des nacaires remplit le monde, l'armée grecque s'avançait. Arrivés à ce défilé, ils durent mener leurs chevaux par la bride. [Nos héros] patientaient : les chefs d'armée, Kaliyon le Grec, Faytūl le Grec et Ḫorasān le Grec passèrent le défilé, puis venaient les litières de Nesṭōr. Soudain, Melik Dāniṣmend Ġāzi — que la miséricorde de Dieu soit sur lui ! — surgit entre les chênes : tandis que de sa main droite il prenait sa masse d'armes gauche, de sa main gauche il prenait sa masse d'armes droite, et il poussa un cri !

Il poussa un tel cri, ce lion mâle, | que tu aurais dit que le ciel s'effondrait, la terre disparaissait !
Il sauta sur les Mécréants, ce héros de la Religion, | il cria : « Dieu est Grand ! » Il invoqua le Prophète !
Il brandissait, comme un éclair, une épée digne de Ẓoḥḥāk | et les Mécréants tombaient comme les feuilles d'automne !
Et de son côté aussi, Artuḫī le brave, | épée tranchante à la main, marchait, tel un lion !
Les Mécréants tombaient, troupe après troupe, | les rangs rencontrés étaient fauchés !
De son côté, Melik Dāniṣmend se battait | et le sang des Mécréants rougissait la terre !
Le sang des Mécréants remplit l'air de sa vapeur, | il coulait tant qu'on aurait dit des sources !
On se battait tellement, là-bas, ô Mon Cher, | que pour les Mécréants ce fut la déroute !

Quand ces deux chefs se furent jetés au milieu des Mécréants, ils se battirent tant qu'on ne saurait le décrire. On alla prévenir Nesṭōr ; il revint sur ses pas et attaqua.

Dānişmend rencontra dans la mêlée Horasān le Grec, il le frappa de son épée et laissa sa tête à terre. Il poussa un nouveau cri et le monde en trembla. Artuhī, de son côté, rencontra l'oncle de Nesṭōr, Faytūl le Grec[1], il le frappa de sa lance de telle façon que la lance entra par le dos et sortit par la poitrine. Les dix mille soldats de l'armée de Nesṭōr entourèrent ces deux hommes, cris et clameurs retentissaient. Le tumulte de l'armée, les cris de Melik Dānişmend, la voix d'Artuhī, parvinrent jusqu'à Efromiya, dans sa litière.

« De grâce, déliez-moi les bras, dit-elle, il faut que je vienne en aide à Artuhī! »

En entendant ces paroles, serviteurs et nourrices entourèrent sa litière. Le père d'Efromiya, Şāh-i Şaṭṭāṭ, lui avait donné une escorte de quatre cents serviteurs, tous étaient armés et se tenaient autour des litières, des bagages et du bétail. Quelques-uns des gardes vinrent dire à Efrōmiya : « Artuhī a trouvé sa chance : il a tué beaucoup d'hommes dans l'armée de Nesṭōr. Il y a, avec lui, un homme appelé Melik Dānişmend ; par lui, Artuhī est devenu Musulman, il est entré dans la religion des Cāzūs. »

« S'il est devenu Musulman, dit Efromiya, s'il est entré dans la religion des Cāzūs, je suis dégoûtée de sa religion et je suis dégoûtée de lui! Je l'aimais quand il appartenait à ma religion, mais puisqu'il est entré dans celle des Cāzūs, donnez-moi des armes, je veux les tuer tous deux! »

Efrōmiya était en un tel état [d'effervescence], qu'à elle seule elle aurait pu attaquer et mettre en fuite dix mille hommes! On lui délia aussitôt mains et pieds et on lui amena un cheval pur sang, elle revêtit ses armes et sautant comme un lion, elle bondit sur son cheval, prit son épée à la main et cria :

« Je suis Efromiya, la fille de Şāh-i Şaṭṭāṭ, l'humble esclave de la religion de Muḥammed et la poussière des pieds de Melik ! »

Elle dit et adressa [au ciel] cette supplique :

« O mon Seigneur, mon refuge et mon Souverain, | Dieu de tous les peuples et mon Dieu!

(1) Le personnage appelé ici *Yanḳūl* est probablement le même que celui appelé *Faytūl* à la page précédente. Les deux formes différentes du nom sont dues à une confusion graphique. Nous avons adopté la forme *Faytūl*, mais sous toute réserve.

Tu es le Sultan de tous les grands sultans, | tu es le Remède de tous ceux qui sont dans le besoin !
Même le plus humble de Tes esclaves pécheurs, | Tu ne l'abandonnes jamais, ô Maître Bienfaisant !
En ces moments, il ne sied pas de rester résignée, | je suis venue vers Toi, en Toi j'ai mis ma foi !
Qui se réfugie en Toi, n'est jamais délaissé, | mais que dirai-je qui ne te soit pas connu ?
Tout vient de Toi, c'est Toi qui fait tout, | ce qui doit arriver, c'est Toi qui le sait ! »

Elle dit cela, ses yeux se remplirent de larmes, | elle se livra à Dieu, et sa tête au combat.

Quand Efromiya eut fait cette prière, elle cria : « Mécréants, comment sauverez-vous votre vie de mon bras ? » Et elle s'élança sur les Mécréants et les mit en déroute. Quand Nesṭōr apprit qu'Efromiya était entrée dans la religion des Cāzūs, il perdit ses esprits.

« Frappez ces deux hommes, cria-t-il à son armée, tuez-les! » A ces paroles, l'armée des Mécréants se rua d'un seul coup sur Melik Dānişmend. Le soleil se couchait quand Melik se trouva devant Nesṭōr.

« O Héros, lui cria Nesṭōr, qui es-tu donc pour avoir mis cette armée en déroute ? »

« Je suis Melik Dānişmend, petit-fils de la Maison du Prophète! » Quand Nesṭor entendit cela, il prit sa lance à la main et s'élança sur Melik. Melik para le coup. Quand vint le tour de Melik, il frappa le maudit d'un coup de lance et l'envoya rouler à terre à quarante pas. Les Mécréants poussèrent des cris, on amena un cheval à Nesṭōr et il prit la fuite.

Alors Melik Danişmend, Artuḫī et Efromiya, tous trois d'un seul coup, attaquèrent les Mécréants.

Tous trois, d'un seul coup, déferlèrent [sur l'ennemi], | tout souci de vie et de tête fut oublié,
abandonnant leur vie dans le chemin de la Religion, | ils ceignirent fortement la ceinture du courage.
Ils firent voltiger leurs épées comme des éclairs | et lancèrent leurs chevaux contre les Mécréants !
Les uns, ils les pourfendaient de leurs épées | et, jetant leurs cadavres à terre, il les hachaient en menus morceaux.
D'autres, de leurs masses d'armes, il leur brisaient le crâne, | car c'était des ennemis de la Religion.

D'autres, les pointes des lances leur trouaient le corps | de telle sorte que tu les aurais pris pour des passoires.
D'autres, ils les tuaient avec des flèches, | et à d'autres, la peur faisait éclater la poche de fiel!
Le combat fut tel que le monde en gémit, | et les cieux retentissaient du bruit des tambours!
Les têtes furent coupées, les poitrines déchirées, | à cause des cadavres, on ne pouvait descendre à terre!
Et le chef de ces braves, le sultan de la Religion, | Melik Dānişmend l'Élu,
en fendant les rangs, il arriva au centre | et fit culbuter le porte-étendard avec son étendard!

Quand Melik Dānişmend eut renversé l'étendard et le porte-étendard, les Mécréants se dispersèrent. Melik Dānişmend, Artuḫī et Efromiya prirent le chemin de Sivas. Chemin faisant, Artuḫī dit à Efromiya : « O Infidèle! C'est ainsi que tu m'as abandonné ? » « Prends garde, lui répondit Efromiya, ne m'appelle pas infidèle, car pour toi j'ai souffert tant de maux et de tourments et je suis restée tant de temps dans les fers! »

« O Efromiya, lui dit Melik Dānişmend, comment se fait-il que tu te sois jointe à nous ? »

« Un jour, lui répondit Efromiya, je chassais : je rencontrai Artuḫī ; j'avais une orange à la main, je la lui ai donnée. Depuis ce jour, l'amour m'est resté dans le cœur et l'affection dans l'âme. Artuḫī est venu demander ma main à mon père, mon père a refusé et, dans mon cœur, le chagrin s'est accru et le chagrin a attisé mon amour. Je reniai mon père. Cette nuit, j'eus un rêve : je me trouvai dans un jardin tel que jamais je n'ai vu sur le monde de pareil. Je vis un pavillon dans ce jardin, quatre fleuves coulaient autour de ce pavillon : l'un était du lait, l'autre du miel, l'autre de l'eau, l'autre du vin. Je regardai le pavillon : je vis quatre cents marches d'or et d'argent, de chaque fenêtre s'exhalait une odeur de myrrhe et d'ambre et de chaque marche s'élevait une lumière. Quand j'approchai de la porte de ce pavillon, deux êtres se tenaient sur le seuil, je regardai dans le pavillon et je vis un trône de topaze dont les pieds étaient d'émeraude, les dalles étaient de rubis et les murs d'or. Sur le trône, je vis un être dont la coiffure était faite de lumière, ses cheveux tombaient de chaque côté et la lumière de son visage aurait fait pâlir celle de la lune et du

soleil[1]. Voilà ce que j'ai vu, » dit-elle, et elle récita cette louange :

Ce palais est illuminé par la lumière de son visage, | tout invite à la Religion!
Ses cheveux de musc reposent sur ses épaules, | ses sourcils rendent honteux la lune et le soleil,
il est revêtu de vêtements célestes, un diadème orne sa tête, | la lumière est en lui et autour de lui,
et son visage est resplendissant de cette lumière, | ce rêve est merveilleux, tout est merveilleux :
la lumière jaillit de cette lumière, | et la lumière est sur lui, comme la manifestation de la présence divine.
Et quand il fit entendre ses paroles sacrées, | combien il fit répandre de miséricorde !
Il parla à la manière des anges, cette mine de générosité, | « Soyez prêts, dit-il, écoutez ce que je vais vous dire : à celle qui vient de regarder par la porte, | révélez la Vérité! »

« Quand j'entendis ce maître prononcer cette parole, je frappai mon visage contre terre et je demandai aide et assistance. « Quel est cet endroit, demandai-je à l'un des anges, et qui est cet être assis sur le trône ? »

Alors, quelqu'un sortit de ce pavillon, me prit par la main et me conduisit à l'intérieur.

« Bienvenue, ô Efromiya ! » me dit ce chef.

Je frappai mon front contre terre, je l'acclamai et lui demandai qui il était.

« Je suis le Maître des maîtres, me répondit-il, l'intercesseur des humains, le chef des prophètes, le plus parfait des hommes, Muḥammed Muṣṭafa — puisse Dieu l'exalter et le bénir. Et

(1) Ce passage, de même que les vers qui vont suivre, a un sens ésotérique. D'après la mystique musulmane qui se base sur l'interprétation ésotérique de ce verset du Koran : « Nous avons créé l'homme dans les plus admirables proportions » (XCV, 4), l'homme est le microcosme en qui se manifeste la Vérité Divine ; chaque partie de son corps correspond à une manifestation de Dieu en la personne du Prophète et des membres de sa famille. Ainsi, la Lumière, c'est la Lumière de Muḥammed qui est à l'origine de toutes choses ; la chevelure est la manifestation de Muḥammed-ʿAli qui sont une seule réalité et une seule lumière ; les sourcils représentent Fāṭima et H̱adīca, etc. Cf. J. K. Birge, *The Beklashi Order of Dervishes*, Londres 1937, 150-152, 239-247 ; Kemal Samancīğil, *Bektaşilik Tarihi*, Istanbul 1945, 112-115.

ceux que tu vois assis, ce sont Ḥasan, Ḥüseyin, Ḥamza et 'Abbās : ils ont tous leur place aux côtés du Prophète. »

Puis, le Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir — me dit : « Deviens Musulmane pour mériter ce paradis. Dieu le Très-Haut, ajouta-t-il, a permis qu'Artuḫī soit à toi, mais il faut que par vous le pays de Rūm soit conquis et rendu musulman.

Demain, lorsque, fiancée, on t'emmènera, deux chefs surgiront devant toi sur la route : l'un est Melik et l'autre Artuḫī. Il faut que tu leur viennes en aide. Ces deux êtres que tu vois ici, à la porte, l'un est Melik Dāniṣmend et l'autre Artuḫī. »

Puis, il me tendit une cuillère remplie d'un filtre, je la bus[1] et la révélation des principes de l'Islam et du très haut Koran se fit dans mon être. Par lui, je devins Musulmane et je prononçai les paroles : 'Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, Muḥammed est le Prophète de Dieu!'

Je suis devenue Musulmane avec amour, O Imām, | j'ai sauvé mon âme de l'Enfer!
Mon âme s'est remplie de Ton Amour, | je suis devenue Musulmane avec conviction! »
Quand Artuḫī entendit ces paroles, | il se réjouit, et tous trois se réjouirent.
Efromiya leva de nouveau le doigt, | elle répéta l'Acte de Foi et entra au sein de la Religion.
Par conviction, elle devint Musulmane | et entra dans la voie de la Foi Sincère.
Elle baisa la main des deux chefs | et tous trois se réjouirent.

Quand ces trois chefs, remplis de joie, prirent le chemin qui menait de Ḫarṣana à Keṣān, ils passèrent devant le fort de Keṣān et arrivèrent au couvent où habitait Ḥarḳīl l'Ascète. Artuḫī mit pied à terre et frappa à la porte. L'Ascète vint ouvrir et tous trois entrèrent. L'Ascète baisa les mains des trois chefs, les porta à son front, puis il alla chercher de la

(1) Il s'agit de la coupe de vin qui commémore, dans les cérémonies des sectes à influence chiite, tels les Bektachi, Ḳîzîlbaş, etc., le vin distribué par 'Alī au Banquet des Quarante, pendant l'ascension nocturne du Prophète. Le vin qui, dans la mystique musulmane, symbolise l'Amour Divin, est ici une nouvelle preuve du Chiisme d''Ārif 'Alī (voir p. 43). Cf. Pertev N. Boratav, *Köroğlu Destanî*, Istanbul 1930, 82, 91 ; J. K. Birge, *op. cit.*, 137-138 ; W. C. Brice, *The Turkish Colonization of Anatolia*, *Bulletin of the John Rylands Library*, Manchester, 38 (1955), 40-43.

nourriture. On mangea, on but et on passa la nuit en prières.

« Cette nuit, couchons-nous, dirent-ils, et reposons-nous, causons un peu et divertissons-nous.

Reposons-nous, car nous sommes très fatigués, | nous sommes restés à bout de forces. »
Ne prolongeons pas le récit, arrêtons-nous là. | Puisse Dieu, dans Sa bonté, vous prolonger la vie.
Et si, avec l'aide du Seigneur, nous arrivons | jusqu'à demain, nous apprendrons la suite agréable du récit.
Même si l'histoire est courte, elle est pleine de sens, | le récit est brillant, car la parole est claire.
Nous avons déjà conté cette séance, | demain vous entendrez un conte merveilleux !
Puisse Dieu vous protéger, nuit et jour, | et puisse le bonheur vous accompagner toujours!
Rends grâce à l'âme de Muṣṭafa : | vous arriverez au But, Jeunes Gens, si vous êtes sages!

TROISIÈME SÉANCE

Comment Melik, Artuḫī et Efromiya furent attaqués par quarante mille hommes et comment Artuḫī perdit un bras dans le combat

Celui qui se met à l'œuvre en invoquant le nom de Dieu, | la réussite accompagne toujours ce qu'il fait.
C'est Dieu qui donne la force, c'est Dieu qui donne la parole, | c'est Lui qui fait rechercher la vérité de chaque chose.
J'invoque de toute mon âme l'Éternellement Grand, | le Bon, le Nourricier, le Glorieux, le Créateur.
Je vous conterai la troisième séance de l'histoire : | c'est un récit merveilleux !
Nous nous étions arrêtés au moment | où les trois ġāzis arrivaient chez le moine.
Il s'appelle Ḥarḳīl l'Ascète, | il est l'ami sincère des Musulmans.
Ils passèrent la nuit sous son toit[1], | Melik, Artuḫī et Efromiya :
cette nuit-là, ils mangèrent et burent chez lui | et se reposèrent bien, chez lui.
Écoute maintenant la suite de l'histoire : | voyons ce que faisaient les Mécréants.

Les narrateurs d'histoires, les connaisseurs de secrets, les conteurs de ce récit ont laissé l'histoire au moment où Melik Dāniṣmend, Artuḫī et Efromiya arrivaient chez le moine, jouissaient de son hospitalité et passaient la nuit chez lui. Nous étions arrivés là, dans l'histoire des Grecs, où Efromiya

(1) *Ḳonuḳ olmaḳ;* au sujet du terme *ḳonuḳ* ou *ḳonaḳ*, « l'hôte », et ses dérivés, voir l'étude de N. Poppe, *On some words for « guest » in the Altaic languages*, *Mélanges Jean Deny*, 197-201.

avait été ravie par Artuhī et Melik Dānişmend des mains des Mécréants et où Nesṭōr, le chef des Mécréants, fuyant devant Melik Dānişmend, était monté sur une montagne et avait vu Dānişmend partir. Il descendit de la montagne, rassembla ses hommes et aussitôt, on frappa les nacaires, on sonna trompettes et zurnas, soixante moines firent tinter les cloches en chantant des litanies[1] et les Grecs, en entendant ce bruit, se rassemblèrent autour de Nesṭōr. On inspecta l'armée : il y avait vingt mille hommes tous prêts. On en choisit encore vingt mille qui firent à Nesṭōr serment de fidélité. Nesṭōr campa là cette nuit et au matin, l'armée monta à cheval, on hissa les étendards multicolores et on se lança à la poursuite de Melik. Pendant un jour et une nuit, on marcha. Arrivé au couvent, on l'encercla. Ce fut le matin.

Le zéphyr souffla sur le visage du matin, | lui souleva le voile et regarda son visage.
L'aurore naquit derrière le rideau | et le Créateur rouvrit la porte de la Miséricorde.
Le monde redevint resplendissant de lumière, | quand le soleil se leva dans un coin du ciel.

Quand le matin se leva, quand l'œil vit clair, quand la lumière du soleil eut illuminé le monde, Melik Dānişmend sortit faire ses ablutions. Il vit que les Mécréants avaient encerclé le couvent. Melik revint prévenir Artuhī et Efromiya. Aussitôt, ils revêtirent leurs armes, montèrent sur le toit du couvent et regardèrent l'armée. Nesṭōr envoya un homme voir s'ils étaient dans le couvent ou s'ils étaient déjà repartis. Nesṭōr avait un cousin du nom de Haçatūr : avec dix hommes, il entra par la porte extérieure et vit que Melik Dānişmend, Artuhī et Efromiya se tenaient sur le toit du couvent. En les voyant, Melik prit son arc, y mit une flèche, visa les ennemis et la décocha. La flèche heurta une pierre et s'y enfonça jusqu'à l'empenne. Ce que voyant, Haçatūr se crut perdu. Melik

(1) Les cloches étaient employées, à cette époque, comme instrument de musique militaire aussi bien chez les Chrétiens que chez les Musulmans : cf. Matthieu d'Edesse, CCLXI, 332. La description des préparatifs de combat rappelle celle qui est donnée par Cl. Cahen (cf. *La Campagne de Mantzikert*, 634) : avant la bataille, dans l'armée grecque, les prêtres célébraient la messe et chantaient des cantiques et les croix étaient promenées en procession.

sortit une autre flèche et allait la décocher quand H̱açatūr demanda grâce.

« Deviens Musulman! » lui cria Melik Dānişmend.

« J'ai un fils qui est resté dans l'armée, lui répondit H̱açatūr, si je deviens Musulman, Nesṭōr le tuera. Donne-moi la permission de retourner, de prendre mon fils et je viendrai me mettre à ton service. »

Melik Dānişmend permit et H̱açatūr retourna près de Nesṭōr avec ses dix hommes.

« Melik est-il là ? » demanda Nesṭōr.

« Oui, il est là ».

« Pourquoi ne vous en êtes-vous pas emparés ? »

H̱açatūr raconta à Nesṭōr l'histoire de la flèche et Nesṭōr en fut tout ébahi.

« Je n'ai pu me sauver que par ruse, » dit H̱açatūr.

« Sus ! bloquez la porte du couvent que nous nous emparions de ces Cāzūs! » ordonna Nesṭōr.

L'armée de Nesṭōr marcha sur le couvent et bloqua la porte. Melik vit la manœuvre et dit à ses compagnons : « Restez ici et surveillez : je vais sortir et vous verrez ce que je ferai à ces Mécréants ! »

« Nous sommes tous deux tes esclaves, lui répondirent Artuẖī et Efromiya, nous ne te quitterons pas ! »

Ils descendirent, revêtirent leurs armes, se mirent en selle et sortirent au devant de l'armée. Aussitôt, Melik Dānişmend mena son cheval dans la lice, le fit caracoler, lui fit faire le tour de la lice, se mit bien en forme et dit :

« C'est moi, le Seigneur Fortuné, | Melik Dānişmend, le Champion,
c'est moi, le Tueur des Mécréants! | Venez donc que je vous tue, Mécréants !
C'est moi, le Rempart de l'Islam, | je vais vous combattre et vous montrer mon adresse !
Je vous détruirai tous, | j'abattrai la Mécréance et j'instaurerai la Religion !
Vous me croyiez parti et vous suiviez mes traces : | maintenant, vous allez voir ce qu'est le courage !
C'est pour conquérir ces pays que je suis venu ici, | et vous, vous croyiez que c'était pour enlever les filles !
S'il plaît à Dieu, j'atteindrai mon but : | je me bats pour conquérir ce pays !

J'en ferai la conquête, avec l'aide de Dieu, | et je dévasterai tous les pays des Mécréants ! »
En disant ces paroles, il poussa un cri de tonnerre | et mena son cheval droit dans la lice.
Il le fit caracoler, le mena en rond | et s'écria : « avancez-vous donc! »

Quand Melik Dāniṣmend entra en lice, il réclama un adversaire et cria à Nesṭōr : « Hé, Individu! Toi qui, hier, as fui comme un sanglier dans les bois, aujourd'hui, me croyant en fuite, tu t'es lancé derrière moi, pas vrai ? »

« Avance-toi donc, je t'apprendrai ce qu'est le courage, | je t'attendais, moi aussi.
Je te montrerai ce qu'est le courage, | avance-toi donc : voyons qui de nous l'emportera ! »
Et tandis que Melik parlait, | un maquereau mena son cheval en lice.
Il s'appelait Avīz | et, parmi les Mécréants, c'était un fils de beg.
Il entra dans la lice avec prestance, ce chien, | c'était un bien robuste guerrier, le salaud !
Il poussa un cri de guerre et lança son cheval, ce maudit, | il était rempli d'arrogance et du désir de vengeance !
Son armure et son harnois étaient au complet, | tout son torse et le poitrail de son cheval étaient recouverts de fer.
Sa selle et le fourreau de son épée étaient en or | et à son cou, il avait suspendu son idole.
Il prit sa lance à la main, ce cavalier, | et prestement, il s'élança sur Melik.

Quand le Mécréant eut attaqué Mélik à la lance, Melik para le coup. Le Mécréant passa, puis, revenant, il l'attaqua encore, ne réussit pas, fit un troisième assaut, mais ne fut pas vainqueur. A son tour, Melik attaqua Avīz à la lance, Avīz para le coup, le deuxième tour fut nul. Ils se battirent longtemps à la lance, mais ne purent venir à bout l'un de l'autre. Enfin, Melik se fâcha : arrivant sur Avīz, il le frappa de son épée de telle sorte qu'il le fendit jusqu'à l'arçon de la selle. Des cris s'élevèrent du côté des Mécréants, Nesṭōr se lamentait : « Cet homme vous tuera tous ! » disait-il.

Un autre Mécréant sortit au devant de lui, Melik le tua également. Un autre encore s'avança, Melik lui fit aussi son

affaire. On vit que, s'ils entraient un à un, l'affaire allait mal : « Sus! Attaquez d'un seul coup ! » ordonna Nesṭōr.

A ces mots, les Mécréants s'élancèrent d'un seul coup sur Melik. De leur côté, Artuḫī et Efromiya attaquèrent les Mécréants et les mirent en déroute. Melik Dānişmend avec son épée, Artuḫī et Efromiya avec leurs lances, plongèrent dans l'armée et livrèrent un tel combat qu'on ne saurait le décrire. Grâce à l'aide de Dieu le Très-Haut, ils repoussèrent l'armée mécréante et la déversèrent sur Nesṭōr. Melik Dānişmend Ġāzi fit culbuter l'étendard et le porte-étendard et aussitôt, l'armée mécréante s'enfuit de tous côtés. Et ces trois personnes se lancèrent à la poursuite des vingt mille Mécréants.

Tandis qu'ils les poursuivaient, soudain, du côté de Ḫarşana, c'est-à-dire d'Amasya, s'éleva un nuage de poussière : le vent souffla sur le nuage, il se déchira en deux et deux étendards surgirent. Derrière chaque étendard, venaient dix mille guerriers couverts d'armes. Tandis que l'armée de Nesṭōr fuyait, des bruits de tambours et de cloches retentirent et l'armée en fuite fit volte-face et attaqua de nouveau les trois chefs. On alla prévenir Nesṭōr de l'arrivée de Şāh-i Şaṭṭāṭ ; il fut rempli de joie. Alors, l'armée de quarante mille hommes bouillonna comme une mer, mais ces trois chefs, hurlant comme des crocodiles, se battaient dans le cœur de l'armée : ils jetèrent l'aile gauche sur l'aile droite et l'aile droite sur l'aile gauche. Melik Dānişmend Ġāzi, Artuḫī et Efromiya accomplirent, ce jour là, de tels exploits, que les anges dans les cieux les applaudirent! A la tombée de la nuit, les tambours donnèrent le signal du repos et les trois chefs reprirent le chemin du couvent. Ils firent leurs ablutions, dirent leurs prières, rendirent grâce à Dieu, puis ils mangèrent, prièrent et Efromiya grimpa sur le toit du couvent et monta la garde, tandis que Melik et Artuḫī s'allongeaient un peu et s'endormaient.

Ils se couchèrent, cette nuit, délivrés de soucis, | ils se sentaient tous calmes et sereins.
Le peuple de ce pays se mit au repos | et s'endormit pour quelques heures.
La nuit installa son trône d'ébène, | après un jour éclatant de lumière.
Les chefs se couchèrent, | après avoir réfléchi au lendemain.

Pendant ce temps-là, l'armée mécréante plaça son camp de ci, de là. Nesṭōr vint trouver Ṣaṭṭāṭ et se plaignit d'Efromiya. En entendant [ce qu'avait fait sa fille,] Ṣaṭṭāṭ se mit à jurer.

Ṣaṭṭāṭ fit serment et dit : « Par Lāt! » | « Écoute, dit-il à Nesṭōr, par Menāt ![1]
Par ces grandes idoles et par Ḥiristōs! | Par Hübel, Hüzülā et Nedveste ![2]
Par le pot d'argile [où brûle l'encens] et par l'encens ! | Par ceux qui induisent le monde au mal !
Par les adorateurs du Feu et par Nemrūd ! | Par Ṣelālā, Melūlā et Mardūd !
Par ceux qui portent la ceinture, la corde[3] et la croix[4] ! | Par les lentilles, le vinaigre et les ventricules farcies !
Par les lamentations des moines, leurs robes de bure, | par leurs coiffures et leurs vieux vêtements !
Par la croix que les novices portent sous leur bras | et par celle en bois que tient le prêtre !
Par les vieux prêtres pollués, | par la crasse de leurs visages qu'ils ne lavent pas !
Par leur vieux chef centenaire | et par le sac qu'il porte sur la tête !
Par Lāt, 'Uzza[5] et les nouvelles idoles! | Par les hommes qui suivent la voie des idoles !

(1) *Lāt* et *Menāt* étaient deux idoles arabes pré-islamiques ; voir à ces noms dans E. I.

(2) *Hubal* était également une idole adorée à la Mecque ; elle avait l'aspect d'un homme et était en cornaline rouge ; cf. sous ce nom dans E. I. Nous n'avons, par contre, rien trouvé pour Huzulā et Nedveste. Ce dernier nom est vocalisé *Nedveste* dans P. et L. (f. 118 v.) ; cependant V. Smirnov l'a lu *Nadūsta* et suppose que ce nom pourrait provenir de la déformation de mots grecs comme κανδηλανάπτης ou ἀναγνώστης (cf. *Mnimyj Turećkij Sultan...*, 34).

(3) *Zunnār* (Gr. Ζωνάρι), la ceinture en corde portée par les Chrétiens comme signe distinctif. *Ṣedd* est synonyme de *zunnār*, mais n'a pas acquis son sens péjoratif.

(4) P. *ṣalībān*, pluriel persan de *ṣalīb ;* I. *çalīpā* (f. 29 v.) ; au sujet de *çalīpā*, voir V. Smirnov, *op. cit.*, 1 sq., 31, 34.

(5) *'Uzzā*, idole pré-islamique qui formait une trinité avec Menāt et Lāt ; cf. E. I., à ce nom.

Par la cloche que balance le Métropolite![1] | Par le « vek vek » que poussent les lapins[2] et les chats ![3]
Par l'amour de l'église et du grand Papās! | Par la vénération à Nārinūr[4] et au Diable ![5]
Par tous ces grands serments que je viens de faire, | je leur en ferai voir, par la cloche !
Que le jour se lève : j'enverrai mon armée, | je n'épargnerai ni grand, ni petit !
Je leur rendrai le monde étroit | et je les mettrai tous trois en pièces ! »

Quand Şaṭṭāṭ eut fait ce serment, il dit à Nesṭōr : « O Nesṭōr, tu vas voir : demain je lancerai mon armée à l'attaque et je ferai en sorte que, pour leurs yeux, le monde se couvrira de ténèbres! » Puis, il demanda : « Ce Melik Dānişmend, quelle espèce d'homme est-ce ? » « Quel homme peut-il être, répondit Nesṭōr, il vient de Malaṭiya! » « Y-a-t-il encore quelqu'un à Malaṭiya pour oser s'attaquer aux Grecs ? Si aujourd'hui je ne viens pas à bout de ces gens, si je ne dévaste pas Malaṭiya et Damas[6] jusqu'aux portes de Bagdad, puissent tous les serments que je viens de faire, se retourner contre moi et puissé-je tomber dans la disgrâce du Ḳayṣar! » Tout en parlant, ils firent apporter dans leur tente ce qu'il fallait pour le festin et réunirent une assemblée nombreuse. On envoya aussi des hommes en reconnaissance.

Pendant ce temps, Melik Dānişmend, Artuẖī et Efromiya se reposèrent un peu, puis Melik demanda à Artuẖī : « Qui est-ce qui, vers le soir, est venu en aide à l'armée des Mécréants ? »

« C'est le père d'Efromiya, Şāh-i Şaṭṭāṭ, » répondit Artuẖī. « Il n'y a pas de quoi se lamenter, dit Melik Dānişmend, demain, avec l'aide de Dieu et grâce aux miracles de Muḥammed Musṭafa, j'en viendrai à bout! »

Et cette nuit-là ils se couchèrent.

(1) Jeu de mots entre *Medrepelit* (Métropolite) et *Medre pelīt*, « Medre le salaud ».

(2) P. *Venek*, « the Syrian coney » (Redhouse, *A Turkish and English Lexicon*, nouvelle édition, Constantinople 1921, 2150 b et 2125 b).

(3) *Künek* « a cat » (Steingass, *Persian-English Dictionary*, p. 1055 b).

(4) Cf. p. 719, n. 40.

(5) *Idyāvalas* < διάβολος.

(6) *Şam*, Damas ou la Syrie.

Quand le matin se leva, l'armée de Nesṭōr et de Ṣaṭṭāṭ se mit en selle, on frappa les tambours du combat, les moines entonnèrent des litanies, on déploya les étendards et on se rendit sur le champ de bataille. On se rangea ; Nesṭōr et Ṣaṭṭāṭ se tenaient au centre de l'armée. Les trois chefs sortirent du couvent, montèrent à cheval et s'avancèrent vers les Mécréants. Ils firent caracoler leurs chevaux et, soudain, Efromiya entra en lice, fit caracoler son cheval et réclama un adversaire. Un homme sortit de l'armée mécréante et entra en lice ; il s'appelait Bīmġāz. Arrivé à la hauteur d'Efromiya, il l'attaque à la lance, Efromiya para le coup. Il fit trois assauts, mais ne put réussir. Ce fut le tour d'Efromiya : prenant sa lance, elle assaillit le Mécréant et le laissa suspendu à la selle ; il se redressa pour attaquer Efromiya, mais elle lui porta un coup d'épée tel qu'elle fit rouler sa tête à terre. Des cris s'élevèrent dans l'armée des Mécréants. Un à un, vingt Mécréants entrèrent en lice et Efromiya leur coupa la tête, l'un après l'autre.

« Qui est donc ce champion qui tient aujourd'hui la lice ? » demanda Ṣaṭṭāṭ à Nesṭōr.

« Puisse ta semence se tarir, lui cria Nesṭōr, car c'est ta fille! » En entendant cela, Ṣaṭṭāṭ se mit en colère : « O Fille de Malheur! » cria-t-il et, éperonnant son cheval, il s'élança en lice.

Quand Efromiya reconnut son père, elle fut prise d'inquiétude : « Comment combattrai-je mon père ? » se dit-elle. Mais Melik lui cria : « O Princesse du Monde! La vie éternelle est préférable à ton père! Ne crains rien : il n'est plus ton père ; marche et invite-le à prendre l'Islam! »

En entendant cela, Efromiya reprit courage et avança vers son père.

« O Méchante! lui cria son père, comment se fait-il que tu aies abandonné Nesṭōr qui est Grec pour devenir l'amie d'un Cāzū ? »

« O Père, lui répondit Efromiya, sais-tu pourquoi j'ai fait cela ? »

« Non », dit Ṣaṭṭāṭ.

« Je l'ai fait parce que, innocente, tu m'as mise aux fers et tu m'as fait beaucoup de mal. Je te disais que j'épouserai Artuẖī, tu ne me croyais pas. Quand j'ai vu qu'ils venaient me chercher, je me suis mise de leur côté. Maintenant, Père, si tu me pardonnes ma faute et si tu ne me la reproches plus, je reviendrai vers toi. »

A ces paroles, Şaṭṭāṭ se réjouit : « Par le Dieu des Moines de la Croix, jura-t-il, je ne te reprocherai pas ta faute! »

« O Père, lui dit Efromiya, tends-moi maintenant ta main que je la baise! »

Şaṭṭāṭ avança son cheval et tendit sa main à Efromiya, elle s'en saisit comme pour la baiser et, aussitôt, l'empoigna, le tira à terre et, éperonnant son cheval, elle le traîna vers Melik Dānişmend. Artuhī, tout joyeux, vint lier les mains de Şaṭṭāṭ, tandis que l'armée mécréante se remplissait de lamentations.

Efromiya retourna en lice : elle fit caracoler son cheval, s'appuya sur sa lance et attendit. Or, Şaṭṭāṭ avait un fils nommé Rāmin[1]. Quand il vit ce qui était advenu à son père, il ne put le supporter et entra en lice. Il fit face à Efromiya, lui cria beaucoup d'injures et, pour finir, l'attaqua à la lance. Efromiya para le coup avec son bouclier, il revint et l'attaqua avec sa masse d'armes, elle para le coup. Ce fut le tour d'Efromiya : elle porta à Rāmin un coup de lance et renversa son cheval ; aussitôt, mettant pied à terre, elle le lia et l'amena vers Artuhī. Ce que voyant, les Grecs attaquèrent Efromiya d'un seul coup. Mais Melik Dānişmend et Artuhī se lancèrent contre les Mécréants, fendirent l'armée et les divisèrent en petits groupes. Ils couraient de ci, de là, et tuèrent tant que les cadavres formaient des monceaux. Puis, Melik Dānişmend, ce Champion de la Religion, arriva au centre de l'armée où se tenait Nesṭōr : « O Chien sans foi, lui cria-t-il, comment sauveras-tu ta vie de ma main ? »

« O Héros, lui cria Nesṭōr, que me veux-tu ? En quoi Artuhī te sert-il ? Va-t-en d'ici ; je te donnerai cent chevaux avec des selles d'or rouge, cent chameaux, cent esclaves et cent ballots de trésors. Je te donnerai tout cela pour me venger d'Artuhī ! »

« Tout ce que tu as énuméré sera à moi, s'il plaît à Dieu ! » cria Melik Dānişmend et il attaqua Nesṭōr. Nesṭōr attaqua Melik Dānişmend à la lance, Melik para le coup. Quand ce fut le tour de Melik, il tira son épée et l'abattit sur le crâne de Nesṭōr. Nesṭōr reçut le coup sur son bouclier, le bouclier se fendit, Nesṭōr déroba sa tête au coup et l'épée alla frapper celle du cheval et la laissa à terre. Nesṭōr tomba, mais aussitôt, on se précipita et on le saisit. Alors, Melik Dānişmend

(1) Cf. p. 169.

Ġāzi attaqua l'armée ; Artuhī et Efromiya, de leur côté, dispersèrent l'armée et les Mécréants prirent la fuite. Soudain, du côté des Mécréants, on vit apparaître un nuage de poussière. Le nuage se rapprocha, le vent, soufflant dessus, le déchira et mille Géorgiens apparurent. Leur chef s'appelait Şūdīṭ. L'armée en déroute se rassembla aussitôt et attaqua les trois chefs. Les trois chefs firent face à l'armée géorgienne, combattirent durement et tuèrent des Mécréants sans nombre. Et, grâce aux miracles du Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! — il ne leur arriva aucun mal. A la tombée de la nuit, ils regagnèrent le couvent ; Ḥarkīl l'Ascète leur rendit grâce. Il y avait là un puits, ils y mirent Şaṭṭāṭ et Rāmin. Puis, ils allèrent laver leurs mains couvertes de sang, firent leurs ablutions et dirent leurs prières. Ils mangèrent et, cette nuit-là, ce fut Artuhī qui monta la garde. Pendant ce temps-là, les seigneurs grecs se rendirent auprès de Nesṭōr qui se plaignait d'Artuhī aux Géorgiens. Le seigneur géorgien Şūdīṭ[1] jura que le lendemain il tirerait vengeance de ces trois-là. Alors, sur l'ordre de Nesṭōr, on apporta le repas et on se mit à manger ; puis, on apporta ce qu'il fallait pour le festin. Tout en buvant, les seigneurs et les vizirs de Şaṭṭāṭ se lamentaient sur son sort et se disaient : « Comment faire pour le sauver ? » Un des Grecs qui se nommait Madāris, se leva et dit :

« Demain je délivrerai Şaṭṭāṭ et Rāmin. »

« Si tu les délivres, lui dit Nesṭōr, je te donnerai cent pièces d'or. »

Cette nuit, on s'en tint à ces mots. Le lendemain, l'armée de Nesṭōr se mit en selle, se rendit sur le champ de bataille et se rangea avec l'armée géorgienne. D'autre part, les chefs revêtirent également leurs armes, montèrent à cheval et se dirigèrent vers le champ de bataille. Soudain, Melik entra en lice, fit caracoler son cheval, tourna en rond, rendit grâce aux enfants du Seigneur Prophète et récita cette louange :

(1) P. : « *le seigneur géorgien Mīsḥa* » ; I. : *Şūdīṭ le maudit* (f. 32 v.). La lecture de I. est préférable ; la forme *Mīsḥa* qui n'apparait pas ailleurs, est probablement due à une confusion graphique.

LOUANGE DU PROPHÈTE

Nuit et jour, c'est Muḥammed qui est notre guide, | ce qu'il ordonne, nous le faisons.
Muḥammed dont l'un des noms est Muṣṭafa, | sa parole est pour les opprimés le meilleur remède.
Quelles que soient les ténèbres qui t'environnent, | il éclaire la route de sa lumière.
Celui qui se tourne vers lui, boit dans le Paradis l'eau du Kevs̱er, | celui qui ne croit pas en lui, devient esclave de l'Enfer.
Tous les anges sont ses disciples ; | il s'est manifesté, il est venu sur cette terre[1].
Celui qui croit en lui, trouve le bonheur, | celui qui le renie, puisse-t-il être maudit !
Puisse le pécheur être appelé à la Religion ! | A tout instant, rendez grâce et salutation !
Venez : je vous appelle à la Religion ; | entrez dans la Foi : vous trouverez le Salut !
Mais si vous ne devenez pas Musulmans sur l'heure, | je vous passerai tous au fil de l'épée !
Aucun ne put répondre à cet appel | et ses paroles restèrent stériles, sur la surface de la terre !

Quand Melik Dānişmend Ġāzi eut récité cette louange, il invita ce peuple à prendre l'Islam, mais personne ne fit de réponse. Alors, il éperonna son cheval et réclama un adversaire. Il y avait parmi les Géorgiens, un Mécréant du nom de Avḳāṣ : il était redoutable, le maudit, c'était un guerrier plein de prestance ! Il entra aussitôt en lice et attaqua Melik à l'épée. Melik parait tous les coups. Quand ce fut son tour, il cria : « Au nom de Dieu, par la pure lumière de Muḥammed Muṣṭafa ! » Et à ces mots, il tira son épée et en frappa Avḳāṣ. Avḳāṣ reçut le coup sur son bouclier, l'épée fendit le bouclier et coupa Avḳāṣ en deux jusqu'à l'arçon de la selle. Des cris s'élevèrent dans l'armée géorgienne, Melik fut encerclé. Mais il poussa un cri tel que toute l'armée mécréante en fut étourdie, il éperonna son cheval, hurla

(1) *ṭaşa yüridi;* m. à m. : « il a marché vers le lieu d'exil » ; *ṭaş*, « extérieur, lieu d'exil, pays étranger » (*Kaşġārī*, II, 74 ; III, 152).

comme un dragon et se lança contre l'armée. Après quelques minutes de combat, il avait passé sept cents personnes au fil de son épée. Alors, il se jeta sur l'armée de Nesṭōr. De leur côté, Artuḫī et Efromiya se ruaient aussi et jetaient les Mécréants à terre.

Pendant le combat, Nesṭōr envoya au couvent Madāris le maudit avec cent personnes. Arrivés au couvent, ils crièrent : « Ouvrez la porte : nous amenons Nesṭōr prisonnier ! »

Croyant que c'était Artuḫī, Ḥarḵīl l'Ascète ouvrit la porte. Les Mécréants entrèrent et taillèrent l'Ascète en pièces ; ils tuèrent également les dix moines, puis ils sortirent Şaṭṭāṭ et Rāmin du puits et les renvoyèrent à l'armée.

« Venez, dirent-ils, cachons-nous là et quand ces trois reviendront, nous nous en emparerons. »

Il y avait des puits dans le couvent : dix Mécréants entrèrent dans chaque puits. Quand Şaṭṭāṭ et Rāmin retournèrent à l'armée, les Mécréants se réjouirent. Ce jour-là, ils combattirent sans arrêt jusqu'au soir et, à la tombée de la nuit, les trois chefs retournèrent au couvent.

De nouveau, un voile de ténèbres recouvrit le monde, | car le flambeau du soleil disparut de l'horizon.
L'obscurité remplit l'espace, | car le Chah des étoiles s'était caché.
Ce jour-là était un jeudi : | le soleil se coucha alors dans toute sa beauté ; ce fut le soir.
Et la nuit qui tomba était la nuit du Vendredi. | Mais toi, écoute ce qui arriva.

A la tombée du soir, Melik Dānişmend vit que Şaṭṭāṭ avait été délivré et qu'il commandait l'armée au combat.

« Est-ce que ce n'est pas Şaṭṭāṭ ? » demanda-t-il à Artuḫī.

« Mais oui, c'est lui », répondit Artuḫī.

« Hé là, Maudit ! cria Melik, comment t'es-tu sauvé ? »

« Nārinūr m'a délivré », répondit Şaṭṭāṭ.

« Nous saurons te retrouver ! » cria Melik et ils retournèrent au couvent. Ils trouvèrent la porte ouverte et l'Ascète occis, ainsi que les dix moines. Ils avaient trouvé le martyre. Melik sombra dans la tristesse : il descendit de cheval ; on récita la prière des martyrs et on pria pour leurs âmes. Ils refermèrent la porte, firent leurs prières, Efromiya monta la garde, Artuḫī s'endormit et Melik Dānişmend Ġāzi se

plongea dans ses dévotions. Soudain, quelqu'un surgit d'un coin : Melik interrompit sa prière. C'était Madāris le maudit qui avait envoyé cet homme en lui disant : « Va voir s'ils sont endormis ». « Ils ne dorment pas encore », dit l'homme en revenant.

Melik interrompit sa prière et alla réveiller Artuhī. Tous deux entrèrent dans le monastère et se mirent à scruter les quatre coins. Soudain, un éternuement se fit entendre : Melik et Artuhī allèrent du côté d'où venait le bruit et cherchèrent partout, mais ne trouvèrent personne.

« Peut-être y-a-t-il quelqu'un dehors ? » dit Artuhī, et il sortit voir. Soudain, il aperçut un puits dont l'orifice était ouvert ; il y jeta un coup d'œil et vit que dix hommes armés s'y étaient cachés. Vite, il revint prévenir Melik.

« Apporte une bûche », lui dit celui-ci.

Ils trouvèrent des roseaux et mirent le feu au puits : les dix Mécréants furent brûlés. Puis, dans un autre coin, ils trouvèrent encore un puits où il y avait également dix Mécréants ; ils les brûlèrent aussi. Cette fois, ils scrutèrent les quatre coins avec attention et trouvèrent dix puits dans chacun desquels il y avait dix Mécréants, ils brûlèrent le tout de sorte qu'aucun des cent Mécréants ne fut épargné : la mort de l'Ascète et des dix moines était vengée.

Le matin se leva.

Cette sphère d'azur qui ce jour-là | avait voilé le cahier du monde, s'arrêta :
le matin se leva, l'univers devint étincelant | et la lumière remplit le monde de joie.
Le soleil montra sa couronne d'or à l'horizon, | il sortit de derrière son voile, tel une fiancée virginale !
Chacun vaqua à sa besogne, | l'esclave se mit au service de son maître.

Quand on put distinguer le blanc du noir, la joie de la tristesse, quand le jour se leva, Nesṭōr vint trouver Ṣaṭṭāṭ, lui rendit hommage et dit : « Peut-être Madāris s'est-il emparé d'Efromiya et a-t-il tué Artuhī ? Allons attaquer Melik ». Il donna l'ordre de hisser étendards et bannières et l'armée mécréante se mit en selle. De leur côté, Melik, Artuhī et Efromiya montèrent à cheval et marchèrent contre les Mécréants. « Hélas ! cria Nesṭōr en les voyant,

qu'ont-ils fait de Madāris ? » Pendant ce temps, Artuhī mena son cheval sur la lice et cria : « Votre vaine machination s'est encore retournée contre vous ! Ceux qui, cette nuit, voulaient nous tuer, nous les avons tous occis : Madāris et les cent hommes qui l'accompagnaient, nous les avons tous brûlés ! »

Il parla ainsi et réclama un adversaire : « C'est moi Artuhī, cria-t-il, l'esclave de Melik Dānişmend ! Que celui qui en a le désir entre en lice : voyons avec quelles cardes il carde son coton ! » Or, Madāris avait un frère nommé Aġrūmiya : il était redoutable, le maudit, c'était un guerrier plein de prestance ! Il prit sa lance à la main et se rua sur Artuhī. Artuhī para le coup, il repoussa également l'épée et la masse d'armes du Mécréant. Ce fut le tour d'Artuhī : il attaqua. Le Mécréant repoussa les trois assauts d'Artuhī, mais le maudit finit par se fâcher, il tira son épée, éperonna son cheval, se jeta sur Artuhī et lui assena un coup sur la tête. Artuhī repoussa le coup, empoigna son épée, s'élança, mais en vain. Enfin, ils s'empoignèrent par la ceinture, mais toujours sans résultat. Alors, ils mirent pied à terre, mais leurs chevaux prirent la fuite. Ce que voyant, Efromiya se mit à pleurer.

« O Efromiya, lui dit Melik, ne te lamente pas, car Dieu le Très Haut est avec Artuhī ! »

Au même instant, Artuhī cria : « Yā Allah ! » Il souleva Aġrūmiya, le fit tournoyer au-dessus de sa tête et en disant : « Au nom de Dieu, par la pure lumière de Muḥammed Muṣṭafa ! » il le jeta à terre. L'armée mécréante, à cette vue, s'élança, mais Melik barra la route aux Mécréants. Pendant que le Mécréant était étendu, sans forces, Artuhī lui assena un tel coup d'épée que sa tête se décolla. Ce que voyant, Melik Dānişmend cria : « Bravo ! » et proclama : « Dieu est grand ! » Il rendit grâce à Artuhī et entonna cette chanson :

Ton bras est vigoureux, ton poignet est fort, | quand tu poursuis un désir, puisse-t-il s'accomplir !
Puisse Dieu t'accorder le succès selon tes désirs ! | Puisse ton renom durer autant que Terre et Ciel !
Puissent tes ennemis ne pas voir poindre un jour favorable | et puisse un vent sinistre ne jamais souffler sur tes roseraies !
Puissent tes ennemis ne jamais voir un jour heureux : | puissent-ils mourir ou tomber en captivité !

Puissent les têtes de tes ennemis être coupées, | et puissent leurs cadavres rester gisants sur la plaine !
Puisse Dieu te faire parvenir au But | avec tous les Croyants, si c'est Sa volonté !
C'est un jour d'action : montre du zèle ! | Marche ! traites-en encore un de cette façon !

Quand Artuẖī entendit la louange de Melik Dānişmend, il bondit en selle et se rua avec Melik sur l'armée mécréante ; ils jetèrent les Mécréants les uns sur les autres et en tuèrent un grand nombre. Voilà qu'Artuẖī se trouva en face de Şūdīṭ[1] le Franc : Şūdīṭ le maudit prit sa masse d'armes et l'abattit sur Artuhī, mais celui-ci reçut le coup sur son bouclier. Le Mécréant revint à l'attaque, Artuẖī para le coup. Şūdīṭ se courrouça et se rua, mais il fut de nouveau repoussé. Cependant, le destrier d'Artuẖī frappé à la tête et décapité, son maître tomba à terre. Aussitôt, les Mécréants se ruèrent et lièrent Artuẖī. Şūdīṭ dirigea son cheval contre Melik. Melik Dānişmend et Efromiya remarquèrent que les Mécréants liaient et emmenaient quelqu'un, à cette vue, Efromiya poussa des lamentations : « O Seigneur, cria-t-elle, ce prisonnier qu'ils emmènent est Artuẖī ! » Aussitôt, Melik Dānişmend hurla et se jeta contre ces hommes : il les mit en déroute. A cause du cri de Melik Dānişmend, trente hommes eurent la poche de fiel crevée, ils en restèrent hébétés. Prestement, Melik remit Artuẖī sur son destrier et le rendit aussi leste qu'un oiseau sur l'aile. L'armée les attaqua et, de nouveau, les trois se jetèrent sur l'armée mécréante, tels des loups affamés sur un troupeau de moutons ! Ils tuèrent beaucoup d'ennemis. Soudain, dans la mêlée, Melik Dānişmend se trouva en face de Şūdīṭ : « Hé là, Maudit ! lui cria-t-il, je vais te montrer ce qu'est le courage ! » Et il s'élança sur lui, Şūdīṭ para le coup. Ils joutèrent, mais sans aucun résultat. Melik se mit à jurer, il donna un coup d'éperon à son destrier, l'animal bondit comme un aigle, arriva sur le maudit et Melik lui porta un tel coup sur la tête que la cervelle lui jaillit par les narines et son âme s'envola en Enfer ! Des cris s'élevèrent du côté des Géorgiens, on porta la nouvelle à Nesṭōr qui se crut perdu : il lança toute son armée contre

(1) P. *Şerīṭ le Franc;* I. *Şūdīṭ le Franc* (f. 37 r.) ; la forme *Şerīṭ* est due à une faute du copiste.

Melik Dānişmend qui fut encerclé, Melik Dānişmend rugit comme un lion, Artuḫī bouillonna comme un torrent, quant à Efromiya, elle souffla comme le vent, et les trois chefs se jetèrent contre les Mécréants et les combattirent : les têtes furent coupées, les poitrines déchirées, le sang coula et l'armée mécréante se remplit de lamentations ! Jusqu'au soir, les trois chefs livrèrent un combat remarquable : ils se battirent tant que le soleil blêmit et le monde s'obscurcit ! Soudain, du côté des Mécréants, s'éleva un nuage de poussière : le vent souffla sur le nuage, il se déchira et laissa paraître bannières et étendards. Malgré la tombée du soir, l'armée attaqua. On courut prévenir Nesṭōr de l'arrivée de Mihrān, le sultan arménien. Nesṭōr se réjouit et l'armée mécréante reprit courage. La nuit tombait.

Le soir tomba : la clarté disparut du monde, | sur terre, on ne put distinguer le blanc du noir.
Il décora le visage des cieux | et alluma partout des étoiles.
Quand les cieux furent illuminés par ces veilleuses, | la sérénité emplit les cœurs des sages.
Des vapeurs de musc emplirent l'air | et se répandirent sur la surface de la terre.
La nuit dressa son trône d'ébène, | après un jour qui avait été éclatant de lumière !
La nuit n'était pas encore tombée que, cherchant leurs traces, | de tous côtés, les bêtes regagnaient leurs demeures.

Quand le soir tomba, les trois chefs se dégagèrent de l'armée ennemie et regagnèrent le couvent. De leur côté, Ṣaṭṭāṭ et Nesṭōr allèrent à la rencontre de Mihrān et se plaignirent des trois chefs.

« Que demain arrive, assura Mihrān, j'en tirerai vengeance et je vous en débarrasserai ! »

Puis, ils rentrèrent dans leurs tentes, mangèrent, firent apporter ce qu'il fallait pour festoyer et se mirent à boire. Cinq cents hommes partirent en reconnaissance. De leur côté, les trois chefs, arrivés au couvent, dirent leurs prières, prirent leur repas, rendirent grâce à Dieu et, cette nuit-là, Efromiya monta la garde. Soudain, des hommes armés entrèrent dans l'enceinte du couvent : Efromiya alla vers eux et leur demanda qui ils étaient.

« Nous gardons l'armée », répondirent-ils.

« Comment s'appelle votre beg ? » demanda Efromiya.

« Mānū'il », dirent-ils.

« O Mānū'il, cria Efromiya, viens ça, j'ai quelque chose à te dire. »

« Qui es-tu ? » demanda Mānū'il.

« Je suis Efromiya, la fille de Şāh-i Şaṭṭāṭ. »

Aussitôt, Mānū'il s'avança : « Qu'as-tu à me dire ? » demanda-t-il.

« Je me suis enfuie d'auprès de Melik Dānişmend, lui dit Efromiya, et je veux retourner vers vous, mais à condition qu'il ne me soit fait aucun mal ! »

En entendant cela, Mānū'il se réjouit, mais bientôt sa joie se dissipa comme le vent ! Il envoya deux hommes porter la nouvelle à Nesṭōr.

« Maintenant, viens par ici, tout seul, lui dit Efromiya, nous allons occire Melik et Artuh̲ī. »

Et elle conduisit Mānū'il vers Melik. Pendant ce temps, les deux messagers portèrent la nouvelle à Nesṭōr qui fut rempli de joie. Prestement, il ordonna à Şaṭṭāṭ et à Mihrān de monter à cheval et toute l'armée en fit autant et se mit en marche. Tandis qu'Efromiya et Mānū'il approchaient du couvent, celle-là, se retournant soudain, cria : « Hay ! » et frappa Mānū'il. Il leva le bras, mais son bras resta à terre. Le maudit se mit à hurler, les Mécréants entendirent ses cris et encerclèrent Efromiya. La princesse du monde se mit à les combattre. Nesṭōr, Şaṭṭāṭ et Mihrān, survenant, s'étonnèrent de sa ruse et de son exploit. Mihrān fut très affecté par la mort de Mānū'il, car c'était son parent et se jeta aussitôt sur Efromiya. L'armée mécréante avait entouré Efromiya comme une mer, mais elle s'élança, fendit les Mécréants et ressortit de l'autre côté. Puis, revenant en arrière, elle les attaqua de nouveau. Pendant ce temps-là, Melik Dānişmend était en prières. Entendant le tumulte de l'armée, il réveilla Artuh̲ī. Prestement, ils revêtirent leurs armes et sortirent. Ils virent que l'armée mécréante était aux portes du couvent et qu'elle avait encerclé Efromiya. Aussitôt, Melik Dānişmend et Artuh̲ī s'élancèrent sur les ennemis et délivrèrent Efromiya. Ils combattirent jusqu'au matin et tuèrent des Mécréants sans nombre. Vers l'aube, Melik Dānişmend attaqua les soldats de Nesṭōr, les mit en déroute et ils s'enfuirent vers les tentes. A l'aube, dans la mêlée, Melik Dānişmend Ġāzi se trouva soudain en face de Mihrān : le maudit prit la fuite et Melik le laissa partir.

Arrivé sur Artuhī, Mihrān l'attaqua, mais sans succès. Mihrān avait un esclave du nom d'Ayḥāṣ : alors que Artuhī ne s'y attendait pas, il lui porta un coup d'épée à la tête, l'épée atteignit Artuhī à l'épaule et s'enfonça de quatre doigts. Tandis qu'Artuhī se tournait vers lui, Mihrān le maudit le frappa et lui coupa un bras. Ayḥāṣ se jetait sur lui pour l'occire, quand Efromiya, survenant, porta à Ayḥāṣ un tel coup d'épée sur la nuque, que la tête et le bras du maudit furent projetés dans l'air ! Aussitôt, elle dispersa l'armée qui entourait Artuhī et Melik Dānişmend, venant [à son aide], se lança dans le combat. Elle souleva Artuhī, le sortit de l'armée et le porta vers le couvent. En revenant, elle vit que les Mécréants s'étaient lancés à sa poursuite, mais que Melik Dānişmend les avait dispersés et refoulés vers le gros de l'armée ; elle se remit au combat. Efromiya se battait de toute son âme et de tout son cœur. Nesṭōr ordonna à quelques hommes d'aller occire Artuhī.

« J'irai moi-même », dit Mihrān et, avec trois mille hommes, il se rendit au couvent pour occire Artuhī.

Laissons-les marcher contre Artuhī, | arrêtons-là notre histoire, pour aujourd'hui.
Puissiez-vous être en paix, éternellement ! | Puisse votre maison être joyeuse, éternellement !
Souvenez-vous, dans vos prières, des Croyants qui sont morts | et puissent vos prières leur apporter le salut !
Si la Mort nous fait grâce, demain, | tu entendras toute la suite de l'histoire.
Puisse Dieu vous accorder grâces et faveurs | et puisse le bonheur planer toujours sur vos têtes !
Rends grâce à Muḥammed Muṣṭafa, | afin que ton âme et ton cœur trouvent la paix !

QUATRIÈME SÉANCE

Comment l'armée de Melik lui vint en aide

Invoquons d'abord le nom de Dieu | et remplissons de joie le cœur de tous les Croyants.
Disons avec douleur : « Allah ! Allah ! » | Afin que ce Roi, dans Sa bonté, nous fasse grâce !
C'est Lui qui donne à tous les êtres leur pain quotidien, | c'est Lui qui est partout sans aller nulle part !
C'est Lui qui te donne soleil et lumière, | c'est Lui qui te donne mains et pieds et qui te fait marcher !
Invoque le Prophète et rends-lui grâce, | tu trouveras la douceur dans la Religion !
Maintenant, abordons la quatrième séance | et voyons ce que va devenir Artuhī.
La dernière fois, nous en étions restés là | où Mihrān marchait contre Artuhī.
Parlons aussi de l'armée de Melik | et voyons comment elle vint le rejoindre.

C'est ainsi que racontent les chroniqueurs : tandis que Mihrān le maudit marchait, avec trois mille hommes, pour occire Artuhī, voyons ce que faisaient les soldats de Melik Dānişmend qui étaient restés à Sivas pour reconstruire la forteresse.

Les chefs de l'armée, Süleymān bin Nu'mān et Eyyūb bin Yūnus, firent reconstruire la forteresse de Sivas, mais [la disparition de] Melik Dānişmend les jeta dans une grande confusion. Un jour, Süleymān bin Nu'mān se déguisa en moine et partit à la recherche de Melik Dānişmend. Il arriva à la forteresse de Dokiya qu'on appelle maintenant Toḳat, et là, il ouït dire par les Mécréants qu'un homme nommé

Melik, avec Artuhī, avaient dévasté toute la région et occupé le couvent dans le château fort de Toros, qu'ils en sortaient pour dévaster le monde, puis y retournaient. En apprenant cette nouvelle, Süleymān se dirigea vers Melik Dānişmend.

Tandis que Melik Dānişmend était en train de combattre les Mécréants et de les étendre morts, Mihrān le maudit qui voulait occire Artuhī, arriva au couvent et le fit encercler. Quant à Artuhī, le malheureux, il soupirait tout seul et implorait l'aide de Dieu le Très Haut. Les Mécréants, à l'aide d'une corde, grimpèrent sur le toit du couvent et virent qu'Artuhī gisait blessé dans le fort. Mais il avait tourné son visage vers la terre et adressait à Dieu des supplications. Il L'implorait et disait ces mots :

Prière d'Artuhī

Il dit : « O Dieu, Tu connais tous mes secrets, | tous mes péchés sont connus à Ta Majesté !
Tu connais nos actions secrètes avant que nous ne les ayons commises, | et, par Ta miséricorde, Tu couvres nos actions honteuses !
C'est Toi qui viens en aide à ceux qui sont désespérés, | c'est Toi qui rends l'esprit à ceux qui sont éperdus !
Combien Tu as relevé d'hommes qui, trébuchants, sont tombés, | et, à tous les opprimés, c'est Toi qui rends justice !
O Mon Dieu ! Je suis Ton esclave, pardonne mes péchés ! | Ne livre pas aux flammes la moisson de mon humilité !
Pour Toi, tout ce qui est difficile devient facile, | qui donc pourrait faire ce que Toi Tu fais ?
Je suis venu à Toi plein d'espoir : mon espoir est en Ta Majesté. | Je souhaite ne pas revenir privé [de Ton aide] !
Depuis l'Éternité, ô Dieu ! Tu nous apprends | que celui qui se réfugie en Toi, ne reste jamais privé [de Ton aide] !

Artuhī récita cette prière et dit : « O Créateur des Mondes ! O Tout Puissant ! O Dieu ! Tout ce qui est difficile est, pour Toi, facile ! Mon malheur est connu de Ta Majesté ! O Mon Dieu ! L'aide émane de Toi ! La grâce émane de Toi ! »

Tandis qu'il priait ainsi, Artuhī vit soudain le mur se fendre et un vieillard à la barbe blanche entra : il portait des vêtements verts. S'approchant d'Artuhī, il lui dit :

« O Artuhī, soulève ta tête, car Dieu t'envoie paix, santé et grâce ! »

Artuhī souleva la tête et le vieillard étendit la main, la passa sur ses blessures : aussitôt, les blessures se guérirent et le vieillard disparut. Il revint aussitôt, apportant le bras qu'Artuhī avait laissé dans la mêlée. Il remit le bras à sa place et dit une prière ; et, par ordre de Dieu le Très Haut, le bras d'Artuhī redevint valide. Il se leva, rendit grâce à Dieu le Très Haut et, se tournant humblement vers ce vieillard : « Qui êtes-vous, demanda-t-il, pour être venu en aide au malheureux que je suis ? »

« O Artuhī, répondit le vieillard, je suis *Hızır*[1]. Je suis venu par ordre de Dieu, j'ai frotté ton bras et ta blessure et Dieu le Très Haut t'a guéri. Il faut que tu transmettes mon salut à Melik Dānişmend, ainsi que cette prière, afin qu'il se souvienne de moi : chaque fois qu'il vous arrivera malheur, récitez cette prière, afin que Dieu le Très Haut, par les bienfaits qu'elle contient, ne laisse pas le malheur s'abattre sur vous. »

Il parla ainsi et disparut.

Voici la prière du Prophète *Hızır* :

« Au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux ! O Dieu ! Je Te demande par tous Tes noms, ô Clément ! O Miséricordieux ! O Généreux ! O Protecteur ! O Bienfaiteur ! O Résurecteur des Morts ! O Toi qui accorde la sécurité ! O Maître de générosité et de bienfaisance ! Louange à Toi ! Il n'y a pas d'autre Dieu que Toi ! Par Ta miséricorde, [accorde-nous] la sécurité, Toi, le plus Miséricordieux des miséricordieux ! Louange à Dieu, Maître des mondes ! »

Quand Artuhī eut reçu cette prière des mains du Prophète *Hızır* — que la paix soit sur lui ! —, il se leva et revêtit ses armes. Il vit que les Mécréants étaient descendus du toit, avaient ouvert la porte extérieure et étaient en train d'entrer. Aussitôt, Artuhī empoigna son épée et se jeta sur eux ; en une heure, il tua quarante Mécréants et, à chaque coup, il fendait un homme en deux. En voyant les exploits d'Artuhī, les survivants prirent la fuite.

« Que vous est-il donc arrivé, demanda Mihrān en les voyant. Quel est le malheur qui vous a frappé pour fuir de la sorte ? »

(1) Cf. p. 164 n. 1.

« Artuẖī a tiré son épée, répondirent-ils, et il a occis tant de nos hommes que la cour du couvent est remplie de cadavres ! »

« Mais il n'avait pas de bras », dit Mihrān.

« Son bras est redevenu valide ! » répondirent-ils.

Mihrān en fut tout ébahi. Soudain, Artuẖī parut au dehors, l'épée à la main, et se jeta sur eux. Il tua encore beaucoup de Mécréants. L'armée se rua sur Artuẖī, il y eut un tel vacarme, un tel tumulte, que le bruit parvint aux oreilles d'Efromiya qui dit à Melik Dānişmend : « Il y a du bruit du côté du couvent : pourvu que les Mécréants n'aient pas attaqué Artuẖī ! » Melik Dānişmend et Efromiya sortirent de la mêlée et allèrent vers le couvent. Ils virent l'armée de Mihrān encerclant Artuẖī qui, épée à la main, se battait contre les Mécréants. Mais Artuẖī avait les deux bras valides ! Melik Dānişmend et Efromiya se réjouirent et tombèrent sur les Mécréants. En entendant la voix de Melik Dānişmend, l'armée se dispersa. Efromiya s'empara aussitôt d'un des chevaux de Mihrān et l'amena à Artuẖī. Artuẖī se mit en selle et les trois chefs se lancèrent à la poursuite de l'armée. Ils brandirent leurs épées et tuèrent beaucoup de Mécréants. Soudain, dans la mêlée, Artuẖī rencontra Mihrān : ils joutèrent, mais il y eut beaucoup d'assauts nuls. Enfin, Artuẖī récita la prière que lui avait donnée le Prophète *H̱ĭẓĭr*, souffla sur lui-même et, se lançant sur Mihrān le maudit, il lui assena un tel coup d'épée qu'il le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle. Mihrān avait deux fils dont l'un s'appelait Mihrās et l'autre Girpās. En voyant leur père occis, Girpās entra en lice et attaqua Artuẖī. Artuẖī para le coup, Girpās passa, puis, revenant, il visa son adversaire qui lui assena un tel coup d'épée que la tête du maudit fut projetée en l'air. Le jeune frère n'osa pas entrer en lice, mais Artuẖī ne lui fit pas merci et l'abattit. Ce que voyant, Melik Dānişmend rendit grâce à Artuẖī.

Puisse ta main être saine et ton bras robuste ! | Et puisse ton ennemi toujours être dans le malheur !
Que celui qui te croit mauvais, soit toujours dans le malheur ! | Puissent toujours les têtes de tes ennemis être décollées !
Au méchant ennemi, bas la tête ! | Visage à terre, bas la tête !

Quand Mihrān et ses deux fils furent mis à mort, l'armée mécréante prit la fuite. Pendant une heure, ils la poursuivirent

et la firent déferler sur Nesṭōr. En apprenant la mort de Mihrān, Nesṭōr se crut perdu. On battit les tambours du repos et on prit le deuil.

De leur côté, les trois chefs retournèrent au couvent et se reposèrent. Puis, ils questionnèrent Artuḫī qui raconta ce qui lui était arrivé, récita la prière et transmit à Melik le salut du Prophète *Ḫıżır*. Ils se réjouirent et rendirent grâce à Dieu le Très Haut. Puis, ils firent leurs prières du soir, mangèrent, levèrent la table, rendirent grâces et Melik s'endormit. Il eut un rêve : s'éveillant, il se leva aussitôt et se mit à revêtir ses armes.

« O Chef, lui demandèrent Artuḫī et Efromiya, que vous est-il arrivé ? Pourquoi revêtez-vous vos armes à cette heure-ci ? »

« Quelqu'un vient de la part de nos compagnons », répondit Melik Dānişmend.

Il sortit, monta à cheval et partit. Il passa une montagne, redescendit dans la plaine et vit quelqu'un qui marchait : il avait l'aspect d'un moine, portait des vêtements noirs et un bonnet noir sur la tête.

« Salut, Süleymān, soit le bienvenu ! » lui cria Melik Dānişmend. Les chroniqueurs racontent que Süleymān, en quittant la ville de Toḳat, était arrivé droit vers l'armée de Nesṭōr. Il vit cette armée nombreuse et demanda à un Mécréant l'histoire de Melik. Ayant appris l'endroit où se trouvait celui-ci et le chemin à suivre, il retourna sur ses pas et venait vers lui quand il le rencontra. Il tomba aux pieds de Melik qui lui releva la tête et ils échangèrent des salutations. Puis, Melik demanda des nouvelles de l'armée et Süleymān lui apprit que la forteresse avait été reconstruite. Melik s'en réjouit.

« Comment as-tu su mon arrivée ? » demanda Süleymān.

« J'ai eu un rêve, répondit Melik, dans mon rêve, j'ai vu Baṭṭāl Ġāzi et c'est lui qui m'a appris ton arrivée. Je me suis levé, je suis monté à cheval et je venais vers toi quand je t'ai vu, j'en suis heureux. »

Ils retournèrent au couvent ; Artuḫī et Efromiya sortirent au devant d'eux et se réjouirent de la venue de Süleymān. On lui raconta les aventures survenues entre temps.

« Je vais aller ramener [nos hommes] », dit Süleymān.

« Tu m'obligeras, répondit Melik, mais repose-toi cette nuit, tu partiras demain. »

« Pour ta sécurité, j'irai sur l'heure même », dit Süleymān, et se levant aussitôt, il sortit. Melik monta en selle, lui aussi, et l'accompagna. Ils passèrent l'armée de Nesṭōr, arrivèrent jusqu'à la frontière de Dokiya, passèrent le fleuve et là, Süleymān alla à Sivas, tandis que Melik retournait au couvent. Cette nuit, ils se reposèrent. Le lendemain, dans l'armée de Nesṭōr, retentit le signal de la bonne nouvelle. Melik Dānişmend était en train de faire sa prière du matin : il sortit et vit que l'armée était en effervescence. Rentrant aussitôt, il se mit en selle et, arrivé devant les Mécréants, il implora Dieu le Très Haut.

Celui qui, en toute sincérité, a levé vers Toi son visage, | peut-il revenir le cœur mauvais d'auprès de Ta Majesté ?
Quand Adam reconnut son péché charnel, | [Dieu] lui donna le monde en partage.
O Seigneur ! Au nom de ce même Adam, | et au nom de la descendance, aujourd'hui sur terre, d'Adam,
au nom de la pure amitié que Tu donnas à Ḫalīl[1], | et au nom du peuple que Tu donnas à Ḫalīl,
au nom du sacrifice du pur Ismā'il[2], | et au nom de sa soumission au sacrifice,
au nom de la beauté du pur Yūṣuf, | au nom de sa fidélité et de sa probité dans Ta voie,
au nom du secret que Tu partageais avec Mūsa, | au nom de la belle voix de ton Calife, Dāvud,
au nom de la sagesse que connut le Messie, | au nom de la vertu de sa mère,
au nom de la terre qu'a foulée Muḥammed, | au nom de la renonciation et de la science d''Alī,
au nom du poison qu'a bu Ḥasan, | au nom de la malédiction qui pèse sur les assassins de Ḥüseyn,
au nom des pensées des grands mystiques, | aü nom des litanies des chantres,
au nom de Ton trône formé de Sainte Lumière, | au nom de la terre pavée de Ta puissance,
au nom de la Montagne où Tu parlas [à Mūsa], | au nom du Beyt-Ma'mūr qui est aux cieux,

(1) Nom du prophète Abraham. Il y a un jeu de mot intraduisible entre *ḫullet*, « amitié sincère », et *ḫalīl*, « l'ami sincère ».

(2) La confusion entre Ismā'īl et Isaac est courante dans la tradition islamique ; cf. *E. I.*, s. v. *Ismā'īl*.

au nom des bienfaits des huit Paradis, | au nom de l'effroi des sept Enfers,
au nom des pluies qui forment des perles dans les huîtres, | au nom des perles qui se produisent dans la mer,
au nom de la camaraderie du peuple de la Loi, | au nom de l'amitié de ceux qui suivent la Voie,
au nom de Ta Divinité, au nom de Ton Unité, | au nom de Ton Existence, au nom de Ta Vérité,
au nom du respect [qu'on doit] à ceux qui T'aiment, | au nom de la dévotion de ceux qui T'aiment bien,
au nom de l'âme de ceux qui font la Guerre Sainte, | au nom du sang de ceux qui trouvent le martyre,
au nom des larmes qu'on verse dans les nuits sombres, | au nom des têtes qui tombent sur les poitrines en peine,
au nom de la tristesse de ceux qui sont dans le besoin, | au nom de la souffrance de ceux qui sont prisonniers,
au nom de ces malheureux au cœur brisé, | au nom de ceux qui sont restés sans abri,
au nom des éprouvés qui souffrent beaucoup de malheurs, | au nom des hommes reconnaissants de beaucoup de bienfaits,
au nom des soupirs des amoureux à l'aube, | au nom de l'aube qui suit chaque soir,
au nom du soleil de midi et de la pleine lune, | au nom de la nuit ténébreuse,
accorde-nous la victoire sur les Mécréants ! | Illumine la terre où nous devons mourir !
Ne nous livre pas au mépris du peuple, | Toi, qui es l'appui et le refuge de tous !
Je mendie Tes bienfaits, au seuil de Ta porte, | par Ton aide, accorde-nous la victoire !
Puisse le doute quitter les cœurs de ces gens-là, | puissent-ils devenir Musulmans, puissent-ils devenir Tes amis !
Accorde-nous aide et bienfait : | nous voulons que les maisons des Grecs se remplissent de Musulmans.
Rends-nous possible la victoire, | afin que nous fassions de ces Mécréants un peuple musulman !
C'est là mon but, O Dieu ! O Créateur ! | Puissent leur pays et leurs cités devenir musulmanes !

Quand Melik Dānişmend eut récité cette prière, du fond de leur cœur, Artuhī et Efromiya répondirent : « Amen » ; et ils portèrent leurs mains à leurs visages. Puis, se mettant

en selle, ils arrivèrent devant l'armée mécréante. On prévint Nesṭōr qui ordonna à son armée de se mettre en selle et de se ranger. Ils regardaient la lice :

« Qui entrera en lice aujourd'hui ? » se disaient-ils, quand, soudain, Melik Dāniṣmend Ġāzi, ce Champion de la Religion, entra et réclama un adversaire. Un maudit se détacha des rangs des Mécréants et entra en lice. Il était comme une montagne ! C'était Iḳlīmā, un parent de Mihrān. Il fonça sur ses étriers et attaqua Melik Dāniṣmend à la lance. De son épée, Melik brisa sa lance en deux. Cette fois, tirant son épée, il l'abattit sur le crâne de Melik, mais le coup fut paré par le bouclier. Alors, il attaqua avec sa masse d'armes, mais ne put réussir. Ce fut le tour de Melik : « Hé là ! Maudit ! cria-t-il, attention, je suis là ! » Et il assena au Mécréant un tel coup d'épée qu'il le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle. Ce que voyant, l'armée mécréante attaqua d'un seul coup. Alors, Artuh̲ī et Efromiya se jetèrent sur eux comme des loups affamés sur un troupeau de moutons ! Ils caracolèrent un peu et tuèrent beaucoup de Mécréants. Voyant qu'Artuh̲ī avait ses deux mains valides, Nesṭōr fut tout ébahi.

« Quel était donc ce signal de la bonne nouvelle ? » se disait, en lui-même, Melik Dāniṣmend. Les chroniqueurs racontent que ce jour-là, Nesṭōr avait appris l'arrivée des begs de Sāmiya et de Sinōbiya, Mihriyānōs et Istefānōs, avec soixante mille hommes : « Toute l'armée est composée de Francs, de Russes et de Çerkez », lui dit-on. Melik avait mis l'armée de Nesṭōr en déroute, peu s'en fallait qu'elle fût vaincue, quand, soudain, on courut prévenir Nesṭōr que l'armée [de renfort] arrivait. Il partit à sa rencontre et se plaignit de Melik et d'Artuh̲ī.

« Je les tuerai, jura Mihriyānōs, et je dévaṣterai tout le pays depuis Damas jusqu'à Bagdad ! »

L'armée mécréante, reprenant force, encercla Melik. Les trois âmes, seules, se recommandèrent à Dieu et se battirent chacune contre mille. Soudain, de l'armée franque, un carreau d'arbalète abattit le cheval de Melik Dāniṣmend. Melik fut encerclé, mais invoquant promptement le nom de Dieu, il poussa un cri tel que les Mécréants en eurent le fiel crevé ! Nesṭōr se réjouissait : « Maintenant, se disait-il, ils s'empareront de Melik et je serai délivré de ce souci ! »

Nesṭōr était confiant en soi et sûr de sa force. Quant à Melik, tantôt il combattait, tantôt il implorait Dieu.

O Dieu Éternel et Se suffisant en Soi ! O Dieu, Tu es Un ! | Tu n'as pas d'égal, Tu es le Dieu Protecteur !
Tu as créé le Monde du Néant, | Tu as créé le tout en six jours !
Dans Ton Excellence, Tu as façonné le genre humain de telle sorte | que tous ses attributs se trouvent dans Ton Essence !
O Dieu ! La mer de Ta miséricorde est infinie ! | Et personne n'est chassé du seuil de Ta porte !
Tu es le remède de tous les souffrants, | Tu es l'Imam de tous les Croyants !
Tu es Celui à qui s'adressent toutes les prières, | Tu es Celui à qui vont toutes les reconnaissances !
Sans regarder, Tu connais tous nos secrets, | à quoi nous servirait-il de voiler nos péchés ?
Délivre-nous, aujourd'hui, du désir de la chair | et, demain, ne nous sépare pas, ô Dieu, de Muṣṭafa !
Aḥmed, il est l'âme de tous les peuples ! | Aḥmed, il est le bien-aimé de toutes les âmes !
C'est lui, le chef des prophètes, | c'est lui, le guide vers la religion de l'Islam !
Pour son honneur, ô Mon Dieu ! | Donne-nous la Victoire !
O Dieu ! Tu es puissant ! Moi je suis faible, | je suis vil, méprisable, misérable esclave !
Si Tu nous donnes la clef pour ouvrir [la porte de la victoire], | nous ouvrirons la serrure de la Mécréance et nous l'amenderons[1] !
Accorde-nous la victoire, | puisse le malheur frapper les Mécréants !
Couvre de bienfaits la religion de l'Islam, | et puissent les Mécréants trouver la mort, indéfiniment !

Tandis que Melik Dānişmend récitait cette prière, un nuage de poussière s'éleva : le nuage se fendit et l'armée de l'Islam en surgit. On vit apparaître l'étendard du Calife. L'armée de l'Islam descendit la montagne, traversa le fleuve de Dokiya et vint attaquer l'armée de Nesṭōr. En une heure, les Mécréants furent mis en déroute et dispersés.

« Quelle est cette foule ? » demanda Nesṭōr.

« C'est l'armée de Melik Dānişmend qui arrive », lui dit-on.

En oyant cela, Nesṭōr fut consterné : « Ne les laissez pas venir, cria-t-il à son armée, prenez le dessus ! »

(1) Jeu de mots intraduisible : *fetḥ* signifie à la fois « victoire » et « action d'ouvrir ».

Aussitôt, Melik poussa un cri : Süleymān bin Nu'mān, Eyyūb bin Yūnus, Muḥammed bin Żu-l-Beşer et 'Os̱mān bin Apiya virent qu'il combattait à pied. 'Os̱mān qui était l'esclave de Melik, lui amena aussitôt un cheval. Melik Dānişmend le remercia et lança son cheval contre l'armée mécréante. Il se trouva, soudain, en face d'Istefānōs : il lui porta un tel coup de lance que le Mécréant resta suspendu à sa selle. Ses esclaves l'empoignèrent, lui amenèrent rapidement un cheval et ils prirent la fuite. Alors, s'unissant, les Musulmans attaquèrent les Mécréants : ils coupèrent les têtes, versèrent le sang et, dans une heure astrologique, ils laissèrent mille morts. Ils firent replier le reste de l'armée vers Nesṭōr. Quand le soir tomba, les deux armées se séparèrent et regagnèrent leur camp.

Poésie

Quand Nesṭōr vit que son affaire tournait mal, | il fit battre les tambours du repos et s'en alla.
Les begs, voyant le départ de Nesṭōr, | se dispersèrent, eux aussi.
Le soleil se coucha, la nuit tomba, | les étoiles apparurent, O H̱ōca !
Quand la nuit tomba, | l'obscurité recouvrit le monde,
le soleil sombra dans la mer des cieux | et ne vendit à la lune que le reflet de sa lumière.

Quand la nuit tomba, les deux armées se séparèrent. Melik Dānişmend plaça son camp près du couvent et dressa sa tente. On planta l'étendard du Calife et la bannière d'Abū Muslim à l'entrée de sa tente. Melik Dānişmend confia la garde des bannières à un cavalier. Les chefs d'armée frappèrent tambours et nacaires, le monde fut rempli de vacarme.

« Quel est ce bruit ? » demanda Nesṭōr.

« Ce sont les joueurs de nacaire de Melik Dānişmend. »

Nesṭōr fut consterné.

Melik Dānişmend arrêta son cheval à l'entrée de sa tente et fit dresser une tente pour Artuḫī et une autre, séparée, pour Efromiya, car leur mariage n'avait pas encore été célébré. Puis, Melik Dānişmend entra dans sa tente avec

ses chefs : ils firent leurs prières, puis Melik fit apporter le repas, ils mangèrent, levèrent la table, rendirent grâce à Dieu et les Ḥāfiẕ, de leurs belles voix, entonnèrent le Koran. Ensuite, sur l'ordre de Melik, des hommes partirent en reconnaissance.

Nesṭōr, de son côté, se rendit près de Mihriyānōs et se plaignit beaucoup de Melik et d'Artuẖī.

« Demain, je leur ferai leur affaire, lui dit Mihriyānōs, et je te délivrerai de ce souci. »

Cette nuit, ils se reposèrent. Quand ce fut le lendemain :

Quand la dernière heure de la nuit prit fin, | quand la lumière du soleil apparut dans le ciel,
il ne resta personne au visage noir, | le visage du monde devint blanc, ô ami !
Le soleil se leva et rendit le monde éclatant, | on aurait dit qu'il avait transformé la surface de la terre en une roseraie !
Quand la nuit prit fin et que l'aube apparut, | Melik rangea son armée.
L'armée de Melik se mit en selle | et les nacaires donnèrent le signal du combat.

Quand le matin se leva, l'armée de Melik vint se ranger sur le champ de bataille. L'armée de Nesṭōr se mit également en selle et vint se placer sur le côté opposé. Les guerriers regardaient la lice : ils virent entrer Mihriyānōs ; il fit caracoler son cheval et réclama un adversaire. Un homme, parmi les Musulmans, entra en lice. Le maudit le tua. Un autre entra, il fut occis. Bref, six Musulmans trouvèrent le martyre. Cette fois, ce fut Eyyūb qui entra. Le maudit arriva sur Eyyūb et le frappa de son épée, le coup fut paré par le bouclier, mais l'épée fendit celui-ci et s'enfonça de trois doigts dans l'épaule d'Eyyūb. Ce que voyant, Melik Ḏānişmend poussa un cri et il s'apprêtait à gagner la lice, quand Efromiya y entra. Le maudit empoigna sa lance pour l'occire, mais elle mit une flèche dans son arc, visa son adversaire, et la décocha : la flèche entra dans l'œil de Mihriyānōs et ressortit par la nuque, le maudit tomba de cheval et son âme s'envola en Enfer ! Des cris s'élevèrent dans l'armée mécréante et voilà qu'Istefānōs entra en lice : ils se firent face. Efromiya sortit une autre flèche, visa, la décocha, le maudit para avec son bouclier, mais la flèche, sans s'arrêter sur le bouclier, s'enfonça dans la poitrine du Mécréant et lui ressortit par

le dos. L'âme du maudit s'envola en Enfer ! Ce que voyant, Nesṭōr se mit à maudire Şaṭṭāṭ : « Puisse ta semence se tarir ! cria-t-il, pour avoir engendrer une fille pareille ! »

Il ordonna aussitôt à toute l'armée mécréante d'attaquer et se jeta lui-même dans le combat. De son côté, Melik Dānişmend ordonna aux Ḥāfiẕ de réciter le Koran, les ġāzis crièrent : « Dieu est grand » et se lancèrent contre l'armée mécréante. Ils les battirent tant que l'armée de Şaṭṭāṭ fut repliée sur celle de Nesṭōr. Dans la mêlée, Melik Dānişmend rencontra Nesṭōr : il lui donna un tel coup de pied que le maudit tomba de cheval. Melik Dānişmend passa outre, arriva sur le porte-étendard, fit culbuter l'étendard avec ce dernier et l'armée en déroute prit la fuite. Les ġāzis se lancèrent à sa poursuite et tuèrent à satiété. Puis, ils revinrent sur leurs pas, pillèrent les tentes, ramassèrent les trésors laissés par les Mécréants, s'installèrent dans le camp et, après avoir mis de côté, pour le Calife, quarante ballots de marchandises, cent esclaves, cinquante odalisques, ils partagèrent le reste entre l'armée.

Nesṭōr et Şaṭṭaṭ s'enfuirent du côté d'Amasya. Alors, les chefs d'armée se rassemblèrent et tinrent conseil. Süleymān s'avança et se mit à louer la ville de Toḳat en présence de Melik.

« Dirigeons-nous du côté de Dokiya, c'est-à-dire Toḳat, ordonna Melik, et, s'il plaît à Dieu, nous en ferons la conquête. Ne nous pressons pas : l'ennemi s'est enfui, mais nous saurons le retrouver. »

Les compagnons approuvèrent les paroles du Seigneur Melik : « Vous avez bien parlé, » lui dirent-ils.

A la tombée du soir, chacun rentra chez soi.

Arrêtons là notre récit. S'il plaît à Dieu, demain, nous vous conterons une autre histoire, fort jolie.

CINQUIÈME SÉANCE

De la conquête de Dokiya, c'est-à-dire Tokat

Celui qui se met à l'œuvre en invoquant le nom de Dieu, | la réussite accompagne toujours ce qu'il fait.
J'invoque de toute mon âme l'Éternellement Grand, | le Très Sage, le Nourricier, le Glorieux, le Créateur!
Que la paix de Dieu soit sur vous! | Oyez aujourd'hui ce dit.
Je vous conterai le cinquième chapitre de l'histoire : | écoutez, je vous dirai un récit fabuleux!
Nous nous étions arrêtés au moment | où Melik et son armée étaient au repos.
Quand le matin se leva, ciel et terre | et le monde entier furent engloutis par la lumière du soleil.
La crête des montagnes se coiffa d'une couronne d'or, | et toutes les plaines se revêtirent de brocards jaunes.
Melik donna l'ordre : l'armée monta en selle, | allègres et joyeux, les cavaliers se mirent en route.
Tout d'abord, marcha le Maître des maîtres, | Melik, fils de Melik[1], le Fortuné.
Ensuite venaient beaucoup de derviches, tête et pieds nus, | étrangers et amis les suivaient.
Ils tenaient à la main des étendards dorés | et le nom de Dieu ne quittait pas leurs langues.
Ce verset était gravé sur les étendards ; | ceux qui le voyaient, qui le lisaient trouvaient la sérénité.
C'était les étendards donnés par le Calife, | vois ce que la plume avait gravé en lettres d'or,

(1) *Melikzāde Melik.* Cf. p. 104-106.

lis, toi aussi : « La Victoire vient de Dieu! »[1] | c'est-à-dire : puisse ce Chah donner aux Croyants la victoire.
Lis encore : « Le Triomphe est Proche! » | C'est-à-dire : que les malédictions de Dieu soient sur les gens de la Croix![2]
Derrière, on jouait tambours et flûtes, | riches et pauvres, en les voyant, reprenaient joie et courage.
Ils se disaient l'un à l'autre, chacun selon son cœur[3] : | « tant que nous avons une épée, frappons les Mécréants! »
Ils se pressaient pour arriver plus vite, | pour conquérir la ville et la forteresse de Dokiya.
Ils étaient vingt mille en tout, | mais ne dis pas vingt mille, car chacun valait mille !
Les chroniqueurs nous ont rapporté | que dans la main de chaque héros il y avait une lance.
Alors, les gens de l'Islam se rassemblèrent, | bon gré, mal gré, ils vinrent faire la Guerre Sainte.
Tous, petits et grands, | chacun vint prendre part à la Guerre Sainte.
O Mon Dieu! Pour Tes mille et un noms sacrés, | pour l'amour de Muṣṭafa qui est à Tes côtés,
accorde-leur la victoire | et puisse le malheur s'abattre sur les Mécréants !
Pour l'âme des purs prophètes, | pour la foi des saints glorieux, pour l'âme de ceux qui font la Guerre Sainte, | pour le sang de ceux qui trouvent le martyre,
viens en aide à l'armée de l'Islam | et puissent les peuples mécréants être détruits, indéfiniment !
Après ces paroles, disons, avec douleur : « Amen! » | Et puisse la Foi de celui qui dit : « Amen! » s'accroître !

Quand la nuit prit fin, Melik ordonna à l'armée de se mettre en selle. On déploya la bannière du Calife et l'étendard d'Abū Muslim et on marcha vers Dokiya. Le peuple de Dokiya, à cette nouvelle, prit la fuite et gagna la forteresse. Leur Beg s'appelait Serh̲ā'il. Il avait deux frères : l'un s'appelait Nikōla et l'autre Mih̲ā'il. Chacun avait son fort, aux environs de Dokiya. Ils s'enfuirent chacun dans son fort et chacun ne se soucia que de sa propre tête. Ils se mirent à

(1) Cf. pp. 166, 195 n. 3.
(2) Cf. pp. 166, 195 n. 3.
(3) *ḥâllu ḥâlince*, « chacun selon son état d'âme » ; au sujet des expressions du type « ḥâllu ḥâlince », cf. p. 183-184.

deviser, chacun de son côté, et se dirent : « Si nous nous rassemblons tous en un seul endroit, Melik Dāniṣmend s'emparera des forts. »

Melik arriva et dressa son camp devant Dokiya. Il sortit examiner la forteresse : elle était terrible! Elle se trouvait au sommet d'une montagne, en face il y avait un fleuve et un grand monastère qu'on aurait pris pour une forteresse. Sur le toit de ce monastère, on avait planté une grande croix et trois cent soixante moines y habitaient et y officiaient. Chacun ressemblait à un éléphant : jamais ils ne mangeaient de viande et jamais ils ne trempaient le doigt dans l'eau ; ils avaient forme humaine, mais leurs actions étaient celles des démons! Quand Melik eut examiné ce monastère et les forts, prestement, il ordonna à ses hommes de revêtir leurs armes et d'attaquer la forteresse. Ils l'assiégèrent pendant sept jours. Une nuit, tandis qu'il était couché, Melik entendit du bruit dans l'armée.

« Quel est ce bruit ? » demanda-t-il en se réveillant.

Cette nuit-là, c'était Artuhī qui montait la garde : « Les Mécréants ont fait une attaque nocturne, » dit-il à Melik.

Melik se leva aussitôt, revêtit ses armes et ils allèrent au combat. Ils se battirent jusqu'au matin. Alors, l'armée mécréante, vaincue, prit la fuite et se replia vers Nikōla.

« Qui sont ces hommes ? » demanda Melik à Artuhī.

« C'est l'armée de Nikōla, le frère de Serhā'il, » répondit celui-ci. En oyant cela, Melik poussa un cri et s'élança contre les Mécréants. Il arriva soudain en face de Nikōla. Il assena au maudit un tel coup d'épée qu'il le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle. Ce que voyant, les Mécréants se dispersèrent et s'enfuirent vers la forteresse. Nikōla avait une forteresse appelée Derbendpes, les Mécréants pensaient s'y réfugier, mais les Musulmans les rattrapèrent et en passèrent deux mille sept cents au fil de l'épée. Aussitôt, les Ġāzis pénétrèrent dans la forteresse, s'emparèrent de mille sept cents femmes et enfants, les traînèrent au dehors et le butin fut partagé entre les Ġāzis, après avoir mis de côté dix ballots de trésors destinés au Calife. Sur l'ordre de Melik, on abattit complètement la forteresse. Puis, 'Osmān bin Apiya fit ses préparatifs de voyage, prit ballots et trésors et, avec cent dix esclaves, il quitta Dokiya dans la nuit et se mit en route pour Bagdad. Après quelques jours, ils arrivèrent à la ville. Le Calife se trouvait, ce jour-là, en promenade : au moment où

ils approchaient, il aperçut quelques hommes conduisant des chameaux chargés de ballots. Vite, le Calife envoya un de ses chambellans s'enquérir de ces gens. Le chambellan reconnut 'Osmān et revint aussitôt rapporter la nouvelle au Calife. 'Osmān reçut l'ordre d'approcher : il se prosterna et rendit grâce. Puis, le Calife le questionna sur Melik Dānişmend et 'Osmān conta les aventures de ce chef. Le Calife fut émerveillé de son courage. Ils regagnèrent la ville et le Calife fit donner à 'Osmān une belle robe d'honneur. Il en fit donner d'autres pour Melik Dānişmend, Artuhī et chacun des chefs. Il fit donner une bannière et un bon cheval pour Melik Dānişmend et fit rédiger le firmān suivant : « Toi qui es Melik Dānişmend, tu fais la conquête de ces pays, avec tes compagnons, tu t'es donné du mal pour nous, tu nous as envoyé des biens. Ayez l'obligeance de partager entre votre armée les biens dont vous vous emparerez et, si vous avez encore besoin de biens, nous vous en enverrons, afin que vous continuiez vos conquêtes. Et tous les pays que vous prendrez seront pour vous. »

Quand le firmān fut prêt, on le remit à 'Osmān, il prit les robes d'honneur et les cadeaux qui avaient été donnés à Melik et aux chefs, il rendit grâce au Calife et lui récita ces vers :

O Chef! Très Grand Chah! | Toi à qui aujourd'hui le Grand Hakan rend hommage !
Puisse Dieu, sur ce monde, rendre ton existence durable! | Que la tristesse n'affecte pas ton cœur sacré !
O Chef! Tu es le Salomon du Monde, | c'est toi qui portes à ton doigt le sceau de Salomon !
Celui qui se tient à ta porte, trouve le bonheur, | il est béni par la poussière de ton seuil !
Puisses-tu être sans cesse joyeux, ô Chah, sur ce monde! | Puissent tes ennemis être toujours en deuil !
Par ta générosité, tu es Hātem Ṭay! | Par ton courage, tu es Zāl et Rustem !
Aux yeux de tes ennemis, tu es Mūsa fils d''Imrān, | par le souffle que tu respires, tu es 'Isa fils de Meryem !
Comment le peuple de ce monde ne serait-il pas joyeux, | quand l'univers resplendit de ta majesté ?
Passe ta vie, sur ce monde, dans le bien-être, | mais tu sais que cette vie n'est pas solide !

Voilà, ô Chah des chahs, de ton esclave ‘Osmān, | la prière, mais Dieu est le plus sage !

Quand ‘Osmān eut récité cette louange au Calife, il prit les robes d’honneur et le firmān et se mit en route. Il traversa déserts et plaines et arriva à Malaṭiya. A sa vue, le peuple se réjouit, mais ‘Osmān ne séjourna pas à Malaṭiya. Quand il arriva en vue du camp de Melik Dānişmend, on prévint Melik qui partit à sa rencontre. En voyant la bannière du Calife, Melik Dānişmend Ġāzi mit pied à terre. Les soldats s’approchèrent d’‘Osmān, ils le hissèrent [sur leurs épaules] et le traitèrent avec honneur. ‘Osmān présenta aux chefs le firmān et les robes d’honneur et tous se réjouirent. Cette nuit, on se reposa. Le lendemain, Melik et les chefs revêtirent les robes d’honneur et sortirent en promenade. Pendant quelques temps, ils se promenèrent sur les bords du fleuve et dans les jardins.

« Comment ferons-nous pour prendre cette forteresse ? » dit Melik.

« La forteresse est petite, dit Artuḥī, mais elle est solide : nous devrions procéder par ruse. »

« Cette nuit, dit Melik, je me déguiserai en moine et j’entrerai dans la forteresse. Comment faire pour que vous entriez derrière moi ? »

« Dans la forteresse, dit Artuḫī, il y a un petit monastère qui possède une grosse cloche. On la fait sonner cinq fois par jour et on l’entend du dehors. Si tu la fais sonner, en l’entendant nous nous dirigerons vers la porte. »

« Nous ferons ainsi, » dit Melik Dānişmend et, aussitôt, il alla se déguiser en moine et se rendit à la porte de la forteresse.

« Qui es-tu ? » lui demanda-t-on.

« Je suis moine, répondit Melik, je viens de Ḫarşana et j’apporte une lettre pour Serḫā’il. »

Vite, on alla prévenir Serḫā’īl qui ordonna de faire entrer Melik. Les Mécréants admirèrent sa haute stature et le conduisirent droit vers Serḫā’il. Serḫā’il fut frappé par le visage lumineux de Melik : « Qui es-tu ? » lui demanda-t-il.

« Je viens de Ḫarşana, répondit Melik, j’ai une lettre de Ṣaṭṭāṭ. »

« Où est ta lettre ? donne que je la vois. »

« En route, j’ai été pillé par des brigands, dit Melik, j’ai réussi à sauver ma vie et à m’enfuir, mais ils ont pris la lettre

de Șaṭṭāṭ. Nesṭōr est en train de lever une armée à Yanḳoniya. Șaṭṭāṭ m'a dit : 'Que Serẖā'il rassemble les hommes de Dokiya et de Sisiya ; puis tu te rendras à H̱arsānosiya, c'est-à-dire Nīksār, et dans la région de Cānik, et tu diras aux begs de ces pays : 'Toi de ton côté, moi du mien, attaquons les Musulmans. Peut-être viendrons-nous à bout de ces Cāzūs!' »

« Reste ici cette nuit, lui dit Serẖā'il, tu partiras demain. »

« Je partirai sur l'heure même, dit Melik, car Șaṭṭāṭ m'attend. »

« Tu ne peux pas partir maintenant, dit Serẖā'il, car les Cāzūs occupent les environs. Il ne faut pas qu'ils te tourmentent en route. »

« Alors, montrez-moi un endroit où me coucher, dit Melik, afin que je m'allonge et prenne du repos. »

Serẖā'il l'envoya au monastère. Arrivé à la porte, Melik vit une grosse cloche qui ressemblait à une immense jarre, ou à un gros tonneau de cabaret, ou bien à un ivrogne ruiné, pendu dans le cabaret, en face du cabaretier! On montra à Melik un endroit et il s'y installa. Bientôt, les allées et venues cessèrent et Melik resta seul. Aussitôt, il tendit la main et frappa la cloche : en entendant le bruit de la cloche, tous les Musulmans se rendirent à la forteresse. Les habitants fermèrent la porte, mais ils escaladèrent les tours et attaquèrent. De son coin, Melik cria : « Quel est donc ce bruit ? »

« L'armée des Cāzūs arrive ! » lui répondit-on.

« Pourquoi ne sortez-vous pas les combattre ? dit Melik, ne sont-ils pas des fils d'humains, tout comme vous-mêmes ? Si vous avez peur, donnez-moi vite des armes, j'irai leur montrer comment on se bat ! »

L'un d'eux alla dire à Serẖā'il : « Si tu l'ordonnes, nous sortirons combattre l'armée des Cāzūs. »

Serẖā'il envoya cinq cents hommes au dehors contre les Musulmans. Artuẖī, Efromiya, Süleymān, Eyyūb, 'Os̱mān et les autres chefs attaquèrent ces Mécréants.

« Venez, dit Artuẖī, faisons semblant de fuir, afin que ces Mécréants se lancent à notre poursuite ! »

Aussitôt, ils firent semblant de fuir. Les Mécréants, croyant les Musulmans vaincus, se lancèrent à leur poursuite. Dans la forteresse, il y avait deux mille hommes qui gardaient toujours la porte ; avides de butin, ils se lancèrent aussi à la poursuite des Musulmans. Melik Dānişmend vit qu'il ne restait plus de soldats dans la forteresse, ils étaient tous au dehors et il n'y avait plus que Serẖā'il et son entourage.

« Je me demande, dit Serẖā'il à Melik, pourquoi ces Musulmans prennent la fuite au lieu d'adorer la Croix ? »

« Que la malédiction soit sur la Croix, répondit Melik, quel mérite vient de la Croix ? »

« Tu es donc fou ? s'écria Serẖā'il, ne crains-tu pas la Croix ? Tu seras pétrifié sur l'heure! »

« Chaque jour, cent fois, je maudis la Croix, dit Melik, j'ai brisé cent mille croix et j'ai tué cent moines et il ne m'est encore rien arrivé ! »

« Serais-tu donc Cāzū ? » demanda Serẖā'il.

« Mille malédictions sur les Cāzūs! » s'écria Melik, et il proclama : « Je suis Melik Dānişmend Ġāzi, c'est Dieu que je prie! Je chevauche par monts et par vaux! Je suis l'étrangleur des Mécréants! Vite, embrasse la Foi, dit-il, ou je te fends en deux ! »

En oyant ces paroles, Serẖā'il changea de couleur : « Vite, attrapez ce Cāzū ! » cria-t-il. Prestement, Melik Dānişmend Ġāzi sortit son épée de sous sa robe et frappa Serẖā'il de telle sorte qu'il le fendit en deux. Des cris s'élevèrent, les gens qui entouraient Serẖā'il se jetèrent sur Melik qui hurla : « Yallah! » et brandit son épée. Il ne laissa en vie que les deux femmes de Serẖā'il et ses petits enfants. Puis, allant vers la porte de la forteresse, il la ferma.

D'autre part, Artuẖī et les autres chefs tournèrent bride, brandirent l'épée contre les Mécréants, les mirent en déroute et les vainquirent. Les Mécréants, prenant la fuite, gagnèrent la forteresse, mais trouvèrent la porte close. Les Musulmans les rattrapèrent et les massacrèrent. Puis, Melik Dānişmend rouvrit la porte et les Musulmans entrèrent dans la forteresse et la pillèrent. Ils amassèrent tant de marchandises et de prisonniers que Dieu seul en sait le compte! On partagea tous les biens entre les Musulmans. Melik Dānişmend préleva, sur les biens de la forteresse, cent esclaves, cent odalisques, cent chevaux, cent mulets, cent chameaux, deux charges de chameaux de croix en or rouge, et envoya le tout au Calife. Quand le Calife reçut ces biens et ces esclaves, il remplit ses trésors et s'émerveilla de la bonne fortune de Melik Dānişmend. Puis, il fit envoyer une robe d'honneur à Melik, il envoya encore d'autres robes d'honneur pour ses chefs, ainsi que des présents, et fit dire :

« Que toutes les villes de Rūm soient pour Melik! » On écrivit une lettre qu'on remit à un messager, il se mit en

route et arriva vers Melik. Melik ordonna à tout le monde de revêtir les robes d'honneur, on lut le firmān du Calife : Melik, Artuhī et les autres Ġāzis se réjouirent, ils furent remplis d'allégresse et de gaieté.

Cette histoire s'arrête là. | Demain, Dieu sait ce qui arrivera : toute la sagesse est en Lui, c'est Lui qui fait tout, | c'est Lui qui sait ce qu'il faut et pourquoi il le faut.
Dieu le Très Haut est le Souverain Tout-Puissant, | Dieu est le Créateur de tous les êtres !
Rends grâces à Son Prophète, nuit et jour, | soleil et lune marchent avec son amour !
Que les salutations reposent sur tous ses compagnons, | que celui qui est Croyant les salue !
Si les bienfaits de Dieu arrivent jusqu'à nous, | nous vous dirons la suite de l'histoire.
Puisse l'âme de Melik Dānişmend trouver la joie, | et puisse son renom se perpétuer sur le monde !
Ceux qui ont laissé un bon renom, ne meurent pas, ils vivent! | Ne pensez pas que les bons meurent, car ils vivent !
Maintenant, Homme Sage, pour le bonheur de ta vie, | fais une prière pour le repos des Croyants défunts !
Fais le bien, suis toujours le bon chemin, | prie pour ceux qui sont morts, étrangers ou amis,
et puisse Dieu te donner la victoire, toujours, | puisses-tu parvenir à ton but, toujours !

DE LA CONQUETE DU MONASTERE DE DERYĀNŌS

Comment Melik Dānişmend fit la conquête de ce monastère où il y avait trois moines qui étaient sorciers

Arrêtons là ces paroles qui n'ont pas de fin[1] | et voyons ce que devient l'histoire de Melik.
Voyons comment ils s'emparèrent de ce monastère | et comment fut accompli cet exploit
Je te le conterai, écoute-moi. | Mais toi, fais une prière pour moi !
Puisse ton cœur trouver la joie, | puisse ton âme trouver repos et gaieté.
Sois joyeux, mais n'oublie pas, dans tes prières, | ceux qui luttent sur le chemin de la Religion !
Puissent les âmes des Ġāzis trouver la joie! | Rends grâce encore à Muṣṭafa,
à sa famille, à ses compagnons! | Et puisse notre récit orné de vers, arriver à sa fin !

Les narrateurs d'histoires et les conteurs de secrets, le chroniqueur rapporte, le maître raconte : moi, malheureux, au cœur endolori, je conte dans ce récit cassé et recollé et orné de vers[2], les exploits de l'ami du Prophète, l'Unique, le Sage, je veux dire Melik Aḥmed dont le surnom est Dānişmend, qui vint de Malaṭiya, tout comme Seyyid Baṭṭāl, qui reconstruisit la forteresse de Sivas, qui convertit Artuḫī et

(1) Au début de ce chapitre, figurent dans le manuscrit de Léningrad dix vers de lieux-communs sur la vanité des choses de ce monde (cf. ff. 56 v.-57 r.) ; c'est sans doute à ces vers, omis dans P. et I., que l'auteur fait ici allusion.
(2) Allusion à l'ancienne geste d'Ibn 'Alā qu''Ārif 'Alī dit avoir « recollée » et ornée de vers ; cf. p. 56.

s'en fit un ami et un compagnon, qui, en un tour de main, enleva aux Mécréants qui voulaient la marier Efromiya, fille de Şāh-i Şaṭṭāṭ, le beg de Ḫarşana, c'est-à-dire d'Amasya, et la donna à Artuḫī pour qui elle languissait d'amour, et ces trois compagnons livrèrent batailles et combats, mirent Nesṭōr et Şaṭṭāṭ en fuite, puis firent la conquête de la forteresse de Toḳat et commencèrent celle du monastère de Deryānōs qui se trouvait près de Toḳat. Nous nous étions arrêtés au moment où Melik Dānişmend et les Ġāzis se partageaient les biens et les prisonniers pris dans la forteresse de Toḳat. Ils se mirent en marche.

Près de la forteresse, il y avait une colline sur laquelle était bâti un monastère qui ressemblait à un minaret. Il y avait là trois moines adonnés au jeûne, qui ne mangeaient qu'une fois par semaine. Ils avaient, chacun, cent cinquante ans d'âge et avaient atteint un tel degré de mécréance et d'erreur qu'on ne saurait le décrire! Ces trois moines étaient frères : ils étaient nés de la même mère et leur nom était Deryānōs.

Jusqu'à nos jour, ce monastère s'appelle Deryānōs.

De l'autre côté de ce monastère, il y avait un autre grand monastère où habitaient, nous l'avons déjà vu, trois cent soixante moines[1].

Melik Dānişmend se dirigea vers le monastère où habitaient ces trois moines et les invita à prendre l'Islam. Ils se mirent à l'injurier : alors, Melik lança son armée à l'attaque. Soudain, un dragon sortit de ce monastère et attaqua les soldats : sa gueule crachait des flammes. Il vainquit les Musulmans. En combattant ce dragon, cent Musulmans trouvèrent le martyre, les uns tombèrent du haut de la montagne et les autres furent brûlés. Melik Dānişmend s'avança à son tour avec ses chefs, mais de nouveau le dragon

(1) Le manuscrit de Paris présente ici une lacune. Dans L. (ff. 57 v.-58 r.) et I. (f. 56 r.), il est fait mention de la sœur du Ḳayṣar, Kīrā Dokiya, qui fit construire le fort de Dokiya et lui donna son nom. Ce détail, bien que déformé par la légende, est fondé sur un fait historique (cf. p. 188). Nous donnons ici la traduction du passage omis par le copiste de P., d'après le manuscrit de Leningrad : « Ils s'installèrent dans cet endroit. Melik Dānişmend avait dévasté Dokiya et Derbendpes. Quant à cet endroit, on l'appelait Dokiya-i Migirdīç... Ce fort avait été construit pour protéger le monastère. Le Ḳayṣar avait une sœur qui s'appelait Kīrā Dokiya, c'est elle qui fit construire ce fort et c'est pour cela que ce fort s'appelle Dokiya ».

sortit du monastère. Chaque fois que Melik Dānişmend tentait d'approcher, le dragon se mettait à cracher encore plus de flammes et Melik ne pouvait avancer. Ce jour passa, Melik et les Ġāzis regagnèrent la forteresse. Melik fit apporter le repas : on mangea, on leva la table et on rendit grâce à Dieu. Cette nuit-là, Melik Dānişmend s'endormit plein du souci de ce monastère. Dans son rêve, il vit 'Abd-ul-Vahhāb Ġāzi qui lui dit : « O Melik Dānişmend Ġāzi, ne crains pas ce dragon, car c'est une sorcellerie que font les moines : demain, retourne au monastère, récite la prière que le Prophète *H̱iẓir* a donné à Artuẖī[1], souffle sur cette sorcellerie, afin qu'elle perde son pouvoir et porte cette prière sur toi, afin que la magie n'ait sur toi aucun effet. » Melik Dānişmend se réveilla aussitôt.

Tandis que, dans la nuit, se passaient ces choses graves, | vois combien il y eut, au matin, d'agitations joyeuses !
Quand le matin se leva, la surface du monde | fut noyée dans la lumière du soleil.
La couleur noire se leva de dessus le monde | et le visage du ciel redevint blanc.
Quand le soleil se montra, | le visage de l'univers devint lumineux, ô Mon Ami !
Le monde sortit de sa torpeur. | Rends grâce à Muṣṭafa, si tu l'aimes !
Melik se leva, il fit sa prière, | rendit grâce à Dieu et l'implora.
Tout d'abord, il revêtit une chemise brodée, | combien on avait broyé d'or pour la broder !
Sur sa chemise, il revêtit une cotte de mailles | dont les anneaux étaient d'or et les agrafes en or.
A sa taille, il ceignit une épée, cadeau précieux | que jamais le Chah de Cachemire n'avait vu en rêve !
Il ceignit également un carquois, ô Mon Cher! | tel que seul le H̱aḳan aurait pu le voir !
Ensuite, il mit sa masse d'armes dans son fourreau[2] | et, sur son bras, il attacha un bouclier chinois.
Dans sa main, il prit une lance si pointue | que, si elle frappait un ennemi, elle le mettait en pièces.
A droite et à gauche, il suspendit des amulettes, | afin de se protéger de l'œil des ennemis.

(1) L. « Récite la prière que le Prophète H̱iẓir a donné à Artuẖī dans le château de Toros » (f. 58 v.).
(2) *Ṭirfīl* désigne dans le texte un » fourreau pour la masse d'armes ».

Il se vêtit de telle façon, cet homme charmant, | que si Şīrīn l'eut vu, elle se serait écriée : « Mais c'est Pervīz ! »
Aussitôt, il monta sur son destrier. | Rends grâce à Dieu pour éloigner Satan !
Puis, il donna l'ordre de battre la charge, | le vacarme remplit Orient et Occident.
Tambours et zurnās retentirent, | jeunes et vieux se préparèrent au combat.
Les bruits des tambours et des nacaires | résonnèrent par monts et par vaux.
Les cris de guerre s'élevèrent jusqu'au ciel | et l'univers retentit des cris de « Dieu est grand! »
Les bannières flottaient dans l'air | et la poussière du sol atteignait le ciel !

Quand le matin se leva, Melik fit déployer l'étendard du Calife et la bannière d'Abū Muslim. Aux cris de guerre de l'Islam, on marcha contre le monastère. On vit soudain surgir le dragon qui se remit à cracher des flammes : alors, Melik Dāni̇şmend prit dans la main la prière du Prophète *Ḫıżır*, la lut et souffla du côté du dragon. Le dragon disparut aussitôt et Melik Dānişmend marcha vers le monastère. Ce que voyant, les moines descendirent du toit et se dirent : « Cet homme, s'il prend le monastère, il nous tuera ; le mieux serait d'aller nous jeter aux pieds de Melik! » Puis, se ravisant, ils se dirent : « Suicidons-nous, car il ne nous laissera pas en vie! » Le plus âgé d'entre eux dit : « Apportez-moi du bois. »

On lui apporta beaucoup de bois. Il y avait un grand bassin en haut du monastère, ils le remplirent de bois et allumèrent du feu. Puis, ils jetèrent dans les flammes tout ce que le monastère avait comme croix : les unes étaient en or, les autres en argent ou en plomb, ils apportèrent le tout et le livrèrent au feu, le métal fondit et se mit à couler. Ils avaient aussi une grande croix en fer, ils l'apportèrent et la jetèrent au feu. Quand le métal fut rouge, les moines se jetèrent tous trois sur cette croix et brûlèrent jusqu'aux cendres!

Quand Melik Dānişmend eut fait disparaître ce dragon qui était de la magie, il alla à la porte du monastère, la frappa de sa masse d'armes et la défonça. Les Musulmans entrèrent. On ne trouva pas trace des trois moines. Arrivés à l'étage où était le bassin, ils trouvèrent cette grande croix rougie au milieu des flammes.

Melik et les Ġāzis en restèrent tout ébahis. Puis, ils pillèrent le monastère et trouvèrent tant de biens et de trésors que Dieu seul en saurait le compte. Tout fut partagé entre les Ġāzis. Puis, l'armée retourna au camp : on fit la prière, on mangea et Melik Dānişmend s'endormit. Il eut un rêve : il se trouvait près du monastère de Deryānōs. Soudain un cavalier surgit ; il rajusta toutes ses armes, descendit de cheval, monta sur le monastère et, avec une massue qu'il tenait à la main, il se mit à le démolir. Melik Dānişmend s'avança : « Qui es-tu ? » lui demanda-t-il. « Je suis Baṭṭāl Ġāzi, » répondit le cavalier ; et il ajouta : « Tu as bien fait, O Melik Dānişmend, en tuant ces moines. Ils étaient l'honneur de tous les Mécréants, les autres n'entrent pas en ligne de compte! »

Puis, il dit : « Ce grand monastère qui se trouve sur la montagne en face de Dokiya, c'est le Monastère de la Croix : il faut que demain tu le détruises aussi. Il faut que tu le rases jusqu'à ses fondements, afin que les Mécréants ne puissent plus y habiter. »

Melik Dānişmend se réveilla aussitôt, rendit grâce à Dieu le Très-Haut, pria pour l'âme de Seyyid Baṭṭāl et fit sa prière du matin. Puis, les chefs vinrent trouver Melik qui leur raconta son rêve et leur transmit le message de Baṭṭāl Ġāzi. Ils se mirent en selle et, se rendant au monastère de Deryānōs, ils le démolirent : aux cris de « Hay! » ils l'abattirent jusqu'à terre. Puis, ils repartirent et se rendirent au monastère de la Croix. Ils l'encerclèrent. Les moines montèrent sur le toit, dressèrent les arbalètes, préparèrent les flèches et crièrent à Melik Dānişmend : « Ne viens pas dans l'enceinte du monastère! Nous te donnerons tout ce que tu voudras, mais si tu nous fait la guerre, nous ne livrerons pas le monastère! Si tu le détruis, les Mécréants viendront tirer vengeance! » Quand l'armée de Melik Dānişmend commença l'assaut, les moines firent marcher les arbalètes et tuèrent beaucoup d'hommes. Les chefs musulmans, de leur côté, se mirent à lancer des flèches et tuèrent soixante moines, les autres prirent la fuite et se réfugièrent dans le monastère. Ils avaient un chef appelé Papās : il se leva aussitôt, revêtit ses armes, monta en selle et attaqua l'armée musulmane. Il mit l'armée de l'Islam en déroute. Puis, il attaqua Artuẖī, le frappa de sa masse d'armes et le renversa de cheval ; il allait frapper encore, quand Efromiya survint et, de la lance qu'elle tenait à la main, elle frappa Papās à la tête. Papās para le coup et, se

retournant, porta un coup à Efromiya et la renversa également de cheval. Il allait la tuer, quand ʿOsmān vola à son secours et attaqua Papās. Papās para le coup, ʿOsmān passa, puis revint sur ses pas pour attaquer, mais Papās le frappa et le jeta à terre. Aussitôt, Melik Dāniṣmend poussa un cri et se dressa en face de Papās. Il lui barra la route. Papās le maudit fut émerveillé par la haute stature de Melik Dāniṣmend. Aussitôt, il saisit sa masse d'armes et l'abattit sur la tête de Melik. Melik para le coup et frappa Papās qui repoussa l'assaut avec sa masse d'armes. Ils combattirent jusqu'au soir : ils firent soixante-dix assauts nuls. Papās retourna au monastère, mit pied à terre et rentra. Melik et son armée regagnèrent leur camp. Le repas fut apporté, on mangea, on leva la table et Artuhī sortit en reconnaissance.

A minuit, Papās le maudit se leva avec quarante moines, ils revêtirent leurs armes et sortirent du monastère. Ils passèrent le défilé et arrivèrent sur l'armée de Melik.

Artuhī se tenait du côté du monastère de Deryānōs. Tandis que Melik ne s'y attendait pas, Papās survint et attaqua. Melik se leva, monta à cheval, revêtit ses armes et, s'avançant, il vit que Papās le maudit était en train de mettre le monde à mal. En voyant venir Melik, il se dirigea contre Artuhī et abattit sur lui sa masse d'armes. L'arme atteignit le cheval à la tête et Artuhī tomba à terre avec la bête. Les moines voulurent le lier, mais il ne se laissait pas faire, ce héros! Papās vint à leur secours et abattit Artuhī ; il fut aussitôt lié et emporté au monastère. Papās avait ordonné de mettre Artuhī à mort. Or, Papās avait un père nommé Barṭaṣ[1] : c'était un grand moine, chaque année il recevait des biens du Ḳayṣar. Ce Mécréant s'avança et dit à Papās : « O Mon Fils, ne le tue pas. Envoie-le à Dokiya, à la forteresse de Migirdīc et qu'il reste aux fers, là-bas, jusqu'à ce qu'on termine l'affaire de Melik. Alors tu le mettras à mort. »

Papās le maudit prit Artuhī et se dirigea vers cette forteresse. Chemin faisant, dans la plaine de Geryās, il aperçut

(1) L. « Il s'appelait Barṭāṣ l'Ascète ; c'était le Calife des Mécréants » (62r.). *Barṭāṣ* est peut-être une déformation de « Patriarche ». Voir notre *Destān d'Umūr Pacha*, 111, 114, 116 : le patriarche latin de Constantinople est appelé *Baṭrāṣ*.

une vigne[1] ; le beg de Migirdīc, Miẖā'il le maudit, s'était mis en embuscade dans cette vigne. Soudain, il entendit la voix de Papās et alla à sa rencontre. Papās lui fit part des évènements et Miẖā'il se réjouit. Papās lui laissa Artuẖī et revint au monastère. Quand le matin se leva, il retourna combattre Melik. Quant à Artuẖī, Miẖā'il lui fit donner deux cents coups de bâton, puis il le conduisit à la forteresse et le fit mettre dans un puits.

Nous avons laissé l'histoire de Melik au moment où, dans la nuit, trois cents Musulmans avaient trouvé le martyre et Artuẖī avait été fait prisonnier par Papās. Quand le matin se leva, les Ġāzis se rangèrent pour le combat et attendirent. A cette heure, Papās le maudit sortit avec deux cents moines dont chacun ressemblait à un ours! Ils tenaient des masses d'armes à la main. Ils attaquèrent les Musulmans, en tuèrent un grand nombre et en estropièrent beaucoup. Puis, Papās le maudit attaqua Melik Dāniṣmend. Melik tenait à la main une masse d'armes. Le maudit arriva sur lui et le frappa de sa masse d'armes, mais Melik le frappa en retour de la sienne. L'arme du maudit lui tomba des mains. Melik para le troisième assaut, puis ce fut son tour : éperonnant son cheval, il s'élança contre Papās pour le frapper, mais le maudit para le coup. Papās se courrouça : il se jeta sur Melik, mais ses trois assauts furent nuls. Ce fut le tour de Melik : il s'élança et porta à Papās le maudit un coup d'épée. Papās interposa son bouclier. L'épée de Melik frappa le bouclier, le coup n'eut aucun effet. Il revint en arrière et porta un coup tel que même une montagne se serait effondrée. Melik fit son troisième assaut avec sa masse d'armes, mais ne put réussir. Les deux héros ne pouvaient pas venir à bout l'un de l'autre : les chroniqueurs racontent qu'ils firent, ce jour-là, cent vingt assauts nuls. A la tombée de la nuit, Papās rentra chez lui, mais Melik et son armée restèrent en selle jusqu'au matin, en se disant : « Peut-être ce maudit viendra-t-il encore faire une attaque nocturne ! »

Soudain, vers minuit, un bruit s'éleva du côté du camp. 'Os̱mān fut envoyé en reconnaissance. En arrivant, il vit que

(1) Ici, le texte de L. et I. diffère de celui de P. L. : « Chemin faisant, il arriva au fort de Geryās ; là, la sœur de Serẖā'il avait fait planter une vigne ; cette vigne était appelée Geryās » (f. 62 r.). Le texte de I. est à peu près le même, mais il est question du « frère » de Serẖā'il, et non de la sœur (cf. 59 r.).

les gens de Sisiya[1] qu'on appelle maintenant Gümenek, étaient venus piller les bagages. Mais aussitôt, Melik et son armée survinrent et mirent en déroute les gens de Gümenek. Ils les vainquirent et les obligèrent à se replier sur Naṭrūn[2] qui était le beg de Sisiya. Soudain, dans la mêlée, Melik arriva sur Naṭrūn, lui porta un coup et le renversa. Les Mécréants se précipitèrent, saisirent Naṭrūn et prirent la fuite. Mais voilà que Süleymān survint en criant : « Papās le maudit a attaqué la forteresse de Dokiya ! »

Aussitôt, Melik Dānişmend tourna bride, monta sur une colline avec colère et regarda du côté de Dokiya : deux cents moines faisaient pleuvoir sur la forteresse des traits d'arbalètes et cent moines avaient dressé des mangonneaux. Ils voulaient reprendre la forteresse de Toḳat. Il y avait dans la forteresse quatre cents Musulmans dont le chef était Emīn bin Reşīd, ils se battaient de toute leur âme et de tout leur cœur. Melik Dānişmend revint, il regarda du côté du monastère de la Croix et vit qu'il était complètement vide : tous les moines s'étaient joints au siège de la forteresse. Melik ordonna à ses soldats de marcher contre le monastère de la Croix. En approchant, Melik revêtit par dessus ses armes une chasuble[3]. Il approcha du monastère. On y avait laissé trois moines gardiens. Melik Dānişmend arriva à la porte et cria en langue grecque : « Ouvrez la porte ! Melik Dānişmend s'est vengé de nous ! » Croyant que c'était Papās, ils ouvrirent la porte : Melik Dānişmend entra avec cent hommes, ils tuèrent les trois moines et pendirent Barṭāş à la porte du monastère. Laissant les cent Musulmans au monastère avec Eyyūb bin Yūnus, Melik Dānişmend partit avec son armée et alla combattre l'armée de Papās. Soudain, Melik rencontra Papās. Ils se jetèrent l'un sur l'autre. Il y eut trente assauts nuls. Puis, Papās et son armée rentrèrent au monastère : mais les Musulmans firent pleuvoir du toit

(1) L. : « l'armée de Sisiya la Petite » (f. 63 v.) ; plus loin : « Naṭrūn qui était le beg de Sisiya la Petite » *(ibid.)*. Au sujet de Komana, ici désignée par Sisiya, cf. p. 189-190.

(2) *Naṭrūn* est sans doute une déformation graphique de *Ṭoṭoros* < Θεόδωρος, les deux formes étant très rapprochées dans la graphie. Un peu plus loin, le nom *Ṭoṭoros* est déformé, par confusion graphique, en *Naṭrōs* (cf. p. 272, n. 108 *bis* et 113 *bis*).

(3) *Pīlūn* (Gr. Φελόνιον), « chasuble » : cf. V. Smirnov, *Mnimyj Tureckij Sultan...*, p. 35.

des flèches sur les moines. Ils trouvèrent Barṭāş pendu par le cou. Des cris de détresse s'élevèrent dans l'armée de Papās, on ne savait plus que faire ! Au matin, au lever du soleil, Papās revint combattre l'armée de Melik. [Tel un loup enragé, Papās][1] malmena l'armée. De nouveau, il s'attaqua à Melik ; il saisit Melik Dāniṣmend par la ceinture, le tira par trois fois avec violence, mais ne put le vaincre. Ce fut le tour de Melik : il invoqua le nom de Dieu et tout en proclamant : « Au nom de Dieu, par la pure lumière de Muḥammed Muṣṭafa ! » il tira et souleva Papās. Il allait le jeter à terre, quand Papās sortit un poignard pour trancher sa ceinture. Mais Efromiya était là : elle assena à Papās un tel coup d'épée que sa tête fut projetée en l'air. Melik Dānişmend félicita Efromiya et lâcha le corps de Papās le maudit qui tomba à terre, tandis que son âme s'envolait en Enfer !

Les Musulmans encerclèrent les moines et les massacrèrent tous, puis tous les Musulmans entrèrent dans le monastère. Melik Dānişmend félicita les héros. Il fit apporter le repas : on mangea, on leva la table et on se mit à fouiller le monastère. Ils trouvèrent deux puits dans chacun desquels il y avait deux cents Musulmans prisonniers. Melik Ḍānişmend donna à ces Musulmans une grande abondance de biens monastiques et les rendit riches. Puis, on se mit à chercher Artuḫī, mais il resta introuvable. Melik Dānişmend questionna les prisonniers musulmans, mais ils lui répondirent : « Nous ne savons rien ». Efromiya sombra dans la tristesse. Melik Dānişmend fit détruire le monastère. La nouvelle se répandit de tous côtés que Melik Dānişmend Ġāzi était venu de Malaṭiya, qu'il avait mis le pays de Rūm à feu et à sang, qu'il avait détruit le monastère de la Croix, occis les moines de Deryānōs, qu'il s'était emparé de la forteresse de Dokiya et qu'il avait saccagé Derbendpes. En apprenant cela, les Mécréants prirent le deuil.

Arrêtons là notre récit, l'histoire est longue. | La séance devait être courte, mais elle s'est prolongée.
Quand le récit est trop long, l'auditeur se lasse, | son attention se relâche.
Il faut parler peu, en toute occasion, | il ne convient pas de prolonger le discours.

(1) Lacune du manuscrit de Paris ; cf. A. f. 58 r.

Ne prolongeons donc plus notre récit, | afin que notre auditeur ne s'endorme pas.
Disons peu, mais disons bien | et ne perdons pas de vue notre auditoire.
Car il ne faut pas que les convives soient tristes, | de même qu'il ne faut pas rire quand il convient de pleurer.
Si on écoute un récit le cœur à l'aise, | ce récit apporte à tous du plaisir.
Rends grâce au Prophète, trouve la sérénité, | afin que demain il te rende ton amour.
Puisse la bonne fortune être toujours des vôtres, | et puissiez-vous être délivrés des hommes à la mauvaise langue !
Préparez-vous à la séance de demain, | vous saurez la suite de l'histoire.

SIXIÈME SÉANCE[1]

Écoute la sixième séance de l'histoire, | je te conterai ce qu'il advint.
Ce chapitre du Temps, tiens-le pour un butin[2] | et sache que, dans la vie, la surabondance, c'est un butin.
L'histoire en était restée là | où Melik, par la violence, s'empara de ce monastère.
Il le pilla de fond en comble | et partagea le butin entre tous les compagnons, oui mon ami !
Il chercha Artuẖī, mais ne le trouva pas, | son âme en fut remplie d'inquiétude.
Celui que, pendant l'espace d'un souffle, cette Roue favorise, | il lui faudra boire mille venins de chagrin, c'est là le prix !
Y a-t-il quelqu'un prêt à jeter son âme au désert ? | Il trempera son doigt dans le venin !
Même à Salomon, le monde ne fut pas fidèle, | juges-en ce qui attend les autres ! Dieu seul le sait !
Mais la langue [humaine] ne saurait l'expliquer : | tu diras un côté de l'affaire, il restera toujours l'autre !
Pour l'instant, cela suffit, O Mon Ami, | fais-nous plutôt savoir comment Artuẖī fut retrouvé !
Comment Melik le retrouva-t-il dans sa prison, | conte-nous plutôt cela !
Rends grâce ici à Muṣṭafa | et puissent ton cœur et ton âme trouver la sérénité.
Conte-nous quelque chose de savoureux, | quelque chose qui remplisse la bouche de douceur !

(1) A partir de la sixième séance, les titres de chapitres sont omis dans le manuscrit de Paris ; le copiste a laissé des blancs, mais les titres ont été oubliés.
(2) Cf. deuxième séance, premier vers.

Les narrateurs d'histoires et les conteurs de secrets : le chroniqueur rapporte, le maître raconte ainsi...

Quand Melik Dānişmend Ġāzi eut conquis ce monastère, il le mit à sac. Mais, n'ayant pu retrouver Artuẖī, il sombra dans la tristesse. Ce jour passa. Le lendemain, Melik monta à cheval et partit à la recherche de nouvelles d'Artuẖī. Tout en se promenant, il se dirigea vers la vallée de Geryās. Il pénétra dans les vignes et dans les jardins et vit qu'il y avait là un grand palais à la porte duquel se tenaient une centaine d'hommes armés jusqu'aux dents. Quand Melik s'approcha, ils lui demandèrent : « Qui es-tu ? »

« C'est moi, Melik Dānişmend Ġāzī ! répondit Melik. Je chevauche par monts et par vaux ! Je suis le destructeur des églises et des châteaux forts[1], c'est moi qui fais aux Mécréants leur affaire : quand ils me tombent dans la main, je leur tranche la gorge ! »[2]

En oyant ces paroles, les Mécréants l'attaquèrent. Sur l'heure, Melik en abattit trente, les autres prirent la fuite. Melik s'élança à leur poursuite, en rattrapa deux, les ficela et revint près de ses compagnons.

« Qui sont ces deux-là ? » demandèrent-ils.

« Là-bas, dans la vallée, répondit Melik, j'ai vu une vigne aussi belle qu'une roseraie. Une centaine d'hommes se tenaient à l'entrée. Ils me tombèrent dessus : j'en abattis une trentaine et je m'emparai de ces deux-là. »

Il ordonna qu'on lui amène les deux hommes et leur demanda qui ils étaient.

« Nous sommes les hommes de Miẖā'il de Dokiya, répondirent-ils. Papās a amené Artuẖī qui est prisonnier, on nous a placé là comme gardiens. »

« Allons, leur dit Melik, devenez Musulmans, sinon je vous tuerai ! » Ces deux hommes étaient frères. Ils échangèrent un regard, puis, vite, ils s'avancèrent et devinrent Musulmans en présence de Melik Dānişmend. Melik leur donna des noms : il nomma l'un 'Abdullah et l'autre 'Abdurraḥman.

« Artuẖī se trouve en prison », dirent ensuite les deux hommes. Efromiya, inquiète, demanda à Melik Dānişmend

(1) *Birḳāż* <Gr. Πύργος, plus tard *burġāz*.

(2) Prose rimée où le sens est sacrifié à l'assonance.

la permission d'aller combattre Mihā'il et délivrer Artuhī[1]. Melik l'autorisa et deux mille hommes revêtirent leurs armes et l'accompagnèrent avec Süleymān, Eyyūb et 'Osmān. Ils arrivèrent à la vigne, dans la vallée de Geryās. On courut prévenir Mihā'il qu'une armée avançait. Il avait dix mille hommes : il leur ordonna de se mettre en embuscade. Efromiya arriva au lieu de l'embuscade ; les Mécréants surgirent et firent pleuvoir des flèches. Ils marchèrent contre les Musulmans et en tuèrent cinq cents. Efromiya fut blessée. Vaincus, ils durent replier et revinrent vers Melik. En apprenant la nouvelle, Melik se mit en colère et ordonna aussitôt à son armée de se mettre en selle et d'aller combattre Mihā'il. En approchant du lieu de l'embuscade, ils virent les Mécréants qui se moquaient d'eux. Melik poussa un cri et, comme des cochons, ceux-ci s'enfuirent dans les bois. Puis, revenant, ils se mirent à faire pleuvoir des flèches sur les Musulmans. C'était un endroit très escarpé : ils tuèrent soixante homme. De nouveau, [les Musulmans] durent se replier vers Dokiya. Melik Dānişmend en était consterné ! Rassemblant les chefs, il tint conseil. « Comment faire pour nous emparer de Mihā'il ? » se disaient-ils. Alors, 'Abdullah et 'Abdurrahman, les nouveaux Musulmans, s'avancèrent et demandèrent : « O Melik Dānişmend Ġāzi, pourquoi es-tu soucieux ? »

Melik leur fit part de la manière d'agir de Mihā'il.

« O Melik Dānişmend, lui dirent ces deux Musulmans, ne t'attriste plus, car nous, tes serviteurs, nous connaissons un chemin qui mène directement au fort. »

En oyant cette nouvelle, Melik se réjouit. Aussitôt, il donna l'ordre à son armée de se mettre en selle. Ils passèrent devant le monastère de la Croix, escaladèrent une montagne, arrivèrent dans une vallée et s'y posèrent. La nuit tomba : ils dressèrent leur camp et chacun entra dans sa tente. Melik Dānişmend se plongea dans ses dévotions. Au matin, il ordonna à son armée de se mettre en selle. Alors, 'Abdurrahman s'approcha, lui rendit hommage et dit : « O Chef, cette nuit, mon frère 'Abdullah, s'est rendu au fort pour en faire sortir sa famille, mais il s'est attardé. Il n'est pas encore revenu ; je ne sais ce qui lui est arrivé ? »

(1) Discours indirect (extrêmement rare dans le texte).

« Ce n'est rien, dit Melik, marche donc et montre-nous le chemin. »

Alors, 'Abdurraḥman marcha aux côtés de Melik et ils arrivèrent dans la vallée.

« O Melik Dānişmend, lui dit-il, voici le fort. »

Melik examina les lieux et vit que, devant le fort, coulait une rivière et que, près de là, il y avait un faubourg. Près du faubourg, se tenait une armée nombreuse, rangée pour le combat. Or, le chroniqueur raconte qu''Abdullah, le nouveau Musulman, était arrivé chez lui et avait fait part à sa famille de l'histoire de Melik Dānişmend.

« Venez, dit-il, je vais vous emmener d'ici, car il ne faut pas que Melik vous tue ! »

Mais quand la femme d''Abdullah sut la nouvelle, elle alla la raconter aux Mécréants. Ceux-ci mirent 'Abdullah à la torture pour le faire parler.

« Melik Dānişmend arrive avec son armée ! » confessa-t-il.

Vite, on prévint Mihā'il qui plaça deux mille hommes au lieu d'embuscade et alla, lui-même, se poster aux alentours du faubourg. Les chroniqueurs racontent qu'il y avait dans le fort une centaine de prisonniers musulmans. On enferma 'Abdullah avec eux. De son côté, Melik arriva avec ses hommes. Ils crièrent : « Dieu est grand ! » et se jetèrent sur l'armée de Mihā'il. En un instant, les Mécréants furent dispersés et Mihā'il se réfugia dans le fort. A l'entrée du fort, les Musulmans avaient laissé cinq cents cadavres[1]. Aussitôt, Mihā'il fit amener une cinquantaine de prisonniers : en haut des tours, on les coupa en morceaux et on les jeta en bas.

« Allez-vous-en, cria-t-on, sinon nous tuerons Artuhī ! » Melik fut désespéré. Ne pouvant faire autrement, ils rebroussèrent chemin. Escaladant la montagne, ils rejoignirent les leurs. La nuit passa. Au matin, Melik et les autres chefs firent le plan suivant : « Il faut que, pendant le combat, nous fassions semblant de fuir. On se lancera à notre poursuite, Efromiya se mettra, avec cinq cents hommes, en embuscade, elle attaquera les Mécréants par derrière et les massacrera. »

Quant à Mihā'il, il s'était entendu avec ses chefs pour

(1) Lacune de P. : « Ils mirent le feu au faubourg. Ensuite, Melik attaqua le fort » (L. f. 58 v. ; I. f. 65 v.).

combattre et ne fuir sous aucun prétexte. Miẖā'il avait un neveu, le fils de sa sœur, il se nommait Pānīc. Il lui confia le fort et y laissa une centaine d'hommes.

De son côté, Melik Dānişmend arriva sur le champ de bataille. [Les Musulmans] se mirent en ordre de bataille et attendirent. Les Mécréants descendirent du fort et attaquèrent les hommes de Melik. Les deux armées s'entremêlèrent : l'armée musulmane eut le dessus et les Mécréants, vaincus, se replièrent sur Miẖā'il. Alors, ceux qui étaient restés dans le fort, descendirent et se portèrent au secours de Miẖā'il. Le combat reprit.

Pendant ce temps, Pānīc descendit dans les cachots : les Musulmans lisaient le Koran. En oyant les accents du Koran, le cœur de Pānīc s'adoucit. Vite, il alla s'asseoir à l'entrée du puits et demanda à Artuẖī qui il était. Artuẖī lui raconta ses aventures avec Melik et lui fit une description si élogieuse de la bonté, de la générosité, de la noblesse et du courage de Melik Dānişmend et de la grandeur de la religion de Muḥammed, que Pānīc poussa un soupir et s'écria : « O Artuẖī, si seulement je pouvais, comme toi, atteindre ce que je désire ! »

« Qu'as-tu donc, demanda Artuẖī, pourquoi soupires-tu ainsi ? »

Pānīc prit la parole et dit : « Miẖā'il est mon oncle maternel. Il a une fille nommé Marguerite[1]. Elle est très belle. J'en suis tombé amoureux. Mon père l'a demandée pour moi et mon oncle consentit à me la donner. Mais, entre temps, j'ai perdu mon père et ma mère et mon oncle me prit chez lui. Maintenant, je n'ose plus demander à mon oncle sa fille, de peur qu'il ne me la refuse ! Si seulement Melik Dānişmend me donnait la chance d'obtenir la jeune fille, je sacrifierais ma vie dans sa voie ! »

« Où se trouve maintenant cette jeune fille ? » demanda Artuẖī.

« Elle est dans ce fort », répondit Pānīc.

« J'ai une proposition à te faire, lui dit Artuẖī, si tu acceptes, tu parviendras à ton désir. »

« Qu'as-tu à me dire ? » demanda Pānīc.

« Deviens Musulman, délivre-moi de prison et, s'il plaît à Dieu, ton désir sera exaucé. »

(1) « Margarīda ».

En oyant les paroles d'Artuhī, Pānīc acquiesça de toute son âme et de tout son cœur. Il voulut le tirer du cachot, mais les geôliers se mirent à vociférer. Il les tua, libéra Artuhī et lui apporta des armes. Vite, celui-ci les revêtit et ils allèrent délivrer les prisonniers musulmans. Puis, se rendant dans l'arsenal de Mihā'il, les Musulmans s'armèrent. Aux cris de « Dieu est grand ! » ils parcoururent le fort, tuant tous les Mécréants qu'ils rencontraient. Quant à la fille de Mihā'il, la bien-aimée du malheureux Pānīc, en entendant ce qui se passait, elle s'élança aux côtés d'Artuhī : « Je suis devenue Musulmane ! » lui dit-elle.

« Pour quelle raison ? » demanda-t-il.

« Dans mon rêve, j'ai vu Muḥammed, lui dit cette jeune fille, il m'a invitée à prendre sa religion : aussi, suis-je devenue Musulmane par devant Muḥammed. »

A cette nouvelle, Artuhī se réjouit, il rendit grâce à Dieu le Très Haut et ils se dirigèrent vers la porte du fort. Ils trouvèrent là quelques Mécréants et les tuèrent, puis, montant sur la tour, ils regardèrent l'armée de Melik Dānişmend. Ils virent que l'armée de l'Islam faisait semblant de fuir et que l'armée des Mécréants, la croyant vaincue, s'élançait à sa poursuite. Ils avancèrent jusqu'au lieu de l'embuscade et le dépassèrent. Alors, Efromiya, surgissant avec les Ġāzis, attaqua les Mécréants par derrière, tandis que Melik [et ses hommes], faisant volte-face, brandissaient contre eux leurs épées et les mettaient en déroute. Et les Musulmans, grâce à la bonté divine et grâce aux miracles de Muḥammed-Muṣṭafa, tuèrent et pourchassèrent les Mécréants. Mihā'il le maudit se précipita vers le fort pour s'y réfugier, mais il trouva la porte close. D'en haut, les Musulmans lançaient des flèches. Comprenant que le fort avait été pris, il tourna bride aussitôt pour fuir vers la montagne, mais Melik Dānişmend, le rattrapant, lui cria : « Hé là, Maudit ! Où donc t'enfuis-tu ? » Et au même moment, il lui assena un tel coup d'épée sur le crâne, qu'il fendit le maudit en deux jusqu'à l'arçon de la selle. Artuhī et les autres Musulmans, du haut de la tour, crièrent « Dieu est grand ! » Et ils s'empressèrent d'ouvrir la porte, sortirent à la rencontre de Melik et lui dirent : « Puisse ta victoire être bénie ! » Puis, Melik et les Ġāzis entrèrent dans le fort et en sortirent biens et prisonniers. Artuhī amena Pānīc vers Melik Dānişmend, celui-ci lui baisa la main, lui rendit

hommage et Artuhī raconta à Melik l'histoire de Pānīc. Melik se réjouit et lui donna pour nom Muḥammed. Puis, on lui amena aussi la fille de Miḫā'il et elle répéta l'acte de foi en sa présence. Ayant ouï l'histoire de son rêve, les Ġāzis furent remplis de joie. Alors, Melik Dānişmend maria cette jeune fille au nouveau Muḥammed et partagea les biens de la forteresse entre les Ġāzis. Puis, il fit raser le fort et les Musulmans, pleins de joie, retournèrent à Toḳat et rendirent grâce à Dieu le Très Haut.

Et voilà l'histoire terminée ! | Demain, Dieu seul sait ce qu'Il créera :
toute la sagesse est en Lui, c'est Lui qui fait tout, | c'est Lui qui sait ce qu'il faut et pourquoi il le faut.
Dieu le Très Haut est le Souverain Tout Puissant, | Dieu est le Créateur de tous les êtres !
Rends grâce à Son Prophète, nuit et jour, | soleil et lune marchent avec son amour !
Que les salutations reposent sur tous ses compagnons, | que celui qui est Croyant, les salue !
Maintenant, Homme Sage, pour le bonheur de ta vie, | fais une prière pour le repos des Croyants défunts !

DEUXIÈME ÉPISODE

Comment Melik Dānişmend Ġāzi fit la conquête de la ville de Sisiya

Les narrateurs d'histoires et les conteurs de secrets : le chroniqueur rapporte, le maître raconte ainsi...

Au temps où les quarante mille hommes de Nesṭōr et de Şaṭṭāṭ et les soixante mille hommes des begs de Sāmiya et Sinōbiya, Mihriyānōs et Istefānōs, ce qui fait cent mille hommes en tout, combattirent Melik Dānişmend, Dieu le Très Haut donna à celui-ci la victoire : il tua Mihriyānōs, dispersa le reste de l'armée et mit en fuite Nesṭōr et Şaṭṭāṭ qui regagnèrent Amasya. Voilà que, reprenant courage, ils envoyèrent des lettres de tous côtés. Ils firent savoir aux begs des forteresses de Rūm qu'ils devaient lever une armée. Tandis que Nesṭōr et Şaṭṭāṭ était en train de lever une armée, Melik Dānişmend s'emparait de nombre de monastères et de forteresses. Ces nouvelles arrivèrent jusqu'à Nesṭōr et Şaṭṭāṭ qui en furent très ennuyés, mais ils se dirent : « Nous avons déjà soixante mille hommes sous les armes et nous attendons du renfort de tous côtés ! »

Et ils appelèrent tous les peuples du royaume à venir combattre les Musulmans : Manḳuriya, c'est-à-dire Ganḳïrï, Ḳaṣṭamoniya, jusqu'aux confins de Gerede, jusqu'à la frontière de Bolï, Ḳarḳariya, c'est-à-dire Turh̲āl, et Yanḳoniya, H̲arşana, Sāmiya, Sinōbiya, H̲arsānōsiya, Cānik, Gürcistān, El-Amān, jusqu'à l'Elbruz et Ah̲lāṭ, jusqu'à la frontière de l'Arménie. Six mois passèrent ; l'armée fut constituée. On la passa en revue : il y avait deux cent quatre vingt mille hommes ! Nesṭōr et Şaṭṭāṭ ouvrirent leurs trésors et les distribuèrent à l'armée. Une semaine plus tard, ils se

mirent à préparer un festin : on apporta nombre de mets dont le nom est inconnu.

Alors, ces begs mécréants se rassemblèrent | et vinrent honorer le festin de Nesṭōr.
Ils s'assirent, chacun à sa place, | et chacun prit part au festin.
On apporta les plats des begs mécréants, | écoute, je te dirai le nom de chacun d'eux :
on apporta les mets, écoute donc ! | on dressa sur les tables les viandes de porc.
Oignons, ail, fromages, caviar, | poireaux préparés avec toutes sortes d'herbes,
insectes à carapaces, rôtis de rats | et ce vin rouge du pays des Francs !
Fritures de crevettes[1], choux bouillis, | têtes de poissons et betteraves bouillies.
On apporta aussi des viandes fumées, | avec caviar, poireaux et fromage de raisin[2].
Poissons secs étaient en abondance, | il y avait quantité de maquereaux et d'iġlanōs (?).
Il y avait aussi fèves, pois-chiches et lentilles | et nombre de plats inconnus.
On orna [les salles] avec des sièges en bois | qui avaient été recouverts [de housses et de coussins][3].
Il y avait choux marinés et aubergines ; | les convives étaient tous mécréants[4].
On buvait dans des bols d'argent et des coupes d'or, | il y en avait aussi qui buvaient dans des verres.
C'est ainsi qu'ils se régalèrent dans ce festin | et, appelant le Messie « Dieu », ils lui rendirent grâce.
Toute la nuit on festoya, | on but tant qu'on était quasi mort !
Au matin, quand les tambours battirent la charge, | on brandit aussitôt croix et bannières.
L'armée des Mécréants se mit en selle | et marcha du côté de Melik.

(1) *Kerāvüd* <Καραβίδα, « crevette, écrevisse ».
(2) *Küfter*, « a kind of grape-cheese made by boiling down grape juice and drying it in thin cakes » (Redhouse, *A Turkish and English Lexicon*, 1596 b).
(3) Mot à mot : « qu'on avait habillés ».
(4) Jeu de mots intraduisible entre *bādilcān*, corruption du Persan *bādencān* « l'aubergine », et *bāṭīl cān* « à l'âme fausse ».

Elle se mit en route, | toute cette multitude qui ne connaît pas Dieu !

Tandis que cette armée de deux cent quatre vingt mille Mécréants avançait, voyons ce qui se passait du côté de Melik Dāniṣmend. Les chroniqueurs racontent ainsi : tandis que Melik et ses hommes campaient devant Toḳat, une nuit, l'armée de Sisiya, c'est-à-dire Gümenek, vint faire une attaque nocturne. Melik se leva aussitôt. Le combat s'engagea. Dans la mêlée, Melik rencontra Esriyānōs, le chef de l'armée mécréante. Le maudit tenait des propos bouffons au sujet de la Famille [du Prophète] : en l'oyant, Melik poussa un cri et attaqua le Mécréant. Le maudit éperonna son cheval et abattit sur lui sa masse d'armes, Melik para. Quand ce fut son tour, il abattit sa masse d'armes sur Esriyānōs, mais le Mécréant interposa son bouclier : le bouclier fut brisé, l'arme frappa le cheval à la tête, le maudit tomba à terre et Melik lui assena un coup tel que la cervelle lui jaillit par le nez ! Efromiya, survenant, fit culbuter le porte-étendard et les Mécréants prirent la fuite. Les Musulmans se lancèrent à leur poursuite et les massacrèrent jusqu'aux portes de Sisiya. Cette nuit-là, trois cents Musulmans avaient trouvé le martyre !

Au matin, Melik et son armée prirent le chemin du retour et, dépouillant les cadavres des Mécréants, ils se partagèrent les biens et les effets récoltés. Puis, les habitants de Dokiya vinrent trouver Melik et portèrent plainte : « Les gens de Sisiya viennent continuellement nous piller, dirent-ils, nous sommes à leur merci ! »

En oyant cela, Melik prêta serment : « Tant que je n'aurai pas pris la ville de Sisiya et que je ne l'aurai pas convertie à l'Islam, je ne prendrai aucun repos ! » dit-il.

La nuit passa, le matin se leva. Melik fit sa prière et lut les Écritures. Puis, sur son ordre, l'armée se mit en selle, on battit tambours et nacaires et les douze mille guerriers de l'Islam se mirent en marche avec une prestance et une majesté telles qu'on ne saurait les décrire ! Artuḫī marchait en tête de l'armée. On prit le chemin de Sisiya. De son côté, Naṭrūn, le beg de Sisiya, prit sur le champ des dispositions et quarante mille guerriers noyés dans du fer, vinrent se ranger en face des Musulmans. Ceux-ci regardèrent la ville : elle était grande ; devant le fort, il y avait un grand pont,

au-dessous, la rivière coulait comme une mer ; devant la ville, il y avait un monastère qui était comme une forteresse. Aux cris de « Dieu est grand ! » les Musulmans se jetèrent sur les Mécréants. Aussitôt, Naṭrūn fit battre les tambours du combat et les deux armées se ruèrent l'une sur l'autre, s'entremêlèrent, et la surface de la terre fut remuée comme du coton ! L'univers retentissait des cris des guerriers, du hennissement des chevaux, du tintamarre des masses d'armes, du vacarme des tambours et des nacaires ! Les Musulmans tuèrent tant de Mécréants que Dieu seul en sait le compte ! Les Musulmans seuls eurent le dessus. Dans la mêlée, Artuḫī rencontra Naṭrūn ; il frappa le maudit de sa lance et le renversa de cheval ; les Mécréants se précipitèrent, le saisirent et prirent la fuite. Revenant sur leurs pas, les Musulmans allèrent piller les biens, les tentes et les effets des Mécréants. Puis, ils mirent le siège à la ville. Naṭrūn ordonna à ses hommes de monter sur les tours et ils se battirent jusqu'à la nuit. A la tombée de la nuit, Melik donna l'ordre [de cesser le combat] et, regagnant leur camp, ils mangèrent. 'Os̱mān monta la garde et fit le tour de l'armée. Soudain, un bruit s'éleva du côté de la ville de Sis[1] : trois cent soixante cloches se mirent à sonner. Les chroniqueurs racontent que, dans la ville de Sisiyā, il y avait trois cent soixante monastères et que, chaque jour, l'univers résonnait du bruit de leurs cloches. Ils racontent que cette ville avait été bâtie par les fils de Ferīdūn ; depuis ce temps-là, les habitants ne s'étaient même pas soumis au Ḳayṣār. Quand les trois cent soixante cloches se mirent à sonner tout d'un coup, l'univers en résonna. Artuḫī se rendit à l'entrée de la tente de Melik Dānişmend. Il le trouva sur le seuil et le salua.

« Quel est ce bruit ? » demanda Melik à Artuḫī.

« Je n'en sais rien », répondit celui-ci.

Montant à cheval, ils se dirigèrent vers la ville. Ils chevauchaient à travers des vignes. Soudain, ils virent vingt Mécréants marchant à pas rapides. Il se mirent à les suivre : les Mécréants voulurent prendre la fuite. Melik et Artuḫī leur tombèrent dessus, en tuèrent quatre, s'emparèrent de deux et revinrent à l'armée. Au matin, on fit venir ces deux hommes et on leur demanda qui ils étaient.

(1) *Sīs*, autre forme pour *Sisiya;* cf. p. 147-148.

« Nous sommes les hommes de Naṭrūn, répondirent-ils, cette nuit, nous avons appris que le beg de Kemāḫ venait avec vingt mille hommes, ainsi que les armées de Mazgird et Bāybūrd, leur chef s'appelle Miknās. Naṭrūn nous a envoyés leur dire de se presser. »

Ayant appris la nouvelle, Melik offrit à ces deux hommes de se convertir, ils refusèrent et furent mis à mort. Puis, Melik ordonna à Efromiya, Artuḫī, 'Os̱mān et Eyyūb de continuer le siège de la ville.

« Quant à moi, j'irai à l'encontre de l'armée qui arrive. » Melik monta aussitôt en selle avec mille hommes et ils se mirent en route. Après avoir chevauché un peu, ils arrivèrent dans une vallée. Ils virent là une montagne. [Ils arrivèrent au mont Debīkōs. Ils escaladèrent la montagne et regardèrent de l'autre côté : ils virent que dans la plaine, une armée campait][1]. Melik plaça ses hommes en embuscade et leur dit : « Quand je pousserai un cri, vous accourrez et vous attaquerez les Mécréants ! »

Puis, tout seul, il se dirigea vers l'armée et entra parmi les Mécréants. Ceux-ci, examinant sa haute stature, s'étonnèrent et lui demandèrent : « Qui es-tu donc ? »

Melik ne répondit pas. Il mena son cheval droit vers la tente de Miknās. Celui-ci, prévenu par le chef d'armée, sortit de sa tente, se mit en selle et alla vers Melik.

« Qui es-tu ? » demanda-t-il.

« Je suis un messager, répondit celui-ci, je viens d'auprès de Naṭrūn. »

« Quelles nouvelles ? » demanda le maudit.

« Naṭrūn t'envoie ses salutations et te fait dire que les Musulmans ont encerclé la forteresse et qu'il faut te presser, sinon ils prendront la ville. »

Quand le maudit l'eut entendu : « Celui qu'on appelle Melik, c'est moi, lui dit-il, comment sauveras-tu ta vie de ma main ! » Et il se mit à l'insulter. Melik se courrouça et s'écria aussitôt : « C'est moi, Melik Dānişmend Ġāzi ! Je chevauche par monts et par vaux ! Et maintenant, comment sauveras-tu ta gorge de ma main ? »

A ces mots, il s'élança et assena à Miknās un tel coup d'épée qu'il le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle. L'âme

(1) Cf. L. f. 77 v. Ce passage est omis dans P. Seul le manuscrit de Léningrad donne le nom de la montagne.

du maudit s'envola en Enfer ! Des cris s'élevèrent du côté des Mécréants, et tous, sautant à cheval, encerclèrent Melik. Celui-ci poussa un cri comme le tonnerre et les mille Musulmans, surgissant du lieu d'embuscade, se jetèrent, épée en main, sur les Mécréants et se battirent tant qu'on ne saurait le décrire ! Le combat fut tel que, par le hennissement des chevaux et les cris des guerriers, la poussière monta au ciel comme un pilier et les hommes ne se reconnaissaient plus !

Miknās le maudit avait un frère nommé Tegin. Soudain, celui-ci se trouva en face de Melik. Il l'attaqua à la lance, Melik para, puis, éperonnant son cheval, il se jeta sur le maudit et lui porta un tel coup d'épée que sa tête se décolla. Les Musulmans, aux cris de « Dieu est grand ! » se ruèrent sur les Mécréants tels des loups affamés sur un troupeau de moutons, et les mirent en déroute. Aussitôt, Melik mena son cheval du côté de l'étendard et vit le beg de Bāybūrd, debout, derrière l'étendard. S'élançant, il porta au Mécréant un tel coup d'épée que sa tête et son bras furent projetés en l'air. Alors, tous les Mécréants, tournant bride, prirent la fuite. Les Musulmans se jetèrent à leur poursuite et les massacrèrent. Puis, revenant sur leurs pas, ils pillèrent les tentes des Mécréants et s'emparèrent des biens et des effets. Ils revinrent ensuite vers leur propre armée.

Nous avions laissé Artuhī au moment où il montait à cheval, avec les autres chefs, pour se diriger vers Sisiya. Ils assiégèrent la ville et livrèrent aux Mécréants un combat remarquable. Ceux-ci, du haut des tours, leur crièrent : « Puisque vous avez pris la peine de venir, restez donc ici jusqu'à demain : les armées de Kemāḥ, de Bāybūrd, de Mazgird et de Çemişgezek arrivent et le beg de Kemāḥ, Miknās, nous vengera de vous ! »

Mais les Musulmans, sans prêter attention, se battaient corps et âme[1]. Ce jour-là, Efromiya, de ses flèches, abattit cent Mécréants. Les Musulmans se battaient durement. A la tombée du soir, ils retournèrent au camp et chacun regagna sa tente. Le repas fut apporté, on mangea, on leva la table et on fit les prières.

(1) Mot à mot : « cœur et âme ».

Quand tomba la nuit, le temps des pauvres, | les sept couleurs du monde devinrent uniforme.
Quand le sommeil de l'insouciance eut recouvert le monde, | pour ceux qui veillaient, s'ouvrit la porte de la Miséricorde !
Ceux qui, pendant les nuits, restent éveillés, | Dieu répand sur eux Sa miséricorde, ô mon Ami !
Quand l'armée se fut mise au repos, | chacun des soldats épiait [le retour de] Melik.
La moitié de la nuit s'était écoulée, | il revint, alors, Melik Ġāzī.
En le voyant, petits et grands se réjouirent, | Melik avait fait à l'ennemi son affaire !
Il rapportait comme cela[1] de biens et de trésors, | il partagea le tout entre les Ġāzis.
Tous les begs se rassemblèrent autour du Chah, | comme les étoiles autour de la lune !
Ils brûlaient du désir d'entendre parler Melik, | pour lui dire ensuite : « bravo ! »
Melik Ġāzi leur dit : « O Chefs, | vous qui, auprès de Dieu, êtes aimés,
vous qui êtes, tous, hommes de renom et d'estime, | vous qui avez accompli nombre d'exploits !
Bien que la quantité de nos ennemis fut grande, | nous les avons occis, sans égard au nombre !
Et maintenant, si Dieu nous vient encore en aide, | nous prendrons cette ville afin de la piller !
Quant à moi, j'ai pris la ferme résolution | de laisser ma tête dans le chemin de la Religion !
Ou bien je donnerai ma vie, ou bien je prendrai des vies, | manquer à cette parole, m'est impossible ! »
Ils lui dirent : « O Bienfait Divin, | ta Majesté est le souverain du monde !
Aujourd'hui, l'univers est illuminé par ta présence, | et le monde entier s'est soumis à toi !
Le peuple tout entier prie et supplie | d'être digne de toi, O Melik Ġāzi !
Jusqu'à ce que le monde s'arrête, puisses-tu rester en vie ! | Puisse Dieu être ton guide, et Son Prophète ton ami !

(1) L'épopée étant faite pour être racontée devant un auditoire, le narrateur joignait le geste à la parole.

La bonne nouvelle que le Prophète de Dieu a révélée, | puissions-nous la recevoir de Dieu, à l'instant même[1] !
A l'aube, nous nous mettrons en rangs, | nous marquerons au fer rouge les cœurs des peuples de la Mécréance !
Nous travaillerons à tes côtés, O Roi des rois, | si Dieu nous en donne la force !
Qui est-ce qui ne donnerait pas sa vie pour la Religion ? | Les hommes [au cœur de] mouton, ne sont partout que des victimes !
Nous avons préservé nos têtes et nos vies | afin de les donner, maintenant, pour la Religion ! »
« C'était ce que j'attendais de vous, leur dit-il, | devant l'ennemi, n'ayez aucune crainte ! »
Viens, perpétue la mémoire de ces Ġāzis, | et rends-leur grâce, afin que leurs âmes soient joyeuses !

Alors, Melik Dānişmend et les mille guerriers retournèrent avec tant de biens, tant de trésors, que Dieu seul en saurait le compte ! Ils partagèrent le tout entre les Ġāzis. Chacun tenait dans la main la tête d'un Mécréant plantée sur sa lance !

Quand Melik eut mis ses soldats au repos, il leur dit :

« Je vais me rendre à Sisiya. Quant à vous, suivez-moi, lentement. »

Il se mit en route et se dirigea vers le fort. | La nuit passa, le matin se leva.
Le matin se leva, l'aube se montra | et décora la surface de la terre de ses pétales d'or.
Les effets de la miséricorde [divine] se répandirent sur le monde, | le soleil naquit et le blanc se sépara du noir !
Il transforma en perles les ténèbres de la terre | et illumina le monde, d'un bout à l'autre !
C'était un Vendredi. L'armée se réveilla | et tous les begs montèrent sur leurs chevaux.
Riches et pauvres, tous étaient joyeux, | et d'allégresse les cœurs serrés se dilatèrent !

Le matin se leva. Melik avait ordonné de marcher lentement, aussi se mirent-ils en route tout doucement. Melik était parti avec [cinq] cents guerriers, chacun avait planté au bout de

(1) C'est-à-dire « la mort dans le combat ». Le Paradis sera la récompense des Croyants morts en combattant pour la foi : cf. *Koran*, XLVII, 5-7.

sa lance une tête humaine. Ils atteignirent la ville de Sisiya dans l'obscurité de l'aube. Du haut des tours, les Mécréants les aperçurent et leur crièrent : « Qui êtes-vous ? »

« Nous sommes l'armée de Kemāḥ, répondirent-ils. Melik et ses hommes sont venus nous faire une attaque nocturne, nous nous sommes mis en selle et nous avons pris notre revanche ! Ouvrez donc la porte ».

Les habitants de la ville allèrent porter la nouvelle à Naṭrūn qui monta sur une tour et cria : « Qui êtes-vous ? »

« Nous sommes l'armée de Kemāḥ », répondirent les Musulmans. Vite, Naṭrūn donna l'ordre d'ouvrir les portes et Melik Dānişmend et ses cinq cents Ġāzis entrèrent dans la ville. Naṭrūn alla à leur rencontre et demanda : « Quelles nouvelles ? » « Voici la tête de Miknās que j'ai rapportée ! lui cria Melik. C'est moi, Melik Dānişmend Ġāzi ! Apprenez de moi ce qu'est un ruseur ! »

Et, mettant la main à l'épée, il se jeta sur Naṭrūn et lui assena un tel coup qu'il le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle ! Ce que voyant, les Mécréants se mirent à hurler, tandis que ces cinq cents Ġāzis, marabouts[1] et combattants pour la Guerre Sainte, mettant la main à l'épée, firent un combat si merveilleux, une bataille si extraordinaire, qu'on ne pourrait le décrire !

De leur côté, Artuḫī et les autres chefs, survenant, entrèrent aussitôt dans la citadelle et firent un tel massacre de Mécréants qu'on ne saurait le décrire ! Les chroniqueurs rapportent que, pendant deux jours et deux nuits, ils massacrèrent les Mécréants. Quand les Mécréants eurent demandé grâce, Melik fit cesser le massacre et, par peur du glaive, les habitants de Sisiya, bon gré mal gré, se firent Musulmans. Puis, Melik donna l'ordre du pillage. On mit à mal les trois cent soixante monastères et on les convertit en mosquées. On y plaça imams, muezzins et prêcheurs. Ayant nommé Ḥasan bin Eyyūb gouverneur de la ville, Melik Dānişmend et ses soldats se retirèrent et prirent le chemin de Dokiya. Ils s'arrêtèrent devant Dokiya. Les habitants de la ville, sortis à leur rencontre, dirent à Melik : « Puisse votre victoire être bénie ! » Melik Dānişmend séjourna quelque temps dans cette ville. On se consacra à Dieu.

(1) *Murābiṭ.*

Laissons-là le récit, car c'est la mesure. | Celui qui écoute ce dit , c'est comme s'il le voyait !
A la séance de demain, je vous conterai un récit merveilleux, | il vous donnera bien du plaisir, mes Amis.
Si, grâce à Dieu, nous vivons jusqu'à demain, | nous apprendrons la suite de l'histoire.
Tu verras arriver les messagers de Ṣaṭṭāṭ, | tu entendras ce qu'ils vont dire,
tu apprendras la réponse qu'ils reçurent, | et, si tu écoutes bien, ton âme en sera réjouie.
Récitez la Fātiḥa pour les Croyants, | afin d'obtenir, pour vous-même, miséricorde !
Que le bien-être vous accompagne | et puissent ceux que vous aimez vous être fidèles !
Rendons grâce à Muṣṭafa | et puisse l'âme de Melik atteindre la sérénité !
Abordons la septième séance : | voyons ce que va devenir Melik.

SEPTIÈME SÉANCE

Viens ouïr la septième séance. | De toutes les séances, c'est la plus longue.
Écoute maintenant ce nouveau récit, ô mon Ami ! | Après avoir trompé les habitants de Sisiya, Melik
fit la conquête de la ville, puis s'en retourna. | Il y laissa prêcheurs, imams et begs.
Il repartit de là, avec ses Ġāzis, | pour regagner la ville de Toḳat.
Les habitants sortirent à sa rencontre | et Melik y séjourna quelques jours.

Les narrateurs d'histoires et les conteurs de secrets : le chroniqueur rapporte, le maître raconte ainsi...

Pendant que Melik Dānişmend séjournait à Toḳat, un jour, après avoir fait sa prière du matin, il partit en promenade. Voilà qu'il aperçut un nuage de poussière sur la route de Ḫarşana. Le vent souffla dessus, le nuage se fendit et laissa paraître une bannière ornée d'une croix. Derrière la bannière, Melik aperçut une centaine d'hommes. Ils s'approchèrent et le chef de la troupe, reconnaissant Melik, mit pied à terre et lui rendit hommage.

« Qui êtes-vous ? » demanda Melik.

« Nous sommes des messagers. »

« D'où venez-vous ? »

« Nous venons de la part de Nesṭōr et de Şaṭṭāṭ. »

On raconte que l'envoyé était un chambellan de Nesṭōr. Il s'avança et remit la lettre à Melik. Melik la regarda et vit qu'elle était écrite en grec. Il revint avec ses hommes et donna la lettre à Artuḫī. Il y avait d'abord écrit : « Nārinūr ». Puis : « Nous qui sommes Nesṭōr et Şaṭṭāṭ, à toi qui es Melik. Il parait que tu as fait de grands méfaits

dans nos provinces et que tu as dévasté beaucoup de pays. Tu as dévasté Dokiya-i Derbend et Dokiya-i Migirdic, le Monastère de la Croix, le monastère de Deryānōs, tu as occis les prêtres et beaucoup de grands moines, tu as également dévasté Sisiya. Nous avons appris tout cela ! Maintenant, nous aussi, nous avons levé une armée : deux cent quatre vingt mille hommes ont juré au Messie de ne prendre aucun repos avant de vous avoir exterminés tous ! Si tu tiens à ta vie, si tu tiens à ton armée, si tu ne veux pas que Malaṭiya, Damas, Alep et Bagdad soient dévastées[1], alors mets Artuḫī dans les fers et envoie-le nous, envoie-nous aussi Efromiya avec les biens, les effets et la litière que tu as pris, ajoute également à tout cela les Grecs qui sont devenus Musulmans, et puis retourne chez toi ! Nous rebâtirons ces monastères et ces forts et nous te paierons tribut. Mais si tu refuses nos conditions, si tu ne t'en vas pas, nous te ferons une telle affaire que le monde en parlera ! Accepte nos conditions, traite bien notre envoyé et nous t'enverrons cent esclaves, cent odalisques, cent chevaux, cent mulets et cent ballots de biens. Mais si tu refuses, prends garde à toi ! » Quand on sut le contenu de la lettre, Melik la fit déchirer. Puis, il proposa à ces cent hommes de se convertir. Dix d'entre eux devinrent Musulmans. Aux autres, on coupa le nez et les oreilles, on rasa la barbe et, faisant rédiger une lettre, on la donna à l'envoyé. On écrivit d'abord : « Au nom de Dieu »[2]. Puis : « Qu'il te soit connu : Moi qui suis Melik Dānişmend à toi qui es Şaṭṭāṭ et Nesṭōr, dès que cette lettre te parviendra, tu deviendras Musulman avec ton peuple et ton pays et je te laisserai en paix. Mais si tu refuses, sache que nous ne laisserons en vie aucun des tiens ! »

La lettre parvint à Nesṭōr et [les Grecs] en prirent connaissance. De leur côté, Melik Dānişmend et les autres chefs devisèrent et, avec quatorze mille hommes, ils se mirent en état de combattre. En ce temps là, Melik Dānişmend n'avait que quatorze mille hommes sous les armes. Il ordonna aussitôt que tambours et nacaires donnent le signal de la Guerre Sainte et l'on se mit en marche. On déploya l'étendard du Calife et la bannière d'Abū Muslim et l'on prit la route.

(1) Mot à mot : « Si tu dis : « Que Malaṭiya, Damas, Alep et Bağdad ne soient pas dévastées », alors... ».

(2) *Nām-i Ḫüżā Taŋrï adï.*

Tandis que les Musulmans venaient, Nesṭōr et Şaṭṭāṭ prirent connaissance de la lettre de Melik Dānişmend et entrèrent dans une grande colère.

Lorsqu'ils reçurent la lettre de Melik, | ils la lurent et en apprirent le contenu.
Ils veillèrent aux préparatifs de l'armée | et, tous équipés, ils se mirent en route.
Ils se disaient, l'un à l'autre, les gens de la Croix : | « Ne vous couvrez pas de honte, la Croix, c'est le courage du cœur !
Ne vous couvrez pas de honte devant le Messie, | ne soyez pas affligés et craintifs ! »
Les uns espèrent l'aide du Messie, | les autres celle de Meryem,
les uns implorent Nārinūr, | les autres espèrent que des idoles leur donneront la victoire : étrange !
Les uns croient aux miracles de la Croix, d'autres en ceux de Lāt et de Menāt, | d'autres en ceux de Hübel[1].
Toutes ces religions sont fausses et déviées [du droit chemin], | leurs croyances et leurs cérémonies ne mèneront pas à la victoire !

Les Mécréants s'étant ainsi rassemblés, Nesṭōr et Şaṭṭāṭ firent la proclamation suivante : « O Gens de la Croix! Sachez que les Mahométans sont devenus nombreux et qu'ils vous ont rendu le monde étroit! Depuis le temps que vous leur faites la guerre, vous ne pouvez encore en venir à bout! L'armée des Cāzūs décime la communauté du Messie et appelle notre religion fausse! Maintenant combattez, vous aussi, corps et âme, pour le Messie, et brandissez votre épée pour votre religion! »

D'après les paroles des narrateurs, d'après le récit des livres, Nesṭōr fit compter ses effectifs : il y avait deux cent quatre vingt mille hommes sous les armes! Nesṭōr et Şaṭṭāṭ se réjouirent et ordonnèrent à l'armée de se mettre en selle et de partir. L'avant-garde de l'armée était Toṭōros[2], beg de Sāmiya, derrière lui venait Migirdīc, beg de Sinōbiya, puis

(1) Cf. p. 226 n. 1 et 2.

(2) Il y a, dans le texte, une grande profusion de noms, tels Toṭōros, Toṭōrī dérivés de Θεόδωρος ; ce fait est probablement dû à la légende de Saint Théodore tué par un dragon dans la Cappadoce Septentrionale (cf. pp. 150, 152 n. 3, 162). Par confusion graphique, Toṭoros a souvent été déformé par le copiste en des formes comme Naṭrōs (cf. pp. 290 n. 2, 298 n. 1) ou même Naṭrūn (cf. p. 266, n. 2).

Egirdic, beg de Ma'mūriya, ensuite chevauchait la totalité des begs de Nesṭōr et de Şaṭṭāṭ. Ils traversèrent la plaine de Harşana et arrivèrent dans celle de Farḫūniya[1]. Là, un espion vint dire à Nesṭōr que Melik Dānişmend s'était installé devant la forteresse de Kāşān, c'est-à-dire devant Turḫāl. En apprenant cela, Nesṭōr fit réunir ses begs et tint conseil. « Comment ferons-nous pour combattre Melik Dānişmend? » se disaient-ils. Il y avait parmi eux un Mécréant du nom de Toṭōrī. C'était un bien brave guerrier! Il dit à Nesṭōr : « Donnez-moi quelques hommes et j'irai attaquer l'armée de Melik! »

Nesṭōr lui donna cinquante mille Mécréants d'élite sous le commandement de cinq begs. Il donna à Toṭōrī le commandement suprême et, vers le soir, ils marchèrent vers le camp de Melik. Les cinq chefs, avec les cinquante mille soldats, firent, par cinq côtés, une attaque nocturne contre les Musulmans. Le tumulte s'éleva. Melik sortit. Melik Dānişmend avait coutume, quand il partait en campagne, de ne jamais se séparer de ses armes. Il bondit aussitôt à cheval, poussa un cri comme le tonnerre et s'élança contre les Mécréants. Les Musulmans, après avoir crié « Dieu est grand! » commencèrent le combat. Melik Dānişmend Ġāzi se battait comme un lion, les Musulmans combattaient comme des dragons, mais l'armée mécréante était forte !

Voilà que, dans la mêlée, Toṭōrī le maudit rencontra Eyyūb. Il le renversa au premier assaut, on le ligota et on l'emmena. Toṭōrī renversa aussi Süleymān, puis 'Abdurraḥmān. On les ligota et, confiant ces trois chefs à cinq cents Mécréants, il les envoya vers Nesṭōr. En apprenant la captivité de ses chefs, Melik Dānişmend s'affligea. Voilà qu'il poussa un tel cri que le monde en résonna! Il arriva soudain sur Nikola, le frère de Toṭōrī : « Ya Allah! » cria-t-il, et il assena à Nikōla un tel coup d'épée qu'il le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle ! Des clameurs s'élevèrent de l'armée mécréante. Melik saisit un autre Mécréant, le tira de cheval et le déchira en deux ! [Ce Mécréant était, paraît-il, le cousin de Nesṭōr et s'appelait Avḳāş][2]. Melik

(1) Cf. p. 207 n. 2.

(2) Cette phrase qui n'existe que dans le manuscrit de Paris, n'est pas à sa place ici. Il faut la reporter quatre lignes plus bas, après la phrase : « Soudain, Avḳāş aperçut Efromiya... ». Ce n'est pas Avḳāş que Melik vient de déchirer, mais un autre Mécréant.

tenait entre les mains une des moitiés du Mécréant et en frappait ceux qui l'approchaient. Voilà que Toṭōrī apprit la mort de son frère. Écumant de rage, il attaqua les Musulmans et en tua un grand nombre. Soudain, [Avḳāş][1] aperçut Efromiya. Jetant son lasso, il l'attrapa et la ligota. Artuhī survint. « Barrez le chemin à Artuhī, cria le maudit, tandis que je mets celle-ci de côté! » Sur ce, le matin se leva et on vit clair. Melik Dāniṣmend survint aussitôt et attaqua le maudit. Le maudit pensait lui porter un coup de massue sur la tête, mais, prestement, Melik le frappa à revers, sous l'aisselle, et projeta en l'air la tête et le bras du maudit! Il tomba à terre et Melik dispersa les Mécréants qui avaient assailli Efromiya, la délivra, la fit monter à cheval, puis retourna à l'attaque. Voilà que Toṭōrī surgit et fit face à Melik. Celui-ci le dévisagea et vit que c'était un Mécréant grand comme un minaret! Il attaqua Melik à la lance, mais celui-ci, d'un coup d'épée, brisa sa lance en deux. Le maudit se fâcha, dégaina son épée et recommença l'attaque. Melik riposta et l'épée du Mécréant fut brisée en deux. Il passa devant Melik, celui-ci, s'élançant derrière lui, lui assena un tel coup qu'il le coupa en deux jusqu'à l'arçon de la selle ! Ce que voyant, les Mécréants se mirent à gémir. Or, Toṭōrī avait un beau-fils nommé Toṭōrōs[2], c'était le fils du beg de Ḳarḳariya. Survenant aussitôt, il assaillit Melik. Il le perça [de sa lance] à la taille[3] de telle sorte que Melik faillit tomber de cheval[4], mais Efromiya, surgissant, porta au maudit un tel coup d'épée que la tête du Mécréant se volatilisa! Artuhī arriva à son tour, renversa l'étendard et le porte-étendard et les Mécréants se mirent à fuir. Mais les Ġāzis, tels de jeunes faucons[5], s'abattirent sur les Mécréants par derrière et se mirent à les massacrer. Les Mécréants arrivèrent aux bords de

(1) P. : « il aperçut Efromiya ». I et L. : « Avḳāş aperçut Efromiya ».

(2) P. : *Naṭrōs* (cf. p. 288 n. 2). Le personnage dont il est question ici est différent du Toṭōrōs, beg de Sāmiya, cité pp. 288 et 298.

(3) Mot à mot : « à l'endroit de la ceinture ».

(4) L. et I. présentent, pour cette phrase, des variantes intéressantes : L. *Kāfir Meliki kemergāhĭnda şöyle şancĭdĭ ki Melik Dāniṣmend mancĭlĭḳlanub atdan yĭḳĭlĭ yazdĭ* (f. 86 r.), « le Mécréant perça Melik à la taille de telle sorte qu'il se mit à se balancer comme un mangonneau et faillit tomber de cheval » ; I. : *Melik mancĭlĭḳlandĭ az ḳaldĭ yĭḳĭla* (f. 81 v.) ; le copiste du P. a omis le verbe *mancĭlĭḳlanmaḳ*.

(5) *Genc ḳuşluḳ*.

la rivière de Dokiya. Ils étaient à la merci des épées des Ġāzis. Les narrateurs racontent que c'était les premiers jours de printemps et la rivière avait débordé, toute la campagne était inondée. Les Mécréants se jetèrent à l'eau : les uns périrent noyés, les autres furent passés au fil de l'épée, de telle sorte que, des cinquante mille hommes, il n'y eut que deux mille rescapés. L'armée de Melik, revenant sur ses pas, trouva le monde rempli de butin. Les Ġāzis se mirent au pillage. Mais, en revenant au camp, ils constatèrent que leurs propres effets avaient été pillés. Melik fit chercher de tous côtés et on trouva, parmi les effets, deux hommes blessés.

« Qui vous a blessés ? » leur demanda-t-on.

« La nuit, quand vous êtes partis au combat, des soldats nous ont surpris, battus et ils ont mis notre camp au pillage » répondirent-ils.

« N'avez-vous pas su d'où ils venaient et qui ils étaient ? »

« Un des leurs a été également blessé, » répondirent-ils.

Melik fit amener cet homme. C'était un Mécréant au visage affreux.

« Qui êtes-vous ? » lui demanda Melik.

« Nous habitons la forteresse de Kāşān, répondit l'homme, nous mangeons la chair des Musulmans, nous ne craignons ni Ṣaṭṭāṭ, ni Nesṭōr! »

Ce Mécréant fut mis à mort. Melik se mit à penser à cette forteresse, quand on vint lui dire : « Les Mécréants ont emmené en captivité quelques-uns de nos chefs : Süleymān, Eyyūb, 'Abdurraḥman et 'Abdullah. »

A cette nouvelle, Melik s'affligea.

« O notre Chef, lui dirent Artuḫī[1] et Efromiya, si vous le permettez, nous irons, tous deux, délivrer ces chefs, car si nous mettons le siège à la forteresse, il se peut que les prisonniers ne nous reviennent pas. »

« Vous avez bien parlé, répondit Melik, quoi qu'il advienne, allez-y. »

Aussitôt, Efromiya et 'Os̱man prirent la route de Ḳarḳariya, avec deux cents Musulmans, tandis que Melik et Artuḫī, avec le reste de l'armée, marchaient vers la forteresse de Kaşān, c'est-à-dire vers Turḫāl.

(1) Probablement une faute pour « 'Os̱mān » ; c'est en effet 'Os̱mān qui accompagne Efromiya, et non Artuḫī.

En apprenant leur venue, les Mécréants ornèrent le fort de machines de guerre. Melik alla droit vers le fort. De leur côté, les Mécréants ouvrirent la porte et trois cents hommes sortirent de la citadelle. Leur chef s'appelait Rūyizāy ; il était cruel, le maudit! Ils s'élancèrent aussitôt sur les Musulmans. Ce maudit, quel que fut l'endroit par où il attaquait, mettait les Musulmans en déroute. Il en tua un grand nombre. En arrivant sur Melik, Rūyizāy le maudit brandit contre lui sa masse d'armes. Melik para le coup avec son bouclier. Ce jour-là, ils luttèrent jusqu'au soir, mais leurs assauts demeurèrent sans succès. Rūyizāy retourna au fort, tandis que Melik regagnait sa tente. On fit la prière du soir, on mangea, on rendit grâce à Dieu et Ḥasan bin Eyyūb monta la garde avec deux mille hommes. Après une heure, Rūyizāy le maudit sortit du fort avec quatre cents hommes et vint attaquer les Musulmans. Melik Dāniṣmend était en train de prier. En entendant le bruit de l'armée, il sauta en selle et se lança à l'attaque. Cette nuit-là, on se battit jusqu'à l'aube. Au matin, les deux armées se séparèrent et les Mécréants retournèrent dans le fort. Arrivés devant le fort, ils se rangèrent en ordre de combat et Rūyizāy entra en lice et réclama un adversaire. Melik Dāniṣmend se présenta aussitôt et fit face au maudit. Ils se battirent d'abord à la lance, mais sans succès. Puis, ils se battirent avec leurs masses d'armes. On dit que les coups pleuvaient à flots et que les armures étaient toutes trouées par les coups des masses d'armes. Mais, ce jour-là, ils n'arrivèrent pas à se vaincre, et, à la tombée du soir, les deux armées se séparèrent et chacun rentra chez soi. Dans la nuit, Rūyizāy le maudit, laissant son armée fatiguée, sortit avec trois cents guerriers tout frais et alla faire une attaque nocturne contre les Musulmans. Rūyizāy le maudit venait de renverser et de ligoter Ḥasan bin Eyyūb, quand Melik Dāniṣmend, se mettant en selle, arriva sur lui à l'improviste. Rūyizāy le maudit l'attaqua à la lance, mais en vain. Ce fut le tour de Melik Dāniṣmend. Melik Dāniṣmend s'émerveillait de l'adresse, du courage et de la prestance du maudit. Alors, il se mit à implorer l'aide de Dieu le Très-Haut, dans la langue de l'extase et Lui adressa cette prière.

POÉSIE

Il dit : « O Créateur, O Nourricier, O Miséricordieux ! | C'est de Toi que, dans ce malheur, peut venir le remède !
D'une seule parole, Tu as créé le monde, | Tu as rendu manifeste la Lumière de Ta Substance !
Tu as créé l'univers du Néant, | Tu as créé l'homme à partir de l'Éternité !
Si maintenant Tu fais accroître le nombre des humains, | je sais qu'à la fin Tu les anéantiras !
La joie des affligés, c'est Toi, | la lumière des nuits ténébreuses, c'est Toi !
Mais, ô Seigneur, Tu vois l'état du misérable que je suis | et Tu sais, ô Seigneur, ce que j'ai à dire !
Même si mes péchés sont comme des montagnes, | pourquoi m'en attrister, puisque Ta Majesté est mon refuge ?
Puisque Tu es le Bienfaiteur, accorde donc Tes bienfaits! | Apporte, à cet instant, le remède aux gens de la Foi !
Au nom de la perfection de Ta puissance, ô Seigneur, | au nom de Ta clémence qui embrasse toutes choses, ô Seigneur!
Au nom de celui qui est Muṣṭafa, | et au nom de sa descendance qui est pleine de sérénité,
jette un regard sur ton malheureux Melik, | anéantis les gens de la Mécréance et mets-les en déroute!
Si Tu ne nous accordes pas Ta faveur, | la Mécréance et l'Erreur recouvriront la surface du monde ! »
Ainsi pria Melik, | et ses prières furent agréées par le Seigneur.
Son cœur reçut l'Inspiration Divine : | « Que dans ton cœur il n'y ait plus l'ombre d'un doute,
marche contre eux, ne crains rien, dis : 'Allah'! | et tu verras comment Allah vaincra les Mécréants ! »
Après avoir prié, il fit son plan d'attaque, | tandis que tous les Ġāzis criaient : « Dieu est grand ! »

Après avoir fait cette prière, Melik Dānişmend s'élança contre Rūyizāy le maudit et le frappa de son épée. Le maudit interposa son bouclier, mais l'épée fendit le bouclier et fit rouler à terre la tête du cheval. Le Mécréant fut renversé. Il allait prendre la fuite, quand Melik Dānişmend, s'élançant derrière lui, lui assena un tel coup d'épée sur la tête qu'elle se volatilisa. Quand l'affaire de Rūyizāy fut terminée, les

Mécréants s'apprêtèrent à fuir vers le fort, mais les Musulmans leur coupèrent la route et les passèrent tous au fil de l'épée. Aucun des trois cents hommes ne put s'échapper. A la tombée du soir, Melik et son armée regagnèrent le camp. Ils mangèrent, rendirent grâce à Dieu, puis les chefs s'assemblèrent et tinrent conseil.

« Comment ferons-nous pour prendre ce fort ? » se demandaient-ils. Ils établirent finalement le plan suivant : ils s'en iraient en abandonnant leurs bagages pour que les Mécréants sortent du fort pour les piller et alors « nous leur tomberons dessus, » décidèrent-ils.

Au matin, Melik fit sa prière et, avec un millier d'hommes, il se mit en embuscade derrière la montagne. Artuẖī, de son côté, s'en alla avec [le reste de] l'armée. Ils passèrent la rivière de Ḫarşana et prirent la route. Les Mécréants, voyant que les biens, les bagages et tous les effets étaient restés sans surveillance, descendirent du fort, tous les trois cents, et laissant cent hommes près de la porte, les deux cents autres allèrent piller les bagages. Puis, voyant que personne ne venait, ces cent hommes coururent, eux aussi, prendre part au pillage. Alors, Melik sortit de sa cachette et alla droit vers le fort. Arrivé à la porte, il trouva cinq gardiens et les massacra. Puis, laissant quelques hommes à la porte du fort, il alla avec les autres attaquer les Mécréants. Ceux-ci, laissant les bagages, prirent la fuite, mais, arrivés au fort, ils trouvèrent porte close et les Musulmans, du haut des tours, jetaient des pierres. Ils étaient dans une impasse, car Melik, survenant [avec son armée], les encercla et tous furent passés au fil de l'épée. Puis, [les Musulmans] entrèrent dans le fort et trouvèrent tant de biens et de trésors que Dieu seul en sait le compte! Ils sortirent le tout et le partagèrent entre les Ġāzis.

Tandis que ceux-ci étaient en train de faire du butin et de conquérir le fort, revenons à l'histoire d'Efromiya qui était partie délivrer les chefs prisonniers. Ayant marché toute une journée, ils arrivèrent, vers le soir, sur une colline. De l'autre côté, ils virent une plaine au milieu de laquelle une armée sans nombre s'était posée. Nesṭōr et Şaṭṭāṭ avaient dressé leurs tentes au milieu de l'armée. Ce que voyant, Efromiya dit : « Nous voilà arrivés. Patientons jusqu'au soir. Quand ils se seront endormis, alors nous avancerons et peut-être délivrerons-nous les prisonniers. »

Les narrateurs racontent que Mirek[1], le fils de Toṭōṛos, ayant amené les prisonniers à Nesṭōr, ce maudit se réjouit à leur vue et s'écria : « Mettez-les vite à mort! »

En oyant cela, les chefs se crurent perdus et se mirent à se demander mutuellement pardon[2]. Or, Nesṭōr avait un ministre ; celui-ci s'avança aussitôt et dit : « O Chah, écoute mes paroles : ne les tue pas. Laisse-les en prison jusqu'à ce qu'on en finisse avec Melik Dānişmend. Ensuite tu les tueras ». Les begs approuvèrent et Nesṭōr ordonna que le lendemain ces hommes soient conduits en prison. Cette nuit-là, ils s'adonnèrent à la boisson et chacun des Mécréants gisait ivre. De son côté, Efromiya dit : « 'O̱sman, restez ici. J'irai seule. Si je réussis à les délivrer, je reviendrai. Mais si je suis reconnue, alors je pousserai un cri et vous me viendrez en aide. »

Elle partit, descendit la montagne, attacha son cheval dans un coin et pénétra dans le camp à pied. Elle arriva jusqu'à la tente de Nesṭōr et y jeta un coup d'œil. Quarante gardes se tenaient à l'entrée, mais tous gisaient ivres. Efromiya sortit son poignard et leur coupa la tête. Puis, s'avançant, elle vit que les quatre chefs étaient assis, enchaînés dans un coin. Efromiya entra aussitôt. En la voyant, ces braves se réjouirent et 'Abdurraḥman de Toḳat s'écria : « Tu avais raison, O Prophète de Dieu! »

« Pourquoi dis-tu cela ? » lui demanda-t-on.

« Cette nuit, répondit 'Abdurraḥman, j'ai vu dans mon rêve le Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir! — 'Ne t'attriste pas, O 'Abdurraḥman, m'a-t-il dit, car demain Efromiya viendra vous délivrer!' Je m'éveillai aussitôt et je vous ai vue! »

Efromiya se dépêcha de défaire leurs liens et les fit sortir. Ils arrivèrent à la tente de Şaṭṭāṭ.

« Vous, restez dehors, dit Efromiya. Moi, je vais m'emparer de Şaṭṭāṭ. »

« A tes ordres! » répondirent-ils.

Efromiya entra dans la tente. Son intention était de ligoter Şaṭṭāṭ, mais voilà que les gardes se réveillèrent et se mirent à faire du bruit. Les chefs qui étaient restés au dehors, tuèrent ces gardes et revêtirent leurs armes. Quant à Efromiya, elle

(1) Ce personnage est peut-être le même que Morderōs, bey de Ṣamsūn (cf. p. 296).

(2) *H̱elāllaşmaḳ*, « demander pardon avant la mort ».

poussa un cri et s'élança sur Ṣaṭṭāṭ. Celui-ci se laissa choir en bas du lit et sortit en titubant : « Holà, cria-t-il, ne laissez pas échapper ces Cāzūs! »

L'armée, se réveillant aussitôt, se mit à combattre les Musulmans. Efromiya poussa un tel cri que les soldats qui se tenaient derrière la montagne l'entendirent et les deux cents Musulmans s'élancèrent contre les Mécréants. Le tumulte et le vacarme atteignirent les étoiles et les cris de « Dieu est grand! » remplirent l'univers. Les Mécréants crurent que Melik était arrivé et que deux armées au moins étaient aux prises. Soudain, Efromiya se trouva en face de Nesṭōr. De sa lance, elle piqua le maudit à la ceinture. Le Mécréant tomba à terre et resta étendu de tout son long, mais ses hommes le saisirent et le remirent en selle. Voilà que Morderōs qui était beg de Ṣamsūn, arriva avec sa masse d'armes à la main et attaqua Efromiya. Celle-ci para et porta au Mécréant un tel coup de lance que la pointe ressortit dans le dos du maudit et l'âme de Morderōs s'envola en Enfer! Avec des cris de détresse, l'armée de Ṣamsūn encercla Efromiya. Celle-ci tira son épée et livra un combat tel qu'on ne saurait le décrire. Mais le jour se leva et l'œil vit clair. Nesṭōr regarda autour de lui et vit qu'il n'y avait pas de Melik Dāniṣmend, mais deux cents hommes à peine qui se battaient. Il cria aussitôt : « Sus! Ne laissez pas échapper ces Cāzūs! Tuez-les! »

Les Mécréants firent aussitôt pleuvoir des flèches sur les Musulmans et en tuèrent soixante-dix. Ce qui restait des Musulmans combattit jusqu'à la tombée du soir. Alors, les Musulmans se retirèrent du côté de la montagne. Efromiya et tous les Ġāzis étaient couverts de blessures. Nesṭōr donna l'ordre d'encercler la montagne. Les Musulmans repoussaient les Mécréants à l'aide de pierres qu'ils faisaient rouler. L'armée de Nesṭōr, ayant encerclé la montagne, se mit au repos. Les Musulmans se pansèrent leurs blessures et se mettant, cette nuit-là, au repos, ils se lamentèrent et implorèrent Dieu le Très-Haut dans leurs prières.

Efromiya, ayant reçu beaucoup de blessures, | se mit à implorer le Père Nourricier.
Elle Lui dit : « O Dieu de toutes les créatures, | Toi qui es le Souverain de tous les souverains!
Et aussi l'Emir de toutes les créatures! | O Majesté qui tends la main à ceux qui sont tombés,

je sais que la porte de Tes bienfaits est grande ouverte | et que ceux qui aspirent vers le salut, l'obtiennent !
Si les langues voulaient décrire Tes bienfaits, | elles ne pourraient en proférer la mille et unième partie !
Voici maintenant ma prière à Ta Majesté : | puisque Tu es le Secourable, accorde-nous Ton secours !
Délivre-nous de cette impasse | et anéantis, par Ton châtiment, ces Mécréants !
Par égard pour celui dont le nom est Muḥammed, | celui que Tu as associé à ce nom
et que Tu as choisi, parmi toutes les créatures de l'univers, | et que Tu as créé par miséricorde pour les mondes ;
par égard pour lui, montre-nous des égards, | et, dans ta grâce, accorde-nous, à tous, miséricorde !
Agrée nos prières, | au nom de cette béatitude qu'a trouvée le Prophète,
envoie-nous du secours, O Toi qui es l'Unique, | secours la religion de l'Islam, O Toi qui es l'Éternel !
De Toi, nous espérons assistance, | secours-nous, donne-nous la félicité !
Nous voilà à Ton seuil avec toutes nos imperfections, | notre visage est noir et nos mains sont vides,
mais nous ne détournerons pas notre visage de ce seuil, | même si nous devions être déchirés en mille morceaux, nous ne fuirons pas,
quoi qu'il arrive, nous resterons dans le chemin de la Religion : | ou bien nous survivrons, ou bien nous mourrons ! »

Efromiya fit cette prière et les Ġāzis, eux aussi, implorèrent Dieu le Très-Haut. Puis, se tournant vers eux, Efromiya leur dit : « O mes compagnons! Ne craignez rien, car demain Artuḫī, ou bien Melik Dānişmend viendra [à notre secours] s'il plaît à Dieu ! »

Tandis que, dans cette impasse, ils imploraient Dieu le Très-Haut, Melik, s'étant emparé du fort de Kāşān, l'abattit et en dispersa briques et pierres pour que les Mécréants ne puissent plus s'y réfugier. Mais, dans son for intérieur, Melik était inquiet au sujet d'Efromiya. Voilà qu'Artuḫī, s'avançant, lui dit : « Si tu le permets, j'irai sur les traces d'Efromiya. » Melik le permit et Artuḫī prit le chemin de Ḳarḳariya avec trois mille hommes. Tout le jour et toute la nuit, ils galopèrent. D'autre part, quand le matin se mit à poindre, Nesṭōr donna

l'ordre d'assaillir la montagne. Efromiya et les Ġāzis, les uns avec des pierres, les autres avec des troncs d'arbres, empêchaient les Mécréants de monter. 'Os̱mān faisait rouler des pierres grosses comme des montagnes. Il écrasait, à chaque coup, cinq ou dix Mécréants avec leurs chevaux et leurs bagages. Alors, Nesṭōr fit pleuvoir des flèches et cent Musulmans trouvèrent le martyre. Efromiya vit qu'il lui restait très peu d'hommes. Aussitôt, elle récita la prière du prophète H̱ïẓïr, les Ġāzis lui répondirent « Amen », ils soufflèrent du côté des Mécréants et reprirent le combat. La bataille dura jusqu'à midi. Soudain, un nuage de poussière s'éleva. Le nuage se fendit et laissa paraître Artuẖī et ses trois mille hommes. Ils virent qu'une armée mécréante grande comme une mer, avait encerclé une poignée de Musulmans. Aussitôt, Artuẖī et ses trois mille Ġāzis, marabouts et combattants pour la Guerre Sainte, sacrifiant leurs têtes et leurs vies dans le chemin de la Religion, aux cris de « Dieu est grand!» se ruèrent d'un seul coup sur les Mécréants et, tels des loups affamés entrant dans un troupeau de brebis, ils les déchirèrent! Ils firent replier l'armée sur Nesṭōr.

« Hé là ! cria Nesṭōr, que vous est-il arrivé pour fuir de la sorte ? »

« Artuẖī vient d'arriver avec trois mille hommes et il a écrasé l'armée ! » crièrent-ils.

Ṣaṭṭāṭ avec Toṭōrōs[1], le prince de Sāmiya et le beg de Sinōbiya, attaquèrent aussitôt Artuẖī et lui barrèrent la route. Artuẖī éperonna son cheval et s'élança contre Toṭōrōs. Arrivé sur lui, il lui assena un tel coup d'épée que la tête du maudit se volatilisa! Les Mécréants se ruèrent pour saisir Artuẖī, mais celui-ci s'élança contre eux en hurlant et se trouva soudain en face de Grigōr, le frère de Toṭōrōs. Aussitôt, Artuẖī lança son lasso et attrapa Grigōr par la gorge. Grigōr fut renversé. Tandis que le maudit se relevait en titubant, Artuẖī lui porta un tel coup que sa tête se décolla. Alors, les Mécréants firent marcher leurs arbalètes et abattirent le cheval d'Artuẖī. Celui-ci resta à pied, mais Efromiya surgit : elle dispersa les Mécréants et délivra Artuẖī ; puis, s'emparant du cheval de Grigōr, elle fit monter Artuẖī en selle et, tous deux, ils mirent les ennemis en déroute. Mais

(1) P. *Naṭrōs* (cf. p. 288 n. 2) ; L. *Toṭōrōs* (cf. f. 94 v.). Il s'agit ici du même personnage que p. 288.

arrivés près de Nesṭōr, celui-ci leur cria : « Vous, si nombreux, vous vous êtes laissés battre par quelques Cāzūs ? »

L'armée mécréante, toute confuse, retourna à l'attaque. Les Musulmans se trouvèrent bientôt à bout de forces. Ils se mirent à implorer Dieu le Très-Haut. Soudain, vers le soir, on vit paraître un nuage de poussière. Le nuage se fendit et Melik Dānişmend en surgit avec quatre mille hommes. Aussitôt, Melik poussa un cri et, arrivant sur l'armée mécréante : « C'est moi, Melik Dānişmend Ġāzi! hurla-t-il. Peu m'importe le nombre des Mécréants! Voyons, comment vous sauverez-vous aujourd'hui de ma main ? »

Ainsi parla ce Ġāzi et il mit les Mécréants en déroute. L'armée de l'Islam attaqua d'un seul coup et beaucoup d'ennemis périrent. Melik combattait de telle sorte que les Mécréants tombaient comme tombent les feuilles un jour d'automne ! Les cris des guerriers, le hennissement des chevaux, la crépitation des flèches, le cliquetis des armures, donnaient à ce jour l'apparence du Jugement Dernier! Le père ne reconnaissait plus son fils, ni le frère son frère, le sang humain recouvrait la surface de la terre et les vapeurs du sang emplissaient l'air! Soudain, Melik Dānişmend se trouva en face de Nesṭōr. Il l'attaqua. Nesṭōr saisit sa lance et assaillit Melik. Ce dernier, repoussant sa lance, éperonna son cheval et, se jetant sur le Mécréant, il le saisit par la ceinture. Lui faisant violence, il le souleva et s'écria : « C'est moi, Melik Dānişmend Ġāzi, jour et nuit, je prie le Créateur! C'est moi, ce champion de la Religion! Je suis de la lignée de Sultan Seyyid Baṭṭāl Ġāzi! Nous sommes originaires de la Mecque, de Medine et du Hedjaz! Ecoute maintenant, je te dirai, en vers, mon secret ! »

LOUANGE DU PROPHÈTE[1]

Je me suis pris à aimer Muṣṭafa qui est l'âme du monde! | De tous les prophètes, il est le plus grand et c'est le Khan des saints !

(1) L. : *Louange des Douze Imams* (f. 95 v.). Ce titre est plus conforme au contexte que celui du P. Le copiste du P. a retouché le texte de la « louange » dont l'inspiration est ostensiblement chiite. Nous donnons, ci-dessous, les variantes du L. dont le texte est ici plus digne de foi.

Depuis que le Créateur a dit dans sa gloire : «Si ce n'était toi, | je n'aurais pas créé les sphères! » toutes les créatures sont en extase devant son visage de rose !
Abū Bekr, 'Omer, 'Osmān et 'Alī l'Élu,[1] | le Brave, doué du souffle de Jésus[2], le Bien-aimé de toutes les âmes !
« Il n'y a pas de brave, si ce n'est 'Alī! » Celui qui comprend le sens de ces paroles, | dix-huit mille mondes obéissent à son commandement !
Ils ont été les rédempteurs, Ḥasan, mon Chah, | et Ḥüseyn l'Infortuné, l'innocent martyr de la plaine de Kerbelā !
Le Chah Zeyn-el-'Abīdīn[3], le monde est rempli de la lumière de sa lumière, | même s'il n'y avait ni Soleil, ni Lune, le monde serait éclairé par sa lumière !
Et celui qui n'aime pas, de toute son âme, Muḥammed Bāḳīr, | son guide, c'est Satan, ne crois pas que ce soit le Miséricordieux!
Depuis l'existence de Ca'fer-i Ṣādīḳ, le mystère des noms de Dieu | ainsi que le mystère des essences divines, appartiennent au savoir occulte des humains.
Depuis l'existence de Mūsa-i Kāẓim, le mystère de la manifestation de Dieu | appartient au plus grand des saints et à l'âme des hommes justes.
Le Chah 'Alī Mūsa Riẓa, le souverain pieux, | au Jour du Jugement Dernier, il sera l'intercesseur des pécheurs.
Et aussi Taḳī et Naḳī, les maîtres des hommes pieux, | et 'Askerī[4], la Contemplation en un seul souffle des Neuf Cieux.
[Le témoignage permanent de la Vérité Divine, c'est Mahdī, le Maître du Temps, | il porte en lui Żū'l-Fiḳār et Duldul, il est la réincarnation des incarnations][5].

(1) Ce vers a été refait par des copistes soucieux de l'orthodoxie islamique. Le texte du L. est différent de celui de P. et I. Dans le I., le texte a été coupé, après les trois premiers vers. L. : « Et aussi 'Alī Murtaẓa dont je suis l'esclave, toujours », (f. 95 v.).

(2) *'Isa nefes*, « possessed of a breath like that of Jesus, by which to perform miracles » (Redhouse, *loc. cit.*, 1331 a).

(3) Zeyn el-'Ābidīn, surnom d''Alī fils de Ḥüseyn bin 'Alī, quatrième des douze imāms des Chiites.

(4) Muḥammed-i Taḳī et 'Alī-yi Naḳī, neuvième et dixième imāms ; Ḥasan 'Askerī, onzième imām des Chiites Imamites.

(5) Ce beyt consacré au Mahdī, l'Imām Caché, qui porte en lui les attributs d''Alī (l'épée Żū'l-Fiḳār et la mule Duldul) et en qui s'incarnera l'Esprit Divin, a été omis par le copiste du P. Cf. L., f. 96 r.

Melik, le misérable, ne servira d'autre maître que Dieu, | parce qu'il sait que ce monde n'est pas éternel, qu'il est périssable[1].

Lorsque Melik Dānişmend Ġāzi eut fait la louange du Prophète et de ses enfants, il fit tournoyer Nesṭōr au-dessus de sa tête pour le jeter ensuite à terre. Ce que voyant, les Mécréants furent figés par la terreur[2], tandis que les Musulmans criaient « Dieu est grand! » Melik Dānişmend s'apprêtait à jeter Nesṭōr à terre, mais celui-ci trancha sa ceinture et se laissa choir comme un chien qui tombe du toit et tournant le dos, il s'enfuit. Ses hommes lui amenèrent un cheval, le mirent en selle et il déguerpit.

« Va toujours, lui cria Melik, je saurai bien te retrouver, s'il plaît à Dieu! »

Et aussitôt, il se jeta sur les Mécréants. Il se trouva soudain en face d''Imrān, le beg de Ma'mūriya, c'est-à-dire Engūrī. Le maudit lui fit trois assauts, mais sans succès. Ce fut le tour de Melik. « Ya Allah! » hurla-t-il, et, se précipitant sur lui, il abattit son épée sur le crâne du maudit avec une telle violence qu'il le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle!

POÉSIE

Ton bras est vigoureux, ton poignet est fort, | puisse Dieu exaucer tous tes désirs ![3]
Puisses-tu toujours venir à bout de tes ennemis, | et puisses-tu leur rendre empoisonné ce qu'ils mangent !
Que Dieu t'accorde toujours la victoire, | et que, grâce à toi, il ne reste plus sur le monde d'Hérétiques !
Car le rempart de l'Islam, c'est maintenant toi, | c'est toi qui brandis le glaive en son nom !
Pour la Religion de l'Islam, tu es Melik le Savant[4], | et pour le monde d'aujourd'hui, tu es Melik le Sultan!
Pour l'âme des martyrs, faisons une action de grâce ; | disons pour eux une prière et une bénédiction!

(1) Dans le P., l'ordre de ces deux vers est interverti. C'est le texte du L. qui est exact, à cause de la rime.

(2) *Heybet*, « terreur mêlée de respect ».

(3) Cf. pp. 363, 506, 602, 681.

(4) Dānişmend Melik. Dans L. et I., l'ordre de ces deux vers est interverti.

Lorsque Melik Dāniṣmend Ġāzi eut fendu en deux ce Mécréant, il poussa un cri, piqua son cheval et s'élança vers le porte-étendard pour le frapper, mais celui-ci, laissant dans sa peur l'étendard tomber à terre, tourna le dos et prit la fuite. Ce que voyant, l'armée mécréante se mit à fuir et les Ġāzis, aux cris de « Dieu est grand ! » se lancèrent à leur poursuite.

Tandis qu'ils galopaient l'un à la poursuite de l'autre, voilà qu'apparut à l'horizon un nuage de poussière. Le nuage se fendit. En arrivant en face de Nesṭōr, quelqu'un s'en détacha et vint lui dire : « Bonne nouvelle à Nesṭōr, car le beg de Ḳaṣṭamoniya, Bilālak le Grec, arrive avec dix mille hommes ! »

En oyant la nouvelle, Nesṭōr reprit courage et, se retournant, il cria à son armée : « Allons ! Courage ! Remettez-vous au combat pour que ceux qui viennent ne sachent pas votre défaite ! »

A ces paroles, l'armée en déroute reprit le combat.

Et de leur côté, Melik Dāniṣmend, Artuḫī, Efromiya, Süleymān, Eyyūb, 'Os̱mān, 'Abdullah et 'Abdurraḥman, tous ces chefs et les autres Ġāzis, s'élancèrent d'un seul coup, corps et âme[1], et firent un tel combat que les anges dans les cieux en furent émerveillés !

Mais Bilālak le Grec arriva et les Mécréants, s'ameutant comme des chiens, se jetèrent sur les Musulmans et les battirent. Nesṭōr et Ṣaṭṭāṭ allèrent à la rencontre de Bilālak et de Ḥiṣārbād. Quand la nuit tomba, le monde se recouvrit de ténèbres et les yeux ne virent plus clair. Les Mécréants se levèrent et vinrent attaquer les Musulmans. Melik gravit aussitôt une colline et se mit à crier : « Hé là, Musulmans! Sortez d'entre les Mécréants ! »

A sa voix, les Ġāzis sortirent d'entre les Mécréants, ramassèrent biens, effets et bagages et amenèrent le tout sur le flanc de la montagne. Quant aux Mécréants, ils s'entretuèrent jusqu'au matin. Toute la nuit, Melik Dāniṣmend se promena parmi les Mécréants : quand il voyait un Musulman entouré de Mécréants, il le délivrait et l'envoyait vers la montagne. Le matin se leva enfin et les Mécréants s'aperçurent qu'il n'y avait pas un seul Musulman parmi eux et qu'ils s'étaient tout bonnement entretués. Ils arrêtèrent aussitôt le combat et allèrent prévenir Nesṭōr de la fuite des Cāzūs.

(1) Mot à mot : « âme et cœur ».

« Allez voir de quel côté ils sont partis, » ordonna Nesṭōr.

Sur l'ordre de Nesṭōr, Şaṭṭāṭ, Bilālak le Grec et Ḥiṣārbād se mirent en route avec leur armée et cernèrent la montagne. Pendant un jour et une nuit, ils se tinrent aux aguets. Nesṭōr fit recenser l'armée mécréante : quarante mille hommes avaient été occis! Puis, les Mécréants s'assemblèrent dans la tente de Şaṭṭāṭ, ils y tinrent festin et se mirent à boire et à s'enivrer. Nesṭōr, ivre, s'écria : « Hélas! Nous n'avons pas encore pu venir à bout de ces Cāzūs ! »

« Demain, j'entrerai en lice et je leur ferai voir ! » fanfaronna Ḥiṣārbād.

Quant à Melik Dānişmend et à ses chefs, ils mangèrent, levèrent la table, firent leurs prières et les Ġāzis se pansèrent mutuellement leurs blessures. Au matin, ils examinèrent le champ de bataille et virent que l'armée mécréante avait encerclé la montagne.

« Patientons encore ce jour, dit Melik, et ce soir nous leur ferons une attaque nocturne. »

« C'est juste, » répondirent les Ġāzis.

Au soir, Melik Dānişmend partagea son armée en quatre. Il laissa mille hommes pour garder les bagages, il en donna quatre mille à Artuhī et à Efromiya, quatre mille à Süleymān bin Nu'mān, 'Abdullah et 'Abdurraḥman, ceux-ci partirent à pied. Melik prit lui-même le commandement de quatre mille hommes et ils firent, par quatre côtés, une incursion nocturne sur les Mécréants et les massacrèrent. En apprenant la nouvelle, Nesṭōr et Şaṭṭāṭ rassemblèrent leur armée et les Mécréants marchèrent tous ensemble. Ce fut la mêlée. Les Ġāzis se battaient corps et âme[1] pour la Religion et, à la fin,les Musulmans furent victorieux et se vengèrent des Mécréants. On se battit tellement cette nuit-là que les cadavres formaient des monceaux. Au matin, on vit que la surface de la plaine était remplie de cadavres. Lorsque Melik vit poindre le jour, soudain, il poussa un cri et visa le cœur de l'armée où se trouvait Nesṭōr. Le voyant venir, celui-ci se mit à crier : « Ah! Arrêtez-le! » Les Mécréants cernèrent Melik. En se voyant entouré de toutes parts, il piqua son cheval : la bête bondit et combien de morts restèrent sous ses sabots! S'étant dégagé du milieu de ces hommes, voilà que Melik vit surgir devant

(1) Mot à mot : « tête et âme ».

lui Bilālak le Grec. Il l'assaillit à la lance, mais Melik repoussa le coup. Après trois assauts nuls, ce fut le tour de Melik : « Prépare-toi, hurla-t-il, j'arrive! » et il abattit son épée sur le crâne du Mécréant et le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle. Or, ce maudit avait un fils appelé Zuvayda. Il piqua vers la lice, lance au poing, et assaillit Melik. Celui-ci repoussa le coup et, passant devant lui, il porta au Mécréant un tel coup d'épée que sa tête se décolla. Les Mécréants étaient pâles comme la mort![1] Alors, Melik Dānişmend arriva sur le porte-étendard et le fit culbuter avec son étendard. Les Mécréants tournèrent le dos et ce fut la déroute. Quant à Efromiya, elle s'était attaquée à l'armée de Şaṭṭāṭ. Avec ses compagnons, elle dispersa l'armée et lança son lasso sur Şaṭṭāṭ. Celui-ci fut pris par le cou et renversé de cheval, mais aussitôt Nikōla [le Grec][2] survint avec dix mille hommes et cerna Efromiya, tandis qu'on délivrait Şaṭṭāṭ en coupant le lasso. Décochant une flèche, Nikōla abattit le cheval d'Efromiya. Elle resta à pied. Ils allaient la ligoter, mais Artuḫī surgit avec Süleymān et 'Os̱mān et dispersa les Mécréants. Ils la remirent en selle. Efromiya surprit Nikōla et lui assena un tel coup d'épée sur la tête qu'elle le fendit en deux jusqu'à la poitrine. Ce que voyant, les Mécréants se dispersèrent et Şaṭṭāṭ le maudit s'enfuit vers Ḫarşana, tandis que Nesṭōr et Ḥiṣārbād se réfugiaient à Yanḳoniya. Chemin faisant, Nesṭōr pleurait et se plaignait de sa mauvaise fortune :

« C'est étrange, disait-il, notre fortune ne s'est pas améliorée et nous n'avons pas avancé du tout! »

Quant à Melik, il fit frapper les nacaires de la bonne nouvelle. Les Ġāzis se mirent au pillage, tandis que Melik Dānişmend se rendait droit dans la tente de Nesṭōr et s'y installait. Il fit apporter le repas : on mangea, on leva la table, on rendit grâce, on fit la prière, et chacun regagna sa tente. On amena les prisonniers et Melik les fit garder par mille hommes. Artuḫī monta cette nuit la garde avec deux mille hommes. Au matin, les Ġāzis s'assemblèrent dans la tente de Melik Dānişmend. On amena les prisonniers qui se chiffraient à six mille. Il y avait parmi eux vingt des begs de Nesṭōr. On les fit venir pour subir la peine de mort[3].

(1) Mot à mot : « Chez les Mécréants, il ne restait plus aucune trace de sang ».
(2) P. : « Nikōla » ; dans L. et I., ce personnage est appelé Nikōla le Grec.
(3) *Siyāsete ṭurġurdīlar.*

« Devenez Musulmans, leur dit Melik, et je vous libérerai. »
Ils n'acceptèrent pas et on en massacra une cinquantaine. Le reste des prisonniers, voyant que l'affaire tournait mal, levèrent aussitôt le doigt et se firent Musulmans, par crainte du glaive. Melik Dānişmend leur octroya la vie sauve.

Disons maintenant : « Louange à Dieu! » | afin que Dieu accorde aux Croyants Son assistance.
Combien de peine nous attend encore, | nous prendrons encore beaucoup de villes et de provinces!
Terminons ici ce récit : | ne me fatiguez pas en prolongeant la séance ;
je suis à bout de paroles. Puisse votre vie être durable, | mais pour aujourd'hui, arrêtons-là le récit !
Ce qui vient après est tout aussi agréable, | s'il plaît à Dieu, tu l'entendras aussi.
Si Dieu nous accorde Ses bienfaits, | demain, vous saurez la suite de l'histoire.
Rends grâce à Muṣṭafa et aussi au Créateur. | Des prières pour les Croyants, et Dieu est le plus sage !
Celui qui s'est maintenu dans la voie de cette Religion, | celui qui s'est efforcé de propager la Religion,
qu'à ceux-là Dieu le Très-Haut fasse miséricorde | et quel que soit l'endroit où ils reposent, qu'Il leur donne le Paradis!
Et qu'à ceux qui me lisent, à ceux qui m'écoutent, | Dieu pardonne les péchés et leur donne le Paradis !
Terminons ceci par un acte de Foi, | afin que l'âme trouve ici-bas et là-bas le repos.
La septième séance a pris fin, ô Ami, | tu entendras la suite dans la huitième séance.

HUITIÈME SÉANCE

Je te conterai la huitième séance, | il faut que tu te réjouisses en m'écoutant[1].
Nous avions laissé notre récit, | — allons toujours droit au but, —
reprenons l'histoire de Melik | et voyons ce qui va arriver.
Lorsqu'ils eurent complètement battu cette armée | et que les Ġāzis s'en furent sortis, sains et saufs,
ils se reposèrent là-bas ce jour-là. | Écoute donc ce qu'ils vont faire.
Ainsi nous l'a-t-on raconté, | ainsi nous vous le rapporterons.
En nous écoutant, puisse ton âme trouver la joie | et puisse ta foi devenir solide !
Rendons grâce à Muṣṭafa, | au chef des prophètes, à la Vérité et à la Félicité.
Saluons aussi sa famille | et ses compagnons, les meilleurs parmi les hommes !

Les narrateurs d'histoires et les conteurs de secrets : le narrateur rapporte, le maître raconte ainsi...

Ce chef des Ġāzis, Melik Dānişmend Ġāzi, vainquit cette nombreuse armée, les Ġāzis s'emparèrent des biens, des effets et des tentes des ennemis et se partagèrent le butin. Ils furent tellement rassasiés de butin qu'on ne saurait le décrire ! Ensuite, les Ġāzis se reposèrent là pendant un jour et une nuit. Au matin, on frappa les tambours de la bonne nouvelle et les Ġāzis, se rassemblant près de Melik Dānişmend, partirent en promenade. Pendant quelques temps, ils parcoururent des lieux incultes, puis, soudain, ils arrivèrent dans une plaine agréable. Au milieu de la plaine, ils virent une grande ville et, devant la ville, il y avait un fort tout entouré de remparts, solidement planté en terre.

(1) Le manuscrit de Léningrad contient ici 36 beyt supplémentaires (cf. f. 100 v.-101 v.).

« Quelle est cette ville ? » demanda Melik Dānişmend en la regardant.

« On l'appelle Ḳarḳariya »[1], dit aussitôt Artuhī en s'avançant.

« On raconte qu'elle a été bâtie par Iskender Chah et qu'elle possède une source appelée source de Źū-l-Ḳarneyn[2] et cette source alimente à la fois la ville et le fort », lui dit-on.

En oyant cela, Melik Dānişmend dit : « Demain il faut en finir aussi avec cette ville ! »

Les chefs lui rendirent grâce et ils retournèrent au camp. Pendant la nuit, les chefs s'assemblèrent et délibérèrent. Au matin, l'armée de Melik se mit en selle, on déploya bannières et étendards pour la Guerre Sainte. Avec une parfaite dévotion, on cria : « Dieu est grand ! » et « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ! » et on se mit en marche. On prit la route de Ḳarḳariya. Tandis que l'armée était en marche, la nouvelle se répandit dans la ville : « Qu'attendez-vous, criait-on, voilà Melik Dānişmend qui arrive ! »

Les habitants de Ḳarḳariya se communiquaient la nouvelle. Ils avaient un beg appelé Emnōş[3]. Courant tous vers lui, ils lui firent savoir ce qui se passait. Emnōs fit monter dans le fort tous les biens, les trésors, ainsi que les hommes riches ; quant aux pauvres, ils les laissèrent dehors, dans la ville. Ce que voyant, les pauvres se dispersèrent, chacun de son côté.

En arrivant, les Musulmans virent que les habitants de la ville fuyaient de tous côtés. Ils firent d'abord une razzia contre eux, tuèrent beaucoup de Mécréants et s'emparèrent de beaucoup d'enfants[4] et de femmes. Puis, Melik fit mettre le feu à la ville. Les gens du fort commencèrent le combat. Du haut du fort, ils jetèrent sur les Musulmans flèches et pierres et en tuèrent un grand nombre. Le fort était entouré

(1) Cf. p. 150-151.

(2) Surnom d'Alexandre le Grand.

(3) Le nom de ce personnage se présente sous des formes variées : Emnōs, Emenōs, Emīrān, Emīrten, et même Emīr Yūnus (cette dernière forme se rencontre dans L., 102 v. et 103 r.). Nous avons adopté la forme *Emnōs* qui est la plus fréquente. Ces différentes formes sont peut-être des déformations graphiques de Arminōs, transcription courante du prénom « Romain ». Cf. p. 131.

(4) *Oġlān* a dans le texte le sens d'« enfants » (cf. *Kaşġārī*, I, 74, 143, 192, 193, 208, 209, 240, etc.), cf. pp. 314 n. 2, 398.

d'un fossé, de sorte que personne ne pouvait s'en approcher. Ce jour-là, l'armée de l'Islam se retira du fort et regagna son camp. Süleymān et Eyyūb montèrent cette nuit la garde.

Quant aux gens du fort, ils décidèrent de faire une incursion nocturne contre les Musulmans. Aussitôt, ils ouvrirent la porte du fort et mille Mécréants, chevaux et hommes complètement recouverts de fer bleu[1], sortirent avec Emnōs. On abaissa le pont-levis et ils passèrent. Les Musulmans[2] virent les Mécréants arriver au galop. Aussitôt, les Ġāzis crièrent : « Dieu est grand ! » Emnōs le maudit, arrivant avec son armée, attaqua. Dans la mêlée, il renversa Süleymān de cheval et le ligota. En apprenant cela, Eyyūb survint et fit face à Emnōs le maudit. Le maudit était un rude guerrier : renversant Eyyūb, il le ligota aussi. Le reste [des Musulmans] s'enfuit et regagna l'armée. Les Ġāzis se levèrent aussitôt et commencèrent le combat. Melik Dānişmend, courant sus à l'armée, tua beaucoup de Mécréants. Emnōs le maudit fit, cette nuit-là, beaucoup de mal : il prit une centaine de prisonniers musulmans et les fit conduire au fort. On se battit jusqu'au matin. Quand il fit jour, Emnōs le maudit retourna au fort et barricada la porte.

Voyant que quatre cents Musulmans avaient trouvé le martyre, Melik s'affligea grandement. Les Mécréants, montant sur le fort, amenèrent une vingtaine de prisonniers et les pendirent du haut des tours, sous les yeux de Melik. Melik fit jeter des flèches sur les Mécréants, puis, revenant au camp, ils firent leurs prières de midi et se reposèrent un peu. Dans l'après-midi, toute l'armée se mit en selle et se dirigea vers le fort. Les Mécréants amenèrent encore une vingtaine de prisonniers et les pendirent. Melik Dānişmend en fut rempli de douleur, mais il ne pouvait rien ! Deux cents personnes encore furent tuées par les pierres des catapultes. Melik sombra dans la tristesse et ils retournèrent au camp. Le jour passa, la nuit tomba et les ténèbres recouvrirent le monde.

« O mes chefs ! dit Melik, nous sommes restés sans ressources : trouvez donc un moyen ! »

(1) *Gōm gōk demür.* Au sujet de *gōk*, « bleu », voir l'article de Hasan Eren, *Türkçe gōk kelimesinin türevleri*, *Mélanges Jean Deny*, 85-89.

(2) Il s'agit des Musulmans qui montent la garde sous le commandement de Süleymān et d'Eyyūb.

'Abdurraḥman de Toḳat s'avança et dit : « Chah, si tu le permets, faisons venir des mangonneaux de Toḳat ».

« Faisons ainsi », dit Melik.

Vite, on écrivit une lettre, 'Abdurraḥman la prit et partit pour Dokiya. Arrivé à Toḳat, il vit que le faubourg devant la ville, avait été saccagé et que la population fuyait. Parvenant à la porte du fort, 'Abdurraḥman dit : « Je viens de la part de Melik Dānişmend ».

On ouvrit vite la porte et on vint à sa rencontre.

« Qui donc a saccagé cette ville ? » demanda-t-il.

« Les habitants de Sisiya sont devenus renégats, lui dit-on. Ils ont tué l'imām, les prédicateurs et tous ceux qui leur sont tombés entre les mains, puis ils ont saccagé le faubourg et nous nous sommes réfugiés dans le fort. »

« Ne vous en faites pas, leur dit 'Abdurraḥman, aujourd'hui ou demain, Melik viendra les punir. »

Puis, il leur donna la lettre de Melik Dānişmend, ils la lurent et envoyèrent à Melik dix mangonneaux avec quarante techniciens. A leur vue, les Musulmans se réjouirent. Se rendant au fort, ils plantèrent en dix endroits les mangonneaux pour faire la guerre au matin. Ce jour passa. Le lendemain, tandis qu'ils faisaient leurs prières, un vacarme se fit entendre : les Mécréants étaient sortis mettre le feu aux mangonneaux. Se mettant aussitôt en selle, les Musulmans les assaillirent et en tuèrent tant que les corps s'entassaient les uns sur les autres. En une heure, ils passèrent cinq cents Mécréants par le glaive.

« Tant que je n'aurai pas jeté les pierres de ce fort dans la mer, je ne me reposerai pas ! » jura Melik Dānişmend, et il fit répandre sur les Mécréants une pluie de flèches. Les ennemis regagnèrent le fort et amenèrent Eyyūb et Süleymān pour les pendre, mais, à cette vue, Melik se mit à hurler de telle façon que les Mécréants en furent tout hébétés.

« Si seulement vous pendez ces deux-là, criait-il, je saccagerai le fort, je vous ferai tous passer par le glaive et je ne laisserai aucun survivant ! »

Intimidés par ces paroles, ils furent pris d'hésitation et ramenèrent ces deux chefs à leur prison. Quant à Melik, triste et affligé, il retourna vers son armée et regagna sa tente. Cette nuit-là, Artuḫī montait la garde, tandis que Melik restait assis, tout seul, dans sa tente, plongé dans ses tristes pensées. Soudain, il perçut un bruit. Se levant,

il sortit et vit quelqu'un tout vêtu de noir qui venait vers lui et le saluait. Melik Dāniṣmend lui rendit son salut et lui demanda : « Qui es-tu ? »

« Je suis un messager », lui répondit-il.

« D'où viens-tu ? »

« Je viens de la part du Prophète ! »

« De quel prophète ? »

« Je viens de la part du messager de la Bonne Nouvelle, de l'Admoniteur, de l'Intercesseur Lumineux, de Muḥammed-Muṣṭafa, vers toi qui es Melik Dāniṣmend ! »

Il dit cela et récita ces quelques vers :

Louange du prophète

« Le Prophète Hāṣimī, ornement de l'humanité, | je viens de sa part, je t'apporte une nouvelle ! »
Quand Melik entendit ses paroles, | il s'avança pour voir son visage.
« Qui es-tu ? lui demanda-t-il, | réponds vite à ma question. »
« Je suis moine, lui dit-il, entends quel est mon nom : | on m'appelle Beyter Aġōs[1], ô Ami !
Nous avons ici un monastère, | il se nomme Resṭōs[2], c'est là que nous demeurons.
C'est dans ce monastère que j'habite, ô Maître, | et c'est là que, cette nuit, je vis ce rêve :
je le vis, celui qui est le Prophète du monde, | celui qui est le chef des génies et des hommes,
celui qui se nomme Muḥammed Muṣṭafa | et qui est tout auréolé de lumière !
En voyant son visage, beau comme la lune, j'en devins amoureux, | et pour chacune de ses paroles, je suis prêt à me sacrifier !
Quand je vis son visage béni, | de toute mon âme et de tout mon cœur, j'écoutai ses paroles.
Il m'invita à prendre sa religion : | « Vite, convertis-toi ! » me dit-il.
Je répondis à son appel, | de toute mon âme et de tout mon cœur, je devins son esclave.

(1) L. *Betrāġōs Ruḥbān* (cf. f. 106 r.).
(2) L. *Erisṭōs* (cf. f. 105 v.).

J'attachai alors à lui mon amour | et, pliant devant lui le genou, je reçus la foi !
Il me dit : 'Rends-toi, cette nuit, auprès de Melik, | et montre-lui, cette nuit, le chemin du fort,
afin que Dieu te montre, à toi aussi, le chemin du Paradis | et que, demain, tu sois reçu à Son seuil'.
Il me parla ainsi, et quand je m'éveillai, ô Grand Chef ! | le monastère était rempli de musc et d'ambre !
Il était éclatant de lumière, comme en plein jour. | Je me levai et répétai l'acte de Foi,
et me voici venu vers toi, ô Ami ! | Toi aussi, explique-moi la Foi, » disait-il.
« Je suis venu par son ordre. Maintenant viens, | je vais te montrer le chemin du fort. »
Quand Melik eut ouï ces paroles, | il revêtit aussitôt armes et bagages.
Rempli de joie, il lança un appel | et les Ġāzis accoururent à ses côtés.
Il leur raconta ce qui était arrivé | et, en l'entendant, ils rendirent tous grâce à Dieu[1].

Louange du prophète

Aussi vrai que la plus haute distinction des nuits est l'Admonition et la Puissance[2], | il n'y a pas de degré plus élevé que l'Union avec toi.
Celui qui a entendu ta parole, est resté éternellement vivant, | c'est pour cela qu'on l'a appelée : l'Eau de Vie.
Si Ḫıżır avait connu ce philtre distillé par tes lèvres, | il n'aurait pas eu besoin de souffrir des ténèbres[3].
Quelle idole es-tu, toi ? Vers la Ka'aba de tes sourcils, | Lāt et Menāt se prosternent sans cesse.

(1) Un dernier vers a été omis par le copiste du P. : « Tous ceux qui étaient présents, aussi bien Turcs que Persans, rendirent grâce au Prophète de tout cœur » (cf. L., f. 105 v. ; I., f. 100 v.).

(2) Allusion à la *Nuit de Ḳadr* (la Puissance), 27e nuit du mois de Ramażān, et à la *Nuit de Berāt* (l'Admonition), 15e nuit du mois de Şabān. Au sujet de l'interprétation de cette « louange », voir p. 218, n. 1.

(3) Allusion au voyage de Ḫıżır à la recherche de l'Eau de Vie, dans le Roman d'Alexandre.

Le droit cyprès, ne pouvant égaler ta stature, est couvert de honte, | et, pour que tu puisses la fouler de tes pieds, elle se tient immobile, la colline de l'‘Arafāt[1].
Quand tu montres au peuple une seule mèche de tes boucles, | combien de Mécréants, laissant la Mécréance, se prosternent devant toi !
Depuis que les habitants du monde ont connu le miracle de ton souffle, | en te faisant mille louanges, ils cherchent les bienfaits de ta beauté !
Puisque l'image de ton amour ne quittera pas mon cœur, O Idole ! | pourquoi s'étonner si les larmes de mes yeux égalent les eaux de l'Euphrate ?
Accorde-nous tes bienfaits, montre ta bienveillance, ne nous refuse pas ta fidélité ! | Accorde-nous les bienfaits que donne le Père des Bontés !
Quand, ô Ami, ton ombre guide mon regard, | regardant autour de moi, je vois les Essences et les Attributs [de Dieu] !
Les Neuf Cieux peuvent continuer à tourner, | même s'ils font mille et mille tours, on ne verra jamais plus ton pareil !
Ne nous rends pas fiers, fais-nous humbles, | nous sommes la poussière de tes pieds, nous ne cherchons pas les honneurs !
Depuis que tu nous as mis sur la bonne voie, ô Toi, Prophète, Maître de Bienveillance ! | la Bonne Fortune a été notre amie, ainsi que le jeûne et la prière !

Lorsqu'il eut ouï le récit du moine, il se réjouit et ordonna aussitôt à ‘Os̱mān bin Apiya et à ‘Abdurraḥman de revêtir armes et bagages et de précéder le moine avec cinq cents hommes. Ils arrivèrent au monastère de Resṭōs. Il y avait une porte secrète : le moine l'ouvrit et Melik Dānişmend entra avec les Ġāzis. Ils se trouvèrent dans un endroit agréable, recouvert de dalles.

« Arrachez cette dalle », ordonna le moine.

Ils arrachèrent aussitôt la dalle sous laquelle se trouvait un couloir. Le moine alluma une bougie et prit le devant. Ils marchèrent pendant quelques temps sous la terre et arrivèrent à une porte. Ouvrant cette porte, ils entrèrent. Or, c'était l'armurerie[2] du beg du fort et elle était toute

(1) Colline à l'est de la Mecque où, selon la tradition islamique, Adam et Eve se sont rencontrés après avoir été chassés du Paradis.

(2) *Meger ol ev ol ḳal‘e beginüŋ zirhḫānesiyidi*. *Ev* chez les Turcomans désigne « la tente », puis « l'habitat », « la maison ». Au Moyen Age, *ev* désigne aussi *la tour* (partie habitée du fort). Ici, il s'agit probablement d'une tour.

remplie d'armes. De là, ils arrivèrent à une porte fermée au verrou. Ils l'ouvrirent et se trouvèrent dans un palais.

« Voici le palais du maudit Emnōs », dit le moine.

Or, les narrateurs racontent que les Mécréants avaient ouvert la porte du fort et étaient sortis combattre les Musulmans. Tandis qu'Artuẖī et Efromiya leur tenaient tête, Melik se trouvait dans la partie habitée du fort. Certains [des Mécréants] étaient en train de dormir, d'autres étaient partis combattre. Vite, Melik Dānişmend se rendit vers les chambres[1] où il y avait du bruit et verrouilla les portes. Puis, allant vers l'entrée du fort, les Musulmans trouvèrent cent gardiens, mais ils étaient tous ivres et ressemblaient à des morts. Les Ġāzis les massacrèrent sur le champ. Melik Dānişmend brisa la serrure et ils sortirent. Ils trouvèrent le pont-levis abaissé. Aussitôt, Melik Dānişmend envoya deux cents hommes prévenir les Musulmans qu'il était maître du fort. Les Musulmans, pleins de joie, déployèrent étendards et bannières, frappèrent les nacaires et se dirigèrent du côté du fort.

Quant à Emnōs le maudit, ignorant la situation du fort, il continuait à se battre contre Artuẖī, avec cinq cents Mécréants. Alors, mille Musulmans escaladant les tours, hissèrent étendards et bannières, tandis que Melik se tenait à l'entrée du fort avec cinq cents hommes. Sur son ordre, les Musulmans se mirent à crier « Dieu est grand ! » tout en battant les tambours de la Bonne Nouvelle. Ils firent un tel vacarme que l'univers en résonna ! Emnōs le maudit entendit des cris de « Dieu est grand ! » venant du côté du fort. Tout en combattant, il tourna bride et revint vers le fort, mais les Ġāzis, perchés sur les tours, répandirent sur lui une pluie de flèches. Artuẖī et Efromiya se lancèrent à la poursuite des Mécréants et se mirent à les massacrer. Beaucoup d'entre eux se jetèrent dans le fossé et y trouvèrent la mort. Emnōs le maudit courut vers l'entrée du fort, mais, aussitôt, Melik sortit au devant de lui. Emnōs assaillit Melik à la lance, mais celui-ci frappa la lance avec son épée et la brisa en deux. Le maudit se courrouça, il rugit comme un dragon et, mettant la main à l'épée, il s'élança sur Melik, mais celui-ci para le coup. Quand ce fut son tour, Melik cria : « Ya Allah ! » et porta au maudit un tel coup d'épée que sa tête se détacha

(1) *Ev;* voir note précédente.

comme une balle se détache de la perche de polo[1] ! Artuhī, Efromiya et les autres Ġāzis entrèrent à leur tour dans le fort. A l'aube, les Ġāzis, remplis de joie, massacrèrent tant de Mécréants que le sang coulait comme un torrent ! Quant aux Mécréants, avec des cris de lamentations, les uns se précipitaient du haut des toits, tandis que les autres, courant vers les portes et les trouvant fermées, restaient dans l'impuissance et les Musulmans frappèrent tant qu'ils ne laissèrent pas un seul survivant ! Ils s'emparèrent des femmes et des enfants et les sortirent du fort. Quand vint l'heure du réveil des oiseaux, Melik Dānişmend en avait terminé avec le fort. Les narrateurs racontent que dans ce fort, ils s'emparèrent de mille jeunes filles vierges[2] et de deux mille femmes, quant aux enfants, petits et grands, on ne pouvait pas les compter ! Et ils amassèrent tant de biens et de trésors que Dieu seul en sait le compte ! Melik distribua le tout à l'armée. Il envoya une partie des prisonniers à Malaṭiya et partagea le reste entre les Ġāzis. Puis, il ordonna de détruire le fort et d'en jeter les pierres dans un lac qui était à proximité. Melik Dānişmend avait ainsi tenu son serment. On appelle aujourd'hui ce lac « Lac aux Oies »[3]. On y jeta toutes les pierres de Ḳarḳariya et on mit le feu au faubourg, de telle sorte qu'il ne reste là-bas aucun édifice[4]. [Tout fut détruit. Melik détruisit si bien cet endroit que les Mécréants l'appelèrent « Öz Belā », c'est-à-dire « l'Endroit de la Calamité ». Après avoir conquis Ḳarḳariya, c'est-à-dire Zela, Melik et ses Ġāzis s'en retournèrent et prirent le chemin de Dokiya. Ils marchèrent pendant ce jour et le lendemain, et approchèrent de Dokiya. Le peuple apprit que Melik approchait]. Alors, les Musulmans, descendant du fort,

(1) *Çavgāndan çîḳmîş top gibi.*

(2) *Oğlan* a dans le texte le sens « d'enfants » (cf. ci-dessus, note 1), ainsi que le montre ce passage : *ḳîz oğlan bekir*, « fille vierge ».

(3) *Ḳazgölî:* cf. p. 192. Le texte du manuscrit de Leningrad est plus détaillé et nous apprend le nom grec du lac appelé « Ḳaz Gōli ». Nous reproduisons ici le passage : « Melik ordonna aux prisonniers mécréants d'emporter sur leur dos les pierres et de les jeter dans ce lac que les Grecs appellent « Aylāgariş (?) Pelāğōs ». Depuis ce jour, on l'appelle « Lac aux Oies » (cf. f. 107 v.).

(4) Il y a ici une lacune dans le manuscrit de Paris ; le passage qui va suivre est tiré de celui d'Ankara, folio 94 r. Il s'agit d'une explication populaire du nom de Zela, l'actuelle Zile, dont l'emplacement correspond à la Ḳarḳariya de la Geste. Le texte de L. et I. correspond à celui de A.

allèrent à la rencontre de Melik Dānişmend et lui rendirent grâce. En approchant de la ville, Melik vit que toutes les maisons avaient été saccagées et que les bazars avaient été brûlés. « Qu'est-ce que c'est ? Qui a fait cela ? » demanda Melik.

« La population de Sisiya ne nous laisse aucun répit, lui répondit-on, ils sont redevenus Mécréants et viennent sans cesse nous attaquer et nous piller ! »

En entendant cela, Melik s'écria : « S'il plaît à Dieu, demain je leur ferai leur affaire ! »

Ils se reposèrent pendant cette nuit et, au matin, Melik et tous ses compagnons partirent à la chasse. En face de Dokiya, il y avait une montagne [qu'on appelait « le Mont du Franc »][1]. Tout en chassant, ils l'escaladèrent et descendirent par le versant opposé, vers Sisiya. Le jour pâlissait. Quand les gens de Sisiya les virent paraître, ils envoyèrent deux hommes en reconnaissance.

« Qui êtes-vous ? » demandèrent-ils en approchant des hommes de Melik.

« C'est l'armée de Şāh-i Şaṭṭāṭ, répondit Artuẖī, l'armée de Ḫarşana. Şaṭṭāṭ nous accompagne. Il veut recruter une armée à Sisiya pour aller dévaster Toḳat. »

Ils rapportèrent la nouvelle aux gens de Sisiya et les Mécréants se réjouirent. Or, Melik Dānişmend avait pour habitude, quel que soit l'endroit où il allait, de recouvrir ses bannières et ses étendards avec une croix. C'était un piège pour les Mécréants. Aussi, ces derniers, voyant le signe de la Croix, sortirent à leur rencontre et Artuẖī vint leur parler en grec. Le prenant pour le beg de Ḫarşana, ils conduisirent les Musulmans dans la ville. Arrivé dans le fort, Melik envoya deux de ses hommes à Dokiya :

« Dites à 'Abdurraḥman de Toḳat de venir au plus vite avec l'armée », dit-il.

En recevant la nouvelle, 'Abdurraḥman se mit tout de suite en selle et se dirigea vers Sisiya avec l'armée. Quant aux Mécréants, ils firent préparer pour Melik de beaux appartements. Alors, Melik Dānişmend Ġāzi, ce champion de la Religion, poussa un tel cri que les Mécréants en furent tout

(1) Dans P., le nom de la montagne est omis. L. f. 108 r. et I. f. 103 r. : « On l'appelait *Žūnī Firengī*, ce qui veut dire le « Mont du Franc ». A. f. 94 v. : « on l'appelle Mont des Francs » (Firengler Ṭaġĭ). Cf. pp. 145, 147.

hébétés et beaucoup d'entre eux rendirent l'âme de frayeur. Les Ġāzis tirèrent leurs épées aux cris de « Dieu est grand ! » et, sans faire grâce, ils se jetèrent sur les Mécréants. Ils en tuèrent tant que les corps s'entassaient les uns sur les autres et que toutes les routes étaient obstruées de cadavres. Ce que voyant, les Mécréants s'enfuirent vers la montagne. Mais voilà qu''Abdurraḥman de Toḳat survint avec dix mille hommes et, voyant les Mécréants en fuite, ils les encerclèrent et les passèrent tous par le glaive sans en épargner un seul. Puis, 'Abdurraḥman entra dans le fort avec la totalité des dix mille Ġāzis et ils attaquèrent aux cris de « Dieu est grand ! » Du côté des Mécréants, ce n'était que lamentations ! Quant à Melik Dānişmend, il se battit jusqu'au matin au milieu des étincelles lancées par les épées et il tua des ennemis sans nombre. La cause de la rébellion de la ville de Sisiya était celle-ci : un beg du nom de Kir Yānōs avait été envoyé par la ville de H̱arşana[1] pour susciter la rébellion. C'était ce maudit qui était la cause de la rébellion des habitants de Sisiya. Or, le lendemain, ce maudit, prenant avec lui toute sa suite, s'apprêtait à fuir vers H̱arsānōsiya, c'est-à-dire vers Nīksār, quand Artuẖī surgit et lui porta un tel coup d'épée que la cervelle du Mécréant gicla de tous côtés. Ce que voyant, ses hommes se crurent perdus et demandèrent grâce. Ce qui restait des Mécréants vint implorer grâce et dit : « Nous ne savions rien. Ce sont les gens de H̱arsānōsiya qui sont venus nous attaquer et, nous trouvant à leur merci, nous sommes redevenus Mécréants. Faites-nous grâce pour cette fois, nous ne recommencerons plus jamais ! »

Ils se lamentaient et tombèrent aux pieds de Melik. Melik Dānişmend fut touché et leur fit grâce. Ces Mécréants redevinrent Musulmans, mais, tout de même, Melik Dānişmend laissa mille personnes pour les surveiller et pour veiller sur la ville. Il nomma 'Abdullah de Toḳat gouverneur de Sisiya. Puis il retourna à Toḳat avec son armée et y séjourna. Les habitants de Dokiya firent fête. Melik ordonna de dresser des tentes devant Dokiya. On étendit des tapis de soie, on déploya des brocards et Melik Dāniṣmend alla s'installer dans sa tente. Puis, il fit dresser du côté droit une tente pour Artuẖī et du côté gauche une autre pour

(1) H̱arşana est sans doute une faute pour H̱arsānōsiya, ainsi que le montre la suite du récit.

Efromiya, de sorte que la sienne se trouvait être au milieu. Pendant qu'on dressait les tentes, Artuhī et Efromiya passèrent la soirée dans la prière, avec Melik Dānişmend. Puis, Melik fit apporter le repas, ils mangèrent, on leva la table et chacun retourna dans sa tente pour le repos.

Le soleil très haut entra derrière le voile | et les mondes se revêtirent de satin noir.
Ce fut la nuit, les gens allèrent au repos. | Disons-nous « à demain », si le Créateur nous prête vie.
Pour aujourd'hui, arrêtons là notre récit, | demain, nous saurons la suite de l'histoire.
Maintenant vient une autre histoire : | nous vous la conterons, si Dieu nous accorde Ses bienfaits.
Car maintenant, ce sont les noces d'Artuhī | et d'Efromiya dont tu vas entendre la description.
Si la Mort nous fait grâce, nous vous les conterons | et nous vous dirons comment ils sont arrivés à leur but.
Ton âme trouvera bien du plaisir | en écoutant le récit de ces noces.
Si seulement la Mort nous fait grâce, | nous vous conterons comment cela s'est passé.
Mais maintenant, termine donc ton récit | et, rendant grâce au Prophète, réjouis son âme !
Tu entendras la suite, s'il plaît à Dieu, | et s'Il nous aide dans notre tâche, ce Souverain !

NEUVIÈME SÉANCE

[Où il est raconté comment Artuhī épousa Efromiya et comment son désir fut exaucé][1]

Celui qui invoquera le nom de Dieu, | cette histoire, il la comprendra bien.
Celui qui, avant toute chose, dit « Allah », | celui qui commence son récit par « Au nom d'Allah »,
tout ce qu'il raconte, d'un bout à l'autre, c'est la vérité, | tout ce qu'il décrit, s'est réellement passé.
En ce temps là vivait Melik Dānişmend. | Il vint au pays de Rūm pour propager la Religion.
Tout d'abord, il rencontra Artuhī, | ils échangèrent nombre de coups[2],
puis il en fit un Musulman | et ils allèrent au pays de Rūm pour propager la Religion.
Devenus compagnons, ils travaillèrent ensemble. | Pour l'amour de Dieu, ils se battirent dans la voie de la Religion.
Ils travaillèrent jour et nuit sans s'arrêter, | au pays de Rūm, il y a peu d'endroits dont ils ne se soient pas emparés.
Allah leur accorda aide et victoire. | Que la miséricorde de Dieu repose sur leurs âmes pures !
Viens, écoute l'histoire d'Artuhī : | il aimait une jeune fille, dans le pays de Rūm.
Elle s'appelait Efromiya, cette jeune fille. | Tu veux savoir d'où nous tenons ce récit ?

(1) Cette rubrique a été omise par le copiste du P. (cf. p. 269 n. 1). Cf. L. f. 110 r. et A. f. 96 r.

(2) Mot à mot « s'étant donné mutuellement, ils reçurent mutuellement » : *anuğile verişüben alïşub ;* cf. Persan, *gïrdār*, « bataille » (litt. « prends et tiens »).

Écoute donc : c'est le récit des narrateurs. | C'était la fille du beg de la ville de Ḫarşana.
La chance les aida : ils s'en emparèrent[1] | et, tous deux, ils la rendirent Musulmane.
Elle aussi, elle travailla pour la Religion, | elle aussi, elle travailla pour le service de Dieu.
Enfin, Muṣṭafa donna Efromiya | à Artuḫī en rêve, quelle félicité !
Par une révélation, il fit savoir qu'elle devait être unie à lui | et que les deux âmes amoureuses devaient parvenir à l'union.
Quand la volonté suprême se fut ainsi manifestée, | le lendemain, on fit les préparatifs de la noce.
Rends grâce, afin d'ouïr le récit | et tu sauras comment ils furent unis.
Écoute maintenant une merveilleuse, une belle noce, | une noce qui pour les Mécréants a été comme une blessure au cœur !

Les narrateurs d'histoires et les conteurs de secrets : le narrateur rapporte, le maître raconte ainsi...

Lorsque Melik et ses Ġāzis eurent conquis la ville de Sisiya, lorsqu'ils eurent occis les renégats jusqu'à ce qu'il en restât fort peu, lorsque, pour finir, ceux-ci vinrent demander grâce et Melik Dānişmend, pris de pitié, les épargna, lorsqu'il eut de nouveau nommé imām et prédicateurs, ils quittèrent cet endroit et retournèrent à Toḳat. Une nuit, tandis que Dānişmend était en train de lire un chapitre du Koran, le sommeil l'envahit et il s'endormit. Dans son rêve, il vit ce Soleil des Deux Mondes, Muḥammed-Muṣṭafa — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! — avec tous ses compagnons : l'Imām 'Alī, Ḥasan, Ḥüseyn et les autres Ġāzis qui sont Abū Muslim et Miẓrāb le Connétable du Ḫwārezm et Aḥmed Zemcī[2] et Seyyid Baṭṭāl Ġāzi et 'Abdulvahhāb Ġāzi. Ils se trouvaient tous réunis. En les apercevant, Melik Dānişmend alla vers eux, leur rendit hommage et baisa la main du Seigneur Prophète. Le Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir — embrassa Melik Dānişmend, le pressa contre sa poitrine, lui caressa

(1) *Avladīlar*, « ils l'attrapèrent comme gibier ».
(2) Héros du Roman d'Abū Muslim ; cf. p. 207-208. Miẓrāb le Connétable du Ḫwārezm et Aḥmed Zemcī sont les compagnons d'armes d'Abū Muslim.

le dos et s'enquit de sa santé. « Comment vas-tu ? vas-tu bien ? » demanda-t-il.

« O Ġāzis ! demanda Melik, comment se fait-il que vous soyez venu demander de nos nouvelles ? »

Seyyid Baṭṭāl Ġāzi lui répondit : « Nous sommes venus aux noces d'Artuh̲ī. Il faut que demain tu fasses les préparatifs des noces, car l'attente a dépassé les bornes : depuis le commencement des temps, cette jeune fille est destinée à Artuh̲ī. D'eux naîtra un enfant qui doit brandir son épée pour l'amour de Muḥammed et dans le chemin de la Religion, il doit couper les racines de ceux qui aident la Mécréance ».

En se réveillant, Melik Dānişmend sentit que son cœur était tout illuminé. Vite, il se leva, rendit grâce avec foi à l'âme de Muḥammed Muṣṭafa, pria pour l'âme des Ġāzis et récita la Fātiḥa. Puis il fit dresser trônes et estrades. On les décora. Puis, on amena cent serviteurs, deux cents odalisques, deux cents esclaves, trois cents chameaux, cent cinquante mulets, cent coffres en bois, remplis de satin d'Istanbul, et cent coffres remplis de brocarts dorés. On chargea sur les chameaux et sur les mulets des biens et les effets et on amena le tout, avec encore d'autres serviteurs sans nombre, autour de l'estrade. Personne ne savait pourquoi Melik faisait faire tous ces préparatifs. Puis il fit déployer l'étendard du Calife et la bannière d'Abū Muslim et on pavoisa. Puis, d'un seul coup, les tambours et les nacaires qui avaient été donnés par le Calife, se mirent à battre et tous les Ġāzis s'assemblèrent autour de la tente de Melik Dānişmend. En voyant tout cela, ils s'émerveillèrent et se demandèrent : « Qu'est-ce qui se passe ? » Alors, Melik fit égorger mille moutons, cent chevaux, deux cents bœufs et on prépara toutes sortes de mets avec des herbes, des épices et des graisses, et d'autres plats encore. On fit tout ce qu'il fallait pour apprêter le repas, puis les begs, frappant leurs visages contre terre et rendant grâce à Melik, lui demandèrent : « O Chef, pour qui toutes ces cérémonies ? »

« Cette nuit, répondit Melik, j'ai vu les beaux visages de Muḥammed et des saints. Le Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! — m'a ordonné de marier Efromiya à Artuh̲ī et d'unir les deux âmes en peine. »

En apprenant la nouvelle, les begs et les Ġāzis rendirent grâce à Melik Dānişmend. La noce commença. Les mets furent cuits et vidés dans des plats. On mangea les mets, on but les doux sorbets, on récita le Koran, on rendit grâce à Dieu,

puis on maria Efromiya à Artuhī et on les conduisit dans la tente nuptiale[1]. Mais il y aurait trop à dire... Pour finir, les compagnons se dispersèrent et Artuhī, resté seul, se prosterna deux fois et implora Dieu.

Poème d'Artuhī

Je te rends grâce, O Dieu, de m'avoir fait parvenir à mon désir, | je suis uni à ma belle amie et je peux maintenant étendre ma main vers elle.
Dieu a aidé ma chance, | peut-on, après cela, être malheureux ?
Ma fortune dormait, voyez comme elle s'est éveillée, | voyez comment Dieu a réveillé ma bonne fortune !
Je connaissais ton amour, il retenait l'amoureux dans ses liens, | maintenant, je suis libre et ton amour m'a donné une vie nouvelle !
Je marchais comme un étranger, souffrant mille maux, | Dieu t'a donnée à moi, Il t'a rendue Musulmane !
Comme elle est douce, cette nuit près de toi, | nous sommes unis dans la loi de Muḥammed, Dieu l'a voulu !
Il n'y a plus de péché, ô Beauté, si j'étends ma main vers toi, | et déjà, la main de ton amour vient de me pincer l'oreille[2] !

Lorsqu'Artuhī et Efromiya entrèrent dans la tente nuptiale, les deux amoureux parvinrent à leur désir. Le lendemain, begs et ġāzis vinrent rendre grâce à Artuhī et il sortit au devant d'eux et les traita avec honneur. Puis chacun retourna chez soi et se reposa. Quant à Artuhī, pendant trois jours il resta dans sa tente à mener joyeuse vie ! Au bout de trois jours, Melik Dānişmend le fit appeler et ils partirent à la chasse. Ce jour-là, ils chassèrent jusqu'au soir et ramenèrent beaucoup de gibier. Puis, chacun regagna sa tente et se mit à l'aise. Au matin, Melik passa l'armée en revue : il y avait dix-huit mille hommes sous les armes ; mille étaient à pied et le reste à cheval. « Il faut aller du côté de Harşana, dit Melik, nous devons prendre cette ville et en finir avec Nesṭōr et Şaṭṭāṭ ».

(1) *Girdekhāne;* ici il s'agit d'une tente et non pas d'une maison ou d'une chambre nuptiale.

(2) Le manuscrit de Leningrad contient ici huit vers pleins de verve, mais d'un réalisme un peu cru.

« Tu as bien parlé », répondirent les ġāzis.

Puis, Melik fit faire les préparatifs du départ. Il donna à Artuḫī le commandement de l'armée. « A vos ordres », lui dit Artuḫī et, se mettant en selle, l'armée prit le chemin d'Amasya.

Poésie

Le vent du matin se remit à souffler, | le soleil se leva et illumina le monde.
O Merveille ! Ce feu, d'où jaillit-il ? | Il fait pousser les gazons et fleurir les roses !
Aussitôt, tous les guerriers se levèrent | et, montant à cheval, ils se mirent en marche.
Ils crièrent aussitôt : « Dieu est grand ! » | « Marchons tous ensemble pour la Religion, dirent-ils,
Faisons la Guerre Sainte, coupons les têtes, | brandissons nos lances et écrasons l'ennemi !
Et, si Dieu nous vient en aide, | nous ne laisserons, sur le monde, aucun Hérétique ! »

Lorsqu'Artuḫī fut parti, à la tête de l'armée, Melik laissa cinq cents hommes pour garder [la ville], quant aux autres, ils se mirent en route et allèrent rejoindre l'armée.

Nous nous sommes arrêtés là, dans l'histoire de Nesṭōr, où Ṣaṭṭāṭ, Ḥiṣārbād et lui avaient pris la fuite. Arrivés à Yanḳoniya, Nesṭōr et Ḥiṣārbād se mirent à envoyer des lettres de tous côtés pour reconstituer une armée. Dans toutes les villes, dans tous les villages et dans tous les forts, les Mécréants se rassemblèrent. Nesṭōr et Ḥiṣārbād écrivirent une lettre qu'ils envoyèrent à Ṣaṭṭāṭ.

« Pourquoi restes-tu les bras croisés ? » lui disaient-ils.

Ils donnèrent la lettre à un messager qui la remit entre les mains de Ṣaṭṭāṭ. En la recevant, celui-ci se mit à la lire. Il y avait d'abord écrit : « Nārinūr, le son de la cloche, le grand Papās, le petit Papās, l'eau de la croix, l'adoration des idoles ». Puis : « Nous, qui sommes Nesṭōr et Ḥiṣārbād, à toi qui es Ṣaṭṭāṭ. Quand cette lettre te parviendra, rassemble l'armée, car nous arrivons. Nous nous mettrons dos à dos[1] et nous

(1) *arḳa bir eylevüz.*

chasserons l'armée de Melik. Cette fois-ci, nous ne laisserons pas notre chance nous faire défaut ».

A cette nouvelle, Şaṭṭāṭ fit écrire des lettres qu'il envoya de tous côtés : vers Sāmiya, vers Sinōbiya, vers Ḫargümbed[1] et jusqu'aux confins de Cānik ; d'autre part, vers Ṭarabūzān, vers Gürcistān, vers Ermen et jusqu'aux confins d'Aḫlāṭ, car tous ces pays appartenaient à Şaṭṭāṭ. Quand les lettres parvinrent à destination, de tous côtés, des hommes d'armes prirent la direction d'Amasya. Peu à peu, l'armée se constitua. Des espions vinrent dire à Şaṭṭāṭ : « Melik Dānişmend a repris Sisiya. Devant Dokiya, il a fait de telles noces à Artuḫī qu'on ne pourrait les décrire ! Mais en ce moment, ils sont en train de venir à Ḫarşana ».

En entendant cela, Şaṭṭāṭ se laissa tomber du trône et perdit ses sens. En revenant à lui, vite, il écrivit une lettre et l'envoya à Nesṭōr. Nesṭōr aussi perdit ses sens. En revenant à lui, il se mit à jurer : « Tant que je n'aurai pas anéanti l'armée de Melik, tant que je n'aurai pas brûlé tout le pays depuis Malaṭiya jusqu'aux portes de Damas, que je sois méprisé par les anciens moines et par mes propres Croisés ! »

Ḥiṣārbād et tous les autres chiens firent aussi le serment de ne prendre aucun repos avant d'en avoir fini avec les Musulmans. Puis Nesṭōr fit passer l'armée en revue : il y avait quatre-vingt mille hommes sous les armes. Deux jours plus tard, l'armée se mit en selle et, comme une mer montante, elle se dirigea vers Amasya. De son côté, Melik Dānişmend avait dépassé le fort de Turḫāl, quand des espions vinrent lui dire que Şaṭṭāṭ campait devant Ḫarşana et que, tout brûlant d'impatience, il attendait l'arrivée de Nesṭōr et de son armée. Melik Dānişmend avait un espion nommé Yaḥya bin 'Isa. C'était un 'Ayyār[2] très rapide ; Melik l'expédia. Il partit aussitôt, arriva vers l'armée de Şaṭṭāṭ, pénétra dans le camp et apprit qu'un homme était venu dire : « Je vous apporte une bonne nouvelle : Nesṭōr et Ḥiṣārbād et

(1) Cf. p. 157-158.

(2) *'Ayyār*, nom d'une compagnie de routiers, combattants pour la Foi, se rattachant aux organisations de la Futuvvet : cf. Abdülbâki Gölpĭnarlĭ, *Islâm ve Türk Illerinde Fütüvvet Teşkilâtĭ*, *Iktisat Fakültesi Mecmuasĭ*, XI, 1949-1950, 74-75 ; F. Taeschner, *Islâm Ortaçağĭnda Futuvva Teşkilâtĭ*, *ibid.*, XV, 1953-1954, 9-10. Cependant, dans le texte, *'ayyār* n'est pas employé dans le sens technique ; il signifie « routier », en général.

Yaraşkava[1] le Franc et Sunbāṭ et Levon[2], qui est beg de Manḳuriya, arrivent avec quatre-vingt mille hommes ».

Dans sa joie, Şaṭṭāṭ fit frapper les nacaires de la bonne nouvelle. Aussitôt, Yaḥya vint rapporter la nouvelle à Melik et celui-ci ordonna à l'armée de se mettre en selle et de se diriger vers Ḫarşana. D'autre part, les espions de Şaṭṭāṭ, apprenant la venue de Melik Dānişmend, s'empressèrent de prévenir leur maître. Celui-ci se mit aussitôt en selle et, montant sur une colline, il regarda l'armée de Melik. Il vit que Melik était arrivé et qu'Artuḫī marchait à la tête de l'armée, Efromiya suivait avec prestance, puis Süleymān bin Nu'mān, Eyyūb bin Yūnus, Ḥasan, 'Os̱mān, 'Abdurraḥman de Toḳat et tous les chefs. Ils se mirent en rangs. Puis, Melik Dānişmend arriva, on planta au cœur de l'armée l'étendard du Calife et la bannière d'Abū Muslim et toute l'armée se mit en rangs. Le cœur des ġāzis bouillonnait : ils regardaient la lice. Artuḫī se détacha des rangs et entra en lice ; il tourna en rond, fit caracoler son cheval, puis il se vanta un peu, loua la religion de l'Islam et pria pour l'âme des ġāzis.

Il dit : « Sachez que c'est moi ce champion | dont le nom est Artuḫī ! Regardez-moi bien :
c'est moi qui me suis emparé d'Efromiya, | c'est moi qui l'ai rendue musulmane !
Avancez donc : venez vous mesurer à moi. | Battons-nous de toute notre âme pour la Religion !
Sachez que la seule Religion, c'est celle de Muḥammed, | toutes les autres croyances ne sont que Néant !
C'est à Muḥammed que Dieu a dit : « Si ce n'était toi, je n'aurais pas créé les sphères[3] ! » | « C'est pour toi, ce monde et les cieux », lui a-t-Il dit.

(1) Le nom de ce personnage est donné de façons différentes, selon les manuscrits ; cette forme est celle du P. Dans les autres manuscrits, le personnage est appelé tantôt *Biraşkava* (L., f. III r.), tantôt *Būrangūş* (L., f. 115 v.).

(2) Le nom de ce personnage qui est dit être le frère de Sunbāṭ et beg de Manḳuriya, est donné sous des formes très variées : Lāẕ ou Layāvin dans P. ; Liyāz, Libārīn ou Līsārīn dans L. (cf. ff. 115 v., 117 v., 121 r.). Il s'agit probablement d'un Arménien, puisque son frère porte un nom arménien. Les différentes formes de ce nom tendent à impliquer un prénom tel que Levon, forme arménienne de Léon. Cf. p. 132.

(3) Cette tradition est d'abord énoncée en arabe, puis traduite en turc, au vers suivant.

Celui qui le reconnait pour guide, | il passe de ce monde dans l'Au-Delà avec la Foi.
Venez maintenant, ne montrez pas de la mauvaise foi ; | la vraie religion, c'est celle de Muḥammed : ne discutez pas !
Croyez en lui, recevez vite la Foi, | sinon, jamais je ne vous accorderai la vie sauve ! »
En disant ces mots, il s'avança | et poussa un tel cri que les Mécréants en eurent le sang figé !

Lorsqu'Artuḫī eut récité ces quelques vers, il tira sur le mors de son cheval et l'immobilisa. Un des Mécréants entra en lice, lance au poing et l'assaillit. C'était un beg de Manḳuriya. Artuḫī lui brisa la lance de son épée. Le maudit passa et Artuḫī, s'élançant derrière lui, lui assena un tel coup d'épée que la tête du Mécréant se fendit en deux. Les Mécréants poussèrent des cris de lamentation, tandis que les Musulmans criaient « Dieu est grand ! » Un autre Mécréant entra en lice et Artuḫī lui fit, à lui aussi, son affaire. Ce jour-là, il tint la lice et tua cent Mécréants. A la tombée du soir, les deux armées regagnèrent leurs camps et se mirent au repos. Tandis que Ṣaṭṭāṭ mangeait son repas du soir, un messager arriva de la part de Nesṭōr : « Nesṭōr sera là au matin », dit-il. On fit aussitôt annoncer la bonne nouvelle. En entendant [le bruit des nacaires], Melik envoya Yaḥya aux renseignements, mais avant même le départ de Yaḥya, Efromiya, quittant son poste de garde, était déjà partie. Mettant pied à terre, elle cacha son cheval dans un endroit [isolé] et se faufila parmi les Mécréants. Elle en vit un qui courait en criant : « O Adorateurs d''Isa ! Réjouissez-vous tous, car demain Nesṭōr sera là avec quatre-vingt mille hommes, ainsi que Ḥiṣārbād, Sunbāṭ, Bedrōs[1] le Franc et Levon qui est beg de Manḳuriya ».

En apprenant la nouvelle, Efromiya prit le chemin du retour. Elle vit quelqu'un qui venait sur la route.

« Qui es-tu ? » demanda-t-elle.

Reconnaissant la voix d'Efromiya, il lui répondit : « Je suis Yaḥyā.

(1) Le nom de ce personnage apparaît sous des formes différentes : Bedürgene, Bedrōs ou Bedürōs dans P., Bederōs ou Bedürōs dans I. (f. 116 v., 138 r.), Bedernikōs dans L. (f. 117 r. et v., 121 r. et v.). C'est la forme Bedrōs qui nous semble préférable. Cf. p. 132.

« Retourne, lui dit Efromiya, je suis déjà renseignée. »

Il revinrent tous deux et se rendirent à la tente de Melik. Il se tenait sur le seuil. Ils le saluèrent et Melik demanda : « Quelles nouvelles ? » Efromiya lui raconta tout.

« Dieu nous protège! s'écria Melik Dānişmend, si tellement d'effectifs viennent à se réunir, que deviendront les Musulmans ? »

« O Chah! dit Efromiya, qu'ordonnez-vous ? Quel sera notre plan ? »

« Prévenez les ġāzis, » dit Melik.

Yaḥya courut à la tente d'Artuhī et lui porta la nouvelle. Les principaux chefs se réunirent autour de Melik Dānişmend et, entrant dans sa tente, ils s'assirent. Alors, Melik, redressant la tête, leur dit : « O Chefs! Nous avons appris que notre situation était ardue! »

« S'il plaît à Dieu, ce sera pour le bien! » répondirent les chefs.

Alors, Melik Dānişmend apprit aux chefs la venue de Nesṭōr et de Ḥiṣārbād et de Sunbāṭ et de Levon le Franc et de Bedrōs le Franc, puis il ajouta : « O Ġāzis! Comment ferons-nous ? »

« Nous ferons ce que vous ordonnerez, » répondirent les ġāzis.

Melik prit la parole et dit : « Le seul moyen, c'est que l'armée se partage en deux. Une partie, avec quelques chefs, ira attaquer Şaṭṭāṭ, tandis que l'autre ira au devant de Nesṭōr. »

« A vos ordres! » répondirent les ġāzis.

Alors, Melik, se mettant sur ses deux genoux[1], leur dit : « O Chefs! Qui de vous aujourd'hui, faisant preuve de bravoure, ira combattre Nesṭōr, ou bien Şaṭṭāṭ ? Moi, j'irai contre l'autre. » Artuhī et Efromiya se mirent aussitôt debout et, rendant grâce à Melik, ils lui dirent : « Si Votre Majesté nous le permet, nous deux, nous irons combattre Nesṭōr. »

« Vous avez bien parlé, » leur dit Melik, et il leur adjoignit Eyyūb et Süleymān avec six mille hommes.

« Marchez avec eux contre Nesṭōr, » leur dit-il.

Au matin, ils se mirent en route. Melik fit la prière du matin, puis il ordonna à l'armée de se mettre en selle et fit

(1) Melik était assis à l'orientale : il se relève sur les genoux avant de se mettre debout. Il ne s'agit pas de tomber à genoux.

frapper les nacaires. ʻOsmān bin Apiya et ʻAbdurraḥman rangèrent leurs bataillons, l'armée se mit en ordre de marche et se dirigea contre Şaṭṭāṭ. Şaṭṭāṭ fut prévenu. Il marcha au devant de Melik Dānişmend avec son armée et les rangs se formèrent. On regardait la lice. Soudain, Melik Dānişmend Ġāzi, ce champion de la Religion, entra en lice. Il tourna en rond, fit caracoler son cheval et poussa un tel cri que l'univers en résonna et que la terreur s'abattit sur tous les Mécréants. Or, il y avait dans l'armée mécréante un moine courageux qui était venu se joindre à Şaṭṭāṭ. Il se nommait Kāyirbīl. Il demanda à Şaṭṭāṭ la permission de combattre Melik.

« Toi, tu es moine, lui répondit celui-ci, tu ne peux pas te mesurer à lui. Va donc t'occuper de Nārinūr et aide-nous à maîtriser leur force! »

« O Chah! dit le moine, je suis venu prendre part au combat ; quatre-vingts années de ma vie se sont déjà écoulées et voilà soixante ans que, dans le monastère, je sers la Croix et j'implore d'elle aide et protection. Aujourd'hui, je veux combattre dans le chemin de la Croix : ou bien j'accomplirai un exploit tel que la Croix sera satisfaite de moi, ou bien je sacrifierai ma vie dans le chemin de la Croix et de la Cloche![1] » En oyant ces paroles, Şaṭṭāṭ rendit grâce au moine et celui-ci entra en lice. Il avait décoré son cheval et soi-même du signe de la Croix. De sa vie, il n'avait trempé sa main dans l'eau, il avait une sale figure avec des moustaches qui lui recouvraient la bouche et une barbe longue comme une queue de chien, il était tout couvert de poils, il avait un aspect si hideux et une forme si étrange qu'il aurait été plus facile de dessiner le visage de Satan que le sien! Ce moine à la sale figure marcha contre Melik Dānişmend. A sa vue et en entendant ses injures, Melik se courrouça tellement que chacun de ses poils se hérissa et sortit, tel une épine, de son caftan! Il se mit à hurler, il rugit comme un lion, si bien que ce maudit salit sa selle de terreur! Et il se réveilla comme un homme qui dormait! Comment un homme qui a vécu quatre-vingts ans sans sortir du monastère, sans laver son visage et ses mains, en baisant les mains de tous ceux qui venaient devant lui, et en se lamentant, comment saurait-il, lui qui se croyait quelque chose, ce qu'est un champ de bataille ?

(1) P. *nāḳūş yolīna...* ; L. (118 v.) et I. (114 r.) : *Çalīpā ve naḳūş yolīna...*

Comment saurait-il ce qu'est la lame d'une épée, lui qui n'a jamais reçu de coup de poing de personne ? Il perdit d'abord ses esprits, puis, retrouvant sa raison, il se mit à répéter : « O Croix, protégez-moi! O Croix, venez-moi en aide! »

Mais, bien qu'il eut mangé et bu dans le monastère, il n'arriva pas à toucher le cœur de Satan! Mais pourquoi allonger le récit ? En le voyant ainsi, Melik Dānişmend s'écria aussitôt : « Au nom de Dieu, par la pure lumière de Muḥammed Muṣṭafa! » et il porta au maudit un tel coup d'épée qu'il le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle et que le maudit moine resta suspendu aux deux côtés du cheval comme deux moitiés de porc se balançant de chaque côté du cheval d'un porteur d'eau! Ce que voyant, les Mécréants furent terrifiés, Satan se mit à gémir, tandis que les ġāzis criaient « Dieu est grand! » et rendaient grâce à Melik!

POÉSIE

Ton bras est vigoureux, ton poignet est fort, | quand tu poursuis un désir, puisse-t-il s'accomplir !
Puisse Dieu t'accorder le succès selon tes désirs, | puisse ton renom durer autant que Terre et Ciel ![1]
Puisses-tu ne jamais voir le malheur, puisses-tu être délivré de la souffrance, | puisses-tu être le chef des chefs de la terre !
Tant que durera le monde, puisses-tu être en vie, | puisses-tu être toujours le chef de la Religion de l'Islam !
Que ceux qui te croient mauvais soient ainsi châtiés, | qu'ils soient aussitôt fendus en deux par ton épée !
Puissent tes ennemis être toujours châtiés | et puissent tes amis en être sans cesse les témoins !
Puisse notre prière pour toi être agréée | et puissent tous ces ġāzis être tes esclaves !

Melik Dānişmend tint ce jour-là la lice : il rugissait comme un lion et pourfendait tous ceux qui venaient au devant de lui. Malheur à ceux qui se trouvaient ce jour-là devant Melik : il les pourfendait aussitôt sans merci! Ce moine avait des disciples qui l'aimaient de tout leur cœur et de toute leur âme. Accablés de douleur, ils entrèrent un à un dans la lice et

(1) Cf. pp. 234, 301, 389, 439.

Melik, avec l'aide de Dieu, les fendait en deux, l'un après l'autre, au fur et à mesure qu'ils s'avançaient. Un seul coup d'épée suffisait, il n'eut pas à frapper deux fois. Il y avait soixante moines, il tua les soixante, l'un après l'autre : il les hachait comme le boucher hache les viandes sèches en deux moitiés! A cette vue, Ṣaṭṭāṭ eut le gosier desséché d'angoisse. Il donna le signal et l'armée des Mécréants, telle une mer montante, marcha d'un seul coup sur Melik Dāniṣmend. Ce dernier se mit à occire les Mécréants ; il frappait tous ceux qu'il voyait venir. Les ġāzis attaquèrent aux cris de « Dieu est grand! »

Ce jour-là, les lamentations des Mécréants furent telles qu'on se serait cru au Jour du Jugement Dernier! Melik Dāniṣmend s'avançait vers Ṣaṭṭāṭ : tenant sa masse d'armes à la main, tous ceux qu'il frappait, d'un seul coup il broyait homme et cheval! Quand le soleil se coucha, les Mécréants occis étaient innombrables!

Revenons maintenant à l'histoire d'Artuḫī et d'Efromiya. Ils s'étaient séparés de Melik Dāniṣmend et s'étaient mis en route. Ce jour-là, à l'heure du réveil des oiseaux, ils aperçurent une poussière dans la plaine. La poussière se fendit en deux et l'armée mécréante apparut. Sunbāṭ le maudit marchait en tête de l'armée. En voyant les Musulmans qui arrivaient tels des panthères, vite il ordonna aux douze mille Mécréants qui composaient son armée d'attaquer d'un seul coup. Les Musulmans, laissant mille hommes à l'arrière avec les étendards, se ruèrent sur les Mécréants. Cinq mille guerriers, marabouts et combattants pour la Foi, ġāzis jouant de leurs têtes et de leurs vies dans le chemin de la Religion, brandirent leurs épées aux cris de « Ya Allah! » et, dans une heure, ils laissèrent mille morts! Soudain, une poussière s'éleva et une armée de douze mille Francs apparut. A sa tête marchait Bedrōs le Franc. En voyant que l'armée qui les précédait était vaincue, ils se mirent en ordre de combat et firent marcher les arbalètes. Beaucoup de Musulmans trouvèrent le martyre et l'armée de l'Islam dut se replier. Mais Artuḫī, Efromiya et Süleymān, sans perdre courage, retournèrent à l'assaut. Ils criaient sans trêve « Dieu est grand! » et le bruit de leurs cris semait la peur dans le cœur des Mécréants. Les ġāzis laissèrent agir leurs épées et, dans une heure, ils laissèrent mille sept cents Francs à terre. Nesṭōr apprit que mille Mécréants de l'armée de Sunbāṭ et mille sept cents Francs

étaient tombés. En oyant cette nouvelle plus amère que le poison, il envoya aussitôt au combat Levon avec vingt mille hommes. Tandis que les Musulmans se battaient, Levon arriva avec son armée et les assaillit. Ḥiṣārbād le suivait avec quarante mille hommes. Que pouvaient cinq mille Musulmans contre quatre-vingt mille Mécréants ? Les ġāzis étaient exténués et couverts de blessures. Alors, Artuhī leva son visage vers le Seigneur et se mit à L'implorer.

Il dit : « O Toi, qui connais le mystère de l'Univers ! | Tous Tes esclaves sont faibles, mais Toi, Tu es puissant !
Tu es Clément et Miséricordieux et plein de compassion ! | En toutes choses, Tu es infaillible!
Ta Majesté est le Maître Absolu du Monde, | aussi bien sur Terre que dans les Cieux !
Je suis le plus humble de Tes esclaves, je suis plein de péchés, | mais je ne prétends pas être, dans ce monde, un souverain!
Ne me laisse pas misérable et éperdu, | tends-moi la main, je suis resté sans esprit et sans vie !
Je me suis noyé dans la mer de la confusion, | ô Seigneur! viens-moi en aide, en ce moment !
Je n'ai pas de refuge, hormis Ta Majesté, | je n'ai endroit où aller hormis Ta porte!
Puisque Tu m'as envoyé ici-bas, misérable que je suis, | donne-moi la victoire, puissé-je atteindre la renommée!
O Dieu! Agrée cette prière, | permets aux Croyants de remporter la victoire! »
Lorsqu'Artuhī eut imploré le Créateur, | tous les ġāzis se remirent à combattre les Mécréants.
Efromiya avec les ġāzis, | tous ensemble, crièrent « Dieu est grand! »
Ils marchèrent, ils attaquèrent les Mécréants, | tuant tous ceux qu'ils rencontraient sur leur chemin.

Les ġāzis retournèrent au combat. Efromiya se battait comme un dragon au milieu de l'armée. Soudain, Bedrōs le Franc blessa, avec son arbalète, le cheval d'Efromiya. Elle resta à pied. Pendant quelques temps elle combattit à pied, épée à la main, puis Bedrōs le Franc s'élança sur elle pour la frapper de sa lance, mais Efromiya, tenant ferme, para le coup de lance avec son épée. Le maudit passa ; aussitôt, Efromiya le frappa sous l'aisselle de telle façon que son âme s'envola en Enfer! Elle bondit sur le cheval du Mécréant et se

jeta sur l'ennemi. Les Musulmans, reprenant courage, attaquèrent les ennemis tous ensemble et les mirent en déroute au bout d'une heure. Soudain, une poussière s'éleva et Nesṭōr apparut avec son armée. L'armée vaincue reprit cœur et, sur l'ordre de Nesṭōr, les Musulmans furent cernés. Ils se battaient corps et âme. Soudain, dans la mêlée, Artuẖī rencontra Levon qui était beg de Manḳuriya.

« Barrez la route à Artuẖī! » cria le Mécréant.

Mais Artuẖī abattit sur place vingt de ses hommes. Ce que voyant, Levon se courrouça. Ses yeux devinrent comme un pot rempli de sang! S'élançant sur Artuẖī, il lui porta un coup d'épée, mais celui-ci para. Alors, le Mécréant tira sa masse d'armes de derrière sa selle[1] et l'abattit sur le crâne de son adversaire, mais Artuẖī para avec son bouclier et le vacarme produit par la masse d'armes [frappant le bouclier], monta jusqu'aux étoiles! Artuẖī n'eut aucun mal. Ce fut son tour. Il tendit fermement ses deux jambes et poussa sur ses étriers : le cheval bondit. Arrivant sur Levon, il le frappa de son épée. Le maudit para avec son bouclier, mais l'épée fendit le bouclier. Le Mécréant déroba sa tête et l'épée atteignit celle du cheval et la laissa à terre. Le maudit tomba. Se relevant aussitôt, il allait fuir, mais Artuẖī lui cria : « Hé là! Où t'en vas-tu ? » et lui assena un tel coup d'épée qu'il le fendit en deux jusqu'à la poitrine. On courut prévenir Sunbāṭ, le frère de Levon : « Va donc voir ce qu'Artuẖī a fait à ton frère! » lui dit-on. Sunbāṭ se mit à pousser des cris de lamentation : « N'épargnez pas Artuẖī! » cria-t-il.

L'armée encercla Artuẖī qui se battait corps et âme. Tel un loup affamé se jetant sur des brebis, il déchirait les rangs des Mécréants!

Revenons à Efromiya. Elle se dirigea vers la tente de Nesṭōr et tua d'innombrables Mécréants. Elle tua quatre-vingts hommes de la suite de Nesṭōr et fit replier sur lui la totalité de l'armée. Nesṭōr se courrouça : « Tant de guerriers, vous vous êtes laissé battre par une fille! » criait-il. Tout confus, ils retournèrent au combat et encerclèrent la Princesse du Monde. Ḥiṣārbād qui était beg de Ḳaṣṭamoniya, arriva sur Efromiya à l'improviste et lui porta un coup d'épée. Elle

(1) *Terkü;* ترکی « Anything stripped to the back of the saddle » (cf. Redhouse, p. 537 a).

déroba sa tête et l'épée atteignit celle du cheval et la laissa à terre. Efromiya resta à pied. Soudain, elle tomba et son visage se découvrit comme la lune qui sort des nuages et, en le voyant, Nesṭōr s'écria : « Oh, c'est l'âme de mon âme! Faites attention, ne la blessez pas ! Essayez de vous en emparer! » Ḥiṣārbād lança aussitôt son lasso et attrapa Efromiya. Tirant sur le lasso, il la traîna vers Nesṭōr et on la ligota. De joie, Nesṭōr ne pouvait plus tenir dans sa peau! Il lui fit mettre des fers aux mains et aux pieds et on allait la conduire dans la tente de Nesṭōr. Or, Efromiya avait un serviteur nommé Manṣūr. Melik Dāniṣmend le lui avait donné avec ses autres cadeaux de noces. C'était un robuste brave. Il ne quittait jamais Efromiya. Aussi courut-il, sur le champ, prévenir Artuh̲ī. En apprenant la captivité d'Efromiya, les Musulmans se mirent à fuir. Nesṭōr ordonna aux Mécréants de se lancer à leur poursuite et, en un clin d'œil, mille sept cents Musulmans trouvèrent le martyre. Que l'approbation de Dieu le Très-Haut soit sur eux tous! Sept cents hommes furent faits prisonniers. Devant la défaite de l'armée et la captivité d'Efromiya, Artuh̲ī resta désespéré et se mit à gémir. Süleymān bin Nu'mān et Eyyūb bin Yūnus avaient également pris la fuite et Artuh̲ī restait tout seul. Il essaya vainement d'atteindre Nesṭōr ou Ḥiṣārbād, mais il était couvert de blessures et dut prendre la fuite lui aussi. En route, il rattrapa Süleymān qui lui dit : « O Brave! Essayons maintenant de rejoindre Melik. Avec la bonne fortune de Melik, nous délivrerons Efromiya! »

Mais Artuh̲ī, tout à son désespoir, ne put répondre à Süleymān et, tout le long du chemin, il pleura.

Quant à Nesṭōr, Ḥisārbād et Sunbāṭ, ils poursuivirent les Musulmans en déroute tant qu'ils arrivèrent devant H̲arşana où combattait Melik. L'étendard de Şaṭṭāṭ était renversé, le porte-étendard abattu et l'armée vaincue. Soudain, Nesṭōr, Ḥiṣārbād et Sunbāṭ, poursuivant les Musulmans, aperçurent l'armée de Şaṭṭāṭ. Ils se joignirent à lui et l'armée défaite, reprenant courage, attaqua d'un seul coup les hommes de Melik. Şaṭṭāṭ était en fuite : tournant bride, il revint au combat. Dans la mêlée, Melik demanda à 'Abdurraḥman : « Quelle est cette armée ? » « Je ne sais pas, répondit celui-ci, mais tenez bravement! Frappez pour l'amour de la religion de Muḥammed! »

« Recommençons le combat, » allait dire Melik quand il aperçut Eyyūb et les autres Musulmans.

« Que se passe-t-il ? » demanda-t-il à Eyyūb.

Celui-ci lui raconta leur défaite et Melik Dānişmend fut si vexé, si courroucé que chacun de ses poils se transforma en une épine! Il poussa un cri et se précipita vers le groupe qui entourait Nesṭōr. Tenant sa masse d'armes à la main, il broyait tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin. Parvenu là où se trouvait l'étendard de Nesṭōr, il laissa faire l'épée de la Guerre Sainte et cinq cents Francs furent passés par le glaive. Les deux armées s'entremêlèrent. Ce fut un combat étrange : le père ne reconnaissait pas son fils, ni le frère son son frère, chacun n'avait plus que le souci de sa propre vie! Les Musulmans, marabouts et combattants de la Guerre Sainte, se battaient en offrant leur vie en sacrifice pour la Religion et pour leur ardeur dans la voie de Muḥammed. Le hennissement des chevaux, le claquement des armures et des harnois, l'étincellement des épées, le fracas des masses d'armes, le sifflement des flèches, le crépitement des arcs et les cris des guerriers remplirent le monde d'un tel vacarme qu'on ne saurait le décrire! Petits et grands, tout le monde se battait. Melik Dānişmend, Artuẖī et les autres ġāzis étincelaient comme des éclairs, combattaient comme des dragons, bondissaient comme des tigres! Et les Musulmans vaincus prirent sur les Mécréants vengeance selon leur désir si bien qu'à la tombée du soir, ils ne purent cesser le combat et se battirent jusqu'à minuit! Melik vit qu'on avait dépassé les bornes. Il craignait que les Musulmans ne soient encore vaincus. Quittant aussitôt l'armée, il monta sur une colline et se mit à chanter l'appel à la prière. Melik Dānişmend avait une très belle voix. Les soldats, entendant l'appel à la prière, se rassemblèrent autour de lui. Voyant que beaucoup de Musulmans avaient été martyrs et que la plupart des autres étaient blessés, Melik Dānişmend devint pensif. Soudain, Artuẖī s'avança et lui fit part de ce qui était arrivé à Efromiya. A cette nouvelle, Melik fit dire les prières sans descendre de cheval. Il était bouleversé. Il fit apporter sur la colline armes et bagages et les Musulmans, passant devant lui, se rangèrent à droite et à gauche, en lignes serrées.

Quant aux Mécréants, ils se battirent jusqu'au matin. Lorsque le jour se mit à poindre, ils s'aperçurent qu'il n'y avait pas un seul Musulman parmi eux et qu'ils s'étaient entretués. Nesṭōr et Şaṭṭāṭ firent battre les tambours du repos et Şaṭṭāṭ, apprenant la capture d'Efromiya, se réjouit. Les

Mécréants mangèrent et, tenant festin, ils se mirent à boire. Ils burent tant qu'ils devinrent ivres. Alors, Nesṭōr fit signe à Ṣaṭṭāṭ et aussitôt, les bourreaux sortirent et ramenèrent Efromiya. Devant cette assemblée, on se mit à la juger. Ṣaṭṭāṭ dit beaucoup de vaines paroles, puis, il donna l'ordre de la mettre à mort, mais Nesṭōr ne le permit pas. Se tournant vers Efromiya, il lui dit : « Je suis le Chah Nesṭōr. Accepte-moi. »

« Espèce de chien que tu es, répondit Efromiya, tu crois que je vais t'accepter ! »

« Si tu ne m'obéis pas, je te ferai voir, » lui dit-il et il la fit conduire dans sa tente.

Il but encore un peu, puis, ivre, il se leva et regagna sa tente. Il trouva Efromiya attachée au pied du lit. Il ordonna à ses serviteurs de se retirer et de fermer la tente, car l'intention du maudit était de faire outrage à Efromiya. Mais, par la grâce de Dieu et par les bienfaits des miracles de Muḥammed Muṣṭafa, les deux mains et les deux pieds du maudit devinrent comme paralysés. Les narrateurs racontent que cette nuit-là, Nesṭōr tenta sept fois de s'emparer d'Efromiya, mais, par ordre de Dieu le Très Haut, les mains et les pieds du maudit étaient paralysés.

Enfin, courroucé, Nesṭōr s'écria : « Toi aussi, tu es devenue sorcière! » Aussitôt, il lui fit mettre aux pieds des fers lourds et, la plaçant dans une litière, il la fit conduire à Manḳuriya, sous la surveillance de Sunbāṭ le maudit et de deux mille hommes. Pendant un jour et une nuit, ils chevauchèrent avec hâte vers le fort de Manḳuriya. Il y avait là une geôle dans laquelle ils mirent Efromiya. Ils fermèrent l'orifice de la geôle avec une lourde pierre et laissèrent cent gardiens. Le père de Sunbāṭ, qui se nommait Ḥamīrān, se trouvait là-bas. Il lui confia la prisonnière et le fort. Faisant part à son père de la mort de son frère Levon, ils firent deuil pendant dix jours, puis, quittant le fort, Sunbāṭ alla rejoindre Nesṭōr.

Mais revenons aux ġāzis. Pendant ce jour, ils se reposèrent. Artuḫī pleurait en se lamentant pour Efromiya et Melik Dānişmend avait l'âme angoissée. Pendant tout ce jour et pendant toute la nuit, il ne prit aucune nourriture et aucun repos, tant il était affligé à cause d'Efromiya. Quant à Artuḫī, il tourna en rond jusqu'au matin, tout en se lamentant. Quand le jour se leva, Musulmans, guerriers et ġāzis s'assemblèrent autour de Melik et firent la prière du matin. Puis

Melik Dānişmend leur ordonna de se mettre en selle. Il resta lui-même à l'arrière, près des étendards. Les Musulmans s'approchèrent de la lice et se mirent en rangs, en face de Nesṭōr. En les voyant, Nesṭōr fit battre tambours et nacaires, tandis que, dans sa tente, les moines entonnaient des litanies, lui jetaient de l'eau [bénite] au visage, [lui encensaient le visage et les yeux avec l'encens de l'église], prononçaient des incantations [avec la Croix et invoquaient la victoire][1]. Puis Nesṭōr et Ṣaṭṭāṭ conduisirent leur armée vers la lice et se rangèrent en face des Musulmans. Les Musulmans crièrent « Dieu est grand! » Les Ḥāfiẕ, de leur belle voix, récitèrent le Koran. Artuḫī revêtit ses armes, ceignit sa ceinture et, sur le champ, il entra en lice. Il tourna en rond, fit caracoler son cheval et cria : « Je suis Artuḫī, venez aujourd'hui en lice que je vous montre ce qu'est le courage! » L'un après l'autre, trente Mécréants entrèrent et, l'un après l'autre, Artuḫī les hacha comme un boucher qui hacherait des têtes de singes ! Les Mécréants virent que ceux qui entraient en lice n'en revenaient pas. Or, il y avait parmi eux un maudit bien redoutable. Il fit avancer son cheval, suivi de ses hommes. Emportant un étendard, ils le plantèrent dans la lice, puis, ce Mécréant vint tourner en rond et fit caracoler son cheval. Artuḫī lui demanda son nom : « Je m'appelle Kaloyān le Grec », dit-il et, prenant promptement sa lance à la main, il visa Artuḫī. Celui-ci para l'attaque. Il lui fit un nouvel assaut et Artuḫī brisa sa lance avec son épée. Alors le maudit l'attaqua à l'épée, mais Artuḫī para le coup avec son bouclier. Ce fut à son tour. Il fit également trois assauts, mais sans succès. Alors ils se mirent à lutter : ils firent de grands efforts, mais ne purent venir à bout l'un de l'autre. Ils reprirent leurs épées et retournèrent à l'attaque. Les narrateurs racontent qu'ils se firent, ce jour-là, cent vingt assauts nuls. Alors, Artuḫī fit le serment [de vaincre ou de mourir], récita la prière du prophète Ḫıżır, souffla sur lui-même et, s'élançant sur le Mécréant, il lui assena un tel coup d'épée que le maudit fut fendu en deux jusqu'à l'arçon de la selle! Ses hommes poussèrent des cris de lamentation et se ruèrent d'un seul coup sur Artuḫī. Celui-ci en tua dix. Alors Nesṭōr donna aux Mécréants le signal d'attaquer. De leur côté, Melik Dānişmend et les ġāzīs crièrent « Dieu est grand! » et se jetèrent

(1) Pour les parties entre crochets, cf. L. f. 127 v. et I. f. 123 v.

sur les Mécréants. Les Musulmans eurent le dessus : ils vainquirent les Mécréants et les repoussèrent vers Nesṭōr. Melik Dānişmend, tenant à la main son épée à poignée de diamant, rugissait comme un lion et faisait couler le sang des Mécréants. Ce fut une grande bataille! Une bataille telle qu'on ne saurait la décrire! Les ġāzis accomplirent, ce jour-là, bien des exploits, ils se battirent corps et âme !

Soudain, dans la mêlée, Artuḫī rencontra Ḥiṣārbād. Il l'attaqua à l'épée. Le Mécréant repoussa le coup. Prenant sa masse d'armes à la main, le maudit l'abattit sur Artuḫī. L'arme atteignit celui-ci à l'épaule et peu s'en fallait qu'il ne tombât, mais les ġāzis accoururent et se saisirent d'Artuḫī. Alors le Mécréant, devenu belliqueux, tua beaucoup de Musulmans. Mais Artuḫī retrouva ses esprits : il tira promptement son épée pour l'abattre sur Ḥiṣārbād, lorsque Melik Dānişmend survint ; voyant Ḥiṣārbād se ruer sur Artuḫī, il poussa un tel cri que le Mécréant en fut tout hébété. Revenant à lui, ce dernier abattit sur Melik Dānişmend la masse d'armes qu'il tenait à la main. Melik repoussa l'attaque. Ce fut son tour. Piquant son cheval, il arriva sur le Mécréant et lui porta un tel coup d'épée qu'il le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle! Ce que voyant, les Mécréants poussèrent des cris de détresse et firent un grand tumulte. Puis Melik Dānişmend se saisit du cheval de Ḥiṣārbād et l'amena à Artuḫī qui sauta en selle et retourna aussitôt à l'attaque. Les Mécréants coururent apprendre à Nesṭōr la mort de Ḥiṣārbād. A cette nouvelle, Nesṭōr se jeta à terre et se mit à pleurer. Puis, se relevant, il monta à cheval, ceignit ses armes et alla combattre les Musulmans. En voyant Nesṭōr prendre part au combat, les Mécréants attaquèrent de plus belle et ce fut une grande bataille! On ne saurait la décrire : Melik Dānişmend et les ġāzis, aux cris de « Dieu est grand ! » se ruèrent sur les Mécréants comme des loups affamés sur un troupeau de brebis et les égorgèrent. Soudain la foudre se mit à frapper, le vent se mit à souffler, la poussière s'éleva et une telle obscurité recouvrit le monde que les Mécréants ne savaient plus ce qui leur arrivait. Vers l'après-midi, les ġāzis, reprenant l'épée, vainquirent les Mécréants. Soudain Melik Dānişmend rencontra Ṣaṭṭāṭ dans la mêlée. Il abattit sur lui son épée, mais Ṣaṭṭāṭ déroba sa tête, l'épée atteignit le cheval et le décapita. Le maudit Ṣaṭṭāṭ s'effondra, mais ses hommes lui amenèrent aussitôt un autre cheval et, tournant bride, il prit la fuite. Alors,

Melik Dānişmend Ġāzi renversa l'étendard avec le porte-étendard et, à cette vue, les Mécréants se dispersèrent de tous côtés. Les Ġāzis se lancèrent derrière eux et se mirent à les pourchasser. Malheur à l'armée qui tourne le dos!

Mais, tandis qu'ils pourchassaient ces Mécréants, une nouvelle armée apparut et se mit à piller les bagages des Musulmans. Les narrateurs racontent qu'on avait laissé, près des bagages, Ḥasan bin Eyyūb qui était le chef des porte-étendards. Prenant l'étendard, il s'enfuit dans la montagne.

Mais arrêtons là le récit. S'il plaît à Dieu, vous entendrez aussi la suite. [Ainsi les narrateurs ont-ils conté ce dit en présence de Chah 'Izzeddīn ; puis, le mettant par écrit, ils ont perpétué le dit de Melik Dānişmend. Quant à nous, nous le divisons en séances, afin que le lecteur et que l'auditeur reçoivent du plaisir sans se sentir lassés][1].

Aujourd'hui nous avons raconté cette histoire, | vous saurez demain la suite du récit.
Maintenant, souviens-toi de tes morts et rends leurs âmes joyeuses | en récitant pour eux une Fātiḥa.
Salue l'âme de Muṣṭafa | et, pour le Créateur, dis : « Dieu est grand! » « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu! »
Puisse le Créateur vous faire grâce de la mort, | en vous donnant la Foi pour dernière compagne!
Il y a eu neuf séances jusqu'à ce jour, | demain nous vous conterons la dixième.

(1) Ce passage a été omis par le copiste du P. Cf. L. f. 130 r. et I. f. 125 v.-126 r.

DIXIÈME SÉANCE

[Les narrateurs qui ont conté ce dit en présence de Melik 'Izzeddīn ont parlé ainsi. Ils ont conté ce dit en présence de Melik 'Izzeddīn qui était Beg du pays de Rūm et qui appartenait à la lignée des Selçūḳī.

POÉSIE

Le narrateur rapporte | qu'il a conté ce dit en présence du Sulṭān
qui était un prince de la lignée des Selçūḳī. | Par sa justice, il était comme Süleymān.
Il était le Beg fortuné du pays de Rūm, 'Izzeddīn, | il répandait autour de lui la justice.
Il était surnommé 'Izzeddīn Chāh Ġālib, | depuis lors, ce surnom lui est resté.
Puisse son âme être joyeuse, dans la Miséricorde Divine, | et puisse son bon renom perpétuer son souvenir!][1]

Les narrateurs d'histoires et les conteurs de secrets, le narrateur rapporte [et le maître raconte ainsi : moi, malheureux, au cœur endolori, dans ce récit cassé et recollé et orné de vers, j'en étais arrivé là][2] où Melik Dānişmend pourchassait les Mécréants.

Yaḥya vint lui dire que les Géorgiens étaient en train de piller les bagages. Revenant vers les tentes, Melik trouva les Géorgiens en train de les piller. Poussant aussitôt un cri, il se

(1) Ce préambule ne se trouve que dans le L. (cf. f. 131 r.). Il fait suite à vingt vers de lieux-communs.

(2) Lacune du P. Cf. L. f. 131 r. ; I. f. 126 r. ; A. f. 113 r. Cf. p. 259, n. 2.

jeta sur eux. Behmen le Géorgien envoya deux hommes dire à Nesṭōr et Ṣaṭṭāṭ : « Pourquoi fuyez-vous ? » En apprenant l'arrivée de Behmen le Géorgien, ils tournèrent bride et l'armée vaincue se rassembla et revint combattre les Musulmans. Trois mille Musulmans furent martyrs. Melik Dāniṣmend, levant son visage au ciel, se mit à implorer Dieu le Très-Haut.

« O Dieu! Pour Tes mille et un noms, | pour l'amour de Muṣṭafa qui est à Tes côtés,
pour l'âme des purs prophètes, | pour la foi des saints éclairés,
pour l'âme de ceux qui font la Guerre Sainte, | pour le sang de ceux qui sont martyrs,
pour ce que Tu as proclamé dans Ta Sainte Parole : | « La Religion auprès de Dieu, c'est l'Islam »[1],
accorde Ta faveur à cette armée de l'Islam, | laisse-la massacrer sans fin les gens de la Mécréance !
Tous, nous sacrifions notre vie dans Ta Voie, | nous croyons fermement au dogme de la Guerre Sainte.
O Dieu! Sur le monde Tes esclaves sont nombreux, | mais Tu n'en as pas de plus humble et de plus misérable que moi!
C'est Toi le Chah universel. Moi, je suis pauvre, | je suis une poignée de terre, humble et misérable !
Toi seul, Tu es digne de la Royauté, | car dans Ton Essence, il n'y a ni naissance, ni mort ![2]
Aujourd'hui, les gens de l'Islam se sont rassemblés, | ils sont venus pour la Guerre Sainte, bon gré, mal gré,
ils sont tous venus, petits et grands, | chacun d'entre eux est venu faire la Guerre Sainte :
accorde-leur, aujourd'hui, Ton aide, Allah! | Accorde à ces Ġāzis Ta faveur, O Chah ! »
Levant son visage au ciel, il dit : « O Glorieux! | C'est de Toi que vient le remède pour tous les malheureux ! »
Il disait Melik : « O Ġāzis! | Le Temps est plein de vicissitudes!
Déployez du zèle, battez-vous contre les Mécréants, | versez leur sang et brandissez vos épées ! »
Quand ils eurent ouï ces paroles, tous les chefs | lui dirent : « Tu as bien parlé, ô Héros !

(1) En arabe dans le texte.
(2) Mot à mot : « il n'y a ni venir, ni partir ».

Sacrifions notre vie, méritons l'approbation [de Dieu], | c'est la Providence qui fait les choses et la Mort ne peut être évitée !
Dieu veillera à nos affaires à venir | et la Religion de l'Islam vivifiera notre zèle ! »
Prends de ces paroles la portion qui te revient, ô mon Ami! | et si tu prends cette portion, tu seras heureux !
Celui qui suit toujours le droit chemin, | son seul souci, c'est l'Union à Dieu.
Celui qui parvient vers l'Union à Dieu, sa tâche est accomplie : | nuit et jour, il est avec Dieu. Que la paix soit sur vous !

Melik récitait cette supplique et les Ġāzis l'écoutaient. Ils crièrent aussitôt : « Dieu est grand ! » se jetèrent dans le combat du plus profond de leur cœur et se battirent corps et âme contre les Mécréants. En une heure, ils laissèrent à terre sept mille Géorgiens. Soudain, dans la mêlée, Melik Dāniṣmend abattit sa masse d'armes sur le beg des Géorgiens, Behmen le maudit. Celui-ci tomba de cheval, mais ses hommes lui en amenèrent aussitôt un autre et, tournant bride, ils s'enfuirent. Les Géorgiens vaincus furent repliés sur Nesṭōr. Quand vint le soir, celui-ci fit compter ses effectifs : il manquait vingt mille Mécréants, quant aux blessés ils étaient innombrables. Tous les Mécréants s'étaient rassemblés autour de Nesṭōr. Sunbāṭ revenait de Manḳuriya.

« Qu'as-tu fait d'Efromiya ? » lui demanda Nesṭōr.

« Je l'ai emmenée à Manḳuriya et je l'ai mise dans le puits, » répondit Sunbāṭ.

Puis, ces chiens se mirent à boire.

Melik revint au camp et vit que la plupart des bagages avaient été pillés et que d'innombrables Musulmans avaient été martyrs. Tous les chefs étaient blessés. Personne n'était indemne et Melik Dāniṣmend, lui-même, avait été blessé en trois endroits. Ils firent aussitôt les prières qui avaient été omises, prirent leur repas et 'Os̱mān monta la garde, tandis que les autres regagnaient leur tente pour le repos. Melik se plongea dans ses prières et implora l'aide de Dieu le Très-Haut.

O Toi! Créateur de l'Univers et de tous les êtres! | Accorde-nous Ton aide, ô Toi, doué de Pitié !
Hormis Toi, nous n'avons pas de refuge ! | Puisse la calamité s'abattre sur ces Mécréants, ô Allah !
Fais-leur baisser la tête, ô Dieu! | par égard pour Toi, ô Guide !

Il parlait ainsi en se lamentant, | et mit sa tête à terre, dans une prosternation, ce héros.
A ce moment, le sommeil ferma son œil | et, dans son rêve, il vit le visage du Prophète.
Autour de lui, se tenaient tous ses compagnons, | la Lune, le Soleil et la planète Jupiter lui servaient de pages.
Lorsque Melik vit le Prophète, | il fut rempli de joie, ce héros.
« O Dieu, dit-il, je Te rends grâce | de m'avoir permis de voir le visage d'Aḥmed ! »
Alors le Prophète parla à ce chef : | « O Melik, lui dit-il, ne t'attriste pas à cause des Mécréants.
Demain, Dieu te donnera la bonne fortune | et tu revêtiras les vêtements d'honneur que tu auras pris aux Mécréants.
Dieu te rendra victorieux, | quel que soit ton désir, Il l'exaucera, ce Padichah ! »

Puis le Seigneur Prophète embrassa Melik Dānişmend, il le serra sur sa poitrine et s'enquit de sa santé. Il prit de la salive de sa bouche sacrée et en frotta les plaies de Melik Dānişmend et, par ordre de Dieu, les blessures se guérirent. Puis le Seigneur Prophète dit : « O Melik, ne crains rien, car Dieu le Très Haut t'a donné aide et bonne fortune ». Et il ajouta : « Pour délivrer Efromiya, envoie Artuhī, il la délivrera. Là où ira votre armée, elle détruira la souveraineté des Mécréants et toute la protection de mes enfants et de mes compagnons est avec vous ! »

Melik se réveilla et trouva toute la tente éclatante de lumière. Aussitôt, il prononça : « Dieu est grand ! », dit une prière pour l'âme de Muḥammed Muṣṭafa et distribua des aumônes. Après la prière du matin, Ġāzis et chefs se rassemblèrent autour de Melik Dānişmend. Soudain, dans le camp de Nesṭōr, on entendit battre [les nacaires de] la bonne nouvelle et un tumulte s'éleva. Melik envoya Yaḥya aux renseignements. Puis il fit part aux chefs du rêve qu'il avait eu et tous les Ġāzis crièrent avec amour « Dieu est grand ! » A ce moment-là, Artuhī entra. Il rendit hommage à Melik Dānişmend et dit : « Ō Chef des Ġāzis, ô Toi qui perpétues la mémoire des Hwārezmiens[1] ! Moi aussi, cette nuit, dans mon rêve, j'ai rencontré un vieillard étincelant de lumière. Il m'a salué et quand je lui demandai son nom, il

(1) Cf. pp. 45, 166-167, 191 n. 2, 210 n. 2.

me répondit : « Je suis 'Abdulvahhāb, porte-étendard de Muḥammed Muṣṭafa et compagnon de Seyyid Baṭṭāl Ġāzi ». Puis, il me dit : « O Artuḫī, pourquoi as-tu oublié Efromiya ? Pars demain à sa recherche. Ne te décourage pas, car elle est en prison dans le fort de Manḳuriya. D'ailleurs Yaḥya viendra demain te l'apprendre ! »

Tandis qu'Artuḫī parlait, Yaḥya survint. Il rendit hommage à Melik. « Quelles nouvelles ? » lui demanda celui-ci.

« Le Sultan des Francs a un champion nommé 'Aṭūş, dit-il. Il vient à la tête d'une armée de soixante dix mille Mécréants. On dit qu'un champion comme lui n'a jamais encore été vu. Sa taille dépasse cent arşin et il porte dans la main une massue qui pèse cent soixante betmān et à ce bois sont accrochées trois pierres dont chacune pèse quarante betmāns[1]. Quand il se bat, il fait tournoyer cette massue autour de sa tête pour montrer sa valeur et quand il l'abat sur quelqu'un il broie d'un seul coup cheval et homme ! Quand il la fait tournoyer une seule fois autour de sa tête, cette massue remplit l'espace d'un terrain de battage et tue tous les hommes qui se trouvent sur cette périphérie ! »

En entendant cela, Melik se frappa les mains et se mit à réfléchir. Revenu de ses pensées : « O Chefs ! O Ġāzis ! dit-il. Ne craignez rien, car avec la protection de Dieu et les bienfaits des miracles de Muḥammed Muṣṭafa, nous nous vengerons ! »

Le jour passa, la nuit tomba.

Poésie

Lorsque le soir tomba, le Soleil | détourna son visage du ciel et quitta le monde.
Déjà apparurent tous les signes de la Nuit | et, sur le visage du Ciel, on voyait la Voie Lactée.
Puis l'Aube se mit à poindre, | l'Aube dont la nature est conforme à toutes les natures !
Voici de nouveau l'armée de l'Islam sur pied : | les hommes se mirent en selle et firent leurs préparatifs de guerre.
Pour les Ġāzis, toutes choses semblent faciles ! | Écoute comment les rangs se formèrent.

(1) Il s'agit d'un fléau d'armes.

Tout d'abord marcha le Maître des maîtres, | le fils des Şeyẖ, le Fortuné.
Venaient ensuite beaucoup de derviches, têtes et pieds nus, | étrangers et amis les suivaient.
Ils tenaient à la main des étendards dorés | et le nom de Dieu ne quittait pas leurs langues.
Ce verset était gravé sur chaque étendard, | afin qu'on trouve la paix en le regardant, en le lisant :
c'étaient les étendards d'Abū Isḥāḳ[1], | écoute ce que les plumes avaient écrit, en lettres d'or,
lis, toi aussi : « La Victoire vient de Dieu ! » | c'est-à-dire : puisse Allah donner aux Croyants la victoire !
Lis encore : « Le Triomphe est proche ! » | c'est-à-dire : les malédictions de Dieu sur les gens de la Croix !
Et avec eux marchèrent les gens de l'Islam, | ils marchaient en frappant cymbales et tambours.
Quand il vit leurs ébats guerriers, | de toute son âme et de tout son cœur, il se réjouit.
Ils marchaient devant Melik, | à sa gauche, à sa droite, et aussi derrière lui.
Ils disaient : « Quand nous verrons l'ennemi, | nous combattrons tête haute, en présence de Melik !
Devant toi, nous montrerons du zèle, O Roi des rois, | si Dieu nous donne la force !
Nous avons préservé nos têtes et nos vies | pour pouvoir les donner maintenant, dans ta voie ! »
Il leur dit : « C'est ce que j'attendais de vous. | N'ayez devant l'ennemi pas un atome de crainte ! »
Melik parla ainsi | et les Ġāzis lui répondirent : « Puisse tout être pour le mieux ! »

Nesṭōr, de son côté, fit sonner les cloches et le vacarme monta jusqu'aux étoiles. Les litanies des moines remplirent le monde. L'armée mécréante monta à cheval et se mit en marche avec Nesṭōr, Şaṭṭāṭ et Sunbāṭ. Voilà que Kuşārbāṭ, le frère de Ḥişārbād, dirigea son cheval vers Nesṭōr et lui demanda la permission d'entrer en lice et de venger son frère.

(1) Şeyẖ Abū Isḥāḳ Ibrāhīm bin Şehriyār Kāzerūnī (963-1034), fondateur d'un ordre de derviches-soldats et missionnaires qui connut une grande expansion en Anatolie, surtout vers la fin du XIVe siècle ; cf. Fuat Köprülü, *Abū Isḥāq Kāzerūnī und die Isḥāqī-Derwische in Anatolien*, dans *Der Islam*, XIX, 1930-1931, 18-26. Cf. p. 140.

« Va, montre-nous aujourd'hui ta valeur », lui dit Nesṭōr. Melik fit frapper tambours et nacaires. On récita le Koran et on cria « Dieu est grand ! » Des Musulmans, il ne restait plus que douze mille hommes, tous les autres avaient été martyrs. Il y avait là-bas une montagne, ils l'escaladèrent, déposèrent armes et bagages sur son sommet et laissèrent deux mille gardiens sous le commandement d''Abdurraḥman. Quant aux dix mille Musulmans qui restaient, ces marabouts et combattants pour la Guerre Sainte, ils se rangèrent au pied de la montagne, face à l'armée mécréante. Nesṭōr et Ṣaṭṭāṭ se parlaient entre eux : « Aujourd'hui, il faut tenir l'armée des Cāzūs par l'arrière, se disaient-ils, et veiller à ce qu'ils ne prennent pas la fuite ! »

Quant à Kuşārbād le maudit, le frère de Ḥiṣārbād, il revêtit des vêtements royaux, se para d'une croix et entra en lice. Il fit un peu courir son cheval de ci, de là, puis il cria aux Musulmans : « Je suis Kuşārbād, le frère de Ḥiṣārbād ! » Et il réclama un adversaire. Un guerrier de Malaṭiya nommé Ḥüseyn entra en lice et attaqua le maudit. Il fut martyr. Ḥüseyn avait un frère nommé Ya'ḳūb. Il s'avança aussitôt contre le Mécréant, mais, lui aussi, il fut martyr. Alors, ce fut Süleymān bin Nu'mān qui entra en lice. Prenant sa lance à la main, il attaqua. Le Mécréant repoussa le coup. Quant ce fut le tour du Mécréant, Süleymān para. Ce jour-là, les deux champions se battirent tant que les harnais des chevaux et leurs propres armures étaient en loques. Pour finir, Süleymān prit sa masse d'armes et éperonna son cheval : mais le pied du cheval fut pris dans un trou et Süleymān fut renversé. Il se releva, mais le Mécréant venait sur lui pour le tuer. Aussitôt, Melik Dānişmend poussa un tel cri que le Mécréant en fut tout hébété. Alors Artuẖī survint et le maudit, abandonnant Süleymān, dut lui faire face. Il y eut plusieurs assauts nuls, puis le maudit, prenant son épée, fit trois attaques. Il ne réussit pas. Il allait faire une nouvelle attaque, quand Artuẖī lui cria : « Hé là, Vaurien ! Qu'est-ce que tu fais donc ? C'est mon tour ! » Et s'élançant, il porta au Mécréant un coup d'épée. Ce dernier le reçut sur son bouclier, mais l'épée fendit le bouclier. Le Mécréant déroba sa tête et l'arme atteignit le cheval et le décapita. Le Mécréant fut renversé. Ce que voyant, Nesṭōr cria : « Hé là ! Ne le laissez pas faire ! » Mais déjà Artuẖī frappait le maudit à la tête et le fendait en deux jusqu'à

la taille ! Au milieu des clameurs, l'armée mécréante se rua à l'attaque, mais les Musulmans accoururent aux cris de « Dieu est grand ! » et Melik Dānişmend se jetait sur l'ennemi comme un lion ! Soudain, l'armée géorgienne barra la route à Melik, mais celui-ci laissa faire l'épée de la Guerre Sainte et tous ceux qui se trouvaient devant lui étaient coupés en deux ! Voilà que Melik Dānişmend rencontra, dans la mêlée, le beg des Géorgiens, Behmen le maudit. Ce maudit se mit à lui dire toutes sortes de balivernes.

« Hé là, Maudit ! lui cria Melik, ne te dépense pas en paroles, si tu es un homme ! Viens çà et battons-nous ! »

En l'oyant, le maudit éperonna son cheval et vint attaquer Melik Dānişmend à l'épée. Il fit trois assauts et Melik Dānişmend les repoussa tous. Quand ce fut son tour, il cria « Ya Allah ! » et assena un tel coup d'épée qu'il fendit le maudit en deux jusqu'à l'arçon de la selle. Puis il se mit à décimer les rangs des Géorgiens et brandit son épée de telle façon qu'en un clin d'œil, les Géorgiens furent vaincus et refoulés vers Nesṭōr. En apprenant la mort de Behmen le Géorgien, Nesṭōr se mit à pleurer et ordonna à l'armée mécréante de se précipiter promptement et d'un seul coup sur l'ennemi. Les Musulmans se battaient du plus profond de leur cœur et tuaient les Mécréants. [Ibn 'Alā a dit : « J'ai entendu dire, par les narrateurs qui ont conté ce dit avant nous, qu'il y eut pendant ce combat tant de Mécréants abattus qu'ils ne purent le décrire. Les Musulmans abattirent en un instant dix mille Mécréants][1]. Les narrateurs racontent que ce jour-là, Melik Dānişmend fit un tel combat qu'on ne saurait le décrire ! Ils racontent que s'il n'y avait pas eu Melik Dānişmend, et si ce n'avait pas été à cause d'Artuẖī et d'Efromiya, qui aurait pu prendre le pays de Rūm des mains des Mécréants ? Que des millions de gouttes de lumière du jardin du Seigneur Prophète, se répandent sur les âmes des Ġāzis, que leurs âmes soient joyeuses, que leur demeure soit le Paradis ! Amen.

Reprenons ce récit, | décrivons cette Guerre Sainte.
Maintenant, tendez l'oreille, mes Amis, | car ce destān est une merveilleuse histoire !

(1) Ce passage est omis dans P. Cf. L. f. 139 r. et v. ; I. f. 134 v.

Écoutez chaque parole avec amour, | afin que Dieu vous conduise tous au Paradis !
Miséricorde de Dieu et des millions de louanges | pour l'âme de Muḥammed Muṣṭafa !
Et celui qui composa ce destān agréable, | pour lui, dites « Miséricorde », ô mes Amis !
Celui qui a rapporté ce dit, a raconté ainsi : | voici la suite de la dixième séance.

Les narrateurs racontent que ce jour-là, Melik Dānişmend se comportait dans le combat comme Rustem-i Zāl ! Les cris de guerre faisaient résonner l'univers et la poussière soulevée par les sabots des chevaux montait au ciel comme un pilier !

Voilà que, dans la mêlée, Melik Dānişmend rencontra Sunbāṭ. Ils se jetèrent l'un sur l'autre. Melik finit par se courroucer : il tira son épée et allait frapper, quand Sunbāṭ tourna bride et s'enfuit. Melik, s'élançant derrière lui, lui assena un tel coup qu'il le fendit en deux. Les Mécréants s'amassèrent autour de Melik : sa tête s'échauffa et il se mit à les jeter les uns sur les autres et à les occire. Soudain, Artuhī renversa le porte-étendard de Nesṭōr et les Mécréants furent vaincus. Les Musulmans se lancèrent à leur poursuite aux cris de « Dieu est grand ! » Tandis qu'ils les décimaient, une poussière s'éleva sur la route de Sāmiya. Elle se fendit en deux et laissa apparaître bannières et étendards. C'était, raconte-t-on, 'Atūş le maudit qui arrivait avec son armée franque. En les voyant, les Mécréants vaincus coururent prévenir Nesṭōr : « 'Atūş le Franc arrive avec cinquante mille hommes ! »

« Il ne fera pas plus que nous n'avons fait nous-même ! » dit Nesṭōr. Il fit crier à l'armée : « Ne fuyez pas, car Nārinūr vous a envoyé du renfort ! »

Les Mécréants ne voulurent pas le croire. Alors, les moines qui se tenaient près de Nesṭōr, entonnèrent des litanies et se mirent à crier : « Si vous prenez la fuite aujourd'hui, demain vous ne pourrez plus rien attendre de la Croix ! Kaloyorōs[1] ne sera pas content de vous et ne vous conduira

(3) Ce nom est écrit différemment selon les manuscrits : P. كَلِيُورُوسْ ; L. قاليوروس (f. 140 v.) ; I. قَالِيوُرِسْ. Le premier terme semble être l'adjectif grec « Kalo », suivi peut-être d'une déformation de « Georges ». Il s'agirait peut-être de saint Georges ?

pas près du Messie ! » En entendant son appel, les Mécréants retournèrent avec des cris de détresse et se remirent au combat. Les Ġāzis se battaient comme des dragons ! Mais 'Atūş le maudit arriva avec prestance ! Il portait sa massue sur l'épaule. Les narrateurs racontent qu''Atūş le Franc ne montait pas à cheval, mais combattait toujours à pied. A chaque coup, il broyait homme et cheval ! Lorsque ce maudit entra dans l'armée, d'un coup [de massue], il renversa Artuhī de cheval. Artuhī prit la fuite et entra dans les rangs. 'Atūş le maudit passa alors à Süleymān et le renversa, puis il rencontra 'Osmān et le renversa aussi, puis il rencontra Ḥasan bin Eyyūb qui était l'écuyer de Melik Dānişmend, il le renversa aussi et, tandis que Ḥasān était à terre, le maudit, avec sa massue, le fit martyr ! Les Musulmans coururent prévenir Melik Dānişmend. Apprenant la mort de son écuyer, Melik poussa un cri de douleur. Ḥasan avait un père : c'était un vieillard. En pleurant, ce vieillard piqua son cheval vers la lice, mais Melik lui barra la route et ne le laissa pas entrer. Il dirigea son propre cheval sur la lice et abattit sur 'Atūş sa masse d'armes. L'arme atteignit le Mécréant à l'épaule, mais ne lui fit aucun mal. Or, si Melik avait abattu son arme sur une montagne, elle se serait écroulée ! Mais le maudit tomba seulement à genoux et se releva aussitôt. Devant lui, il vit Melik, le sultan des Musulmans.

Il vit un chef tel que tu aurais dit un dragon ! | Et un dragon n'aurait pas eu plus de prestance !
Il lui dit : « O Chef plein de mérite, | dis-moi ton nom, ô Valeureux !
Tu as prestance et stature, | je n'ai jamais vu un valeureux comme toi ! »
Melik lui répondit : « O Mécréant Sans Valeur ! | Je suis de ceux qui aiment Muṣṭafa !
C'est moi, Melik Dānişmend, cet homme pieux, | c'est moi qui châtie sans cesse les Mécréants !
Tu verras, toi aussi, ce que je te ferai, | et, si Dieu le veut, toi aussi, je te pourfendrai !
Je te montrerai ma valeur, | tu verras, toi aussi, ce qu'est le courage ! »

Lorsque Melik eut parlé, 'Atūş le Franc l'examina et vit qu'il était un guerrier plein de prestance.

« Qui es-tu ? Quel est ton nom ? demanda 'Atūş. Je n'ai jamais encore rencontré de champion comme toi ! »

« Je suis Melik Dānişmend Ġāzi, je chevauche par monts et par vaux ! Peu m'importe le nombre des Mécréants ! »

« Ah ! C'est donc de toi que se plaignent Şaṭṭāṭ et Nesṭōr ? »

« Oui, c'est de moi ! »

A ces mots, le Mécréant saisit sa massue et se dirigea vers Melik Dānişmend. Il lui abattit l'arme sur le crâne, mais Melik para avec son bouclier. Tu aurais cru que la terre avait été ébranlée ! Ce fut le tour de Melik. Arrivant sur le Mécréant, il le frappa de sa masse d'armes, mais le maudit repoussa le coup avec sa massue. Ce jour-là, ils se battirent jusqu'au soir, mais ne purent se vaincre. Les Mécréants se battaient contre les Musulmans, mais ces derniers furent vainqueurs. Quand le soir tomba, 'Atūş le Franc dit à Melik : « Hé, Champion ! Il fait nuit : rentrons ! »

« Comme tu veux », répondit Melik.

Les deux champions et les deux armées se séparèrent et chacun retourna chez soi. Nesṭōr et Şaṭṭāṭ allèrent au devant d''Atūş le Franc et lui rendirent hommage. Puis entrant dans la tente, ils se mirent à l'aise et Nesṭōr donna le signal du festin. La tête d''Atūş s'échauffa et il se mit à fanfaronner.

« Demain, j'en finirai avec Melik », disait-il.

« Derrière moi, disait-il encore, vient Bedrōs le Franc et tout le pays des Francs. J'ai fait avec Bedrōs le pari d'en avoir terminé avec Melik avant son arrivée. »

Nesṭōr se réjouit. Il fit aussitôt apporter une robe d'honneur et en revêtit 'Atūş. Ils lui donnèrent beaucoup de biens. Puis il fit renforcer les ailes de droite et de gauche et fit monter la garde.

Melik et son armée dirent la prière du soir. Puis, Melik ordonna de construire un mausolée sur la montagne, en face de Toḳat, et d'y ensevelir Ḥasan. Pour le repos de son âme, on lut le Koran et on dit prières et actions de grâce, puis chacun regagna sa tente et se mit au repos.

« O Yaḥya, dit Artuḫī, cette nuit je veux aller à Manḳuriya. Si demain Melik me fait demander, tu lui diras que je suis parti à la recherche d'Efṛomiya et qu'il ne m'oublie pas dans ses prières. »

Se levant aussitôt, il revêtit armes et bagages et quitta l'armée. A l'aube, les Ġāzis firent la prière, portèrent leurs bagages sur la montagne, revêtirent leurs armes et vinrent se ranger en face des Mécréants. Melik les passa en revue, mais ne vit pas Artuḫī.

« Où est Artuhī ? » demanda-t-il.

Yaḥya s'avança et lui fit part de ce qui s'était passé. « Puisse Dieu le Très Haut, dans Sa Bienveillance et dans Sa Générosité, accorder à Artuhī aide et faveur ! » dit-il. Nesṭōr, Ṣaṭṭāṭ, 'Atūş et leurs hommes, tous recouverts de fer bleu[1], vinrent se ranger en face des Musulmans. Les guerriers avaient l'œil sur la lice. 'Atūş le maudit, tout recouvert de fer bleu, entra dans la lice tel un éléphant ! Il tenait sa massue à la main. La faisant tournoyer au-dessus de sa tête, il poussa un tel cri qu'on aurait dit une voix venant du fin fond d'une caverne ! Cette voix remplit les Musulmans de crainte. 'Atūş le maudit réclama un adversaire et se répandit en injures. Le cœur des Musulmans s'enflamma. Ils se mirent à entrer en lice et 'Atūş le maudit rendit cent Musulmans martyrs. Ce que voyant, les Ġāzis se ruèrent contre lui, mais bien que Melik leur eut crié « Patientez ! N'attaquez pas ! » le maudit avait tant injurié la maison de Muḥammed que les Musulmans en perdirent la raison et sacrifièrent leurs vies dans le chemin de la Religion. Ne pouvant plus retenir (leur colère), ils attaquèrent tous ensemble. Melik se joignit à eux. A chaque fois qu''Atūş brandissait sa massue, il tuait d'un seul coup quarante ou cinquante hommes. Nesṭōr et Ṣaṭṭāṭ se réjouissaient et les Géorgiens, unis aux Francs, livraient un tel combat qu'on ne saurait le décrire ! Les Musulmans tuèrent aussi beaucoup de Mécréants, mais 'Atūş le maudit finit par les acculer à la montagne. Melik, regardant son armée, vit que beaucoup de Musulmans avaient été martyrs. A cette vue, il se mit à pleurer, il perdit courage. Il pleura beaucoup et, levant son visage au ciel, il implora Dieu le Très Haut et demanda Son aide.

Il dit : « O mon Créateur, ô mon Père Nourricier ! | Je n'ai que Toi, dans les deux mondes !
Tu es le compagnon de tous les attardés, | Tu es le remède de tous les malheureux !
Avant que je ne sois sur terre, Toi, Tu existais, | ainsi qu'Aḥmed l'Élu.
Je connais le mystère de Muṣṭafa : | il ne fait qu'un avec le monde[2].

(1) Cf. p. 308 n. 1.
(2) Allusion à la tradition : « Si ce n'était toi, je n'aurais pas créé les sphères ». Cf. pp. 300, 324.

Pour ce mystère, ô Allah ! | Donne-nous le Remède, O Allah !
Le Chah de Melik, c'est Toi. Moi, je suis Ton esclave ! | Ce que Tu ordonneras, j'y obéirai.
ô Seigneur ! Toi, Tu es puissant, moi, je suis faible ! | Je suis vil, misérable, pauvre et décharné !
Mais dans Ta Clémence, j'espère être riche ! | Accorde-moi Ta bienveillance, ne m'envoie pas à la mort !
Fais-nous l'aumône de la victoire, | rassasie-nous encore du sang de la conquête ! »

Ainsi pria Melik. On battit les tambours du repos. Nesṭōr et Ṣaṭṭāṭ félicitèrent 'Atūş.

« La Croix sera contente de toi », lui dirent-ils.

Puis ils lui offrirent un grand festin : rôtis de porc, choux marinés, carottes à l'étuvée, tripes de bœuf, estomacs de porc farcis, poissons frits, fritures de crabes, caviar en baril, truffes[1], saucissons d'âne, épinards sautés, porc fumé, fèves et lentilles, mais pourquoi prolonger le récit ? Ils lui firent un festin tel qu'on ne saurait le décrire ! Puis ils lui firent revêtir une robe d'honneur.

Les hommes de Melik Dānişmend se rassemblèrent au pied de la montagne, près des bagages. Melik fit apporter le repas : on mangea, on pria. A ce moment, Yaḥya accourut, salua Melik, lui rendit grâce et dit : « On apporte mille charges de céréales par la route de H̱arşana. Il y a deux mille Mécréants [dans le convoi] ».

Melik Dānişmend partit aussitôt avec trois cents hommes. Le convoi avait franchi les eaux de H̱arşana. Melik surgit et, en un clin d'œil, dans une petite heure, il dispersa les Mécréants, en tua cinq cents, s'empara de toutes les céréales, les rapporta au camp et les distribua à ses propres soldats. Nesṭōr apprit l'attaque de Melik, la perte de ses céréales et la mort de cinq cents hommes[2]. Il poussa un soupir de douleur. 'Atūş se mit à jurer : « Demain, je les tuerai tous et nous récupérerons toutes les céréales ! » dit-il, et chacun se mit à dire les balivernes dont il était digne.

Mais vois : soudain, les ténèbres de la nuit | firent place à la lumière du matin ; ce fut l'aube.

(1) *Ṭōmalan mantarī.*
(2) Discours direct.

Ces ténèbres de la Mécréance, puisse Allah | en préserver les Croyants, si tel est Son désir !
Le matin se mit à poindre, la surface du monde | fut noyée dans la lumière du Soleil.
Le monde, délivré de sa torpeur, connut les attributs [divins]. | Rends grâce à Muṣṭafa, si tu l'aimes !
On apporta à Melik son attirail de guerre, | tout ce qu'il demanda lui fut apporté.
Tout d'abord, il revêtit une chemise brodée, | combien on avait broyé d'or pour la broder[1] !
Sur sa chemise, il revêtit une cotte de mailles | dont les anneaux étaient d'or et les agrafes en or.
A sa taille, il ceignit une épée, cadeau précieux | que jamais Chah de Cachemire n'avait vu en rêve !
Il ceignit également un carquois, ce Khan, | tel que seul le Ḫaḳan aurait pu en voir !
A droite et à gauche, il suspendit des amulettes, | afin de se protéger de l'œil des ennemis.
Il se vêtit de telle façon, cet homme charmant, | que si Şīrīn l'eut vu, elle se serait écriée : « Mais c'est Pervīz ! »
Puis il donna l'ordre de battre la charge, | le vacarme remplit Orient et Occident !
Les cris de « Dieu est grand ! » montèrent jusqu'au ciel, | et les anges écoutaient leurs prières.
Les étendards flottaient dans l'air | et la poussière du sol atteignait le ciel !
Les oreilles résonnaient du hennissement des chevaux | et les petits enfants se sentaient devenir des héros !
Melik rangea de cette façon son armée | et aussitôt, il se mit en marche, il leva l'ancre.
Les Ġāzis, formant les rangs, | épiaient le moment favorable du combat.
Ils se tenaient tous devant Melik | et on dit que le Jugement Dernier ressemblerait à ce jour !
Mais laissons-le à sa bonne fortune, | vous verrez ce qui arrivera, avec son assistance.
Écoute maintenant ce que devenaient les Mécréants, | quels furent leurs plans et quels furent leurs expédients.

(1) Cf. p. 261.

Nous décrirons maintenant les préparatifs de Nesṭōr | et comment il se prépara.
Il ordonna qu'on selle promptement les chevaux, | et tous revêtirent une double armure.
On revêtit cuissards et brassards, | pour que les flèches ne fassent aucun mal.
Lances, piques et haches, | tous étaient armés au complet.
Tous les guerriers étaient armés de la sorte, | jusqu'au jour du Jugement, on ne verra plus pareil spectacle !
Les bons guerriers se recommandaient à Dieu, | les lâches s'évanouissaient de peur !
Les bons guerriers marchaient tous devant, | les lâches se tenaient derrière les rangs !
Les uns tenaient à la main des massues[1] | pour en fracasser la tête des Mécréants.
Les autres tenaient arcs, flèches et boucliers | et sur leur langue, était toujours le nom de Dieu.
Chacun tenait ses armes | pour être prêt à frapper les Mécréants.
Les deux armées s'entremêlèrent et combattirent, | des deux côtés, les coups pleuvaient.

Les deux armées s'entremêlèrent. Au milieu du combat, Melik Dānişmend se heurta au groupe qui entourait Nesṭōr et tua beaucoup de ses hommes. Quand la nuit tomba, les deux armées se séparèrent et, des deux côtés, on battit les tambours du repos. Mais 'Atūş le maudit avait de nouveau fait beaucoup de martyrs parmi les Musulmans. Melik l'avait rencontré, lui aussi : le maudit fit aussitôt tournoyer sa massue, mais Melik, pour préserver son cheval, entra dans les rangs. Ils regagnèrent leur camp et se mirent au repos. On partit monter la garde.

Quand le matin se leva, les deux armées se mirent en selle, | et se rangèrent l'une en face de l'autre.
Face aux rangs de Melik, | les Musulmans se mirent en rangs.
Soudain, les Musulmans, avec une voix forte, | crièrent : « Allah ! Allah ! »
En les entendant, les Mécréants furent pris de crainte, | les cris de « Dieu est grand ! » les remplissaient de crainte.

(1) *Bozdaġān* pour *bozṭoġan* « faucon gris », nom d'une massue.

Nesṭōr dit à 'Atūş : « Quelle étrange situation ! | Nous vivions dans notre pays, dépourvus de soucis,
quand ceux-ci sont venus nous donner beaucoup d'ennuis, | ils se sont mis, subitement, à dévaster notre pays ! »
« Aujourd'hui, vous en serez débarrassés, lui répondit 'Atūş, | et votre désir sera exaucé. »

Puis, devant les rangs de Nesṭōr, des litanies furent entonnées et les cloches sonnèrent. Les deux armées se rangèrent et tous les regards étaient sur la lice. Soudain, 'Os̱mān se détacha des rangs des Musulmans et entra. Un Mécréant vint se mettre en face de lui. Pour finir, 'Os̱mān tua ce Mécréant, sans lui faire grâce. Après lui, quarante Mécréants entrèrent en lice et 'Os̱mān les tua tous. Ce que voyant, 'Atūş le maudit entra en lice. Arrivant sur 'Os̱mān, il abattit sur lui sa masse d'armes. Elle frappa le cheval et 'Os̱mān fut renversé à terre. Le maudit s'apprêtait à porter un nouveau coup, mais les Ġāzis se ruèrent sur lui et délivrèrent 'Os̱mān. Alors les Mécréants attaquèrent aussi et les deux armées commencèrent à s'entretuer. Les Mécréants aboyaient comme des chiens, les Ġāzis rugissaient comme des lions et le père ne reconnaissait plus son fils !

Comme une mer montante, ces deux armées | se mêlèrent entièrement l'une à l'autre.
Et quelle mer ! C'était comme si l'Océan avait débordé | et, par ses vagues, les anges étaient stupéfaits !
Quand les héros virent venir l'ennemi, | ils se pressèrent pour verser son sang avec leurs épées !
Les bons guerriers marchaient en brandissant l'épée, | les lâches se tenaient derrière l'armée,
les bons guerriers se battaient avec amour, | les lâches croyaient mourir de peur !
Les bons guerriers tenaient ferme, | les lâches regardaient sans cesse derrière eux !

D'après ce que raconte le narrateur, d'après ce que rapporte le livre, ce jour-là on se battit encore jusqu'au soir. A la tombée de la nuit, les deux armées regagnèrent leurs camps et se mirent au repos. Nesṭōr et Ṣaṭṭāṭ vinrent trouver 'Atūş et lui dirent : « Hé 'Atūş ! Pourquoi n'en termines-tu pas avec Melik ? » 'Atūş leur fit serment : « Demain, j'en finirai avec Melik ! » dit-il. Puis Nesṭōr fit apporter le repas

et ils mangèrent leur venin de serpent. Il fit ensuite venir ce qu'il fallait pour festoyer et ils se mirent à boire. D'autre part, quand il fit nuit, les sentinelles des deux armées se ruèrent les unes sur les autres et se mirent à combattre. Les Musulmans furent victorieux : ils battirent les Mécréants et les repoussèrent sur Nesṭōr.

Le jour se mit à poindre et l'univers devint étincelant de lumière. Soudain, une poussière se leva et des bannières ornées de croix apparurent. C'était Kibriyānōs, le frère d''Atūş, qui arrivait avec vingt mille hommes. Ils attaquèrent les Musulmans, les vainquirent et les firent reculer. Melik envoya aussitôt 'Os̱mān, Eyyūb bin Yūnus et 'Abdurraḥman au secours des Musulmans et ils battirent les Mécréants sur l'heure. Dans la mêlée, 'Os̱mān rencontra Marżubān qui était le chef des sentinelles. Ils se ruèrent l'un sur l'autre et ils se firent beaucoup d'assauts. Soudain 'Abdurraḥman de Toḳat surgit et, sans que le Mécréant l'ait vu, il lui porta un tel coup d'épée dans le cou que la tête de Marżubān le maudit se décolla. 'Os̱mān félicita 'Abdurraḥman et ils obligèrent les Mécréants à se replier vers Nesṭōr. Ce que voyant, Şaṭṭāṭ envoya cinquante mille Mécréants à l'attaque et les Musulmans durent reculer. Apprenant la chose, Melik Dāniṣmend se mit rapidement en selle, se lança contre les Mécréants et les jeta les uns sur les autres. Soudain, dans la mêlée, Kibriyānōs se trouva en face de Melik et l'attaqua. Ils combattirent longtemps. Les pointes des deux lances, l'acharnement et la force des deux adversaires, eurent bientôt raison des cottes de mailles qui furent mises en lambeaux. Il y eut cinquante assauts nuls. Aucun des deux n'arrivait à vaincre. Enfin, Kibriyānōs se fâcha. Il mit la main à son épée et l'abattit sur Melik. Melik para. Ce fut son tour. Il s'élança en criant « Ya Allah ! » et donna un tel coup d'épée qu'il fendit le maudit en deux jusqu'à l'arçon de la selle ! Ce que voyant, les Mécréants battirent en retraite et les Musulmans les pourchassèrent et les firent replier vers Nesṭōr. En apprenant la mort de son frère, 'Atūş devint comme enragé ! Il se démenait comme un chien ! Il se jeta dans l'armée de l'Islam en hurlant comme un ours, en brayant comme un âne, en grognant comme un porc et il courait ! Quant à Melik, il rugissait comme un lion, il bondissait comme un tigre, il se battait contre les Mécréants et

assouvissait sa soif de vengeance][1]. Les litanies des Mécréants montaient jusqu'aux étoiles. Les têtes tombaient, le sang coulait, les poitrines étaient fendues ! Les deux armées se jetaient et se ruaient l'une sur l'autre et la surface du sol était remuée comme du coton ! Ce fut une grande bataille et un combat étrange : les oreilles étaient assourdies par le hennissement des chevaux, l'entrechoquement des épées, le fracas des masses d'armes, le sifflement des flèches et le heurt des armures et des harnais ! C'était un temps effroyable : terre et temps allaient vers leur perte ! Melik Dānişmend, fendant les rangs comme un dragon, courait çà et là ! A la tombée de la nuit, les deux armées regagnèrent leur camp et se mirent au repos. 'Os̱mān monta la garde avec mille hommes et fit le tour de l'armée. Q̱uant à Melik, jusqu'au matin, il pria Dieu le Très Haut. Soudain le sommeil l'envahit et il s'endormit. Il eut un rêve : un cavalier monté sur un cheval noir parcourait une plaine. Il dirigea son cheval vers Melik Dānişmend et celui-ci fut émerveillé par sa prestance.

« Pourquoi es-tu soucieux ? dit le cavalier à Melik. Dieu le Très Haut t'a donné la bonne fortune. Récite la prière que t'a donnée le Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! — et souffle sur toi-même, puis marche contre 'Atūş. Saute de cheval et va vers lui à pied : tu termineras son affaire avec un coup d'épée ! »

En entendant cette bonne nouvelle, Melik demanda :

« O Champion, qui êtes-vous donc ? »

« Je suis Seyyid Baṭṭāl Ġāzi, répondit le cavalier, demain, avec les Ġāzis, nous vous viendrons en aide ! »

Melik s'éveilla tout joyeux. Il vit qu'il faisait jour. Se levant, il fit ses ablutions et dit sa prière. Puis, il fit battre tambours et nacaires et les étendards multicolores furent hissés. Se mettant en selle, on se dirigea vers la lice. Nesṭōr, de son côté, donna le signal de monter à cheval et ses hommes vinrent se ranger face à l'armée de l'Islam. 'Atūş le maudit entra en lice. On l'aurait pris pour un dīv : sa taille était celle d'un obélisque ! Il était si gigantesque qu'un cheval ne pouvait pas le porter ! Il entra en lice, fit tournoyer sa massue au-dessus de sa tête et l'abattit contre terre : la poussière s'éleva de terre et monta au ciel comme un pilier !

(1) Dans P., cette phrase est défective ; cf. L. f. 149 v.

Et il hurla : « C'est moi, 'Atūş ! » Alors, le chef des champions, Melik Dāniṣmend Ġāzi, entra en lice. En approchant d''Atūş, il descendit de cheval et confia sa monture à 'Osmān. Il défit son carquois et son archais et les passa dans l'arçon de la selle. Resté à pied, il ceignit son épée, récita la prière, souffla sur lui-même et s'avança vers 'Atūş. En le voyant, le maudit hurla comme un dīv et fit tournoyer sa massue pour en frapper Melik Dāniṣmend. Melik invoqua le nom de Dieu, il courut, il bondit et retomba tout près d''Atūş. En voyant son ennemi si près de lui, le maudit détacha les pierres de sa massue et levant le bois seulement, il l'abattit sur Melik. Mais celui-ci sauta, passa par dessous et la massue s'abattit contre terre. Le maudit se courrouça : pendant qu'il soulevait sa massue de terre, Melik Dāniṣmend Ġāzi arriva par derrière et lui assena un tel coup d'épée que le chef du maudit alla rouler à quarante pas ! Des clameurs et des cris de détresse retentirent du côté des Mécréants.

« Sus ! cria Nesṭōr. Ne l'épargnez pas ! Attaquez tous ! »

A sa voix, la totalité des Mécréants, s'ébranlant comme une montagne, marcha avec un bruit de tonnerre et cerna Melik Dāniṣmend. Mais les Ġāzis attaquèrent aux cris de « Dieu est grand ! » Sur le champ, 'Osmān tira le cheval de Melik et le lui amena. Melik bondit en selle et se rua sur les Mécréants. On combattit tant que les têtes tombaient, le sang coulait, les poitrines étaient déchirées, la terre et le temps allaient vers leur perte ! Et voilà que, par la volonté de Dieu le Très Haut, la poussière s'éleva, le vent se mit à souffler, la foudre à frapper et les Mécréants crurent que c'était le Jugement Dernier ! Les Mécréants ne se voyaient plus et la seule chose qu'ils savaient c'était que, devant les épées, leurs têtes roulaient comme des balles ! Pour finir, Melik Dāniṣmend arriva à l'arrière de l'armée de Nesṭōr, là où étaient les étendards, et renversa le porte-étendard. 'Osmān, de son côté, fit culbuter l'étendard de Ṣaṭṭāṭ qui retomba face à terre et les Mécréants se dispersèrent et se mirent à fuir de tous côtés. Nesṭōr et Ṣaṭṭāṭ s'enfuirent vers Harṣana. Melik Dāniṣmend et les Ġāzis poursuivirent les Mécréants jusqu'aux portes de Harṣana, puis ils retournèrent. Melik Dāniṣmend s'installa dans la tente de Nesṭōr et les Ġāzis se rassemblèrent autour de lui. Les tentes, les pavillons, les biens et les trésors abandonnés par l'ennemi étaient innombrables ! Les Ġāzis assemblèrent le tout et l'apportèrent

à Melik qui distribua le butin aux Ġāzis. Tous les Musulmans étaient pleins de joie. Les narrateurs racontent qu'ils avaient fait, ce jour-là, douze mille prisonniers et que trente mille Mécréants avaient péri par l'épée.

Au matin, Melik fit amener les prisonniers et leur proposa d'embrasser la Foi. Les Mécréants écoutèrent et ceux à qui Dieu le Très Haut montra la Vraie Voie devinrent Musulmans, les autres furent passés par le glaive. On raconte que des douze mille prisonniers, huit mille devinrent Musulmans et quatre mille furent passés par le glaive. Ensuite Melik fit recenser l'armée : avec les nouveaux Musulmans, les effectifs s'élevaient à vingt mille hommes. Puis Melik fit distribuer aux nouveaux Musulmans tant de biens et de richesses prélevés sur le trésor de Nesṭōr que tous en furent rassasiés. Vingt ballots de trésors furent envoyés au fort de Toḳat, sous la garde de cinq cents hommes. Puis Melik Dānişmend leva le camp. On déploya les étendards multicolores et la bannière d'Abū Muslim et les Ġāzis, passant devant Melik Dānişmend et proclamant leur résolution de faire la Guerre Sainte, prirent le chemin de Ḫarşana. Et voilà la dixième séance terminée.

Nous avons terminé la dixième séance. | Il a remporté de belles victoires, Melik, ce prince généreux !
Faisons des prières pour le repos de son âme, | et voyons quels exploits il va encore accomplir.
Puisse l'âme de Melik être joyeuse, toujours, | puisse son mausolée être éclatant de lumière, toujours !
Puisse Dieu rendre joyeuses les âmes des Ġāzis, | puisse-t-Il les rassasier de la nourriture de Sa Clémence !
Ils ont accompli bien des exploits dans la voie de la Religion, | ils ont donné leur vie pour recevoir l'approbation de Dieu !
Ceux qui donnent leur vie dans la voie de Dieu trouvent la Grâce, | et, avec cette Grâce, toute chose trouve la Perfection !
O Dieu, montre à Tes esclaves Ta Grâce, | à Tes esclaves faibles, misérables et pauvres !
C'est Toi, l'Espoir de tous, ô Allah ! | Car c'est Toi, le Souverain de tous les peuples !
Ce récit que tu écoutes, ô mon Ami, | fais-en ton profit.
Tu jouis de la compagnie des saints | en écoutant leurs exploits.

Tiens-toi prêt, que ton âme soit prête, | car tu seras en leur compagnie !
Écoutez maintenant mon histoire avec foi | et rendez grâce à Muṣṭafa avec amour !
Ici se termine ce récit. | Rends grâce à Muṣṭafa, et que la paix soit sur toi !

ONZIÈME SÉANCE

Nous voici prêts pour la onzième séance, | écoutez-moi, vous qui êtes assis près et loin de moi.
Combien n'ont pas vécu jusqu'à ce jour, | ils sont dans leurs tombeaux et ont besoin de prières !
Il serait juste qu'en ce moment tu te souviennes d'eux, | votre prière sera pour eux un bon remède !
L'histoire en était restée là où | Melik se dirigeait contre la ville de Harşana.
Laissons Melik aller vers ces régions | et revenons à l'histoire d'Artuhī.
C'est l'ami fidèle de Melik, | c'est le chef des Ġāzis héroïques !
C'est lui, cet émir du pays de Rūm | qui devint le prisonnier de Melik.
Il lui donna Efromiya en mariage | et ils passèrent de nombreux jours ensemble.
Puis pendant le combat, elle devint captive, | on l'emmena à Mankuriya et on l'emprisonna.
Artuhi partit à sa recherche, | il ne savait pas ce qu'elle était devenue.
Artuhī partit seul vers son amie, | il se mit en route pour retrouver sa bien-aimée.
Car si, un seul instant, l'ami est privé de son amie, | le feu de l'amour dévore aussitôt sa patience !
O Dieu ! Ne sépare pas l'ami de l'amie, | ne sépare pas, un seul instant, l'amoureux de l'aimée !
L'histoire de l'Amoureux et de l'Aimée est infinie, | on pourrait en parler jusqu'au jour du Jugement Dernier !
Quel est le But ? Explique-le nous. | Expose-nous les vertus de Melik.
Écoute : je vais poursuivre mon récit. | Rends-lui grâce et réjouis son âme !

Ceux qui racontent l'histoire de Melik Dānişmend, rapportent ainsi : la nuit où Artuhī quitta l'armée et partit vers Mankuriya, il marcha jusqu'au matin. Il arriva à une plaine au milieu de laquelle coulait une source. Vite, il descendit de cheval et fit ses ablutions. Puis il dit la prière du matin, se remit à cheval et continua sa route. Chemin faisant, il se disait, dans son for intérieur : « O Dieu ! Je ne connais pas la route vers ce fort ! » Et il implorait Dieu. Tout en priant ainsi, il cheminait et soudain il arriva à un village. Devant le village, il vit un arbre au pied duquel il y avait une fontaine. Près de la source se tenait un beau jeune homme monté sur un magnifique cheval noir. Artuhī le salua et le jeune homme lui rendit son salut [en langue grecque][1]. Artuhī passa outre, mais le jeune homme s'élança derrière lui et lui dit : « Salut, O Artuhī ! Sois le bienvenu ! Où t'en vas-tu ? »

« O Jeune Homme, lui dit Artuhī, d'où me connais-tu ? »

« O Artuhī, cette nuit, dans mon rêve, j'ai vu le Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! J'ai vu un halo de lumière et de ce halo de lumière sortait une bannière et au pied de cette bannière se tenait cette Pleine Lune de l'Univers, le Maître des enfants d'Adam, ce Seuil de la Béatitude, cette Lune de la Coupole de Fidélité, le Sublime, le Pur, l'Élu, celui qui suit la Bonne Voie, celui qui doit servir de modèle, Muhammed Mustafa — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! Sa tête était auréolée de lumière, il portait une robe verte et chevauchait Burāk. Les saints et les prophètes l'accompagnaient et l'univers retentissait des cris de « Dieu est grand ! »

« Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ! » Moi aussi, je m'avançai et je tombai à ses pieds.

« O Sultan qui apportas aux mondes la Clémence, m'écriai-je, qui es-tu donc ? »

De sa bouche sacrée, il me répondit : « Je suis le Seigneur Prophète ! »

« Pour toi, j'apporterai ma vie en sacrifice ! lui dis-je. Intercède aussi en ma faveur ! »

Promptement, il m'exposa [les dogmes de] la Foi et je devins Musulman. »

(1) Cf. L. f. 155 v. ; I. f. 151 r.

Puis le jeune homme continua son récit : « Ce village est ma propriété, dit-il. Je m'appelle Ḳara Tegin et je suis originaire de Bagdad ».

« Comment êtes-vous venu dans ce pays ? » demanda Artuḫī.

« Mon père était marchand, poursuivit le jeune homme. Il arriva un jour dans un village où habitait un prêtre chrétien qui avait une très belle fille. Mon père tomba amoureux de la jeune fille et la demanda au prêtre.

« Deviens Mécréant, lui dit celui-ci, et je te donnerai ma fille. »

L'amour est une passion ! Mon père dit « Oui » avec sa langue, mais pas avec son cœur. Toutefois, on lui donna la jeune fille en mariage et il eut d'elle deux fils. Il nomma l'un Iltegin et l'autre Ḳara Tegin. Malgré tous ses efforts, il ne put rendre sa femme musulmane. Un jour, il eut un rêve : Muḥammed Muṣṭafa lui apparut en rêve et lui dit : « O Fortuné ! Lève-toi et va voir : ta femme est devenue musulmane ! » Mon père se réveilla aussitôt et dit à ma mère : « Que ta foi musulmane soit bénie ! »

« Comment sais-tu que je suis devenue musulmane ? » lui demanda ma mère. « J'ai vu en rêve le Seigneur Prophète, lui répondit mon père. C'est lui qui m'a appris la nouvelle. »

« Moi aussi, j'ai vu en rêve le Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! dit ma mère. Et je suis devenue musulmane. »

Et le jeune homme continua son récit : « Quand Seyyid Baṭṭāl Ġāzi[1] arriva dans ce village, il tua ce prêtre. Le nom de ce prêtre était Ṭamāsūn. Et pour cette raison, on appelle également ce village Ṭamāsūn. Le moine Ṭamāsūn avait donné ce village à mon père par un acte signé de sa main. Depuis ce temps-là, ce village est notre propriété. Les Grecs n'interviennent pas dans cette région. Ils nous croient Mécréants. Quant à nous, nous cachons notre religion au fond de nous-même. Mais cette nuit, j'ai vu en rêve le Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! Il m'a dit : « Demain, rends-toi à la lisière du village, au pied de l'arbre. Tu verras venir un cavalier dont le nom est Artuḫī. C'est un musulman. Il faut que tu deviennes son compagnon et que

(1) Cf. p. 168.

tu le conduises au fort de Mankuriya, car Efromiya est emprisonnée dans ce fort ». Et il me dit encore : « Après avoir délivré Efromiya, vous ferez la conquête de ce fort et on te le donnera. Tu y séjourneras et tu combattras pour l'Islam ». Et il ajouta : « La science, le savoir et les principes de la Religion, autant qu'il y en a, je te les ai donnés ! » Je m'éveillai aussitôt, je montai à cheval et je me rendais ici, quand je vous ai rencontré. Les paroles du Seigneur Prophète se sont accomplies ! »

Il descendit aussitôt de cheval, fit descendre Artuhī et apporta de la nourriture de sa maison. Artuhī avait très faim. Ils mangèrent, levèrent la table et parce qu'il est dit que pour un homme lié [par un devoir] il est défendu de perdre le temps en bavardage, tous deux se remirent en selle et prirent le chemin de Mankuriya.

Or, dans le pays de Rūm, la nouvelle s'était répandue que Melik Dānişmend avait encore vaincu Nesṭōr et Şaṭṭāṭ. En apprenant cela, dans tout le pays de Rūm, partout où il y avait des endroits escarpés, les Mécréants s'y réfugièrent. Ceux qui habitaient les villages, s'enfuirent dans la campagne, tandis que d'autres se réfugiaient dans les forts. La totalité des Mécréants se dispersa. Artuhī et Kara Tegin chevauchèrent nuit et jour. Ils traversèrent plaines, montagnes et villages. [Mais toute la campagne avait été désertée et ils ne trouvèrent personne à qui demander des nouvelles][1]. Un jour, vers le crépuscule, ils arrivèrent au fort de Mankuriya et s'arrêtèrent dans un endroit. A la tombée du soir, ils repartirent et entrèrent dans la ville. Mais tous les habitants s'étaient réfugiés dans le fort et elle était déserte. Mettant pied à terre, ils attachèrent leurs chevaux dans un endroit en ruines et repartirent à pied. Dans un quartier de la ville, il virent, dans une maison, la lueur d'un feu. Artuhī et Kara Tegin approchèrent et regardèrent dans la maison : deux Grecs et une femme, debouts, étaient en train de creuser la terre. Artuhī et Kara Tegin entrèrent.

« Qui êtes-vous ? » leur crièrent les Grecs.

« Nous sommes des Musulmans, » répondit Artuhī.

Les deux Mécréants attaquèrent Artuhī et Kara Tegin avec

(1) Cette phrase est omise dans P. Cf. L. f. 157 r. ; I. f. 153 r.

leurs pioches. Ceux-ci les tuèrent sur le champ. Alors la femme s'avança et dit : « Salut, O Artuhī et Ḳara Tegin! »

« Qui donc es-tu ? demanda Artuhī. Et comment nous connais-tu ? »

« J'habite ce fort et je m'appelle Meryem, dit la femme. Ces deux Mécréants que vous avez tués étaient l'un mon mari et l'autre mon beau-frère. Cette nuit, j'ai eu un rêve : un incendie avait pris dans le fort de Manḳuriya. Tout brûlait. Il ne restait pas une maison qui ne fût en proie aux flammes. L'incendie atteignit aussi ma maison et la rendit pleine de lumière. Puis, mon mari et mon frère tombèrent dans le feu et furent brûlés. Je me mis à crier et je courus derrière eux. Je vis que le feu avait enveloppé tous les habitants du fort, mais quelques-uns d'entre eux sautaient hors de ce feu et en sortaient indemnes. Je leur criai : « Comment se fait-il que le feu ne vous ait pas brûlés ? » Mais ils ne me répondirent pas. Voilà que le feu arriva jusqu'à moi et j'allais être brûlée, quand un vent s'éleva et l'emporta dans une autre direction. Je partis de là et j'entrai dans un jardin. Je vis une telle lumière dans ce jardin que la clarté montait jusqu'au ciel. Autour de cette lumière, je vis des gens qui étaient tous vêtus de lumière. Je vis aussi un trône sur lequel était assis un être dont la coiffure était faite de lumière : deux tresses de cheveux lui pendaient des deux côtés comme des [faisceaux de] lumière[1] et il exhalait un parfum de musc et d'ambre qui remplissait le monde. Je voulais tomber aux pieds de cet être, mais on me dit : « Ne viens pas ici, car tu es Mécréante, tu n'es pas digne de cet endroit! » Alors, je demandai : « Quel est donc cet endroit et qui est celui qui est assis là-bas ? »

Un jeune homme me répondit : « C'est la Pleine Lune de l'Univers, le Maître des enfants d'Adam, l'Intercesseur de ceux qui sont voués au Jugement Dernier, le plus grand des prophètes, le meilleur des hommes, l'Émir des Deux Mondes, l'Annonciateur de la Bonne Nouvelle et l'Admoniteur, le Flambeau Lumineux, Muḥammed Muṣṭafa — puisse Dieu l'exalter et le bénir! » Je m'écriai aussitôt : « Je veux devenir musulmane! » Ce jeune homme me fit répéter les articles de la Foi, puis, prenant ma main, il me conduisit près du trône. [« Qui es-tu

(1) Cf. p. 218 n. 1.

donc ? » demandai-je à ce jeune homme. « Je suis l'Émir des Croyants 'Alī » — que l'approbation de Dieu soit sur lui! — Et il me conduisit vers ce trône][1]. Je frappai mon visage contre terre et je rendis hommage. Alors le Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir! — me dit : « As-tu vu ce feu qui brûlait le fort ? » « Oui, répondis-je, je l'ai vu. » Le Sultan me dit : « Ce feu, c'est l'épée des Ġāzis. Ils doivent venir dans ce fort : ceux qui deviendront Musulmans, ils les épargneront, les autres, ils les tueront! » Puis le Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir! — me dit encore : « Demain soir, descends du fort et va dans ta maison. Deux hommes doivent venir : l'un s'appelle Artuḫī et l'autre Ḳara Tegin. Tu les feras monter dans le fort. Si tu fais ce que je te dis, demain tu seras digne d'être avec nous, dans ce Paradis! » Il parla et, prenant une coupe de sorbet, il me la tendit. Je la reçus et la bus[2], puis je rendis grâce à l'âme du Prophète et je m'éveillai. Il faisait jour. Je réveillai mon mari et lui dis : « Lève-toi et conduis-moi dans ma maison, car j'y ai quelque chose de caché et cette nuit j'ai eu un rêve effrayant! »

« Tout de suite, » me dit-il. Mon mari appela son frère et tous deux allèrent trouver le gouverneur du fort et lui demandèrent la permission d'aller en ville. « Nous avons des provisions et des vêtements de femme, dirent-ils, nous voulons les apporter dans le fort. » Le gouverneur répondit : « Vous ne pouvez pas partir de jour, attendez la nuit. Mais revenez vite et prenez garde, ne tardez pas, car la fille de Şāh-i Şaṭṭāṭ, Efromiya est ici. Il ne faudrait pas que les Cāzūs nous attaquent ![3] » Ayant reçu la permission, nous attendîmes la nuit et nous partîmes tous trois. Nous allâmes trouver le gouverneur qui nous fit ouvrir la porte et nous vînmes à notre maison. Et voilà, vous êtes arrivés et vous avez tué mon mari et son frère. Les paroles du Seigneur Prophète se sont accomplies. »

(1) Omis dans P. Cf. L. f. 158 v.-159 r. ; I. f. 155 r.

(2) Cf. p. 219 n. 1.

(3) Le manuscrit de Leningrad contient ici un passage supplémentaire dont nous donnons la traduction : « On dit aussi que le Ḳayṣar a encore un ennemi qui est Sulṭān Turasān. Ce Sulṭān Turasān est cent fois aussi valeureux que Melik Dānişmend. Il a donné au Ḳayṣar des soucis qu'on ne saurait décrire. Depuis Istanbul jusqu'à Ḳayṣariya, il a mis tout le pays à feu et à sang. Les Grecs se trouvent pris entre ces deux dragons » (cf. f. 159 v.-160 r.). Cf. p. 120-122.

« O Dame Meryem, dit alors Artuhī, trouve-nous maintenant le moyen de pénétrer dans le fort. »

« Le seul moyen, répondit Dame Meryem, c'est de dévêtir ces morts et de revêtir leurs habits. Ce qui est enterré ici, déterrez-le et prenez-le sur votre dos et comme cela nous rentrerons dans le fort. »

Ils approuvèrent et, remplissant un sac de blé, Ḳara Tegin le chargea [sur son dos], tandis qu'Artuhī chargeait le coffre qu'ils avaient sorti de terre. Cachant leurs armes sous leurs vêtements, ils se mirent en route et arrivèrent à la porte du fort. Meryem appela, on ouvrit la porte et tous trois entrèrent. Puis les portiers refermèrent la porte. Ils se rendirent dans le logis de Dame Meryem et y déposèrent leurs fardeaux. Dans la nuit, ils revêtirent leurs armes et suivirent Dame Meryem. Elle leur montra la porte de la prison, mais elle était gardée par quarante hommes. Alors, ils trouèrent le [mur de] derrière et entrèrent dans la prison. Les accents du Koran se faisaient entendre dans un coin. Or, dans la prison il y avait un puits et c'est là que se trouvait Efromiya. On en avait fermé l'entrée avec une pierre à moulin. Artuhī comprit qu'Efromiya était à l'intérieur. S'avançant aussitôt, il poussa la pierre et déboucha l'entrée du puit. Regardant en bas, il salua Efromiya. Elle lui rendit son salut et dit : « Soyez les bienvenus, ô mes Amis! Voilà trois jours que je vous attends. »

« Comment as-tu su ? » demanda Artuhī.

« Depuis trois nuits, 'Abdulvahhāb Ġāzi vient me dire : « Artuhī vient te délivrer. Deux personnes l'accompagnent : elles s'appellent Ḳara Tegin et Meryem. »

Ils jetèrent un lasso dans le puits et Artuhī descendit, coupa les liens d'Efromiya, la délivra et ils remontèrent et ressortirent. Chemin faisant, Dame Meryem leur dit : « Il y a encore une autre prison. Elle contient beaucoup de prisonniers. Quand le bruit [des incursions] de Melik Dānişmend s'est répandu dans ces régions, partout où il y avait des Musulmans, on s'en est emparé et on les a emprisonnés. Il y a ici sept cents prisonniers. »

Les narrateurs qui ont raconté l'histoire de Melik Dānişmend en présence du sultan 'Izzeddīn Ġālib[1], rapportent que dans cette prison il y avait une porte en fer à laquelle on avait

(1) Cf. p. 338 : 'Izzeddīn Keykāvus était surnommé Şāh-i Ġālib.

mis une serrure très solide. Lorsque Dame Meryem les eut conduits vers cette porte, ils firent beaucoup d'efforts, mais ne purent pas l'ouvrir. Alors Dame Meryem s'avança, mit sa main sur la serrure et dit : « Au nom de Dieu! » Elle tira et la porte s'ouvrit. Ils rendirent grâce à Dieu et entrèrent. Sous terre, on avait construit des oubliettes où il y avait beaucoup de Musulmans. Ils avaient tous des fers aux mains et aux pieds. Il y faisait très sombre. Vite, ils frappèrent un briquet et allumèrent une chandelle.

« Nous sommes des Musulmans, dit Artuḫī, nous venons vous délivrer. »

Ils s'avancèrent et défirent les liens des prisonniers. Puis, Artuḫī dit : « Il faudrait des vêtements pour ces Musulmans. »

« Venez, dit Dame Meryem, je vais vous montrer l'armurerie. Il y a là-bas tout ce que vous voudrez. »

Alors, quarante hommes allèrent vers l'armurerie, mais la porte était fermée par une serrure solide. Ils firent tous beaucoup d'efforts, mais ne purent l'ouvrir. Enfin, Dame Meryem s'avança et l'ouvrit. Ils entrèrent et ces quarante personnes s'armèrent et prirent tout ce qu'il fallait pour les Musulmans qui étaient dans la prison. Armés jusqu'aux dents, ils sortirent tous. A la porte de la geôle, il y avait quatre-vingts gardiens, mais, par la grâce de Dieu, ils dormaient tous de telle façon que tu les aurais pris pour des morts. Aussitôt, les Musulmans laissèrent faire les épées de la Guerre Sainte et passèrent ces quatre-vingts hommes par le glaive. Puis, ces sept cents Musulmans crièrent d'une seule voix : « Dieu est grand! » et marchèrent. L'intérieur du fort se remplit de clameurs. Chaque nuit, mille sentinelles parcouraient ce fort. En entendant ce vacarme, ils se levèrent et se dirigèrent du côté du bruit. Ils attaquèrent. Ḥamīrān[1] qui était le beg du fort, demanda à ses hommes : « Quel est ce bruit ? »

« Les Cāzūs sont entrés dans le fort, » lui dit-on.

Vite, Ḥamīrān ordonna de mettre le feu à la geôle. Aussitôt tous les Mécréants s'armèrent et sortirent. Ils envoyèrent les habitants du fort au combat. Il y avait dans le fort des lanceurs de feu grégeois[2], le beg ordonna à tout le monde de

(1) Ce personnage est appelé tantôt Ḥamīrān, tantôt Amīrān.

(2) *Naffād* pour *naffāṭ*, « celui qui lance le naphte » (cf. Dozy, *Supplément aux Dictionnaires Arabes*, II, 704).

prendre part au combat. Quant au feu de la geôle, il montait jusqu'au ciel. Artuhī, Efromiya et Ḳara Tegin se battaient corps et âmes et, jusqu'au matin ils tuèrent beaucoup de Mécréants. Ces derniers déployaient aussi beaucoup d'ardeur : ils se battaient et se démenaient. Le beg du fort, Ḥamīrān, se battait, lui aussi : « Ne les épargnez pas! » criait-il.

Cette nuit-là, ils firent un tel combat, | que les Mécréants du fort se trouvèrent à l'étroit!
Quand l'aube se leva, de nouveau le Soleil | montra sa splendeur aux habitants de la terre.
Il fit jour, l'œil vit clair | et les deux ennemis purent se regarder.
Artuhī brandissait son glaive sans arrêt | et tous ceux qu'il frappait, leur sang jaillissait sur l'heure!
Artuhī criait : « Allah! Allah! » | et de tous côtés, l'armée répétait : « Allah! »
Et parce que les gens de la Foi invoquaient le nom d'Allah, | les Mécréants du fort se trouvèrent privés de vie.
Les Mécréants s'en trouvèrent si mal, ô mon Ami, | que chacun cherchait le moyen de s'enfuir.

Lorsque le jour se leva, le beg du fort qui se battait avec ses hommes, rencontra Artuhī dans la mêlée. Il l'assaillit. Le maudit se dépensa en insultes et vains propos et abattit sur le crâne d'Artuhī l'épée qu'il tenait à la main. Artuhī repoussa l'attaque et le maudit passa, puis il revint en arrière pour faire une nouvelle attaque, mais Artuhī bondit et lui assena un tel coup d'épée sur le crâne qu'il le fendit en deux jusqu'à la taille. L'âme du maudit s'envola en Enfer!

Les Mécréants se battirent jusqu'à midi. Trois cents Musulmans furent martyrs. Quant aux Mécréants, ils se trouvaient pris entre deux ennemis : d'un côté l'épée des Ġāzis et de l'autre l'ardeur du feu. Jusqu'au matin, beaucoup de maisons avaient été brûlées et beaucoup de Mécréants étaient occupés à éteindre l'incendie. Mais Dieu le Très Haut donna la victoire aux Musulmans : ils tuèrent les Mécréants jusqu'à ce qu'ils demandent grâce. Ils crièrent grâce et au même moment, l'incendie se calma et s'éteignit. Artuhī dit alors : « Devenez Musulmans ! »

Une partie d'entre eux se firent Musulmans, les autres préférèrent payer le harāc. Artuhī accepta et leur donna pour habitat un faubourg, en dehors du fort. On installa les

nouveaux Musulmans dans le fort et Ḳara Tegin fut nommé beg et chargé de veiller sur le fort. Quant à cette dame dont le nom était Meryem, elle fut donnée à Ḳara Tegin comme femme légitime et ils furent mariés. On abattit le palais d'Ḥamīrān et, à sa place, on construisit une mosquée.

On fit répandre les principes de l'Islam. On installa les quatre cents Musulmans dans le fort et on nomma un Ḥāfiẕ pour qu'il enseigne le Koran. Parmi eux il y avait un certain nombre de lettrés : on les nomma imām, prêcheur et ḳāẕī. Si quelqu'un était en difficulté, il venait demander conseil à Ḳara Tegin et à Meryem. Dame Meryem, en buvant cette coupe de sorbet que lui avait tendue le Seigneur Prophète, était devenue initiée à toute la connaissance des principes [de la Religion]. Nuit et jour, Dame Meryem et Ḳara Tegin s'entretenaient de sciences. Dans ce fort, il y avait beaucoup de biens : on les distribua à tous les Musulmans, et les femmes dont les maris étaient morts furent données en mariage aux nouveaux Musulmans. Puis ils prirent cent ballots de trésors et cent odalisques, belles filles aux beaux visages, Artuḫī et Efromiya ajoutèrent encore plusieurs beaux esclaves et ils sortirent du fort. Ils prirent une centaine de Musulmans comme escorte et, faisant leurs adieux à Ḳara Tegin et à Dame Meryem, ils se mirent en route. Chemin faisant, ils arrivèrent à une agréable prairie couverte de gazons verts et arrosée par des eaux courantes. Ils s'y arrêtèrent et rendirent grâces à Dieu le Très Haut.

Invoque le nom du Seigneur : il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah ! | Proclame le nom du Seigneur : il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah !
Humbles et nobles, esclaves et rois, | jeunes et vieux, tous le proclament : il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah !
O Bonheur ! O Bonne Fortune ! O Homme Fortuné ! | Celui qui dit, dans sa langue : il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah !
Répète-le avec délices, avec amour, afin d'entrer au Paradis, | répète, ainsi que l'a dit le Prophète : il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah !
Tous ses compagnons le répètent nuit et jour, | avec Muḥammed l'Arabe : il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah !
Ta vie s'est écoulée dans l'imprévoyance, continue au moins dans la prière, | et pendant tout le restant de tes jours et de tes nuits, dis : il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah !

Artuhī et Efromiya s'arrêtèrent dans cette prairie et y passèrent la nuit. Le lendemain, ils virent que les chevaux de trait avaient disparu, tandis que les chevaux de selle étaient toujours là. Artuhī revêtit aussitôt ses armes et, laissant Efromiya près des trésors, il partit. Il arriva au pied d'une montagne et vit que la route menait vers le sommet. C'était un chemin très escarpé. Mettant pied à terre, Artuhī l'escalada et regarda de l'autre côté : il vit une plaine qui s'étendait à perte de vue. Elle était couverte de beaux gazons verts, [arrosée] d'eaux courantes et [ombragée] de beaux arbres aux pieds desquels coulaient des sources, on aurait dit un Paradis ! Artuhī poursuivit son chemin et vit soudain surgir un cavalier monté sur un beau cheval et vêtu d'habits royaux. En apercevant Artuhī, il lui cria : « Qui es-tu, toi qui te promènes seul dans cette prairie ? » Et il s'élança aussitôt sur lui. Il fit trois assauts, mais ne put le vaincre. Ce fut le tour d'Artuhī : mais ses trois assauts furent nuls. Alors ils prirent leurs lances et s'élancèrent de nouveau l'un sur l'autre. Les pointes des lances et l'ardeur des champions faisaient un beau spectacle ! Il y eut quatre-vingts assauts nuls. Ils se battirent tour à tour avec toutes leurs armes, mais ce fut en vain. Alors, descendant de leurs chevaux, ils retroussèrent les pans de leurs robes, les passèrent dans leurs ceintures et se mirent à lutter. Le guerrier empoigna la ceinture d'Artuhī et tira de toutes ses forces, mais ne put le vaincre. Il essaya trois fois et le sang lui jaillit du nez et éclaboussa la poitrine d'Artuhī, mais cela ne servit à rien. Ce fut le tour d'Artuhī : tendant la main, il empoigna le guerrier par sa ceinture et le souleva, tout en implorant Dieu le Très Haut. Il récita ces vers et L'implora.

Il dit : « O mon Créateur ! Mon Nourricier ! |Tu es tout ce que j'ai, dans les deux mondes !
Tu es le compagnon de tous les solitaires, | Tu es le remède de tous les affligés !
O Sagesse Divine ! Vois donc ce combat : | regarde la bataille que livre Artuhī. »
Viens donc, toi aussi, et rends grâce avec amour, | rends grâce au Prophète avec sincérité !
Dès qu'Artuhi eut prononcé : « Allah ! » | il souleva le jeune homme et le jeta à terre.
Au même instant, il s'assit sur sa poitrine | et tirant son poignard, il le porta à sa gorge.

Soulevant sa visière[1], il regarda son visage. | Ecoute ce qu'ils vont se dire.
Lorsqu'Artuhī eut regardé son visage, | il crut voir la lune qui sortait des nuages !
Il souleva son heaume[2] et regarda son visage. | Écoute ce qu'ils vont se dire.
Il ressemblait à une lune étincelante, | son visage était beau et ses deux sourcils étaient comme des arcs !
Il avait de grands yeux, son visage était rond | et sa barbe, trempée de sueur, était devenue ronde.
Il était de haute stature, élancé comme un cyprès. | Lorsque son adversaire l'eut soumis,
il lui dit : « Ne me tue pas, ô Ami de mon cœur ! | Car je suis devenu ton ami de cœur ! »
« Pourquoi es-tu devenu mon ami de cœur ! | Dis-le moi vite, je t'écoute ! »

Artuhī lui demanda : « Qui es-tu ? Comment t'appelles-tu ? »
« Je m'appelle Serkīs, répondit le jeune homme. J'habite Ma'mūriya. Je suis le neveu de Ḳayṭāl qui est beg de Ma'mūriya. »
Puis, il dit : « Toi, tu t'appelles Artuhī. Tu es l'ami de Melik Dānişmend. Ton nom est Artuhī et celui de ta femme légitime est Efromiya. »
« Comment le sais-tu ? » demanda Artuhī.
Le jeune homme répondit : « Cette nuit, j'ai eu un rêve. Je me suis vu à La Mecque. J'y ai vu une montagne faite de lumière. Autour de cette montagne se tenaient soixante-dix mille anges et, au sommet, j'ai vu un être sur le front duquel se manifestait la Lumière Divine. Les gens qui se tenaient là lui baisaient la main. En le voyant, je me dirigeai vers cette montagne, mais quelqu'un me barra la route : « Tu es Mécréant, » me dit-il. Je demandai alors : « Quel est donc cet endroit ? Quel est cet être ? » Il me répondit : « Cet endroit, c'est La Mecque d'Allah. Cette montagne, c'est le mont Ḳubeys et ce chef qui se tient sur la montagne, c'est lui la Pleine Lune de l'Univers, l'Intercesseur pour les gens de la Foi dans les Deux Mondes, le Prophète de la Bonne Nouvelle et l'Admoniteur, le Flambeau Étincelant, Muḥammed Muṣṭa-

(1) mot à mot : « il souleva son voile » *(niḳāb)*.
(2) mot à mot : « il souleva sa cuirasse » *(zirh)*.

fa — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! » Puis il ajouta : « Moi, je suis Seyyid Baṭṭāl Ġāzi. » Je lui dis alors : « Et si moi aussi je veux baiser la main de ce chef ? C'est donc défendu ? » « Tu le peux, si tu deviens Musulman, » me dit-il. « Alors, je deviendrai Musulman, » lui répondis-je. Ce chef me prit par la main et me fit monter sur la montagne. Arrivé devant le Seigneur Prophète, je frappai ma tête contre terre, je lui baisai la main et, en sa présence, je devins Musulman. Le Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! — me dit : « Quand il fera jour, monte à cheval et va chasser. Tu rencontreras un homme : [vous vous battrez] et, pour finir, il te soumettra. Devant lui, prononce l'acte de Foi, car ce guerrier c'est Artuḫī. Quand tu deviendras Musulman, tu feras la conquête de la ville et de la région de Ma'mūriya et tu y instaureras la religion musulmane. »

En oyant cette nouvelle, Artuḫī se releva aussitôt de sur [la poitrine] du jeune homme et ce dernier se mit debout et récita l'acte de Foi. Artuḫī en fut transporté de joie et il l'appela Aḥmed.

« O Aḥmed, dit ensuite Artuḫī, la nuit dernière on nous a volé nos chevaux. »

« Il y a ici une vallée, répondit Aḥmed, où habite un brigand. [Il s'appelle Ṭōrsuvār le Franc. Il a une bande de quatre cents voleurs][1] les uns sont Grecs, les autres Francs. Ce sont probablement eux qui ont pris tes chevaux. Ce sont de maudits coquins ! »

En oyant cela, Artuḫī dit : « O Aḥmed ! Montre-moi cet endroit. » Aḥmed revêtit aussitôt armes et bagages, Artuḫī se mit aussi en selle et ils partirent au galop. Arrivés dans la prairie où était Efromiya, ils virent que l'air était rempli de colonnes [de poussière]. Tous les bagages et tous les trésors avaient été pillés et une centaine de personnes entouraient Efromiya qui se battait. Artuḫī et Aḥmed-Serkīs arrivèrent sur les Mécréants et les assaillirent. En un clin d'œil, ces deux champions d'un côté et Efromiya de l'autre, étendirent morts tous les Mécréants. Aucun des cent ne put se sauver.

« Que s'est-il passé ? » demanda alors Artuḫī à Efromiya.

« Aussitôt après votre départ, répondit Efromiya, je vis apparaître une poussière. J'eus juste le temps de revêtir mes

(1) Cette phrase est omise dans P. Cf. L. f. 178 r. ; I. f. 163 v.

armes quand un étendard surgit de la poussière et je fus assaillie. Je me battis autant que je le pus, mais, pendant ce temps-là, une cinquantaine d'hommes pilla nos bagages. Des Musulmans qui gardaient les bagages, les uns furent tués, les autres tombèrent prisonniers. Ils s'emparèrent des trésors et s'en furent. »

« Mais, dit Artuhī, ces gens-là, qui peuvent-ils bien être ? »

En se promenant autour des bagages, ils trouvèrent un homme blessé.

« Quel peuple êtes-vous ? » lui demandèrent-ils.

« Nous sommes les hommes de Ṭōrsuvār le Franc, répondit le blessé. Dans la nuit, nos hommes sont venus enlever votre bétail et l'ont emmené vers Ṭōrsuvār le Franc. Ils lui ont fait part de vos biens et bagages et Ṭōrsuvār a envoyé cent cinquante hommes bien armés pour les piller. »

Artuhī continua son inspection et trouva un certain nombre de Musulmans blessés. On pansa leurs blessures et Efromiya se mit à interroger Artuhī : « Quel est ce jeune homme ? » demanda-t-elle.

Artuhī lui raconta l'histoire d'Aḥmed d'un bout à l'autre et Efromiya s'en réjouit. Puis tous trois se mirent en selle et partirent à la recherche de Ṭōrsuvār le Franc. Ils chevauchèrent, escaladèrent une montagne et regardèrent de l'autre côté : ils virent une vallée où il y avait des tentes.

« Voilà les hommes de Ṭōrsuvār, » dit Aḥmed.

Ils redescendirent la montagne et arrivèrent [au campement]. C'était dans l'après-midi. A l'entrée de la tente de Ṭōrsuvār, un moine sonnait la cloche. Les Mécréants les regardèrent et virent qu'ils n'étaient pas des leurs, ils se mirent à crier : « L'ennemi est là ! » Les trois chefs furent assaillis des quatre côtés. Le tumulte s'éleva et parvint aux oreilles de Ṭōrsuvār qui monta aussitôt à cheval. C'était un grand Mécréant. Il attaqua les chefs, mais ils ripostèrent. Ṭōrsuvār le maudit prit sa masse d'armes à la main et abattit le cheval d'Efromiya. Il laissa aussi Serkīs [évanoui] sur le cou du cheval. Artuhī survint et fit face au maudit. Ils se ruèrent l'un sur l'autre, mais sans succès. Le maudit vit que le soir tombait et que le soleil pâlissait. Se courrouçant, il prit son épée et l'abattit sur Artuhī, mais celui-ci para. Le soir tombait : Artuhī leva son visage vers Dieu et L'implora. Il demanda aide à Dieu le Très Haut.

Il dit : « O Protecteur ! O Toi qui pardonnes les fautes ! O Secourable ! | Toi qui repousses le malheur et la calamité !
O Dieu ! Préserve-nous du péril, | des mauvaises langues et du mauvais œil !
O Dieu ! Tous mes secrets Te sont dévoilés, | tous mes comptes sont connus à Ta Majesté !
Depuis le commencement des temps, Tu connais nos secrets | et, par Ta Clémence, Tu couvres nos péchés !
Pour tous les désespérés, le secours vient de Toi, | pour tous les éperdus, la raison vient de Toi !
Combien de pécheurs tombés ont été relevés par Toi, | combien d'injustement punis ont été vengés par Toi !
O Dieu ! Ne regarde pas mes fautes, | ne livre pas au feu la moisson de ma maturité !
Je suis foulé aux pieds, tends-moi la main, secours-moi ! | Contre ce feu de la Mort, protège-moi du bouclier de Ta Bienveillance !
Je suis venu plein d'espoir : mon espoir est en Ta Majesté ! | Je souhaite ne pas repartir privé de Ton secours !
Depuis l'Éternité, ô Adoré ! Tu nous as fait savoir | que celui qui se réfugie en Toi n'est jamais délaissé !
Délivre-moi de cette impasse, | permets-moi de rejoindre Melik, avec un visage serein ! »

Artuẖī termina sa prière et abattit sa masse d'armes sur le crâne du maudit Ṭōrsuvār : le maudit ne put pas repousser le coup et l'arme frappa sa tête. Ses deux yeux et sa cervelle en jaillirent et son âme s'envola en Enfer ! Artuẖī s'empara aussitôt du cheval de Ṭōrsuvār et fit monter Efromiya. A cette vue, les Mécréants se mirent à gémir et les trois chefs se jetèrent sur eux aux cris de « Dieu est grand ! » Au bout d'une heure, ils les avaient occis et ceux qui ne furent pas occis se dispersèrent. Les trois chefs entrèrent dans le camp de Ṭōrsuvār et trouvèrent soixante-dix prisonniers Musulmans. C'était tous les nouveaux Musulmans de Manḵuriya. Ils les délivrèrent et leur donnèrent chevaux, vêtements et armes. Ils trouvèrent dans le campement de Ṭōrsuvār tant de biens et de trésors, que Dieu seul en sait le compte ! Ils ramassèrent le tout et en chargèrent chevaux et chameaux ; le surplus fut laissé dans les tentes. Ils se préparaient à repartir, quand ils aperçurent, en face, la lueur d'un feu. Ils se dirigèrent vers le flanc de la montagne d'où venait le feu et virent qu'il avait été

allumé devant une grotte près de laquelle dix Mécréants dormaient, tandis que dix autres veillaient. En apercevant Artuhī, les Mécréants crièrent : « Qui êtes-vous ? »

« Je suis Artuhī, l'ami de Melik Dānişmend. »

En oyant cela, les Mécréants se mirent à crier : « Hay u Huy ! » et ceux qui dormaient se réveillèrent et tous se ruèrent [sur les Musulmans]. En un clin d'œil, Artuhī et Efromiya les tuèrent tous, à l'exception d'un seul qui demanda grâce.

« Qui êtes-vous ? lui demanda Artuhī, et que faites-vous ici ? »

« Nous sommes les hommes de Ṭōrsuvār, répondit-il. Dans cette caverne, il y a cent Musulmans. Ce sont des captifs qui ont été mis aux fers et emprisonnés ici. On nous a mis ici pour les garder. »

Artuhī et Efromiya mirent aussitôt pied à terre et entrèrent vite dans la caverne. Ils y trouvèrent un puits. Ouvrant la porte, ils entrèrent, défirent les liens des cent Musulmans et les firent sortir. Les prisonniers furent remplis de joie. Alors, Artuhī et Efromiya retournèrent dans les tentes et rapportèrent chevaux, vêtements et armes. Tous les Musulmans se vêtirent et, formant une troupe, ils se mirent en route. Cette nuit-là, ils marchèrent jusqu'au matin et arrivèrent dans une vallée. Ils s'arrêtèrent dans une prairie où il y avait de l'eau courante. Les Ġāzis firent leurs ablutions et dirent la prière du matin. Puis ils mangèrent, rendirent grâce à Dieu et se reposèrent un peu. A l'heure du réveil des oiseaux, un bruit se fit entendre derrière la colline. Artuhī se mit aussitôt en selle et monta sur le sommet : il vit, de l'autre côté, des hommes d'armes qui venaient. Ils entouraient une litière toute brodée d'or rouge et recouverte de satin d'Istanbul. Autour de la litière, marchaient des esclaves et des serviteurs sans nombre. Les serviteurs étaient également revêtus d'habits dorés et ils marchaient avec une telle pompe qu'on ne saurait le décrire ! Et il y avait tant de biens et de trésors que Dieu seul en saurait le compte ! Artuhī laissa la troupe passer. Soudain, un cavalier surgit derrière la troupe. Artuhī redescendit aussitôt la colline, lui barra la route et demanda :

« Qu'est-ce que c'est que cette troupe ? »

« C'est la fille de Ḳayṭāl qui vient de Selāsil et se rend à Ma'mūriya, » répondit le cavalier.

« Pour quelle raison ? » demanda Artuhī.

« Cette jeune fille a, paraît-il, vu un rêve, répondit l'homme.

Dans son rêve, quelqu'un lui aurait dit : « Melik Dāniṣmend te prendra pour femme légitime. » La jeune fille a fait part de ce rêve à son père Ḳayṭāl et celui-ci a aussitôt envoyé des hommes d'armes pour la conduire au fort de Ma'mūriya, car c'est un fort solide. »

« Comment s'appelle la jeune fille ? » demanda Artuḫī.

« Elle s'appelle Gülnūş Bānū, » répondit l'homme.

Artuḫī fut transporté de joie et se dit : « Cette jeune fille sera un beau cadeau pour Melik ! »

Puis il dit au cavalier : « Deviens Musulman ! »

Le Mécréant se jeta sur Artuḫī qui éperonna son cheval et le tua. Retournant près de ses amis, il raconta à Efromiya et à Aḥmed-Serkīs ce qui s'était passé et leur dit : « Il n'y a maintenant rien de mieux à faire que de rattraper ces hommes, de les vaincre avec l'aide de Dieu et de nous emparer de cette jeune fille pour Melik Dāniṣmend. »

« C'est bien, » répondirent-ils.

Ils cachèrent leurs biens et leurs trésors dans une grotte, montèrent tous à cheval, rattrapèrent la troupe et l'attaquèrent. Le chef de la troupe s'appelait Pānōs. On courut lui dire : « Les Musulmans sont là ! » Revenant aussitôt vers l'arrière, il les attaqua. Les deux armées livrèrent un combat magistral ! Soudain, dans la mêlée, le maudit Pānōs rencontra Aḥmed-Serkīs et lui cria :

« Qu'est-ce que tu fais ici, toi ? »

« Je suis devenu Musulman, répondit Aḥmed, je suis devenu ennemi des Mécréants ! » Aussitôt, Pānōs le maudit frappa Aḥmed avec son épée, mais ce dernier repoussa le coup. Ce fut son tour : il se rua en criant « Ya Allah ! » et assena à Pānōs le maudit un tel coup d'épée que sa tête se décolla. Artuḫī, de son côté, faisait culbuter l'étendard et le porte-étendard et les Mécréants se dispersèrent. Quant à Efromiya, elle barra la route à la litière et obligea la totalité des esclaves, odalisques et serviteurs à rebrousser chemin. Deux cents Mécréants, repoussés vers l'arrière, furent faits prisonniers.

« Devenez Musulmans, » leur dit-on.

Cent trente d'entre eux se firent Musulmans, les autres furent passés par l'épée. Revenant en arrière, ils reprirent effets, biens et trésors cachés dans la grotte et se remirent en route. Ils prirent la route de Ḫarşana. Chemin faisant, Gülnūş Bānū pleurait. Efromiya la sermonnait en lui disant : « Tu devrais être reconnaissante, car tu seras Musulmane ! »

« Jamais je ne détournerai mon visage de la Croix ! » disait Gülnūş Bānū.

Quant à l'armée de Gülnūş Bānū, vaincue, elle prit la fuite. Arrivés à la porte du palais de Ḳayṭāl, [les fuyards] se mirent à pousser des cris de détresse et, vite, ils répandirent la nouvelle. Ḳayṭāl se jeta à terre. On lui apprit aussi la conversion de Serkīs. Il ordonna aussitôt à l'armée de se mettre en selle. Ḳayṭāl avait deux champions : l'un se nommait Ḳilāyōn, l'autre Dimītrī bin Gilyān. Ils les envoya à la tête de dix mille hommes, à la poursuite de Gülnūş Bānū. Et aussitôt on envoya des lettres de tous côtés pour lever une armée et partir à la poursuite de Gülnūş Bānū.

Pendant ce temps-là, Artuhī, Efromiya et Aḥmed-Serkīs arrivèrent près de Melik. Ils lui baisèrent la main et Melik se réjouit de les voir. Ils entrèrent dans sa tente et Artuhī lui raconta l'histoire de Gülnūş Bānū. Melik Dānişmend en fut tout joyeux. Il fit apporter le repas : ils mangèrent, levèrent la table et 'Osman partit monter la garde. Artuhī, Efromiya et Aḥmed-Serkīs restèrent dans la tente avec Melik Dānişmend et Artuhī raconta l'histoire d'Aḥmed-Serkīs d'un bout à l'autre. Melik Dānişmend le félicita. Puis il lui raconta l'histoire de Ḳara Tegin, ainsi que celle de Dame Meryem. Melik fit apporter à Aḥmed-Serkīs, Artuhī et Efromiya des robes d'honneur royales, chacun revêtit la sienne et rendit grâce à Melik Dānişmend. Puis ils distribuèrent aux Musulmans tous les biens qu'avait rapporté Artuhī. Alors, Melik Dānişmend dit à Efromiya : « Va chercher Gülnūş Bānū. »

Efromiya alla aussitôt chercher Gülnūş Bānū et l'amena vers Melik Dānişmend. Quand Melik Dānişmend vit la taille gracieuse et élancée de la jeune fille, il en fut ébloui. Quant à la jeune fille, elle admira la glorieuse beauté de Melik, car en ce temps-là, il n'avait pas son pareil en beauté et en virilité. Alors, Melik dit à Gülnūş Bānū de se faire musulmane, mais, en l'entendant, elle dit : « Je ne quitterai pas ma religion. »

« Si tu ne deviens pas musulmane, lui dit Melik, je ne t'accepterai pas [pour femme]. »

« Si tu ne m'acceptes pas, c'est ton affaire, » répondit Gülnūş Bānū. Melik la fit reconduire dans sa tente et la fit garder par cent hommes. La nuit passa. Au matin, Melik fit battre tambours et nacaires. On déploya l'étendard du Calife et la bannière d'Abū Muslim et on prit le chemin d'Amasya. Et voilà la onzième séance terminée.

DOUZIÈME SÉANCE

[Où il est raconté comment fut assiégé le fort de Ḫarşana][1]

Nous avons terminé la onzième séance, | écoute maintenant la douzième.
Si Dieu nous aide à vivre jusqu'à demain, | demain, nous verrons la douceur du récit.
Puisse le Créateur vous sauvegarder, nuit et jour, | et puissiez-vous toujours avoir pour ami, le Bonheur !
Rends grâce à l'âme de Muṣṭafa, | jeune ou vieux, vous parviendrez au But !
Que Dieu fasse miséricorde au lecteur, à l'auditeur | et qu'Il absolve les péchés de celui qui écrivit et de celui qui fit écrire [ce livre] ![2]
Écoute maintenant ce que fit Melik, | comment il mit le siège devant Ḫarşana.
Que sur son âme soit le salut et la paix, | de même que sur celles des Ġāzis. Et que la paix soit sur vous !

Les narrateurs qui ont conté l'histoire de Melik Dānişmend en présence du Chah 'Izzeddīn[3], racontent ainsi :

Quand Artuḫī se fut emparé du fort de Manḳuriya et eut délivré Efromiya de prison, il marcha avec les Musulmans contre le fort de Ḫarşana afin d'y mettre le siège. « Melik Dānişmend arrive ! » vint-on dire à Şaṭṭāṭ et à Nesṭōr. Ils

(1) Cf. L. f. 174 v.

(2) Dans le manuscrit de Léningrad, ces vers se trouvent à la fin du chapitre précédent ; d'après le contexte, cet ordre est préférable à celui du P. La douzième séance s'ouvre par un préambule de quinze vers que terminent les deux vers qui, dans le manuscrit de Paris, font suite à ceux-ci.

(3) Cf. p. 54-56.

montèrent aussitôt sur les créneaux et regardèrent les Musulmans. Ceux-ci venaient aux sons des tambours et des nacaires, étendards et bannières étaient déployés, ils marchaient avec tant de prestance que tous les Mécréants se mirent à pleurer !

« Qu'allons-nous faire ? se dirent Nesṭōr et Şaṭṭāṭ, qu'allons-nous devenir ? »

Puis, Nesṭōr dit à Şaṭṭāṭ : « Tous ces malheurs nous viennent de ta fille ! »

« Ne te tourmente pas, répondit Şaṭṭāṭ. Je vais envoyer des lettres dans toutes les villes et dans tous les forts. Je lèverai une armée et je viendrai à bout de ces Cāzūs ! »

« Tu as déjà tant de fois levé des armées, lui dit Nesṭōr, à quoi cela t'a servi et qu'espères-tu maintenant ? »

« Je connais un chef dans la région de Cānik qui n'a pas son pareil au monde, répondit Şaṭṭāṭ, nous lui enverrons une lettre et nous le ferons venir. Nous l'enverrons contre ces Cāzūs et peut-être nous vengera-t-il ! »

En oyant ces paroles, Nesṭōr se réjouit. Ils descendirent prestement des créneaux et rentrèrent au palais.

Pendant ce temps-là, l'armée de Melik Dānişmend se posa et dressa tentes et pavillons. Puis ils écrivirent une lettre à Nesṭōr et à Şaṭṭāṭ. Ils écrivirent d'abord : « Au nom de Dieu hormis Lequel il n'y a pas de dieu ! » Ils dirent ensuite : « O Nesṭōr et Şaṭṭāṭ ! Sachez et apprenez que je ne suis pas venu au pays de Rūm pour amasser biens et trésors et m'en retourner ! Je suis venu pour conquérir ces régions et ces villes et pour convertir le peuple à la Foi. Maintenant vous aussi, il vous faut devenir musulmans, si vous voulez échapper à mon glaive et au châtiment de Dieu. Vous pourrez alors retrouver votre principauté. Mais si vous refusez, par la grâce d'Allah, je ne laisserai aucun de vous en vie ! »

Ayant terminé la lettre de cette façon, ils la remirent entre les mains d'un messager et l'envoyèrent. Le messager arriva à la porte du fort et cria : « O Grecs ! Je viens de la part de Melik Dānişmend, je vous apporte des nouvelles, j'ai une lettre pour Nesṭōr ! »

Nesṭōr donna l'ordre d'amener le messager en sa présence. Le messager vit Nesṭōr qui siégeait avec tant de prestance qu'on ne saurait le décrire ! Il s'avança et lui remit la lettre de Melik Dānişmend. Quand il en eut pris connaissance, Nesṭōr le maudit devint enragé, il aboya comme un chien ! Ils déchirèrent la lettre en morceaux et pendirent le messager

du haut des tours. Quand il apprit la mort de ce Croyant, Melik se mit en colère, et il y avait de quoi ! Il fit aussitôt frapper tambours et nacaires et on se mit en selle. On cerna le fort et le siège commença. D'en bas, ils jetèrent des flèches aux Mécréants et en tuèrent beaucoup. A la tombée de la nuit, ils retournèrent et chacun regagna sa tente. Quant à Melik Dānişmend, il se mit à prier Dieu.

Quand le matin eut envahi la Terre et le Ciel | et que le Monde fut englouti par la lumière du Soleil,
Melik se leva et fit sa prière du matin. | Il leva ses mains vers le Seigneur et prosterna son visage.
Il dit : « O Seigneur ! Rends facile [la conquête de] cette ville ! | Nous avons assez souffert de maux de la part des Mécréants !
Toutes les tâches Te sont faciles, ô Allah ! | Accorde la victoire aux Musulmans, ô Allah ! »

Tandis que Melik Dānişmend adressait cette supplique à Dieu le Très Haut, Nesṭōr et Ṣaṭṭāṭ dépêchaient des lettres de tous côtés : vers les provinces de Ṣinob, de Ṣamsūn, de Cānik, à Ḫargümbed, Ḳaraḳuş, Ṣānūsiya, Ḫarsānōsiya, Ṭarābuzūn, et d'autre part jusqu'aux confins d'Ermen et d'Aḫlāt, vers Ercīs, Kefe, Bāybūrd, Kemāḫ et Ḳara Ḥiṣār. Ils dépêchèrent des lettres vers toutes ces villes et écrivirent encore une lettre qu'ils remirent à un messager qui se dirigea vers Ḫarsānōsiya. Arrivé à Ḫarsānōsiya, il remit la lettre au beg qui en prit connaissance. Puis, le beg de Ḫarsānōsiya fit faire une copie de la lettre et l'envoya à Cānik.

Or, il y avait dans la province de Cānik deux champions, c'étaient deux frères. L'un s'appelait Şarṭīn Kūh-i Neşīn et l'autre s'appelait Tāṭīs. Şarṭīn et Tāṭīs prirent connaissance de la lettre. Ils avaient cent mille hommes sous leurs ordres. Tout le pays, depuis les confins de Cānik jusqu'à ceux de Bulġār Daġ, était sous leur domination[1]. Puis ils envoyèrent encore une lettre à Miḫā'il, le beg de Nīksār, lui disant : « Faites savoir jusqu'aux confins de Berda' et de Ḳars, jusqu'à Alāṭāġ et Gürcistān, que tous ceux qui appartiennent à la religion du Messie se rassemblent et marchent vers Ḫarşana ». Lorsque cette nouvelle parvint

(1) Mot à mot : « Depuis les confins de Cānik jusqu'aux confins de Bulġar... ». Cf. p. 382 : « Tāṭīs... a franchi le *Bulġār Ṭaġ...* ». Cf. p. 159.

à Miẖā'il, le beg de H̱arsānōsiya, il dépêcha des lettres vers toutes les provinces. Un messager arriva vers Şarṭīn Kūh-i Neşīn et lui remit une lettre dont voici le contenu : « D'abord Nārinūr et Nāḳūş Küste. De notre part qui sommes Nesṭōr et Şaṭṭāṭ, l'un de nous est le Calife du pays de Rūm et l'autre le Beglerbeg. Sachez que nous avons fui devant Melik Dānişmend et que nous nous sommes réfugiés dans le fort de H̱arşana. De grâce ! Venez vite et délivrez-nous de cette calamité ! »

En apprenant la nouvelle, Şarṭīn envoya son frère à H̱arşana avec soixante-dix mille hommes. De son côté, Miẖā'il qui était beg de H̱arsānōsiya, allait à la rencontre de chaque nouvelle armée et lui offrait l'hospitalité. Toutes les armées se rassemblèrent devant Nīksār. Quand l'armée compta quatre-vingt-dix mille hommes, elle prit le chemin de H̱arşana. Ils arrivèrent devant Gümenek. Les félons de Sisiya s'étaient faits Musulmans par crainte du glaive. Melik Dānişmend leur avait donné pour gouverneur Ḥasan bin Eyyūb. Or, Ḥasan avait un frère nommé H̱alīl. Il le laissa à sa place en tant que *nā'ib*[1] et accompagna Melik Dānişmend à la guerre. Ce H̱alīl était un homme fort pieux et très savant. Chaque jour, bon gré mal gré, il obligeait les habitants de Sisiya à faire les cinq prières. Si l'un d'eux ne venait pas à la mosquée, on l'y emmenait de force. Les félons n'avaient pas d'autre ressource [que d'obéir] ! Si l'un d'eux avait le courage de boire du vin, il était aussitôt flagellé. Quand ces félons apprirent que Miẖā'il arrivait avec une armée innombrable et qu'il s'était posé devant Gümenek, ils firent un complot pour rendre la ville aux Mécréants. Quelques-uns d'entre eux dirent : « Mais si jamais Melik l'apprenait et venait dévaster la ville ? » Mais les autres lui répondirent : « Vous croyez donc que Melik pourrait résister à cette armée ? L'armée qui a été rassemblée est comme une mer sans fin ! Cent hommes comme Melik auraient beau venir, ils ne sauraient lui tenir tête ! »

Les Musulmans eurent vent du complot de ces félons et vinrent prévenir H̱alīl. En apprenant la chose, H̱alīl dit : « En nous confiant entièrement à Dieu, nous ferons la Guerre Sainte ! » Et il fit aussitôt proclamer par la ville : « Nous partons en Guerre Sainte ! » Dix mille hommes se

(1) « Remplaçant ».

rassemblèrent, mais sur ce nombre il n'y avait que deux mille Musulmans et les félons étaient huit mille ! Par crainte de Ḫalīl, ils durent sortir de la ville et faire face à l'armée mécréante. Un certain nombre d'entre eux réussit à se faufiler près de Miḫā'il et ils lui dévoilèrent leur félonie : « Il n'y a que deux mille Musulmans, lui dirent-ils, tous les autres ont pris ton parti ». A la tombée du soir, l'armée de Ḫalīl vint surprendre les Mécréants et leur fit une attaque nocturne. Mais les Mécréants étaient prévenus. Les deux armées se ruèrent l'une sur l'autre. Les Musulmans combattirent comme des dragons et tuèrent beaucoup de Mécréants. Mais les félons ne se battirent pas. Les Mécréants étaient innombrables, ils vainquirent les Musulmans. Les félons passèrent du côté des Mécréants. Ils encerclèrent les deux mille Musulmans et les rendirent martyrs. Ḫalīl aussi fut martyr. Puissent leurs âmes être joyeuses !

Puis ils marchèrent contre Sisiya. Ceux qui avaient été moines redevinrent moines. Ils revêtirent la chasuble[1]. Quand les Mécréants eurent repris Sisiya, ils firent prisonniers les femmes et les enfants des Musulmans, ils démolirent les mosquées et érigèrent des monastères à leur place. La nouvelle arriva jusqu'à Doḳiya. [Les Musulmans] prirent la fuite et montèrent dans le fort. Ceux qui ne trouvèrent pas de place dans le fort allèrent au fort de Sivas. Une partie s'en alla à Malaṭiya. 'Abdullah de Toḳat barricada la porte du fort et resta à l'intérieur. Quand Miḫā'il arriva à Dokiya, il trouva la population de la ville réfugiée dans le fort. Il donna aussitôt l'ordre de mettre le feu aux faubourgs de Dokiya, puis, se rendant au monastère de Deryānōs, ils firent des sacrifices : « O Moines, aidez-nous ! » dirent-ils.

Les Musulmans qui étaient dans le fort virent que les Mécréants étaient innombrables. Ils se mirent à implorer Dieu le Très Haut : « O Allah ! dirent-ils, anéantis ces Mécréants ! » Puis les Mécréants revinrent vers le fort pour l'assiéger, mais un messager arriva de la part de Nesṭōr : « Toi qui es Miḫā'il, disait [la lettre], en recevant cette missive, même si tu as la gale dans la tête, ne te lave pas, mais viens vite, autrement Melik aura pris le fort ! Viens à notre secours, car ni Ṣaṭṭāṭ, ni Nesṭōr ne resteront vivants ! »

En apprenant cette nouvelle, Miḫā'il ordonna à l'armée de

(1) Cf. p. 266 n. 3.

se mettre en selle et de se diriger vers Haraşna. Tandis qu'ils approchaient, Melik Dānişmend était occupé à assiéger le fort. Soudain, dans le fort, on sonna la bonne nouvelle. Yaḥya vint dire : « Du côté de Cānik, Tāṭīs, le frère du maudit Şarṭīn, a franchi le Bulġār Ṭāġ[1] avec soixante-dix mille hommes. Les voilà qui arrivent ! D'autre part, le beg de Ṣamsūn Vasilyōs arrive, lui aussi, avec vingt mille hommes ».

En apprenant cela, le cœur béni de Melik Dānişmend fut bouleversé !

Mais il reçut encore une autre nouvelle : « Le beg de Harsānōsiya, Miḥā'il vient d'arriver avec quatre-vingt-dix mille hommes », lui dit-on.

En entendant cela, Melik frappa son front dans ses mains et s'écria : « O Malheur ! C'en sera fini avec les Musulmans ! » Puis se tournant vers ses chefs, il dit : « Qu'allons-nous faire ? »

« O notre chef ! dit Eyyūb bin Yūnus, le devant du fort est un endroit trop exposé. Allons plutôt mettre nos bagages dans un lieu éloigné. »

« Il n'y a pas de meilleure place que le pied de la montagne », dit Melik. Les chefs approuvèrent, Melik ordonna à l'armée de se mettre en selle. Ils trouvèrent un bon endroit au pied de la montagne, ils y transportèrent leurs effets et bagages et s'y posèrent. Puis les Musulmans firent des razzias des quatre côtés et, partout où ils trouvaient biens et butin, ils l'emportaient et revenaient [vers cet endroit]. D'autre part, quand Nesṭōr et Şaṭṭāṭ virent que Melik s'était retiré du fort, ils descendirent et se placèrent devant le fort. On vint leur dire : « Tāṭīs, le frère de Şarṭīn Kūh-i Neşīn, et le beg de Sāmiya, Vasilyōs, sont arrivés ».

En apprenant la nouvelle, Şaṭṭāṭ le maudit alla à leur rencontre. En le voyant, ils mirent pied à terre et échangèrent des salutations. Ils baisèrent la main de Nesṭōr et de Şaṭṭāṭ. Ceux-ci se plaignirent beaucoup de Melik. Les begs qui venaient d'arriver firent le serment : « Par le Dieu des moines, par la corde et par la cloche frappée, par le sabot de l'âne de Jésus[2], nous ne laisserons aucun de ces Cāzūs en vie ! »

(1) Cf. p. 159.

(2) *Be ḥaḳḳi ruhbān ve zunnār ve nāḳūş küste sunb-i ḫar-i 'Isa;* il s'agit de calembours qui imitent vaguement les sons du grec ; V. Smirnov a vu dans *sunb-i ḫar-i 'Isa* un calembour sur « Sancta Eucharistia » (cf. *Mnimyj Tureckij Sultan...*, p. 35, n. 2). Cf. p. 435 n. 2.

dirent-ils. Ils dressèrent leur camp. Une autre nouvelle arriva : « le beg de Ḫarsānōsiya, Miḫā'il, est arrivé avec quatre-vingt-dix mille hommes ».

Nesṭōr et Ṣaṭṭāṭ sortirent aussi à sa rencontre. En voyant Miḫā'il, Nesṭōr pleura. Ṣaṭṭāṭ les rejoignit et se plaignit beaucoup de Melik Dānişmend. Miḫā'il fit le même serment que Tāṭīs. Puis ils parlèrent des événements de Sisiya et Nesṭōr se réjouit. Le soir tomba. Les soldats se posèrent çà et là. On fit bonne chère, on but. Il y eut de grands banquets.

Les victuailles des begs mécréants furent répandues, | ainsi que les ustensiles d'Enfer de ces chiens !
On apporta toutes sortes de mets, | comment pourrai-je décrire toutes ces horreurs !
Oignons, ails, fromages et caviars, | il y avait des maquereaux et des serpents au vinaigre,
pois-chiches, lentilles, poissons et fèves, | il y avait choux et épinards,
ragoûts de porc et rôtis de rat, | et ce vin rouge du pays des Francs !
Fritures de crevettes, rats farcis, | têtes de poissons, betteraves frites,
beaucoup de noms inconnus que je ne peux multiplier, | des plats que les gens des villes peuvent manger sans mourir !
Ils se réunirent, ils mangèrent ces mets | et rendirent beaucoup de grâces à Lāt et à Menāt.
Il y eut de tels banquets, de tels festins, | que cette nuit on se serait cru au Jour du Jugement !

Bref, cette nuit, ils mangèrent, ils burent, que ne se dirent-ils pas ? Chacun d'eux dit beaucoup de sottises !

Pendant ce temps-là, Melik Dānişmend se mit en embuscade dans cette montagne. Il y resta trois jours. Soudain, Yaḥya bin 'Isa vint lui dire que les Mécréants s'étaient rassemblés et que leur armée était si nombreuse qu'on ne saurait la décrire ! Jamais pareille armée n'avait été levée, dit-il. En apprenant cela, Melik fit cette prière et adressa à Dieu le Très Haut cette supplique.

O Clément ! Viens en aide aux Croyants ! | Nous avons levé vers Toi notre visage, viens-nous en aide !
Anéantis par Ton châtiment ces maudits Mécréants, | accorde aux Ġāzis la victoire sur ces Mécréants !

Nous nous sommes réfugiés en Toi, ô Seigneur des hommes ! | Permets-nous d'accomplir notre tâche jusqu'au bout !
Nous avons mis notre vie dans le chemin de la Religion, | accorde-nous Ta faveur, ô notre Sultan !
Apporte-nous le remède, ô Allah ! | Le Royaume est à Toi, car Tu es Pādişāh !
Ne permets pas que nous nous soumettions aux Mécréants | et ne rends pas faible la Religion de l'Islam !

Lorsque Melik Dānişmend eut récité cette supplique, il fit apporter ses armes. Il se leva aussitôt, revêtit ses armes, mit sa masse d'armes dans son fourreau, suspendit son épée, prit sa lance à la main et dit : « Je vais aller voir l'armée des Mécréants ».

Il se dirigea aussitôt du côté des Mécréants, escalada une colline et regarda. Il y avait tente sur tente, pavillon sur pavillon, les cordes renforçaient les cordes, c'était une armée si nombreuse qu'elle recouvrait toute la plaine. Où qu'on ne jette les regards, c'était toujours l'armée ! On appelait cette plaine, la plaine de Berġama. Melik se reposa un peu sur le sommet de cette colline. A la tombée du soir, il fit sa prière, porta ses mains à son visage, puis, se remettant en selle, il regarda du côté de l'armée et vit que chacun s'était retiré dans son coin.

Lorsque le soir tomba, que la lumière quitta le monde, | quand, sur terre, on ne put distinguer le blanc du noir,
quand, dans les cieux, s'allumèrent les veilleuses, | et que le cœur des gens sages se remplit de sérénité,
Melik monta aussitôt à cheval | et se dirigea vers ce côté d'un pas ferme.
Arrivé vers cette armée mécréante, | il entra à l'intérieur, sans regarder derrière lui.
Pendant quelques temps, il chevaucha dans le camp | et sa route l'amena vers la tente de Nesṭōr.
C'était un pavillon de satin bleu ciel, | un pavillon royal, dressé au milieu de l'armée.
En face était la tente de Şaṭṭāṭ, | les deux tentes étaient dressées l'une en face de l'autre.
Les tentes des autres begs avaient été également dressées, | celles-là étaient alignées les unes près des autres.

Melik Dānişmend Ġāzi se promenait entre ces tentes, tel un dragon. Quand un Mécréant lui adressait la parole,

il ne répondait pas. Il arriva à la porte du pavillon de Nesṭōr. L'un des serviteurs lui cria : « Qui es-tu donc pour te promener à cheval au milieu de l'armée ? »

Melik Dānişmend lui dit : « Je suis un messager. Je viens de la part des Musulmans ».

On alla vite prévenir Nesṭōr [qu'un messager était arrivé de la part des Cāzūs][1].

« Il fait nuit, dit Nesṭōr, ce n'est pas le temps des messagers. Mettez-le quelque part et nous verrons demain. »

On en informa Melik.

« Je suis venu pour affaire, dit Melik, j'entrerai quand même ! »

On retourna prévenir Nesṭōr, mais il ne voulut pas le recevoir. Melik s'entêtait à vouloir entrer. Nesṭōr lui cria : « Je ne permets pas ! ».

Melik Dānişmend vit que dans la tente on faisait de la musique et les accents du luth montaient jusqu'aux étoiles. Melik éperonna son cheval qui bondit comme un aigle ; il voulut entrer dans la tente avec son cheval, mais les serviteurs frappèrent la tête de l'animal avec un gourdin. Melik se fâcha, il tira aussitôt son épée et tua vingt Mécréants.

« Hé là ! Attrapez-le, ne l'épargnez pas ! » cria Nesṭōr, et cent Mécréants se ruèrent sur Melik Dānişmend. Melik laissa de nouveau faire son épée et tua encore trente Mécréants. On alla prévenir Nesṭōr. Ḳaylānōs[2], qui était un des chefs de l'armée de Cānik, se leva, tout ivre, et appela ses hommes. On lui amena un cheval. Il se mit en selle et attaqua Melik Dānişmend avec mille hommes. Soudain, Melik Dānişmend rencontra Ḳaylānōs et lui assena un tel coup d'épée qu'il le trancha en deux jusqu'à l'arçon de sa selle. Ce que voyant, les Mécréants assaillirent Melik Dānişmend de toutes parts. Lorsque Melik Dānişmend Ġāzi, ce champion de la Religion, eut passé par l'épée une centaine de ces mille personnes, il y eut un tel vacarme que Nesṭōr sortit et cria : « Hé là ! Prenez-le vite ! »

Alors, un millier de personnes encercla Melik Dānişmend.

Or, l'intention de Melik Dānişmend était d'obliger Nesṭōr à prendre part au combat. Mais il vit que la foule grandissait

(1) Lacune du manuscrit de Paris ; A. f. 155 v.

(2) Dans le manuscrit de Leningrad, ce personnage est appelé *Ḳalābōs* (cf. f. 183 v.).

et qu'il était cerné. Se confiant à Dieu le Très Haut, il poussa un tel cri que les Mécréants en furent tout hébétés. « Dieu est grand ! » cria-t-il, et il proclama : « C'est moi, Melik Dānişmend Ġāzi ! Je chevauche par monts et par vaux ! Peu m'importe le nombre des Mécréants ! » Et à ces mots il fonça. Nesṭōr fit aussitôt sonner tambours et nacaires et la totalité de l'armée mécréante sauta d'un seul coup en selle. Le tumulte s'éleva parmi les Mécréants et ils se ruèrent d'un seul coup sur Melik Dānişmend. Cette nuit-là, Melik frappa les Mécréants de son épée jusqu'au matin. Quand le matin se leva, l'œil vit clair et on vit apparaître les traces du soleil. Lorsque Melik Dānişmend vit qu'il faisait jour, il lança un cri et éperonna son cheval. Le cheval bondit. Tout en se battant, il sortit de l'armée et se dirigea du côté des Musulmans. Lorsqu'il fit jour, Nesṭōr le maudit fit l'appel de ses chefs et vit qu'il n'y avait plus trace de Melik. Mais quand on rassembla les Mécréants éparpillés, on vit que mille cinq cents personnes avaient été tuées. Alors Nesṭōr fit à ses begs beaucoup de reproches : « Ne voyez-vous pas les méfaits du dénommé Melik ? La totalité de l'armée grecque a eu peur de sa voix ! »

En l'entendant, Tāṭīs lui dit : « Nesṭōr beg, ne te tourmente pas, car demain, moi, j'en viendrai à bout ! »

Et il ordonna aussitôt à l'armée de se mettre en marche. Les begs se mirent en selle et marchèrent. A la tête de l'armée venait Tāṭīs, puis Vasilyōs, derrière lui Nesṭōr et Şaṭṭāṭ. Ils se dirigèrent du côté des Musulmans. Laissons-les venir et revenons à Melik Dānişmend. A l'heure du lever des oiseaux, il regagna l'armée et raconta aux Musulmans ses exploits. Yāḥya bin 'Isa vint dire : « Voilà l'armée Mécréante qui arrive ! » Les Ġāzis louèrent la bravoure de Melik Dānişmend et l'applaudirent. Ils descendirent aussitôt la montagne et se rangèrent dans la plaine de Berġama. L'armée mécréante arriva et se rangea en face des Musulmans. Melik fit planter l'étendard du Calife et la bannière d'Abū Muslim et les Musulmans se rangèrent derrière. Voyant la multitude des Mécréants, ils levèrent leurs visages vers Dieu, L'implorèrent et demandèrent Son aide. Puis Melik fit sonner les nacaires, on déploya les étendards multicolores et on regarda la lice. Tandis qu'on se demandait quel serait le premier à entrer, Tāṭīs s'avança, tourna en rond, fit caracoler son cheval. C'était un guerrier plein de prestance. Du côté des

Musulmans, dix-sept hommes entrèrent en lice. Ce maudit les fit tous martyrs ! Alors, Melik se courrouça. Il éperonna son cheval, prit sa lance à la main et entra en lice. Le maudit Tāṭīs attaqua Melik Dānişmend à la lance, Melik para de son bouclier. Il para une deuxième, une troisième fois, puis ce fut son tour. Les trois assauts de Melik furent nuls. Le maudit était un rude champion ! Ils combattirent tant qu'avec les bouts de leurs lances et grâce à la violence et à la force de leurs coups, ils firent sauter les liens qui retenaient les cottes de mailles et, anneau par anneau, elles se répandirent sur la lice. Ce jour-là, il y eut quatre-vingts assauts nuls. Enfin, Melik se courrouça. Il proclama : « Au nom de Dieu, par la pure lumière de Muḥammed Muṣṭafa ! » et il fonça sur le Mécréant pour le frapper de son épée, mais le maudit s'enveloppa de son bouclier. Adroitement, Melik Dānişmend porta sous l'aisselle du Mécréant un tel coup d'épée que le bras qui tenait le bouclier et la tête se volatilisèrent à la surface de l'air et l'âme du maudit s'envola en Enfer ! Des cris s'élevèrent du côté des Mécréants. Melik tira sur le mors de son cheval et réclama un adversaire. Mais pourquoi allonger le récit ? Ce jour-là, l'un après l'autre, il tua quarante Mécréants. Puis, il cria : « Avancez donc ! Pendant que ma tête est chaude, je vous ajouterai à ceux-ci ! »

Les soldats de Tāṭīs virent que leur chef avait été occis et que quarante champions avaient été massacrés. Alors deux mille Mécréants d'élite se ruèrent d'un seul coup sur Melik Dānişmend. Melik cria : « Ya Allah ! » et attaqua ces Mécréants à lui tout seul. Il rugit comme un lion, vrombit comme un dragon et, en un clin d'œil, il laissa sur place deux cents Mécréants et, vainquant les autres, il les repoussa vers Nesṭōr. Melik Dānişmend déploya, ce jour-là, une telle bravoure que les anges, dans les cieux, l'applaudirent ! Les Mécréants en furent saisis de respect. Bref, ce jour, on s'acharna jusqu'au soir. A la tombée du soir, les deux armées regagnèrent leurs camps. Tous ensemble, les begs se rassemblèrent dans la tente de Tāṭīs et versèrent beaucoup de larmes. Puis ils écrivirent une lettre au frère de Tāṭīs, Şarṭīn, et lui dirent : « Tāṭīs a sacrifié sa vie dans la voie du Messie ! » Ils remirent la lettre entre les mains d'un Mécréant. Quelques jours plus tard, la nouvelle arriva à Şarṭīn. En apprenant cette nouvelle plus amère que le poison, il pleura beaucoup. Puis, avec cent hommes, il se mit

en selle et se rendit à Ḫarşana. Quant aux Mécréants grecs : « Demain, nous nous vengerons de ces Cāzūs ! » prétendirent-ils. Mais revenons à Melik Dānişmend. Avec ses Ġāzis, il regagna le pied de la montagne. Ils firent leur prière, mangèrent et, cette nuit, Melik monta la garde. Soudain, chez les Mécréants, on sonna la bonne nouvelle. « Que peut-être ce bruit ? » se dit Melik. Juste à ce moment, Yaḥya surgit : « Şartīn Kūh-i Neşīn vient d'arriver », dit-il à Melik.

En voyant Şarṭīn, les Mécréants tombèrent à ses pieds et pleurèrent beaucoup.

« Demain je vengerai le sang de mon frère, jura Şarṭīn, et je ne laisserai en vie aucun de ces Cāzūs ! »

On lui apporta du sorbet et il le but[1].

Cette nuit-là, on se reposa. Quand il fit jour, Melik ordonna à l'armée de se mettre en selle et de se ranger sur le champ de bataille. Les Mécréants se rangèrent aussi. Melik Dānişmend revêtit ses armes et ajusta ses vêtements. Il entra aussitôt en lice, tourna en rond et fit caracoler son cheval. D'autre part, Şarṭīn prit sa lance et attaqua Melik Dānişmend. Melik lui fit face avec sa propre lance et para. Il attaqua Şarṭīn à son tour. Les deux champions se battirent. Il y eut soixante assauts nuls. Puis, le maudit prit sa masse d'armes et fit trois assauts contre Melik. Ce fut le tour de Melik : ses trois assauts également furent nuls. Enfin, ayant épuisé toutes leurs ressources, ils mirent pied à terre. Şarṭīn s'avança et saisit la ceinture de Melik, il tira de toutes ses forces, mais ne put pas le faire bouger. Il essaya trois fois, mais Melik ne bougea pas d'un atome. Ce fut le tour de Melik. Il empoigna fermement la ceinture du maudit et proclama : « Au nom de Dieu, par la pure lumière de Muḥammed-Muṣṭafa ! » et, soulevant aussitôt le maudit, il le jeta à terre. Il monta immédiatement sur sa poitrine et lui coupa la tête. Ce que voyant, les Mécréants se mirent à pleurer et à gémir. Quant aux Musulmans, pleins de joie, ils crièrent : « Dieu est grand ! » et se réjouirent.

(1) *And içmek*, « jurer » (mot à mot « boire le serment ») cette expression vient de la cérémonie de fraternité dans laquelle les deux hommes désirant s'unir par des liens de fraternité buvaient dans une même coupe un breuvage mêlé à leur sang ; cf. M. Z. Pakalin, *Osmanlĭ Tarih Deyimleri Sözlüğü*, Istanbul 1946 et s., s. v. *Kan Kardeşi*. Ici aussi, Şarṭīn vide une coupe pour donner plus de poids à son serment.

Ton bras est robuste, ton poignet est solide, | quand tu te mets à la poursuite d'un désir, puisse-t-il s'accomplir !
Puisses-tu ne pas voir la Mort, puisses-tu être exempt de souffrances, | puisses-tu être le chef des chefs de ce monde !
Quand Nesṭōr et Ṣaṭṭāṭ virent cela, | ils dirent : « De la main de Melik, il n'y a que malheur et lamentations !
O Begs ! O Vizirs ! Qu'est-ce donc cela ! | Quelle calamité ! Quelle mauvaise fortune ! Quelle détresse !
Se peut-il que le Messie soit irrité contre nous ! | Est-ce là le souffle qui a anéanti le peuple de 'Ād !
Nous sommes ici, privés de force et d'action, | nuit et jour, nous faisons périr tant de soldats !
Se peut-il que notre fortune ait tourné ? | Que nos champions ne puissent plus survivre ?
Quoi que nous ne fassions, nous n'avançons pas, | quelle étrange situation, nos affaires ne s'améliorent pas ! »
Mais écoute maintenant ce que fit Melik : | aussitôt qu'il eut coupé la tête du Mécréant,
il bondit, se mit en selle, | suspendit à son côté son arme et son bouclier
et cria : « La Religion, c'est celle de Muḥammed, | celui qui se tourne vers elle est sauvé de la Mort !
Car Muḥammed est le serviteur aimé de Dieu, | Maḥmūd-Aḥmed est le bien-aimé de Dieu !
Celui qui entre dans sa religion est doué de Bonheur, | celui qui ne croit pas en lui est voué à la perdition !
Venez-ça ! Entrez dans sa religion ! | Conformez-vous aux principes de la Foi !
Mais si vous ne vous y conformez pas, | vous verrez sur l'heure ce que je vous ferai ! »

Lorsque Melik Dāniṣmend eut dit cela, il se jeta de nouveau sur les Mécréants. De leur côté, les Mécréants se ruèrent aussi sur lui. Melik Dāniṣmend éperonna son cheval et fendit les rangs des Mécréants. Il ressortit du côté des Musulmans et leur rapporta la tête de Ṣarṭīn. Les Ġāzis la plantèrent au bout d'une lance et, aux cris de « Dieu est grand ! » ils se lancèrent d'un seul coup contre les Mécréants. Ce fut un combat si merveilleux qu'on ne saurait le décrire ! Ce qui arriva à chaque homme, lui seul le sait ! Les Mécréants aussi attaquèrent tous ensemble. Tandis qu'ils combattaient, une poussière s'éleva et Artuḫī surgit avec Efromiya et Aḥmed-

Serkīs. Ils arrivèrent sur les Mécréants et les attaquèrent. Ils les repoussèrent et les firent replier sur Nesṭōr. Soudain, une autre poussière s'éleva. Ḳilāyōn et Dimitrī en surgirent avec dix mille hommes et attaquèrent les Musulmans.

« Quelle est cette armée qui vient d'arriver ? » demanda Melik.

« C'est l'armée lancée à la poursuite de Gülnūş Bānū », répondit Artuh̲ī.

Melik Dānişmend se jeta aussitôt contre ces dix mille soldats. Ce jour-là, on se battit jusqu'à la nuit. A la tombée de la nuit, les deux armées regagnèrent leurs camps. Dimitrī était le chef des hommes envoyés par Ḳayṭāl. S'avançant vers Nesṭōr, il lui baisa la main.

« Comment se fait-il que Ḳayṭāl se soit souvenu de nous ? » demanda Nesṭōr.

Dimitrī lui raconta l'histoire de Gülnūş. Nesṭōr fut très étonné. Puis, ils se rassemblèrent dans la tente de Nesṭōr et, sur l'ordre de Ṣaṭṭāṭ, ils se mirent à boire.

D'autre part, l'armée de Melik se remit au repos elle aussi. Les chefs se rassemblèrent près de Melik Dānişmend. Melik fit apporter le repas, ils mangèrent, on leva la table, puis 'Os̲mān monta la garde et fit le tour de l'armée.

Quand le matin se leva, Melik fit sonner la charge, les hommes se mirent en marche et vinrent se ranger sur le champ de bataille. De leur côté, les Mécréants vinrent se ranger en face des Musulmans. Devant les rangs des Mécréants, les moines chantaient des litanies. On regardait la lice. Soudain, Efromiya Bānū entra en lice. Elle tourna en rond, fit caracoler son cheval et dit : « C'est moi, Efromiya Bānū. Hé, Chien nommé Nesṭōr ! Tu m'as mise en prison, mais Dieu le Très Haut m'a délivrée ! »

En l'entendant, Nesṭōr cria à son armée : « Celui qui s'emparera d'Efromiya et me la ramènera, je le rendrai riche de biens ! » Les Mécréants encerclèrent aussitôt Efromiya. Elle mit la main à sa lance et, en un instant, elle tua vingt Mécréants. Dimitrī se courrouça et mena son cheval en lice. Il abaissa sa lance vers Efromiya. Elle para. Le maudit se fâcha et pointa vers Efromiya le bout de sa lance. Elle fendit l'arme en deux. Alors il attaqua à l'épée. Elle para. Ce fut le tour d'Efromiya. Elle bondit et se rua sur lui pour le frapper de son épée, mais Dimitrī s'enveloppa de son bouclier. Adroitement, Efromiya frappa le maudit de

telle façon que le bras qui tenait le bouclier et la tête se volatilisèrent à la surface de l'air ! Ce que voyant, les gens de Ma'mūriya attaquèrent tous ensemble, sous la conduite de Ḳilāyōn. Nesṭōr et Şaṭṭāṭ crièrent à leur armée : « Sus ! Foncez d'un seul coup ! » Alors les Musulmans, eux aussi, foncèrent d'un seul coup sur les Mécréants, aux cris de « Dieu est grand ! » Ils s'ébattirent un peu[1], se battirent à la manière des loups qui jouent avec les moutons et, au bout d'une heure, donnant de la force, les Musulmans vainquirent les Mécréants. Les Trois, les Sept, les Quarante, les êtres invisibles les protégeaient[2]. De leur côté, Nesṭōr et Şaṭṭāṭ reprirent courage et se remirent au combat. Soudain, dans la mêlée, Melik Dānişmend rencontra Vasilyōs et lui cria : « Quant à toi, tu étais devenu musulman ? Ainsi, tu t'es fait renégat ! »[3]

Le maudit Vasilyōs brandit contre Melik la lance qu'il tenait à la main, mais ne put l'atteindre. Il recommença trois fois, mais en vain. Ce fut le tour de Melik. Arrivant sur Vasilyōs, il lui assena un tel coup d'épée sur la tête qu'il le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle. Passant outre, il rencontra Miḫā'il et l'assaillit. En voyant Melik Dānişmend, Miḫā'il vrombit comme un dragon et lui cria : « O Beg des Cāzūs ! Comment échapperas-tu à la Mort ? » Et aussitôt, il brandit contre Melik Dānişmend la masse d'armes qu'il tenait à la main. Melik para avec son bouclier. Quand ce fut son tour, il s'avança et porta au maudit un coup d'épée, mais le maudit déroba sa tête et l'épée laissa à terre celle du cheval. Les Mécréants se précipitèrent et, se saisissant de Miḫā'il, ils prirent la fuite. Melik passa outre. Il arriva derrière l'étendard de Nesṭōr. Il vit Artuḫī et Efromiya qui se

(1) Mot à mot : *Semā' eylediler* « ils dansèrent » ; *semā'* « danse accompagnée de musique », « danse rituelle des derviches ».

(2) Les Trois, les Sept, les Quarante ; termes du langage mystique, provenant du Chiisme. *Les Quarante* sont les quarante saints qui font partie de la hiérarchie spirituelle (cf. J. K. Birge, *The Bektashi Order of Dervishes*, 266) ; voir aussi Kemal Samancığil, *Bektaşilik Tarihi*, Istanbul 1945, 68, 70, 74-5, 92-94, 100. Les allusions aux êtres invisibles, de même que l'importance accordée par la Geste aux nombres dix-sept, soixante-dix, etc., dénotent l'influence chiite : cf. pp. 68-70.

(3) Dans le manuscrit de Leningrad, Vasilyōs est dit être « fils de Serḫā'il et beg de Sisiya » (cf. f. 190 v., 194 r.), ce qui expliquerait l'accusation de Melik. Cependant, par ailleurs, dans P., dans I. et aussi dans L. (cf. f. 180 r.), Vasilyōs est dit être « beg de Sāmiya ».

battaient. Nesṭōr cria : « Ne les épargnez pas ! Emparez-vous de ces deux-là ! » Aussitôt, Melik Dānişmend survint et lança un tel cri que le fiel des Mécréants en creva ! S'avançant sur les Mécréants, il les attaqua. A la vue de Melik Dānişmend, Nesṭōr prit la fuite. Melik Dānişmend renversa aussitôt l'étendard de Nesṭōr et tua le porte-étendard. Les Mécréants se dispersèrent et Şāh-i Şaṭṭāṭ, lui aussi, tourna le dos et s'enfuit. Il voulait gagner Ḫarşana, mais Süleymān et 'Os̱mān lui barrèrent la route et, avec leurs épées, ils obligèrent Şaṭṭāṭ et ses soldats à revenir en arrière. N'ayant pas d'autre issue, il revint sur ses pas et partit au galop derrière Nesṭōr. Ils avaient pris la route de Yanḳoniya.

Les Ġāzis se lancèrent à la poursuite des Mécréants. Ils brandirent si bien leurs épées que les cadavres s'entassèrent les uns sur les autres. A la tombée du soir, les Ġāzis revinrent sur leurs pas. Quant à Miḫā'il, il était parti du côté de Ḫarsānōsiya. Les Ġāzis ramassèrent le butin et l'apportèrent à Melik. Mais ils s'aperçurent qu'Aḥmed-Serkīs manquait. Artuḫī et Efromiya pleurèrent abondamment : « Aurait-il été tué, ce héros ? » se disaient-ils, et ils partirent à la recherche d'Aḥmed. La nuit tomba et Melik monta la garde. Mais revenons à Aḥmed-Serkīs. Il s'était lancé à la poursuite des Mécréants. Il avançait, tout en massacrant, et arriva jusqu'à Süleymān Ribāṭī. Il faisait déjà sombre, Aḥmed revint sur ses pas pour rejoindre les Musulmans, quand, soudain, il aperçut un groupe d'hommes et, parmi eux, quelqu'un qui pleurait et qui disait : « Pas un seul jour, la Croix ne m'a donné satisfaction ! Pour sa religion, je me suis donné tant de mal ! Je n'ai jamais reçu aucun secours des moines ! J'ai bâti tellement d'églises, j'ai distribué tant d'aumônes, et je n'ai eu que des ennuis ! »

Il marchait en pleurant et récitait ces quelques vers.

« Quand cette mauvaise fortune détournera-t-elle sa colère ? » Lui, dur comme de la pierre, tu l'aurais pris pour de la cire !

Il parlait, le cœur plein de souffrance, | vois ce que fit de lui la Roue Céleste !
« J'ai vécu pour voir le jour | où la Fortune m'a traité si durement !
Mais verrai-je aussi le jour | où elle me réjouira et me fera rire ?

Quand je pourrai mener la vie douce et que, plein de gaieté, | j'étendrai mon pouvoir des quatre côtés ? »

En disant ces paroles, il pleurait à sanglots. Aḥmed-Serkīs surgit devant lui. « Qui es-tu ? lui demandèrent-ils. D'où viens-tu ? Viens-tu à notre recherche ? »

« Vous, qui êtes-vous ? » demanda Aḥmed.

« C'est Şaṭṭāṭ, répondirent-ils, il va rejoindre Nesṭōr. »

A ces mots, Aḥmed se réjouit et dit : « Je suis l'écuyer de Nesṭōr. Il m'a envoyé vers toi. 'Va à la recherche de Şaṭṭāṭ, m'a-t-il dit, et amène-le ici ».

En l'entendant, Şaṭṭāṭ se réjouit : « Où se trouve Nesṭōr ? » demanda-t-il.

« Il n'est pas loin », répondit Aḥmed, et il se joignit à eux. Il marchait à côté de Şaṭṭāṭ. Şaṭṭāṭ se tourna vers Aḥmed : « Tu as vu ce que ces Cāzūs nous ont fait ! » commença-t-il, et il se mit à dire beaucoup d'injures. Aḥmed-Serkīs ne put se retenir, il éperonna son cheval, empoigna le maudit par la barbe et le col et le serra si fortement qu'il ne put plus parler, et peu s'en fallut qu'il ne l'étranglât ! Il le tira, le renversa à terre, et, adroitement, il lui lia les deux mains avec les rênes, tout en criant : « C'est moi, Melik Dānişmend Ġāzi ! » En entendant le nom de Melik, les Mécréants s'étaient dispersés, il n'en resta pas un seul. Aḥmed mit pied à terre, lia les mains de Şaṭṭāṭ, le fit monter à cheval et attacha ses pieds par dessous le ventre du cheval. Puis chevaux, étoffes, il ramassa tout ce qu'il trouva et se dirigea du côté des Musulmans. La nuit passa, ce fut l'aube. Il marcha jusqu'à l'heure du réveil des oiseaux. Soudain, il vit paraître Artuḫī et Efromiya. A la vue d'Aḥmed-Serkīs, ils se réjouirent. Aḥmed les rejoignit et leur souhaita le bonjour. « Hé, Champion ! lui dirent-ils, où étais-tu ? »

« J'étais parti à la poursuite de l'armée, répondit Aḥmed, j'ai tué beaucoup de Mécréants. Enfin, j'ai vu des hommes d'armes qui marchaient et j'ai reconnu Şaṭṭāṭ. Je me suis aussitôt dirigé contre eux, j'en ai tué beaucoup et, pour finir, je me suis emparé de Şaṭṭāṭ. »

En l'oyant, les deux chefs se réjouirent. Quand Efromiya vit son père ligoté sur le cheval, elle lui dit : « Hé, Père ! Tu as assez travaillé pour cette fausse religion ! Maintenant fais-toi musulman et tu retrouveras ton trône ! »

Le maudit se mit à proférer beaucoup d'injures, puis il dit :

« Et puis, quelle importance ce que vous me dites là ? Demain vous verrez venir l'armée grecque si nombreuse qu'elle ne pourra tenir sur la surface de la terre, et elle viendra à bout de vous ! »

« Maintenant que tu es prisonnier, répondit Efromiya, quel que soit le nombre des soldats, s'il plaît à Dieu et grâce à la faveur de Melik Ġāzi et aux miracles de Muḥammed-Muṣṭafa, nous les détruirons tous ! »

Ils revinrent vers Melik Dānişmend. En apprenant le retour d'Artuḫī, d'Efromiya et d'Aḥmed-Serkīs, Melik sortit à leur rencontre. Il les vit qui ramenaient le maudit nommé Şaṭṭāṭ bien ligoté et se réjouit. Ils s'avancèrent et vinrent saluer Melik. Puis ils regagnèrent le camp. Melik fit amener Şaṭṭāṭ, mais malgré tous leurs efforts, il ne devint pas Musulman. Alors on lui mit des fers aux mains et aux pieds et on le confia à dix hommes. Puis on distribua aux Ġāzis tous les biens et les trésors laissés par Nesṭōr. Il y avait vingt mille prisonniers, Melik les fit tous amener[1] et leur proposa d'entrer dans la Foi. Quinze mille devinrent Musulmans et cinq mille furent passés par l'épée. Ce que voyant, Şaṭṭāṭ pleura beaucoup.

On apprit, dans le fort de Dokiya, que Melik s'était emparé de Şaṭṭāṭ, que Nesṭōr était en fuite, que deux champions étaient arrivés de Cānik, l'un nommé Tāṭīs et l'autre Şartīn, et que tous deux avaient été occis et que vingt mille Mécréants avaient été faits prisonniers et que quinze mille d'entre eux étaient devenus Musulmans et les cinq mille autres passés par l'épée. En apprenant cela, la population de Toḳat se réjouit et celle de Sisiya fut bouleversée. Puis Melik Dānişmend fit faire trois cents ballots de trésors [prélevés] du butin de la Guerre Sainte et les envoya au fort de Dokiya. Il fit encore envoyer cent ballots au Calife et fit réserver cent autres pour la population de Malāṭiya. Deux mille hommes emportèrent ces biens vers Dokiya et les remirent à 'Abdullah.

Et voilà la douzième séance terminée. S'il nous est fait grâce de la Mort, nous vous conterons également la treizième. Et, pour finir, mes prières sont pour vous !

(1) L. : *dutsaḳlu dutsaġīn getürdiler*, « chacun amena son prisonnier » (cf. f. 194 r.). Cf. p. 183-184.

TREIZIÈME SÉANCE

[Où il est raconté comment Melik Dānişmend rendit Gülnūş Bānū musulmane et comment il l'épousa][1]

Commençons le récit, abordons | la treizième séance.
Ce dit, c'est l'histoire des Ġāzis, | il remplira de joie le cœur des auditeurs.
Que jeunes et vieux écoutent ce récit, | il donnera du bien-être au cœur et de l'amour à l'âme.
Ce récit apportera à l'auditoire du plaisir et de la joie, | et au jeune guerrier, il donnera de la bravoure.
Nous allons commencer notre récit. Rends grâce, | afin de mériter la récompense.
Écoute, nous allons conter la Guerre Sainte de Melik, | nous allons faire revivre ses combats contre les Mécréants.
Car il a travaillé dans le chemin de la Religion, cet homme cher ! | Il a nettoyé la Vérité de l'Erreur !
Il a brandi son épée contre les Mécréants, ce brave, | il a risqué sa tête et sa vie dans le chemin de la Religion !
Par ses exploits, il a vaincu les Mécréants de Rūm, | que ceux qui m'écoutent lui disent, à tout instant : « Bravo ! »
Que ceux qui m'écoutent récitent des prières pour son âme, | afin qu'elles parviennent jusqu'à l'âme de Melik Dānişmend.
Récitons, nous aussi, une prière pour son âme, | puis venons-en à son histoire.
Disons une prière, afin que son âme soit joyeuse | et envoyons aussi au Prophète notre action de grâce !

Ainsi rapportent les narrateurs :

Lorsque Melik Dānişmend eut vaincu cette armée

(1) Cf. L. f. 194 v.

nombreuse, lorsqu'Aḥmed Serkīs s'empara de Şāh-i Şaṭṭāṭ dans sa fuite et le ramena, on le mit en prison. Quant à Nesṭōr, il tourna le dos et s'enfuit vers Çorum. En arrivant à Çorum, les begs se rassemblèrent autour de lui. Tandis qu'ils se demandaient ce qu'était devenu Şaṭṭāṭ, les serviteurs de celui-ci arrivèrent, pleins de lamentations, et dirent : « Melik s'est emparé de Şaṭṭāṭ, il l'a rendu prisonnier ! » Nesṭōr fut tout bouleversé. Puis il se mit à écrire des lettres et les expédia de tous côtés. Il écrivit aussi au beg de Ma'mūriya, Ḳayṭāl : « De notre part qui sommes Nesṭōr, à toi qui es Ḳayṭāl. Qu'il te soit connu que le dénommé Melik s'est emparé de ta fille, l'a rendue prisonnière, puis il s'est emparé de Şaṭṭāṭ, il a occis Dimitrī, il a encore vaincu l'armée grecque et l'a mise en déroute. Nous, avec Ḳilāyōn, nous nous sommes sauvés à grand'peine, nous avons pris la fuite et nous nous sommes réfugiés dans le fort de Yanḳoniya. Maintenant il faut que tu viennes à notre secours ! » écrivit-il. Il remit la lettre à un messager et l'envoya.

Revenons à l'histoire de Melik Dānişmend Ġāzi. Quand il se fut débarrassé de cette armée nombreuse, il fit vêtir et armer les nouveaux Musulmans, il donna à chacun d'eux beaucoup de biens et les traita avec bonté, aussi devinrent-ils Musulmans de cœur et d'âme. Puis Melik Dānişmend envoya Efromiya auprès de Gülnūş Bānū. Efromiya partit, mais tous ses conseils n'aboutirent à rien. Melik ne prit pas de repos. Il réunit ses chefs : « Par quel moyen ferons-nous la conquête du fort de Ḫarşana ? » demandèrent-ils. « Nous le prendrons, par la grâce de Dieu ! » dit Melik Dānişmend. Il fit apporter le repas. On mangea, on leva la table et, cette nuit, on se reposa. Quand il fit jour, Artuḫī, Efromiya et les autres chefs partirent en promenade. A la tombée de la nuit, les chefs prirent la route de Ḫarşana. La moitié de la nuit s'était écoulée quand les Ġāzis arrivèrent à la porte du fort et crièrent : « Ouvrez la porte ! »

« Qui êtes-vous ? » leur demanda-t-on.

Efromiya s'avança et dit [en langue grecque][1] : « Nous sommes les serviteurs de Şāh-i Şaṭṭāṭ ».

« Où est donc Şaṭṭāṭ ? » leur cria-t-on d'en haut.

« Il arrive », répondit Efromiya.

(1) Omis dans P. Cf. f. L. 196 v. ; A. f. 166 v.

A ces mots, les habitants du fort se rendirent auprès du commandant et lui apprirent la nouvelle. Il vint prestement vers la porte : « Où est Şāh-i Şaṭṭāṭ ? » demanda-t-il.

Aḥmed-Serkīs s'avança aussitôt et [cria en langue grecque][1] : « Je suis Şaṭṭāṭ. Pourquoi ne me reconnaissez-vous pas ? »

Mihriyānōs qui était le commandant du fort, fit aussitôt ouvrir la porte. Les chefs entrèrent, se saisirent de Mihriyānōs et le ligotèrent. Puis, ils tuèrent les quarante portiers mécréants sans en épargner un seul et Efromiya s'avança vers la porte intérieure et annonça l'arrivée de Şaṭṭāṭ. Les serviteurs se réjouirent et sortirent aussitôt pour rendre hommage au roi, mais ils furent massacrés sur le champ. Bref, ils massacrèrent [tout le monde] jusqu'à la quatrième porte. Là, les portiers refusèrent de leur ouvrir et demandèrent : « Pourquoi avez-vous tué ces portiers ? »

« Ils ont tardé à ouvrir la porte, répondit Efromiya, Şāh-i Şaṭṭāṭ s'est mis en colère et les a fait mettre à mort. »

« Et qu'est devenu le commandant du fort ? » demanda-t-on.

« Il est ici, ligoté », dit Artuḫī.

« Qu'il vienne, nous avons quelque chose à lui dire ».

Les chefs dirent au commandant : « Dis-leur d'ouvrir la porte, sinon nous te mettrons en pièces ! »

Mihriyānōs cria : « Nous avons tardé à ouvrir la porte, c'est pourquoi il s'est courroucé contre nous ».

La porte s'ouvrit aussitôt, les Musulmans entrèrent et brandirent leurs épées contre les Mécréants. On envoya vite prévenir Melik Dānişmend qui se réjouit. Il ordonna à l'armée de se mettre en selle et ils entrèrent dans le fort. Dans ce fort, il y avait trois mille Mécréants. Quand le beg vit que les Musulmans s'étaient emparés du fort, il envoya aussitôt ses hommes au combat. On se battit beaucoup. Quant à Melik Dānişmend Ġāzi, ce Champion de la Religion, il lança tout à coup un tel cri que tous les habitants du fort se mirent à trembler. [Les Musulmans] repoussèrent aussitôt les Mécréants et les entassèrent dans les maisons. A bout de forces, les Mécréants demandèrent grâce. Melik ordonna : « Ne tuez plus ! » On arrêta le massacre. Ceux qui se firent Musulmans furent épargnés, ceux qui refusèrent furent occis.

(1) Omis dans P. Cf. L. f. 196 v. ; I. f. 193 r. ; A. f. 166 v.

Il y avait tant de biens et de trésors, que Dieu seul en saurait le compte ! Quant aux filles vierges, elles étaient innombrables ! Chacun des Ġāzis s'empara d'une fille vierge. Puis ils emportèrent les biens et les trésors et entassèrent le tout. Puis ils démolirent les églises et les transformèrent en mosquées, ils nommèrent imāms et prédicateurs. Ensuite Melik Dānişmend Ġāzi plaça un commandant dans le fort. Puis chacun retourna dans sa tente, se mit au repos et fit ses prières.

Quand tomba la nuit, le temps des pauvres, | les sept couleurs du monde devinrent uniformes.
Quand le sommeil de l'insouciance eut recouvert le monde, | pour ceux qui veillaient, s'ouvrit la porte de la Miséricorde !
Il se reposa, cette nuit-là, Melik Chah, | tentes et pavillons recouvraient la campagne.
C'est ainsi que fut conquise Harşana, | cette nuit-là, les Ġāzis parvinrent à leur but.
Tous les Musulmans se réjouissaient, | tandis que ceux qui étaient Mécréants se lamentaient.
On vint dire à Şāh-i Şaṭṭāṭ : | « Melik a pris Harşana ! » lui dit-on.
« Tout ce qu'il y avait comme biens et comme trésors, | les Musulmans ont tout pillé ! »
En entendant cela, Şaṭṭāṭ pleura à sanglots, | il se lamenta, il gémit, ce salaud !
« Pourquoi pleures-tu ? » lui dit-on, | « toi, tu pleures, eux, ils ont atteint leur but ! »
« Comment pourrais-je ne pas pleurer ? dit Şaṭṭāṭ, | quand la Bonne Fortune ne me vient pas en aide !
Tous les biens qui me venaient de mon père, de mon grand-père, | tout mon or, tout était dans la ville !
J'ai tout perdu : fils, serviteurs, tout ce que j'avais, | ma maison, mon avoir, tout est dispersé !
Si seulement je pouvais m'enfuir, | vous verriez ce que je ferais !
Je m'efforcerais de reprendre le fort | et je saurais bien que faire à Melik ! »

Ceux qui gardaient Şaṭṭāṭ lui dirent : « Tu peux être sûr d'une chose : c'est que tu es maintenant aux fers ! »

Le maudit se remit à pleurer et dit : « Et si vous me conduisiez près de Nesṭōr ? Je rendrais chacun de vous riche

en biens ! » En entendant ces paroles, les gardiens se partagèrent en deux. Certains prirent le parti de Şaṭṭāṭ, d'autres dirent : « Nous ne nous détournerons pas de l'Islam ! » Bref, certains d'entre eux, séduits par l'appât du gain, entraînèrent les autres, tout comme Iblis. Ils apprêtèrent aussitôt chevaux et vêtements, brisèrent les fers de Şaṭṭāṭ, lui amenèrent un cheval, lui apportèrent des armes, et ces dix renégats montèrent également en selle et l'accompagnèrent jusqu'à Yanḳoniya. Cette nuit-là, Melik Dānişmend vit en rêve qu'un porc était entré dans son armée. Tous les soldats le frappaient, les uns avec des flèches, les autres avec des épées, les autres avec des lances, mais aucun coup ne l'atteignit, il sortit des rangs de l'armée et s'en fut. Les soldats se lancèrent à sa poursuite, mais on ne put le rattraper. Quand Melik se réveilla, il faisait jour. Il se leva, fit ses ablutions, dit sa prière. Quand le soleil se leva, Melik sortit de sa tente et vit qu'un tumulte s'était élevé dans l'armée.

« Quel est ce bruit ? » demanda-t-il.

« Şaṭṭāṭ s'est enfui », lui répondit-on.

Aḥmed-i Serkīs et Artuḫī voulurent se lancer à sa poursuite, mais Melik leur dit : « N'y allez pas, vous ne pourrez pas le rattraper ».

« Peut-être le pourrons-nous », dirent-ils et, sautant en selle, ils partirent. Mais ils ne trouvèrent aucune trace de Şaṭṭāṭ et revinrent près de Melik.

« Qu'avez-vous fait ? » demanda Melik.

« Nous n'avons pas pu le retrouver », répondirent-ils.

Melik leur raconta son rêve. Tandis qu'ils parlaient, Efromiya surgit et cria à Melik : « Bonne Nouvelle ! Que me donneras-tu si je te dis une bonne nouvelle ? »

« Sur ma tête, répondit Melik, dis-nous voir ta nouvelle ? »

« La fille de Ḳayṭāl, Gülnūş Bānū, est devenue musulmane ! » dit Efromiya.

« Comment se fait-il qu'elle ait accepté ? » demanda Melik.

« Dans son rêve, elle a vu le Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! dit Efromiya. Il lui a dit : ' Regarde à ta droite '. Elle regarda et vit le Paradis, elle vit les Ḥūris. Elle regarda à sa gauche et vit l'Enfer, elle vit les Mécréants dans l'Enfer. Puis le Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! — dit à Gülnūş Bānū : 'deviens Musulmane, tu entreras dans ce Paradis et tu seras sauvée de l'Enfer. Melik Dānişmend te prendra pour épouse légitime.

De toi naîtra un enfant. Moi, qui suis Muḥammed-Muṣṭafa, il fera la Guerre Sainte pour ma religion. Et toi aussi, tu ne seras pas privée de mon intercession [auprès de Dieu en ta faveur] ! ' Quand la Princesse du Monde vit ce rêve, la lumière de la Foi se manifesta dans son cœur, elle m'appela auprès d'elle, me fit part de ce rêve et m'envoya vers toi. Maintenant, elle reste à réciter des actions de grâces. »

En apprenant la nouvelle, Melik se réjouit. Il fit apporter un beau ḳaftan pour Efromiya et elle le revêtit.

« Maintenant, va chercher la jeune fille », dit Melik.

Efromiya partit vite chercher Gülnūş Bānū. La Princesse du Monde, en se pavanant avec grâce et coquetterie, vint en présence de Melik Dānişmend et, se courbant en deux, elle lui rendit hommage et accomplit les devoirs de la politesse. « Récite l'acte de Foi », lui ordonna aussitôt Melik, et la Princesse du Monde, sans se faire prier, récita l'acte de Foi et devint Musulmane : « Il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah, proclama-t-elle, Muḥammed est le Prophète d'Allah ! »

Les Ġāzis et les begs qui étaient présents se réjouirent. Puis Efromiya ramena Gülnūş Bānū dans sa tente. Le lendemain, Melik fit venir le ḳāẓī de l'armée qui maria Gülnūş Bānū à Melik Dānişmend. Mais les Ġāzis dirent à Melik Dānişmend : « Il faut que vous nous fassiez un festin de noces ! »

« Vos désirs sont des ordres, répondit Melik, tout ce que j'ai est à vous ! »

Et il donna l'ordre de veiller aux préparatifs de noces et au festin. Les intendants vinrent évaluer les dépenses. On égorgea mille moutons, cinq cents chèvres, trois cents bœufs, deux cents chameaux, cent cinquante chevaux. On fit des feuilles de pâte avec dix mille betmāns de farine. [On apporta] douze mille betmāns de riz, mille betmāns de miel, mille betmāns de graisse, cinq cents betmāns de sel, dix mudds d'oignons, huit mudds de pois-chiches, dix mille dirhems de safran, cinq cents betmāns de fécule de blé, cinq cents betmāns de raisins secs, quatre cents betmāns de figues, trois cents betmāns de pruneaux, deux cents betmāns d'abricots, cent betmāns de dattes de Bagdad, cent betmāns de blé pour potage[1], mille agneaux. Melik Dānişmend avait, en ce

(1) *Ḥarīselik gandōme.* حريسه faute pour A. هريسه, « a kind of thick pottage made of bruised wheat boiled to a consistency to which meat, butter and

temps-là, trente mille hommes d'armes, on fit les préparatifs en conséquence.

Les mets furent préparés et apportés dans une prairie. Tambours et nacaires sonnèrent et toute l'armée se rassembla. Ce fut la noce. Les mets furent répandus.

Melik vint d'abord s'asseoir à la place d'honneur, | les serviteurs[1] affairés apportaient les mets.
Tout ce qu'il y avait comme grands begs | vint prendre place en face de Melik.
On déversa tous les mets [dans des plats], | les plats furent soulevés et apportés.
Agneaux farcis, à la broche, | bien cuits à l'extérieur comme à l'intérieur,
on les découpa dans des plats creux, | on posa les ragoûts sur des plateaux.
On déversa dans des plats les viandes de veau aux zulbiye[2], | sur lesquelles étaient entassés des rissoles[3].
Riz au safran[4], viandes au cumin[5], terrines de riz, | chaudrons pleins de saucisses farcies de viande hachée.
Il y avait aussi des soupes aigres, | les plats étaient posés sur des plateaux.
Il y avait aussi des soupes de poulet au poivre, | du blé bouilli à la viande[6] et des potages de blé[7],
il y avait aussi des pois-chiches et des vermicelles à la viande hachée[8], | il y avait aussi des basmaca ṣalma[9], vois donc !

cinnamon and aromatic herbs are added » (cf. Steingass, p. 1497 b). Il existe 19 recettes de *Harīsa:* voir M. Rodinson, *Recherches sur les Documents Arabes Relatifs à la Cuisine*, dans *Revue des Études Islamiques* 1949, 103, 139, 150.

(1) *H̱onsālār*, vulg. pour *ẖwānsālār*, « serviteur préposé au service de la table ».

(2) *Zülbiye* pour A. *zelebiyye*, « espèce de beignet ».

(3) T. *ṣamsa* pour P. *senbūse*, « a kind of cake, sweetened with syrub » (cf. Redhouse, 1162 a). Sur les plats aux *sanbūsa*, « rissoles », voir Rodinson, *op. cit.*, 103, 133, 135, 139, 149.

(4) P. *zerde*, « riz bouilli et sucré au safran ».

(5) P. *zirva*, vulg. pour *Zīrebā*, « meat stewed with cummin » (cf. Redhouse, *loc. cit.* 1023 a).

(6) P. *keşgek*, « barley or wheat boiled whole with meat » (cf. Steingass, 1033 b).

(7) *Ḥarīse*, voir p. 735, n. 181.

(8) *Ḳıymalı ṭutmaç;* T. *ṭutmaç* « a dish of steamed mutton in gobbets with chick peas » (cf. Redhouse. 1251 b).

(9) *Başmaca ṣalma. Ṣalma* et *başma*, deux plats turcs qui figurent dans la liste des plats préparés à la cour des sultans Mamelouks : voir Rodinson, *op. cit.*, 151. Le *ṣalma* est une espèce de ragoût.

Il y avait aussi des mets saupoudrés de sucre, | des têtes découpées, à l'ail et au vinaigre,
du veau frit au vermicelle et au riz, | et, sur les plateaux, il y avait plein de ḥelvā.
Dans les mets aigres, il y avait beaucoup de figues et d'abricots, | des raisins secs et des dattes à profusion,
des oies, des poulets, des pigeons à la broche, | dressés avec art sur des plateaux.
Il y avait aussi des maḥallebi[1], des muṭancane[2], | des ma'mūniye[3], et beaucoup de sucreries.
Toutes sortes de mets avaient été cuits, | on s'était donné beaucoup de mal.
On posa tous les plats à leur place | et, en les voyant, on se précipita.
Lorsque le tout fut apporté, | on proclama : « Mangez tout ! »
Lorsque la permission fut donnée, on mit la main à la nourriture : | on mangea d'abord les viandes à la broche,
puis on s'attaqua au riz, | on le distribua aux cris de « Hāy ! Hūy ! »
On mangea le tout jusqu'à en être rassasié. | Tout ce peuple trouva bien de l'agrément !
Après le repas vient la prière, | après la prière vient l'action de grâce !
Nous aussi, rendons grâce à Muṣṭafa | et puissent les âmes des Ġāzis trouver la paix !
Après avoir mangé et prié, | on frappa dans les mains et les plats furent emportés.
Dès que les plats furent emportés, | tu aurais dit que le monde entier était entré en effervescence !
Aussitôt apparurent tambours et chanteurs, | leurs voix remplirent la prairie, les jardins et les âmes !
Les zurnas chantaient des mélodies étonnantes, | jeunes et vieux leur prêtaient l'oreille.
tandis que les zurnas exécutaient leurs mélodies, | les gens étaient entassés les uns sur les autres.
Il y eut des trémolos si ravissants, | qui plongeaient dans la mer des mélodies

(1) *Maḥallebi*, crème préparée avec de la farine de riz.
(2) *Muṭancane*, plat frit ; cf. Rodinson, *op. cit.*, 103 (muṭaccanāt).
(3) *ma'mūniya*, plat de riz au sucre et à la graisse dont il existait plusieurs variétés ; son appellation viendrait du nom du calife Ma'mūn qui aimait à le préparer ; cf. Rodinson, *op. cit.*, 139.

et qui sortaient du fond de la mer de telles perles, | que jamais œil n'en avait vues de pareilles !
Maintenant, ce fut une suite de préludes | que laissèrent entendre les zurnas,
et, pour finir, elles jouèrent des variations si jolies et si douces, | que c'était comme un rossignol qui chantait dans une roseraie !
Lorsque cette assemblée parvint à son point culminant, | lorsque chacun eut atteint un bien-être parfait,
alors Melik ouvrit la porte de la générosité | et se mit à distribuer des dons aux Ġāzis.
Il y eut tant de présents, tant de gratifications, ô mon Ame ! | que Melik Khan distribua jusqu'à mille ḳaftans !
Lorsque les Ġāzis furent rassasiés par cette quantité, | ils revêtirent les robes d'honneur et regagnèrent leurs tentes.
La journée prit fin, le soleil se coucha | et, aussitôt, les étoiles recouvrirent la face du ciel.
A ce moment-là, on alla chercher Gülnūş | et on lui mit la main dans celle de Melik Chah !
Aussitôt, tout le monde se retira de la tente, | on se conforma aux exigences de la situation.
A ce moment, Melik entra dans la tente nuptiale | et lâcha aussitôt son faucon sur le canard sauvage.
Il fit manger au faucon de la viande toute fraîche, | le faucon assouvit sa faim et se tint tranquille.
Cette nuit-là, ô mon Ame ! ils se trouvèrent, | leurs âmes se mêlèrent et n'en firent plus qu'une !
Cette nuit passa, ce fut l'aube, | Melik Chah reprit place sur son trône.
Alors tous les Ġāzis entrèrent | et prirent place, tout autour de la tente.
De nouveau, on apporta les mets et on mangea, | on célébra les noces de Melik.

Mais pourquoi allonger le récit ? Les noces durèrent sept jours. On mangea, on but. Puis Melik fit conduire Gülnūş Bānū dans le fort. Elle avait un millier d'odalisques, on les laissa avec elle. Melik fit passer l'armée en revue. Trente mille Musulmans répondirent à l'appel. Puis on dit à Yaḥya : « Va et rapporte-nous des nouvelles de Nesṭōr ».

Revenons à Nesṭōr. On vint lui dire : « Şaṭṭāṭ s'est sauvé, le voici qui arrive ! » Nesṭōr se réjouit tant que sa joie peut

seulement se comparer à celle d'un homme qui retrouve son âne après l'avoir perdu ! Quand Şaṭṭāṭ arriva, ils pleurèrent tant en se retrouvant que peu s'en fallut que leurs yeux ne se répandent ! Puis Nesṭōr demanda : « O Şaṭṭāṭ, comment as-tu fait pour te sauver ? » Şaṭṭāṭ raconta la promesse qu'il avait faite à ses gardiens de leur donner des biens. Nesṭōr se réjouit et donna beaucoup de biens à ces gardiens. Puis il emmena Şaṭṭāṭ dans sa tente. Ils expédièrent des lettres. Ils cherchaient à constituer une armée. Tandis qu'ils étaient occupés de la sorte, on vint leur dire : « Ḳayṭāl arrive avec cinquante mille hommes ! » Nesṭōr, Şaṭṭāṭ et Ḳilāyōn sortirent à sa rencontre et se plaignirent de Melik Dānişmend.

« Ne vous tourmentez pas, leur dit Ḳayṭāl, car je suis venu pour me battre. »

Ils revinrent et veillèrent à l'installation de Ḳayṭāl. Ḳayṭāl avait amené avec lui beaucoup de begs grecs : 'Oṭārīc qui était beg de Ḳaṣṭamōniya, Aḳlāṭīs qui était beg de Kurrād, Keyẕam qui était beg de Ḳarḳariya. Avec ces begs, on entra dans la tente, on fit apporter les ustensiles du festin et on s'adonna à la boisson jusqu'à l'aube. Soudain, une autre nouvelle arriva : « Une innombrable armée franque arrive sous la conduite de Selāhil ! »

On se mit aussitôt en selle et on alla à sa rencontre. On le ramena, on l'installa et on recommença à boire.

« O Chefs ! dit Ḳayṭāl, efforcez-vous de tuer ces Cāzūs ! Ensuite, nous nous rendrons tous ensemble à Istanbul et nous porterons secours au Ḳayṣar. »

« Qu'est-il arrivé au Ḳayṣar ? » demanda Nesṭōr.

« Lui aussi, il a été victime d'un ennemi, dit Ḳayṭāl. On l'appelle Melik Ṭurasān. »

« Est-il aussi un Cāzū ? » demanda Nesṭōr.

« C'est le petit-fils de Baṭṭāl, répondit Ḳayṭāl. Il s'appelle Sultan Ṭurasān. Il a encore deux chefs [sous ses ordres], deux champions : l'un s'appelle Ḳara Ṭoŋa et l'autre Çāvuldur Çaḳa. Et puis il y a encore un homme de H̱oşāvend nommé Ḥasan. Depuis Ḳayṣariya jusqu'aux confins d'Istanbul, ils ont ravagé tout ce qu'il y avait comme villes. Puis ils sont arrivés à Istanbul, ils ont vaincu le Ḳayṣar et ils ont pris Istanbul. Puis ils se sont emparés du Ḳayṣar et l'ont pendu[1]. Les Grecs sont sans ressources contre eux ! Quand

(1) Cf. p. 167.

ils sont partis de là, ils sont allés ravager la province de Rūmeli. On raconte qu'en une seule journée ils ont tué trois mille moines de haut rang ! Tout le pays de Rūm est en proie à une sédition ! Mais nous devons tout d'abord en finir avec ceux-ci, puis nous irons leur porter secours. »

Nesṭōr fit passer l'armée en revue. Cent cinquante mille Mécréants avaient été rassemblés.

Revenons à l'histoire de Melik Dānişmend : il avait épousé la fille de Ḳayṭāl, il avait célébré ses noces, il était arrivé à son désir, puis il avait ordonné à son armée de se mettre en selle, les étendards multicolores avaient été déployés. On avait hissé l'étendard du Calife et la bannière d'Abū Muslim, les nacaires avaient été frappées et on s'était mis en marche pour la Guerre Sainte.

Nesṭōr apprit l'arrivée de Melik. En apprenant la nouvelle, la peur envahit l'âme de Nesṭōr. Que faire ? Sur le visage des hommes, on ne voyait plus aucune trace de sang. Le teint de Nesṭōr et de Şaṭṭāṭ devint gris ! Les voyant ainsi, Ḳayṭāl leur dit : « Ne craignez rien, moi je me charge de ceux-là ! »

La nuit passa, ce fut l'aube. Nesṭōr, Şaṭṭāṭ, Ḳayṭāl et Selāhil le Franc se mirent en selle et gravirent une colline, en face de Melik. Ils virent venir une poussière. La poussière se fendit et Aḥmed-Serkīs apparut, il était chef d'armée. Il passa avec prestance. Derrière lui venait ʿOs̱mān, puis ʿAbdurraḥman de Toḳat, puis Süleymān, puis Eyyūb bin Yūnus, puis Artuḫī, puis Efromiya, et derrière, avec majesté, venait Melik Dānişmend. En les voyant venir, le fiel des Mécréants en creva ! C'était l'armée de l'Islam, c'était les miracles de Muḥammed-Muṣṭafa ! Les Mécréants furent remplis de crainte. Les Musulmans arrivèrent troupes par troupes. Ils mirent pied à terre. Melik Dānişmend mit pied à terre, lui aussi. Il fit ses ablutions et dit sa prière. Puis il envoya une lettre aux Mécréants.

Il écrivit d'abord : « Au nom de Dieu l'Omnipotent, | qui n'a ni fils, ni fille, ni compagnon[1] !
Tout ce qui existe a été créé par la puissance de Dieu, | le trône céleste, les djinns et les hommes, les mers et les continents !

(1) *Orlaḳ*, « compagnon » ou « une des épouses d'un polygame ». Autre lecture possible : « qui n'a ni fils, ni fille, ni femme ».

Ceux qui savent que Dieu est Un sont hommes de bien, | ceux qui ne le savent pas sont synthéistes et mécréants !
C'est Lui qui créa tous les prophètes | qui vinrent sur terre sans subterfuge,
et firent savoir au peuple l'Unité de Dieu | et enseignèrent l'obéissance à Dieu !
Ce que j'attends de vous, maintenant, moi aussi, | c'est une seule parole que vous prononcerez tout de suite.
Vous direz : ' Il est Un, le Dieu des Deux Mondes !' | Vous ferez disparaître mécréance et duplicité.
Venez, confessez, brièvement ou longuement : | ' Dieu est Un, il n'y a pas d'autre dieu que Lui,
et Muḥammed est son Prophète, | il est Son apôtre, Son serviteur, et le chef de la Religion ! '
Ne me dites pas : ' Notre armée est nombreuse ! ' | car pour moi, c'est une bagatelle[1] qui ne compte pas !
Quel que soit le nombre d'un troupeau de moutons, | pour l'anéantir, il suffit d'un seul boucher ! »

La lettre fut écrite et terminée, on la remit à Yaḥya et on l'envoya. Yaḥya la porta aux Mécréants. Tous les begs siégeaient ensemble. Ils ouvrirent la lettre et la lurent, puis ils la déchirèrent. Ils voulurent faire tuer Yaḥya, mais Selāhil ne le permit pas : « Il est contre tout usage de mettre les messagers à mort ! » dit-il. Et ils écrivirent une réponse à la lettre : « De notre part qui sommes Nesṭōr et Şaṭṭāṭ, à toi qui es Melik Dānişmend. Tu crois donc que tout ce que tu nous as fait te sera passé impunément, pour nous inviter à prendre la religion des Cāzūs ? Eh bien ! Rassemble tes esprits, car nous te ferons des choses telles que l'univers en parlera ! Un autre de vos Cāzūs s'est rendu à Istanbul et s'est attaqué au Ḳayṣar ! Maintenant, tiens-toi prêt, car demain, tu verras ! »

On remit la réponse à Yaḥya qui retourna aussitôt vers Melik Dānişmend et lui fit savoir ce qui s'était passé.

Au matin, les Musulmans se mirent en selle et, se rendant sur le champ de bataille avec une prestance parfaite, ils se mirent en rangs. D'autre part, les Mécréants vinrent se ranger en face des Musulmans. Les yeux étaient fixés sur la lice. Voilà qu''Abdurraḥman de Toḳat entra en lice, tourna

(1) Mot à mot : *Çöpçe*, diminutif de T. *çöp* (<P. *çūb*), « brindille de bois ».

en rond, fit caracoler son cheval et réclama un adversaire. Un Mécréant entra. ʿAbdurraḥman se rua aussitôt sur lui et lui porta un tel coup de lance que l'arme lui ressortit dans le dos. Un autre entra, il ne lui fit pas grâce. L'un derrière l'autre, vingt Mécréants entrèrent en lice et il tua tous les vingt. Melik Dāniṣmend le félicita. Ce que voyant, les Mécré-ants se regardèrent et, soudain, le maudit Keyẕam, un rude champion, s'avança. Son armure et le carapaçon de son cheval étaient ornés de croix ; il entra aussitôt en lice. Arrivant sur ʿAbdurraḥman, il le jeta à terre. ʿOsmān entra, il le renversa aussi. Alors ce fut Aḥmed-Serkīs qui entra. En voyant Aḥmed, Keyẕam le reconnut et lui cria : « Hé là ! Pourquoi t'es-tu détourné de la Croix ? » Aḥmed-Serkīs se mit à injurier la Croix et attaqua. Keyẕam se préparait à le pourfendre de sa lance, mais Aḥmed frappa adroitement la lance du maudit et la brisa en deux. Le maudit passa et Aḥmed s'élança derrière lui et lui porta un tel coup d'épée que la tête du Mécréant se décolla. Le maudit Keyẕam avait quatre cents serviteurs, ils attaquèrent d'un seul coup. Aḥmed en tua cinquante et les autres prirent la fuite et se replièrent vers Nesṭōr. Nesṭōr regarda Ḳayṭāl et lui dit : « Nous sommes à la merci de ces gens ! »

« On ne peut pas entrer un à un, répondit Ḳayṭāl, que l'armée toute entière se lance à l'attaque et nous pourrons ainsi prendre notre revanche ! »

Nesṭōr ordonna aussitôt à toute l'armée d'attaquer. Les Ġāzis entrèrent dans le combat aux cris de « Dieu est grand ! »

Ce fut une bataille si merveilleuse qu'on ne saurait la décrire ! Melik Dāniṣmend s'était jeté sur l'armée comme un loup sur un troupeau de moutons, aussi les Mécréants fuyaient-ils devant lui, bandes par bandes ! Artuḫī et Efromiya déchiraient les rangs et dispersaient [les combat-tants]. D'un côté, Selāhil le Franc marcha à l'attaque avec son armée ; de l'autre, ce fut Ḳilāyōn avec l'armée de Maʿmūriya ; de l'autre encore, ce fut Aḳlāṭīs qui marcha avec l'armée grecque. On se battit tant que les têtes furent coupées, le sang fut versé, les poitrines déchirées ! On se battit, ce jour-là, jusqu'à la nuit. A la tombée de la nuit, les deux armées se séparèrent. Le premier soir, les Ġāzis se remirent aussitôt en selle et allèrent faire une attaque nocturne. Ils laissèrent six mille hommes près des bagages

et tous les autres Ġāzis firent une razzia contre les Mécréants. Les Mécréants se mirent également en selle et attaquèrent les Musulmans. En un instant, les Musulmans mirent les Mécréants en déroute. Dans la mêlée, Artuḫī rencontra Ḳilāyōn. Le maudit renversa Artuḫī et voulut l'achever, quand, soudain, Melik Dānişmend surgit, il se rua sur Ḳilāyōn tel un lion et lui assena un tel coup d'épée que la tête du Mécréant roula à ses pieds. Melik Dānişmend s'empara aussitôt de son cheval et fit monter Artuḫī. Ils attaquèrent, sur le champ, le groupe de soldats qui entouraient Nesṭōr et les jetèrent les uns sur les autres. Ḳayṭāl leur cria : « Tant de soldats, vous vous êtes laissé vaincre par deux Cāzūs ! »

En entendant ces mots, les Mécréants reprirent courage et retournèrent à l'attaque. Aussitôt, les Musulmans crièrent : « Ya Allah ! » dispersèrent les rangs des Mécréants et les battirent tant que les gémissements et les lamentations des Mécréants montèrent jusqu'au ciel ! Quand le jour se leva, les Mécréants virent que la plaine était couverte de cadavres. Les Musulmans crièrent de nouveau « Dieu est grand ! » d'une telle voix que l'univers en résonna et, faisant reculer les Mécréants, ils les repoussèrent sur Nesṭōr. Nesṭōr et Ḳayṭāl, au comble du désespoir, firent battre les tambours et retournèrent à leur camp. Mais les Ġāzis ne retournèrent pas dans leurs tentes. Sur l'ordre de Melik Dānişmend, ils se rangèrent tels des dragons et attendirent. Les Ġāzis crièrent : « Dieu est grand ! » d'une telle voix que l'univers en résonna.

« Quel est ce bruit ? » demanda Nesṭōr.

« Melik s'est rangé et attend », lui répondit-on.

Nesṭōr perdit tout espoir de salut. N'ayant pas d'autre ressource, ils se mirent également en rangs. Nesṭōr, Ṣaṭṭāṭ et Ḳayṭāl se tenaient au centre de l'armée. 'Oṭārīc et Aḳlāṭīs restèrent près des bagages. On regardait la lice.

« Voyons sur la tête de qui se posera l'Oiseau de la Bonne Fortune[1] ? » se disait-on quand, soudain, Efromiya prit sa lance à la main et entra en lice.

« Je suis Efromiya, dit-elle, la fille de Ṣaṭṭāṭ, l'humble servante de la religion de Muḥammed et la poussière des

(1) *Devlet humāsī.*

pieds de Melik ! » Et elle tourna en rond, fit caracoler son cheval, puis cria : « Que celui qui en a le désir entre en lice ! » Nesṭōr cria à son armée : « Celui qui s'en emparera et me l'amènera, je le rendrai riche en biens ! »

Dans l'armée de Nesṭōr, il y avait un champion : son cheval, ses vêtements, tout était couvert d'or. Il entra aussitôt en lice.

« Qui est-ce ? » demanda Nesṭōr.

« C'est Aḳlāṭīs. »

« Où était-il jusqu'à présent ? » demanda-t-il.

[« Il était près des bagages, lui répondit-on, il vient d'arriver][1]. »

« Voyons ce qu'il va faire ! » dit Nesṭōr.

Lorsqu'Aḳlāṭīs fut face à face avec Efromiya, il lui cria : « Hé là ! que signifient tes actions ? Tu as livré le pays de Rūm à la dévastation ! Le Jour du Jugement, que répondras-tu au Messie ? »

« Qu'il soit maudit ! » répondit Efromiya.

Aḳlāṭīs se courrouça et pointa sa lance contre Efromiya. Il attaqua trois fois, mais en vain. Ce fut le tour de la Princesse. Elle aussi, elle attaqua plusieurs fois, mais en vain. Pour finir, Aḳlāṭīs prit à la main sa masse d'armes, s'élança comme un dīv et frappa Efromiya. Elle para avec son bouclier, le bouclier se brisa, Efromiya déroba sa tête et l'arme broya celle du cheval. Efromiya bondit à terre. Les clameurs des Mécréants montaient jusqu'aux étoiles. Le maudit s'apprêtait à frapper encore, mais Efromiya sauta agilement et porta un coup d'épée aux jambes du cheval du Mécréant. Aḳlāṭīs s'effondra avec son cheval. Avant qu'il n'ait eu le temps de se relever, Efromiya lui porta un tel coup d'épée sur le crâne que sa cervelle gicla dans l'air. La joie des Mécréants tourna en deuil, tandis que les Ġāzis criaient : « Dieu est grand ! » et amenaient un cheval à Efromiya. [Efromiya sauta en selle, devint aussi agile qu'un oiseau sur l'aile, et, se joignant à Artuḫī][2], tous deux, ils attaquèrent le cœur de l'armée et mirent les Mécréants en déroute. Ḳayṭāl cria à Ṣaṭṭāṭ : « Puisses-tu être maudit pour avoir semé une pareille semence ! Tout le pays de Rūm a été dévasté à cause de cette fille ![3] »

(1) Omis dans P. Cf. A. f. 178 r.
(2) Lacune du P. Cf. L. f. 210 r. ; I. f. 207 r. ; A. f. 178 v.
(3) Lacune du P. Cf. A. f. 178 v.

Pendant le combat, Artuhī se comportait comme un dragon. Melik Dānişmend cria aux Ġāzis : « Qu'attendez-vous ? »

Et aussitôt, les Musulmans crièrent : « Dieu est grand ! » et se ruèrent sur les Mécréants. Par les gémissements des Mécréants, le fracas des épées, le tintamarre des masses d'armes, le crépitement des flèches, le hennissement des chevaux, le bruit des tambours et des nacaires, les cris des guerriers, ce jour était semblable à celui du Jugement Dernier ! Dans leur frayeur, Nesṭōr et Ḳayṭāl salirent leur selle ! Ce fut une telle bataille que la terre et le temps allaient à leur perte !

Tout en combattant, Artuhī et Efromiya arrivèrent près de l'étendard. 'Oṭārīc barra la route à Artuhī, mais Efromiya arriva par derrière et porta au maudit un tel coup d'épée sur l'arrière de la tête, qu'elle le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle ! Ce que voyant, Şaṭṭāṭ perdit patience, il prit sa lance à la main et attaqua les deux chefs. Efromiya aperçut son père de loin et, [tirant sur le mors de son cheval, elle resta au loin et regarda : Artuhī fit face à Şaṭṭāṭ et engagea le combat][1]. D'autre part, les Ġāzis déchirèrent les rangs et dispersèrent les Mécréants. Puis, Süleymān, 'Osmān, Eyyūb, 'Abdurraḥman de Toḳat et Melik Dānişmend Ġāzi prirent une telle revanche sur les Mécréants que leurs cadavres s'entassaient les uns sur les autres. Ce fut une bataille merveilleuse ! Soudain, Melik Dānişmend arriva près de l'étendard et vit Artuhī qui se battait contre Şaṭṭāṭ. Melik lança aussitôt un cri qui coupa le souffle aux Mécréants et fit tarir leurs forces. Alors Artuhī jeta son lasso sur Şaṭṭāṭ et l'attrapa par la gorge. Şaṭṭāṭ tomba à terre. Ce que voyant, Ḳayṭāl cria : « Bré ! Ne le laissez pas faire ! »

Les Mécréants se ruèrent pour sauver Şaṭṭāṭ, mais Efromiya survint l'épée à la main et dispersa les Mécréants. Bref, en tirant, ils firent sortir Şaṭṭāṭ des rangs, l'amenèrent au camp, le mirent aux fers et le firent garder par beaucoup d'hommes.

D'autre part, voyant que Şaṭṭāṭ n'avait pu être sauvé, Ḳayṭāl se courrouça, il éperonna son cheval et se mit à injurier les Musulmans. Soudain, il arriva sur 'Abdurraḥman de Toḳat et le renversa avec sa lance. Il voulait l'achever, quand

(1) Lacune du P. Cf. L. f. 210 v. ; I. f. 207 v. ; A. f. 179 r.

Melik survint. En voyant Melik, Ḳayṭāl cria : « Hé Cāzū ! Comment feras-tu pour m'échapper ? » Et il attaqua Melik à la lance. Melik para. Le maudit passa et Melik Dānişmend l'attaqua par derrière et lui assena un tel coup d'épée sur le crâne qu'il le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle ! Les Mécréants poussèrent des cris de lamentation. Nesṭōr en perdit l'usage de la parole, il ne savait que faire. Soudain, Aḥmed-Serkīs arriva près de l'étendard et le renversa, ainsi que le porte-étendard. Ce que voyant, les Mécréants prirent la fuite. Nesṭōr s'enfuit vers Yanḳōniya. Aussitôt, les chefs barrèrent la route à l'armée mécréante. Nesṭōr, à bout de ressources, ne pensa qu'à sauver sa propre vie et réussit à s'enfuir. Les Mécréants demandèrent grâce et les Ġāzis arrêtèrent le massacre. Il y avait trente mille prisonniers mécréants, tous les autres avaient été passés par l'épée. On fit marcher ces prisonniers comme un troupeau de moutons et on les ramena au camp. Melik Dānişmend Ġāzi descendit aussitôt dans la tente de Nesṭōr. Puis il fit entasser les biens du butin et le tas qui se forma était comme une montagne ! Melik fit partager ces biens entre les Ġāzis. Puis, de ce qui restait, on fit trois cents ballots qu'on envoya au fort de Ḫarşana.

Puis Melik fit amener Şaṭṭāṭ.

« Eh, Şaṭṭāṭ ! lui dit-il. Combien de fois m'as-tu échappé ? Maintenant, comment feras-tu ? Si tu deviens Musulman, je te rendrai ta liberté ! »

Mais, en dépit de tous ses efforts, il n'y eut rien à faire et on le remit aux fers. Melik fit apporter le repas, on mangea et chacun regagna sa tente. Ensuite, Melik ordonna à 'Os̱mān et à 'Abdurraḥman de Toḳat de monter la garde avec dix mille hommes. Ils veillèrent sur l'armée. Ils renforcèrent les ailes droite et gauche, tandis que les Musulmans prenaient du repos. Et voilà la treizième séance terminée.

Nous avons terminé la treizième séance, | rendez grâce à Muṣṭafa, et que la paix soit sur vous !
Que ne s'est-il passé sur le monde, nous l'avons vu ! | Combien de guerres saintes ont menées les Ġāzis !
Toi aussi, fais donc la guerre sainte à tes passions, | efforce-toi à te rendre Musulman !
Ne laisse pas ton cœur s'éprendre de ce monde, | tu sais bien que la vie est périssable !

Ta vie ne te suivra pas, tu le sais bien. | Mais ces conseils suffisent, si tu les suis.
Où est Adam ? Où est Ève ? Que sont-ils devenus ? | Ils ont goûté le poison de la Mort, et ils ont trépassé !
Où est maintenant Melik et ses Ġāzis ? | Melik a quitté ce monde avec ses Ġāzis !
Ils ont terminé leur temps, ceux-là, | ils ont emporté leurs fardeaux de ce monde, ceux-là !
Ils ont travaillé pour la religion de l'Islam, ceux-là, | ils ont gagné un bon renom et sont partis, ceux-là !
C'est ça, [la Vérité] : l'homme doit partir, mais il laisse son renom, | afin qu'on se souvienne de ses bonnes actions, et, qu'en se souvenant, on dise pour lui : « Miséricorde ! » | Que gagnera-t-il, si le peuple le maudit ?
Mais laissons là cette parole qui ne se tarit jamais | et revenons à l'histoire de Melik.

QUATORZIÈME SÉANCE

[*Voici encore un étrange destān qui vous sera raconté s'il plaît à Dieu le Très Haut*][1]

Nous avons encore moissonné le jardin du cœur, | et nous avons cueilli à l'âme, la Rose de la Poésie.
Écoute-moi, toi qui dors jusqu'au matin, | toi qui t'enfonces dans les matelas floconneux !
Il ne dort pas, celui qui peine jour et nuit, | l'amoureux ne laisse pas sa tête reposer sur l'oreiller !
Ils ont légué leurs vies dans le chemin de la Religion, | ils ont sacrifié à Dieu, leurs têtes et leurs vies !
Ainsi passa sa vie, hiver comme été, | et toi, comment peux-tu dormir, quand ta Bien-aimée est éveillée ?
Dieu t'a donné la vie gratuitement | et toi, tu la dépenses en futilités ?
Ce Soleil des deux Mondes, Muṣṭafa, | celui qui apporta la Miséricorde Divine à l'Univers entier,
nuit et jour, il menait la Guerre Sainte contre ses passions, | et, continuellement, il mortifiait sa chair !
Et toi, chaque nuit, tu te couches et tu dors, insouciant : | ne sais-tu pas, O mon Maître, ce qui t'attend ?
Va donc au jardin, écoute ces rossignols | dont les chants emplissent la vigne et le verger :
dans le visage de la Rose, ils ont vu l'existence de la Vérité | et c'est pourquoi ils pleurent et ils soupirent.
O Malheur ! Tu n'as pas appris à te connaître, | ta vie s'est écoulée et n'as pas fait la Guerre Sainte à tes passions !

(1) Cf. L. f. 213 r.

Tu resteras couché là tant que tu deviendras poussière | et le corbeau croassera longtemps sur tes cendres,
car tu n'as pas aimé Celui qui t'a créé de rien | et tu ne t'es pas empressé d'arriver jusqu'à Lui !
N'est-ce pas Lui qui t'a donné l'Intelligence et la Vie ? | Ne t'a-t-Il pas donné la Connaissance, la Religion et la Foi ?
Mais laissons là ce sujet qui n'a pas de fin | et reprenons la Guerre Sainte de Melik.
Que d'exploits n'a-t-il pas accompli sur ce monde, ce Bienheureux ! | Rendez grâce à l'âme pure de Muṣṭafa !
Écoutez donc la quatorzième séance, | et, si vous le voulez, écoutez de tout votre cœur.
Ainsi l'ont rapportée les narrateurs | qui l'ont racontée en présence du Chah 'Izzeddīn.

Les narrateurs d'histoires, les conteurs de secrets, ceux qui rapportent les traditions des temps passés, le narrateur raconte, le maître rapporte ainsi :

Melik Dānişmend Ġāzi vainquit cette armée nombreuse, il fit prisonniers certains [des Mécréants], il partagea entre les Ġāzis les biens du butin. Quand la nuit se fut écoulée et que le matin se leva, les chefs se réunirent près de Melik Dānişmend et firent la prière du matin. Puis Melik ordonna à l'armée de se mettre en selle. On déploya les étendards multicolores et on se dirigea vers Yanḳōniya. Ils franchirent deux étapes. A la troisième étape, ils passèrent le défilé d'Erük[1] et arrivèrent au fort de Yanḳōniya. A la vue de cette nombreuse armée, les Mécréants se réfugièrent dans le fort. Les Ġāzis vinrent s'installer en face du fort. On courut prévenir Nesṭōr. On monta sur le fort et on vit que toute la plaine de Çorum était occupée par les Musulmans ; ils avaient dressé tente sur tente, c'était une armée si nombreuse qu'on ne pourrait la décrire !

Puis Melik Dānişmend ordonna à tous ses Ġāzis et à tous les chefs de se mettre en selle et ils cernèrent le fort. Nesṭōr et ses serviteurs montèrent sur le toit du palais et virent que les Musulmans avaient cerné le fort. Nesṭōr fit marcher les arbalètes et beaucoup de Musulmans furent occis. Les Ġāzis, de leur côté, jetèrent des flèches vers le haut et blessèrent

(1) *Erük Bėli. Bėl*, « point de passage entre deux montagnes ».

beaucoup de Mécréants. A la tombée du soir, Melik retourna avec son armée et chacun entra dans sa tente. Puis Melik fit faire l'appel des hommes : huit cents Musulmans avaient trouvé le martyre. On récita la prière des morts et on les enterra. Cette nuit-là, jusqu'au matin, Melik fut occupé à prier Dieu. A l'aube, un tel fracas s'éleva du côté du fort que l'univers en résonna. [Les Mécréants étaient montés sur les créneaux, les lanceurs de feu grégeois jetaient des flèches de feu grégeois et des bâtons de feu][1]. En voyant cela, Melik fit amener les prisonniers. On leur proposa de se convertir. Ils refusèrent. Alors Melik ordonna de les mettre en pièces devant le fort. Ce que voyant, les Mécréants s'affolèrent et crièrent quelque chose en grec[2]. Les prisonniers les entendirent et, levant leurs doigts, ils devinrent Musulmans. Certains d'entre eux étaient de vieux moines.

« Gardez-les, ordonna Melik, nous en aurons peut-être encore besoin. »

Puis Artuḫī et Efromiya vinrent près de Melik.

« Efromiya, dit Melik, que devons-nous faire ? Ton père ne s'est pas converti, il ne veut pas payer le ḫarāc. Si nous l'épargnons, il réussira de nouveau à s'enfuir, il ne restera pas où il est. Et si je le tue, tu m'en voudras. Tout ceci n'est pas conforme à la loi du Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! »

« O Roi du Temps ! répondit Efromiya. Mon père, ma mère, ma famille, ma tête, ma vie, tout est dans ta voie, j'en fais le sacrifice pour l'amour de Muḥammed ! Mais cette nuit, avec ta permission, j'irai trouver mon père et je lui donnerai des conseils. Je lui dirai : ' Fais-toi Musulman sinon demain

(1) *Kāfirler yine bārū üstine çıḳdılar naffādlar yine naft oḳın atdılar ateş bāzlar tüfenkler çatlatdılar* (L. f. 216 r.; I. f. 212 r.). Le copiste du P. a abrégé le récit du siège de Yanḳoniya, mais il n'a omis que le surplus de détails. Le terme *tüfenk* qui désignait primitivement la « sarbacane » (Kaşgārī, I, 388), signifie au XIVe siècle, le « bâton à feu » dont se servaient les Byzantins pour lancer le feu grégeois pendant les sièges ; voir à ce sujet notre *Destān d'Umūr Pacha*, 56.

(2) L. : « Ils leur dirent : ايلمينى ميدا سينى دينه بَسُو مى, ce qui veut dire : 'mieux vaut vivre que mourir — devenez Musulmans', leur dirent-ils ». (Cf. f. 216 r.). V. Smirnov a cru reconnaître ici une phrase grecque déformée qui signifie : « les pauvres, ils ne savent pas ce qu'ils doivent faire ! » (Cf. *Mnimyj Tureckij Sultan...*, 56).

on te mettra à mort '. S'il accepte, c'est bien, sinon, fais ce que tu veux. » Melik garda le silence.

Puis les Ġāzis saluèrent Melik Dānişmend et chacun regagna sa tente et se mit au repos. Alors, Efromiya alla trouver son père. Elle entra et lui dit : « O Père ! Me reconnais-tu ? »

Şaṭṭāṭ souleva la tête et, en voyant Efromiya, des injures se mirent à couler de sa bouche, puis il lui dit : « Tu es la cause de tous mes malheurs, car autrement, qu'est-ce que j'ai à faire avec les Cāzūs ? »

« Si tu tiens à ta tête, lui dit Efromiya, écoute-moi : deviens Musulman. »

Et elle lui récita ceci :

« La Religion, c'est celle de Muḥammed, sois-en sûr ! | ceux qui y croient, seront délivrés de l'Enfer !
C'est pour lui qu'il a été dit : | « Si ce n'était toi, je n'aurais pas créé les sphères »[1].
Rends grâce et crois en Muḥammed, | afin qu'il te délivre de tes fers et te rende la liberté.
Mais si, en ce moment même, tu ne crois pas en lui, | tu ne sauveras ni ta tête, ni ton âme ! »
Şaṭṭāṭ s'écria : « Quel est ce langage ! | Quelle effronterie chez cette fille !
Si 'Isa et Meryem | ont détourné de moi leurs visages,
c'est que nous l'avons mérité | et nous subissons, nuit et jour, notre châtiment !
J'ai été dépouillé de ma maison, de mes biens, de mes possessions, | je fais continuellement périr des armées entières,
de celle que j'ai nourrie, de celle que j'ai élevée, je n'ai vu aucune loyauté, | elle me fait mille cruautés !
Elle est venue me trouver, que me dit-elle ? Je n'en sais rien, | car je ne prête pas l'oreille à ces paroles-là !
Sache ceci : je ne quitterai pas ma religion ! | Va-t-en d'ici, je n'écouterai pas tes conseils ! »

« Mais si tu n'écoutes pas mes conseils, lui dit Efromiya, si tu ne te fais pas Musulman, Melik te pendra, tu mourras d'une mort impure[2] ! »

(1) Cf. p. 324 n. 3.

(2) *Mürdār ölesin. Mürdār ölmek,* « mourir pour une mauvaise cause ».

A ces paroles, le maudit se mit à injurier le Prophète et proféra de tels blasphèmes qu'on ne peut les répéter. Efromiya en fut très offensée, elle se leva, se rendit auprès de Melik Dānişmend et lui dit : « Garde-toi bien de faire grâce à ce maudit, car il est impossible de le ramener à de meilleurs sentiments ! » Puis elle se retourna et regagna sa tente. Quand il fit jour, Melik ordonna aux Ġāzis de se mettre en selle et de se diriger du côté du fort. D'autre part, Nesṭōr retourna sur les créneaux et vit que les Musulmans avaient cerné le fort. Ce jour-là, les Mécréants rendirent martyrs encore beaucoup de Musulmans. A la fin, Melik se fâcha. Il fit amener neuf mille prisonniers et les fit massacrer devant le fort. Ce que voyant, les Mécréants s'affolèrent[1]. Il y avait, dans le fort, mille sept cents prisonniers musulmans ; [les chroniqueurs racontent que ces mille sept cents Musulmans réparaient les tours du fort ; Nesṭōr leur faisait réparer ce palais qui tombait en ruines ; chaque jour, les Musulmans transportaient des pierres, pendant la nuit on les mettait en prison][2]. Un millier de ces prisonniers avaient déjà été massacrés, sept cents étaient restés. On les amena et ils furent pendus du haut des tours. A cette vue, les Musulmans poussèrent lamentations et gémissements.

« Allez chercher Şaṭṭāṭ ! » ordonna Melik. Il fut amené.

« Eh, Şaṭṭāṭ ! lui dit Melik, fais-toi Musulman et je te rends la liberté ! »

Le maudit se mit à proférer des injures. Alors Melik fit dresser un gibet et on pendit ce maudit, comme un cadavre de chien, par les pieds, en se disant : « Peut-être se convertira-t-il encore ? » Mais le maudit fit couler des blasphèmes de sa bouche. Alors Efromiya s'avança et tira une flèche. Derrière elle, les Ġāzis firent pleuvoir des flèches. On tira tant de flèches que le corps du maudit fut criblé comme une passoire. L'âme du maudit Şaṭṭāṭ s'envola en Enfer !

Devant ce spectacle, Nesṭōr fit pleuvoir des flèches sur les Musulmans. Les Musulmans, de leur côté, tuèrent beaucoup de Mécréants avec leurs flèches. A la tombée de la nuit, les

(1) L. : اِمْسِي ذِى نَا بِسِنو مَى, dirent-ils (cf. f. 218 r.). V. Smirnov a cru reconnaître ici une phrase grecque déformée qui signifie : « que devons-nous faire ? » (cf. *op. cit.*, 56).

(2) Lacune du P. Cf. L. f. 218 r. ; I. f. 214 r. ; A. f. 185 r.

Musulmans regagnèrent leur camp et dirent à Melik Dānişmend : « Mille Musulmans ont été martyrs ! » Melik fit réunir les [corps des] martyrs, on récita la prière [des morts] et on les enterra. Puis Melik dit : « Il y a eu beaucoup de martyrs parmi mes Ġāzis. C'est un fort très difficile à prendre. Quelle tactique devons-nous employer ? »

« O Roi du Temps, dit Artuḫī, s'il plaît à Dieu, grâce à ta bonne fortune et grâce aux bienfaits des miracles du Prophète, nous nous en emparerons demain ! »

Tandis qu'ils parlaient, le signal de la bonne nouvelle retentit dans le fort.

« Que peut-être ce bruit ? » se demandait Melik, quand Yaḥya surgit et lui dit : « O notre Chef ! Je me trouvais sur le pourtour du fort, quand je vis venir des messagers de dix endroits différents, chacun était accompagné de cent personnes. Quand ils entrèrent dans la ville, on donna le signal de la bonne nouvelle. Moi, je me mis en embuscade et aussitôt que je vis quelqu'un sortir, je m'élançai derrière lui et je le rattrapai. ' Où vas-tu ? ' demandai-je. ' Des porteurs de bonnes nouvelles sont arrivés de dix endroits, me répondit l'homme. Il paraît que les Francs, les Russes, les Çerkes, soixante-douze nations, jusqu'aux confins de Ḳaṣṭāmoniya et jusqu'aux confins de Bolī, de Göynük, de Sāmiya et de Cānik, ont levé des armées et viennent en aide à Nesṭōr '. ' Et toi, où vas-tu ? ' lui demandai-je. ' Moi, je vais du côté de Ma'mūriya, me dit-il, car Melik a pendu Ṣaṭṭāṭ, il l'a tué avec une grande cruauté, pour que sa mort serve d'exemple[1]. Il a également tué Ḳayṭāl. Maintenant Bayṭālōs, [le fils de Ḳayṭāl][2], est monté sur le trône, je vais l'en informer, pour qu'il vienne au secours de Nesṭōr '. Alors, je frappai un tel coup de poing derrière l'oreille de ce Mécréant que la cervelle lui jaillit par le nez et qu'il rendit son âme en Enfer ! Et me voilà, je suis venu me mettre à ton service ».

« O Ġāzis, dit Melik, si on a rassemblé l'armée qu'il vient de décrire, que Dieu soit notre refuge ! »

Puis il dit : « Vite, trouvez un moyen pour abattre ce fort ! » Aḥmed-Serkīs parla : « Que demain l'armée se mette en selle et aille au combat. A la tombée de la nuit, s'il plaît à Dieu et grâce à ta bonne fortune, moi, je prendrai cette ville ! »

(1) *Ḳatī 'ibretile öldürmiş.*

(2) Omis dans P. Cf. L. f. 219 v. ; I. f. 215 v.

En l'entendant, Melik se réjouit. Quand il fit jour, Melik ordonna à l'armée de se mettre en selle. On déploya l'étendard du Calife et la bannière d'Abū Muslim et on se mit en marche. Aḥmed-Serkīs, assis dans sa tente, écrivit en langue grecque une lettre à Nesṭōr : « Cette lettre vient de ma part qui suis Serkīs, à toi qui es Nesṭōr. Sache que je me repens de ce que j'ai fait et que je retourne à ma religion. La raison en est que Melik, sans me prendre en considération, a tué Ḳayṭāl qui était mon oncle maternel et m'a offensé. Mon cœur en souffre. Maintenant, je veux, cette nuit même, couper la tête de Melik Dānişmend et te l'apporter. Si je le fais, tu ne me reprocheras plus mes fautes et tu demanderas ma grâce aux moines. En recevant ma lettre, écris-moi vite une réponse et fais-moi savoir si je peux réparer ce que j'ai fait ! »

Prenant la lettre, il se leva et rejoignit l'armée. Il sortit une flèche de son carquois et attacha la lettre à la flèche. Puis il retira le fer de la flèche, remplit le fût et la lança dans le fort. La flèche partit et tomba dans le fort. Les Mécréants la trouvèrent et vinrent la remettre à Nesṭōr. Nesṭōr ouvrit la lettre, la lut et, en apprenant la nouvelle, il se réjouit. Il fit promptement écrire une réponse : « O Serkīs ! Tu sais bien que la Vérité est dans la Croix et que Melik est un tyran ! Tu as bien vu qu'il a tué des begs tels que Ḳayṭāl et Şaṭṭāṭ ! Dis-toi bien : ' maintenant, armant mon âme de courage, je vais couper la tête de Melik ! ' Et si tu l'apportes, je te donnerai Ma'mūriya, je te donnerai le commandement des armées de Rūm et je te donnerai aussi en mariage ma fille, Māsiya ».

La réponse fut écrite de cette façon et Nesṭōr monta sur les créneaux et regarda des quatre côtés. Soudain, il vit Aḥmed-Serkīs qui lui faisait signe de la main et de la tête. Il fit attacher la lettre à une flèche et on la lança. Aḥmed ramassa la lettre et entra dans l'armée. Puis il se rendit auprès de Melik Dānişmend et lui montra la lettre. A la tombée de la nuit, les Ġāzis regagnèrent leur camp. Melik appela Aḥmed et lui demanda : « Eh, Aḥmed ! Qu'as-tu donc fait à Nesṭōr ? » « L'affaire est au point », lui dit Aḥmed, et il lui raconta son aventure. Melik le félicita.

Quand ce fut minuit, Aḥmed-Serkīs donna le signal et les Ġāzis élevèrent un tel vacarme que leur voix monta jusqu'aux étoiles. De leur côté, les Mécréants se tinrent aux aguets sur les créneaux. Aḥmed, les autres chefs et

Melik Dānişmend se mirent en selle avec cinq cents hommes. Ils sortirent du camp et galopèrent vers le fort. Arrivés à la porte de la ville, ils crièrent : « C'est moi, Aḥmed-Serkīs, j'ai coupé la tête de Melik et je l'apporte ! Les Cāzūs sont à mes trousses ! Au secours ! Ouvrez la porte ! » Nesṭōr fit aussitôt ouvrir la porte et ils entrèrent. Nesṭōr monta à cheval et sortit à la rencontre de Serkīs. Tandis que Melik entrait dans le fort, 'Os̠mān demeurait au dehors avec cent hommes. Le reste de l'armée se précipita à la porte du fort en hurlant. 'Os̠mān mit la main à son épée et tua les portiers. Les Musulmans attaquèrent aussitôt le fort. Lorsque Serkīs fut en présence de Nesṭōr, ce dernier lui dit : « O Serkīs ! Cette nuit, j'ai donné beaucoup de biens aux moines pour qu'ils pardonnent ta faute ».

Mais aussitôt, Melik lança un cri de tonnerre et cria : « Eh, Nesṭōr ! Comment feras-tu pour te sauver ? La voici, ma tête, je te l'ai apportée en même temps que mon bras ! Maintenant gare à toi ! »

Alors Nesṭōr comprit qu'il était tombé dans un guet-apens[1] ! Aussitôt, le maudit nommé Nesṭōr perdit ses esprits. Melik patienta jusqu'à ce qu'il fut revenu à lui. Le maudit retrouva ses esprits et Melik lui dit : « Eh, Nesṭōr, fais-toi Musulman ! » Nesṭōr se mit à blasphémer. Alors Melik proclama : « Au nom de Dieu et par la pure lumière de Muḥammed-Muṣṭafa ! » et, se jetant sur lui, il frappa si bien que le maudit fut fendu en deux jusqu'à l'arçon de sa selle ! Les Mécréants virent que c'en était fait de Nesṭōr. Ils s'élancèrent tous au combat. Mais les Musulmans étaient entrés dans le fort et firent si bien marcher leurs épées que les cadavres formaient des monceaux. A l'approche du soir, les Mécréants demandèrent grâce. Les Musulmans arrêtèrent le massacre. Alors Melik Dānişmend fit ouvrir le trésor de Nesṭōr et on emporta le butin du fort. Quand il fit jour, Melik partagea le butin entre les Ġāzis. Melik se réserva trois cents ballots de biens.

Tandis qu'ils étaient occupés au butin, un porteur de bonne nouvelle survint et cria : « Gülnūş Bānū a donné naissance à un garçon ! » En apprenant la nouvelle, Melik se réjouit. Comment ne se réjouirait-il pas ? Un fils est un joyeux événement ! C'est une manifestation de ce Monde et

(1) Mot à mot « Nesṭōr sut à quoi il s'était heurté ».

de l'Au-Delà[1] ! Melik donna un ḳaftan au porteur de la bonne nouvelle, ainsi que beaucoup de biens.

« Nous l'appellerons Ġāzi Beg », dit-il. Puis il fit envoyer cent ballots de biens à Ḫarşana. 'Abdurraḥman se prépara et prit la route de Ḫarşana. Il chevaucha un ou deux jours, arriva à Ḫarşana, remit les biens, puis il se rendit à Dokiya. Quant à Melik, il s'installa dans le palais de Nesṭōr et se reposa.

Or, une nuit, les nouveaux Musulmans de Yanḳōniya firent un complot : ils décidèrent d'offrir un festin à Melik Dānişmend et aux Ġāzis et de les empoisonner. Nesṭōr avait un vizir qui se nommait Girekōs bin Mānū'il. Il vint trouver Melik Dānişmend et lui dit : « O Chef ! Je désire préparer demain un festin pour les Ġāzis. Viendront-ils ? »

« C'est bien », répondit Melik.

Girekōs revint chez lui et voulut veiller cette nuit même aux préparatifs du poison. Mais voilà que, dans la nuit, Melik Dānişmend vit dans son rêve le Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! — avec ses compagnons, ils se tenaient autour de lui. Alors le Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! — lui dit : « O Melik Dānişmend ! Nous sommes contents de toi ! Puisse Dieu le Très Haut être satisfait de toi ! Tu n'as pas commis de faute dans le chemin de l'Islam. Maintenant, lève-toi vite et sors de cette ville. Car Dieu le Très Haut est courroucé contre cette ville : ses habitants n'ont pas accepté l'Islam, ils ont agi par hypocrisie. Cette nuit, il y aura un grand tremblement de terre et cette ville sera détruite ».

Melik Dānişmend se réveilla de ce sommeil terrifiant et vit que la terre tremblait. Il fit aussitôt prévenir les Ġāzis : « Sortez vite, leur dit-il, car cette ville va être détruite ! » Les Musulmans se communiquèrent aussitôt la nouvelle et sortirent vite dans la nuit. Il ne resta personne. Girekōs le maudit vit les Musulmans sortir de la ville. Les hypocrites coururent barricader la porte du fort pour que les Musulmans ne puissent plus revenir. A l'aube, la terre commença à trembler. Au matin, il y eut un tel fracas et un tel tremblement de terre que le palais de Nesṭōr s'effondra et tous les Mécréants

(1) *Oġul beşāret dur, dünyāya vü āḫirete işāret dur;* le sens de la phrase est sacrifié à l'assonance.

qui se trouvaient à l'intérieur furent tués. Ce que voyant, les habitants de la ville se mirent à gémir. Soudain, il y eut encore un fracas et la totalité de la ville s'effondra, aucun de ses habitants ne resta vivant, toute la ville fut détruite. Quand il fit jour et que l'œil vit clair, les Ġāzis regardèrent du côté de la ville et virent que pas un seul mur n'était resté. Les narrateurs racontent que pendant quarante jours et quarante nuits entières, la pluie de la colère [divine] tomba sur cette ville, toutes les pierres se désagrégèrent, le torrent emporta tout, tout fut recouvert de sable et de nombreux Mécréants restèrent ensevelis !

Voyant ce qui arrivait, Melik Dānişmend leva son camp et se rendit à Süleymān Ribāṭĭ. La population de cet endroit vint embrasser l'Islam. Dans cette région, il y avait des cavernes. Pour que les Musulmans ne les voient pas, Nesṭōr et Ṣaṭṭāṭ avaient fait souder [les ouvertures] avec du fer et les avaient fait recouvrir de sable, car c'était des mines d'argent. Ils se mirent à chercher ces cavernes et les trouvèrent, puis ils s'évertuèrent à faire fondre [le métal]. Les narrateurs racontent que chaque jour deux batmāns d'argent entraient dans le trésor de Melik Dānişmend. Melik le partageait entre les Ġāzis. Lorsque les Ġāzis, [traversant la vallée de Ṣĭḳlĭḳ][1], arrivèrent à Süleymān Ribāṭĭ — qu'on appelle maintenant Gümüş Şehri[2] —, les chefs se réunirent près de Melik et lui demandèrent : « Quelle a été la cause de la destruction du fort de Çorum ? »

Melik leur raconta comment le Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! — lui était apparu en rêve et lui avait dit : « Les Mécréants veulent vous empoisonner et, pour cette raison, Dieu le Très Haut va détruire la ville ! » On appelle cette ville Çorum parce que ses habitants ont commis un péché[3]. C'est de là que vient son nom[4]. Melik Dānişmend raconta tout cela aux Ġāzis. Puis Melik ordonna à son armée de lever le camp et de prendre la route de H̱arşana. Quand

(1) Omis dans P. Cf. L. f. 225 r. ; I. f. 220 r. Cf. p. 153.

(2) Cf. p. 153.

(3) *Çorum* et *çürüm* « péché ». Etymologie populaire à rapprocher de celle qu'on donne pour *Zela ;* cf. p. 314.

(4) Le manuscrit de Leningrad contient ici un passage peut-être ajouté par le copiste, mais dont nous donnons la traduction : « Ensuite les Turcs ont appelé cet endroit Çorumlu et ce nom lui est resté jusqu'à présent. Lorsque cette époque fut passée et que vint l'époque des Selçūḳī, les Turcs s'emparèrent de ces régions et cette ville continua à être appelée Çorumlu » (cf. f. 225 v.).

Melik et son armée arrivèrent en vue de la ville, la population sortit au devant de lui. Puis les serviteurs de Gülnūş Bānū emportèrent Ġāzi Beg et le présentèrent à Melik. En voyant son fils, Ġāzi Beg, Melik Dāniṣmend se réjouit et remercia Dieu le Très Haut. Puis il distribua beaucoup de biens aux habitants de Ḫarşana. Quand Melik approcha du palais, Gülnūş Bānū sortit au devant de lui et lui baisa la main. Puis elle l'emmena dans le palais.

Et voilà la quatorzième séance terminée. Puisse la suite vous être également racontée.

Un temps viendra où mon récit sera raconté, | et se répandra de tous côtés.
Si un travail te survit, | un jour, nécessairement, on s'en souviendra.
Si un homme laisse un bon renom, quelle bonne chose : | après sa mort, tous ceux qui restent l'entendront.
Quelle bonne fortune que de laisser un bon souvenir ! | Celui qui laisse un mauvais renom commet une grave erreur !
Si, dans l'univers, tu laisses un témoignage, | on se souviendra de toi en le voyant.
L'univers n'a pas été fidèle envers Süleymān. | Où est David ? Où est Noé ? Où est Adam ?
Où est Mūsa ? Où est 'Isa ? Où est Meryem ? | Et le bien-aimé de Dieu qui est la gloire de l'Univers ?
Parmi les ornements du monde, rien n'est éternel, | jamais ce monde n'a accordé de moratoire !
On a dit : les maîtres des royaumes devraient demeurer, | Süleymān aurait dû être éternel !
Mais le but, dans ce monde, c'est de gagner un bon renom, | afin qu'on se souvienne de vous et qu'on obtienne miséricorde !
Le but de ce monde, ensuite, c'est la prière, | et le remède, c'est la prière et la miséricorde.
Mais arrêtons là ce discours | et prions pour l'âme de Melik, et aussi pour l'âme de tous les Ġāzis, | et pour celles de tous ceux qui ont été martyrs.
Que chacun soit réuni à ceux qu'il aime, | ô Allah ! Réunis-nous à lui !
Muḥammed qui est Ton bien-aimé, ô Allah ! | Réunis-nous à lui, ô Allah !
A ce discours, disons avec douleur : Amen ! | Secours, ô Secourable ! ceux qui implorent Ton secours !

QUINZIÈME SÉANCE

[*Où il est raconté comment Melik Dānişmend Gāzi reprit la ville de Dokiya et comment il vainquit l'armée de Mihā'il et rendit les prisonniers musulmans*][1]

Commençons la quinzième séance, | greffons la parole à la pousse du rosier.
Ainsi l'ont rapporté les narrateurs, | chacun a raconté ce qu'il a vu.
Cette nuit, dans la ville de Harşana, ô mon Ame ! | tandis qu'il dormait, Melik, ce héros,
eut un rêve. Que vit-il dans son rêve ? | Il vit Seyyid Baṭṭāl debout devant lui,
et qui lui dit : « Comment peux-tu dormir, désœuvré, ô mon Ame ! | quand les Musulmans sont en peine, ô Khan !
Les habitants de Sisiya et ceux de Dokiya, | et ceux de Manḳuriya, tous ensemble,
souffrent mille tourments des mains des Mécréants, | et toi, tu dors, en quelle douce quiétude !
Tu ne regardes pas, tu n'écoutes pas autour de toi, | tu ne te soucies pas de ces Musulmans !
Lève-toi, ne dors plus, cours vers eux, ô mon Ami ! | afin que l'Omnipotent soit satisfait de toi ! »

Lorsque Melik vit ce rêve, il bondit sur ses pieds en criant. Seyyid avait dit à Melik : « Demain matin, il faut que tu envoies Aḥmed à Ma'mūriya, Süleymān à Sāmiya et 'Osmān à Ḳaṣṭamōniya. Ils s'empareront de ces régions. Quant à toi, rends-toi à Dokiya, car les Musulmans se sont soumis aux Mécréants et tu dois les délivrer ».

(1) Cf. L. f. 227 r.

Au matin, Melik prit congé de Gülnūş Bānū et de Ġāzi Beg. On lui amena un cheval, il se mit en selle et se rendit dans sa tente. Soudain, un messager arriva et apporta une lettre. On l'ouvrit et on en prit connaissance. Elle disait : « O Chef du Temps ! Sultan Melik Khan ! Sachez que nous qui sommes Ḳara Tegin, les habitants de Ma'mūriya nous font la guerre nuit et jour et nous sommes à bout de forces. Dès que la lettre vous sera parvenue, il faut que vous veniez à notre secours, sinon nous perdrons la ville ».

Tandis qu'ils s'entretenaient, ils virent 'Abdurraḥman de Toḳat entrer et jeter à terre son turban.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Melik.

« Les Mécréants de Sisiya et Ḫarsānōsiya se sont alliés, dit 'Abdurraḥmān, et ils sont en train de ravager le monde ! Tu m'avais envoyé à Dokiya avec le trésor, en arrivant j'ai trouvé la ville dévastée. Le Beg de Ḫarsānōsiya, Miḫā'il, et son frère, Ġavrās, ont cerné le fort de Dokiya. Ils ont aussi un chef qu'on appelle Bīdāris. Quand ils me virent arriver, ils nous attaquèrent. Nous nous sommes battus, moi et les Croyants, et nous avons tué beaucoup de Mécréants, mais, en fin de compte, les Croyants ont été martyrs. On nous a pris tous ces biens, moi, j'étais blessé, j'ai pris la fuite et me voilà revenu en ta présence ! » « La parole de Baṭṭāl s'est accomplie ! » dit Melik Dānişmend. Les chefs se mirent à poser des questions et Melik leur raconta son rêve. Puis il envoya Aḥmed avec cinq mille hommes du côté de Ma'mūriya pour qu'il vienne en aide à Ḳara Tegin et qu'ils reconquièrent, tous deux, cette région. Puis il donna également cinq mille hommes à 'Os̱mān, ainsi que des étendards et des bannières, et l'envoya du côté de Ḳaṣṭamoniya.

'Os̱mān se mit en route. Il arriva au fort d'Eflōnis[1] et s'en empara. Il s'y installa. Il partait de là faire des incursions dans la région de Ḳaṣṭamoniya et revenait dans ce fort. De cette façon-là, il conquit cette région. C'est pour cela qu'on appelle ce fort 'Os̱māncuḳ, son ancien nom était Eflōnis.

Puis, [Melik] envoya Süleymān avec cinq mille hommes du côté de Sāmiya, au bord de la mer, afin qu'il s'emparât de cette région.

(1) Le nom de ce fort se présente sous des formes différentes : *Eflanōs* dans P. ; *Eflōnis* dans I. (cf. f. 223 r.) ; *Eflōnisa* ou *Eflinōs* dans L. (cf. f. 229 r.). Cf. p. 153-154.

Ensuite on passa en revue ce qui restait de l'armée : vingt mille hommes répondirent à l'appel. Melik leur ordonna de se mettre en selle. Artuhī, Efromiya et 'Abdurraḥmān, tout le monde se mit en selle et on se dirige vers Dokiya.

En arrivant à Dokiya, Melik partagea son armée en quatre. Par quatre côtés, ils firent aux Mécréants une attaque nocturne et en tuèrent beaucoup. Mihā'il et Ġavrās se levèrent et coururent au combat. Les Mécréants eurent le dessus, car ils étaient soixante mille. Soudain, Melik Dānişmend arriva et lança un tel cri que l'univers en résonna. Les habitants de Dokiya étaient dans le fort. En entendant la voix de Melik, ils crièrent : « Dieu est grand ! » et firent donner le signal de la bonne nouvelle. 'Abdullah de Toḳat descendit du fort avec cinq cents hommes et attaqua les Mécréants. Soudain, dans la mêlée, Melik Dānişmend rencontre Mihā'il. Mihā'il attaqua Melik. Il lui fit trois assauts, mais ne put le vaincre. Le maudit se courrouça et mit la main à sa masse d'armes. Il se rua sur Melik pour le frapper, mais, adroitement, Melik frappa un tel coup d'épée sur le crâne de Mihā'il qu'il le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle ! Artuhī, lui aussi, se jetant sur Bīdārīs, lui porta un tel coup de lance que la pointe ressortit dans le dos du Mécréant. L'âme du maudit s'envola en Enfer ! Efromiya de son côté, renversa l'étendard et le porte-étendard. Ce que voyant, les Mécréants tournèrent le dos et prirent la fuite. Ġavrās se sauva à Harsānōsiya.

Lorsque les habitants de Sisiya apprirent la venue de Melik Dānişmend, ils firent amener un millier de prisonniers Musulmans et les massacrèrent devant Sisiya. Ils en firent des martyrs. D'autre part, Melik Dānişmend vainquit les Mécréants et les mit en déroute. Il fit mille prisonniers. Ensuite il revint au camp et se reposa. 'Abdullah qui était le commandant du fort vint baiser la main de Melik Dānişmend et Melik s'enquit de la situation. 'Abdullah se plaignit beaucoup des habitants de Sisiya et Melik jura : « Tant que je n'aurai pas détruit cette ville, je ne prendrai aucun repos ! »

A l'aube, Melik se mit en selle et fit amener les prisonniers. Il y avait, parmi les prisonniers, vingt begs Mécréants ; l'un d'eux était Ṭāriḳ, le fils de l'oncle paternel de Mihā'il. Melik dit aux prisonniers : « Allons, devenez Musulmans ! »

Mais le maudit Ṭārīḳ répondit : « Dans la religion du Messie, nous avons vu beaucoup de miracles. Si tu nous invites

à prendre l'Islam, montre-nous quelque chose qui nous prouve que votre religion est la vraie, alors nous nous ferons Musulmans ».

« Que voulez-vous donc de moi ? » demanda Melik Dāniṣmend.

« Si tu fais ce que je te dis, répondit Ṭārīḳ, nous tous, huit mille soldats prisonniers, nous nous ferons Musulmans ! »

« Que voulez-vous que je fasse ? » demanda Melik.

Ṭārīḳ lui répondit : « Si ce fleuve de Sisiya s'arrête de couler, alors nous nous ferons Musulmans ».

Melik baissa la tête et se mit à réfléchir, puis il la releva et dit : « Accordez-moi aujourd'hui un délai. Si demain ce que vous demandez ne s'accomplit pas, alors je vous rendrai la liberté ! »

Melik retourna dans sa tente. Ce jour-là, il jeûna et pria jusqu'à la nuit. Dans la nuit, il se prosterna en prière et pleura beaucoup. C'était déjà l'aube quand son œil se ferma au sommeil. Il eut un rêve. Dans son rêve, il vit Muḥammed-Muṣṭafa — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! Lorsque Melik Dāniṣmend contempla la sainte beauté de Muḥammed-Muṣṭafa, le Prophète lui remit une prière entre les mains. Melik reçut la prière. Puis, Muḥammed-Muṣṭafa — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! — lui dit : « O Melik Dāniṣmend ! Récite cette prière et souffle sur l'eau, elle s'arrêtera aussitôt de couler, par l'ordre de Dieu ». Et il ajouta : « Cette prière a soixante-douze vertus différentes. Quel que soit ton besoin, si tu la récites avec ferveur, ton désir sera exaucé ! »

En se réveillant, Melik Dāniṣmend trouva la prière dans sa main. Elle était écrite sur une soie verte. Voici le texte de cette prière : « Au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux ! Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu ! O Toi, toujours Éternel ! Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu ! O Redempteur des péchés ! Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu ! O Toi, qui entends la prière ! Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu ! O Redempteur Très Généreux ! Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu ! Mūsa est la Parole de Dieu ! Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu ! 'Isa est l'Esprit de Dieu ! Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu ! Adam est l'Élu de Dieu ! Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu ! Muḥammed est le Prophète de Dieu ! Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu ! O Maître du Pardon ! Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu ! O Révélateur du Koran ! Fais-nous miséricorde, ô le plus Miséricordieux des miséricordieux ! »

Melik se réjouit. Il se leva, fit ses ablutions, dit sa prière du matin. Quand les Ġāzis virent Melik Dānişmend si gai et si joyeux, ils lui demandèrent : « O Chef ! Pourquoi cette joie ? » Melik raconta son rêve aux Ġāzis et, en l'apprenant, les Ġāzis se réjouirent. Ensuite Melik fit amener son cheval et se mit en selle. Il se dirigea vers les prisonniers. « Venez donc voir ce que vous m'avez demandé », cria-t-il aux Mécréants grecs.

« Si tu peux arrêter le cours de ce fleuve, lui dirent ces Grecs, nous tiendrons notre promesse et nous deviendrons Musulmans. » Melik fit délier les prisonniers. Alors, Melik Dānişmend découvrit sa tête, leva son visage vers le ciel, récita cette prière avec ferveur et souffla : par ordre de Dieu le Très Haut, l'eau disparut de la plaine ! Les gens coururent de tous côtés, mais ne trouvèrent aucune trace de l'eau. Gardez-vous bien de mettre en doute le nom de Dieu ! Quand ils virent que toute cette quantité d'eau avait disparue, la totalité de ces gens s'avança vers Melik et, levant le doigt, ils devinrent aussitôt Musulmans et proclamèrent : « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, Muḥammed est le Prophète de Dieu ! »

Alors Melik Dānişmend dit : « Cette eau est très utile aux Musulmans », et, de nouveau, il récita cette prière et l'eau se remit à couler. Ce que voyant, les Ġāzis se réjouirent. Melik donna au dénommé Ṭārïḳ tentes et pavillons, armes et bagages dignes d'un roi. Aux nouveaux Musulmans, il donna également biens et trésors et les rendit tous très riches.

Peu après, deux mille Mécréants de la région vinrent piller les troupeaux de Melik Dānişmend. On s'en plaignit à Melik : « Les gens de Sisiya ont attaqué nos troupeaux ! » En apprenant cela, Melik fut très ennuyé et prononça des malédictions contre les habitants de Sisiya. La prière de Melik Dānişmend fut exaucée. Cette même nuit, il eut un rêve. Un vieillard auréolé de lumière vint lui dire : « Je suis 'Abdulvahhāb Ġāzi. Je suis venu vous prévenir qu'il vous faut aller dans les montagnes. Vous ne devez pas rester dans la plaine de Sisiya, car [Dieu] fera éclater Son courroux contre les habitants de Sisiya ».

Melik Dānişmend se réveilla aussitôt et fit sonner tambours et nacaires. Ils partirent dans les montagnes. Ce jour-là, vers midi, un brouillard recouvrit le monde, il fit sombre, le ciel se mit à tonner, des éclairs se mirent à frapper et

la pluie tomba. Ce que voyant, les gens de Sisiya s'écrièrent : « C'est la sorcellerie de Melik ! » Le soir tomba, une partie de la nuit s'écoula quand, par ordre de Dieu le Très Haut, les éclairs se mirent à frapper et il y eut une telle pluie que ce fut comme le déluge de Noé, les torrents grandissaient sans cesse ! Soudain, la ville fut emportée par le torrent et détruite. En apprenant cela, Melik se réjouit. La nouvelle se répandit dans tout le pays de Rūm : « La ville de Sisiya a été emportée par le torrent ! » Aussi se souvient-on de la ville de Sisiya dans le pays de Rūm ! Un quartier de la ville n'avait pas été emporté par le torrent, lui seul avait été épargné. Les Grecs l'appelaient Ḳōmenāt, ce qui veut dire « une partie ». Maintenant ce nom a été changé en Gümenek[1]. Une partie des habitants de Sisiya avait échappé au torrent. Ils vinrent trouver Melik et se firent Musulmans. Melik prononça sur eux des prières. Puis il fit refaire des mosquées dans le faubourg.

Après cet événement, Süleymān qui était parti du côté de Sāmiya, revint.

« Que vous arrive-t-il ? » demanda Melik.

« Ainsi que vous l'avez ordonné, je me suis rendu à Sāmiya, dit Süleymān. J'ai conquis une partie de cette région, j'en ai dévasté une autre. Soudain, j'ai entendu dire que, dans la région de Cānik, on avait levé une armée innombrable et qu'elle se dirigeait contre vous. En apprenant cette nouvelle, je suis venu me mettre à votre service. »

« Quant à nous, nous avons l'intention de nous rendre du côté de Ḫarsānōsiya », dit Melik.

Il fit passer son armée en revue : quarante mille hommes répondirent à l'appel. Alors il laissa dix mille hommes à Dokiya pour veiller sur le pays jusqu'aux portes de Ḫarşana. Melik, à la tête de trente mille hommes, prit le chemin de Ḫarsānōsiya. Ils passèrent devant Sisiya et se posèrent dans la plaine de Cincife[2], afin de faire le plan [de la campagne].

Mais revenons à l'histoire de l'armée de Cānik. Lorsque Ġavrās s'enfuit devant Melik Dāniṣmend, il vint trouver Meṭrōbīd qui était beg de Cānik et lui raconta l'histoire. Le maudit Meṭrōbīd se fâcha et ordonna aussitôt à l'armée de Cānik, à celle de Ṭarābūzan et aux soldats d'Ermen de

(1) Cr. p. 147-148.
(2) Cf. p. 155.

se rassembler devant Ḫarsānōsiya. Ils vinrent dresser leur camp au bord de l'eau. Soudain, un espion vint leur dire : « Le nommé Melik est déjà installé dans la plaine de Cincife, avec trente mille hommes ».

En apprenant cela, les Mécréants laissèrent vingt mille hommes devant Nīksār, tandis que quatre-vingt mille Mécréants, sous la conduite de Meṭrōbīd le maudit, partirent faire une attaque nocturne contre les Musulmans.

D'autre part, Yaḥya vint dire à Melik : « Tenez-vous sur vos gardes, car Meṭrōbīd le maudit arrive avec quatre-vingt mille Mécréants ! »

Dès qu'il en fut informé, Melik Dānişmend mit son armée en embuscade et ils se tinrent aux aguets. Une partie de la nuit s'écoula. Les Mécréants approchaient en se disant : « Nous allons faire une incursion contre les Musulmans ! » Mais soudain, les Ġāzis surgirent de leur cachette et tombèrent sur eux, aux cris de : « Dieu est grand ! » Ils les attaquèrent par devant et par derrière et les malmenèrent d'une telle façon qu'on ne saurait le décrire ! Melik s'élança au cœur de l'armée et renversa l'étendard et le porte-étendard. Dans la mêlée, Meṭrōbīd vit venir Melik et prit la fuite, mais Melik s'élança derrière lui. Dans sa fuite, le maudit qui tremblait pour sa vie, aperçut une pierre, en face de Ḫarsānōsiya. Descendant aussitôt de cheval, il se cacha sous la pierre. Mais Melik Dānişmend l'observait de loin. Il mena son cheval vers cet endroit, lança un cri et abattit son épée sur cette pierre avec une telle violence qu'il la fendit en deux comme un fromage ! Le maudit bondit dehors et allait s'enfuir, quand Melik fonça sur lui et lui assena un tel coup d'épée que la tête du maudit Meṭrōbīd alla rouler à quarante pas de là. Ce que voyant, les Mécréants prirent la fuite. Sachant son père mort, Ġavrās désespéra de sauver sa propre vie. Tout en sanglotant, il arriva à Nīksār.

Melik revint sur ses pas, il fit ramasser les biens du butin et les distribua aux Ġāzis. Puis il leur ordonna de se mettre en selle, ils descendirent la montagne, traversèrent le fleuve de Ḫarsānōsiya et dressèrent leur camp au milieu de la plaine.

Et voilà la quinzième séance terminée.

Puisque la séance s'est encore terminée, | rends grâce aux âmes des Ġāzis,

afin qu'elles soient toutes remplies de joie, | afin qu'il leur soit permis de contempler toujours la Beauté de Dieu !
Ils ont joué leurs têtes et leurs vies dans le chemin de la Religion, | gloire aux Ġāzis qui ont combattu !
Ils gisent dans la terre, mais leurs corps | ne pourrissent pas, sois-en certain, ô Ame de mon âme !
Toi aussi, si tu fais la Guerre Sainte à tes passions, | tu atteindras leur degré de perfection !
La quinzième séance est terminée, | écoute maintenant la seizième.
Si le Père Nourricier nous accorde la vie, | nous la conterons, nous la rappellerons au souvenir.
Rends grâce, et reprenons un peu notre souffle, | car le corps est une cage pour l'oiseau de l'âme[1] !

(1) D'après la croyance populaire turque, l'âme, après la mort, se transformait en oiseau ou en insecte et s'envolait.

SEIZIÈME SÉANCE

[Où il est conté comment Melik Dāniṣmend fit la conquête du fort de H̠arsānōsiya][1]

Dis-moi, O Rossignol de la Roseraie de l'Ame, | est-ce du Pays de l'Ame que tu as rapporté ce langage ?
Puisqu'il y a une roseraie dans le pays des âmes, | qu'as-tu donc aimé ici ? Pourquoi t'être attaché à cette fournaise ?
La Terre est une femme périssable : n'admire pas son teint ! | Ne te laisse pas leurrer, ne tombe pas dans la main de cette sorcière,
car elle n'a jamais répondu au désir de personne ; | jamais elle ne s'est montrée fidèle envers personne !
La Mort est, ici-bas, la dernière étape : | prononce une parole et laisse de toi un souvenir !
Je vous conterai une histoire du passé, | ouvre bien ton oreille à mon récit, ô mon Ami !
Il vivait un homme nommé Melik | dont le métier était de faire la Guerre Sainte.
Sa sainteté était manifeste, | je vous la décrirai :
s'il frappait une pierre de son épée, | il la fendait en deux, comme un concombre, oui Pacha !
S'il prononçait une prière sur une eau courante, mon ami, | elle cessait de couler, elle se desséchait aussitôt !
Quand, offensé, il prononçait une malédiction, | cet endroit devenait poussière, tiens-le pour vrai, ô Chah !
S'il frappait un Mécréant de son épée, ce héros, | il le fendait en deux, depuis le sommet de la tête jusqu'à l'arçon de la selle !

(1) Cf. L. f. 236 v. Le copiste a écrit *H̠arṣana* au lieu de *H̠arsānōsiya*.

Récitons une action de grâce pour son âme, | et reprenons l'histoire de ce Melik.
Le monde est vieux, ne le crois pas neuf, ô mon Ami ! | Beaucoup de gens y ont laissé des souvenirs.
Le Temps emporte chaque nouveau venu, | c'est là son habitude, la nuit comme le jour !
Toi aussi, un jour il t'emportera, et moi aussi, | personne n'est éternel sur ce monde !
Mais reprenons l'histoire de Melik | et revenons à la seizième séance.
Puisse son âme, en l'écoutant, trouver la joie, | puissent ses exploits être évoqués dans cette assemblée.
Écoute à présent, je vais te les conter, | mais toi, rends grâce à Muṣṭafa, ô mon Ame !

Les narrateurs d'histoires et les conteurs de secrets, le narrateur rapporte, le maître raconte ainsi :

Notre récit cassé et recollé, enjolivé de vers[1], moi, malheureux au cœur malade, je le reprendrai là où je l'ai laissé et je le conterai en votre présence, Mes Seigneurs. Quand le conterai-je ? Quand, avec une âme et un cœur amoureux, vous aurez rendu grâce avec amour, avec volupté, avec désir, avec éclat, à l'âme lumineuse et sacrée du Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir !

Lorsque Melik Dāniṣmend Ġāzi — que la Miséricorde de Dieu soit sur lui ! — eut tué le maudit Meṭrōbīd, il se rendit dans la plaine de Nīksār et fit dresser tentes et pavillons au bord de l'eau. L'armée se mit au repos. Le fils de Meṭrōbīd, Ġavrās, écrivit des lettres et les dépêcha des quatre côtés.

Ce jour passa. Le lendemain, Melik ordonna à son armée de se mettre en selle et, par nécessité, on marcha sur la ville. Ġavrās, lui aussi, envoya le peuple au combat. Montant lui-même sur le toit du palais, il se mit à observer le combat. Les Ġāzis crièrent d'une seule voix : « Dieu est grand ! » et attaquèrent les Mécréants. En un clin d'œil, ils mirent les Mécréants en fuite et les entassèrent dans le fort. Les Ġāzis livrèrent, dans la ville, un tel combat que les rues étaient teintées de sang. Alors, les Mécréants montèrent sur les toits et jetèrent flèches et pierres sur les Musulmans.

Les narrateurs racontent que, dans le pays de Rūm,

(1) Cf. p. 56.

la ville de H̱arsānōsiya n'avait pas sa pareille, c'était une ville semblable à Istanbūl. Or, à Istanbūl il y a un monastère appelé Ayā Ṣofya et là aussi il y a un monastère appelé S̱emāṭūrġōs[1]. Ce monastère ressemblait à un fort et contenait sept cents moines. Leur chef s'appelait S̱emāṭūrġōs. Ce moine était parfaitement versé dans les disciplines ascétiques et connaissait toutes les formules d'incantation, il connaissait la sorcellerie, la magie, les talismans, de sorte qu'il faisait travailler les dīvs et les djinns et leur fit construire ce monastère. Par sa sorcellerie, il rassembla les dīvs et leur fit construire sous la terre un tunnel. Ils creusèrent un tunnel qui partait de Nīksār et arrivait jusqu'à Istanbūl, de sorte qu'on pouvait partir de Nīksār par ce tunnel, aller faire ses dévotions à Ayā Ṣofya et revenir. Il existe jusqu'à présent à Nīksār des traces de ce tunnel[2].

Lorsque Melik Dānişmend eut mis en fuite les Mécréants de H̱arsānōsiya et les eut refoulés dans le fort, il dirigea son cheval vers la porte du monastère de S̱emāṭūrġōs. Les moines montèrent sur le toit et se mirent à jeter sur Melik des flèches et des pierres. Melik mit aussitôt sa main à sa masse d'armes et s'enveloppa de son bouclier. Il voulut aller vers la porte du monastère, mais les habitants de la ville, le voyant avancer, s'affolèrent et dirent : « Si Melik prend ce monastère, le pays de Rūm tout entier sera détruit ! » A ces mots, ils descendirent du fort et marchèrent contre Melik Dānişmend. Mais Artuẖī et les autres chefs attaquèrent tous ensemble et les Mécréants se sauvèrent vers le fort. A la tombée du soir, les Ġāzis retournèrent dans leur camp. Melik leur dit : « O Chefs ! Je n'ai jamais vu un fort aussi escarpé ! Tout est de la pierre, il n'y a pas d'endroit pour faire passer un cheval ! Quant aux maisons, chacune est comme un fort et les hommes sont innombrables ! Comment ferons-nous pour prendre cette ville ? »

Artuẖī, 'Abdurraḥmān et 'Abdullah s'avancèrent et lui dire : « O Chef ! Nous avons entendu dire par nos pères que

(1) ثما طورغوس <Θαυματουργὸς, « Le Thaumaturge ». La ville de Néocésarée avait une cathédrale célèbre dédiée à Saint Grégoire le Thaumaturge. Cf. p. 155-156.

(2) Les fouilles archéologiques ont révélé l'existence à Nīksār de tunnels à escaliers s'enfonçant dans le roc, c'est peut-être à cela qu'est due cette légende. Cf. p. 156.

tant que le monastère de Ṣemāṭūrġōs sera debout, cette ville restera imprenable, car Ṣemāṭūrġōs a prononcé un charme sur elle. La clé de cette ville[1] se trouve dans le monastère : quand le monastère sera pris, la ville tombera, elle aussi ».

Alors Efromiya s'avança et dit : « Par la grâce de Dieu et dans ta bonne fortune, ce monastère, nous le prendrons ! » En entendant ces paroles, Melik se réjouit et appela les bénédictions de Dieu sur Efromiya.

Artuhī et Efromiya regagnèrent leur tente et écrivirent, en langue grecque, une lettre que le sultan de Ṭarabūzūn aurait envoyée à Ġavrās. Voici le contenu de la lettre : « Titi miti, par le sabot de l'âne de 'Isa[2] ! De ma part qui suis Pūthīl, à toi qui es Ġavrās. J'ai entendu dire que Melik Dānişmend avait attaqué Nīksār et mis le siège à la ville. Or, à Ṭarabūzan il y a une croix qui date du temps du Messie. Je te l'envoie. Mettez-la dans le monastère de Ṣemāṭūrġōs et les Cāzūs ne pourront pas être victorieux. Je viens de réunir une armée innombrable, je l'envoie derrière la croix ».

Ils terminèrent la lettre et elle se déguisa en un joli petit moine. Elle devint un si joli moine qu'en la voyant, Artuhī se mit à rire. Puis Efromiya se leva et s'achemina vers la ville. Quand elle arriva à la porte du fort, on cria des créneaux : « Qui es-tu ? »

« Je suis moine, répondit Efromiya, je viens de Ṭarabūzan. »

On alla informer Ġavrās qui ordonna de la faire entrer et, vite, on barricada de nouveau la porte. Puis Efromiya arriva en présence de Ġavrās et le salua en langue grecque. En la voyant, Ġavrās s'étonna de sa beauté : « Quel joli moine que celui-là ! » se dit-il. Puis il lut la lettre et en fit savoir le contenu. Tous les Mécréants se réjouirent.

« Comment un joli moine comme toi, a-t-il pu venir [sans dommage] ? » demandèrent-ils.

« J'apporte la croix du Messie pour qu'elle protège la ville, répondit Efromiya, n'est-elle pas suffisante pour me protéger ? » Les Mécréants la félicitèrent pour ces paroles.

« Quand arrivera la croix ? » demandèrent-ils.

(1) Il faut entendre : « la clef pour la conquête de la ville, c'est la prise du monastère ».

(2) *Titi miti sunb-i har-i 'Isa;* cf. p. 382 n. 2.

« Elle vient, répondit Efromiya. Deux cents hommes l'apportent. Elle est sur un chameau. »

Ġavrās dit alors : « Conduisez-le dans le monastère, afin que les moines le voient ».

On conduisit Efromiya jusqu'à la porte du monastère. Elle entra et arriva en présence de Ṣemāṭūrġōs. Ṣemāṭūrġōs était un vieillard. Tu l'aurais pris pour un dīv : il avait une longue barbe qui lui recouvrait le nombril, il était tout courbé, tout ridé, ses moustaches lui recouvraient la bouche, c'était un maudit tout crasseux qui ressemblait à un ours ; il avait vécu plus de cent ans sans jamais tremper un doigt dans l'eau ! Ses moustaches et sa barbe pendaient comme des mèches, tout son corps était couvert de poils et...[1] comme un cochon ! Bref, quand ce moine vit la beauté d'Efromiya, il fut tout étonné. Efromiya lui montra la lettre et le maudit moine l'ouvrit, la lut et se réjouit. Puis Efromiya lui dit : « Je vais aller à leur rencontre et je les amènerai par le bon chemin, pour que les Cāzūs ne s'en emparent pas ».

« De grâce, venez avant qu'il ne fasse jour, pour que les Cāzūs ne se doutent de rien ! » dit Ṣemāṭūrġōs.

« Moi aussi, j'en ai peur », dit Efromiya, et elle sortit et repartit. Elle arrangea et mena l'affaire et, par la grâce de Dieu, personne ne sut rien. Arrivée près de Melik Dānişmend, elle lui raconta l'histoire qu'elle avait combinée et, en l'écoutant, Melik Dānişmend se réjouit. Puis Efromiya choisit deux cents guerriers d'élite. Artuḫī, 'Abdurraḥmān de Toḳat et Süleymān habillèrent un chameau comme s'il devait transporter une croix et les deux cents hommes se mirent en selle et se dirigèrent vers la ville. Melik resta près de l'armée. A l'aube, Efromiya et les deux cents hommes arrivèrent à la porte du monastère.

« Ouvrez la porte, crièrent-ils, la croix est arrivée[2]. »

Le père supérieur courut comme un ours et ouvrit la porte. Il vit deux cents hommes armés et les prit pour les hommes de Ṭarabuzūn.

« Salut ! leur dit-il, tebsi novāni isṭerōs[3] ! » Ce qui veut dire : « Soyez les bienvenus ! Où est la croix ? »

(1) Grossiéreté intraduisible.

(2) Au sujet du transport d'une croix miraculeuse, cf. p. 114-115.

(3) Smirnov suppose : Καλῶς ἤρτην ! Ποῦ τον ὁ Σταυρός (cf. *Mnimyj Turečkij Sultan...*, 34, 56).

« La voici, la croix ! » crièrent aussitôt les Musulmans, et ils laissèrent faire les épées de la Guerre Sainte ! Ils massacrèrent sur le champ les portiers et entrèrent au monastère. En un instant, les moines furent occis. Aussitôt, une centaine de moines entrèrent dans le tunnel pour s'enfuir, mais les Ġāzis marchèrent vers le tunnel. Par la puissance de Dieu, un peu plus loin dans le tunnel, il y avait une porte en fer et cette porte était verrouillée. Il y avait aussi, dans ce tunnel, beaucoup de roseaux. Les Ġazis mirent aussitôt le feu aux roseaux, si bien que par l'épée des Ġāzis d'une part et par le feu d'autre part, S̱emāṭūrġōs, Midrōs et les cent moines furent brûlés et réduits en cendres.

Au matin, quand le soleil se leva, les clameurs des Ġāzis et les cris de : « Dieu est grand ! » parvinrent aux oreilles des Mécréants qui montèrent sur le fort et virent que les Musulmans s'étaient emparés du monastère de S̱emāṭūrġōs. On courut prévenir Ġavrās qui se mit à gémir et dit : « Maintenant la ville aussi est perdue ! »

De son côté, Melik Dānişmend se mit en selle avec son armée et marcha sur la ville. Voyant que l'armée était arrivée à la porte de la ville, le maudit Ġavrās envoya les Mécréants [défendre] la porte, mais [les Musulmans] l'avaient déjà défoncée et, dans la rue de la porte, ils avaient occis des Mécréants innombrables. Les Musulmans s'élancèrent aussitôt dans la ville et les Mécréants s'enfuirent, chacun dans sa maison. Puis, reprenant courage, les Mécréants se tinrent sur les toits et à l'entrée des rues et jetèrent des pierres sur les Musulmans. Tambours et nacaires retentirent, ils redescendirent et se mirent à combattre. Ce fut une bataille si importante qu'on ne saurait la décrire !

De nouveau, l'armée de l'Islam entra en effervescence, | elle oublia le souci des vies et des têtes !
Ils exposèrent leurs vies dans le chemin de la Religion, | ils ceignirent à leur taille la ceinture du courage !
Ils brandirent leurs épées comme des éclairs, | ils lancèrent sur les Mécréants leurs chevaux !
Les uns, ils les taillaient en pièces avec l'épée, | et, n'épargnant pas leurs cadavres, ils les hachaient en petits morceaux !
Les autres, ils broyaient leurs crânes avec les masses d'armes, | car c'étaient des adversaires, des ennemis de la Religion !
Ce fut une telle bataille que le temps en gémit, | par le vacarme des tambours, les cieux résonnèrent !

Ce fut un tel combat, ô mon Cher, | que pour les Mécréants ce fut comme le Jour de la Résurrection !
Et le chef de ces guerriers, le sultan de la Religion, | Melik Dāniṣmend l'Élu,
semait la terreur dans toutes les rues, | il blessait les uns et tuait les autres !

Puis les Musulmans se ruèrent sur les Mécréants et ce fut un tel combat que les têtes furent coupées, le sang fut versé, les poitrines furent déchirées, et les Musulmans entassèrent les Mécréants dans les rues. Les Mécréants montèrent sur les toits et rendirent beaucoup de Musulmans martyrs en jetant des flèches et des pierres. Aussi, les Musulmans sortirent de la ville et, sur l'ordre de Melik Dāniṣmend, ils y mirent le feu. Il y eut un tel incendie que les flammes montèrent jusqu'au ciel, ce fut tout à fait comme au Jour du Jugement Dernier !

Voyant comment tournaient les choses, Ġavrās se fâcha et dit : « Ce chat qui sort ses griffes contre le lion : il retrouvera son bon sens, s'il reste en vie ! »

Et aussitôt, il fit amener son cheval et se mit en selle. Il avait deux fils, l'un s'appelait Yōrgī et l'autre Nikōla, ils lui dirent : « Père ! Nous irons avec toi ». Ils montèrent vite en selle et allèrent attaquer les Musulmans. Les deux armées se ruèrent l'une sur l'autre et le vacarme fut tel qu'il monta jusqu'aux étoiles. L'armée mécréante fut victorieuse. Quatre cents Musulmans furent martyrs. Alors, Melik Dāniṣmend lança un cri, les Ġāzis crièrent : « Dieu est grand ! » et ils frappèrent si bien de leurs épées que les cadavres s'entassaient les uns sur les autres et que le [torrent de] sang emporta les cadavres ! [Ġavrās arriva avec deux mille hommes et se jeta dans le combat. Les Mécréants lancèrent leurs cris de guerre, les Ġāzis crièrent : « Dieu est grand ! » et reprirent le combat. Ils tuèrent beaucoup de Mécréants. Ils firent si bien que][1] les hennissements des chevaux, les bruits des tambours et des nacaires, les éclats des épées, le fracas des masses d'armes, le sifflement des flèches, les cris des guerriers remplirent l'univers d'un tel vacarme que le père ne reconnaissait plus son fils, ni le frère son frère ! [Ils se battirent si bien] qu'en une heure de temps, six cents

(1) Lacune du P. Cf. L. f. 243 r. ; I. f. 238 r.

Mécréants furent passés au fil de l'épée ! Ce qui resta des Mécréants prit la fuite, mais les Ġāzis se jetèrent à leur poursuite et les entassèrent dans le fort. Le maudit Ġavrās voulut regagner le fort, lui aussi, mais Melik survint et le maudit ne put pas rentrer. En face, il y avait une montagne, il se sauva dans sa direction. Melik Dānişmend et les Ġāzis se lancèrent à sa poursuite. Quand le maudit Ġavrās vit que les Musulmans étaient arrivés au pied de la montagne, il se retourna et les attaqua. Du haut du fort, les Mécréants se lamentaient et se désespéraient. Chaque Ġāzi qu'il rencontrait, Ġavrās le maudit le fendait en deux d'un seul coup d'épée. Par malheur, il rencontra 'Abdullah de Toḳat et, d'un coup d'épée, il le fit martyr.

« Ton frère a trouvé le martyre par la main de Ġavrās ! » dit-on à 'Abdurraḥmān de Toḳat et, lançant un cri, ce chef marcha contre le Mécréant. Il le rencontra dans la mêlée et lui abattit sur le crâne la masse d'armes qu'il tenait à la main. Le maudit para le coup et frappa 'Abdurraḥmān avec son épée. 'Abdurraḥmān s'enveloppa de son bouclier, mais l'épée fendit le bouclier. 'Abdurraḥmān déroba sa tête, mais l'épée fit rouler à terre celle du cheval. Le maudit s'apprêtait déjà à terminer l'affaire d''Abdurraḥmān, quand Melik Dānişmend lança un tel cri que les Mécréants en furent tout étourdis.

« C'est moi, Melik Dānişmend Ġāzi, hurla-t-il, je chevauche par monts et par vaux ! Je suis l'étrangleur des Mécréants ! Comment feras-tu pour sauver ta vie de ma main ? » Tandis qu'il criait, le maudit Ġavrās l'attaqua, mais ne put l'atteindre. Melik éperonna son cheval, le cheval bondit comme un aigle et, arrivant sur le maudit Ġavrās, il lui assena un tel coup d'épée qu'il fendit son bouclier chinois et son heaume et trancha le maudit en deux jusqu'à l'arçon de sa selle ! Puisse l'âme de Melik Dānişmend être joyeuse ! Puisse Dieu le Très Haut l'honorer de Sa Divine Perfection !

Ton bras est fort, ton poignet est robuste ! | Quand tu poursuis un désir, puisses-tu l'obtenir !
Puisse Dieu t'exaucer selon ton désir, | puisse ton renom durer autant que Terre et Ciel !
Quand le malheur se met à descendre du Ciel, | les oreilles n'entendent pas, les yeux ne voient plus,
puissiez-vous ne jamais voir un jour funeste, | puisse Dieu vous protéger du malheur !

Puisse Dieu t'aider et t'assister, | puisse ton esprit être serein et ton âme claire !
Puisses-tu ne pas voir le malheur, puisses-tu être exempt de souffrances ! | Puisses-tu être le chef des chefs de ce monde !
Puisse ta bonne fortune durer toujours, | et puissent ceux qui te croient mauvais, périr ainsi !
Puissent leurs têtes être coupées par ton épée | et puisse leur sang couler ainsi, devant toi !

Lorsque Melik Dānişmend eut terminé l'affaire de Ġavrās, les deux fils du Mécréant se firent Musulmans, par crainte du glaive. Alors les citadins demandèrent grâce et, ouvrant la porte, ils sortirent au devant de Melik Dānişmend et frappèrent leurs visages contre terre. Puis Melik fit apporter les trésors de Miẖā'il et de Ġavrās et les fit distribuer aux Ġāzis. On passa l'armée en revue : quarante mille hommes répondirent à l'appel. Ensuite, Melik donna dix mille hommes à Artuẖī et l'envoya du côté de Cābūsiya[1] et de Ḫayrūbiya[2] pour qu'il fasse la conquête de ces régions. Il donna aussi dix mille hommes à 'Abdurraḥmān et à Süleymān et leur dit : « Quant à vous, emparez-vous [de la région qui s'étend] depuis l'Arménie jusqu'au Bulġār [Ṭāġ][3] ».

Melik s'apprêtait à aller du côté de Cānik, avec vingt mille hommes. Lorsqu'il eut envoyé ces chefs, il prit du repos et, cette nuit-là, il se consacra à ses dévotions.

Au matin, Melik fit sonner tambours et nacaires, l'armée se mit en selle, les étendards multicolores furent déployés et on prit la route de Cānik.

Ils arrivèrent au fort de Ḫargümbed. Le beg du fort apprit la venue de Melik. Le maudit fit assembler ses troupes. Le beg du fort avait un frère nommé Fāsili, c'était un Mécréant très valeureux. Miẖā'il, le beg du fort, envoya [contre les Musulmans] ce frère nommé Fāsili avec six mille guerriers. Ils sortirent du fort et se mirent en embuscade sur le chemin de Melik Dānişmend. Quand les Mécréants arrivèrent pour passer, les Mécréants sortirent de derrière

(1) *Cābūsiya*, *Cānūsiya* dans L. (cf. f. 244 v.), est sans doute identique à *Sānūsiya* (cf. p. 379). Il s'agit de Sonusa : cf. p. 158-159.

(2) *Ḫayrūbiya* est sans doute identique à *Ḳaraḳuş* (cf. pp. 379, 443) : voir p. 158-159.

(3) Cf. p. 159.

les chênes et les attaquèrent à l'épée. Ceux-ci ne s'y attendaient pas : en une heure de temps, il y eut mille martyrs. On courut en informer Melik Dānişmend : « L'avant-garde a été écrasée ! » lui dit-on. Melik éperonna son cheval et, arrivé [sur les lieux], il lança un tel cri, rapportent les narrateurs, que cent Mécréants en eurent le fiel crevé et rendirent l'âme ! Fāsili se courrouça, il fonça sur Melik pour le frapper de sa masse d'armes, mais Melik l'épiait et, dès que Fāsili eut levé le bras, il porta adroitement un tel coup d'épée sous l'aisselle du Mécréant, que son bras et sa tête se volatilisèrent dans l'air ! Ce que voyant, les Mécréants se dispersèrent et prirent la fuite. Les Ġāzis se lancèrent à leur poursuite et les entassèrent dans le fort de Ḫargümbed.

On vint dire à Miḫā'il : « Melik a tué ton frère ! »

Il fit aussitôt barricader la porte. Ce jour-là, les Musulmans tuèrent beaucoup de Mécréants. A la tombée de la nuit, ils dressèrent leur camp en face du fort. Mille Mécréants avaient été faits prisonniers. Melik Dānişmend avait un esclave noir, il était très courageux ; cette nuit-là, ce fut lui qui monta la garde. Puisse Dieu le Très Haut rendre joyeuse l'âme de Melik Dānişmend ! Puissent les âmes des Ġāzis être, elles aussi, pleines de joie ! Puisse Dieu le Très Haut les honorer de Sa Divine Perfection !

Ainsi l'ont rapporté les narrateurs, ô Généreux prince ! |
Et voilà la seizième séance terminée.
Puisse Dieu nous faire miséricorde ! Et des milliers de louanges | à l'âme de Muḥammed-Muṣṭafa !
Celui qui vous conta ce récit, | dites pour lui : « Miséricorde ! » ô mes Amis !
O Clément ! Rends joyeux celui qui m'écoute, | fais-lui miséricorde et délivre-le de l'Enfer !
Quel que soit son désir, exauce-le, | exauce les désirs de tous, du premier jusqu'au dernier !

DIX-SEPTIÈME SÉANCE

[Où il est raconté comment Melik Dāniṣmend Gāzi — que la Miséricorde de Dieu soit sur lui ! — après avoir remporté de grandes victoires arriva à la dignité du martyre !][1]

Écoute encore un récit, | si tu as, dans ton cœur, quelques traces de discernement.
Dans chaque récit, les gens de cœur trouvent un sens, | ce sens parvient aux gens de cœur, comme aux gens de discernement.
Montons de nouveau sur le cheval de la parole | et, sur cette monture solide,
allons nous promener dans le verger du cœur | et balançons-nous, là-bas, avec les cyprès.
Admirons une marchandise qui nous ravit le cœur | et soyons-en acheteur, d'âme et de cœur !
Racontons comment les gens de la Mécréance, ces félons, | se battaient avec Melik, pendant des mois et des années.
Même si, maintenant, c'est une histoire du passé, | dans l'histoire du monde, elle se renouvelle sans cesse.

Laissons Melik Dāniṣmend faire le siège de ce fort et revenons à l'histoire d'Artuẖī qui avait été envoyé en expédition[2]. Ils partirent, s'emparèrent de quelques-uns de ces endroits, imposèrent à d'autres le ẖarāc et les rendirent tributaires de Melik.

Or, ceci parvint [aux oreilles] du beg de Ṭarabūzūn,

(1) Cf. L. f. 246 v.

(2) Les manuscrits de Leningrad et d'Istanbul sont ici plus détaillés que celui de Paris : « Melik lui avait donné des étendards et des bannières et l'avait envoyé, avec dix mille hommes, dans la province de Ḫarsānōsiya (I. : « vers Cābūsiya et Ḫayrūbiya »), afin qu'il fasse la conquête de ces régions » (cf. L. f. 247 r. ; I. f. 242 v.). Voir, au sujet des noms de lieux cités, p. 159.

le maudit Pūthīl, qui fut très ennuyé. Il fit aussitôt écrire des lettres qu'il envoya de tous côtés, afin de lever une armée et de marcher au combat. La première lettre fut reçue par le beg géorgien Ahrōn qui répondit aussitôt à l'appel avec trente mille hommes. Puis Bedrōs qui était beg d'Ahlāṭ, arriva à son tour avec vingt mille hommes. Ensuite, le maudit Iklīs qui était sultan d'Ermen, vint se joindre à eux. A Ṭarabūzūn, près de Pūthīl, ils s'adonnèrent à la boisson. Le banquet fut préparé et Pūthīl se mit à leur raconter les exploits de Melik Dānişmend. Alors Ahrōn le Géorgien leur dit : « Si seulement nous avions un champion pour couper la tête de Melik Dānişmend et nous l'apporter ! »

Or, le maudit Pūthīl avait un champion nommé Ḳara Burc, il était si valeureux qu'il n'avait pas son pareil parmi les Mécréants. Il se trouvait présent au banquet. Il se leva et dit : « C'est moi qui mettrait fin à l'affaire de Melik ». Tandis qu'il parlait, un tumulte s'éleva et ils virent une centaine de personnes qui venaient se plaindre. Ils se plaignirent d'Artuhī. [« D'où venez-vous ? » leur demanda-t-on. « Nous venons du fort de Ḳaraḳuş » répondirent-ils][1]. « Il est venu dévaster notre fort ! » étaient-ils en train de dire, quand un messager arriva de la part de Mihā'il, le beg de Hargümbed, avec une lettre qui disait : « Sachez que Melik est arrivé, il a tué mon frère, il a mis le siège devant notre fort. Venez à notre secours, sinon le fort sera détruit ! »

Ils dirent alors à Ḳara Burc : « Toi, dirige-toi contre Artuhī, nous, nous nous dirigerons contre Melik ».

Alors Pūthīl versa quelques larmes de peur.

« Si tu as tellement peur, lui dirent les begs mécréants, pourquoi nous avoir fait venir ? »

Puis ils dirent à Pūthīl : « Ne perds pas ton temps en paroles ! Ne laissons pas le courage nous échapper et voyons comment tourneront les choses ».

Ils passèrent l'armée en revue : cent mille Mécréants répondirent à l'appel. Ils donnèrent trente mille hommes à Ḳara Burc, Bedrōs l'accompagna et ils partirent contre Artuhī. Puis ils écrivirent une lettre aux fils de Ġavrās : « Titi miti, le sabot de l'âne d''Isa[2] ! Cette lettre vient de ma

(1) Omis dans P. Cf. L. f. 248 v. ; I. f. 244 r. Le copiste du P. a abrégé ici le récit.

(2) Cf. pp. 382 n. 2, 435 n. 2.

part qui suis Pūthīl, à vous qui êtes Nikōla et Yōrgī. Sachez et soyez informés que j'ai rassemblé une armée. Ahrōn le Géorgien, Iklīs, Bedrōs et Ḳara Burc, nous nous sommes tous réunis pour marcher contre Melik. Si vous revenez à la religion du Messie, c'est bien, sinon nous vous tuerons, vous aussi ! »

Quand la lettre fut terminée, ils la remirent à un messager et l'envoyèrent à Harsānōsiya.

Soudain, un espion vint dire à Ḳara Burc : « Artuhī et son armée se trouvent derrière cette montagne ».

Ḳara Burc se leva au milieu de la nuit et ils firent une attaque nocturne contre les Musulmans. Les Musulmans furent vaincus. Artuhī et Efromiya se mirent aussitôt en selle et attaquèrent les Mécréants. Les deux armées se ruèrent l'une sur l'autre et combattirent longtemps. Ce jour-là, Artuhī et Efromiya livrèrent un tel combat qu'on ne saurait le décrire ! Mais l'armée mécréante était nombreuse et elle finit par vaincre les Musulmans. Artuhī et Efrōmiya étaient couverts de blessures. A l'aube, les Musulmans prirent la fuite et vinrent camper devant Harsānōsiya. Les fils de Ġavrās leur offrirent l'hospitalité et bandèrent les plaies des Ġāzis. Ce jour-là, ils se reposèrent. Mais dans la nuit, le messager envoyé par Pūthīl arriva auprès des fils de Ġavrās et leur remit la lettre. En la voyant, ils devinrent renégats. Ils tuèrent tous les Musulmans qui se trouvaient dans le fort. Puis ils voulurent s'emparer d'Artuhī. A minuit, ces Mécréants renégats s'unirent et, sortant du fort, ils firent une attaque nocturne.

Les Musulmans étaient blessés, ils ne purent pas combattre, ils prirent la fuite et se réfugièrent dans la montagne. Quand il fit jour, l'œil vit clair, l'univers fut baigné de lumière. Les Mécréants allèrent porter la nouvelle à Ḳara Burc : « Nikōla a réduit les Musulmans à l'impuissance ! » lui dirent-ils. [Au matin, un messager vint dire à Nikōlā que Bedrōs et Ḳara Burc était arrivés. Nikōlā se réjouit, il fit amener son cheval et sortit à leur rencontre. Ils parlèrent de ce qui leur arrivait. Ḳara Burc fit le serment : « Si j'en laisse un seul en vie, que les moines me renient ! » dit-il. Aussitôt Nikōlā prit le pas et les conduisit vers l'armée vaincue. En arrivant sur l'armée musulmane, Bedrōs et Ḳara Burc cernèrent la montagne. Ils combattirent durement jusqu'à midi. Les Musulmans avaient perdu tout espoir de salut.

Soudain, une poussière s'éleva ; la poussière se fendit et][1] 'Abdurraḥmān de Toḳat en surgit. Ils revenaient du côté d'Ermen, Süleymān l'accompagnait. Ils allaient rejoindre Melik, quand, soudain, ils virent que les Musulmans avaient été réduits à l'état de faiblesse et que les Mécréants de Ḫarsānōsiya les avaient encerclés. Aussitôt, 'Abdurraḥmān de Toḳat s'élança et porta un tel coup d'épée au fils de Ġavrās, Yōrgī, que la tête du maudit tomba à terre et alla rouler à trente pas. Mais l'armée de Ḳara Burc arriva à son tour et attaqua. Bedrōs le Franc lança une flèche et abattit le cheval de Süleymān. Les Musulmans amenèrent à Süleymān le cheval de Yōrgī. On alla informer le fils de Ġavrās, Nikōla, que son frère avait été tué par 'Abdurraḥmān. Le maudit lança toute son armée à l'attaque. Les Musulmans vaincus furent repliés vers Artuḫī. En les voyant, Artuḫī et Efromiya se mirent à pleurer, ils levèrent leurs visages au ciel, implorèrent le secours de Dieu le Très Haut et souhaitèrent la présence de Melik. Quant aux Mécréants, ils encerclèrent les Musulmans. Ḳara Burc leur criait à tout instant : « Nous avons tué Melik, nous avons massacré son armée ! Vous, comment ferez-vous pour nous échapper ? » Et Artuḫī criait à son tour : « Ġāzis ! Ne le croyez pas ! Melik est vivant ! »

A la tombée du soir, les tambours du repos retentirent et les Mécréants descendirent de la montagne et se posèrent en bas.

Mais laissons-les là et revenons à Melik qui s'était posé devant le fort de Ḫargümbed. Miḫā'īl lui criait sans cesse : « Tu ne pourras pas prendre ce fort ! Va-t-en ! » Cette nuit-là, Melik se mit au repos. Eyyūb bin Yūnus partit monter la garde. Soudain, Pūthīl, Iklīs et Ahrōn firent une attaque nocturne à l'armée de Melik par quatre côtés. Eyyūb vint prévenir Melik Dānişmend : « Les Mécréants arrivent ! » cria-t-il. Dès que les Musulmans en furent avisés, ils se mirent en selle et commencèrent le combat aux cris de : « Dieu est grand ! » Dans la mêlée, Melik rencontra Iklīs et, d'un seul coup d'épée, il le fendit en deux. Puis le maudit Ahrōn arriva sur Melik Dānişmend quand il ne s'y attendait pas et l'attaqua à la lance. Melik fut pris au dépourvu, la lance lui entra dans la cuisse et lui fit une grave blessure. Aiguillonné par la douleur de cette blessure, Melik se retourna

(1) Omis dans P. Cf. L. f. 251 r. et v. ; I. f. 246 v.-247 r.

et porta un tel coup à Ahrōn que la tête du maudit alla rouler à quarante pas. Ce que voyant, Pūthīl cria à son armée d'attaquer d'un seul coup. Les Ġāzis crièrent : « Dieu est grand ! » et les deux armées se ruèrent l'une sur l'autre et s'entremêlèrent : la surface de la terre fut secouée comme du coton, les têtes furent coupées, le sang fut versé, les poitrines furent déchirées, le père ne reconnaissait plus son fils, ni le frère son frère, cette nuit-là, tu te serais cru dans la nuit du Jugement Dernier !

Soudain, le maudit Pūthīl rencontra Eyyūb bin Yūnus dans la mêlée et, d'un coup d'épée, il le fit martyr. On alla prévenir Melik Dānişmend. En entendant la nouvelle, Melik s'écria : « O Malheur ! Il n'y a plus de Musulmans ! Mais c'est la volonté de Dieu ! » et, tournant bride, il prit la route de Ḫarsānōsiya. Au matin, les Ġāzis étaient vaincus et en fuite. Ils arrivèrent à Nīksār. [Melik] leur cria : « Pourquoi fuyez-vous ? » En voyant Melik, les Musulmans se rassemblèrent autour de lui. Soudain, Yaḥya apparut.

« Quelles nouvelles ? » lui demanda Melik. Yaḥya lui apprit que les gens de Nīksār était devenus renégats et qu'ils avaient vaincu les Musulmans. Sur l'ordre de Melik, on repartit. Une partie de la nuit s'était écoulée quand ils arrivèrent sur l'armée mécréante et lui firent une attaque nocturne. Les Musulmans qui se trouvaient dans la montagne entendirent la voix de Melik Dānişmend et se joignirent à l'attaque. Ce fut un combat si merveilleux qu'on ne saurait le décrire ! Dans la mêlée, le maudit Ḳara Burc rencontra 'Abdurraḥmān. Ils combattirent longtemps, mais ce maudit finit par rendre martyr 'Abdurraḥmān. En l'apprenant, Melik fut très peiné. Il lança aussitôt son cheval sur Ḳara Burc et lui assena un tel coup d'épée qu'il le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle ! Ensuite Süleymān rencontra le fils de Ġavrās, Nikōla, et lui porta un tel coup d'épée que la tête du maudit se décolla. Puis le maudit Bedrōs arriva sur Süleymān et le blessa. Mais avant que le maudit n'ait eu le temps de recommencer l'attaque, Melik surgit et abattit son épée sur le crâne de Bedrōs de telle sorte qu'il le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle. Au matin, les Musulmans avaient vaincu les Mécréants. Les uns s'enfuirent dans la montagne. Avant [le combat], les fils de Ġavrās avaient laissé la porte du fort ouverte en se disant : « Si jamais nous sommes vaincus ? » Les habitants du fort étaient montés sur les tours et regar-

daient. Soudain, Melik Dānişmend arriva à la porte du fort. Il y avait une centaine de personnes à la porte.

« Qui êtes-vous ? » demandèrent-ils.

« C'est Nikōla, le fils de Ġavrās », répondit Melik.

On ouvrit aussitôt la porte. Melik entra et poussa un tel cri que dix Mécréants rendirent l'âme. Puis Melik laissa faire son épée. Les Musulmans pénétrèrent aussitôt dans le fort et firent si bien marcher leurs épées que les Mécréants se précipitèrent vers la porte du bas. Quelques-uns réussirent à sortir et purent s'enfuir, d'autres se jetèrent du haut du fort. Puis Melik fit mettre le feu au fort et il fut détruit. Ensuite Melik sortit du fort, on récita la prière des morts et on enterra les martyrs. Il avait apporté avec lui le corps d'Eyyūb bin Yūnus qui avait été tué dans la région de Cānik. On l'enterra avec 'Abdurraḥmān, car l'un était son vizir et l'autre son porte-étendard. Puis Melik regarda Artuḫī et Efrōmiya et vit qu'ils étaient couverts de blessures. Efrōmiya était très faible, car elle était enceinte. En les voyant dans cet état, Melik leur donna congé et leur dit : « Allez ! Retournez à Toḳat et restez-y quelques temps, jusqu'à ce que vous soyez guéris. Nous, dans quelques jours, nous verrons comment tourneront nos affaires ! » Alors Artuḫī et Efromiya ne purent pas se retenir et se mirent à pleurer. Ils demandèrent à Melik Dānişmend le pardon de leurs péchés[1]. Puis, entrant dans une litière, ils prirent, avec les Musulmans, le chemin de Toḳat.

Parmi les chefs qui étaient restés près de Melik, il y avait Süleymān, Yaḥya et l'esclave noir ; [c'était l'écuyer de Melik, il s'appelait Mübārek][2]. La plupart des Musulmans avaient été martyrs. Puisse l'approbation de Dieu le Très Haut être sur eux tous ! Bref, il ne restait que six mille Musulmans. Melik avait donné congé aux autres et ils s'étaient dispersés vers Dokiya, Sisiya et Ḫarşana. Ce jour-là, Melik se reposa. Le lendemain, il ordonna aux six mille Ġāzis de se mettre en selle et ils prirent la route de Cānik. Ils marchèrent pendant tout ce jour.

D'autre part, Pūtḫīl et Ahrōn le Géorgien apprirent le retour de Melik. Les Mécréants se mirent aussitôt en selle et allèrent se mettre en embuscade dans un défilé. Quand Melik

(1) *Ḥalālliḳ*, « le pardon des péchés avant la mort ».
(2) Omis dans P. Cf. L. f. 254 r. ; I. f. 250 v. ; A. f. 216 r.

et son armée arrivèrent dans le défilé, les Mécréants sortirent de leur cachette, surgirent derrière le dos des Musulmans et se mirent à faire tapage ct vacarme. En les voyant, Melik s'élança sur les Mécréants, tel un dragon ! Il plongea dans les rangs des Mécréants et, en brandissant son épée, il ressortit de l'autre côté, tu l'aurais pris pour un lion se jetant dans un troupeau de moutons ! Il déchirait les rangs et dispersait les Mécréants. Ce jour-là, Melik déploya beaucoup de bravoure. Mais, ce jour-là, par le décret de Dieu, la blessure que Melik Dāniṣmend avait reçu dans la cuisse, se rouvrit et le sang se mit à couler. Dans l'ardeur du combat, Melik ne s'en aperçut pas. Soudain, Melik Dāniṣmend rencontra le maudit Pūthīl. Le maudit l'attaqua à la lance. Melik brisa en deux la lance du maudit. Aussitôt Melik Dāniṣmend fonça sur ses étriers et s'élançant sur Pūthīl, il lui porta un tel coup d'épée qu'il le fendit en deux jusqu'à l'arçon de la selle. Des clameurs se firent entendre du côté des Mécréants et l'armée géorgienne fit pleuvoir des flèches sur Melik Dāniṣmend. Melik fut blessé en dix-sept endroits[1] et beaucoup de Musulmans furent martyrs. Alors Melik jeta un regard sur ses soldats et vit qu'il n'était resté qu'un millier d'hommes. [Le sultan de Cānik][2] avait placé à cet endroit-là, un serviteur nommé Mānū'il. Le Mécréant faisait marcher une arbalète. Par malheur, une flèche atteignit Melik au côté. Melik vit que l'affaire avait dépassé les bornes, que l'eau avait débordé du vase[3]. Melik Dāniṣmend se soumit alors à la Fatalité et s'écroula sur le cou de son cheval. Les Ġāzis se précipitèrent et, saisissant Melik Dāniṣmend, ils prirent la fuite. Mais les Mécréants, voyant ce qui était arrivé, barrèrent l'entrée du défilé. N'ayant pas d'autre issue, les Ġāzis se lancèrent à l'attaque. Cent Musulmans trouvèrent encore le martyre dans ce défilé. Voilà que, soudain, Melik Dāniṣmend reprit connaissance. Il ouvrit les yeux et demanda à Süleymān : « Que se passe-t-il ? » « O mon Seigneur ! lui répondit Süleymān, ouvre tes yeux et vois ce qui nous arrive ! »

Voyant le désespoir des Musulmans, voyant qu'ils tombaient comme des feuilles d'automne, Melik rassembla ses forces

(1) Au sujet de l'importance accordée au nombre dix-sept, cf. pp. 69-70.
(2) Omis dans P. Cf. L. f. 255 r. ; I. f. 251 r. ; A. f. 216 v.
(3) Mot à mot : « que l'eau avait dépassé la tête ».

et lança un cri. Le maudit Ahrōn se trouvait dans ces parages, il voulut frapper Melik, mais, en dépit de ses blessures, Melik s'élança sur Ahrōn et lui porta un tel coup d'épée que sa tête se décolla. Tandis que le maudit Mānū'il se disait : « Je vais faire un nouvel assaut à Melik », Süleymān décocha une flèche qui atteignit Mānū'il à la poitrine et lui ressortit dans le dos. L'âme du maudit Mānū'il s'envola en Enfer. Ce que voyant, les Mécréants prirent la fuite et les Musulmans passèrent le défilé. Des six mille Musulmans, il n'en était resté que soixante ! Bref, ces soixante Ġāzis prirent Melik Dānişmend et regagnèrent Ḫarsānōsiya. Mais il n'y avait plus personne, la ville était complètement détruite. [C'était midi, il faisait une grande chaleur. Ils s'arrêtèrent au pied du mur, devant le fort][1]. Ces soixante Ġāzis se tinrent tout armés auprès de Melik Dānişmend et, tandis qu'ils se parlaient, Melik s'évanouit. Un peu plus tard, il reprit connaissance et les Musulmans lui dirent : « O Notre Chef ! Rassemblez vos forces, nous devons partir ! Les Mécréants sont peut-être à notre poursuite ! »

Melik Dānişmend leur dit : « O mes Amis, sachez que mon affaire est terminée, mon heure est venue ! Je viens de voir, dans mon rêve, le Seigneur Prophète — puisse Dieu l'exalter et le bénir ! Il m'a dit : 'Melik Dānişmend Ġāzi, sache que ta vie est terminée, son cours est arrivé à sa fin. Prépare-toi à passer de ce monde dans l'Au-Delà, car ton terme est arrivé. Qui donc est resté éternellement sur ce monde, pour que tu puisses espérer y demeurer, toi ? Tous ceux qui sont venus au monde ont eu la Mort pour dernière étape. La Mort ne fait grâce à personne ! »

Quand la Fatalité se met à descendre du ciel, | les oreilles n'entendent plus, les yeux ne voient plus clair !
Puisse votre visage ne jamais voir le mauvais œil, | puisse Dieu vous protéger de la Mort !
Les compagnons lui dirent : « O Chef, ouvre tes yeux ! | Ton armée est détruite, il ne reste plus que quelques hommes ! »
« Ce monde ne connaît pas la bienveillance, il ne connaît que l'injustice, | chaque chose a son déclin.

(1) Omis dans P. Cf. L. f. 256 r. ; I. f. 252 r.

Notre ascension est arrivée à sa plénitude, | puisse Celui qui est Toute Perfection nous unir à Sa Perfection !
Écoutez un miracle merveilleux : | Muḥammed-Muṣṭafa, cet être pur,
je le vois, il s'est transfiguré, il est devenu lumière, | et ses rayons de lumière ont enveloppé l'univers !
Je vois cent vingt mille étendards lumineux, | et derrière chaque étendard,
il y a un prophète ! — O dévot, | prononce une action de grâce et rends joyeux le Prophète ! —
Derrière un étendard, je vois aussi Muṣṭafa, | la Gloire de ce monde, lui, qui est la vérité et la paix !
Il me dit, ce Prophète : « Reconnais-moi, | je suis venu pour te prendre et pour t'emmener !
Tu as terminé tes services dans le chemin de la Religion, | toute la communauté [islamique] est venue te chercher,
car aujourd'hui, ils te prendront et t'emmèneront, | ils te donneront le Paradis pour demeure !
O mon Bien-aimé[1] ! Tu n'as failli en rien, | tu m'as rendu content et satisfait de toi !
Maintenant, il te faut mourir, | à ton réveil, tu devras quitter tes compagnons.
Tu leur diras qu'à cet endroit même, | ils devront t'enterrer, il faut que ton corps reste ici.
Quand ils t'auront enterré, ils devront repartir, | et que, sans cesse, ils disent des prières pour ton âme.
Les Mécréants reprendront ces régions, | les pays que tu as conquis, les Mécréants les reprendront.
C'est pour cela qu'il faut que tu sois enterré ici, | mais ne pense pas que les Mécréants trouveront ta tombe !
Il faut que ta tombe soit érigée dans ce pays, | car les Musulmans le reprendront,
tes descendants viendront le reconquérir, | on élèvera des mosquées, on reconstruira,
ce pays sera reconquis | et sur tes cendres, on érigera un mausolée.
Ce miracle se produira parce que tu resteras ici : | tout ce pays deviendra Musulman ! »
Alors Melik leur recommanda : | « A cet endroit même où je suis couché,

(1) Mot à mot : « mon bout de foie » *(ciger kûşem)*.

creusez vite la terre, | vous verrez apparaître un caveau.
Mettez-y ma dépouille mortelle, | tournez mon visage vers Cānik,
afin que, par crainte de moi, ces Mécréants | ne viennent pas par ici !
M'ayant enseveli, partez d'ici, | mais rendez ma tombe invisible.
Portez mon salut à mes compagnons | et à mon fils, Ġāzi Beg, et que la paix soit sur vous !
Vous lui direz : « Ton père te recommande | de ne pas être paresseux et de faire la Guerre Sainte ! »
Lorsque Melik eut terminé ses dernières recommandations, | il dit à ses compagnons : « Soyez heureux ! »
Et, en rendant l'âme, il dit : « Il n'y a pas de dieu, | si ce n'est Allah ! » dit ce Padichah.
« Et Muḥammed est le Prophète d'Allah ! » | Et, à ces paroles, son âme prit son essor[1] !
Dans le martyre, Melik trouva la Perfection, | il quitta le monde pour l'Éternité !
Ce qui restait des Ġāzis se rassembla, | ils sanglotèrent, en gémissant et en se lamentant.
En pleurant, ils répandirent de la poussière dans leurs têtes, | combien en eurent le cœur brisé par la douleur !
Leurs yeux versaient des larmes de sang, | dans la douleur de la séparation, ils frappèrent leurs têtes contre des pierres,
tout ce qu'il avait comme nobles amis, | tous revêtirent des vêtements noirs, riches comme pauvres.
En pleurant, ils disaient : « O notre Sultan ! | O toi qui, dans notre âme, est l'âme de notre âme !
Par la douleur de la séparation, tu nous as rendu faibles d'esprit ! | Tu as percé notre poitrine, tu as fait saigner notre cœur[2] ! »
Tout en parlant ainsi, ils creusaient sa tombe, | rassemblés à cet endroit, ils travaillaient.
Ils trouvèrent là le caveau dont il avait parlé | et récitèrent des prières pour son âme.
Alors ils le mirent dans un linceul | et dirent pour lui la prière [des morts].
Ils rendirent sa tombe invisible | et, sur elle, ils récitèrent le Koran, ô mon Ame !

(1) Cf. p. 431 n. 1.
(2) Mot à mot : « tu as fait saigné notre foie ! »

Ils chantèrent les louanges du défunt, tout en pleurant, | les Ġāzis se cautérisèrent le cœur[1] !
Nous ne pouvons plus entendre ta parole, | ô notre Ame, il semble bien que tu nous as dit : « Adieu ! »
Adieu ! O le plus sublime des hommes ! | Adieu ! O Bonne Fortune des peuples !
Adieu ! O Chah ! O Noble Créature ! | Adieu ! O Pleine Lune de la Roue Tournante !
Adieu ! O Flambeau des Compagnons de la Clarté ! | Adieu ! O Soleil des Maîtres de la Fidélité !
Adieu ! O notre But et notre Désir ! | Adieu ! O notre Roi et notre Chah !
Tu t'es levé comme le Soleil, tu as grandi comme la Pleine Lune ! | [Sans toi], nos yeux sont couverts de ténèbres, la nuit comme le jour !
Privés de toi, nous ne voulons ni vie, ni souffle, | nous n'avons plus aucun désir de vivre !
Certains d'entre eux, têtes et pieds nus, misérables et gémissants, | coururent la montagne sans repos,
et dix-sept[2] de ses nobles compagnons, | ne pouvant supporter [la douleur], rendirent leur âme !
Vite, on les enterra aussi | et, recommandant leurs âmes à Dieu, on repartit.

Lorsqu'ils eurent enterré Melik Dānişmend — puisse Dieu le Très Haut l'honorer de Sa Perfection ! — les Ġāzis — et puisse aussi son âme être joyeuse ! — ce qui restait des Ġāzis, se rendit à Toḳat.

D'autre part, lorsque les Mécréants apprirent la mort de Melik, ils se mirent à bouillonner comme la mer ! Le maudit Pūthīl avait un fils nommé Kirākilis. Il envoya des lettres de tous côtés, les Mécréants se rassemblèrent et marchèrent contre les villes que les Musulmans avaient prises. Là où ils trouvaient un Musulman, ils le tuaient.

En apprenant la mort de Melik Dānişmend, Artuẖī et Efromiya pleurèrent beaucoup. Quelques temps après, Efromiya donna naissance à un fils. Il fut appelé H̱ilfat[3], car les événements étaient devenus contraires pour les

(1) Mot à mot : « se cautérisèrent le foie ».
(2) Cf. p. 448 n. 1.
(3) *H̱ilfat*, « qui est contraire ». Cf. p. 124-125.

Croyants et les Mécréants étaient vainqueurs. Artuhī se trouvait à Dokiya. Il se rendit à Harşana et alla trouver Melik Ġāzi Beg, il lui fit des condoléances et on pleura beaucoup. La femme de Melik Dānişmend, Gülnūş Bānū, pleura tellement qu'elle se rendit malade. Elle ne put pas se remettre de cette douleur et quitta le monde, elle aussi. Alors ce fut pour elle qu'on prit le deuil. Le deuil n'était pas encore terminé que le maudit Kirākilis recommença les hostilités. A Harşana, il y avait beaucoup de nouveaux Musulmans, c'est pourquoi ils se firent renégats, se soumirent de nouveau aux Mécréants et massacrèrent les Musulmans. Artuhī, Efromiya et Ġāzi Beg s'enfuirent à Toḳat, mais ils virent que les Mécréants avaient également repris Dokiya. Ils repartirent et allèrent au fort de Sivas. Mais Sivas aussi avait été reprise. Ils séjournèrent un peu dans cette région et pleurèrent Melik Dānişmend. Mais ils virent que les temps avaient changé. Tristes et dolents, ils quittèrent ces lieux et se rendirent à Malaṭiya. En approchant de la ville, les habitants sortirent à leur rencontre, ils pleurèrent beaucoup et prirent le deuil pour Melik Dānişmend. Ils récitèrent le Koran, pour le repos de son âme. Ils firent préparer un repas [funèbre] et le mangèrent. Puis les gens de Malaṭiya, sous la conduite de ces trois chefs, se rendirent auprès du Calife. Arrivés à Bagdad, ils se dirigèrent droit vers le Calife. Ils entrèrent et virent le visage du Calife. Artuhī et Efromiya lui racontèrent l'histoire de Melik Dānişmend et lui dirent : « O Calife du Temps ! Les Mécréants ont repris ces régions ! Nous nous sommes donné tellement de mal, n'est-ce pas dommage que ces régions soient retombées aux mains des Mécréants ? Il faut que le Seigneur Calife vienne en aide aux Musulmans, sinon les conquêtes des Mécréants s'étendront trop loin ! » Après les avoir entendu, le Calife récita des prières pour l'âme de Melik Dānişmend. Puis il fit écrire des lettres au Khorassan. On dépêcha des hommes auprès des Selçūḳī, car, en ce temps-là, la souveraineté du Khorassan était entre les mains de Melik Ṭoġrūl. Il reçut la lettre et en prit connaissance. Il apprit que le Calife l'appelait au pays de Rūm, le Calife lui disait : « Venez faire la conquête de Rūm ! » Alors, par ordre de Melik Ṭoġrūl, Sultan Süleymān Chah se mit en route avec l'armée turque, avec famille et maisonnée, et ils vinrent à Bagdad. Le Calife envoya des gens à leur rencontre, on les amena et on veilla à leur installation.

Puis le Calife leur offrit un festin. Puis Süleymān Chah demanda au Calife ses bénédictions et sa protection. [Le Calife] chargea Süleymān Chah de l'éducation de Melik Ġāzi Beg et lui fit le récit des événements. Süleymān Chah avait une sœur, le Calife la demanda [en mariage] pour Melik Ġāzi Beg. Süleymān Chah consentit, on célébra les noces et on la donna à Ġāzi Beg. Puis le Calife invita Süleymān Chah et Ġāzi Beg à la chasse et bénit ainsi leurs noces. Ensuite, avec la permission du Calife, Süleymān Chah donna à Ġāzi Beg le commandement de ses armées et nomma Artuhī vizir, car il connaissait les événements qui s'étaient déroulés dans ces régions. Puis le Calife fit donner à Melik Ġāzi Beg beaucoup de biens et de trésors, des oriflammes à queue de cheval, des étendards, des tentes, des caravanes[1], et lui dit : « Marchez maintenant, et puisse Dieu vous donner le succès dans votre entreprise ! » Et il les envoya au pays de Rūm. Sūleymān Chah, lui aussi, fit proclamer la Guerre Sainte et se mit en route avec l'armée turque.

Laissons-les venir et revenons à Kirākilis et à Kilyān qui étaient les chefs des Grecs. Ils reprirent aux Musulmans la totalité des villes de Rūm et vinrent également dévaster Malaṭiya[2]. Ils allèrent jusqu'à construire à Malaṭiya trois cent soixante monastères. En apprenant cette nouvelle, les Musulmans furent consternés et se dirent : « Malheur ! Car les Musulmans sont perdus ! » Sur ces entrefaites, Artuhī tomba malade et, par ordre de Dieu, il quitta le monde — puisse son âme être joyeuse ! Efromiya prit le deuil. Puis Efromiya fut empoisonnée par un serviteur d'Artuhī et quitta le monde, elle aussi. L'homme agit ainsi parce qu'il se disait : « Si cette fille redevient mécréante et provoque une sédition ? » Car, dans le pays de Rūm, il n'y avait personne capable de tenir tête à Efromiya. Alors Melik Ġāzi Beg prit le deuil pour Artuhī. Il recueillit Hilfat, le fils d'Artuhī, et lui montra de la bienveillance. Ils marchèrent contre le pays de Rūm et reprirent plusieurs villes. Voilà que Ġāzi Beg eut un fils. On lui donna pour nom Melik Yaġī Başan, afin que cela lui portât bonheur. Puis Süleymān Chah remporta beaucoup de victoires dans le pays de Rūm et

(1) *Ḳaṭar*, « file de chameaux ou d'autres animaux ».

(2) « Ils détruisirent toutes les mosquées qui avaient été construites par l'Emir des Croyants 'Alī — que la faveur de Dieu soit sur lui ! » (cf. L. f. 260 v. ; I. f. 257 r.).

arriva jusqu'à Ḳayṣariya. Il s'empara du trône du Ḳayṣar de Rūm et s'y assit. Puis il nomma Melik Ġāzi Beg et le fils d'Artuḫī, Ḫïlfat, chefs de l'armée turque et ils marchèrent contre Rūm. Ils reconquirent les régions dont Melik Dānişmend s'était emparé et tuèrent Kirākilis et Kilyān. Cette région fut conquise par Melik Ġāzi Beg et Ḫïlfat, c'est là qu'ils s'installèrent.

Alors la vie de Süleymān Chah arriva à son terme et il passa dans l'Au-Delà. Ḳïlïç Aṣlān lui succéda. Son temps passa aussi et Melik Ġāzi Beg lui succéda. Il fit construire des édifices à Nīksār. Là où on avait enterré son père, Melik Dānişmend, il fit construire un mausolée et un tekye. Mais son temps passa aussi et Melik Yaġï Baṣan lui succéda. Avec Ḫïlfat, ils firent beaucoup de guerres saintes dans le pays de Rūm et Ḫïlfat fit démolir l'église de son grand-père à Amasya et fit construire une medrese à sa place. Jusqu'à nos jours, elle est connue sous le nom de « Medrese de Ḫïlfat »[1]. Ce Melik Yaġï Baṣan fut un très bon roi : toutes les mosquées et toutes les medreses du temps de son grand-père, qui avaient été détruites, Melik Yaġï Baṣan les fit reconstruire. On trouve ses édifices jusqu'aux confins de Sivas et l'on s'en sert encore jusqu'à nos jours. Disons cent mille fois : « Miséricorde ! » pour l'âme de Melik Dānişmend, et aussi pour l'âme de Melik Yaġï Baṣan, et aussi pour celles d'Artuḫī, d'Efromiya et de leur fils Ḫïlfat ! Puisse Dieu le Très Haut les honorer de Sa Perfection ! Disons aussi des milliers de fois : « Miséricorde ! » pour l'âme des Selçūḳī !

Leur temps passa aussi. Ḳïlïç Aṣlān s'assit sur le trône, puis Melik Ḳuṭbeddīn lui succéda. Lui aussi, il s'en alla avec son fardeau et Melik Mes'ūd lui succéda. Lui aussi, il termina son temps et Sultan Rükneddīn lui succéda[2]. Puis 'Alā'eddīn, puis Ġiyāṯeddīn lui succéda. 'Izzeddīn [Keykāvus] lui succéda. Puis de nouveau Rükneddīn s'assit sur le trône. Puisse Dieu le Très Haut les honorer de Sa Perfection ! Et l'histoire de Melik Dānişmend se termine ici, par la grâce de Dieu le Très Haut, le Très Sage. Au nom de Celui qui connaît la Vérité !

(1) Cf. p. 124-125.

(2) Le texte du L. et du I. diffère un peu à partir d'ici : « Le premier des sultans fut Süleymān Chah, puis 'Izzeddīn Keykāvus s'assit sur le trône, puis les Ḫwārezmiens se révoltèrent (cf. p. 167), puis Sultan 'Alā'eddīn s'assit sur le trône, puis Ġiyāṯeddīn, puis de nouveau 'Izzeddīn, puis Rükneddīn » (cf. L. f. 262 r. ; I. f. 259 r.). Cf. p. 59.

CONSEILS

Ce monde est un pont ou un caravansérail, | riche ou pauvre, on y descend sans cesse, puis on repart.
Le monde est vieux, ne le crois pas neuf, mon ami, | beaucoup de gens y ont laissé des souvenirs.
Tu sais bien que ce monde ne connaît pas la fidélité, | tu vois bien que son métier c'est le mensonge !
Cette Roue Céleste, combien de sultans | a-t-elle jetés à terre, elle en a fait la proie de la terre !
Qu'a-t-elle fait de Chah Keyūmers̱, | lui qui fut le premier roi de ce monde ?
Où est Hūşeng ? Où est Ṭahmūras̱ ou Cemşīd ? | Ils ont tous quitté ce monde sans espoir !
Où est Zoḥḥāk ? Où est Chah Ferīdūn ? | Que leur a donc fait cette Roue Céleste ?
Qu'est-il arrivé à Manūçehr ou à Chah Nevrūz ? | Ils sont couchés sous terre, le jour comme la nuit !
Où est Afrāsyāb ? Où est Ṭahmāsp ? | Où est Chah Keyḳobād ? Où est Gerşāsp ?
Où est Chah Keykāvus au trône de roses ? | Où est Keyẖüsrev le Fortuné ?
Qu'est devenu, ici-bas, le Chah Dārāb ? | Le sommeil de la Mort leur a fermé les yeux !
Où est Chah Iskender le Fortuné, | lui, si digne de la couronne et du trône ?
Lui qui commandait à sept pays, | son nom seul est resté sur terre, lui-même s'en est allé !
Tu sais que ce Khan, des sultans de la Terre, | était le meilleur, comme le fut Süleymān !
Où est Hormuz ? Où est donc Ardavān Chah ? | Où est Chosroès, Balāş, les rois du Temps ?

Où est Ḳobād et Nūşir-revān Chah ? | Où sont donc ces monarques, ces Rois des rois ?
Où est Chah Yezdegird, | lui de qui descend le sultan de Perse ?
Où est Süleymān qui régnait sur les mondes et les horizons, | et dominait la Terre d'un bout à l'autre ?
Lui qui bâtit son trône sur le Vent, | il vint et passa, comme le Vent !
Où est Sām le Chevalier, Zāl et Rustem ? | Où est Şaddād ? Où est Ḳayṣar ? Où est Cem ?
Où est Selm de Turfān, Nerimān ? | Où est Cāmasp, Platon ou Loḳmān ?
Ils sont tous partis, sans arriver au But ! | Tu le vois bien : personne n'est éternel Ici-Bas !
Pour ce, ne t'attache pas aux biens, au rang, | ne regarde pas vers les succès périssables !
Tout ce que le Monde a fait à ceux-là, | il le fera également à toi :
tu boiras la Coupe de la Mort des mains de la Roue, | prends garde, ne te laisse pas leurrer dans la poursuite d'un désir !
Ne t'attache pas, sur cette terre, à l'attrait d'un haut rang, | afin de ne pas te laisser tomber dans son puits !
Suppose, ô Chah, que tu atteignes les cieux, | à quoi cela te servirait-il, puisqu'il te faut entrer dans la terre ?
Suppose que tu sois le sultan d'Orient et d'Occident, | quelle utilité, puisqu'en fin de compte, il te faut mourir ?
Suppose que tu amasses les trésors de Ḳārūn, | quelle utilité, puisque tu partiras en les abandonnant ?
Où sont donc Keyẖüsrev et Keyḳobād ? | Le vent a emporté leurs couronnes et leurs trônes !
Le monde leur a donné congé. | La Roue ne fait jamais grâce à personne !
Ne donne pas ton amour à ce Bas-Monde, | garde tes désirs pour les Jardins du Paradis !
Ne l'oublie pas, O Source Généreuse de Bienfaits ! | O Homme digne de louanges ! O Crème des créatures !
Prodigue tes bienfaits tant que tu en as l'occasion, | tant que la Bonne Fortune plane sur ta tête et que la faveur est dans ton cœur !
Un jour, ta vie atteindra à son terme, | un jour, ce printemps se changera en automne !
A la maladie succède la santé, | après la séparation vient l'Union !

Ne fais jamais confiance [à ce monde d'Ici-Bas], | rappelle-toi, à chaque souffle, le Monde Éternel !
Ne te fais pas une patrie dans ce monde périssable, | prends garde que le loup ne mange ton âme digne de Joseph !
N'attache jamais ton cœur à l'eau de la terre, | afin de ne pas regretter ton départ !
Toi qui, dans le monde, occupes un rang privilégié, | est-il juste que tu restes ainsi, privé d'Ami ?
Si tu veux devenir versé dans les Mystères, | ne permets pas à ton cœur d'implorer les faveurs d'un autre que Dieu !
O Clément ! O Parfait ! O Seigneur de Majesté et de Gloire ! | Tu es l'Éternel dans le Passé et l'Éternel dans le Futur !
C'est Toi qui Te révèles au cœur et à l'âme, | l'Éternel Vivant, le Clément, le Miséricordieux, l'Omnipotent !
Sur 'Alī[1], Ton humble esclave, abaisse Ton regard, | afin que le malheur ne l'atteigne jamais !
Il est venu à Ta porte en suppliant, ce mendiant, | à Dieu ne plaise qu'il ne quitte Ton seuil inexaucé !
S'il quitte Ta porte, où irait-il ? | Qui donc implorerait-il, autre que Toi ?
Montre-lui de la bienveillance, ô Tout Puissant ! | Ne laisse pas, dans son cœur, d'autres désirs que Toi !
O Clément, ô Miséricordieux, ô Tout Patient ! | Agrée cette prière, ô Rédempteur !
A cette âme qui devra quitter son corps, | jette un regard rempli de Ta Bienveillance !
Donne-nous pour compagnons de route, la Foi et le Koran !
Donne-nous pour compagnons de fortune, les prophètes et les saints !
Lors du dernier souffle, scelle notre âme avec la Foi | et notre esprit avec le Koran !
Donne-nous, ô Dieu des Mondes, | dans les Jardins du Paradis, le Prophète pour compagnon !
Fais que, pas un instant, nous ne soyons séparés de lui, | fais qu'à tout instant notre âme le désire !
A ce Bien-aimé, à sa famille, à ses enfants, | à ses compagnons, jusqu'au Jour du Jugement Dernier,
puissions-nous envoyer, à chacun de nos souffles, mille et mille saluts ! | Et qu'avec ces paroles, ce livre prenne fin !
Nous avons achevé l'histoire de Melik, | puisse son âme recevoir de Dieu le Salut !

(1) 'Ārif 'Alī. Cf. p. 56-57.

Je l'ai trouvé dans un manuscrit confus ; | le papier était si vieux, ô Ame de mon âme,
qu'on pouvait à peine le lire ; | à le voir, on dirait : « Ce n'est pas du turc ! »
On l'avait écrit sous forme de résumé | et, tu sais, le texte ne contenait pas de vers.
On l'avait écrit de telle sorte qu'il y avait beaucoup de mots, | mais, du début jusqu'à la fin, aucun endroit pour s'arrêter.
Je l'ai réécrit, je l'ai divisé en dix-sept chapitres, | j'en ai rendu la lecture facile au lecteur[1],
et pour l'auditeur, j'ai rendu le récit agréable ; | je l'ai arrangé, je l'ai rendu tel qu'on s'en souviendra[2].
Je l'ai orné comme un jardin de roses, | pour que les auditeurs m'applaudissent.
Morceau par morceau, je l'ai changé en roses, | afin de réjouir mes auditeurs, ô Ame de mon âme[3] !
J'ai embelli le récit, je l'ai sauvé de l'oubli, | aux séances de lecture, le lecteur le rendra à la vie.
A cause de moi, l'histoire va revivre | et gagnera de la renommée à chaque séance de lecture.
On évoquera Melik Dānişmend Ġāzi | et tout ce qu'il a fait dans le chemin de la Religion.
Combien de victoires il a remportées dans le chemin de la Religion, | tout cela, il paraît que c'est Melik Dānişmend qui l'a fait.
Il s'est fait un bon renom, il a accompli toutes sortes d'exploits, | il a conquis beaucoup de pays, ce guerrier,

(1) Cf. p. 56.

(2) Les manuscrits de Leningrad et d'Istanbul contiennent ici cinq vers en plus : « Dans un manuscrit vieux de plus de quatre cents ans, | certain l'écrivit en prose turque. — L'histoire n'avait ni commencement ni fin, | le récit était écrit de telle manière — qu'avant de l'avoir lu d'un bout à l'autre, | on ne comprenait rien à l'histoire. — Il est difficile d'écouter un récit d'un bout à l'autre : | j'ai trouvé le manuscrit, je l'ai divisé en chapitres, — afin d'en rendre plus facile la lecture et l'audition, | afin que le dit de Melik devienne plus agréable » (cf. L. f. 265 v. ; I. f. 261 v.). Voir p. 59.

(3) Les manuscrits de Leningrad et d'Istanbul contiennent ici trois vers en plus : « Quand le récit est trop long, ô mon Cher, | l'auditeur et le lecteur en éprouvent de la peine. — Il vaut mieux que le récit ne soit pas long, | afin que l'auditeur n'éprouve pas de lassitude. — Ce sont des nouvelles vieilles de quatre cent cinquante ans, ô mon Cher, | qui reposent ici-même, à ce qu'il paraît ». (L. f. 265 v. ; I. f. 262 r.). Voir p. 59.

en travaillant dans le chemin de la Religion, il a trouvé le martyre, | il a bien fait la Guerre Sainte, ce défunt bienheureux !
En écoutant son histoire, puissent les gens dévots dire : | que la miséricorde de Dieu soit sur eux tous,
et aussi sur ceux qui ont composé ce dit | et qui ont quitté ce monde en laissant ce livre pour souvenir !

IMPRIMERIE A. BONTEMPS, LIMOGES (FRANCE)

DÉPOT LÉGAL : 2e TRIMESTRE 1960